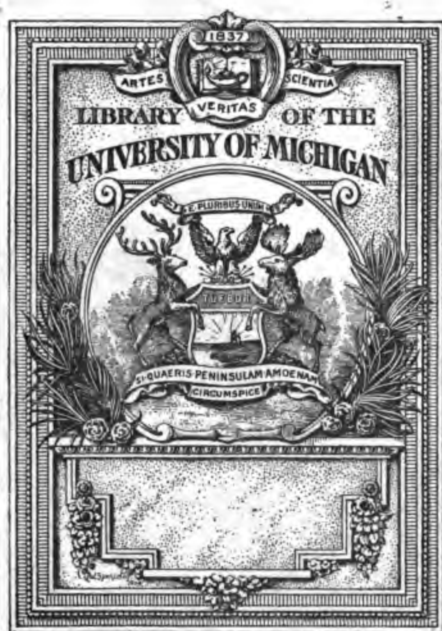
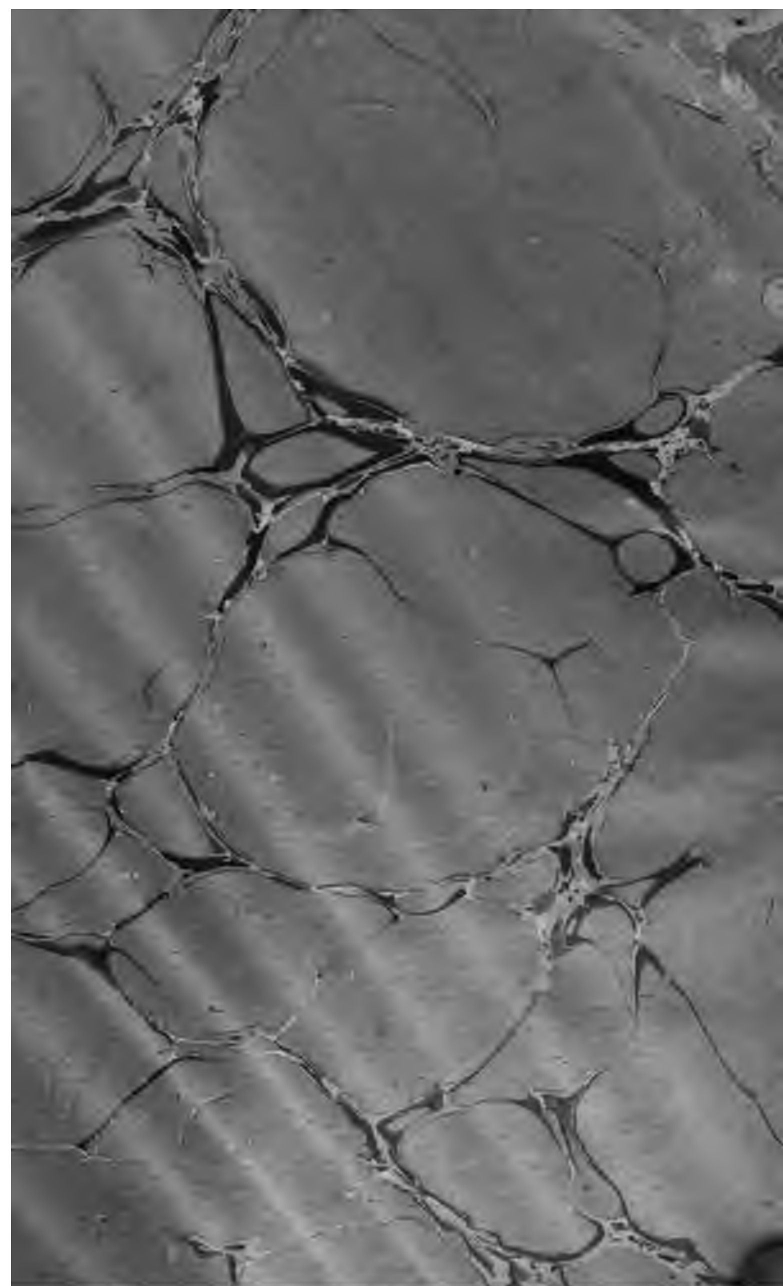

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, comprennent 28 volumes, les vingt-et-un premiers en collaboration avec M. Edouard Noël :

. 1er volume (année 1875), avec une préface de Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle :*

3e volume (année 1877), avec une étude de Edmond GOT, de la Comédie française : *Le Théâtre en Province :*

4e volume (année 1878), avec une étude de Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières :*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théatre ;*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considerations sur le Théâtre contemporain :*

12e volume (année 1886), avec une préface de Jules BARBIER : *Les Jeunes :*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre :*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle :*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comedie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre :*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre :*

20e volume (année 1894), avec une préface de Francisque SARCEY ;

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques :*

22e volume (année 1896), avec une préface de M. A. CLAVEAU : *L'Education du Comédien :*

23e volume (année 1897), avec une préface de M. Emile FAGUET, de l'Académie française : *La Comédie contemporaine ;*

24e volume (année 1898), avec une préface de M. Augustin FILON : *La Philosophie du Théâtre ;*

25e volume (année 1899), avec une préface de M. Albert CARRÉ : *Le Prix Monbinne :*

26e volume (année 1900), avec une préface de Lucien MUHLFELD : *Le Malaise du Théâtre ;*

27e volume (année 1901), avec une préface de M. Paul HERVIEU, de l'Académie française : *Un Ancetre aux Annales du Théâtre et de la Musique ;*

28e volume (année 1902), avec une préface de M. CATULLE MENDÈS : *Les Autres et Nous.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. ALFRED CAPUS

Vingt-neuvième Année

1903



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES & ARTISTIQUES
LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE-D'ANTIN, 50

1904

Les Nouvelles Difficultés du Théâtre

Mon cher Stoullig,

On a beaucoup interwievé les auteurs dramatiques cette année. On leur a demandé leur opinion sur la guerre Russo-Japonaise, sur la séparation de l'Église et de l'État et sur le rapprochement de la France et de l'Italie. Ils ont répondu, pour la plupart, avec beaucoup de bonne grâce et même de compétence. Mais on leur a demandé aussi leur opinion sur le Théâtre, et c'est là que les choses ont commencé à se gâter. Je vous signalerai simplement ce détail : on n'a, pendant trois mois, parlé que de Scribe, d'où l'on a conclu qu'il était complètement oublié.

C'est que, dès qu'il est appelé à se prononcer sur son art, un auteur dramatique ne pense plus qu'à la conception particulière qu'il en a. Il déclare plus ou moins inconsciemment que le véritable théâtre, le théâtre de l'avenir est celui qu'il fait ou qu'il a l'ambition de faire ; et il a une certaine tendance à donner comme règles de l'art ses propres méthodes de travail. La préface du *Père Prodigue* en est une preuve illustre. En énumérant les qualités nécessaires à un écrivain

dramatique, Dumas fils dit : « La première de ces qualités, la plus indispensable, celle qui domine et commande, c'est la logique — laquelle comprend le bon sens et la clarté. La vérité peut être absolue ou relative, selon l'importance du sujet et le milieu qu'il occupe : la logique devra être implacable entre le point de départ et le point d'arrivée, qu'elle ne devra jamais perdre de vue dans le développement de l'idée ou du fait. » Il est évident que le maître livrait là, à ses confrères et au public, non le secret du théâtre, mais celui de son génie. Car, précisément, quelques pages plus loin, il immole avec dédain les pièces de Scribe aux immortelles fantaisies d'Alfred de Musset. Et qui, moins que l'auteur de *Lorenzaccio*, du *Chandelier*, et des *Caprices de Marianne*, s'est soucié de la logique et de rendre « implacable » la marche de ses drames entre le point de départ et le point d'arrivée? Qui a moins considéré le dénouement d'une œuvre comme « le total et la preuve » ainsi que Dumas l'exigeait? Et la profonde admiration que Dumas fils ressentait pour Musset ne suffit-elle pas à affaiblir ses enseignements — enseignements que tous les auteurs dramatiques découvriront dans ses chefs-d'œuvre plus sûrement, certes, que dans ses préfaces ?

Déterminez, en effet, toutes les qualités qui vous paraissent au premier abord nécessaires, indispensables au dramaturge : ordre, composition, clarté, logique, et voyez de quels chefs-d'œuvre impérissables ces qualités-là sont absentes. *Hamlet* et le *Misanthrope* doivent une partie de leur gloire à l'énigme qu'ils contiennent. Chaque génération s'en approche, leur réclamant des émotions nouvelles et différentes ; et chacune, en s'en allant, leur laisse quelque chose de son angoisse, de son incertitude, de sa pensée. Combien ces deux drames sublimes auraient perdu à être clairs et indiscutables !

Ordre, composition, logique et dénouement ? Beaucoup de critiques, et entre autres, Sarcey, ne sont-ils pas d'accord que le *Mariage de Figaro* est composé sans rigueur ; que ses scènes s'en vont à l'aventure ? et que Figaro, qui a l'air de conduire et de dominer l'action, est continuellement dérouté par des événements extérieurs auxquels il n'a pas songé ? Cela empêche-t-il le *Mariage de Figaro* de nous laisser la plus forte et même la plus harmonieuse impression ?

Non, il n'y a aucun signe précis à quoi l'on reconnaît les chefs-d'œuvre ou simplement les œuvres de valeur, sinon la durée et l'accueil de la postérité ; et, à plus forte raison,

n'y a-t-il pas de méthode pour les faire. En matière de théâtre surtout, chaque écrivain se crée ses propres règles et ses propres lois, qui lui sont strictement personnelles, qui dépendent de ses ressourses, de son tempérament, de ses sujets et de ses personnages préférés ; que son expérience et son travail modifient sans cesse, et qui ne sauraient servir à aucun autre que lui. Quant à des lois générales du théâtre, il y en a peut-être, il y en a certainement, mais malheur à celui qui les observe !

Voyez-vous, mon cher ami, jamais il n'a été aussi téméraire qu'aujourd'hui de parler théâtre. Jamais on n'a été exposé à dire sur ce sujet des choses plus vagues et plus provisoires. Cela tient à ce que, jamais non plus, l'auteur dramatique n'a eu à porter sur la scène une époque aussi difficile à observer et à peindre que la nôtre. Pour employer une expression de photographie, notre époque ne se « prête pas à la pose ». Elle remue trop. Au moment où on va la saisir, où elle semble se reposer, rester un instant en place, tout-à-coup elle fait un mouvement brusque et dérange l'image. Par son imprévu et son tourbillonnement, par les prodigieuses surprises d'événements et d'idées qu'elle nous réserve à toute heure,

par ses alternatives de fièvre et d'indifférence, par la multitude de types nouveaux d'hommes et de femmes qu'elle crée sans relâche et par les modifications qu'elle fait subir aux types anciens, elle n'est pas « scénique », ou plutôt elle ne peut pas être réalisée scéniquement à l'aide des seuls procédés qui ont servi jusqu'à présent aux maîtres de notre art.

Ces procédés n'ont plus la souplesse et la variété nécessaires pour donner à des personnages l'air « d'aujourd'hui », sans quoi le spectateur ne peut être profondément intéressé ou ému. Quels individus pittoresques nous devrons à notre temps ! Mais d'une telle difficulté scénique qu'ils forceront peu à peu le théâtre à transformer son outillage et ses conventions, si l'on appelle conventions l'ensemble des fictions de toutes sortes qui sont indispensables pour donner instantanément à des êtres assemblés l'impression de la vérité et de la vie.

En quoi réside principalement cette difficulté ? En ceci qu'on ne peut plus guère exposer, sous peine de ne pas se conformer à une forte observation du monde actuel, des types généraux et représentatifs d'une classe ou même d'une fraction quelconque de la société. Il y a de moins en moins de

traits communs entre des individus appartenant au même groupe social, ayant à peu près la même fortune et les mêmes relations, menant des existences analogues. Rien n'était plus commode, pour l'action dramatique, que d'avoir d'avance à sa disposition et avec le consentement du spectateur, les lignes générales du bourgeois, du militaire, de l'aristocrate, de l'homme d'argent; ou de la courtisane, de la femme honnête, de l'ouvrière, de la grande dame, de la jeune fille. Il suffisait d'y ajouter un ou deux traits particuliers et contemporains, et l'action pouvait aussitôt se mettre en marche sans de plus longues explications.

Chaque individu, aujourd'hui, doit être observé et étudié séparément avant d'être lancé dans les combinaisons scéniques et les événements qui font l'objet du drame; à cause de cela, ces événements et ces combinaisons ne sauraient plus avoir l'ampleur, les complications, les surprises, l'intérêt qu'ils avaient autrefois.

Prenez comme exemple le type du bourgeois moyen, « voltairien », qui a été si utile à l'écrivain dramatique pendant cinquante ans et dont notre théâtre contient tant d'exemplaires définitifs. Le public le reconnaissait immédiatement et l'approuvait.

C'était un personnage familier et tout ce qui émanait de lui, gestes et paroles, se comprenait aussitôt. Il est visible que ce type de Français est en train de disparaître, ou tout au moins subit une éclipse. Qu'il se reconstitue un jour, cela est possible, mais on ne le rencontre plus actuellement dans la bourgeoisie par grandes masses, comme il y a vingt ans encore.

Ses traits essentiels étaient la tolérance religieuse qui tendait à se confondre avec l'indifférence ; le goût de l'opposition, tempérée toutefois et limitée par le respect des choses établies ; un jugement fin et rapide, et l'ensemble des qualités et des dispositions d'esprit que l'on désigne communément sous le nom de bon sens. Son importance était considérable : il était le centre de la société provinciale et il était arrivé peu à peu à représenter le Français par excellence.

Les dernières luttes politiques et religieuses ont achevé de l'abolir. Par les agacements et les discordes qu'elles ont suscités, elles ont détruit le souriant équilibre voltairien. De nos voltairiens, les uns sont devenus cléricaux, les autres franc-maçons, et les uns et les autres tout proche du fanatisme. La scission s'est faite brusquement en quelques années. Ceux qui ne sont pas allés à ces

extrêmes n'en ont pas moins été atteints dans leur bonne humeur. Ce n'est plus le scepticisme qui est leur fond, mais une sorte de mépris plus âpre et plus ironique, qui est de l'anarchie à l'état latent.

Des divisions aussi profondes s'opèrent dans tous les types de premier plan. Que de nuances nouvelles d'humanité notre époque est en train de dessiner, dont l'arrivée au théâtre va en modifier probablement la technique, les sujets, le ton, jusqu'au dialogue ! Et entre les classes sociales que de zones intermédiaires récentes, d'une vie, d'un intérêt si intenses ! Les seules lois sur l'éducation ont amené dans le rôle social de la femme des changements déjà visibles et créé d'innombrables variétés de jeunes filles, de déclassées, de courtisanes, de femmes unies à l'homme par le simple consentement réciproque, d'où est presque sortie une morale des situations irrégulières. Il y a les victimes et les parvenues de l'instruction, toute une série de caractères nouveaux qui arrivent à la vie et par conséquent à la scène.

Et ces caractères sont loin de posséder la netteté, le « tout d'une pièce », la franchise, l'ordonnance des caractères classiques. C'est par là qu'ils sont d'une réalisation scénique si malaisée, et pour les peindre avec justesse,

pour les suivre dans leurs évolutions et leurs contrastes, les ressources actuelles de l'art dramatique suffisent à peine.

Comment espérer traduire, en respectant l'heureux principe de la séparation des genres, l'étonnante et féconde confusion de notre époque, les combinaisons de dramatique et de comique, de sensibilité et de violence, d'incohérence et de logique, que l'on constate dans la plupart des situations et des caractères d'à présent ? Une pièce qui prétendra à donner de notre époque une image fidèle peut-elle être pendant trois, quatre ou cinq actes, continuellement gaie ou continuellement tragique ? Et alors, s'il faut, pour porter à la scène des sujets vraiment contemporains, un mélange de tous les genres et de toutes les formes, par quels procédés délicats, inconnus, conserver dans une œuvre de théâtre cette unité de ton, cette harmonie qui semblent jusqu'à présent indispensables à l'émotion du spectateur ? Autant de difficultés nouvelles que l'auteur dramatique rencontre dans la représentation de la société et des mœurs.

Il en surgit encore de la nature même du public réuni dans une salle de spectacle. Ce public est plus informé que celui d'autrefois : par la presse, par les procès, par la divul-

gation des scandales et des dessous, par la discussion quotidienne, il est bien plus au courant de la vérité. Il peut la contrôler instantanément. Le spectateur des galeries connaît la vie et les mœurs de ces hommes préoccupés, de ces femmes élégantes qu'il aperçoit dans les loges et les avant-scènes. Il sait ce que c'est qu'un boursier, un clubman, une femme du monde, et ceux-ci, de leur côté, sont renseignés sur la petite bourgeoisie et sur le peuple. Ainsi composé, ce public ne donne plus aussi naïvement que jadis son émotion ou sa joie. Il exige que la gaieté ait un sens et que l'émotion soit sincère. Il ne confond plus la brutalité avec la force, l'obscurité avec la profondeur. Et, pour me résumer, mon cher Stoullig, jamais l'auteur dramatique n'a été obligé d'exécuter des exercices plus périlleux devant des gens plus méfiants, plus attentifs et plus lucides.

Alfred CAPUS.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

Avec la *Statue* de M. Ernest Reyer, l'*Enlèvement au Sérail* de Mozart, la remise au répertoire d'*Henry VIII* de M. Saint-Saëns, du *Prophète* de Meyerbeer, et d'*Othello* de Verdi, l'*Etranger* de M. Vincent d'Indy sera la seule nouveauté de l'année dont nous avons mission de vous conter l'histoire au jour le jour.

19 JANVIER. — Après s'être fait applaudir dans *Paillasse*, M. Jean de Reszké reprenait — contraste des plus piquants — le rôle de Siegfried que, l'année précédente, il avait si admirablement créé sur la scène de l'Opéra : son talent de chanteur et de comédien y réunissait de nouveau tous les suffrages du public.

24 JANVIER. — Le second bal masqué de la saison était donné, avec un programme original,

au profit des marins bretons, alors ruinés dans leur industrie de pêcheurs de sardines [1].

26 JANVIER. — Avant la représentation de *Bacchus*, M. Gailhard présentait au personnel de la danse M. Regnier, nommé second maître de ballet en remplacement de Léon Vasquez, récemment décédé.

13 FÉVRIER. — En même temps que M. Garay débute dans le rôle de Tannhauser, Mlle Demougeot se montre, dans l'opéra de Wagner, une très belle Vénus, et M. Bartet un fort agréable Wolfram.

16 FÉVRIER. — Les rôles de Canio et de Nedda, de *Paillasse*, sont interprétés par M. Rousselière et par Mlle Hatto.

6 MARS. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Statue*, opéra-féerie en cinq actes et sept tableaux de Michel Carré et Jules Barbier, musique de M. Ernest Reyer [2] — Ce devait être la

1. — Après la *Korrigane*, fort bien dansée par le corps de ballet, on décernait une ovation à Mlle Zambelli, à ses camarades et à M. Paul Vidal qui avait conduit, avec son habileté coutumière. Tour à tour, M. Noté se voyait rappeler et bisser dans le *Credo du paysan;* Yann Nibor se faisait chaleureusement applaudir dans ses poèmes marins. On prodiguait d'enthousiastes bravos à de gracieux chefs d'orchestre improvisés. Mlle Salle, premier sujet de la danse à l'Opéra, conduisait un « cake-walk » avec un entrain endiablé. Quelques instants après, délicieusement costumée en mendiant breton, elle quêtait dans la salle pour les marins, et les pièces blanches, les pièces d'or pleuvaient dans son aumônière. Mlle Paulette Darty obtenait un double succès de chef d'orchestre et de compositeur avec sa valse *Brune ou Blonde?* Mlle Marguerite Brésil se faisait acclamer en dirigeant la marche des *Petits Pierrots*. Entre temps, Mlle Pernyn avait conduit avec une entraînante maëstria *Kiki-Polka*, de Victor Roger.

2. DISTRIBUTION. — Selim, M. *Affre*. — Le génie Amgiad, M. *Delmas*. — Kaloum Barouck, M. *Bartet*. — Mouck, M. *Laffitte*. — Ali, M. *Gallois*. — Margyane, Mme *Aïno Ackté* — Hommes de justice : MM. *Cabillot*, *Barré*, *Gonguet*, *Baudin*, *Barrau*, *Gilliet*, *Taveau*.

« Semaine Reyer », mais les directeurs proposent et la grippe dispose : après *Salammbô*, avec Mlle Bréval et M. Rousselière, donné le lundi 2 mars, il fallut deux jours après, le mercredi 4 mars, renoncer à donner *Sigurd*, et se contenter, pour « une semaine », de deux belles représentations de *Salammbô*, encadrant dignement la *Statue*, l'une des premières œuvres de l'illustre maître. Les trois actes et cinq tableaux d'autrefois, devenus cinq actes et sept tableaux aujourd'hui, étaient fort remarquablement interprétés par les artistes de l'Opéra. M. Delmas, qu'il est juste de placer au tout premier rang en cette circonstance, était superbe de diction et de style ; M. Affre se faisait rappeler après chaque acte et Mlle Ackté était une Margyane idéale. Succès très grand et très mérité. MM. Laffitte et Bartet complétaient un ensemble qui méritait de la part du maître les plus vifs éloges. Dans la partie chorégraphique, Mlle Piodi avait les honneurs du *bis* et Mlle Lobstein se faisait vivement applaudir. Les chœurs, bien stylés, étaient remarquables de précision, les décors superbes faisaient honneur à la direction, enfin

---

Au moment où la *Statue* de M. Ernest Reyer se trouvait de nouveau soumise, après un intervalle de quarante-deux ans, au jugement du monde musical, il était curieux de rappeler les lignes qu'Hector Berlioz, son prédécesseur au feuilleton des *Débats*, écrivit sur cet opéra au lendemain de la première représentation :

« La partition de M. Reyer — disait l'auteur de la *Damnation de Faust* — révèle tout d'abord un musicien amoureux du style, du caractère et de l'expression vraie. La forme de quelques-uns de ses morceaux n'est pas toujours nettement accusée ; mais on trouve partout ce qui fait le charme principal des œuvres de Weber : un sentiment profond, une originalité naturelle de mélodie, une harmonie colorée et une instrumentation énergique sans brutalités ni violences. BERLIOZ ».

l'orchestre, sous la direction de M. Taffanel, atteignait à la perfection.

25 MARS. — M. Rousselière chante pour la première fois, dans *Roméo et Juliette*, le rôle de Roméo, où il fait applaudir sa voix chaudement timbrée.

13 AVRIL. — Dans *Faust*, le jeune baryton Triadou, lauréat des derniers concours du Conservatoire, fait un bon début sous les traits de Valentin. — Le lendemain (mardi de Pâques), on donne en matinée la *Valkyrie*, chantée par MM. Rousselière, Delmas, Chambon, Mmes Bréval, Carrère, Héglon, de Nocé, Mathieu, Agussol, Nimidoff, Dupuy, Goulancourt, Vincent, Sauvaget.

24 AVRIL. — Dans *Guillaume Tell*, où Mlle Demougeot chante le rôle de Mathilde et M. Noté celui de Guillaume Tell, le pêcheur Ruodi est interprété par M. Granier. lauréat du dernier concours d'opéra du Conservatoire.

2 MAI. — Représentation de gala en l'honneur du roi d'Angleterre Edouard VII[1]. — Une première loge a été aménagée pour la circonstance.

---

1. — Voici quel en était exactement le programme :

Marche du Couronnement, musique de M. Saint-Saëns.

Ballet du *Cid*, musique de M. Massenet. — Mlle *Zambelli*, M. *Ladam*, Mlles *J. Regnier*. *H. Régnier*, *Viollat*, *Beauvais*, *G. Couat*, *Barbier*. *Meunier*, *Billon*. *Mouret*, *Parent*, *L. Couat*, *Boos*, *S. Mante*, MM. *Girodier*. *Regnier*, *Javon*, *Ferouelle*.

Samson et Dalila, (duo du 2e acte) musique de M. Saint-Saëns. — Dalila, Mme *Héglon*. — Samson, M. *Rousselière*.

La Statue, (2e acte) musique de M. Reyer. — Margyane, Mme *Acklé*. — Sélim, M. *Affre*, — Amgiad, M. *Delmas*. — Kaloum Barouck, M. *Bartet*. — Mouck, M. *Laffitte*. — Ali, M. *Gallois*.

Danses. — Mlles *Lobstein*, *Piodi*, *Torri*, *J. Régnier*, *Viollat*, *Beauvais*, *G. Couat*, *Barbier*, *Meunier*, *Billon*, *Mouret*, *L.Piron*, *Soubrier*, *L. Couat*, *Boos*, *Dockes*, *Bouissavin*, *Souplet*, *Klein*, *Guillemin*, *Sirède*.

Cette loge est une merveille de décoration. Elle est formée des trois loges 37-38-39 dont on a enlevé les cloisons de séparation. Un immense vestibule rectangulaire la précède, occupant toute la partie du couloir donnant accès aux loges de face; des tentures la ferment de chaque côté. A l'intérieur du vestibule, des draperies en soie grenat frangées d'or dissimulent les murs et les portes des loges voisines; une vieille tapisserie de Beauvais décore toute la partie du mur du fond faisant face à l'entrée de la loge. Aux quatre coins, quatre splendides torchères distribuent la lumière. A l'entrée de la loge, à droite et à gauche, sur d'admirables consoles Louis XV, des fleurs à profusion; au premier rang, des sièges du plus pur Aubusson, sur lesquels prennent place le Roi et M. Loubet. A la droite du Roi se trouvent Mme Emile Loubet, sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre, Mme Combes et M. Delcassé, ministre des affaires étrangères; à la gauche de M. Emile Loubet qui se trouve lui-même à la gauche du Roi, ont pris place lady Monson, ambassadrice d'Angleterre, M. Emile Combes, président du conseil des ministres, et Mme Delcassé; par derrière, les ministres, les maisons civiles et militaires de la présidence de la République et de l'ambassade d'Angleterre. A l'instant précis où le Roi pénètre dans la loge d'honneur, M. Taffanel lève son bâton: l'orchestre attaque le *God save the King*, aussitôt suivi de la *Marseillaise*. Toute l'assistance est debout, tournée vers la loge royale. Le coup d'œil est féerique; à l'orchestre, à l'amphithéâtre, dans les loges, les

uniformes chamarrés, multicolores, mettent des notes claires et pittoresques au milieu des habits noirs et des blanches épaules diamantées. Dès que l'orchestre a terminé la *Marseillaise*, le rideau se lève... sur le rideau de *Thaïs*, car ce n'est pas encore le spectacle qui commence. M. Gailhard, par une attention gracieuse, a voulu faire entendre la *Marche du Couronnement* que Saint-Saëns composa pour le sacre du Roi, et qui fut exécutée pour la première fois dans l'abbaye de Westminster, le 5 août 1902, le jour du couronnement du roi et de la reine d'Angleterre. Cette marche valut au maître Saint-Saëns — d'ailleurs présent dans la salle — la croix de commandeur de l'ordre de Victoria. Mais elle exige à l'exécution des trompettes et un grand orgue ; les trompettes étaient dissimulées derrière le rideau de *Thaïs*, et d'autre part, tout en fermant la scène, ce second rideau permet à l'organiste, du haut de sa quatrième loge, d'apercevoir le chef d'orchestre. Sous la direction de M. Taffanel, la *Marche du Couronnement* a produit grand effet. Aussitôt après, commence le ballet du *Cid*, si joli de couleur, de costumes, délicieux par la musique de M. Massenet aux rythmes si pittoresques, à l'orchestration si pimpante. Mlle Zambelli est adorable de fantaisie, d'entrain, de jeunesse ; tout le corps de ballet, lui aussi, semble prendre à cœur de se distinguer ; l'orchestre, sous la direction de M. Paul Vidal, se montre plein de souplesse et de verve, M. Massenet rayonne : et c'est le Roi lui-même qui, à la fin du ballet, donne le signal des applaudissements. Quelques minutes d'arrêt

pour dresser le décor du deuxième acte de *Samson et Dalila*. Sous la direction de M. Mangin, Mme Héglon et M. Rousselière en chantent le duo avec une chaleur et un charme qui leur valent les ovations du public. Un entr'acte d'un quart d'heure ; puis le spectacle recommence, et va se terminer par le deuxième acte de la *Statue* de M. Ernest Reyer. Ainsi donc M. Gailhard a réuni sur le programme, les noms illustres des trois grands maîtres de notre art lyrique dramatique. Le deuxième acte de la *Statue*, conduit encore par M. Taffanel avec l'autorité qu'on lui connaît, est chanté à ravir par Mme Aïno Ackté, qui est une délicieuse Margyane ; par MM. Gresse, remplaçant M. Delmas indisposé, Affre et Laffitte, qui tous rivalisent de talent. Le corps de ballet, Mlles Piodi, Lobstein et Torri en tête, se distingue encore une fois.

10 MAI. — A la demande des personnes qui, habitant la banlieue et les quartiers excentriques, peuvent difficilement venir au théâtre le soir, M. Gailhard renouvelle une tentative de matinées qui, précédemment, lui a parfaitement réussi : il donne ce dimanche, à trois heures, *Roméo et Juliette*. [1]

18 MAI. — Reprise d'*Henry VIII*, opéra en quatre

1. DISTRIBUTION. — Roméo, M. *Rousselière*. — Frère Laurent, M. *Nivette*. — Capulet, M. *Bartet*. — Mercutio, M. *Riddez*. — Tybalt, M. *Barré*. — Le Duc, M. *Delpouget*. — Grégorio, M. *Douaillier*. — Pâris, M. *Gonguet*. — Benvolio, M. *Gallois*. — Frère Jean, M. *Dénoyé*. — Juliette, Mlle *Bessie Abott*. — Stéfano, Mme *Carrère*. — Gertrude, Mlle *Vincent*.

Danse (au 4me acte) : Mlle *Piodi*, M. *Ladam*, Mlles *J. Régnier*, *H. Régnier*, *Viollat*, *Beauvais*, *G. Couat*, *Barbier*, *Meunier*, *Billon*, *Mouret*, *Parent*, *Mestais*, *L. Piron*, *Soubrier*, *L. Couat*, *Boos*, *S. Mante*, *Dockes*, *Bouissavin*, *Souplet*, *Klein*.

actes et cinq tableaux de Léonce Détroyat et Armand Silvestre, musique de M. Saint-Saëns[1]. — La dernière reprise — reprise sans lendemain — date du 18 juillet 1892 : Mmes Eva Dufrane et Domenech, le baryton Bérardi et le ténor Muratet y succédaient à Mmes Krauss et Renée Richard, à Lassalle et à Dereims. *Henry VIII* ne fut alors joué qu'une seule fois : on devait à M. Saint-Saëns une compensation. M. Gailhard s'est chargé de la lui donner aussi large que possible en remettant à la scène, dans les meilleures conditions, l'un des ouvrages qui lui tenaient le plus au cœur. *Ascanio* viendra, nous dit-on, un peu plus tard... Le premier acte d'*Henry VIII* n'a pas laissé de produire une agréable impression. Nous n'aimons guère, pour notre part, la mélodie en deux couplets de Dom Gomez (M. Gaston Dubois) qui ne sort pas du moule banal des romances connues ; mais la scène de la présentation de l'ambassadeur est fort bien traitée, et la cavatine en *fa dièze mineur* — eh ! eh ! — « Qui donc commande quand il aime ? » est vraiment jolie. Grand succès pour le compositeur et pour son superbe interprète, M. Delmas. Le roi

---

1. Distribution. — Henry VIII, M. *Delmas*. — Don Gomez de Féria, M. *Dubois*. — Le légat, M. *Vivette*. — Le comte de Surrey, M. *Cabillot*. - Le duc de Norfolk, M. *Baer*. — L'archevêque de Cantorbéry, M. *Douaillier*. — Garter, M. *Raes*. — Catherine d'Aragon, Mlle *L. Bréval*. — Anne de Boleyn, Mme *Héglon*. — Mme *Mathieu* ; MM. *Gonguet*, *Barré*, *Cancelier*, *Palianti*, *Stamler*. *Baudin*.

Danse : Mlles *Sandrini*, *Hirsch*, *Salle*, M. *Hansen*, Mlles *Beauvais*, *G. Couat*, *Barbier*, *Meunier*, *Billon*, *Mouret*, *Parent*, *Mestais*, *L. Piron*, *Soubrier*, *L. Couat*, *Boos*, *S. Mante*, *Dockes*, *Bouissavin*, *Souplet*, *Klein*.

Mlle Louise Grandjean, toujours sur la brèche et toujours vaillante, devait bientôt reprendre, aux lieu et place de Mlle Bréval, indisposée, le rôle de Catherine d'Aragon.

annonce à Catherine d'Aragon la venue d'une nouvelle dame d'honneur, et lui refuse la grâce de Buckingham. — « Cependant, vous me l'aviez promis... » lui répond en vain la belle Mlle Bréval ; Henry VIII, inébranlable, s'en tire par des menaces ; il songe au divorce. Passons, si vous le voulez bien, sur la fin de ce duo : « Le Lévitique est formel... » discussions antiscéniques au premier chef. Ecoutons plutôt ce que dit l'orchestre (est-il besoin d'ajouter que, chez M. Saint-Saëns, il est toujours intéressant?) à l'entrée d'Anne de Boleyn, et arrivons au finale du premier acte, dont l'effet devait naître du contraste entre la déclaration du roi à Anne de Boleyn : « Si tu savais comme je t'aime... » et la marche funèbre, à la Chopin, qu'on entend des fenêtres du palais. La scène est irréprochable au point de vue musical ; le malheur est que nous ne nous intéressons en aucune façon à Buckingham, que nous n'avons jamais vu et dont la mort nous est absolument indifférente... La toile se relève sur le délicieux décor du parc de Richmond, et c'est dans la première partie de ce second acte que se trouve le fameux duo d'Anne et du roi, qui, un peu long au début, devient, vers la fin, tout à fait ravissant. La phrase, dite par Anne : « Je cède au penser qui m'enivre... » est d'une rare distinction ; l'ensemble : « Ah ! sire ! je jure de vivre fidèle... » est une trouvaille d'inspiration. Ici, l'enthousiasme de la salle éclatait de telle sorte que Mme Héglon et M. Delmas étaient obligés d'interrompre leur scène et de répéter le motif qui, de nouveau, charmait toute l'assistance. Pourquoi la fin de l'acte

ne répond-elle pas au début ? Que nous veulent l'air de Catherine et le duo de la favorite et de la reine, qui retardent inutilement le divertissement? Quel dommage aussi qu'au point de vue chorégraphique et musical, et en dépit de l'aimable talent de Mlle Hirsch, le ballet ne soit pas plus heureux! On a cru devoir, pour la circonstance, rétablir l'acte du Synode. Mais pour être intéressante en son côté historique et archéologique, cette trop longue cérémonie est, disons-le, assommante au théâtre, où la théologie n'a jamais été à sa place: le schisme d'Henry VIII ne nous importe guère et ne saurait remplacer l'action dramatique totalement absente. Reste, fort heureusement, un excellent quatrième acte, comprenant un bel air de Catherine, et un remarquable quatuor où, portée par la situation, Mlle Bréval a pu se montrer tragédienne de premier ordre. Donc, *Henry VIII* commence et finit bien, et cette reprise est un succès pour l'illustre maître et ses interprètes d'élite : Mmes Bréval et Héglon, M. Delmas (le portrait d'Holbein à Hampton-Court, descendu de son cadre). Je nommerai aussi M. Dubois, qui s'est convenablement tiré du rôle, plutôt ingrat, de Dom Gomez de Féria, et je ne veux pas terminer ces notes sans vous apporter une perle fine ramassée dans les couloirs de l'Opéra, ce soir d'*Henry VIII* : — « Du Meyerbeer épousseté », disait Willy. Le mot n'est-il pas joli? Et si juste!...

20 MAI. — Début, dans *Roméo et Juliette*, de Mlle Jane Noria, qui chante sans défaillance le rôle de Juliette, où elle fait particulièrement apprécier,

dans les passages dramatiques, son médium d'un charme tout personnel.

23 MAI. — Autre début : celui, dans *Lohengrin*, du ténor Scaramberg, qui se faisait récemment applaudir au Grand Théâtre de Bordeaux, et dont on goûte la voix sympathique et l'aisance scénique.

5 JUIN. — Mlle Hatto chante, dans la *Statue*, le rôle de Margyane qui lui vaut tous les compliments du maître Reyer présent à la représentation.

19 JUIN. — Sans aucune solennité d'ailleurs, ni interprétation nouvelle, (Mme Héglon, MM. Casset, Noté, Delpouget, etc.) on donne ce soir la deux-centième représentation de *Samson et Dalila*.[1]

20 JUIN. — Devant une foule qui comptait beaucoup de femmes élégantes et grand nombre d'ar-

---

1. — Il n'y a pas plus de onze ans que le chef-d'œuvre de Saint-Saëns a fait son entrée sur notre première scène (23 novembre 1892). Ecrit dès 1872-74, cet *oratorio* fut d'abord exécuté, fragmentairement, par Mme Viardot, chez elle, à Croissy (avec Nicot et Auguez), avant les exécutions, partielles ou non, des concerts, à Paris et à l'étranger. Enfin, en 1877, à Weimar, grâce à Liszt, l'œuvre monta sur la scène en véritable *opéra*. De là, on la voit rayonner en Allemagne, à Hambourg, Cologne, Prague, Dresde... avant de revenir dans son pays natal. C'est à Rouen que la première exécution dramatique française a eu lieu en 1890 seulement. La même année, nous l'entendions enfin à Paris, dans un éphémère théâtre lyrique, à l'Eden. Puis on la joua à Lyon, Marseille, Aix-les-Bains, Bordeaux, Toulouse, Nantes, Montpellier, Dijon, Florence, Genève... Enfin, elle parut à l'Opéra.

Il nous a paru curieux de relever les noms des principaux interprètes de l'œuvre à Paris depuis cette époque. A l'Eden, c'étaient : Rosine Bloch, Talazac, Bouhy, avec Dinard et Ferran. A l'Opéra, voici le tableau complet :

Dalila : Mmes Deschamps-Jehin, Héglon (1893), Passama, Delna (1899), Flahaut, Soyer (1901).

Samson : Vergnet, Alvarez (1893), Dupeyron, Courtois (1896), Lafarge, Raynal, Affre (1898), Rousselière (1900), Casset (1902).

Le grand-prêtre : Lassalle, Renaud (1893)), Beyle, Noté, Bartet (1897), Riddez (1902).

Le vieillard : Chambon, Gresse (1893), Dubulle, Paty (1896).

Abimélech : Fournets, Delpouget (1896), Paty, Nivette (1901).

tistes, écrivains, peintres, sculpteurs et architectes, M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, présidait l'inauguration du monument élevé à l'extérieur de l'Opéra (à l'angle des rues Scribe et Auber) à la mémoire de Charles Garnier. Ce monument, dû à M. Pascal, est formé d'un haut bloc de granit rouge d'Ecosse reposant sur un soubassement de granit bleu de Corse, avec, au sommet, le buste du grand artiste, d'après celui de Carpeaux. A la gauche du monument, un jeune homme élève vers le maître une palme, et à droite un second personnage, le crayon levé, paraît lui demander l'inspiration pour le croquis qu'il prépare. A la base du socle a été tracé, en filet d'or, le plan de l'Opéra, et ces dates y sont inscrites : 1825-1898, dates de la naissance et de la mort de Garnier ; 1861-1875, dates du commencement et de la fin de l'édification de l'Opéra. Cette inauguration donnait lieu à plusieurs discours. Gustave Larroumet parlait au nom de l'Académie des Beaux-Arts, dont il était le secrétaire perpétuel. M. Chaumié rappelait la jeunesse de l'architecte fameux, ses débuts difficiles, sa vie d'abord obscure, il le montrait dépensant quatorze années de sa vie à parachever son œuvre principale, et terminait en disant : « C'est ici que Garnier devait être honoré. Il eût semblé en effet qu'il manquait quelque chose à l'Opéra tant que l'image de celui qui l'a conçu et fait jaillir du sol, ne se dressait pas à côté de lui. Elle est là, aujourd'hui, vivante presque, gardant son œuvre. La foule, en passant, le saluera de son admiration... » D'unanimes applaudissements

accueillaient cette péroraison... Puis l'assistance se hâtait vers l'intérieur du théâtre pour visiter les nouvelles salles de la bibliothèque et les nouvelles collections du musée. M. Charles Malherbe, le docte archiviste à qui l'on doit une exposition de souvenirs concernant Charles Garnier et aussi la belle installation d'un musée historique, expliquait aux visiteurs les curiosités du lieu. On y trouve une collection de maquettes représentant des décors joliment éclairés par des lampes intérieures; les modèles des diverses salles de l'Opéra, depuis sa fondation jusqu'en 1875; une ingénieuse reproduction de la scène et de la machinerie de la salle de l'ancien Opéra; des affiches amusantes rangées par ordre chronologique, — celle de *Castor et Pollux*, de Rameau (1779), qui ne porte ni nom d'acteurs, ni nom de compositeur est des plus curieuses, ainsi que celle du spectacle que l'on donnait le 13 février 1820, à l'Opéra de la rue Louvois, le jour de l'assassinat du duc de Berry. D'autres vitrines sont consacrées à l'histoire du costume théâtral, à des souvenirs de musiciens ou d'artistes — la tabatière de Cherubini, l'archet de Paganini, la pendule de Rossini, une bombe d'Orsini, des caricatures, des dessins, des bustes — celui de la Guimart est une pure merveille — plusieurs collections enfin qui valaient à M. Malherbe les compliments de tous.

24 JUIN. — M. Scaramberg remplit pour la première fois le rôle de Roméo, où il sait se faire apprécier comme chanteur et comme comédien.

14 JUILLET. — On donnait la *Statue* de M. Reyer

en matinée gratuite. MM. Affre, Delmas, Laffitte, Mlle Hatto étaient applaudis presque à chacune des phrases qu'ils détaillaient avec une coquetterie particulière, — celle de montrer que, même un jour de représentation populaire, ils voulaient être de grands artistes. Beaucoup de succès aussi pour Mlle Piodi, Mlle Torri et tout le corps de ballet. De l'avant-scène directoriale, MM. Gailhard, Capoul et Georges Boyer applaudissaient, très contents. A l'instant de la *Marseillaise*, admirablement chantée par M. Riddez, en costume de fantassin, un frisson d'héroïsme secouait la salle, et de longues, longues acclamations retentissaient.

20 JUILLET. — Mlle Demougeot, qui, naguère, avait heureusement débuté dans *Don Juan*, chante pour la première fois *Aïda*, où elle fait applaudir une voix pure et facile.

29 JUILLET. — Le rôle de Valentine des *Huguenots* vaut à Mlle Féart un fort honorable succès.

10 AOUT. — Reprise de *Sigurd* [1].

11 SEPTEMBRE. — Mlle Jane Noria continue heureusement ses débuts par le rôle de Nedda dans *Paillasse*.

20 SEPTEMBRE. — Représentation gratuite : on donne devant une salle comble, *Rigoletto*, où se font applaudir MM. Scaramberg et Noté ; Mmes Dereims et Soyer, suivi du ballet de *Coppélia*, qui vaut un vif succès à Mmes Sandrini et Salle.

1. — DISTRIBUTION. — Sigurd, M. *Garay*. — Gunther, M. *Noté*. — Hagen, M. *Nivette*. — Le grand prêtre d'Odin, M. *A. Gresse*. — Brunehild, Mlle *Hatto*. — Hilda, Mlle *Demougeot*. — Tita, Mlle *Soyer*.

Le rôle de Sigurd sera chanté, quelques jours après, par le ténor Casset.

5 OCTOBRE. — Précédée — c'est la mode du jour — par une abondante et abracadabrante réclame, la rentrée de M. Alvarez avait lieu dans le *Prophète*. Pauvre *Prophète*! Ce qu'il nous a paru vieilli!... Cette moisissure de la célèbre œuvre de Meyerbeer n'a pas trop gêné pourtant le succès de M. Alvarez, qui a chanté — sinon joué — avec aisance le rôle de Jean de Leyde, et qui s'est fait plusieurs fois rappeler après l'air : « Roi du ciel et des anges», enlevé avec une rare vaillance. On se souvient que le brillant ténor avait quitté l'Opéra par dépit de ne pas s'être vu confier la création de Siegfried. Nous voudrions pouvoir l'y comparer avec son prédécesseur, M. Jean de Reszké. Heureuse pour M. Alvarez, la soirée fut loin d'être aussi favorable à Mme Héglon, et les auditeurs ont en vain cherché les « notes profondes » d'une voix à qui convenait bien peu la partie de Fidès.[1] Mlle Féart chantait Berthe non sans grâce, et M. Gresse s'acquittait de l'ingrat personnage d'Oberthal avec la belle conscience qu'il apporte à tous ses rôles.

14 OCTOBRE[2]. — La représentation de *Faust*

1. — A la représentation suivante, Mme Héglon, souffrante, était, dans Fidès, remplacée par Mlle Soyer, qui s'acquittait fort heureusement de cette lourde tâche.

Les danses du troisième acte étaient exécutées par Mlles Hirsch, Lobstein, MM. Adam, Régnier, Mlles Beauvais, G. Couat, Barbier, Meunier, Billon, Mouret, L. Couat, Mestais, Coudaine ; MM. Ajas, Girodier, Javon, Férouelle et Domingie.

2. — M. Massé, député de la Nièvre, rapporteur du budget des Beaux-Arts, s'exprimait ainsi au sujet de l'Opéra :

L'année 1901 s'était soldée par une perte de 148,150 fr. 88. L'année 1902 a été plus favorable. Le directeur de l'Opéra, qu'une perte, même importante, ne semble pas émouvoir plus qu'il ne convient, a été assez

comportait une nouvelle Marguerite, Mlle Demougeot, dont le vif succès était partagé par MM.

---

heureux pour relever en 1902 la moyenne des recettes de 1,221 fr. 16 par représentation sur la moyenne de 1901.

Ce résultat a été dû à l'engagement d'artistes à recettes, et au succès d'un grand ouvrage nouveau. Le moyen est bon, mais il est difficile à employer, les artistes à recettes se faisant payer tellement cher, qu'il faut ajouter à l'attrait qu'ils présentent le succès d'un ouvrage nouveau, ce qui devient très rare.

La combinaison heureuse de 1902 ne s'est pas renouvelée en 1903; les dix premières recettes de janvier avaient donné 17,151 fr. 19 de moyenne; mais cette moyenne excellente tomba rapidement à 15,361 fr. 61, par suite d'un évènement imprévu.

On commença, dans la deuxième quinzaine de janvier, les travaux préliminaires du Métropolitain, suivis, en février et mars, des travaux d'établissement d'une gare, en face du bureau de location de l'Opéra. Ces chantiers occupaient toute la chaussée de la rue Auber, et une partie importante de la place de l'Opéra.

Les résultats furent imm·liats : l'accès du bureau de location interdit aux voitures et difficile aux piétons, l'accès de la façade réduit à une seule voie pour les voitures amenant les spectateurs, un sol boueux, désagréable aux hommes et où les dames hésitaient à s'aventurer : c'était assez pour faire baisser, dans la meilleure saison, les recettes de 2,000 francs par jour.

Le directeur aurait pu formuler des réclamations : mais il estima que les gares établies devant l'Opéra seraient un jour un élément de prospérité pour le théâtre, et il fit le sacrifice de ses droits, en faveur d'un avenir plus éloigné que la fin de son privilège.

Nous avons dit que le tarif des places était fort élevé. Des essais ont été faits, à plusieurs reprises, pour le rendre plus accessible aux petites bourses. Le plus récent de ces essais a été fait en 1892. Quarante représentations du dimanche ont été instituées, à un prix extrêmement réduit (le fauteuil d'orchestre coûtait 2 fr. 50 au lieu de 16 fr.).

Ces représentations furent très suivies; la recette était d'environ 7.0 0 francs, seulement, la salle était remplie par le commerce et la bourgeoisie, clientèle des places moyennes de l'Opéra, heureuse de profiter d'une diminution qui n'avait pas été faite pour elle, et les représentations à plein tarif furent délaissées. La moyenne des recettes passa de 16.149 fr. 82 à 13.965 fr. 75.

Il ne vint presque pas d'ouvriers à ces représentations populaires du dimanche instituées pour eux. Le directeur de l'Opéra, propriétaire de la cité Bertrand, étonné de cette abstention, pria ses locataires, industriels occupant beaucoup d'ouvriers, de leur donner des billets gratuits; il en vint quelques-uns la première fois, et pas un la seconde.

L'expérience a duré quinze mois, la perte a été de 550,000 francs.

Ceci semble indiquer que l'éducation musicale des ouvriers est à faire, et que ce n'est pas à l'Opéra qu'il faut la commencer.

On pourrait trouver à cet égard une indication utile dans le fait sui-

Delmas, Scaramberg et Bartet, sous les traits de Méphistophélès, de Faust et de Valentin.

15 OCTOBRE. — Représentation « dite de gala »

---

vant : M. Adrien Bernheim, haut fonctionnaire des beaux-arts, créa l'œuvre des « Trente ans de théâtre », pour venir en aide aux artistes imprévoyants, que ne pouvait suffisamment secourir la grande association dramatique fondée par le baron Taylor.

M. Bernheim met à la réussite de son entreprise tout son cœur et une partie de sa fortune ; très actif, très aimé dans le monde du théâtre, il obtient ce qu'il désire, et il a organisé, pour donner des ressources à son œuvre, des représentations dans les théâtres de l'ancienne banlieue. Ces représentations, à prix réduits, ont eu un grand succès. Les artistes des grands théâtres ont tenu à honneur de prêter leur concours. Nul doute que ces représentations ne donnent au peuple le goût des belles œuvres, dans l'ordre dramatique d'abord, ensuite dans l'ordre musical : c'est porter aux ouvriers, chez eux-mêmes, la moralisation par l'art.

Ils viendront ensuite dans les grands théâtres et même à l'Opéra.

Mais si l'Opéra n'est pas encore assez fréquenté par les classes laborieuses, il n'en est pas moins intéressant au point de vue industriel.

Il suffit d'examiner les tableaux C et D *bis* pour se rendre compte de l'importance des salaires distribués, et du nombre de personnes vivant à l'Opéra. Le personnel permanent a reçu pour l'année 1902 une somme de 2,160,595 fr. 10 pour 1.284 personnes.

En dehors de ce personnel, l'Opéra a versé en 1902 :

A l'industrie et au commerce pour fournitures.............	732.551 36
Aux hospices (droit des pauvres)...........................	285.801 86
Aux auteurs (leurs droits).................................	252.923 02
Pour la sûreté (pompiers, police, etc.)....................	42.520 30
Assurances et contributions................................	12.390 02
Caisses des retraites......................................	20.000 »

Les décorateurs ont reçu, en dix années, pour la peinture des décorations construites par l'Opéra, dans ses ateliers, une somme de 883,634 fr. 91, soit par année 88,363 fr. 49. Ils recevront désormais une somme moindre, car la réfection des décors incendiés est achevée.

Le rapport de l'année dernière sur l'Opéra signalait le mauvais état du monument ; il nous a paru nécessaire d'aller plus avant dans l'examen des travaux urgents, pour assurer la conservation de ce merveilleux palais, dont l'édification dura plus de quinze années et coûta tant de millions.

L'attention doit se porter principalement sur l'état dans lequel se trouvent certaines parties de l'Opéra, non seulement les façades ainsi que les toitures, mais encore les intérieurs, comprenant les parties décoratives, les canalisations, les appareils de chauffage, etc., dont les réfections partielles ou totales ne paraissent pas pouvoir être différées plus longtemps.

Il conviendrait donc de prendre en considération l'exposé sommaire des travaux les plus urgents, dont l'énumération suit, et de poursuivre

donnée en l'honneur du Roi et de la Reine d'Italie. Sauf le ballet de la *Maladetta*, bien dansé par M[lles] Zambelli et Sandrini, et l'air de Lulli, intercalé dans le *Bourgeois gentilhomme*, et admirablement chanté par M[lle] Grandjean, toujours en progrès, ce fut, appelons les choses par leur nom, un « four » complet. Pendant l'acte d'*Aïda* [1], on pensait aux représentations de Montpellier ou de Bordeaux ; à Toulouse, on est plus difficile. Les femmes furent médiocres, la belle M[lle] Bréval presque sans voix ; les hommes meilleurs, dans cet ordre : Noté, Alvarez, Gresse. M. Chambon chanta faux, suivant son invariable habitude. N'insistons pas... Lamentable, le *Bourgeois gentilhomme*, avec ses pitreries qui faisaient long feu... Coquelin cadet, aphone et tout étriqué sur cette grande scène, prenait l'aspect du « malade imaginaire », et Leloir avait fait du Maître de Philosophie un traître de mélodrame. Pourquoi ?... Disons qu'au surplus, le Roi s'ennuyait visiblement, la Reine, plus poliment. Mais pas un bravo, pas un geste d'intérêt à ce qui se passait. Quant à M. et M[me] Loubet, ils étaient résignés et silencieux sur leurs beaux fauteuils — cependant qu'à l'entr'acte, M. Camille Pelletan et un ami (sans doute le

---

leur exécution sans retard, car, en attendant plus longtemps, on serait appelé à dépenser des sommes beaucoup plus considérables.

Il semble que le moment présent soit particulièrement choisi, si l'on veut assurer la conservation du monument et maintenir l'Académie nationale de musique au rang qui lui convient parmi les monuments parisiens.

1. — DISTRIBUTION. — Radamès, M. *Alvarez*. — Amonasro, M. *Noté*. — Ramfis, M. *Chambon*. — Le roi, M. A. *Gresse*. — Aïda, M[lle] *L. Bréval*. — Amnéris, M[lle] *Flahaut*.

fidèle Tissier) couraient au foyer du public pour « prendre quelque chose »... Lecteurs qui n'eûtes point l'insigne honneur d'assister à ce gala de l'Opéra, croyez-en ma parole, vous ne perdîtes rien... *rien*...

23 OCTOBRE. — Une toute jeune artiste, Mlle Lucy Arbell (de son vrai nom, Mlle Georgette Wallace, la petite-fille du célèbre philanthrope) débutait dans le rôle de Dalila, où, dignement encadrée par MM. Rousselière et Noté, elle faisait apprécier une voix chaude et émouvante.

26 OCTOBRE [1]. — M. Alvarez reprend, dans *Roméo et Juliette*, le rôle de Roméo qui lui a valu de très légitimes succès. Il s'y fait de nouveau très chaleureusement applaudir. Mlle Jane Noria est, à côté de lui, une charmante Juliette.

29 OCTOBRE. — Une représentation de gala était donnée en l'honneur de négociants anglais officiellement délégués à Paris. Le programme se composait du troisième acte d'*Aïda*, avec Mlle Grandjean, MM. Alvarez et Noté ; des quatrième et cinquième actes d'*Œdipe Roi* avec MM. Mounet-Sully, Albert Lambert fils, Mlles du Minil, Delvair, etc, et du ballet de la *Maladetta*, avec Mlles Zambelli et Sandrini.

6 NOVEMBRE. — Reprise d'*Othello*, de Verdi, pour la rentrée de M. Alvarez [2]. — On ne saurait

1. — M. Edouard Philippe a fait don au Musée de l'Opéra du portrait (aux trois crayons, signé Laurens) de Rosine Stoltz, l'illustre créatrice de la *Favorite*, de *Charles VI* et de la *Reine de Chypre*.

2. DISTRIBUTION. — Othello. M. *Alvarez*. — Iago. M. *Delmas*. — Cassio, M. *Laffitte*. — Ludovico, M. *Nivette*. — Rodrigue, M. *Cabillot*. — Montano, M. *Douaillier*. — Araldo, M. *Cancelier*. — Desdémone, Mlle *L. Granjean*. — Emilia, Mlle *Goulancourt*.

assez dire avec quelle habileté M. Delmas a su s'emparer victorieusement de ce rôle d'Iago qui, par destination, n'est pas le sien — un rôle de baryton élevé — sans que l'effort soit jamais apparent, sans que l'expression soit jamais tendue ; avec quel éclat il profère le *Credo* impie du second acte, à quelle murmurante douceur il peut ramener sa voix dans le récit du rêve de Cassio. Et l'on ne saurait assez dire non plus avec quel art accompli il accuse le personnage d'un dessin ferme et serré. Dès ses premiers mots : « Flots soulevés par l'ouragan, soyez sa tombe ! » il est Iago, et imperturbablement, jusqu'à la fin, il tramera l'œuvre de haine et de mensonge, il emplira la coupe de fiel et de venin, tour à tour bas, obséquieux, câlin ou violent, sans laisser fléchir une seule minute ce rôle d'effroyable perfidie. M. Alvarez, avec la voix superbe, ample et expressive et le talent que l'on sait, incarne, de la plus dramatique manière, le noble, douloureux et tragique Othello. Par la variété et l'émotion de ses accents, il se montrait, durant tout le cours de cette belle soirée, un artiste de tout premier ordre. Le talent de M. Laffitte, l'extraordinaire Mime de *Siegfried*, dépasse de beaucoup le rôle de Cassio ; ce qui n'empêche pas M. Laffitte de le remplir avec la plus artistique conscience. Quant à M[lle] Grandjean, son interprétation de Desdémone constitue la plus éclatante démonstration des progrès que cette vaillante artiste ne cesse d'accomplir. Quel chemin parcouru depuis Magdalena des *Maîtres Chanteurs* !

16 NOVEMBRE. — Mlle Rose Féart chante avec succès le rôle d'Elisabeth de *Tannhauser*, où elle remplace au pied levé Mlle Hatto, indisposée[1].

30 NOVEMBRE. — Rentrée fort applaudie de Mme Aïno Ackté dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Deux jours après, le 2 décembre, elle chantait avec le même succès *Roméo et Juliette* en compagnie de M. Alvarez.

4 DÉCEMBRE. — Premières représentations de l'*Etranger*, action musicale en deux actes, poésie et musique de M. Vincent d'Indy[2] et de l'*Enlève-*

---

1. — Un jury avait été formé par M. Gailhard pour décider d'un dessin devant orner la couverture d'un programme de l'Opéra. Le 23 novembre, le jury du concours pour la couverture du programme de 1904 examinait les envois des amateurs. Etaient présents : MM. Gérôme et A. Mercié, de l'Institut ; Clairin, Henri Martin et Renouard, artistes peintres ; P. Gailhard, directeur de l'Opéra, J. Rueff, éditeur du programme ; Gheusi, secrétaire du jury. Voici quels étaient les résultats du concours : 1er prix (1000 francs), M. Gorguet ; 2e prix (500 francs), M. Harald Debat-Ponsan ; mentions : MM. Cossard, Lapuszewski, Arthur Foâche, Ablett, Barberis, Mlle Arlen, MM. de Ribaucourt, José Clara.

2. DISTRIBUTION. — L'Etranger, M. *Delmas*. — André, M. *Laffitte*. — Le vieux Pierre, M. *Gallois*. — Vita, Mlle *Lucienne Bréval*. — La mère de Vita, Mlle *Goulancourt*. — Madeleine, Mlle *Mathieu*. — Une vieille, Mlle *Beauvais*. — MM. *Douaillier*, *Stamler*, *Lacome*, *Gonguet* ; Mmes *Prévost*, *Bourgeois*, *Laute*, *Lafon*, *Maudin*.

A la suite de la belle représentation de l'*Etranger*, M. Vincent d'Indy adressait au directeur de l'Opéra la lettre suivante aussitôt affichée dans les foyers du théâtre :

Samedi 5 décembre 1903.

Cher monsieur Gailhard,

En venant vous exprimer toute ma vive et sincère reconnaissance pour la grande joie que vous m'avez donnée hier soir, laissez-moi vous avouer mes torts et vous prier de m'excuser d'une opinion très préconçue contre l'Académie de musique, que j'ai été aussi étonne que rav de ne point voir se réaliser.

On me disait : « Malheureux, qui arrivez à l'Opéra ! il va falloir vous cuirasser d'un triple airain, vous allez rencontrer là des difficultés de toutes sortes, rien ne marchera comme vous le désirez : vos observations, on n'en tiendra pas compte, les chœurs resteront inertes et sourds à vos objurgations, l'orchestre vous fera sentir que vous abusez de sa condescendance, et le directeur !... oh ! le directeur !... »

ment au Sérail, opéra-bouffe en trois actes, récitatifs de S. F. Bénédict, traduction française de MM. Kufferath et Solvay, musique de Mozart[1]. —

Et moi, un peu impressionné par ces affirmations, je me préparais à soutenir des assauts et à briser des lances...

Et voilà qu'au rebours de cette légende, je suis accueilli par tous à l'Opéra avec une cordialité tout-à-fait charmante ; il n'est point de théâtre ou j'aie rencontré moins de difficultés (car celles-ci se trouvaient aplanies sous mes pas) à obtenir ce que je rêvais.

D'admirables personnes, incarnant les personnages de l'œuvre avec une foi et une conscience égales à leur superbe talent, ce qui est dire beaucoup ; des chœurs sachant prendre part à l'action et animer la scène même lorsqu'ils l'occupent seuls; un orchestre (dans lequel je compte, il est vrai, nombre de bons amis) arrivant, sous l'intelligente et impulsive direction de mon excellent camarade Paul Vidal, à une rare perfection expressive; enfin, un directeur... oui, un directeur, combien différent de celui de la légende! un directeur qui fut l'âme de cette merveilleuse interprétation, qui sut, en s'y dévouant tout entier, faire vivre l'œuvre d'une belle vie artistique, qui, pareil aux bons enchanteurs des romans de chevalerie, voulut se mettre pour ainsi dire au service de l'auteur pour réaliser de splendide façon ses plus irréalisables désirs !

Voilà ce que j'ai trouvé à l'Opéra. Voilà ce dont je viens vous remercier avec toute la reconnaissante ardeur dont mon cœur d'artiste est capable.

Et je vous demanderai de vouloir bien vous charger de transmettre mes remerciements émus et sincères à tous ceux qui ont coopéré au magnifique résultat d'hier soir, depuis mes si admirables interprètes, Mlle Bréval, M. Delmas, M. Laffitte, et tous ceux qui, n'ayant que quelques mots à dire, s'en sont acquittés avec une si parfaite conscience, depuis les chefs des belles phalanges orchestrales et chorales, mon ami Vidal auquel revient une si grosse part de la réussite, M. Puget et le dévoué et si intelligent répétiteur Catherine, depuis les artistes si expressifs de votre superbe orchestre, depuis les messieurs et dames des chœurs qui ont su donner au dernier tableau un si poignant effet par leurs simples attitudes, jusqu'aux machinistes et électriciens, dont les rôles, plus modestes en apparence, sont cependant d'une importance capitale dans mon ouvrage.

Veuillez, cher Monsieur Gailhard, les assurer tous de ma profonde reconnaissance, et croyez à ma légitime fierté d'avoir vu mon œuvre réalisée par vous d'une façon si notablement artistique et aussi conforme à ce que je ne croyais entrevoir qu'en rêve.

Votre débiteur qui ne pourra jamais s'acquitter de sa dette et qui veut s'intituler votre ami. Vincent d'Indy.

1. Distribution. — Belmonte, M. *Affre*. — Osmin, M. *A. Gresse*. — Pédrille, M. *Lafitte*. — Sélim, M. *Douaillier*. — Constance, Mlle *Lindsay* (début). — Blondine, Mlle *Verlet* (début).

L'Etranger, celui qui passe, celui qui aime, celui qui est avide de toutes les tendresses, ce n'est pas le Maudit de Wagner qui erre au milieu des tempêtes, cherchant toujours et vainement le salut; mais, comme le Hollandais volant, il est l'Inconnu qui va vers celle qui l'attend, qui le devine, et qui mourra avec lui dans l'extase de l'immolation. Et Vita, sœur de la Senta du *Vaisseau fantôme*, est faite de pitié, de charité pure, de passion tranquille et de sacrifice exalté. Elle pourrait s'écrier, elle aussi : « Viens-je de m'abîmer en des rêves merveilleux ? Ce que je vois, est-ce une illusion ? Ai-je séjourné jusqu'ici en des espoirs menteurs ? S'est-il levé, le jour de mon réveil ? » Le drame de M. Vincent d'Indy est entre l'Etranger, Vita et le jeune douanier, comme celui de Wagner est entre l'Inconnu, Senta et Erik. Les deux ont la mer pour cadre, et les différences essentielles consistent en des contingences qu'il faut marquer. Le caractère de l'Inconnu d'abord. Il ne traverse pas l'Océan en quête d'une rédemption tragique. Il est proche parent du Rabi qui prêche la Loi des Anciens ; il a l'humilité, l'abnégation, la dureté pour soi-même, et il y met un accent plein d'onction ; il a la poésie du précepte, et sa morale est évangélique. Le dénouement ensuite. Il donne à celle qu'il aime l'émeraude lumineuse que Saint-Pierre lui a confiée, ce très étrange talisman qui rend l'âme forte et qui protège contre les maléfices. Mais la fatalité domine l'action. Et Vita lance dans les flots le talisman de l'Etranger. Quand tous deux, prêts au sacrifice, entreront dans la mer pour sauver leurs semblables

en perdition, ils seront pris de vertige, comme s'ils se précipitaient dans le gouffre de l'humaine douleur, et ils mourront dans la folie de l'héroïsme. Dans l'*Étranger*, la musique est l'âme féminine du drame, toute de sentiments, toute d'amour. Ajoutons que M. Vincent d'Indy a traité magnifiquement l'évolution ascendante des motifs, les enchaînements harmoniques, les gradations des sonorités, et sa péroraison, où se déchaînent violemment les tempêtes de l'Océan et les passions douloureuses de l'humanité aimante a été longuement et justement applaudie. M. Gailhard a fait brosser un beau décor pour l'*Étranger*, et il a surtout assuré à la partition de l'auteur de *Fervaal* une interprétation de choix. M. Delmas, la voix égale, l'articulation nette, l'expression juste, a remporté un double succès de chanteur et de tragédien. Mlle Lucienne Bréval a courageusement affronté un rôle écrasant; le registre élevé de l'excellente artiste a de réelles qualités de sonorité et de pureté. M. Laffitte prête son talent au personnage ingrat du jeune douanier. M. Paul Vidal a dirigé avec une admirable sûreté la représentation qui comprenait, outre l'œuvre nouvelle, la reprise de l'*Enlèvement au Sérail*. Après l'ouragan océanique, le zéphyr printanier, Mozart, avec sa grâce juvénile, avec son sourire aimable, sa fantaisie ailée, son charme délicat, a séduit le même auditoire qui venait d'applaudir l'*Etranger* ; il l'a séduit et ravi. On n'a attaché aucune importance à l'intrigue même et aux Turcs passés de mode ; on a seulement goûté l'inspiration divine, et l'on a acclamé deux débutantes qui

ont gazouillé délicieusement la partition de l'*Enlèvement au Sérail* : Mlles Lindsay et Verlet, l'une grande, svelte, rappelant Mme Nilsson ; l'autre petite, vive, spirituelle, faisant songer à feu Mlle Daram. Nilsson et Daram, qui s'en souvient encore ? M. Gailhard a eu la main heureuse ; ces deux artistes nouvelles tiendront une belle place dans sa troupe. Voix jolies, mécanismes exercés, style et expression, ce sont là des qualités devenues rares. M. Affre, aussi, mérite des éloges ; et M. Gresse donc ! M. Gresse a un organe qui nous rappelle (c'est là un cher souvenir) celui de son regretté père, et avec sa figure truculente et son jeu bien en dehors, il a mis la salle en une saine gaieté. Pour la circonstance, le cadre de la scène avait été rétréci. On a tout fait pour que le parfum subtil ne s'évaporât pas trop dans l'immense vaisseau, et l'on y a réussi en partie.

12 DÉCEMBRE. — MM. Catulle Mendès et Camille Erlanger distribuaient ainsi les rôles du *Fils de l'Etoile* : Bar-Kokéba, M. Alvarez ; Akiba, M. Delmas ; Julien Severus, mime, M. Hansen ; Lilith, imprécatrice de Magadala, Mme Héglon ; Beltis, imprécatrice d'Endor, Mlle Demougeot.

21 DÉCEMBRE. — M. Alvarez tenait pour la première fois, depuis sa rentrée, le rôle de Tannhauser où il se montrait le parfait chanteur que nous connaissions. Au deuxième acte, il faisait preuve d'une rare puissance, et au troisième, il détaillait le récit de Rome avec une admirable sûreté de diction. Mme Aïno Ackté était, à côté de lui, une touchante Elisabeth, et la beauté de sa voix, la

pureté de son style lui valaient, notamment après la prière du troisième acte, un vif succès.

27 DÉCEMBRE. — Dernière représentation gratuite de l'année : on donne *Samson et Dalila.*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Faust, opéra	5	»	25
Paillasse, drame-lyrique	2	»	27
Samson et Dalila, drame lyrique	3 a. 4 t.	»	29
Lohengrin, opéra	3 a. 4 t.	»	18
Roméo et Juliette, opéra	5 a. 8 t.	»	19
Rigoletto, opéra	4	»	5
Bacchus, ballet	2 a. 3 t.	»	2
Siegfried, drame musical	3	»	4
Les Huguenots, opéra	5 a. 6 t.	»	13
Tannhauser, opéra	4 a. 9 t.	»	15
Sigurd, opéra	4	»	7
Salammbô, drame lyrique	4	»	2
**La Statue*, opéra-féerie	3 a. 7 t.	6 mars	11
La Valkyrie, drame lyrique	3	»	2
Guillaume Tell, opéra	4 a. 5 t.	»	7
Henry VIII, opéra	4 a. 5 t.	18 mai	11
Coppélia, ballet	2	»	2
Aïda, opéra	4	»	3
Le Prophète, opéra	5	»	6
La Maladetta, ballet	2	»	2
Othello, opéra	4	6 nov.	6
**L'Etranger*, action musicale	2	1 déc.	7
**L'Enlèvement au Sérail*, opéra-bouffe	3	1 déc.	6
La Korrigane, ballet	2	»	1

* Les astérisques indiquent, au tableau de chaque théâtre, les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE.

1680-1904

Ce fut une année heureuse entre toutes que celle où se donnèrent avec un si vif succès, greffé sur celui de l'*Autre danger*, *Les Affaires sont les Affaires* de M. Octave Mirbeau, puis le *Dédale* de M. Paul Hervieu. Joignons-y les premières représentations de *Médée* de M. Catulle Mendès, de l'*Irrésolu* de M. Georges Berr, de *Blanchette* de M. Brieux, et, pour mémoire, des *Ames en peine* de MM. Janvier et Ballot ; puis, la mise au répertoire de *Sans lui* de M. Marcel Girette, de *1807* de MM. Aderer et Ephraïm, de *Jean-Marie* de M. André Theuriet ; la reprise des *Rantzau*, de la *Fille de Roland*, du *Joueur* et du *Barbier de Séville*, celle de la *Femme de Tabarin* et d'*Au Printemps* ; les représentations du répertoire classique données par l'Œuvre des Trente ans de théâtre... Et abordons l'histoire, au jour le jour, de l'an 1903.

1er JANVIER. — A ses abonnés des matinées du jeudi la Comédie-Française offrait pour leurs étrennes, à l'occasion du monument élevé à Lunéville à la mémoire de l'un des auteurs, une reprise des *Rantzau* d'Erckmann-Chatrian [1], qui n'avaient

---

1. DISTRIBUTION. — Florence, M. *de Féraudy*. — Jean, M. *Leloir*. —

pas été donnés depuis six ans. Ce petit drame de famille est intéressant, émouvant. Il se développe avec une grande simplicité de moyens, ce qui en fait le charme exquis. On en suit curieusement l'intrigue d'un bout à l'autre de ses quatre actes. C'est M. Maurice de Féraudy qui joue le rôle de Florence. Il le compose avec un art parfait. Il est ému et il émeut. Les deux frères ennemis sont joués par MM. Leloir et Laugier, qui donnent à leurs personnages un sentiment dramatique très pénétrant. MM. Leitner, Delaunay et Hamel complètent, du côté des hommes, une bonne interprétation. Du côté du féminin, il faut citer Mmes Fayolle,

---

Jacques, M. *Pierre Laugier.* — Georges, M. *Leitner.* — Un garde forestier, M. *Falconnier.* — Un médecin, M. *Hamel.* — Lebel, M. *Delaunay.* — Marie-Anne, Mlle *Fayolle.* — Nanette, Mme *Thérèse Kolb.* — Louise, Mlle *Géniat.* — Juliette, Mlle *Garrick.* — Justine, Mlle *Faylis.*

Le Comité d'administration s'était réuni la veille. M. Laugier, qui, avec MM. Silvain et Leloir, faisait partie de la commission des comptes, lisait le rapport sur l'année écoulée. M. Jules Claretie annonçait que la part de sociétaire devait être, cette année, de 19,000 francs environ. Puis l'administrateur général communiquait une lettre de Mlle Brandès demandant au ministre de reprendre sa liberté dans les conditions prescrites par l'article 3 d'un décret additionnel de 1859 au décret de Moscou. Le ministre désirant avoir, préalablement à toute décision, l'avis du Comité, une discussion s'engageait entre ses membres. Les uns proposaient d'accorder à Mlle Brandès ce qu'elle demandait tout d'abord : la part entière, ou du moins dix douzièmes tout de suite. M. Jules Claretie faisait valoir les grands services rendus par Mlle Brandès et ceux qu'elle était appelée à rendre encore à la Maison... — Une nouvelle réunion du Comité avait lieu le 12 janvier, où l'on examinait la question de savoir si les règlements permettaient d'accorder à Mlle Brandès l'élévation à part entière qu'elle demandait. Sur l'initiative de M. Jules Claretie, le Comité votait, comme autrefois dans une circonstance analogue pour Mme Sarah Bernhardt, une augmentation de deux douzièmes. Mlle Brandès n'acceptera pas, et quittera la Comédie-Française pour la Renaissance, où l'appelait un brillant engagement... Le départ de Mlle Brandès sera, selon les règlements, suivi de poursuites judiciaires, et dès que son nom apparaitra sur l'affiche d'un autre théâtre, et de par les termes du décret de Moscou, elle recevra le traditionnel papier timbré...

Thérèse Kolb, Géniat et Garrick, qui toutes concouraient au succès d'émotion de la pièce.

6 JANVIER. — M. Octave Mirbeau lit *Les Affaires sont les Affaires* aux interprètes qu'il a choisis — M. Silvain en tête. Mlle Brandès n'assiste pas à cette lecture. Le rôle de Germaine Lechat, qui lui était destiné, sera confié à Mme Lara.

11 JANVIER. — La reprise du *Mercure galant*[1] vaut un vif succès à M. Coquelin cadet, étourdissant dans ses cinq incarnations.

15 JANVIER. — A l'occasion du 281e anniversaire de la naissance de Molière, on donne l'*Ecole des Femmes*, la *Critique de l'Ecole des Femmes*[2], *Molière et sa servante*, à-propos en vers de M. Maurice Millot[3], et la Cérémonie. La *Critique de l'Ecole des Femmes* n'avait pas été jouée depuis longtemps, et ce n'a pas été mince plaisir de dilettante que la remise au répertoire de ce fin chapitre de critique animée; bien joué par Coquelin cadet, d'impertinente sottise, dans son marquis « tarte à la crème »; Baillet, excellent quand il ne fait que raisonner; Truffier, fort plai-

1. DISTRIBUTION. — Boniface, M. de La Motte. Larissole, M. Sangsue, Beaugénie, M. *Coquelin cadet*. — Oronte, M. *Dehelly*. — Beauluisant, M. *Joliet*. — Brigandeau, M. *Hamel*. — Hulin, M. *Croué*. — Mme Guillemot, Mlle *Fayolle*. — Mme de Calville, Mme *Persoons*. — Lisette, Mlle *R. Boyer*. — Elise, Mlle *Lynnès*. — Oriane, Mme *Th. Kolb*. — Claire, Mlle *Géniat*. — Cécile, Mlle *Y. Garrick*. — Jasmin, Mlle *Juliette*.

2. DISTRIBUTION. — Le marquis, M *Coquelin cadet*. — Dorante, M. *Baillet*. — Lysidas, M. *J. Truffier*. — Galopin, M. *Croué*. — Climène, Mlle *Marie Leconte*. — Elise, Mlle *Bertiny*. — Uranie, Mlle *Cécile Sorel*.

3. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Louis Delaunay*. — Laforest, Mlle *Kalb*. — Thalie, Mlle *Moréno*.

La veille, 14 janvier, était parue à l'*Officiel* la nomination de M. C. Le Bargy au grade de chevalier de la Légion d'honneur.

sant dans Lysidas, l'auteur d'indulgence aiguë pour les confrères; Mlle Marie Leconte, exquise dans la précieuse Climène, et Mlle Cécile Sorel, représentant à souhait le bon sens et la bonne foi, dans le personnage d'Uranie, auquel elle prête, pour dire des vérités, le charme de sa voix chaude et bien timbrée. *Molière et sa servante* est un acte épisodique, en vers, en bons vers, simples, clairs et bien rythmés, de M. Maurice Millot. L'idée — il y en a une, et c'est presque du luxe dans ces choses éphémères — l'idée est ingénieuse, c'est Molière amené par la force des choses, et la réflexion sur lui-même, à la conception du *Misanthrope*. Ce tout petit acte, bien joué par Delaunay, Mmes Kolb (Laforest) et Moréno (... l'inévitable Thalie, mais si bien disante), faisait assez d'effet pour mériter mieux que la trop rapide bonne fortune d'un soir.

18 JANVIER. — Le *Misanthrope*[1], pour la continuation des débuts de Mlle Cécile Sorel. — Sans vouloir faire compter à son actif la récente et si brillante prise de possession du galant personnage de la marquise de Prie de *Mademoiselle de Belle-Isle*, Mlle Cécile Sorel a eu la très noble ambition de choisir, pour son second début dans le répertoire, le difficile rôle de Célimène, où elle s'était déjà fait applaudir du public populaire des Ternes, de Belleville et des Bouffes-du-Nord, en de mémo-

1. DISTRIBUTION. — Oronte, M. *Coquelin cadet*. — Alceste, M. *Silvain*. — Philinte, M. *Baillet*. — Dubois, M. *Truffier*. — Acaste, M. *Dehelly*. — Un garde, M. *Falconnier*. — Clitandre, M. *Laumonier*. — Basque, M. *Laty*. — Arsinoé, Mme *Pierson*. — Eliante, Mlle *Bertiny*. — Celimène, Mlle *Sorel*.

rables représentations classiques organisées au bénéfice de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre par son actif et dévoué président, M. Adrien Bernheim. « J'ai eu tout ce qu'on peut désirer, disait dernièrement Mlle Sorel, je veux maintenant *avoir du succès...* » Elle en a eu, Dieu merci!... Et ce fut, sans rien exagérer, une longue suite d'ovations que cette curieuse soirée, où la « jolie femme » de naguère se révéla, si jeune, déjà maîtresse d'un rôle pour lequel il faut tant de diverses et parfaites qualités, et qu'elle a joué d'un bout à l'autre avec l'allure du bel air, le tact sûr, le souci des nuances, et la rare intelligence d'une Célimène absolument supérieure. Mlle Sorel arrive au bon moment pour prendre l'emploi des grandes coquettes, qui, depuis le départ de Mlle Marsy, n'est plus tenu par personne. Et si l'on en juge par les progrès déjà réalisés par l'exquise artiste, de volonté tenace, on peut augurer qu'avant un an elle sera, à l'approbation de tous, nommée sociétaire. Silvain... soutenait la débutante en jouant Alceste qu'il joue fort bien, un peu tragiquement, ainsi qu'il le comprend .. Mais combien nous le préférons dans *Tartuffe!* Et peut-être, pour la circonstance, eût-il pu laisser la tâche de personnifier l'homme aux rubans verts à M. Leitner, qui le tient avec honneur depuis une quinzaine d'années — en attendant que M. Le Bargy nous donne le plaisir de s'y essayer, lui aussi, ainsi qu'ont fait, jusqu'à Worms, tous les grands premiers rôles.

24 JANVIER. — M. Silvain avait adressé à

M. Mirbeau une lettre fort amicale dans laquelle il le priait de reprendre le rôle qui lui avait été confié dans les *Affaires sont les Affaires*, et que, « après étude, il ne sentait pas dans ses cordes. » L'éminent comédien désignait lui-même M. Maurice de Féraudy comme l'artiste pour lequel le rôle semblait avoir été écrit. Et il terminait par ces mots : « Je ne serai pas, le soir de la première représentation, sur la scène, mais je serai dans la salle, et je vous assure que j'applaudirai de tout cœur au grand succès qui vous attend. ». M. Mirbeau avait aussitôt répondu à M. Silvain en l'assurant de tous ses regrets. On pressentit tout de suite M. de Féraudy, qui déclara qu'il ne jouerait le rôle qu'après que M. Silvain, lui-même, le lui aurait demandé. M. Silvain se rendit alors auprès de M. de Féraudy, et, après cette entrevue des plus amicales, M. de Féraudy fit savoir au Comité qu'il acceptait le rôle que M. Silvain avait rendu[1].

---

1. — M. Simyan, rapporteur du budget des Beaux-Arts, constate que l'on travaille beaucoup à la Comédie-Française, où les incidents de l'année précédente sont « heureusement calmés ». La Comédie-Française est, dit-il, condamnée au succès, et aux grands succès, si elle veut rémunérer convenablement ses artistes et faire face à ses charges administratives. Elle a le bonheur de rencontrer un public fidèle ; mais elle est tenue, durant les mois d'hiver, d'assurer des recettes qui lui permettent de perdre, pendant les mois d'été, des sommes considérables pour rester ouverte selon l'usage.

En passant, M. Simyan donne quelques détails sur les œuvres en préparation à la Comédie-Française :

On répète en ce moment, à la Comédie, une pièce en trois actes de M. Octave Mirbeau : *Les Affaires sont les Affaires* ; M. de Croisset doit apporter trois actes pour remplacer *Chérubin*, ajourné après la répétition générale, et finalement retiré. Le 26 février, la Comédie devait donner, en l'honneur de l'anniversaire de Victor Hugo : *Mangeront-ils ?* deux actes empruntés au *Théâtre en liberté* du grand poète. Cette reprise est ajournée à l'an prochain, de façon à ce qu'elle soit complétée par les *Trouvailles de Gallus*, de ce même volume, et puises

30 JANVIER. — *Horace*[1] est joué à la salle Wagram en gala populaire de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, précédé d'une jolie conférence de M. George Vanor.

31 JANVIER. — Dans l'*Autre Danger*, Mlle Moreno joue pour la première fois, aux lieu et place de Mlle Bertiny, le rôle de Mme Ernstein, qu'elle incarne avec beaucoup de charme et d'esprit. — A la salle Humbert de Romans on donne, pour les Trente ans de théâtre, le *Jeu de l'amour et du hasard*[2], précédé d'une causerie de M. Georges Bureau et suivi de *Philémon et Baucis*, de Gounod, interprété par les artistes de l'Opéra-Comique.

---

ainsi former une affiche complète. La reprise de l'œuvre de M. Catulle Mendès, *Médée*, tragédie en vers, est à l'étude, et M. Claretie donnera probablement bientôt place à une pièce en vers d'un tout jeune poète, M. André Aryvelde, auteur d'un drame en cinq actes intitulé la *Courtisane*. M. Paul Hervieu travaille à une œuvre nouvelle, un drame en prose, et M. Alfred Capus a promis, depuis la *Veine*, une pièce qui doit être représentée dans la saison prochaine. M. Marcel Prévost a remis à l'administrateur général une comédie en quatre actes, en prose, intitulée *Seuls!* M. Maurice Donnay doit apporter une comédie nouvelle : *Paraître!* et M. Henri Lavedan est de ceux sur qui doit compter l'administration pour une œuvre inédite. Les pièces en un acte : *Sans lui*, de M. Marcel Girette; *1807*, de MM. Aderer et Ephraïm ; *Trilby*, un acte en vers de MM. Ch. Lomon et Gheusi; un drame en un acte de M. Jacques Normand, d'autres encore, sont nombreuses, et la Comédie fera entrer à son répertoire, au début de la saison prochaine, la pièce de M. Brieux, *Blanchette*. La reprise des *Idées de Mme Aubray*, d'Alexandre Dumas fils, doit coïncider avec l'érection du monument de l'auteur sur la place Malesherbes.

1. DISTRIBUTION. — Curiace, M. *Albert Lambert*. — Le vieil Horace, M. *Paul Mounet*. — Tulle, M. *Villain*. — Flavian, M. *Falconnier*. — Valère, M. *Hamel*. — Horace, M. *Jacques Fenoux*. — Camille, Mlle *Adeline Dudlay*. — Sabine, Mlle *du Minil*. — Julie, Mlle *Moreno*.

2. DISTRIBUTION. — Dorante, M. *Baillet*. — Pasquin, M. *J. Truffier*. — Orgon, M. *Pierre Laugier*. — Un laquais, M. *Laty*. — Mario, M. *Laumonier*. — Lisette, Mlle *Leconte*. — Sylvia, Mlle *Bertiny*.

1er FÉVRIER. — Dans la *Gertrude* de M. Bouchinet, Mlle Garrick joue pour la première fois le rôle de Jeannine, créé par Mlle Marthe Régnier.

12 FÉVRIER. — *Rodogune* était suivie, en matinée du jeudi, de *Crispin médecin*, de Hauteroche, qui reparaissait au programme après sept années d'interruption. M. Coquelin cadet se montrait étourdissant de gaieté dans le rôle de Mirobolan. M. Truffier jouait excellemment celui de Crispin.

15 FÉVRIER. — On donnait *Andromaque* pour le début de Mlle Roch, dont nous avions noté le succès aux derniers concours du Conservatoire; douée d'une belle voix et d'un masque énergique, elle y interprétait supérieurement une scène de *Bajazet*, plus remarquable encore dans une réplique *d'Iphigénie*. Mlle Roch ne pouvait, hélas! lutter contre le trop récent souvenir de l'Hermione si personnelle et si originale que nous avait montrée Mme Sarah Bernhardt. Elle s'est bornée à dire le rôle en bonne élève de Silvain, avec le ronron et surtout le hoquet tragique assez déplaisant en la circonstance. Les applaudissements exagérés que lui ont prodigués des amis, plutôt maladroits, ont paru quelque peu indiscrets... Que dire de Mlle Bartet, si simple et si noble sous les voiles d'Andromaque, et quel dommage que nous ne puissions voir, réunies dans une même soirée, la grande Sarah jouant Hermione et la divine Bartet personnifiant Andromaque! [1]

1. — On venait d'annoncer que Mlle Moreno, qui avait envoyé à l'administrateur général sa démission de pensionnaire, quittait la Comédie-Française pour le théâtre Sarah Bernhardt. Interviewée par un de nos confrères, la jeune tragédienne s'exprimait ainsi :

17 FÉVRIER. — Mlle Yvonne Garrick abordait pour la première fois, dans *Louis XI*, le joli rôle de

— Oui, mon cher ami, j'entre chez Mme Sarah Bernhardt et j'en suis parfaitement heureuse. Jouer aux côtés de l'artiste que j'admire le plus au monde, c'est pour moi une joie profonde. Je vais retrouver là un acteur d'un talent énorme, de Max, mon ancien camarade du Conservatoire et mon ami ; ce m'est encore une joie, qui s'ajoutera pour moi à l'orgueil de travailler avec Sarah Bernhardt. J'ai signé, c'est une affaire conclue et vous voyez mon bonheur.

Vous me demandez pourquoi je quitte le Théâtre-Français, où je laisse de bons amis, tels que le directeur de la scène, M. Prudhon, qui, quoi qu'on en puisse dire, connaît les valeurs des artistes de la Maison et les belles traditions du répertoire ?

Je vais m'efforcer de vous le dire (bien que je n'aime guère les interviews), parce que je pars sans procès, et qu'il me faut être mon propre avocat dans une cause qui n'aura pas d'audience.

Je quitte la Comédie :

Parce que j'aime la poésie, et qu'au Théâtre-Français on ne l'aime plus, ainsi que le constatait récemment, au *Figaro* même, M. Gaston Deschamps ;

Parce que, pendant dix ans, j'ai porté la peine d'avoir admiré la beauté des poèmes de Racine, Mme Desbordes-Valmore, Verlaine, Baudelaire, Rodenbach et Samain, et d'avoir récité leurs vers ;

Parce que j'ai tâché d'interpréter le réalisme poétique des rôles de l'Infante, de Junie, d'Aricie, d'Andromaque et de Phèdre, sans vaincre la résistance du Comité, et que mon interprétation de Phèdre, qu'on essaya — vainement d'ailleurs — d'étouffer dans une fin d'été, fut accueillie au Comité par un morne silence de désapprobation ;

Parce que j'aime les œuvres d'Henri de Régnier, de Mme de Noailles, de Francis Jammes, de Charles Guérin, de Fernand Gregh, de Mme Lucie Mardrus, d'un nouveau poète, Gabriel Nigond, dont bientôt le nom sera très célèbre, d'autres encore, et que j'espère pouvoir aider à jouer leurs pièces dans un beau théâtre d'art, sous une admirable direction d'art, si l'occasion s'en présente, puisqu'à la Comédie on ne les jouerait pas ;

Parce que l'idéal de poésie et d'art de l'administration, c'est Scribe, Augier et Pailleron, que le mien est différent ;

Parce qu'on se hâte tellement à la Comédie de suivre des faveurs éphémères qu'on y consacre par le sociétariat après un an des engagements parfois capricieux, aux dépens des efforts constants et laborieux d'autres qui tenaient profondément aux traditions d'une maison ingrate pour ses enfants ;

Parce que cette situation va s'aggraver, ainsi que le prouvent les départs successifs, en moins d'un an, de M. Guitry, de Mlle Lerou, de Mlle Suzanne Desprès, de Mlle Brandès, de Mlle Bertiny, de Mlle Régnier, et le mien.

Parce qu'enfin, pour me défendre de faire comprendre Racine, le grand acteur lyrique Baillet proposa au Comité et obtint de me confiner dans des rôles excentriques, et que si j'ai eu du goût pour le talent

Marie. Elle s'y montrait charmante, surtout très intelligente et très experte comédienne. Mlle Garrick a le don de l'émotion communicative. Elle a dit les vers de Casimir Delavigne avec un accent de sensibilité qui est allée au cœur du public. Elle a, de plus, le charme de l'ingénuité. Toute la salle l'a beaucoup et très chaleureusement fêtée. Silvain compose avec un art superbe le tragique rôle du roi Louis XI. Il en exprime avec une dextérité merveilleuse tous les côtés multiples. Il est tour à tour patelin et féroce, tendre et hypocrite. Personne n'a sans doute mieux joué avant lui ce personnage complexe dont il réussit à tirer un superbe parti devant le public. Cette composition fait grand honneur à son beau talent de tragédien. Mlle Leconte est un exquis dauphin, et M. Albert Lambert fils, dans le rôle de Nemours, est un jeune premier chaleureux et vibrant, que toute la salle a beaucoup applaudi autant pour sa belle diction que pour l'autorité qu'il prête à son personnage.

18 FÉVRIER. — Le *Malade imaginaire* [1] se donne à la salle Huyghens, par l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, précédé de la *Nuit d'Octobre* d'Alfred de Musset, interprétée par M. Albert Lambert fils et Mlle Delvair, et d'une causerie de M. Serge Basset.

---

d'Alice Lavigne, j'admire vraiment avec plus de ferveur l'art de Mme Sarah Bernhardt.

1. DISTRIBUTION. — Argan, M. *Coquelin cadet*. — Thomas Diafoirus, M. *J. Truffier*. — Diafoirus, M. *Joliet*. — Purgon, M. *Villain*. — Fleurant, M. *Falconnier* — Béralde, M. *Hamel*. — Cléante, M. *Laumonier*. — Bonnefoy, M. *Laty*. — Toinette, Mlle *Kalb*. — Angélique, Mlle *Renée du Minil*. — Béline, Mlle *Fayolle*. — Louison, *La petite Henriette*.

21 FÉVRIER — La Comédie inaugurait, par une bonne œuvre, la série des spectacles qu'elle donne tous les ans à l'occasion des jours gras. C'était en matinée, au bénéfice des pêcheurs bretons, le *Bourgeois Gentilhomme*[1], où le succès de Coquelin cadet dans M. Jourdain, allait grandissant d'acte en acte.

26 FÉVRIER. — A l'occasion du 101me anniversaire de la naissance de Victor Hugo, on donnait en matinée *Ruy Blas*, et le soir les *Burgraves* et le *Couronnement*, où, à part Mlle Bartet, remplacée par Mlle Lara, tous les artistes reparaissaient, avec M. Mounet-Sully, dans les rôles que, l'année précédente, ils avaient créés avec tant de succès.

8 MARS. — Dans le *Fils naturel* d'Alexandre Dumas fils, Mlle Yvonne Garrick aborde pour la première fois le rôle d'Hermine, où elle se montre simple, touchante, émue. C'est une toute jeune

---

1. DISTRIBUTION. — M. Jourdain. M. *Coquelin cadet.* — Dorante, M. *Baillet.* — Le maitre à danser, M. *Truffier.* — Le maitre de philosophie, M. *Leloir.* — Covielle, M. *Georges Berr.* — Le maitre de musique, M. *Pierre Laugier.* — Cléonte, M. *Dehelly.* — Un maitre tailleur, M. *Joliet.* — Un maitre d'armes, M. *Villain.* — Un garçon tailleur, M. *Falconnier.* — Premier laquais, M. *Gaudy.* — Deuxième laquais, M. *Laty.* — Mme Jourdain, Mme *Pierson.* — Lucile, Mlle *Muller.* — Nicole, Mlle *Kalb.* — Dorimène, Mme *Louise Silvain.*

Divertissement, avec le concours, pour la partie chantée, de Mmes Dereims et Flahaut, MM. Granier, Delpouget et Cabillot, de l'Opéra ; pour les danses, de MM. Girodier, Domingie, François, E. Berge, Mlles Robiette, J. Laugier, B. Lequien, Braunat, Delord et Treluyer, du corps de ballet de l'Opéra.

Cérémonie turque : le Mufti, M. Chambon, de l'Opéra ; le maitre de cérémonie, M. J. Truffier.

On commençait par : *Aux marins bretons*, poésie de M. Louis Tiercelin, lue par M. Albert Lambert fils.

Me Chéramy, l'avoué parisien très connu, avisait M. Jules Claretie qu'il faisait don au Théâtre-Français du beau portrait de Mlle George par Lagrenée, qu'il venait d'acquérir à la vente Bodinier.

comédienne, très intelligente, dont le talent souple et fin sait donner aux rôles qu'elle incarne la véritable physionomie qui leur convient. Le public a beaucoup goûté le charme de la nouvelle Hermine, qu'il a associée par de chaleureux applaudissements au succès de ses camarades.

13 MARS. — En gala populaire, au théâtre de Grenelle, la Comédie joue *Tartuffe* (MM. Silvain, Laugier, Joliet, Villain, Hamel, Esquier, Laumonier, Mmes Muller, Kalb, Fayolle, Louise Silvain), précédé du *Mariage forcé*, interprété par MM. Coquelin cadet et Pierre Laugier, de la *Nuit d'Octobre*, d'Alfred de Musset, avec M. Albert Lambert fils et Mlle du Minil, et d'une conférence de M. Gaston Deschamps.

14 MARS. — A la salle Humbert de Romans, l'Œuvre des Trente ans de théâtre donne *Andromaque* [1], précédée d'une causerie de M. Georges Boyer.

16 MARS. — *Sans lui* [2], qu'au milieu de son grand succès, jusqu'ici encore ininterrompu, de l'*Autre danger*, nous donnait ce soir l'heureux Théâtre-Français, est le début à la scène du plus délicat des lettrés, M. Marcel Girette, qui, d'âme profondément wagnérienne, fut d'abord un critique musical absolument distingué, puis un élégant et subtil romancier, justement apprécié au rez-de-

1. DISTRIBUTION. — Oreste, M. *Mounet-Sully*. — Pyrrhus, M. *Paul Mounet*. — Phœnix, M. *Villain*. — Pylade, M. *Hamel*. — Hermione, Mlle *Dudlay*. — Andromaque, Mme *S. Weber*. — Cléone, Mlle *Roch*. — Céphise, Mlle *Lherbay*.

2. DISTRIBUTION. — Philippe, M. *Le Bargy*. — Lucienne, Mlle *Bartet*. — Joséphine, Mlle *Faylis*.

Philippe où « le bien et le mal sont deux inséparables »? — La soirée avait tragiquement commencé par la remise au répertoire de la *Femme de Tabarin* [1] où la prose imagée de M. Catulle Mendès, le jeu superbement réaliste de M. Silvain et de sa belle camarade Rachel Boyer, ont produit le plus saisissant effet. Elle se terminait gaiement et délicieusement par la toujours jeune comédie de Musset, *Il ne faut jurer de rien* [2] — plus jeune encore en ses costumes 1830 — où pour ses officiels débuts Mlle Yvonne Garrick, fine et intelligente ingénue, incarnait avec beaucoup de naturel et de grâce le rôle de Cécile, dignement encadrée par les chefs d'emploi MM. Le Bargy (nouveau succès pour l'excellent artiste), de Féraudy, Laugier et Mme Blanche Pierson. — Que Mme Pierson veuille bien nous permettre de lui adresser en passant nos plus sincères compliments pour l'exquise façon dont elle joue, dans la plus franche note comique, le rôle de la baronne, où nous vîmes autrefois (étions-

1. Distribution. — Tabarin, M. *Silvain.* — Polyandre, M. *Dehelly.* — Un garde du cardinal, M. *Hamel.* — Artaban, M. *Garry.* — Téodomas, M. *Laumonier.* — Francisquine, Mlle *Rachel Boyer.* — Amalthée, Mlle *Lynnès.* — La princesse Philoxène, Mlle *Géniat.* — Télamire, Mlle *Yvonne Garrick.*

A la suite de la représentation de la *Femme de Tabarin*, où M. Silvain avait été de la part du public, l'objet d'une ovation véritable, l'excellent sociétaire recevait de M. Catulle Mendès ce télégramme qui honorait à la fois l'artiste et l'interprète : « Cher ami, je suis fier d'avoir écrit cette petite pièce, puisque vous en avez fait un si grand rôle ».

2. Distribution. — Valentin, M. *Le Bargy.* — L'abbé, M. *de Féraudy.* — Van Buck, M. *Pierre Laugier.* — Un aubergiste, M. *Falconnier.* — Un maitre de danse, M. *Croué.* — Un domestique, M. *Gaudy.* — Un paysan, M. *Laty.* — La baronne, Mme *Pierson.* — Cécile, Mlle *Yvonne Garrick.*

grand cœur. Mais, confidence pour confidence, elle juge qu'il est bon de lui apprendre à quel point son désir sera comblé. Et la voilà racontant à Philippe comme elle s'est ingéniée à tuer en Jannin le fâcheux ridicule. — « Si Jannin, anxieux, me regardait tâcher de l'aimer, c'était réglé d'avance, je ne l'aimerais pas. Je ne vis qu'un moyen : lui faire croire tout de suite que je l'aimais déjà ; trouver une preuve d'amour tellement décisive, tellement lumineuse que l'incrédulité de Jannin en fût exorcisée une fois pour toutes ! » Le moyen qu'elle a trouvé, c'est de se donner à lui... Et Philippe, écoutant jusqu'au bout le récit qui devait lui faire tant plaisir, est horriblement vexé d'en savoir la fin... qu'il n'attendait vraiment point... Le voilà d'abord fort en colère — ne parle-t-il pas de tromper Jannin ! — puis, revenu à de meilleurs sentiments, conseillant à Lucienne de l'épouser, et réclamant d'elle, avant de la quitter pour toujours, un baiser... de mépris affectueux. Le mot est joli ; il n'est pas seul de son espèce en l'acte admirablement et spirituellement écrit, si minutieusement observé et si profondément humain, de fin psychologue qu'est M. Marcel Girette. Par qui, au Théâtre-Français, mieux que par Mlle Bartet et par M. Le Bargy eût pu être interprété l'auteur de *Sans lui?* C'est plaisir de voir comme les deux protagonistes — raisonneurs ou émus quand il le fallait — ont « vécu » cette curieuse étude de sentiments. Vous causerai-je quelque surprise en vous disant que Mlle Bartet fut une Lucienne adorable, que M. Le Bargy rendit à miracle le compliqué

Philippe où « le bien et le mal sont deux inséparables »? — La soirée avait tragiquement commencé par la remise au répertoire de la *Femme de Tabarin* [1] où la prose imagée de M. Catulle Mendès, le jeu superbement réaliste de M. Silvain et de sa belle camarade Rachel Boyer, ont produit le plus saisissant effet. Elle se terminait gaiement et délicieusement par la toujours jeune comédie de Musset, *Il ne faut jurer de rien* [2] — plus jeune encore en ses costumes 1830 — où pour ses officiels débuts Mlle Yvonne Garrick, fine et intelligente ingénue, incarnait avec beaucoup de naturel et de grâce le rôle de Cécile, dignement encadrée par les chefs d'emploi MM. Le Bargy (nouveau succès pour l'excellent artiste), de Féraudy, Laugier et Mme Blanche Pierson. — Que Mme Pierson veuille bien nous permettre de lui adresser en passant nos plus sincères compliments pour l'exquise façon dont elle joue, dans la plus franche note comique, le rôle de la baronne, où nous vîmes autrefois (étions-

---

1. Distribution. — Tabarin, M. *Silvain*. — Polyandre, M. *Dehelly*. — Un garde du cardinal, M. *Hamel*. — Artaban, M. *Garry*. — Téodomas, M. *Laumonier*. — Francisquine, Mlle *Rachel Boyer*. — Amalthée, Mlle *Lynnès*. — La princesse Philoxène, Mlle *Géniat*. — Télamire, Mlle *Yvonne Garrick*.

A la suite de la représentation de la *Femme de Tabarin*, où M. Silvain avait été de la part du public, l'objet d'une ovation véritable, l'excellent sociétaire recevait de M. Catulle Mendès ce télégramme qui honorait à la fois l'artiste et l'interprète : « Cher ami, je suis fier d'avoir écrit cette petite pièce, puisque vous en avez fait un si grand rôle ».

2. Distribution. — Valentin, M. *Le Bargy*. — L'abbé, M. *de Féraudy*. — Van Buck, M. *Pierre Laugier*. — Un aubergiste, M. *Falconnier*. — Un maître de danse, M. *Croué*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — Un paysan. M. *Laty*. — La baronne, Mme *Pierson*. — Cécile, Mlle *Yvonne Garrick*.

nous alors assez jeune!) Augustine Brohan, et en dernier lieu, sa sœur Madeleine...

Ce même soir, nouveau gala populaire des Trente ans de théâtre, cette fois au Théâtre des Gobelins, avec *Andromaque* où M. Albert Lambert fils joue le rôle d'Oreste. M. Coquelin cadet et Mme Thérèse Kolb interprétent la scène de *Démocrite* de Regnard. M. Auguste Dorchain fait la conférence.

15 MARS. — On donnait pour la première fois en matinée, l'*Autre Danger*, qui touchait à sa cinquantième représentation [1]. Les portes n'étaient pas sitôt ouvertes que la salle était envahie. La location avait déjà assuré la recette. Les bureaux l'ont complétée. On dépassait le chiffre de 8,000 francs, qui était presque la moyenne de cette première série de cinquante représentations. Le public, très chaud, faisait fête par ses applaudissements à la superbe interprétation de la pièce de M. Donnay. Le jeu de Mlle Bartet l'avait tout particulièrement intéressé. C'est l'art de la comédienne amené à sa plus pure, à sa plus complète, à sa plus suave expression. Mais, à côté de Mlle Bartet, l'interprète qui avait le plus amusé, diverti le public, était l'excellent de Féraudy, d'une bonhomie exquise, d'une candeur délicieuse sous les traits du mari de Claire. C'est encore la science du comédien la plus accomplie qu'il soit possible d'imaginer. A force de talent, il rendait aimable la jalousie, l'envie de ce pauvre Jadain. On a ren-

1. — Trois jours après, M. Maurice Donnay, M. Jules Claretie et les interprètes de l'*Autre Danger*, fêtaient en un souper intime la cinquantième de la charmante pièce.

contré cent fois ce personnage dans le cercle de ses relations et on le retrouve au naturel, avec M. de Féraudy, sur le plancher de la Comédie-Française. Ce n'est plus l'acteur, c'est le personnage lui-même. Nous ne saurions mieux faire l'éloge de son talent. Et toute la salle, par ses applaudissements, témoignait à l'artiste l'estime en laquelle il est tenu au Théâtre-Français par les amateurs de bonne comédie et les appréciateurs du vrai talent[1].

28 MARS. — *Tartuffe*, précédé d'une causerie de M. Gaston Deschamps, est donné, à la salle Humbert de Romans, par l'Œuvre française des Trente ans de théâtre.

29 MARS. — Mme Louise Silvain joue pour la première fois, dans *Œdipe-Roi*, le rôle de Jocaste.

1er AVRIL. — Le *Cid*[2] est représenté, pour l'œuvre si heureusement fondée et si activement dirigée par M. Adrien Bernheim, aux Bouffes-du-Nord. La conférence est faite par M. Augé de Lassus.

2 AVRIL. — Le *Misanthrope*[3] est donné par les

---

1. — M. de Féraudy souffrant, était bientôt remplacé, dans le rôle de Jadain, par M. Pierre Laugier. Mlle de Fava, récemment engagée, faisait sa première apparition à la Comédie, dans le rôle de Mme Lacoste, créé par Mlle Cécile Sorel. M. Joliet, indisposé, était suppléé par M. Ravet. Plus tard, lorsque M. Le Bargy, en tournée avec Mme Cora Laparcerie, promènera à travers la France le brillant succès de l'*Autre Danger*, M. Mayer reprendra, dans la pièce de M. Donnay, le rôle de Freydières, laissant à M. Garry celui d'Ernstein.

2. DISTRIBUTION. — Rodrigue, M. *Albert Lambert fils*. — Don Diègue, M. *Paul Mounet*. — Don Sanche, M. *Leitner*. — Don Gormas, M. *Villain*. — Don Arias, M. *Falconnier*. — Le Roi, M. *Hamel*. — Don Alonse, M. *Charles Esquier*. — Chimène, Mme *S. Weber*. — Doña Elvire, Mlle *Lherbay*.

3. DISTRIBUTION. — Alceste, M. *Silvain*. — Acaste, M. *Dehelly*. — Dubois, M. *Joliet*. — Un garde, M. *Falconnier*. — Philinte, M. *Louis Delaunay*. — Oronte, M. *Garry*. — Clitandre, M. *Ch. Esquier*. — Bas-

mêmes Trente ans de théâtre dans la coquette salle de Trianon. Le chef-d'œuvre de Molière est précédé d'une causerie de M. Georges Bureau.

5 AVRIL. — Pour servir d'entrée de jeu à *Œdipe-Roi* et à l'habituel triomphe de M. Mounet-Sully, la Comédie exhume aujourd'hui un petit acte de Léopold Laluyé, *Au Printemps*[1], qui fit longtemps partie du répertoire de la maison de Molière. L'aimable piécette est gentiment interprétée et paraît plaire au public du dimanche.

7 AVRIL. — Les abonnés du mardi donnent ses grandes lettres de naturalisation à une jolie comédie de MM. Adolphe Aderer et Armand Ephraïm, *1807*[2], dont le succès avait été vif au Gymnase et au Vaudeville. Les interprètes en sont fort applaudis. Ce sont M. Mayer, un superbe Montcornet; M. Dehelly, un élégant Fronsac; M. Croué, un amusant soldat de la garde; Mlle du Minil, spirituelle et pleine d'entrain; Mlle de Fava tout à fait gracieuse sous le costume Empire.

9 AVRIL. — Profitant du traditionnel relâche du jeudi-saint, quelques-uns des meilleurs artistes du théâtre se transportent à Lyon, et donnent, sur la

---

que, M. *Laty*. — Arsinoé, Mme *Pierson*. — Eliante, Mlle *Géniat*. — Célimène, Mlle *Cécile Sorel*.

1. DISTRIBUTION.— Thomassin. M. *P. Laugier*.— Frédéric, M. *Dehelly*. Mme d'Estourville, Mlle *Persoons*. — Rosine, Mlle *Yvonne Garrick*.

2. DISTRIBUTION. — Hugues de Fronsac, M. *Dehelly*. — Léonidas, M. *Croué*. — Le colonel Montcornet. M. *Mayer*. — Antoine, M. *Laty*.— Mme de Mélisay, Mlle *du Minil*.— Charlotte de Fronsac, Mlle *de Fava*. — Julie. Mlle *Faylis*.

Mlle Marthe Régnier, qui entra à la Comédie-Française après son beau succès de *l'Enchantement* au Gymnase-Odéon, mais que nous n'eûmes, depuis un an, que bien trop rarement l'occasion d'applaudir rue de Richelieu, adressait à M. Claretie sa démission de pensionnaire.

scène des Célestins, la primeur d'une reprise du *Demi-Monde* d'Alexandre Dumas fils [1], qui obtient un très vif succès.

12 AVRIL. — Après les trois jours de relâche des « jours saints », le théâtre rouvrait avec l'*Avare* et *Bataille de Dames*, et les spectateurs de ce dimanche de Pâques appréciaient fort la nouvelle décoration du rideau de fer. L'allégorie de MM. d'Espouy et Calbet, qui traduisait si joliment la devise même de la maison de Molière : *Praeteriti fides spes futuri* leur plaisait infiniment, et il n'y avait qu'une voix pour dire que les deux artistes avaient été heureusement inspirés, et dans la conception, et dans l'exécution de leur œuvre.

19 AVRIL. — Dans le *Testament de César Girodot*, où M. Coquelin cadet est toujours un hilarant Isidore, Mlle Yvonne Garrick joue pour la première fois le rôle de Pauline.

20 AVRIL. — Première représentation de *Les Affaires sont les Affaires*, pièce en trois actes de M. Octave Mirbeau [2]. — Incontestablement supé-

---

1. DISTRIBUTION. — Olivier de Jalin, M. *Raphaël Duflos*. — Raymond de Nanjac, M. *Fenoux*. — De Thonnerins, M. *Delaunay*. — Hippoyte Richard, M. *Garry*. —Suzanne d'Ange, Mlle *Cécile Sorel*. — Vicomtesse de Vernières, Mlle *Persoons*. — Marcelle, Mlle *Géniat*. — Valentine de Santis, Mlle *de Fava*.

2. DISTRIBUTION. — Isidore Lechat, M. *de Féraudy*. — Le marquis de Porcellet, M. *Leloir*. — Xavier Lechat, M. *Georges Berr*. — Lucien Garraud, M. *Raphaël Duflos*. — Phink, M. *Pierre Laugier*. — Gruggh, M. *Garry*. — Le vicomte de la Fontenelle, M. *Henry Mayer*. — Le jardinier chef, M. *Ravet*. — Le juge de paix, M. *Charles Esquier*. — Le garçon jardinier, M. *Laumonier*. — Jean, M. *Falconnier*. — Mme Isidore Lechat, Mme *Pierson* ; Germaine Lechat, Mlle *Lara*. — La femme du juge de paix, Mlle *Rachel Boyer*. — La femme du docteur, Mlle *Lynnès*. — La femme du percepteur, Mlle *Faylis*.

Les *Affaires sont les Affaires* paraissaient, quelques jours après la

rieure aux *Mauvais Bergers*, que, naguère, à la Renaissance nous donna Mme Sarah Bernhardt, les *Affaires sont les Affaires* est la seconde grande pièce de M. Octave Mirbeau, le remarquable romancier du *Calvaire* et du *Jardin des Supplices*. On en connaît l'histoire, qui peut être ici rappelée en deux mots. Proposée au comité — au fameux comité — sur l'élogieux rapport d'un de ses lecteurs officiels, la comédie de M. Mirbeau fut « reçue à correction ». L'auteur, qui sait tout l'euphémisme du terme, se le tint pour dit, et reprit immédiatement son œuvre, non certes, pour y introduire la moindre modification, — il ne mange pas de ce pain-là — mais pour la porter au Gymnase où, sans nul doute, elle eût été jouée quelque jour, et jouée telle quelle... Sur ce, suppression du comité : M. Jules Claretie, désormais seul maître de ses décisions et de ses choix, redemandait la pièce, et lui promettait un tour de faveur. Il fallut pourtant compter avec le légitime succès de l'*Autre Danger*, qui retarda d'autant l'apparition des *Affaires sont les Affaires*. Mais tout vient à point à qui sait attendre : la mordante comédie de M. Mirbeau a

---

première représentation, chez l'éditeur Fasquelle, précédées des lignes que voici : « A Jules Claretie. — Mon cher ami, je vous dois d'être entré au Théâtre-Français, comme je suis, avec tous mes grands défauts et aussi mes petites qualités. Vous ne m'avez jamais demandé une concession, et aux heures pénibles de lassitude et de doute, vous m'avez toujours encouragé dans mon œuvre. Acceptez donc, en hommage de ma joie et de ma profonde reconnaissance, la dédicace de cette pièce qui aura au moins le mérite d'avoir été interprétée par des artistes uniques, admirables et charmants. Je ne sais ce que l'avenir réserve à *Les Affaires sont les Affaires*. En revanche, je sais déjà ce que nous avons gagné, le public et moi... Moi, votre amitié précieuse ; le public, quelque chose d'exceptionnel, un comédien de génie, Maurice de Féraudy.— OCTAVE MIRBEAU. »

fait enfin son apparition. Hâtons-nous d'ajouter qu'elle a été très chaleureusement et très justement applaudie. D'une valeur littéraire indéniable, les *Affaires sont les Affaires* est une violente, mais forte comédie de mœurs contemporaines — quelles mœurs, mes amis ! — une puissante et vigoureuse étude de caractères, évoluant dans notre société moderne, une âpre et cruelle tranche de vie, pénible, hélas! comme la vie elle-même, en un temps où, plus que jamais, l'argent est le maître du monde. Après le Turcaret de Lesage, le Mercadet de Balzac, le Vernouillet et le maître Guérin d'Emile Augier, le Jean Giraud de Dumas fils, le Brignol et le Brassac d'Alfred Capus, le Lechat de M. Octave Mirbeau — Isidore Lechat — est le type de l'homme d'affaires — nous en connaissons aujourd'hui plus d'un modèle — que ne gêne aucun scrupule. Parti de rien, de moins que rien, il s'est vite poussé à la curée, tombant parfois — il a fait de la prison et a deux fois été déclaré en faillite — mais sachant toujours se relever, et ne reculant jamais, quel que soit l'obstacle et quel que soit le moyen. N'ayant d'autre but que celui de s'enrichir coûte que coûte, fût-ce aux dépens même de la vie d'autrui, peu importe, pourvu qu'il arrive à ses fins, il trouve bons tous les moyens honnêtes ou malhonnêtes, il n'en a cure... Passé maître en l'art de tromper les gens, hâbleur, menteur, voleur, il ne saurait passer pour une canaille, puisqu'il est l'ami d'un ministre, voire même de deux ministres!... Il a réussi dans tout ce qu'il a entrepris, et possède aujourd'hui cinquante millions; il ne

sait pas écrire, mais il est directeur d'un journal influent, le *Petit Tricolore*; économiste révolutionnaire, « anticlérical, cette année », il ambitionne un siège de député, qu'il finira bien par obtenir. D'ailleurs, en dépit de son opulente fortune, ce faux socialiste est l'homme le plus dur qui soit au pauvre monde. Il renvoie — car il ne veut pas d'enfants dans la maison — le jardinier du vaste parc de cent quatorze hectares qui entoure sa demeure princière, et prend un malin plaisir à humilier le noble ruiné qui, pour vivre, a dû accepter chez lui une place d'intendant. M. Octave Mirbeau a employé — avec infiniment d'habilité du reste — les deux premiers actes de sa cinglante comédie à nous dépeindre par le menu le curieux type de son audacieux forban, dont les vaniteuses folies égalent les traits de génie — le génie des affaires... Et nous avons vu, vivant à côté de lui, végétant pour mieux dire, la tant innocente et simple Mme Lechat — bonne femme, sans doute, mais pas d'usage, fait observer son mari — au cerveau borné, à l'âme vulgaire, sans courage pour protester contre les coquineries dont elle profite, gênée sans cesse par le luxe qui l'entoure et pour lequel elle n'était certes pas née. Une toute petite maison, avec une seul domestique: c'est tout ce qu'elle avait rêvé. Comme contraste, l'auteur nous montre Mlle Germaine Lechat — une intellectuelle, celle-là — qui, dès qu'elle a eu l'âge de raison, s'est attristée de tout ce qu'elle voyait autour d'elle et n'a pas tardé à juger sévèrement l'auteur de tant de méfaits. Elle hait profondément

son père, et se console de tant de turpitudes dans les bras d'un jeune ingénieur, Lucien Garraud, secrétaire de Lechat, qui a promis de l'arracher à cette maison du brigandage et du déshonneur. Nous avions également fait connaissance avec le jeune Xavier Lechat, ayant, à vingt ans, déjà figuré dans deux ou trois scandales extrêmement chics, et devant être, selon toute apparence, le digne fils de son père qui, plein de faiblesse pour ce jeune fêtard, se laisse taper par lui de dix mille louis à la fois. Nous avions aussi vu circuler à travers la pièce deux aigrefins, plus ou moins étrangers, plus ou moins électriciens, que Lechat avait ramenés de Paris pour traiter avec lui d'une affaire — c'est à qui des associés roulera l'autre! — où il y a à gagner des millions. Et cela nous avait permis de furieusement applaudir une scène délicieuse — de très bon théâtre, vraiment — où certain « Pauvre Brunot! » revenant en refrain, dans le dialogue, est bien la plus amusante trouvaille qui se puisse imaginer... Mais le troisième et dernier acte, où M. Mirbeau a ramassé toute son action, nous réservait une autre page, la scène maîtresse de la pièce, et qui est, je le crois bien, un véritable chef-d'œuvre. Lechat a rêvé de marier sa fille au fils du marquis de Porcelet, son débiteur insolvable pour la modeste somme de treize cent mille francs. Celui-ci, méprisant et hautain, regimbe tout d'abord à l'idée d'une pareille union; puis, acculé à cette dure nécessité par le désir de garder le domaine de son père à la veille d'être saisi et vendu, le vieil aristocrate finit par accepter le hon-

teux marché que lui propose son effronté voisin, et le duel de paroles entre Lechat, apôtre de l'argent-dieu, et le marquis, défenseur de la noblesse impuissante est un morceau de tout premier ordre; M. Octave Mirbeau s'y est montré admirable écrivain, tout comme, dans les scènes qui dénouent sa nouvelle œuvre, il s'est révélé, à notre avis, un véritable auteur dramatique. A la demande en mariage faite par le marquis, Germaine a répondu par un refus : « Je ne suis pas libre, j'ai un amant ! » Et la voilà jetant à la face de son père son dégoût et criant sa révolte. Le coquin qu'est Lechat est, comme vous le pensez, singulièrement puni. Il l'est encore bien davantage quand — nouveau coup du sort — on court lui apprendre que son fils, le fils qu'il aimait, vient d'être tué dans un terrible accident d'automobile. Et c'est au moment où on lui apporte le cadavre du malheureux, broyé par sa machine, qu'après les condoléances obligées, les deux drôles, forcés de repartir pour Paris, présentent à sa signature — les affaires sont les affaires — l'acte d'association où, escomptant son désespoir, ils ont voulu « le mettre dedans ». Lechat, pourtant abîmé par la douleur, jette les yeux sur le papier qu'on lui tend et s'aperçoit que les misérables ont modifié à leur avantage les clauses convenues. — « Canailles ! » s'écrie-t-il, et avant d'aller embrasser les restes de son fils, il force ses associés à rétablir le texte du traité : les affaires sont les affaires !... La toile est alors tombée sur les applaudissements les mieux justifiés. Par quelle aberration — il se commet plus d'une erreur de ce

genre au théâtre — le rôle d'Isidore Lechat qui, dit-on, tentait très vivement M. Coquelin aîné. avait-il été primitivement distribué au tragédien Silvain, dont ce n'était nullement l'affaire?... A M. de Féraudy, au contraire, il va comme un gant, et M. de Féraudy le joue de façon absolument admirable, avec une rondeur naturelle, une gaieté exubérante, une sûreté, une autorité, une intensité de vie, une vérité d'expression qui en font une œuvre d'art, et du plus grand art. Et comme il porte la pièce en un irrésistible tourbillon, il la porte vertigineusement au succès. M. Leloir nous a donné, dans le marquis de Porcellet, le superbe pendant de son marquis d'Auberive des *Effrontés*. C'est le noble dans toute l'acception du mot, et sa haute taille se grandit encore quand il défend sa caste et qu'il en exprime toutes les idées généreuses. Mme Pierson est la digne partenaire de M. de Féraudy. Elle aussi fut exquise en son rôle d'humble ménagère résignée à tout ce faste, d'épouse annihilée et de mère incomplète. Elle a bien, comme toutes les femmes, l'intuition des choses; mais elle n'a ni assez de force ni assez d'intelligence pour être ce qu'elle voudrait et ce qu'elle devrait être. Mme Pierson a finement saisi toutes les nuances du personnage et les a rendues en comédienne accomplie. Mlle Lara est bien, dans Germaine, la révoltée qu'a voulue l'auteur, mais n'aurait-elle pu apporter à cette figure un peu moins de sécheresse et un peu plus de sensibilité? M. Raphaël Duflos avait, sans doute, en Lucien Garraud, un rôle effacé : il semble qu'il se soit

appliqué à en estomper encore les quelques côtés saillants... Sous les traits de Xavier Lechat, M. Georges Berr, au contraire, a su nous donner une saisissante silhouette de jeune fêtard éreinté et blasé sur tout, sauf sur la vitesse de son auto, mais qui, certes, « la connaît dans les coins ». MM. Laugier et Garry ont très nettement personnifié les deux aigrefins facilement percés à jour par celui qu'ils voulaient rouler. M. Henry Mayer figure avec beaucoup de justesse et de tact le vicomte de la Fontenelle, résigné à sa modeste tâche d'intendant. M. Ravet, enfin, a su apitoyer le public sur le malheureux sort du jardinier, injustement renvoyé par Lechat. Nous comprenons son chagrin de quitter un si beau parc dont le décor brossé grandiosement par M. Jusseaume, a fait sensation. Les *Affaires sont les Affaires* s'annoncèrent tout de suite comme un très gros succès, dont les recettes approchaient neuf mille francs... Qui eût jamais prédit semblable fortune à l'âpre comédie de M. Octave Mirbeau ?

1er MAI. — Le roi d'Angleterre, en visite officielle auprès du Président de la République française, avait exprimé le désir d'assister, au Théâtre-Français, à une représentation de l'*Autre Danger*. La Comédie-Française tint à honneur de se montrer digne de sa grande réputation, aussi vîmes-nous rarement représentation plus parfaite en tous points. La soirée, et non le gala, eut un caractère d'intimité tout particulier, tellement intime même que beaucoup des invités crurent devoir arriver très en retard, bien après l'entrée du roi et bien après

le lever du rideau. Le roi d'Angleterre et le Président de la République étaient reçus, à neuf heures, à la porte du vestibule des abonnés, par M. Claretie, M. Prudhon et M. Duberry. Dès qu'il aperçut l'administrateur général de la Comédie-Française, le roi s'avança vers lui, la main tendue, et lui dit tout le plaisir qu'il avait à le revoir. M. Claretie lui exprima alors très respectueusement ses remerciements pour l'honneur qu'il faisait à la Maison de Molière, en lui consacrant sa première soirée. Puis, entre M. Loubet et M. Claretie, suivi des personnages de sa maison et des officiers attachés à sa personne, le roi Edouard, en habit et sans décorations, s'avançait par le grand couloir du rez-de-chaussée ; mais il ne prenait pas l'escalier et préférait monter au premier étage par l'ascenseur, dans lequel il prenait place avec M. le Président de la République. M. Claretie et tous les personnages officiels se précipitèrent alors, et ce fut un instant, dans l'escalier, une débandade du plus comique effet. Mais l'ascenseur ayant monté très lentement, M. Claretie était déjà devant la porte lorsqu'il arrivait au premier étage : « Tiens ! dit le roi en souriant, M. Claretie est déjà là ! » C'est alors que le cortège, précédé des huissiers en culotte courte, se forma réellement. Il passa par le foyer, devant le Voltaire de Houdon, puis, longeant la galerie qui donne sur la rue de Richelieu, il gagna la loge royale. Dans cette loge se trouvait déjà Mme Loubet, que le roi salua fort galamment. Il prit place aussitôt sur le devant de la loge, ayant à sa droite Mme Loubet

et à sa gauche M. Loubet. Dans la salle, les spectateurs s'étaient levés lorsqu'on avait annoncé l'arrivée du roi, mais ne le voyant pas apparaître, beaucoup s'étaient déjà rassis lorsqu'il vint prendre place sur son fauteuil. Aucune manifestation ne se produisit : ni cris, ni applaudissements ; ainsi, du reste, le veut l'étiquette. Nous avons dit plus haut que la représentation fut des plus brillantes. Tous les interprètes de la pièce : Mmes Bartet, Piérat, Delvair, Géniat, Sorel, MM. Le Bargy, de Féraudy, Dehelly, Delaunay, Henry Mayer, s'étaient surpassés. A différentes reprises, Edouard VII avait donné le signal des applaudissements. Entre le troisième et le quatrième acte, le roi faisait appeler dans sa loge Mlles Bartet, Piérat et Sorel, MM. de Féraudy et Le Bargy, et il exprimait à ces artistes tout le plaisir qu'il avait eu à les entendre. Le roi avait tenu à rester jusqu'à la fin du spectacle. Il avait seulement fait demander que les entr'actes fussent le plus courts possible, car il se sentait un peu fatigué. La représentation prenait fin à minuit moins dix. Jamais l'*Autre Danger* n'avait été si rondement mené...

3 mai. — On reprend devant une salle comble, et avec son habituel succès, le *Monde où l'on s'ennuie*, qui n'a pas été joué depuis plus d'un an[1]. Plusieurs rôles de la célèbre comédie de Pail-

---

1. Distribution. — Paul Raymond, M. *Georges Berr*. — Le général, M. *Pierre Laugier*. — De Saint-Réault, M. *Joliet*. — François, M. *Falconnier*. — Virot, M. *Hamel*. — Gaiac, M. *Charles Esquier*. — Bellac, M. *Louis Delaunay*. — Toulonnier, M. *Ravet*. — Roger de Céran, M. *Dessonnes*. — Des Millets, M. *Garry*. — Melchior de Boynes, M. *Laumonier*. — Duchesse de Réville, Mme *Pierson*. — Jeanne Ray-

leron avaient été distribués à des interprètes nouveaux qui y étaient chaleureusement accueillis : Mlle Géniat, dans celui de miss Watson, a plu par une finesse de jeu, une mièvrerie spirituelle qui rappelait la « manière » de Mlle Broisat ; Mlle Yvonne Garrick nous a fait applaudir une Suzanne de Villiers pleine de gaieté, de grâce et de fantaisie gamine. En l'absence de M. Truffier, en mission à Athènes, M. Georges Berr jouait également pour la première fois le rôle du sous-préfet, qui est un des plus brillants de la pièce. Il l'a interprété avec une jeunesse, une verve, une légèreté qui ont ravi la salle. Son succès personnel était très vif. A citer aussi M. Dessonnes, élégant et correct dans le rôle de Roger de Céran ; M. Delaunay — un Bellac plein de jovialité pédante, et très amusant ; enfin M. Laugier, qui nous a donné du célèbre « vieux général » une silhouette très spirituellement composée.

9 MAI. — La Comédie était allée à Lille jouer *Œdipe-Roi*, au bénéfice de l'œuvre du monument projeté à la mémoire de Talma. Une longue ovation était faite à Mounet-Sully. M. Albert Lambert faisait chaleureusement applaudir la lecture d'un beau poème de M. Auguste Dorchain : *A la gloire de Talma.*

21 MAI. — Au Théâtre Montparnasse, gala populaire de l'Œuvre française des Trente ans de

---

mond, Mlle *Marie Leconte.* — Mme de Loudan, Mlle *Fayolle.* — Mme de Céran, Mlle *Persoons.* — Mme de Saint-Réault, Mlle *Lynnès.* — Mme de Boynes, Mme *Thérèse Kolb.* — Lucy Watson, Mlle *Géniat.* — Suzanne de Villiers, Mlle *Yvonne Garrick.* — Mme Ariégo, Mlle *de Fava.*

théâtre. On donne le *Cid*, joué par MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet, Jacques Fenoux, Mlle Moreno, etc. Causerie de M. Augé de Lassus.

29 MAI. — Au Théâtre Grenelle, nouvelle représentation populaire de l'Œuvre fondée par M. Bernheim. *L'Avare*, interprété par MM. Coquelin cadet, Truffier, Leitner, Dehelly, Mmes Muller, Kalb, Du Minil, est précédé d'une causerie de M. Léo Claretie [1].

4 JUIN. — « Il y a neuf ans, par un beau soir de « mai, qui devait être un beau matin, nous étions « convoqués à la Comédie-Française. Soirée de « poètes, disait le programme. Nous venions d'en- « tendre le *Voile* du pauvre Rodenbach, mélanco- « lique sonneur de ces carillons de Bruges où il « écoutait d'avance son propre glas. Le rideau se « releva gaiement sur un décor fleuri : glycines, « chèvrefeuilles, vigne vierge ; des costumes clairs, « des rimes légères, gazouillées par Mlle Reichen- « berg, plus ingénue que jamais ; des pères de « comédie selon la recette de Molière, faisant des « niches à deux jouvenceaux florianesques, roma- « nesques ; et dans tous ces riens charmants, « l'essor d'une fantaisie ailée, aisée : roulades de

---

1. — Mlle Bertiny, qui renonce définitivement au théâtre, a demandé la liquidation de la pension de retraite à laquelle elle a droit comme pensionnaire.

Le Comité d'administration se réunit pour clore définitivement l'exercice de l'année 1902. Du rapport de la commission des comptes, composée de MM. Silvain, Leloir et Laugier, et du rapport de l'administrateur général, il résulte que les bénéfices, pour l'exercice de l'année 1902, se sont élevés à la somme de 400,000 francs, sur lequel dix pour cent, soit 40,000 francs, ont été prélevés pour la réserve, et 9,000 francs mis de côté pour l'imprévu courant. Après quoi, la part de sociétaire, pour cet exercice, a été fixée à 19,000 francs.

« rossignols, arrivée d'hirondelles, montée de sève « dans l'aubépine en fleur... On s'enchantait : « Tiens! tiens! du nouveau, un vrai poète! Si « d'aventure vous assistiez à cette éclosion des « *Romanesques*, mon cher Coppée, vous vous « êtes certainement dit : « Mais je le reconnais, « cet inconnu couleur d'aurore, qui s'en vient un « brin de lilas aux dents : c'est mon printemps « qui repasse : c'est le *Passant.* » Qui parle ainsi? — M. Melchior de Vogüé, répondant aujourd'hui au joli discours de réception à l'Académie française de M. Edmond Rostand — si joli, et surtout si merveilleusement débité, que jamais plus délicieux régal ne fut offert aux habitués de ces fêtes littéraires. Et au même moment, la Comédie donnait ingénieusement, en matinée, ces *Romanesques*, joints à la reprise de la *Fille de Roland*[1], dont l'effet a été très vif. Je n'en connais pas de mieux justifié. Surtout patriotique à la création — quatre ans seulement après nos désastres — cet effet est aujourd'hui plus artistique. Dans ce drame en vers — vers de Bornier, et non d'Hugo — la forme se laisse aller parfois à des tournures prosaïques. L'expression n'est pas toujours à la hauteur de la pensée. Les coups d'aile y sont alourdis çà et là,

1. DISTRIBUTION. — Le comte Amaury, M. *Silvain.* — Gérald, M. *Albert Lambert fils.* — Charlemagne, M. *Paul Mounet.* — Ragenhardt, M. *Leitner.* — Richard, M. *Joliet.* — Noethold, M. *Villain.* — Geoffroy, M. *Charles Esquier.* — Le duc Nayms, M. *Louis Delaunay.* — Radbert, M. *Ravet.* — Hardré, M. *Laumonier.* — Berthe, Mme *S.-Wéber.* — Théobald, Mlle *Faylis.*

Dans les *Romanesques*, Mlle Yvonne Garrick remplaçait au pied levé Mlle Muller, subitement grippée, et jouait avec beaucoup de charme et d'aisance le joli rôle de Sylvette.

soit par l'enjambement d'un vers mal cadencé, soit par quelque cheville. Le succès n'en a pas moins été ce qu'il méritait d'être : un succès d'enthousiasme, un succès d'émotion chaleureuse et fortifiante. Nos critiques de détail seraient encore un hommage à ce radieux quatrième acte, un chef-d'œuvre... L'interprétation actuelle, avec MM. Silvain, Albert Lambert, Paul Mounet, Leitner et Mme Segond-Weber — une Berthe harmonieuse et charmante — ne laisse rien à désirer. Et quel magnifique sujet musical que la *Fille de Roland*, dont M. Paul Ferrier fait, pour le jeune compositeur Rabaud, un livret de drame lyrique !

5 JUIN. — A l'occasion de l'anniversaire de Corneille, MM. Silvain, Albert Lambert et Mlle Delvair allaient à Rouen jouer le *Cid*, qui soulevait un véritable enthousiasme. Le spectacle se terminait pour eux par une superbe ovation. Le *Cid* était accompagné d'une conférence de M. George Vanor, qui, en termes élevés, avec un rare bonheur d'expressions, montrait l'influence moralisatrice des pièces de Corneille.

6 JUIN. — Il y a aujourd'hui deux cent quatre-vingt-dix-sept ans que le grand Corneille fit son entrée dans le monde, en passant par la ville de Rouen. Le Théâtre-Français célébrait ce bout de l'an discrètement, sans grand éclat, et comme l'on dit, dans la plus stricte intimité. Le *Cid* [1] était le mor-

---

1. DISTRIBUTION. — Le Roi, M. *Silvain*. — Don Rodrigue, M. *Albert Lambert fils*. — Don Diègue, M. *Paul Mounet*. — Don Gormas, M. *Villain*. — Don Arias, M. *Falconnier*. — Don Sanche, M. *Jacques Fenoux*. — Don Alonse. M. *Charles Esquier*. — Chimène, Mme *S. Weber*. — L'Infante. Mlle *Moreno*. — Dona Elvire, Mlle *Madeleine Roch*. — Un page, Mlle *Faylis*. — Léonor, Mlle *Lherbay*.

ceau de résistance, ou mieux il faisait spectacle, presqu'à lui seul. Rodrigue, ça n'était plus Mounet-Sully, mais Albert Lambert. Mounet-Sully a quitté ce rôle, un de ses meilleurs, parce qu'il a trouvé que sa barbe était trop grise, et qu'à son âge on éprouvait trop de fatigue à combattre les Navarrais, Maures et Castillans. Ce sera un regret sérieux pour le public. Toutefois, le tragédien a raison de faire belle retraite, il ne faut pas s'exposer à perdre sa pantoufle de menu-vair en restant au bal, après minuit, et il peut jouer encore nombre de rôles superbes, sans se faire dire par certains : il est bien marqué ! Albert Lambert, qui n'a pas la maîtrise de son chef de file, s'efforce de s'en rapprocher et fait grande dépense d'ardeur ; Silvain pétrit de fantaisie la figure du Roi, et ça n'est pas nous qui lui en ferons reproche, bien au contraire ; Paul Mounet est un pittoresque don Diègue, il excelle dans ces types héroïques à barbe blanche. Enfin, Mme Segond-Weber est une Chimène de très grande et très noble allure. Un à propos de M. H. Jouin, *Corneille et Lulli* [1] complétait l'affiche. Il vient en droite ligne de l'Odéon, où il nous fut conté en 1901. Il n'a pas perdu à traverser l'eau, bien au contraire ; il y a gagné Mlle Yvonne Garrick, ce qui est bien quelque chose, et Louis Delaunay, qui a repris le rôle du vieux Corneille, nous a paru plus « à l'échelle » qu'Albert Lambert père, le Corneille de la rive gauche, qui était trop « en réduction ».

---

1. Distribution. — Corneille, M. *Louis Delaunay*. — Lulli, M. *Garry*. Grazia, Mlle *Yvonne Garrick*.

17 JUIN. — Mlle Bartet remportait à Trianon un de ses plus éclatants triomphes. Elle jouait *Bérénice*, à Montmartre, devant un public aussi nombreux qu'enthousiaste, qui, bien qu'habitué au café-concert, a acclamé d'acte en acte, et presque de scène en scène, l'incomparable artiste. Et c'est ainsi que les « Trente ans de théâtre » ont donné ce soir-là leur plus beau gala populaire de banlieue. L'énorme succès de Mlle Bartet a été partagé, d'ailleurs, par MM. Albert Lambert fils, Paul Mounet et aussi par M. Auguste Dorchain, conférencier charmant autant que délicat poète.

20 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Médée*, drame en trois actes de M. Catulle Mendès [1]. — Quel caractère théâtral que celui de Médée ! Considérez cette femme qui a commis tant de crimes pour obtenir l'amour de son mari, et qui se voit ensuite indignement abandonnée par lui ! Euripide a traité ce sujet de façon admirable : simplicité d'action, éloquence du discours, les plus belles qualités du tragique grec se rencontrent dans son œuvre. Avec quelle affreuse vérité Médée n'est-elle pas conduite au plus abominable crime qu'une femme puisse commettre : au meurtre de ses enfants ! Et le raffinement de vengeance qui la

---

1. DISTRIBUTION. — Jason, M. *Albert Lambert fils*. — Un serviteur, M. *Falconnier*. — Un guerrier, M. *Hamel*. — Un hôte, M. *Charles Esquier*. — Le gouverneur, M. *Louis Delaunay*. — Egée, M. *Ravet*. — Créon, M. *Garry*. — Un jeune homme, M. *Laumonier*. — Un vieillard, M. *Gaudy*. — Un hôte, M. *Laty*. — Médée, Mme *S. Weber*. — Irion, Mlle *Delvair*. — Callidice, Mlle *Géniat*. — Anexandra, Mme *Louise Silvain*. — Daphné, Mlle *Yvonne Garrick*. — La nourrice, Mlle *Madeleine Roch*. — Une servante, Mlle *Faylis*. — Une femme, Mlle *Lherbay*. — Créuse, Mlle *Robinne*. — Les enfants, *La petite Ugazio*. — *La petite Jazierski*.

pousse à faire périr sa rivale au moyen d'une robe empoisonnée, sinistre rosserie de femme, pouvait-il être plus merveilleusement analysé qu'il ne le fut par Euripide. Pleine d'énergie est la *Médée* de Sénèque, où la grandeur de l'expression se fait remarquer presque à chaque vers... On a souvent reproché au poète latin son ton déclamateur ; on ne lui a pas tenu assez compte de la noblesse et de la vigueur de ses pensées. Ses vers sententieux ont une force et une précision extraordinaires et ils entrent naturellement dans le tissu du dialogue. Sénèque a superbement décrit la violence et la fermeté du caractère de Médée. Sa fière réponse : *Medea superest*, lorsque sa nourrice lui demande sur quel appui elle peut se reposer, ce retour sur elle-même, quand elle est trahie de tous côtés, est un des plus beaux effets de la tragédie antique. Médée n'est pas le moins du monde arrêtée par l'image de la mort. Loin de là ; quand sa nourrice cherche à l'effrayer par ce dernier argument : « Tu mourras ! » Médée répond : « Je le désire ! » On ne saurait pousser plus loin la soif de la vengeance et la grandeur du désespoir. C'est la *Médée* de Sénèque qui inspira particulièrement celle de Corneille. Le style, régulièrement coupé, de l'auteur latin, et ses longs monologues plaisaient à notre grand classique. Il traduisit les plus énergiques passages de Sénèque, mais il eut le tort de ne pas s'en tenir à la même simplicité d'action : ce qui eût mieux valu que de s'embarrasser des personnages d'Egée et de Pollux, qui n'ont absolument rien à faire. La figure de

Médée est fortement accusée ; le mâle génie de Corneille, à ses débuts, se sentait à son aise pour la première fois. Mais il s'en faut que Créon et que Jason soient traités avec autant de vigueur. Créuse, la nouvelle épouse de Jason, se trouve également sacrifiée ; Corneille se contente de lui prêter le coquet désir de posséder la robe de sa rivale, cette robe que Médée avait reçue du Soleil. Dans la pièce de M. Catulle Mendès — si heureusement entrée au répertoire du Théâtre-Français — Créuse est encore plus sacrifiée que dans celle de Corneille : elle n'existe point. Médée seule, et c'est assez !... Le poète nous montre, en son premier acte, l'épouse délaissée par Jason, méditant sa terrible vengeance, tout d'abord menaçante, puis humble — autant sert que la fureur la ruse — afin de gagner du temps et d'obtenir de Créon, qui veut la chasser de Corinthe, le répit qui lui permettra de demander conseil à la ténébreuse Hécate, et d'attendre pour agir, le soir des noces. Alors Jason, qui sait ce dont est capable la terrible prêtresse dont. il fut l'éhonté complice et le trop vaillant élève à l'école du crime, s'en vient rejouer avec elle la comédie d'amour, réussissant à lui prouver qu'il n'a fait qu'un mariage politique et lui jurant de venir la rejoindre au moment où il devrait serrer dans ses bras la vierge Créuse. Médée — tant est impérieux le désir de reconquérir l'infidèle ! — s'est laissée prendre aux promesses de Jason. Mais elle l'attend en vain à l'heure du rendez-vous ; le festin de noces touche à sa fin, les invités s'éloignent et voici que, déjà, se ferment les portes du palais... De

blanche et pure qu'elle était d'abord, la lune s'obscurcit d'un véritable point noir, puis elle devient couleur de sang, nous dépeignant ainsi l'âme de Médée passant de l'attente angoissante à la déception amère, à la vérité cruelle, au désir de vengeance implacable. Car elle ne recule pas devant l'envoi à Créuse des terribles présents dont elle charge ses enfants : c'est le voile empoisonné, la couronne fatale qui, une fois posée sur son front, s'incrustera dans sa chair et ne fera qu'un épouvantable brasier de la vierge royale et de Créon, venu pour porter secours à sa fille. L'épouse trahie s'est vengée ; sa fureur ne s'arrêtera pas là ; elle atteindra le père en plein cœur, et immolera les enfants qu'il adorait... Puis, assouvie par toutes ces horreurs, elle remontera sur son char et s'en ira rejoindre à travers les nuées, le Soleil, son frère. Tel est, en fort peu de mots, le scénario de la mythologique tragédie — nouvelle sur un sujet ancien — que M. Catulle Mendès a recouvert d'une éblouissante poésie. O les heureuses trouvailles de pensées, les images lumineuses et vivantes qui, à de fréquentes reprises en la belle soirée de littérature triomphante que nous offrait le Théâtre-Français, ont soulevé d'enthousiastes applaudissements ! Mme Segond-Weber a fait du rôle de Médée — rôle écrasant, complexe, divers, qui parcourt toute la gamme des accents dramatiques — une incarnation superbe. Exquise en sa faiblesse d'un moment quand elle retombe aux bras de Jason, l'admirable artiste s'est élevée, au troisième acte, à la véritable grandeur tragique, et a déployé une

puissance de désespoir, puis de fureur et de rage qui a transporté le public. Voilà pour l'inoubliable Guanhumara, des *Burgraves*, une nouvelle victoire, absolument incontestée. M. Albert Lambert fils, de rare beauté physique dans Jason, a merveilleusement dit sa scène d'amour. Mlle Roch s'est acquittée avec talent d'un bout de rôle de nourrice. Et c'est une superbe Corinthienne aux formes sculpturales — véritable cariatide — que Mlle Delvair...

25 JUIN. — Les Trente Ans de théâtre nous ont valu, aujourd'hui — merci, mon cher Adrien Bernheim! — l'artistique joie de revoir *Œdipe-Roi...* [1] au Trocadéro, où pour assurer en fin de saison une grosse recette à l'entreprise qui a déjà fait tant de bien et soulagé tant de misères, la Comédie-Française n'avait pas hésité à transporter ses décors, son matériel et son orchestre. Ne vous semble-t-il pas que, naguère encore, on fut bien

1. DISTRIBUTION. — Œdipe-Roi. M. *Mounet-Sully*. — Créon, M. *Albert Lambert fils*. — Tirésias, M. *Paul Mounet*. — Un messager de Corinthe, M. *Villain*. — Le Coryphée, M. *Hamel*. — L'envoyé du palais, M. *Jacques Fenoux*. — Un esclave de Laïus, M. *Delaunay*. — Jeune fille thébaine, Mlle *Rénee du Minil*. — Jeune fille thébaine, Mlle *Delvair*. — Jocaste, Mme *Louise Silvain*.

A la séance solennelle de la Société d'encouragement au bien, Mme Méteiller, la doyenne des ouvreuses du Théâtre-Français obtenait, le 21 juin, une médaille d'or. Il y a quarante ans que Mme Méteiller est ouvreuse rue de Richelieu. Elle est entrée à la Comédie du temps d'Edouard Thierry. Elle a vu le siège, la Commune, l'administration de M. Perrin, l'administration Claretie. Ellle a vu débuter Coquelin, Mlle Reichenberg, partir Madeleine Brohan, qui l'aimait beaucoup, mourir M. Got qu'elle avait vu jeune dans le *Duc Job*. Elle pourrait conter bien des souvenirs, l'excellente et dévouee Mme Méteiller, qui disait à M. Claretie : — En quarante ans, je n'ai manqué mon service que pendant quinze jours, lorsque j'ai été, en venant au théâtre, renversée par une voiture. Quels Mémoires — les Mémoires de la doyenne des ouvreuses de la Comédie!

injuste pour Jules Lacroix? Sans doute, on peut reprocher au traducteur de Sophocle un peu de de lourdeur peut-être, et quelques pudibonderies dans le choix des expressions; mais on doit louer le probe écrivain de n'avoir rien ajouté à l'œuvre originale, de n'avoir transposé aucune scène, de n'avoir point modifié la marche puissante et simple de l'action tragique, enfin de n'en avoir pas atténué le caractère. La traduction est pieuse et fidèle, et si quelquefois la poésie accuse un peu de pauvreté, il ne faut pas oublier que Jules Lacroix a terminé son œuvre en 1858, à une époque où la rime n'avait pas encore fait fortune... Dans cette traduction du texte grec en vers français, les cinq grands scènes d'*Œdipe* conservent leur allure et leurs proportions. L'intérêt naît comme un petit point noir qu'on découvre en mer à l'horizon. Il grossit peu à peu. Il s'étend par un merveilleux *crescendo* pour éclater, orage grandiose et terrible, dans la région des plus honteuses misères et des plus poignantes douleurs humaines. C'est un modèle d'action dramatique, devant lequel le répertoire moderne pâlit d'une étrange façon. Le drame se poursuit en ligne droite, sans épisodes inutiles, sans arrêt, sans repos, toujours plus pressant, plus féroce, plus implacable, pour atteindre les extrêmes limites de l'horreur. L'interprétation d'*Œdipe-Roi* se résume — ne le savez-vous pas? — dans M. Mounet-Sully. Cette création, précédant de quelques années celle d'Hamlet, mit le grand artiste au premier rang de nos tragédiens. La fougue qu'il y déploie n'est

point un défaut, mais une qualité; les élans de passion, qu'il compose admirablement, sont servis chez lui par une voix et une « plastique » superbes; il rend les effets de terreur avec un rictus effrayant: et comme il scande le récit, dont il fait des images d'une façon si personnelle! Les six mille spectateurs du Trocadéro lui ont décerné de triomphantes ovations. O le génial acteur! Jocaste, Tirésias, Créon, l'Envoyé du Palais, l'Esclave de Laïus donnent simplement la réplique au personnage d'Œdipe; ces rôles sont remplis avec talent; il suffit de nommer des artistes de la valeur de M. Paul Mounet, de M. Albert Lambert fils, de M. Jacques Fenoux, de M. Delaunay, de Mme Louise Silvain, qui continuait ses débuts dans le grand emploi tragique, de Mlles Rénée du Minil et Delvair qui, restant toutes deux dans le sentiment antique, prêtent le charme de leur diction savante et rythmée aux intermèdes poétiques des jeunes filles thébaines. Et combien émouvante la musique de Membrée qui, si harmonieusement, s'adapte au drame de Jules Lacroix!

30 JUIN. — A l'inauguration de la Maison de Victor Hugo, [1] qui avait lieu place des Vosges, la Comédie-Française était représentée par deux couronnes. Devant le buste de David d'Angers, M. Paul Meurice avait fait placer la couronne d'argent exécutée par Froment-Meurice pour les funérailles de Victor Hugo, et M. Claretie avait envoyé

1. — M. Paul Meurice, à l'occasion de cette inauguration, faisait don à la Comédie-Française d'un grand dessin de Besnard, qui avait pour sujet : *la Bataille d'Hernani*.

une couronne de fleurs entourée d'un ruban tricolore avec cette inscription : « A LA MAISON DE VICTOR HUGO, LA MAISON DE MOLIÈRE ».

2 JUILLET. — Première représentation de *Les Ames en peine*, comédie en trois actes de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot. [1] Avez-vous connu Renée Zanelli ?... Non !... C'est dommage, car si vous aviez connu cette sorte de Marie Baskircheff, peintre, sculpteur, écrivain, morte en pleine floraison de talents variés, peut-être l'eussiez-vous aimée... Mais, ne l'ayant jamais vue, vous vous y intéressez beaucoup moins que le jeune Bégard qui, au moins, pour avoir quelque raison de s'en éprendre si follement, l'a vue deux ou trois fois, et que Mlle Destillières, assez romanesque pour se complaire aux souvenirs de la défunte, rassemblés dans le château de Touraine qu'elle habita vivante et qu'ont racheté ses parents. Et telle est la place, énorme, que tient, en ces trois actes, la morte célèbre, que la pièce n'est plus une comédie, mais un véritable article nécrologique... Et devant le buste de Renée Zanelli, entouré de fleurs d'iris soigneusement renouvelées — ainsi brûle-t-on des cierges devant l'image d'une sainte — se chante très sérieusement l'oraison funèbre de la chère disparue — cette chère disparue qui si peu nous importe ! — Un vieux notaire a prononcé le premier discours ; il cède le tour à la fantasque Mlle Jeanne et à son voisin de campagne, le jeune homme triste, Henry

1. DISTRIBUTION. — Destillières, M. *Paul Mounet*. — Monnier, M. *Pierre Laugier*. — Brégard, M. *Dessonnes*. — Un jardinier, M. *Gaudy*. — Un domestique, M. *Laty*. — Mme Destillières, Mme *Pierson*. — Jeanne, Mlle *Piérat*.

Bégard. Et voilà qu'à celui-ci, il pousse subitement une idée grande comme le monde : épouser l'évocatrice de Renée, mais ne l'épouser qu'à titre d'évocatrice, s'habillant, se coiffant, pensant, parlant et chantant comme Renée... Cette fois, c'en est trop : Jeanne se révolte, jalouse de la morte, en qui elle ne voit qu'une rivale dangereuse, elle qui, tout de même, se sentait capable d'aimer et d'être aimée pour elle-même. Le jeune homme triste en est pour sa proposition ridicule, qui ne réussit qu'à le faire proprement congédier. Qu'adviendrait-il du roman de Mlle Jeanne, si son papa ne se trouvait brusquement ruiné, tout comme dans une pièce du bon Scribe, et si, très touchée d'être encore demandée en maiage, alors qu'elle est devenue pauvre, Mlle Destillières ne daignait accorder sa main au jeune homme triste, jurant de tout faire pour échapper à son amour posthume ? Va donc pour le ménage à trois, le mari, la femme et la morte... Peut-être y avait-il là matière à un joli acte, ou mieux à une nouvelle curieuse : on se rappelle le *Fantôme* de M. Paul Bourget. Mais que dire de l'œuvre étrange de MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot, sinon que c'est l'erreur complète, irrémédiable (en dépit des heureuses modifications utilement apportées à la suite de la répétition générale) — de deux hommes d'esprit et de talent qui, sûrement, prendront un jour leur revanche !... Les excellents artistes de la Comédie-Française assumaient, en la circonstance, une tâche un peu bien ingrate. Ils s'en sont acquittés avec beaucoup de vaillance et de la meilleure grâce du monde.

Est-ce la faute de MM. Paul Mounet et Dessonnes, s'ils n'avaient que d'exécrables rôles : celui-là, le mari bourru de la touchante Mme Destillières, gracieusement personnifiée par Mme Pierson ; celui-ci, le dépravé maniaque qui a nom Henry Bégard ? Est-ce la faute de la charmante Mlle Piérat si, dans l'impossible Jeanne, douce « âme en peine », elle nous a paru un peu plus apprêtée que de coutume?

5 JUILLET. — La Comédie donnait une matinée gratuite composée du *Cid* et du *Médecin malgré lui*, qui obtenait un succés d'enthousiasme. Dès six heures du matin, une queue commençait sous les arcades, et à l'ouverture des bureaux, on a dû refuser plus de deux cents personnes. Dans le *Cid*, MM. Albert Lambert, Silvain, Leitner, Mmes Segond-Weber, Moreno et Géniat (Mlle Géniat remplaçait Mlle Roch, dans dona Elvire) ont été l'objet d'applaudissements sans fin. Les mêmes bravos, accrus d'une indescriptible gaieté, ont salué les interprètes du *Médecin malgré lui*. A chaque entrée de Coquelin cadet notamment, c'étaient des explosions de rires. Aux côtés de Cadet, la salle a particulièrement fêté MM. Laugier, Ravet, Mmes Fayolle, Rachel Boyer et Yvonne Garrick, qui jouait pour la première fois le rôle de Lucinde et qui y a été charmante.

11 JUILLET. — Dans le *Mariage forcé*, qui faisait affiche avec *Œdipe-Roi*, Mlle de Fava jouait pour la première fois le rôle de Dorimène.

13 JUILLET. — Le *Flibustier* [1] n'a, pour ainsi

1. DISTRIBUTION. — Legoëz, M. *Leloir*. — Jacquemin, M. *Leitner*. — Pierre, M. *J. Fenoux*. — Un vieux pêcheur, M. *Falconnier*. — Un pêcheur, M. *Gaudy*. — Marie-Anne, Mlle *Fayolle*. — Janick, Mlle *Géniat*.

dire, jamais quitté le répertoire. Il reparaît aujourd'hui sur l'affiche pour la première fois de l'année, et la représentation de la jolie comédie de M. Jean Richepin produit sur le public son effet accoutumé.

14 JUILLET. — Une représentation gratuite absolument typique. L'affiche portait *Médée*, suivie du *Malade imaginaire*. Le *Malade* est d'un effet sûr, et joué par Coquelin cadet, le nouvel officier de la Légion d'honneur [1], vous pensez s'il a fait rire... Mais *Médée* était-elle donc à la portée du grand public? Oui, puisque le succès en a été véritablement triomphal. La conception de M. Catulle Mendès a, vous le savez, cela d'original qu'il attribue aux actes de Médée un mobile qu'Euripide n'avait pas prévu : la jalousie. Médée ne se venge pas de Jason parce qu'elle le hait, mais parce qu'elle ne peut souffrir ses dédains. Elle se rapproche ainsi d'Hermione, elle obéit aux mêmes transports, et la vengeance qu'elle exerce est encore plus cruelle, puisqu'elle s'assouvit sur des êtres innocents. Cet artifice a l'inappréciable avantage de réchauffer le drame et de le rapprocher de nous, d'expliquer d'une façon plus humaine et par conséquent plus pathétique, l'invraisemblable barbarie de l'héroïne. Il fallait voir comme le public

1. — M. Coquelin cadet avait été fait officier de la Légion d'honneur comme « mutualiste », notamment pour de nombreux et signalés services rendus à l'Association des Artistes dramatiques. Le 17 juillet, où l'on donnait *Horace* et les *Romanesques*, les noms de deux officiers de la Légion d'honneur figuraient pour la première fois sur l'affiche de la Comédie. Pendant un entr'acte M. Mounet-Sully se rendait dans la loge de Coquelin cadet, où se pressaient déjà de nombreux amis, et lui donnait l'accolade aux applaudissements de tous.

du 14 juillet suivait, haletant, l'atroce vengeance de Médée, que personnifie adorablement et formidablement belle, Mme Weber... Ai-je à vous apprendre que M. Catulle Mendés excelle à exprimer les tourments et surtout les ivresses de l'amour ? Sa sensualité se fût mal accommodée d'un sujet d'où cette passion eût été bannie. Ah ! la voluptueuse scène vraiment admirable — j'ose dire : incomparable ! — que celle où Jason, craignant le courroux de Médée, essaye de la reconquérir en lui persuadant qu'il l'aime encore, où la terrible magicienne se laisse troubler par les douces paroles d'amour, et trouve même, dans ce qu'elle sait être un mensonge, un apaisement à sa douleur ! Ce superbe second acte venait de s'achever au milieu de bravos frénétiques, et le public ému et ravi jetait sur la scène, aux pieds de Mme Segond-Weber et de M. Albert Lambert, des fleurs et des bouquets. Voulant — comme cela était assez naturel — associer l'auteur aux applaudissements dont ils étaient l'objet, les acteurs se tournèrent vers l'avant-scène de droite, où se dissimulait M. Catulle Mendès, et le saluèrent. Mme Weber, prenant alors un des bouquets qu'on lui avait jetés, le lança dans la loge du poète. Le public, comprenant aussitôt que l'auteur était là, acclama M. Catulle Mendès, le forçant à venir à quatre reprises différentes, sur le devant de la loge... Et vous pouvez croire que notre éminent confrère ressentit, à ce moment, une des plus douces joies de sa vie...

Ce même jour, M. H. Galli, le très avisé conseiller municipal du quartier de l'Arsenal, avait

eu l'idée fort heureuse d'organiser, en plein air, place des Vosges, une représentation populaire et gratuite, dont il voulait d'abord confier l'organisation aux « Trente Ans de Théatre ». Mais, bien qu'il fût justement flatté de l'honneur qu'on faisait à son Œuvre, M. Adrien Bernheim se récusa : il appartenait à la maison de Molière de fêter la maison de Victor Hugo... Et c'est devant cinq ou six mille spectateurs avides de l'entendre, que M. Mounet-Sully vint dire — magistralement — *Oceano nox*; c'est sur une scène ingénieusement dressée au milieu de la jolie place Louis XIII, que M. Albert Lambert fils, M. Dehelly et Mlle Delvair firent chaleureusement applaudir des fragments du cinquième acte de cette *Marion Delorme,* dont la dernière reprise eut lieu à la Porte-Saint-Martin quelques mois après la mort de l'illustre poète. L'habile directeur d'alors — qui n'était autre que M. Félix Duquesnel, le mordant critique d'aujourd'hui — n'avait rien épargné pour donner à cette soirée la plus grande magnificence. Dans les décors et les costumes revivaient toute la pittoresque architecture et toute l'élégance des ajustements du XVIIe siècle. Mme Sarah Bernhardt se montrait « pathétique et déchirante », comme l'écrivait Victor Hugo lui-même en parlant de Mme Dorval. Marais succédait à Mounet-Sully, dans Didier, « sinistre et fatal » et Pierre Berton à Delaunay, dans le rôle chevaleresque et gai, spirituel et charmant du marquis de Saverny... Pourquoi *Marion Delorme* ne retournerait-elle pas au répertoire du Théâtre-Français, où sa place

nous semble désormais marquée entre *Hernani* et *Ruy Blas*; n'est-ce donc pas l'avis de M. Claretie?....

21 JUILLET. — Première représentation de l'*Irrésolu*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Georges Berr[1]. — La Comédie nous donnait une pièce d'été qui, facilement, sera une pièce d'automne, et pourrait bien devenir également une pièce d'hiver... Les abonnés daigneront s'y amuser, et le grand public qui aime à rire — il est parfois si bon de rire ! — fera comme eux. M. Georges Berr n'a donc qu'à se frotter les mains : sans être absolument définitive — y a-t-il rien de définitif en ce monde? — la soirée fut bonne, excellente même pour le jeune et brillant sociétaire, dont les œuvres légères — souvenez-vous de la triomphante *Madame Flirt* — avaient déjà si justement réussi sur plusieurs scènes dites de genre. Sous un titre assez prétentieux, qui sent à plein nez son XVIIe siècle et ne laisse pas d'afficher une ambition quelque peu exagérée, l'*Irrésolu* n'est sans doute point la comédie de caractère annoncée : son héros n'est pas pour cela assez fouillé... C'est du moins une pièce aimable et gaie, remplie de situations comiques et de scènes joliment filées, bourrée de détails ingénieux et souvent originaux, toujours

1. DISTRIBUTION. — Le Petit Fouchard, M. *Coquelin cadet*. — Le baron Annibal, *M. Pierre Laugier*. — Julien, M. *Hamel*. — Desclavelles, M. *Louis Delaunay*. — M. Brousselet, M. *Ravet*. — Pierre Fontvannes, M. *Henry Mayer*. — Chabreloche, M. *Garry*. — Antoine, M. *Siblot*. — François, M. *Falconnier*. — Mme Fontvannes, Mme *Pierson*. — Jeanne, Mlle *Muller*. — Baronne de La Transonnière, Mlle *Fayolle*. — Yvonne, Mlle *Piéral*. — Caillette Tourtel, Mlle *de Fava*.

Le répertoire de la Maison de Molière compte déjà, portant ce même titre de l'*Irrésolu*, une comédie en cinq actes, en vers, qui fut représentée pour la première fois en 1713.

habilement menée, finement et spirituellement écrite; en somme, un agréable vaudeville qu'on eût autrefois classé dans le répertoire de second ordre, et qui fera très honnête figure dans la maison de Molière — celle, aussi, de M. Georges Berr — et méritera plus tard d'avoir une bonne place dans la bibliothèque d'un amateur de théâtre. L'Irrésolu dont nous avons à nous occuper s'appelle Pierre de Fontvannes, toujours incapable de se décider et toujours aussi embarrassé de prendre un parti, qu'il s'agisse du choix d'un papier pour tapisser sa salle de billard, ou d'un joli mariage à contracter avec Mlle Jeanne Desclavelles, la fille d'un député prêt à lui laisser son siège, en même temps qu'il lui accordera la main de sa fille. A peine a-t-il promis d'épouser que — dût sa mère en devenir folle et dût son oncle Annibal l'en déshériter de colère — déjà il se récuse... Sa toquade du jour est la location, avec promesse de vente, de l'hôtel que lui cède, tout meublé, le Petit Fouchard, en partance pour Chicago, à la remorque d'une belle écuyère assez forte pour le mener très loin. Ah! comme il sera bien, notre ami Pierre, en l'élégant hôtel du petit Fouchard, pour y recevoir une troublante veuve, Yvonne Flamand, qu'à ses allures un peu cavalières il regarde comme une femme légère! En quoi il se trompe du tout au tout : Yvonne — Poupée pour les amis — est une parfaite honnête femme, qui rêve de se donner un maître, alors qu'il rêvait, lui, d'en faire sa maîtresse. Le malentendu s'explique, et puisqu'il en est ainsi, c'est Yvonne Flamand que — résolument

— il épousera... Il l'épouse, en effet. Mais faute de décision, il ne se montre pas, pour la délicieuse Yvonne, le mari qu'il faut. Elle demandait à être guidée, dirigée... N'ayant pas assez d'énergie pour la gronder comme elle le voudrait elle-même, il la laisse mener son inutile vie de fêtarde mondaine, sottement compromise par le Petit Fouchard, revenu de Chicago, où naturellement, comme elle le devait, l'a bientôt trompé son écuyère. Pierre est devenu jaloux — jaloux du Petit Fouchard, c'est un comble — et très malheureux, croyant à l'infidélité d'Yvonne, il retourne « chez sa mère ». Celle-ci est, fort heureusement, une femme de tête et de résolution — cette résolution qui manque à son fils — elle flanque à la porte le Petit Fouchard, lui revend son hôtel et remet ensemble les époux qui n'ont jamais cessé de s'aimer. Très gentiment, ce dénouement à « la Scribe » termine l'enfantine histoire qui menaçait de paraître quelque peu longuette, et, outre ses mérites particuliers, la pièce de M. Georges Berr a eu cet appréciable avantage de servir tous ses interprètes aussi bien qu'elle était servie par eux. C'est ainsi qu'un comédien de valeur incontestable comme M. Henry Mayer a enfin trouvé le rôle « de son emploi » que, vainement, il cherchait depuis son entrée à la Comédie-Française. Il a merveilleusement composé ce Pierre de Fontvannes qu'il personnifie très finement. Il est l'Irrésolu lui-même. Et mieux que dans l'*Autre Danger*, où ellle n'était qu'une très touchante ingénue, M[lle] Piérat a, sous les traits de la délicieuse Yvonne, dite Poupée, fait très nettement

sentir un sûr talent de jeune première, où elle briguera, dans un temps donné, la succession de la divine Bartet qu'elle rappelle de plus en plus. Puis, dans le personnage de Chabreloche, qui, offrant un vif contraste avec l'Irrésolu, a une volonté de fer : celle d'un féroce arriviste peu gêné par ses scrupules, nous avons vu s'affirmer la vigoureuse intelligence de M. Garry. Des nouveaux, passons aux anciens. De très amusante fantaisie dans le Petit Fouchard, M. Coquelin cadet, mutualiste ou non, a pu éprouver, une fois de plus, à quel point il avait toujours l'oreille du public. Mme Pierson fut encore l'exquise et indulgente mère que vous connaissez; Mlle Muller, une très piquante Jeanne Desclavelles; M. Delaunay, un Desclavelles de belle trempe. M. Laugier et Mlle Fayolle nous ont présenté un baron et une baronne de la Transonniere d'une bouffonnerie fort plaisante. Enfin MM. Hamel et Siblot (ce dernier venant de l'Odéon) ont été, dans les deux domestiques, l'un trompant l'autre, d'un vérisme franchement comique.

26 JUILLET. — C'est une bienheureuse idée qu'a eue Mlle Marie Leconte de nous jouer le joli rôle d'Agathe des *Folies amoureuses*[1], qu'avait laissé

---

1. DISTRIBUTION. — Crispin, M. *Jules Truffier*. — Albert, M. *Pierre Laugier*. — Eraste, M. *Dehelly*. — Lisette, Mlle *Kalb*. — Agathe, Mlle *Marie Leconte*.

Quelques jours après, le 2 août, c'est M. Georges Berr qui jouait — avec beaucoup d'entrain et de gaieté — le rôle de Crispin. Et dans l'*Avare*, qui accompagnait les *Folies amoureuses*, Mlle Yvonne Garrick se montrait — à côté de Coquelin cadet, excellent Harpagon — charmante dans le rôle de Marianne, qu'elle tenait pour la première fois.

vacant le récent départ de Mlle Bertiny. La charmante et intelligente sociétaire y a été excellente de tout point : pleine d'entrain — on sait s'il en faut en cette pièce « à tiroirs », qui exige de sa principale interprète de si nombreux et de si rapides changements de costumes ! — toute remplie de grâce piquante et de finesse adorable, Mlle Leconte y trouva l'occasion d'un grand succès, dignement secondée, du reste, par MM. Truffier, Laugier, Dehelly et Mlle Kalb, que, fort justement, le public associa au triomphe de leur spirituelle camarade. Et puis, ça nous fut une joie de revoir la fringante comédie de Regnard, restée si jeune au théâtre, et qui est vraiment d'une verve continuelle et toujours recommençante... Cette Lisette, ce Crispin nous enlèvent par leur feu roulant d'esprit sans effort ; ils ont coup sur coup des poussées de veine. Agathe, dans ses déguisements, est le plus ravissant lutin du monde. Cette pièce des *Folies* est celle où Regnard a le plus développé peut-être sa qualité dominante : l'imagination dans la gaieté. La comédie de Regnard a beau prendre des années, elle est comme Agathe dans son rôle de vieille, et en riant aux éclats, elle a droit de dire avec elle :

On peut voir dans ma bouche encor toutes mes dents.

Qui ne se plaît pas à Regnard n'est pas digne d'admirer Molière », disait excellemment Voltaire. Rien n'est plus bouffon, ni plus amusant que ces *Folies amoureuses*, où l'on rit de tout son cœur. La pièce est, sans doute, loin d'avoir une haute portée comique, mais n'est-ce pas quelque chose

que la bruyante hilarité que toujours elle produit? Depuis qu'on met des tuteurs à la scène, on n'a rien fait de plus vif, de plus enjoué, de plus comique que les *Folies amoureuses*. Si ce n'est que Crispin avoue avec trop d'audace ses méfaits passés, et qu'Eraste accepte un peu bien légèrement la bourse que la délicieuse Agathe ravit à son tuteur, on ne trouve rien à redire à la moralité de la pièce. C'est une pupille qui s'échappe des griffes d'un vieux jaloux; c'est la lutte naturelle de la jeunesse et de l'amour contre la vieillesse et l'argent! La Rosine du *Barbier* est la fille de l'Agathe des *Folies*...

28 JUILLET. — Dans le *Rez-de-chaussée*, de M. Julien Berr de Turique, Mlle de Fava joue pour la première fois le rôle de Fanny; elle y est fort applaudie, en même temps que M. Dehelly et Mlle Géniat, toujours adroite.

1er AOUT. — Au théâtre antique d'Orange, on donne les *Phéniciennes*, tragédie en quatre actes, de M. Georges Rivollet, d'après Euripide[1]. Pour la première fois, *Horace* était représenté à Orange. La tragédie de Corneille était jouée par MM. Mounet-Sully, Paul Mounet, Albert Lambert, Fenoux, Mmes Segond-Weber, Moreno et Delvair.

13 AOUT. — Dans *Denise*, qui, depuis plusieurs mois, n'avait pas paru sur l'affiche, Mlle Renée

1. DISTRIBUTION. — Œdipe, M. *Mounet-Sully*. — Polynice, M. *Albert Lambert fils*. — Créon, M. *Paul Mounet*. — Etéocle, M. *Fenoux*. — Le pâtre, M. *Gorde*. — Le Chœur des vieillards, M. *Duparc*. — Un chef thébain, M. *Desmares*. — Le pædagogue, M. *Thierry*. — Antigone, Mme *Segond-Weber* — Mœnécée, Mlle *Moreno*. — Jocaste, Mlle *Delvair*. Une Phénicienne, Mlle *Brille* — Une Thébaine, Mlle *De Pouzols*.

du Minil joue pour la première fois — avec beaucoup de finesse et d'esprit — le rôle de Mme de Thauzette, précédemment tenu par Mme Pierson. Mlle Lara a repris celui de Denise, créé par Mlle Bartet.

16 AOUT. — Mlle Jeanne Delvair est, dans *Hernani*, une intéressante Dona Sol.

19 AOUT. — Dans les *Folies amoureuses*, M. Siblot jouait, pour la première fois, le rôle d'Albert, où il montrait de sérieuses qualités[1].

27 AOUT. — M. Siblot joue le rôle de Des Millets du *Monde où l'on s'ennuie*.

30 AOUT. — Aux lieu et place de M. Garry, M. Ravet est le Thouvenin de *Denise*, Mlle Yvonne Garrick aborde le rôle de Marthe de Bardannes, où elle se fait applandir.

3 SEPTEMBRE. — A côté de M. Leloir, qui faisait sa rentrée dans l'*Ecole des Femmes*, Mlle Garrick se montrait une Agnès charmante. M. Croué jouait pour la première fois le rôle d'Alain.

10 SEPTEMBRE. — Mlle Madeleine Roch continue ses débuts par le rôle de Camille d'*Horace*.

15 SEPTEMBRE. — Dans *Gringoire*, Mlle Yvonne Garrick joue pour la première fois le rôle de Loys.

---

1. On apprenait que Mlle Marie-Louise Marsy, qui fut à la Comédie-Française une inoubliable Célimène, et qui, entr'autres rôles, créa avec une verve si gracieuse et une beauté si éclatante la *Mégère apprivoisée*, de Paul Delair, venait d'épouser, à Epône-Mézières, en Seine-et-Oise, le comte Louis de Vassart d'Hozier, propriétaire, comme sa jeune femme, d'une écurie de courses. Une de ses pouliches qui, quelques jours auparavant, remportait à Dauville le prix du Conseil général, était fille de Solitaire, le cheval avec lequel Mlle Marsy gagna le grand steeple d'Auteuil, alors qu'elle était encore une des plus brillantes sociétaires de la grande Maison.

17 SEPTEMBRE. — Le *Joueur* [1], que reprend la Comédie après l'avoir laissé reposer pendant plusieurs années, est un chef-d'œuvre de bonne gaieté. L'intrigue est bien menée, les scènes en sont pleines et sans langueur, l'action est attachante et reste jusqu'à la fin en suspens ; le style surtout est ample, aisé, délicieux. Cet homme qui a joué, qui joue et qui jouera, qui, toutes les fois qu'il perd, sent revenir sur l'eau son amour, mais qui, au moindre retour de la fortune, lui refait banqueroute de plus belle, cet homme est incurable : il a beau s'écrier dans sa détresse : « Ah ! charmante Angélique ! » il ne mérite pas de la posséder, et il a mérité, au contraire, de la perdre, non pas tant encore pour avoir mis en gage le portrait de sa maîtresse que parce que, le pouvant et averti par son valet, il a refusé de le dégager et a répondu : » Nous verrons ! » Ce mot-là le juge. Dans sa comtesse bourgeoise et précieuse, dans son marquis fringant et freluquet, dont le « Saute, marquis ! » est resté proverbial, comme dans bien d'autres portraits qu'il introduit incidemment, Regnard a peint les anoblis, les fats de toute sorte qui vont être bientôt le monde de la Régence. Lorsque Regnard écrivit sa comédie, la passion du jeu dominait ; le lansquenet — nous avons passé au baccara — était dans toute sa fureur. Il n'est pas

1. DISTRIBUTION. — Le Marquis. M. *J. Truffier*. — Hector, M. *Georges Berr*. — Toutabas, M. *Joliet*. — Galonnier, M. *Falconnier*. — Valère, M. *Louis Delaunay*. — Géronte. M. *Ravet*. — Dorante, M. *Garry*. — Un valet, M. *Gaudy*. — Un valet, M. *Laty*. — Nérine, Mlle *Kalb*. — La Comtesse, Mme *Amel*. — Mme Adam, Mlle *Lynnès*. — Mme La Ressource, Mme *Thérèse Kolb*. — Angélique, Mlle *de Fava*.

étonnant qu'Angélique pardonne d'abord à Valère, tant qu'elle se croit capable de le corriger, car un grand nombre de femmes ne sortait pas des « académies », ou maisons de jeu, et les exemples de joueurs étaient si fréquents qu'un homme ne passait pas pour être dérangé quand il donnait dans ce travers. Les pères avaient joué ; ils ne trouvaient pas trop mauvais que leurs fils jouassent. Les abbés et les évêques s'en mêlaient eux-mêmes ; quelques-uns avaient des jeux de cartes dans leur bréviaire, ils se retiraient dans la solitude, moins pour prier Dieu que pour combiner quelques coups importants. Bien avant la poussette qui fleurit dans nos cercles, presque tout le monde trichait, même au jeu du roi... Je ne sais plus quel seigneur avait imaginé de mettre à la mode des boutons d'habits extrêmement brillants, espèces de miroirs susceptibles de refléter les couleurs des cartes de ses adversaires ; de cette façon il espérait voir leur jeu, et faire sa fortune avant que son secret ne fût connu. N'était-ce pas charmant ? Quand la cour de France ne suffisait pas, on passait en Angleterre où les chevaliers de Grammont abondaient. Regnard, qui menait à sa manière quelque chose de ces mêmes mœurs, en ne les corrigeant que par l'esprit, ne songeait pas trop, en les peignant, à faire une leçon ; il donnait carrière à sa verve et à ce démon de gaieté qui l'amusait. Placé à côté de Molière, Regnard s'en distingue en ce qu'il rit avant tout pour rire. « Dans Molière — dit Sainte-Beuve — au fond du comique il y a

un honnête homme, qui n'est indifférent ni au bien, ni au mal, ni au vice, ni à la vertu, il y a même quelque peu un misanthrope. Dans Regnard, au fond, il n'y a que le bon vivant, et l'homme de plaisir le plus désintéressé et le plus libre, pour qui la vie n'est qu'un pur carnaval. » M. Delaunay a repris le rôle de Valère, qui fut autrefois l'un des triomphes de son père. Sans avoir la grâce et l'autorité de son illustre prédécesseur, M. Delaunay a composé son personnage avec intelligence et sûreté. Il en a rendu heureusement le double aspect, et c'est un joueur et un amoureux également sincères. Son entrée, au premier acte, avec sa mine d'homme éreinté par les veilles, et son débraillé de gentilhomme, a été excellente. Il a joué très dramatiquement la grande scène du quatrième acte, et son succès a été des plus honorables. M. Georges Berr prête sa finesse au personnage si amusant du valet Hector. Il a dit dans la perfection la lecture de Senèque. M. Truffier, enfin, a joliment dessiné la silhouette du marquis de contrebande auquel le fameux couplet : « Saute, marquis ! » a fait une réputation deux fois séculaire.

18 SEPTEMBRE. — Delaunay, qui fut souvent l'Almaviva du *Mariage de Figaro*, n'a jamais joué — le laissant à Febvre — Almaviva du *Barbier de Séville* [1]. Le rôle a, depuis, porté bonheur à

1. DISTRIBUTION. — Le comte Almaviva, M. *Georges Baillet*. — Figaro, M. *de Féraudy*. — Basile, M. *Leloir*. — Bartholo, M. *Pierre Laugier*. — La Jeunesse, M. *Joliet*. — Le notaire, M. *Falconnier*. — L'Eveillé, M. *Croué*. — Un alcade, M. *Garry*. — Rosine, Mlle *Marie Leconte*.

M. Baillet qui, ce soir, y fut charmant de tout point, on ne peut mieux secondé, d'ailleurs, par M. de Féraudy, plein de verve en Figaro — si plein de verve même, qu'au premier acte il en oubliait, ô Beaumarchais! une partie de sa tirade célèbre; par M. Leloir, d'étonnant effet en Basile; par M. Laugier, aussi amusant dans Bartholo qu'il l'avait été, la veille, dans Sganarelle de l'*Ecole des Maris*. Qui disait donc autrefois de Mlle Leconte — le mot est joli, du reste — qu'elle eût pu être les *Deux Orphelines*, à elle toute seule?... Mlle Leconte, à l'intelligence si avisée, au talent si souple et si varié, n'est pas seulement la pauvre petite poitrinaire, la touchante Mimi de la *Vie de Bohême* et la pitoyable Rafaële de *Patrie*. Elle possède — ce qui est assurément précieux et rare — le don du rire aussi bien que celui des larmes. Et comme nous l'avons applaudie, pleine de malice et de gaîté, dans les *Demoiselles de Saint-Cyr* après Reichenberg et dans l'*Autographe* après Ludwig, dans la malicieuse sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie* et la tumultueuse Agathe des *Folies amoureuses*, nous venons de trouver en elle une espiègle et moqueuse Rosine, adorablement fine et délicieusement spirituelle. Ah! comme Mme Segond-Weber qui, pour l'essayer, lui faisait jadis jouer en tournée cette Rosine du *Barbier* et Junie de *Britannicus*, avait donc vu clair — l'admirable artiste que vous savez, — en découvrant, en notre Marie Leconte, de réelles dispositions!... « Tu parles! » (style d'aujourd'hui).

20 SEPTEMBRE. — Matinée gratuite : l'*Ecole des Femmes* [1] et *Phèdre* [2].

21 SEPTEMBRE. — Reprise du *Dernier Madrigal* de M. Louis Marsolleau, où Mlle de Fava, joue le rôle d'Armande Béjart précédemment tenu par Mlle Nancy Martel.

23 SEPTEMBRE. — Dans *François de Champi*, Mme Thérèse Kolb joue pour la première fois le rôle de Catherine.

24 SEPTEMBRE. — Par un matin de clair soleil, nous prenions le train pour Versailles, et nous gagnions, dans la ville du Grand Roi, la modeste rue des Missionnaires — l'une des plus tranquilles de la cité majestueusement calme — pour aller, en cette jolie maison toute pleine de verdure, où il nous avait si gracieusement accueilli il y a quelques années, chercher les restes de celui qui fut Delaunay, l'exquis et parfait comédien que vous savez. Ni fleurs, ni couronnes, ni discours, ni honneurs militaires : tel a été le suprême désir du défunt, — un sage dans la mort, un simple dans sa vie... C'est le 26 novembre 1845 que Delaunay débutait à l'Odéon dans le rôle de Damis de *Tartuffe*. Puils il jouait le répertoire avec ce charme infini qui devait bientôt le rendre célèbre. C'est une pièce de Méry, *l'Univers et la Maison*,

1. DISTRIBUTION. — Arnolphe, M. *Leloir*. — Alain, M. *Truffier*. — Horace, M. *Dehelly*. — Un notaire, M. *Joliet*. — Oronte, M. *Villain*. — Enrique, M. *Falconnier*. — Chrysale, M. *Hamel*. — Georgette, Mlle *Kalb*. — Agnès, Mlle *Y. Garrick*.

2. DISTRIBUTION. — Hippolyte. M. *A. Lambert*. — Thésée, M. *P. Mounet*. — Théramène. M. *Ravet*. — Phèdre, Mme *S. Weber*. — Aricie, Mlle *Lara*. — Œnone. Mlle *Delvair*. — Ismène, Mlle *M. Roch*. — Panope, Mlle *Lherbay*.

qui le mit en évidence : « Un jeune homme, nommé Delaunay — écrivait Théophile Gautier — s'est révélé subitement, dans le rôle de Ludovic, le jeune premier le plus accompli de Paris. Il a dix-huit ans, un extérieur agréable, du feu, de la candeur, une voix nette et mordante, toutes les qualités de l'emploi. » Le 23 avril 1848, Delaunay entrait à la Comédie-Française, qu'il ne devait plus quitter; nous ne le suivrons pas à travers ses créations, depuis son début dans Valère de l'*École des Maris* jusqu'à Raymond dans *Une Rupture*, de M. Abraham Dreyfus, qui fut, le 19 juin 1885, sa dernière incarnation. Il excella dans bien des rôles, mais on peut dire que c'est dans le répertoire classique, par son respect des traditions trop souvent oubliées de ses camarades, joint à la pureté de sa diction, et dans les comédies d'Alfred de Musset, par sa grâce, son charme, cette éternelle jeunesse dont on a tant parlé, sa merveilleuse entente de la fantaisie poétique de son auteur préféré, qu'il fut, et que, peut-être, il restera inimitable... Son talent souple et varié ne se tint pas aux seuls jeunes premiers. Il voulut aborder les grands rôles et fut hanté par l'idée de remplacer Bressant. Il y réussit un peu moins. Mais, dans tout ce qu'il joua, Delaunay montra les qualités extraordinaires que Sarcey a fort bien jugées : « La diction, écrivait-il un jour, c'est encore là le souverain mérite de Delaunay. Sauf Sarah Bernhardt, chez qui la diction est un don naturel, aucun comédien de ce temps n'approche de Delaunay pour l'art savant et exquis avec lequel il sait

mener une phrase poétique, donnant à chaque mot sa valeur propre, sans suspendre jamais le mouvement de sa période, prenant toujours soin de faire sentir, à travers les brisures qu'exige la prosodie, l'harmonie propre du vers et la sonorité de la rime. C'est un plaisir délicieux que d'entendre la musique de cette voix jeune et caressante voltiger tantôt sur l'alexandrin sobre, net et ferme, de Molière, de Corneille ou de Piron, tantôt sur la prose cadencée de Marivaux ou d'Alfred de Musset. On peut se dire, sans crainte de se tromper, qu'à cet égard Delaunay est un virtuose à qui personne ne saurait être comparé dans le temps présent, et qui ne trouverait sans doute que peu d'égaux dans le passé »... Comme dans l'avenir du reste, car, à parler franc, je ne vois pas que Delaunay ait eu encore un successeur...

25 SEPTEMBRE. — Deux intéressants débuts : celui de Mlle Dussane dans le *Malade imaginaire*[1] ; celui de M. Brunot dans les *Précieuses ridicules*[2]. — Mlle Dussane est cette gamine de quinze ans qui, au bout d'une seule année de Conservatoire, avait emporté haut la main, en juillet dernier, le

---

1. DISTRIBUTION. — Thomas Diafoirus, M. *J. Truffier*. — Purgon, M. *Leloir*. — Argan, M. *Pierre Laugier*. — Cléante, M. *Dehelly*. — Diafoirus, M. *Joliet*.— Monsieur Fleurant, M. *Falconnier*. — Béralde, M. *Hamel*. — Bonnefoy, M. *Garry*. — Béline, Mme *Amel*. — Angélique, Mlle *Géniat*. — Toinette, Mlle *Dussane* (débuts). — Louison, *La petite Henriette*.

2. DISTRIBUTION. — Jodelet, M. *Georges Berr*. — La Grange, M. *Dehelly*. — Du Croisy, M. *Charles Esquier*. — Premier porteur, M. *Garry*. — Gorgibus, M. *Siblot*. — Mascarille, M. *Brunot* (débuts). — Premier violon, M. *Gaudy*. — Deuxième porteur, M. *Laty*. — Madelon, Mlle *Leconte*. — Cathos, Mlle *Dussane*. — Marotte, Mlle *Faylis*.

premier prix de comédie. A-t-elle, comme on l'a dit, le rire de Jeanne Samary ?... Toujours est-il qu'adroite, amusante et d'une belle audace, elle peut s'en fier hardiment à sa nature d'artiste, et son avenir est certain si elle déploie dans tous ses rôles l'extraordinaire tempérament et l'incroyable diable au corps qu'elle nous a montrés dans sa Toinette du *Malade imaginaire*. Son succès a été énorme — voire même (qu'elle y prenne garde !) un peu exagéré. Mais que de force comique dans l'Argan que nous a présenté M. Laugier, que d'autorité dans le Purgon de M. Leloir, que de drôlerie dans le Thomas Diafoirus de M. Truffier, et de grâce tendre en l'Angélique que jouait pour la première fois Mlle Géniat ! — Les derniers concours du Conservatoire nous avaient également révélé, dans M. Brunot, une personnalité franchement accusée, et le premier prix, qu'à l'unanimité lui décerna le jury, fut ratifié par la salle entière. Ce jeune homme nous a rejoué Mascarille, des *Précieuses ridicules*, avec infiniment de verve et de brio, et s'il n'est point arrivé à donner une physionomie absolument originale à ce rôle où l'ont précédé tant de comiques illustres — qui pourrait oublier Coquelin ? — on peut dire qu'il l'a su rendre, en dehors des traditions reçues, avec un cachet suffisamment personnel. Mais la belle et fine leçon de diction que nous donna Mlle Leconte, une Madelon tout simplement « magistrale », et que de relief en le Jodelet de M. Georges Berr !... Et voilà comment la fête des nouveaux devint le triomphe des aînés... La soirée avait agréablement com-

mencé par *Jean-Marie*[1], ce joli bijou littéraire de M. André Theuriet, très heureusement annexé au répertoire.

26 SEPTEMBRE. — Mlle Delvair joue pour la première fois le rôle de Jocaste dans *Œdipe-Roi*. Mlles Géniat et Roch sont les coryphées des jeunes filles thébaines.

27 SEPTEMBRE. — Mlle Leconte se fait applaudir, en matinée, dans Jacqueline du *Bonhomme Jadis*, où elle est toute charmante de grâce, de naturel et d'esprit.

30 SEPTEMBRE. — *Phèdre*, interprétée par Mmes Segond-Weber, Lara, Delvair, Roch, MM. Albert Lambert et Paul Mounet, est donnée, à la salle Wagram, comme gala populaire des Trente ans de théâtre; causerie de M. Arthur Pougin.

3 OCTOBRE. — Mlle Cécile Sorel joue le rôle d'Elmire dans *Tartuffe*. — Mlle Cécile Sorel est une jolie femme — je n'ai, certes, pas à vous l'apprendre — et qui plus est, une femme très intelligente. Elle a voulu entrer au Théâtre-Français : elle y est entrée. Elle a voulu avoir du succès : elle en a eu. Elle désire — désir bien légitime — être nommée sociétaire le plus tôt possible : ce sera, sans doute chose faite à la fin de l'année. Chose faite et bien faite, ajouterons-nous : Mlle Sorel n'est pas seulement une fort jolie femme qui a de très bons et de très chauds amis, elle a du talent et tout ce qu'il faut, vraiment, pour tenir d'agréable

---

1. DISTRIBUTION. — Jean-Marie, M. *Jacques Fenoux*. — Joël, M. *Ravet*. — Thérèse, Mlle *Géniat*.

façon l'emploi des grandes coquettes qui présentement, depuis le départ de Mlle Marsy — aujourd'hui Mme la comtesse de Vassart d'Hozier — n'a pas de titulaire. Mlle Sorel, avons-nous dit, a du talent : elle l'a prouvé dans la marquise d'Auberive des *Effrontés* et dans la marquise de Prie de *Mademoiselle de Belle-Isle* ; elle l'a prouvé dans Célimène du *Misanthrope*, et le prouvera un jour dans Elmire de *Tartuffe*, que, délicieusement costumée, très sobre et très vraie, elle a jouée cette première fois avec une simplicité un peu menue : l'ampleur et l'autorité viendront plus tard ; on ne s'improvise pas du premier coup une Arnould-Plessy. Qui, d'ailleurs, a connu Arnould-Plessy ?... Cette représentation a été le triomphe de Silvain, absolument maître aujourd'hui du rôle de Tartuffe, comme M. Leloir — qui faisait Orgon — est maître de celui d'Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, où il récoltait quelques jours après de si belles ovations en une soirée des Trente ans de théâtre donnée à Trianon. Notons également — c'était, avec l'apparition de Mlle Sorel, le seul fait nouveau de l'interprétation du chef-d'œuvre de Molière — le début, dans Cléante, de M. Garry, excellent raisonneur.

6 OCTOBRE. — Au théâtre Victor Hugo (naguère Trianon), l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, donne l'*Ecole des Femmes*[1] précédée d'une causerie de M. Léopold Lacour.

---

1. DISTRIBUTION. — Arnolphe, M. *Leloir*. — Horace, M. *Dehelly*. — Un notaire, M. *Joliet*. — Oronte, M. *Villain*. — Enrique, M. *Ravet*. — Chrysalde, M. *Hamel*. — Alain, M. *Croué*. — Agnès, Mlle *Muller*. — Georgette, Mlle *Kalb*.

8 OCTOBRE. — Dans l'*Irrésolu*, dont les représentations avaient été interrompues pendant l'été, Mlle Persoons remplace Mme Pierson dans le rôle de Mme Fontvannes, qu'elle avait créé lors de la première, et contribue, pour sa part, au succès de la soirée.

9 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Blanchette*, comédie en trois actes, en prose, de M. Brieux [1]. — En un remarquable feuilleton sur le répertoire moderne à la Comédie-Française, M. Adolphe Brisson démontrait dernièrement « pièces » en mains — c'est le cas de le dire — que notre premier théâtre littéraire devait s'enrichir de toutes les œuvres consacrées ailleurs par le succès. A quoi M. Jules Claretie, interwievé, répondait : « Dans son intéressant article, le jeune et brillant critique du *Temps* me conseille de prendre un certain nombre de pièces très belles et notamment le *Prince d'Aurec*, de M. Henri Lavedan. Les rôles du prince et de la princesse, dit M. Brisson, seraient admirablement tenus par M. Le Bargy et Mlle Sorel. Je partage tout à fait cet avis : M. le Bargy serait un prince d'Aurec exquis, et Mlle Sorel une princesse d'Aurec parfaite. Mais les créateurs de ces deux rôles, M. Mayer, qui appartient aujourd'hui à la Maison de Molière, et Mme Hading, qui en fit partie, sont heureuse-

1. DISTRIBUTION. — Rousset, M. *de Féraudy*. — Le cantonnier, M. *J. Truffier*. — Auguste Morillon, M. *Jacques Fenoux*. — M. Galoux, M. *Garry*. — Georges Galoux, M. *Laumonier*. — Morillon, M. *Siblot*. — Un voiturier. M. *Laty*. — Mme Rousset, Mme *Thérèse Kolb*. — Lucie Galoux, Mlle *Géniat*. — Elise Rousset, Mlle *Piérat*. — Mme Jules, Mlle *Lherbay*.

ment encore vivants. Pourquoi, bénévolement, donnerais-je au public le droit d'établir des comparaisons?... *Amoureuse*, de M. de Porto-Riche, est un chef-d'œuvre, nul ne songe à le contester, et je le déclare tout haut. Et pourtant, je trouverais dangereux de reprendre maintenant *Amoureuse*, que Mme Réjane a si superbement jouée. Je ne voudrais ni pour l'artiste du Vaudeville, qui a créé le rôle, ni pour la comédienne de la Maison de Molière, qui aurait à le reprendre, qu'on se se plût au jeu des comparaisons... » Voilà, vraiment, un scrupule bien exagéré! M. Claretie me permettra de lui dire que nous aimerions, au contraire, à voir Mlle Bartet dans *Amoureuse*, après Réjane, ou dans le *Passé*, après Mlle Brandès, et que nous trouverions de même infiniment curieuse la prise de possession, par Mlle Sorel, du rôle de la princesse d'Aurec, et celui du prince par M. Le Bargy, pour lequel il avait été spécialement écrit par M. Henri Lavedan. Le raisonnement de M. l'administrateur de la Comédie-Française nous paraît, d'ailleurs, manquer de logique. Au moment où il s'exprimait de la sorte, M. Claretie n'empruntait-il pas justement au Théâtre Libre et au Théâtre Antoine, où elle fut, dans l'origine, extrêmement bien interprétée, la *Blanchette* de M. Brieux, jouée un peu partout près de trois cent fois et jadis refusée dans tous les théâtres, à commencer par le Théâtre-Français lui-même. M. Brieux aura eu la bonne fortune, justifiée d'ailleurs par un talent vigoureux et sain, d'être le premier à mettre à la scène le problème de l'instruction populaire, pro-

blème si complexe et souvent si douloûreux en ses solutions contradictoires. Blanchette est la fille du cabaretier Rousset. Elle a eu quelque succès à l'école communale; par vanité, les parents l'ont poussée jusqu'au brevet d'institutrice. Elle a dix-huit ans, elle revient de pension avec des idées de grandeur, des goûts peu en rapport avec ceux de ses parents et avec son humble position. Elle a fréquenté des jeunes filles riches et a pris leurs préjugés. L'ignorance et la vulgarité de ses parents la choquent. On l'admire dans ce milieu modeste. On s'extasie devant ses réponses de perroquet bien stylé. Le père Rousset trouve cependant que la place d'institutrice promise par le Gouverment se fait bien attendre. Elle ne vient pas; le père, qui estime qu'on a dépensé beaucoup d'argent inutilement, s'aigrit; quelques « gaffes » de Blanchette au point de vue de l'emploi pratique de son instruction, son refus de servir les ordinaires clients du cabaret, exaspèrent Rousset. On en vient aux gros mots, aux querelles, aux coups. La jeune fille quitte sa famille. Elle apprend à connaître la vie, quelque chose de propre... Elle roule de désillusions en désillusions. Les hommes qui la désirent, ne la veulent que pour maîtresse. Elle travaille, et son ouvrage ne la nourrit pas. Dans une heure d'ennui, de désespérance, elle se vend et devient cocotte : première version de la pièce... C'est la fin de combien de jeunes filles élevées de la sorte ! En poussant d'une manière exagérée jeunes gens et jeunes filles à l'instruction, sans leur donner la place qu'il leur faisait espérer, l'État n'a fait que

des ratés et des « grues ». M. Brieux a développé cette thèse en deux actes remplis d'une très juste observation. Le baisser du rideau du second acte a lieu sur le départ irrité de Blanchette, nous laissant sous l'impression d'une œuvre originale, vigoureusement pensée, remplie de détails caractéristiques, où le bon sens et la finesse du penseur sont doublés de la dextérité de main d'un artiste. Son troisième acte était, dans le principe, logique et vraisemblable. Celui qu'il s'est donné la peine d'écrire depuis lors, et qui fut pour la première fois offert au public parisien quand le Théâtre-Libre devint le Théâtre Antoine, est beaucoup plus conventionnel. Que nous veut ce dénouement classique et heureux?... Rentrée au bercail, l'institutrice dévoyée épouse un brave paysan. Cette conclusion idyllique, qui rentre dans la formule du théâtre d'autrefois, nous paraît atténuer la force de l'exemple et la portée de la satire qui sont, en cette étude de mœurs, tableau souvent de premier ordre. La pièce est, d'ailleurs, on ne peut mieux jouée. M. de Féraudy est très sincère et très vrai dans le « père Rousset ». Il est tout à fait excellent dans la scène où, à bout de patience, il redevient le maître terrible qu'est le paysan dans sa maison. Mlle Piérat, au talent si souple et si sûr, a joué avec une rare intelligence le rôle de Blanchette. Elle est toute pleine de naturel, de chaleur et de sensibilité; elle a de plus la grâce nécessaire pour faire excuser et plaindre la sottise de son cœur. Mme Thérèse Kolb est parfaite en son rôle de mère. M. Truffier a pittoresquement dessiné le personnage du cantonnier courbé par le travail

et traînant péniblement ses pieds maigres dans des sabots trop grands. Et ce sont d'heureuses silhouettes que nous ont données Mlle Géniat, MM. Fenoux, Garry et Siblot, s'acquittant de leurs bouts de rôle avec leur talent coutumier.

Ce même soir, au Théâtre de Grenelle, avait lieu le trentième gala populaire de l'Œuvre des Trente ans de théâtre. On donnait les *Folies amoureuses*[1], précédées d'une causerie de M. Georges Bureau et suivies du *Toréador* d'Adolphe Adam, interprété par Mlle Korsoff, MM. Carbonne et Vieuille.

19 OCTOBRE. — Non contente de s'être fait souvent apprécier à l'Odéon, au Gymnase et au Vaudeville, Mme Raphaële Sizos avait publiquement affirmé son désir, fort légitime du reste, d'entrer au Théâtre-Français. Elle y débutait ce soir, dans l'*Aventurière*[2]. Début sans éclat, mais honorable en tout point. La nouvelle Clorinde a dit avec goût les tirades célèbres sur le repentir et la vertu. Ce qui lui manque en ce « grand rôle » c'est, nous ne dirons point la distinction et la séduction, mais le

1. DISTRIBUTION. — Crispin, M. *Coquelin cadet*. — Albert, M. *Pierre Laugier*. — Eraste, M. *Dehelly*. — Lisette, Mlle *Kalb*. — Agathe, Mlle *Marie Leconte*.

2. DISTRIBUTION. — Fabrice, M. *Mounet-Sully*. — Monte-Prade, M. *Silvain*. — Annibal, M. *Leloir*. — Horace, M. *Dehelly*. — Dario, M. *Ravet*. — Célie, Mlle *Muller*. — Dona Clorinde, Mme *Raphaële Sizos*.

Le 14 octobre, avait été célébré à Champagne (Seine-et-Oise), le mariage de M. Georges Berr, sociétaire de la Comédie-Française, professeur au Conservatoire, avec Mlle Jeanne Bertiny. Les témoins de M. Georges Berr étaient : M. Emile Berr, son frère, et M. Joseph Ascoli, son oncle; ceux de Mlle Jeanne Bertiny : M. Jules Claretie, administrateur général de la Comédie-Française, et M. Paul Gavault. Le voyage de noce de M. Georges Berr devait être des plus courts ; le jeune sociétaire jouait en effet, le lendemain soir, le rôle du laquais dans *Ruy Blas*, en remplacement d'un camarade pris par le gala de l'Opéra.

« panache ». Et après une soirée où elle n'approcha vraiment ni de Mme Arnould-Plessy, que nous avons vue, hélas ! dans un passé dont nous voulons oublier la date, ni de la belle Croizette, qui faisait si merveilleusement comprendre la folie du vieillard épris de ses charmes, on peut encore se demander si Mme Sizos a le droit d'aspirer, à la Comédie-Française, à briller autrement qu'au second rang... Comme toujours, Leloir a été étourdissant en Annibal, Silvain de belle prestance en Monte-Prade, Dehelly et Mlle Muller furent de gentils amoureux. Encore qu'il se sentît lui-même légèrement marqué pour un emploi qui demande de la jeunesse, M. Mounet-Sully reprenait, en la circonstance, le rôle de Fabrice qu'il n'avait pas joué depuis bien longtemps. Il semblait y marcher « dans son rêve étoilé », tout surpris des événements qui se passent dans sa famille... Excellent, d'ailleurs, dans les moments de passion où le public retrouvait avec un vif plaisir l'artiste de haute et incontestable valeur qu'il a coutume de tant applaudir. — Dans l'aimable comédie de M. Auguste Germain, le *Bonheur qui passe*, par laquelle se terminait gaiement le spectacle, Mlle Muller, quelque peu terne dans l'*Aventurière*, se montrait parfaite, et tout à fait dans les traditions de la maison : son succès fut mérité.

20 OCTOBRE [1]. — Les *Folies amoureuses*, inter-

---

1. Extrait du rapport sur le budget des Beaux-Arts, de M. Massé, relatif à la Comédie-Française :

Tout d'abord, nous sommes heureux de constater que les difficultés qui s'étaient élevées autrefois au point de vue administratif sont aujourd'hui entièrement aplanies. Elles n'étaient d'ailleurs que la mani-

prétées comme dessus, faisaient les frais du 31e gala populaire de l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, donné au Théâtre Moncey.

21 octobre. — La Comédie faisait, après les vacances, une brillante reprise de *l'Autre Danger*, la si délicate et poignante pièce de M. Maurice Donnay. Le succès de l'œuvre et de l'interprétation a

---

festation d'un esprit qui a toujours régné parmi les sociétaires. Ils sont à la fois heureux de recevoir l'investiture et l'aide de l'Etat et impatients d'en sentir la tutelle. C'est pourtant à l'Etat et à la nomination d'un administrateur (décret de 1850) qu'ils doivent leur prospérité. Jusque-là, se dirigeant eux-mêmes, ils avaient plus d'une fois abouti à la perspective d'une liquidation. L'Etat et son représentant les gênent quelquefois, mais les protègent, et la société est assurée du lendemain par l'Etat lui-même. Les incidents regrettables qui ont eu lieu jadis ont été provoqués par la suppression du Comité de lecture et la remise du choix des pièces au seul administrateur. Il y a là, en effet, une question particulière qui mérite l'attention. L'administrateur ne pouvait être condamné à jouer des pièces qu'il n'avait pas reçues et dont il était pourtant responsable et devant le public et devant la Société des Comédiens français elle-même. D'un autre côté, cette Société doit maintenant jouer des pièces reçues par le seul administrateur, et ses bénéfices, ses partages de fin d'année sont soumis à l'aléa de ces choix. Peut-être y aurait-il lieu de faire élire ou d'élire une Commission consultative de lecture comme il y a une Commission des comptes pour l'examen des dépenses. La réception finale n'en resterait pas moins à la discrétion, au jugement de l'administrateur, mais du moins les représentants de la Société auraient donné leur opinion. Le succès a permis jusqu'ici à l'administrateur de montrer que la mesure prise n'était point périlleuse, et c'est au temps qu'il faut maintenant laisser faire le reste.

La situation financière pour l'année courante se présente sous d'heureux auspices. Cette situation ne se calcule pas avant la fin de l'exercice, au 31 décembre.

Au 31 décembre 1902, les dépenses avaient été de 2 millions 012.786 fr. 10, et les recettes de 2,540, 103 fr. 65.

Au 31 juillet 1903, les dépenses sont (sauf imprévu) de 1,081, 750 fr. 85 et les recettes de 1.701.972 fr. 65. L'année parait donc devoir être bonne, mais l'imprévu étant la loi des théâtres, il convient d'en attendre la fin.

La situation financière, en résumé, de même que la situation morale, est excellente, et il faut espérer que pendant la saison qui va s'ouvrir, de nouveaux succès viendront s'ajouter à ceux qui, jusqu'ici, ont été enregistrés, apportant gloire et profits pour la Maison et pour les artistes de talent qui composent la troupe du Théâtre-Français.

été aussi grand qu'au premier jour. D'ailleurs tous les artistes de la création avaient repris leurs rôles, et M. Maurice Donnay, justement témoin de l'enthousiasme du public, félicitait vivement Mlle Bartet, Mlle Piérat, Mlle Sorel, M. Le Bargy, M. de Féraudy qui, malgré le travail de ses dernières créations, avait tenu à reparaître dans le personnage d'Etienne Jadin. Au moment où il quittait le Théâtre-Français, M. Maurice Donnay recevait de Bruxelles un télégramme lui apprenant que *l'Autre Danger* — dont c'était la première représentation au Parc — venait d'être joué au milieu des acclamations du public.

26 OCTOBRE. — Autre reprise d'un succès interrompu pendant l'été : celle — à la 41e représentation — de *Les Affaires sont les Affaires*[1]. L'œuvre puissante de M. Octave Mirbeau a été accueillie aussi chaleureusement que le soir de la première à Paris, aussi chaleureusement que dans tous les théâtres d'Europe où on la joue actuellement. Tous les interprètes, M. de Féraudy en tête, étaient longuement applaudis.

8 NOVEMBRE. — On donnait, en matinée, le *Marquis de Priola*, la belle et curieuse pièce de M. Henri Lavedan qui, après plusieurs mois d'interruption, reparaissait sur l'affiche, interprétée par ses principaux créateurs — M. Le Bargy, en tête, qui a fait du marquis de Priola un Don Juan de grande allure rappelant celui de Molière.

1. M. Jacques Fenoux prendra bientôt possession du rôle de Lucien Garraud et saura y imprimer sa personnalité. Mlle Géniat abordera celui de Germaine Lechat, créé par Mlle Lara, et s'y montrera très adroite et très intelligente comédienne.

14 NOVEMBRE. — Les *Affaires sont les Affaires* se donnent en matinée, suivant l'autorisation de M. Octave Mirbeau, au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques. La pièce produit un superbe effet ; tous les interprètes en sont chaleureusement applaudis, rappelés après chaque acte et acclamés [1].

21 NOVEMBRE. — La Comédie donnait devant une superbe assemblée la cinquantième de *Les Affaires sont les Affaires*, de M. Octave Mirbeau. En fêtant une des plus belles œuvres dramatiques de ces dernières années, en même temps qu'un des plus admirables penseurs et écrivains de notre époque, on pouvait féliciter M. Jules Claretie qui, contrairement à l'avis du Comité, fut seul à croire à la pièce, à la recevoir, et à la représenter malgré tout [2].

1. Après la comédie, M. Mounet-Sully déclamait, avec sa belle autorité de tragédien, les *Pauvres Gens*, de Victor Hugo ; Mlle Bartet a délicieusement dit un poème de Victor Hugo, *Lorsque l'enfant paraît*, et une poésie de Boursault : *l'Amour, la Vieillesse et la Folie ;* M. Coquelin cadet a soulevé des tempêtes de rires avec deux de ses spirituels monologues, *Modernes*, de M. Jules Mesnier, et *les Chanteurs*, de M. Thinet. Très belle matinée, en somme, à la suite de laquelle M. Jules Claretie a reçu la dépêche suivante, datée de Montpellier et signée Coquelin aîné : « Merci à vous, à Mirbeau, à tous mes camarades pour la matinée d'aujourd'hui. Je suis avec vous de tout cœur .»

2. — L'administration et l'auteur avaient profité de cette circonstance pour réunir au foyer des artistes, à l'issue de la représentation, les vaillants interprètes de cette curieuse pièce, les chefs de service de la Maison de Molière et quelques amis. Réunion toute intime et qui fut toute cordiale. L'invitation portait un verre de champagne, et, c'était une manière de dire qu'un buffet serait dressé au foyer, autour duquel des mains seraient joyeuses de se serrer. M. Mounet-Sully, doyen, assistait à cette petite réunion, ainsi que M. Charles Prud'hon, inspecteur général. M. Jules Claretie, administrateur général, en quelques mots empreints d'émotion, a chaleureusement félicité l'auteur et les interprètes. Il a rappelé que M. Mirbeau, en lui remettant son manuscrit, lui

26 NOVEMBRE. — La représentation de l'*Irrésolu*, offrait cela de piquant que M. Georges Berr, le jeune comédien-auteur, jouait le rôle d'Antoine, à la place de M. Siblot, qui prenait lui-même possession de celui de Le Petit Fouchard, créé par Coquelin cadet. M. Georges Berr avait très plaisamment composé son rôle, et faisait rire toute la salle par son flegme comique et sa bonne humeur. Sans rien prendre de son prédécesseur, M. Siblot jouait Le Petit Fouchard avec beaucoup d'intelligence et d'adresse [1].

1er DÉCEMBRE. — On inaugurait les abonnements de la saison par un spectacle composé du *Barbier de Séville* et de l'*Etincelle* [2]. Dans la célèbre pièce de Beaumarchais, dont les interprètes retrouvaient leur succès de l'avant-veille, M. Siblot jouait au pied levé — avec beaucoup de rondeur et de franchise comique — le rôle de Bartholo, aux lieu et place de M. Laugier souffrant. La jolie comédie de Pailleron valait ensuite de vifs applaudisse-

avait dit : « C'est une bataille que je vous apporte. » Et l'administrateur avait été le premier à prédire la victoire qui devait en résulter. M. Claretie a trouvé aussi quelques mots bien sentis pour la presse, toujours si soucieuse des grands intérêts de la Comédie. M. Octave Mirbeau, très ému lui-même, a remercié l'administrateur et ses interprètes. Ne pouvant embrasser tout le monde, il a embrassé Mme Pierson pour tous. On a causé quelques instants et l'on s'est séparé avec l'espoir, qu'avait du reste exprimé M. Claretie dans son allocution, que M. Mirbeau apporterait encore de belles œuvres à la Maison de Molière.

1. — On avait installé, ce même jour, dans le foyer-serre du Théâtre-Français, un superbe buste en marbre de Sophie Croizette, par le sculpteur Franceschi, offert par M. Carolus Duran. On plaçait au foyer des artistes le portrait de Delaunay, donné par la veuve de l'illustre comédien.

2. DISTRIBUTION. — Raoul, M. *Le Bargy*. — Mme de Reisac, Mlle *Cécile Sorel*. — Antoinette, Mlle *Dussane*.



ments à M. Le Bargy, à Mlle Cécile Sorel et à Mlle Dussane, qui continuait ses débuts par le rôle d'Antoinette, autrefois créé par Jeanne Samary et tenu en dernier lieu par Mlle Bertiny.

2 ET 4 DÉCEMBRE. — *Phèdre* [1] est donnée en représentation populaire des Trente ans de théâtre, d'abord, à Ba-Ta-Clan, précédée d'une conférence de Mme Jeanne Brémontier ; puis, au théâtre de Grenelle, accompagnée d'une causerie de M. Félix Decori.

17 DÉCEMBRE. — Le *Malade imaginaire* est joué au théâtre de Belleville : c'est le 36me gala populaire des Trente ans de théâtre, organisé de concert avec la Comédie-Française, par le très actif président de l'Œuvre, M. Adrien Bernheim.

19 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Dédale*, pièce en cinq actes, en prose, de M. Paul Hervieu [2]. — Trompée par le mari qu'elle n'a peut-être jamais cessé d'aimer, Mme Marianne de Pogis a divorcé. Puis, en dépit de l'opposition d'une mère dont la religion n'admet pas le divorce, elle s'est remariée, se décidant à accepter la main loyale de Guillaume Le Breuil qui l'adore passionnément. Le nouveau ménage a deux ans de calme exis-

1. DISTRIBUTION. — Thésée, M. *Paul Mounet*. — Hippolyte, M. *Fenoux*. — Théramène, M. *Ravet*. — Phèdre, Mme *S. Weber*. — Œnone, Mlle *Delvair*. — Aricie, Mlle *Géniat*. — Ismène, Mlle *Roch*. — Panope, Mlle *Lherbay*.

2. DISTRIBUTION. — Max de Pogis, M. *Le Bargy*. — Guillaume Le Breuil, M. *Paul Mounet*. — Villard-Duval, M. *Louis Delaunay*. — Hubert de Saint-Eric, M. *Henri Mayer*. — Le docteur, M. *Siblot*. — Un jeune paysan, M. *André Brunot*. — Marianne, Mlle *Bartet*. — Mme Villard-Duval, Mme *Pierson*. — Mme de Pogis, Mlle *Renée du Minil*. — Paulette, Mlle *Leconte*.

tence, quand le premier mari, Max de Pogis, sentant vibrer en lui la fibre paternelle, vient demander à Marianne de partager par moitié la garde de l'enfant que le tribunal a remise tout entière à la mère. La scène est admirablement belle; elle est, dans son éloquente simplicité, l'une des plus prenantes et des plus humaines de la nouvelle œuvre du probe auteur des *Tenailles* et de la *Course du Flambeau*. — « Je ne vous autorise à me parler, a dit Marianne, que comme le père de notre fils ». — « Je vous parlerai donc d'égal à égal » répond M. de Pogis. Et le voilà formulant ses revendications contre celui qui n'exerce, dit-il, l'amour paternel que comme un art d'agrément... Il a appris qu'on voudrait faire du frêle enfant un marin. — « Pauvre petit! » dit Marianne, que ne rallie guère une pareille idée, et qui, bientôt, tombe d'accord avec son premier mari. — « Vous êtes vraiment devenu le père de votre fils », conclut-elle apaisée. Et lui, de la remercier, tout ému : « Depuis longtemps, aucune parole ne me fut plus douce ». M. de Pogis a donc gagné sa cause et emmené son fils qui passera quelques semaines de vacances avec lui dans son château de Néranges. Mais, à peine arrivé, l'enfant tombe si dangereusement malade que la mère est en toute hâte appelée à son chevet. Et devant son berceau — le *Berceau* de M. de Brieux — les deux époux se retrouvent unis dans leurs angoisses et dans leurs espoirs. L'enfant est sauvé, mais Max de Pogis ne laissera pas repartir Marianne sans implorer son pardon de la trahison d'autrefois. Vous devinez ce

que devient l'entrevue suprême, en la chambre pleine des délicieux souvenirs de leur nuit de noce, entre ces deux êtres qui se sont aimés, qui s'aiment encore... Voici maintenant l'implacable et et inextricable « dédale » qui, si justement, donne son nom à l'œuvre, puissante et forte, de M. Paul Hervieu. Marianne a pu succomber à une minute d'affolement ; le réveil sera terrible ; elle ne peut appartenir à deux hommes... N'osant rentrer chez son mari, elle s'est refugiée chez ses parents, où Guillaume, qui la vient réclamer, reçoit d'elle l'épouvantable aveu. Fou de colère, il veut tuer son rival ; miraculeusement, celui-ci échappe à sa vengeance. Nous nous retrouvons en un parc du Dauphiné — beau décor de M. Jusseaume — au pied duquel coule un impétueux torrent — le *Torrent* de M. Maurice Donnay. Guillaume, qui est venu rejoindre Marianne, se déclare prêt à oublier. A quoi bon, si elle-même ne s'en sent point la force ? Le malheureux se demande alors si, de ses propres mains, il ne mettra point fin à une vie désormais sans but... quand apparaît Max de Pogis, impatient de revoir celle qu'il croit avoir reconquise. Les deux hommes sont face à face, et se crient leur haine. Max propose un duel à mort. Guillaume préfère une lutte immédiate, où, brutalement, il l'entraîne avec lui dans le torrent d'où l'on ne revient pas... La toile tombe avant que Marianne, qui appelle son fils égaré dans le parc, ait su le mélodramatique dénouement — le seul possible après tout, de cette noble tragédie en belle et bonne prose. Que si maintenant vous me

demandez ce qu'a voulu prouver au juste le brillant auteur du *Dédale*, vous me trouverez, certes, fort embarrassé de vous répondre exactement. Est-ce donc un chaud plaidoyer contre le divorce et ses funestes conséquences en ce qui touche les enfants ? Est-ce une curieuse redite de l'*Empreinte* de M. Abel Hermant : la femme restant indissolublement attachée à l'homme qui, le premier, lui révéla l'amour ? Ou bien M. Hervieu entend-il démontrer, comme le dit un instant, par la voix émue de la charmante Mlle Leconte, sa Paulette repentante — qu'il n'y a de tendresse véritable, entre mari et femme, que dans la présence d'un enfant ? Ou bien encore a-t-il tenté d'exalter la mère planant sur les conflits masculins ? — Ou — ce qui est possible — le jeune et talentueux académicien ne se proposait-il, cette fois, aucune thèse, et, renonçant à tirer une conclusion, s'est-il borné à nous offrir une situation supérieurement pathétique, un drame étonnamment vécu ?... Peu importe, d'ailleurs, pourvu qu'avec la haute sincérité qu'on lui connaît, l'illustre écrivain nous ait donné l'émouvant spectacle d'une pièce qui fait penser, et qu'ont interprétée à miracle les artistes de notre premier théâtre littéraire. Mlle Bartet, dont chaque création éveille si vivement la curiosité et suscite si profondément l'admiration, s'est encore, si l'on peut dire, cette fois, surpassée dans ce rôle complexe de Marianne, dont elle a rendu les phases les plus diverses, les nuances de la psychologie la plus fine, avec une incomparable maîtrise. Il était impossible d'y mettre une plus grande

vérité d'accents, de déployer plus de naturel abandon dans la passion, de marquer plus d'accablement dans la douleur. Et comme elle a joué, avec M. Le Bargy, cette scène du second acte — j'y reviens comme à un pur chef-d'œuvre — où tous deux ont arraché les larmes des spectateurs ! Aussi quels enthousiastes rappels de la salle entière, et quel succès mérité pour les éminents protagonistes ! M. Paul Mounet était bien, dans le bon et fruste Guillaume Le Breuil, le frappant contraste avec l'élégant premier mari de Marianne. Il a su donner au personnage toute la rudesse et toute l'âpreté qu'il fallait. Ce fut plaisir de voir un tragédien de sa valeur s'acquitter d'un rôle moderne avec cette aisance et cette autorité. A Mlle Marie Leconte était départie la jolie figure de Paulette, une jeune mondaine, parente de Marianne, qui, imbue des idées de sa caste, n'admet pas le divorce et trouve plus « comme il faut » de tromper son mari. Mais hélas ! ces plaisirs n'ont qu'un temps : la voilà bientôt rappelée aux tristesses de l'existence par la mort de son enfant, enlevé par la redoutable dipthérie qui épargna son petit cousin. Mlle Leconte fut aussi touchante en mère désolée que délicieusement sémillante en femme évaporée. Une exquise figure en les deux faces de son beau talent. Sous la perruque blanche, Mmes Pierson et Du Minil sont deux douairières attendrissantes et dignes. M. Delaunay a bien la correction du vieux magistrat, et M. H. Mayer toute l'abnégation que réclame son bout de rôle de mari aveugle et naïf. Ajoutons que la Comédie s'est mise en frais de su-

perbes décors, et que c'est avec amour que, pour la belle pièce de son ami M. Paul Hervieu, M. Le Bargy a réglé une mise en scène de tout point réussie.

21 DÉCEMBRE. — C'est le 264e anniversaire de la naissance de Racine. On donne *Phèdre* [1] où, entre MM. Albert Lambert fils et Paul Mounet, Mme Segond-Weber s'est montrée admirable, admirable de plastique et de diction. Ah! la belle tragédienne!... Puis, M. Silvain a dramatiquement rendu le fameux récit de Théramène. Ah! que M. Silvain aurait tort de quitter le Théâtre-Français, où, sous prétexte qu'il y a déjà dans la maison l'*Iphigénie* de Racine, M. Claretie se refuse à jouer l'*Iphigénie* de Jean Moréas. M. Claretie a tort, c'est évident; mais que M. Silvain serait donc mal avisé en partant! Sa place est à la Comédie-Française, et nulle part ailleurs. M. Georges Docquois s'était chargé d'écrire, pour la circonstance, l'à-propos traditionnel, et cet à-propos nous a paru charmant. Le *Renoncement* [2] s'appuie sur les références suivantes, tirées des « Mémoires sur la vie et les ouvrages de Jean Racine » par Louis Racine. « Il voulait purifier entièrement notre théâtre; mais ayant fait cette réflexion qu'il avait un meilleur parti à prendre, il prit le parti d'y renoncer pour toujours, quoiqu'il fût encore dans toute sa force, n'ayant qu'environ trente-huit

1. DISTRIBUTION. — Théramène, M. *Silvain.* — Hippolyte, M. *Albert Lambert fils.* — Thésée, M. *Paul Mounet.* — Aricie, Mlle *Lara.* — Phèdre, Mme *Segond-Weber.* — Ismène, Mlle *Géniat.* — Œnone, Mlle *Madeleine Roch.* — Panope, Mlle *Lherbay.*

2. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Dehelly.* — Racine, M. *Jacques Fenoux.* — Un valet, M. *Falconnier.* — La Tragédie, Mlle *Delvair.* — Mme Racine, Mlle *Géniat.* — Marie, Mlle *Yvonne Garrick*

ans... Ma mère porta l'indifférence pour la poésie jusqu'à ignorer toute sa vie ce que c'était qu'un vers; et m'ayant entendu parler, il y a quelques années, de rimes masculines et féminines, elle m'en demanda la différence; à quoi je répondis qu'elle avait vécu avec un meilleur maître que moi... » C'est M. Jacques Fenoux qui, très heureusement, personnifiait Racine, et Mlle Géniat qui représentait de la plus aimable façon Mme Racine. M. Dehelly et Mlle Yvonne Garrick figuraient très gentiment les amoureux de rigueur, et Mlle Delvair animait de sa beauté la Tragédie, annonçant au poète, détaché du théâtre, qu'il lui reviendra pour écrire *Esther* et *Athalie*. On a fort applaudi la pièce de M. Georges Docquois et ses excellents interprètes. La soirée se terminait par les *Plaideurs* [1].

23 DÉCEMBRE. — Mlle Cécile Sorel, dont les progrès incessants et le talent éprouvé sont des plus appréciés, et Mme Thérèse Kolb, dont le mérite dévoué est unanimement reconnu, sont nommées sociétaires [2].

---

1. DISTRIBUTION. — L'Intimé, M. *Truffier*. — Dandin, M. *Leloir*. — Petit-Jean, M. *Georges Berr*. — Chicaneau, M. *Pierre Laugier*. — Léandre, M. *Dehelly*. — Le souffleur, M. *Joliet*. — Isabelle, Mlle *Muller*. — La comtesse, Mme *Amel*.

2. — Par suite de ces deux nouvelles nominations et des augmentations résultant de la séance du Comité d'administration du 23 décembre, la situation des sociétaires se trouve actuellement fixée de la façon suivante, la date après chaque nom indiquant l'année de l'avènement au sociétariat:

Sociétaires à part entière :

MM. Mounet-Sully (1874), doyen ; Coquelin cadet (1879), Silvain (1883), Le Bargy (1887), de Féraudy (1887), Leloir (1889), Albert Lambert fils (1891), Paul Mounet (1891), Mmes Bartet (1881), Adeline Dudlay (1883) et Pierson (1886).

A onze douzièmes et demi, M. Georges Baillet (1887).

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
L'Autre Danger, comédie	4	»	84
Le Gendre de Monsieur Poirier, comédie	4	»	9
Gringoire, comédie	1	»	9
Le Passé, pièce	4	»	1
Le Mari de la veuve, comédie	1	»	11
Mademoiselle de Belle-Isle, comédie	5	»	11
L'Autographe, comédie	1	»	5
**Molière et sa servante*, à-propos en vers	1	15 janv.	3
Le Mémoire, à-propos en vers	»	»	2
Les Rantzau, comédie	4	»	6
Gertrude, pièce	4	»	4
La Joie fait peur, comédie	1	»	4
L'Ami Fritz, comédie	3	»	5
L'Autre motif, comédie	1	»	3
Le Tricorne enchanté, comédie	1	»	2

A neuf douzièmes et demi, M. Truffier (1888).

A neuf douzièmes, Mlle Muller (1887).

A huit douzièmes, MM. Georges Berr (1893), Pierre Laugier (1893), Raphaël Duflos (1896).

A sept douzièmes, Mme Segond-Weber (1902) et Mlle Brandès (1896). A propos de cette dernière, faisons remarquer qu'elle a toujours conservé sa situation de sociétaire, sa démission n'ayant pas été acceptée et le procès suivant son cours.

A six douzièmes et demi, M. Leitner (1896).

A six douzièmes, Mmes Kalb (1894), Renée du Minil (1896) et Lara (1899).

A quatre douzièmes, Mlle Marie Leconte (1902) et M. Dehelly (1902).

Enfin, à trois douzièmes, Mlle Cécile Sorel (1903) et Mme Thérèse Kolb (1903).

Soit, en tout, deux cent quarante-cinq douzièmes et demi employés.

Le 30 décembre, avait lieu, comme tous les ans à cette époque, l'assemblée générale des sociétaires hommes et dames. Tous étaient présents, sauf M. Pierre Laugier, qui s'était excusé pour cause d'indisposition. La séance a été présidée par M. Jules Claretie, administrateur général, qui, dans une brève allocution, a exposé les heureux résultats de l'année expirée et a confirmé que la part de sociétaire s'élèverait pour l'exercice 1903 au moins à la somme de 26,000 francs et peut-être davantage. Le chiffre définitif ne sera fixé qu'au mois de mars suivant, quand tous les comptes de l'exercice auront été apurés. Nous verrons alors que cette part sera exactement de 30.000 francs. Puis l'administrateur général a présenté le budget de 1904, qui a été voté à l'unanimité.

RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendante l'anné
Hernani, drame en vers	5	»	11
Les Burgraves, drame	3 parties	»	5
Denise, pièce	4	»	8
Le Fils naturel, comédie	5	»	4
Les Romanesques, comédie en vers	3	»	7
Louis XI, drame en vers	5	»	3
La Femme de Tabarin, tragédie-parade	1	»	12
**Sans lui*, comédie	1	16 mars	13
Il ne faut jurer de rien, comédie	3	»	10
Œdipe-Roi, tragédie	5	»	10
La Revanche d'Iris, comédie en vers	1	»	9
Le Bonhomme Jadis, comédie	1	»	4
Au Printemps, pièce	1	»	8
**1807*, comédie	1	7 avril	15
Bataille de dames, comédie	3	»	12
Le Testament de César Girodot, comédie	3	»	2
**Les Affaires sont les Affaires*, pièce	3	20 avril	56
Le Monde où l'on s'ennuie, comédie	3	3 mai	20
Horace et Lydie, comédie en vers	1	»	5
On ne badine pas avec l'amour, drame	3	»	3
Corneille et Sully, à-propos	1	»	5
La Fille de Roland, drame en vers	5	»	8
**Médée*, drame en vers	3	20 juin	20
**Les Ames en peine*, comédie	3	2 juillet	4
Mademoiselle de la Seiglière, comédie	4	»	5
Le Flibustier, comédie en vers	3	»	6
**L'Irrésolu*, comédie	4	21 juillet	27
Le Rez-de-chaussée, comédie	1	»	4
Le Bonheur qui passe, comédie	1	»	2
Ruy-Blas, drame en vers	5	»	7
Les Demoiselles de Saint-Cyr, pièce	4	»	1
Le Dernier Madrigal, à-propos	1	21 sept.	1
François le Champi, pièce	3	»	1
**Jean-Marie*, drame en vers	1	25 sept.	8
Blanchette, comédie	3	9 octob.	18
L'Aventurière, comédie en vers	4	»	6
L'Enigme, pièce	2	»	10
Le Marquis de Priola, pièce	3	»	8
L'Etincelle, comédie	1	»	3
**Le Dédale*, pièce	5	19 déc.	8
**Le Renoncement*, à-propos	1	21 déc.	1

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Tartuffe, comédie en vers	5	»	7
Le Mercure galant, comédie en vers	4	11 janv.	2
L'École des femmes, comédie en vers	5	»	5
La Critique de l'École des femmes, com.	1	»	2
Le Misanthrope, comédie en vers	5	»	9
Le Bourgeois gentilhomme, comédie	5	»	4
Les Ménechmes, comédie en vers	5	»	3
Le Dépit amoureux, comédie en vers	2	»	7
Le Cid, tragédie	5	»	6
Rodogune, tragédie	5	»	2
Andromaque, tragédie	5	»	5
L'Avare, comédie	5	»	6
Berénice, tragédie	5	»	3
Le Mariage forcé, comédie	1	»	10
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	6
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	12
Crispin médecin, comédie	1	12 février	3
Horace, tragédie	5	»	4
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	5
Mithridate, tragédie	5	»	3
L'École des maris, comédie en vers	3	»	2
Phèdre, tragédie	5	»	3
Le Joueur, comédie en vers	5	»	4
Le Barbier de Séville, comédie	4	»	5
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	7
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	1
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5	»	1
Le Jeu de l'Amour et du Hasard, comédie	3	»	3

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE[1]

Cinq ouvrages nouveaux : *Titania*, de M. Georges Hüe, *Muguette*, de M. Edmond Missa, la *Petite Maison* de M. William Chaumet, la *Tosca* de M. Puccini, la *Reine Fiammette* de M. Xavier Leroux ; la brillante mise au répertoire de *Werther* de M. Massenet, la reprise de *Cendrillon*, de la *Traviata*, du *Toréador* et de *Phryné* : tel est le bilan de l'année 1903, dont nous allons rappeler en détail les divers événements.

Ainsi, noterons-nous tout d'abord, dans la *Carmélite* de MM. Catulle Mendès et Reynaldo Hahn, la définitive prise de possession par Mlle Cesbron du rôle de Mlle de la Vallière, que venait de créer Mlle Emma Calvé ; puis, dans *Louise* de M. Gustave Charpentier, le début de Mlle Bril, l'une des lauréates des derniers concours du Conservatoire.

20 JANVIER. — Première représentation de *Titania*, drame musical en trois actes de Louis Gallet et M. André Corneau, musique de M. Georges

---

1. — Directeur : M. Albert Carré; Secrétaire général : M. Léon Jancey.

Hüe[1]. — Nous avions toujours pensé que le jour où M. Georges Hüe se présenterait au théâtre, muni d'un livret correspondant à son genre de talent, il ne tarderait pas à y conquérir une place digne de son réel mérite. Grâces soient donc rendues à l'ingéniosité du bon Gallet et de son avisé collaborateur André Corneau : autant le fâcheux *Roi de Paris* — qui, si peu de temps, hélas! régna sur la scène de l'Opéra — s'accordait mal avec le tempérament de ce compositeur de charme, autant — malgré, ou peut-être même à cause de son manque d'action et d'émotion, le légendaire poème de *Titania* semblait merveilleusement approprié à sa nature d'élégiaque et de rêveur. C'est, croyons-nous, dans le prélude du *Songe d'une nuit d'été*, de Shakespeare, que se trouve le simple épisode de *Yann le Rimeur*, d'où nos librettistes ont adroitement tiré les trois actes que nous allons résumer ici en quelques lignes. Tandis que, dans la clairière de l'antique forêt, des jeunes filles dansent au son d'un orchestre rustique, le vieux berger Mathias les invite à garder leurs amoureux du regard tentateur de Titania la blonde. Et Yann chante la verte fraîcheur des mousses et la nature aux mille secrets, qui l'attire vers l'inconnu, toujours plus haut, sous les ailes d'or de son rêve. C'est en vain que la douce Hermine essaie de le retenir : Yann repousse son amour ingénu, folle-

1. DISTRIBUTION. — Yann, M. *Maréchal*. — Obéron, M. *Allard*. — Mathieu, M. *Delvoye*. — Titania, Mme *J. Raunay*. — Hermine, Mme *Marguerite Carré*. — Robin, Mlle *De Craponne*. — Une fée, Mlle *Cortez*. — Philida, Mlle *Chasles*.
Danses réglées par Mme Mariquita.

ment affamé de l'idéale tendresse et de l'éternelle ivresse. Et comme est venue la nuit, enveloppant d'ombre les lointains de la forêt, Yann s'étend dans les bruyères sous le chêne des fées. Bientôt la lune blanche et pure monte à travers les branches et les taillis, inondant la clairière de ses rayons argentés. Un cor lointain se fait entendre : c'est Titania surgissant dans une éclatante lumière, devant Yann extasié. — « Toi, chimère, et pourtant réalité, je t'aime, je t'adore, » s'écrie Yann. — « Donne-moi ta vie et ton âme, répond-elle ; je te donnerai en échange l'incessante volupté ». Et, sur un cheval blanc comme l'écume de la mer, Titania l'emporte, à travers les espaces infinis, dans son palais aérien. Voici maintenant le séjour féerique d'Obéron, que vient éveiller de son lourd sommeil le jeune Robin, son fils bâtard, lui contant la dernière fredaine de son incorrigible femme. — « Comment veux-tu qu'on soit fidèle pendant toute une éternité ? » lui fait logiquement observer le roi des génies. — « En attendant, on rit de vous : la lune vous fait les cornes... » Et lorsque Titania ramène Yann le Rêveur, prête à se donner à lui, Obéron se venge, sur le tard, de son inconstante épouse, en la condamnant — cela la changera, dit-il — à l'aveugle fidélité, et en ordonnant que tout croule autour de Yann endormi dans la forêt glacée ; il n'aura vu s'ouvrir les bras de Titania que pour la perdre et désespérer à jamais. Vainement encore la douce Hermine tente de le consoler : il meurt des rêves qu'il n'a pu vivre, entraînant avec lui la pauvre fille qui lui a consacré

son amour. Et dans la solitude blanche du glacial hiver, le berger Mathias passe sous les arbres d'un pas lourd, appuyé sur un bâton :

Les jours de rigueur sont venus,
Tristesse et froidure !
Avec les muguets et les lis,
Dormez, amours ensevelis,
Rien ne dure !...

Sur ce poème — plus symphonique que dramatique — le très distingué compositeur de *Rubezhall* a écrit une œuvre pittoresque et séduisante, qui, par ses habiles procédés de développement, par la chatoyante couleur de son instrumentation, par mille détails prouvant son sûr et impeccable métier, se rapproche quelque peu de Weber — le sujet d'*Obéron* n'y prêtait-il pas ? — et de Wagner — qui oublierait donc les *Murmures de la forêt ?* — affirmant en plus d'une page, mais sans aucune véritable réminiscence, une avouable parenté avec ces maîtres à jamais glorieux. Si M. Georges Hüe connaît à point les sublimes partitions de Wagner, je n'ai point à vous l'apprendre. — (Se souvient-il du temps — c'était l'année de la première de *Parsifal* — où, visitant Nuremberg avec MM. Vincent d'Indy, Marcel Girette et Camille Benoît, nous le rencontrâmes dans la grande salle de l'hôtel de ville, en compagnie de son ami Henri Amic... Un piano était là : M. Hüe l'ouvrit, et nous joua — par cœur — la partition, presque entière, des *Maîtres Chanteurs*, quinze ans avant qu'ils ne fussent donnés à l'Opéra ?...) Jamais Mme Jeanne Raunay ne s'affirma plus en beauté et plus en

voix que dans *Titania*, reine majestueuse autant que voluptueuse. Et, comme contraste, sous les traits de l'amoureuse ingénue, cruellement délaissée, c'est Mme Marguerite Carré, au charme juvénile, à l'organe aussi pur que son nom d'Hermine. Vive et alerte, Mlle de Craponne prête au travesti Robin sa gaieté et sa fantaisie. Quelle sûreté, quelle ampleur et quel timbre exquis possède M. Maréchal, ce Yann le Rimeur que toujours on voudrait entendre! M. Allard sait dominer de sa bonne voix de basse les éléments auxquels commande Obéron, et M. Delvoye psalmodie comme il faut la chanson mélancolique du berger philosophe. Aérienne Loïe Fuller, Mlle Chasles est la grâce même en ce décor planétaire, où M. Albert Carré a trouvé de suaves effets de féerique lumière et de délicieuse coloration. Et, depuis la forêt ensoleillée du premier acte, ensevelie, au dernier, sous son épais manteau de neige et de glace, le spectacle reste admirable — est-il besoin d'y insister? — comme aussi est excellente l'exécution orchestrale, sous la savante direction de M. Luigini.

29 JANVIER. — Les bals de l'Opéra-Comique, autrefois tant à la mode, renaissaient pour une nuit à l'occasion de la loterie organisée par M. Albert Carré au profit de la caisse des retraites de son personnel[1], dont le produit net s'élevait à la

1. — Le bal était précédé d'une très belle représentation théâtrale, à laquelle avait pris part la vaillante troupe de l'Opéra-Comique, augmentée d'une foule d'étoiles de café-concert, et au cours de laquelle une quête fructueuse avait été faite au profit des pêcheurs bretons. Après que chacun eût reçu sa part légitime de bravos, les flonflons de

respectable somme de soixante-cinq mille francs. Plus de treize cents lots avaient été offerts par une foule d'artistes peintres, sculpteurs et graveurs, par plusieurs directeurs de journaux et de théâtres, par MM. Loubet et Chaumié.

31 JANVIER. — *Philémon et Baucis,* interprété par Mlle Korsoff, MM. Vieuille, Rothier et Minville, est donné par l'Œuvre française des Trente ans de théâtre à la salle Humbert de Romans.

2 FÉVRIER. — M. Cossira, engagé pour une série de représentations, se fait applaudir dans *Carmen.*

4 FÉVRIER. — Matinée organisée par la Société de secours aux victimes de la mer[1]. — La septième

---

l'orchestre annonçaient l'ouverture du bal, et valses, polkas et quadrilles se succédaient animés et joyeux. Le clou de ce bal était le « pas russe », crânement enlevé par Mlle Richomme et les élèves de danse de l'Opéra-Comique, une nouvelle création de Mme Mariquita, la maîtresse de ballet dont il est inutile, n'est-ce pas? de vanter l'ingéniosité. Au milieu de la foule qui se mêlait aux danses, nous reconnaissons: M. Albert Carré en ami Fritz, Mme Carré en Alsacienne — une jolie, très jolie Alsacienne, soit dit en passant — Mme Gandrey en Sultane, Mme Vizentini en Guimard, M. Vizentini en invalide, M. Fugère en maire de village, Mme Fugère en Hollandaise, Mlle de Craponne en ribaude, M. Delaquerrière en Fra-Diaviolo, M. Bianchini en chasseur d'Afrique, M. Raynaldo Hahn, l'auteur de la *Carmélite*, en seigneur danois, M. Jusseaume en Louis XIII, Mlle Gillard en Rosine du *Barbier*, Mlle Pierron en Directoire, Mlle Tiphaine en Musette. M. Vieuille en Brahmine, Mlle Dumesnil en paysanne souabe, Mlle Litini en fifre Louis XV, Mlle Richomme en Moujik, Mlle Polaire en Claudine à l'école, M. Mesmaecker, en soldat de Sambre-et-Meuse. Les flonflons de l'orchestre ne cessèrent de résonner que lorsque l'horloge eut marqué six heures. Alors seulement, mais alors seulement, le passant matinal eût pu voir, emmitouflées dans de chaudes pelisses, des femmes exquises qui sortaient de l'Opéra-Comique, pressées de regagner leurs voitures. Toutes avaient l'air joyeux. Et cette joie s'explique, car ces femmes charmantes s'étaient diverties au profit d'une œuvre vraiment intéressante.

1. — Le programme comportait l'exécution de *Lilie et Tonton* une aimable pièce en un acte, de M. Léon Jancey, jouée avec succès par Mlle Dieterle et M. Greyval, des Mathurins ; le troisième acte du *Roi*

représentation de *Titania* s'accompagnait, le soir, de la reprise du *Toréador* d'Adam[1], brillamment enlevé par ses trois interprètes.

12 FÉVRIER. — Reprise de la *Traviata* de Verdi[2]. — M. Albert Carré a fait preuve de goût — comme toujours, du reste — en remontant la *Traviata* dans les décors, les costumes et les toilettes du second Empire. Nous avions toujours rêvé de voir jouer la *Traviata* en costume moderne ; dans les habits du temps passé, pourpoint, mousquetaires ou tenue Pompadour, la pièce n'a pas l'ombre de sens commun. La *Dame aux Camélias* n'est pas une action qui puisse se transplanter indifféremment dans un siècle ou dans un autre ; c'est un drame bourgeois, exclusivement relatif aux mœurs de notre temps et qui devient ridicule dans un milieu différent. Concevez-vous, par exemple, l'intervention du père chez l'amie de son fils avec d'autres mœurs que les nôtres ? Dans le libretto italien, ce père prend la tournure d'une sorte de

---

d'Ys, interprété par MM. Beyle, Delvoye, Viguié, Mmes Marie Thiéry et Coulon, de l'Opéra-Comique ; le cinquième acte de *Ruy Blas*, joué par MM. Mounet-Sully, Albert Lambert et Mlle Lara ; le troisième acte du *Nouveau Jeu*, enlevé avec un entrain particulièrement brillant par Mlle Jeanne Granier et M. Albert Brasseur ; le ballet de la *Vivandière*, de Benjamin Godard, interprété par Mlles Dugué et Litini et le corps de ballet de l'Opéra-Comique. Quelques intermèdes, parmi lesquels MM. Lucien Fugère, Jean Périer, Mme Simon-Girard, M. Yann Nibor, dans ses chansons et poèmes de la mer ; Mmes Jeanne Marcy, Louise Grandjean et Vaguet, de l'Opéra, etc...

1. DISTRIBUTION. — Tracolin, M. *Carbonne*. — Don Belflor. M. *Vieuille*. — Caroline, Mlle *Korsoff*.

2. DISTRIBUTION. — Georges d'Orbel, M. *Beyle*. — D'Orbel, M. *Fugère*. — Le vicomte, M. *Jahn*. — Le marquis, M. *Viguié*. — Le docteur, M. *Rothier*. — Le baron, M. *Durand*. — Un domestique, M. *Delahaye*. — Violetta, Mlle *Garden*. — Clara, Mlle *Daffetye*. — Annette, Mlle *Costès*. — Une bohémienne, Mlle *Gilard*.

vieux conseiller de parlement réclamant son enfant à une Ninon, à une Marion, à une beauté quelconque de la place Royale ; le ton de la scène, la scène elle-même, jurent avec le costume de ceux qui la jouent. En ce temps-là, l'unique réclamation du père de famille eût consisté en une bonne lettre de cachet pour monsieur son fils et un logement au Fort-l'Evêque pour la demoiselle. La joyeuse et gaillarde vieille France, peu sensible, en somme, et pas du tout sentimentale, n'aurait pas eu assez d'éclats de rire pour un auteur qui eût voulu lui représenter un personnage de courtisane langoureuse, mélancolique et poitrinaire. Amoureuse, soit ! La Fontaine en a donné le parfait modèle ! mais voyez dans quel ton aimable et mi-souriant il a maintenu le sentiment qu'il dépeint ! La courtisane languissante et « lamartinienne » est une création de notre temps ; c'est presque déjà même de l'histoire ancienne... Quoi qu'il en soit, j'en conclus que pour rester dans la vraie couleur, la *Traviata* doit être jouée en costume contemporain. Carvalho y avait pensé, croyons-nous. Il recula à cause de la musique. — « Comment voulez-vous, disait-il, qu'un ténor en habit noir, en cravate blanche et en bottes vernies, attaque sur le devant du théâtre ces cavatines, ces cabalettes italianissimes dont est remplie la partition de Verdi ? En voyant ces messieurs gantés de blanc et en entendant la musique, la première pensée du spectateur sera de s'imaginer qu'ils vont danser le cotillon ». Plus hardi que son prédécesseur, M. Albert Carré a osé nous montrer la *Traviata* dans les costumes qui lui

conviennent, et a très heureusement triomphé de la difficulté. Et si M. Fugère — le portrait frappant de feu le docteur Fauvel — apparaissant, au second acte, avec son pantalon à carreaux et son gris bolivard, nous a un peu donné l'impression d'un compère de revue — triste, les vestons de M. Beyle, après *Louise*, n'ont pas trop surpris, et Mlle Garden a paru charmante sous son grand chapeau à la Winterhalter et dans ses robes-crinoline à volants. Et comme elle a dramatiquement joué et délicieusement chanté — l'exquise Mélisande d'hier et la charmante reine Fiammette de demain — le dernier acte, où Verdi a certainement mis le meilleur de son inspiration ! M. Léon Beyle, ténor à la voix généreuse, fut, à côté d'elle, un Rodolphe de belle allure. A M. André Messager, conduisant avec un soin infini une partition qui n'est évidemment pas celle de ses rêves, on a redemandé d'enthousiasme l'entr'acte symphonique qui précède le dernier acte, et qu'on pourrait définir « la mort de Violetta » ; on dirait une âme qui s'envole en frôlant la chanterelle des violons... Simple question : que la *Dame aux Camélias*, adaptée pour Venise par le librettiste Piave, paraisse sur une affiche française avec le titre italien de la *Traviata* et le nom d'Edouard Duprez, sans qu'il y soit question d'Alexandre Dumas fils, cela ne vous semble-t-il pas un peu extraordinaire ?

16 FÉVRIER. — Ce sont de véritables fêtes musicales que celles que nous offre l'Opéra-Comique avec la présence de Mme Rose Caron dans un des admirables chefs-d'œuvre du grand répertoire

classique. C'est ainsi que nous venons de revoir l'incomparable artiste dans l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, et ç'a été une joie sans seconde pour les yeux aussi bien que pour les oreilles. Car, avec son noble et pur sentiment de l'art, Mme Caron sait allier la grâce à l'élégance des attitudes, la beauté simple du geste à l'éclatante supériorité du style et à la splendeur d'une déclamation lyrique exempte de toute défaillance et à laquelle on ne saurait reprendre. C'est la perfection même qu'une telle interprétation, si conforme à la nature, à la couleur et au style de l'œuvre, et qui vous donne l'impression de l'idéale beauté. Mme Caron est vraiment une bien grande artiste qui atteint les dernières limites de l'émotion. Aussi, son succès a-t-il été triomphant. Il n'est que juste dire qu'elle a été fort bien secondée par M. Cossira, un Pylade plein de charme et de tendresse, et par M. Dufrane, un Oreste à la voix puissante. L'un et l'autre ont été très remarquables, et ont complélé une exécution qui, sous aucun rapport, ne laissait rien à désirer.

23 FÉVRIER. — A l'occasion des jours gras on reprenait en matinée *Cendrillon* de M. Massenet[1].

4 MARS. — La centième représentation de la *Vie de Bohème* était fort applaudie. Le public faisait aux interprètes de l'œuvre de Puccini : Mmes Marguerite Carré, Tiphaine, MM. Maréchal, Fugère,

1. DISTRIBUTION. — Cendrillon, Mme *Marguerite Carré*. — Le prince Charmant, Mlle *Sauvaget*. — La fée, Mlle *Korsoff*. — Mme de La Haltière, Mlle *Pierron*. — Les deux sœurs, Mmes *Daffetye* et *Delorn*. — Pandolphe, M. *Fugère*.

Delvoye et Huberdeau, un succès auquel il était juste d'associer M. Luigini, le seul artiste qui, en dirigeant noblement l'orchestre, ait pris part à ces cent représentations.

8 MARS. — Mlle Marié de l'Isle chante pour la première fois Santuzza de *Cavalleria rusticana*, donnée en matinée avec la *Vie de Bohème*.

17 MARS. — Première représentation de *Muguette*, opéra-comique en quatre actes et cinq tableaux, de M. Michel Carré, musique de M. Edmond Missa[1]. — Des *Deux petits sabots*, le plus populaire des contes d'une romancière de talent célèbre en Angleterre, et même en France, sous le pseudonyme de Ouida, M. Michel Carré — de concert avec feu Hartmann, l'éditeur bien connu — a tiré avec toute la grâce et toute l'adresse dont il a déjà donné maintes preuves, la matière d'un opéra-comique — un véritable opéra-comique, il n'y a pas d'erreur sur les mots — et a fourni ainsi à M. Edmond Missa, le compositeur de l'*Hôte* et de *Femme juge et partie*, l'occasion d'écrire sa meilleure partition. Si j'ajoute — ce que vous croirez sans peine — qu'au point de vue des décors et de la mise en scène l'ouvrage a été monté par M. Albert Carré (cousin de Michel) avec infiniment de goût, vous ne serez nullement étonné du joli succès de première auquel nous assistions ce soir. On pouvait croire que *Muguette* « irait au public » par

1. DISTRIBUTION. — Lionel, M. *Muratore*. — Klotz. M. *Fugère*. — Peter Pott, M. *Cazeneuve*. — M. Vanhart. M. *Mesmaecker*. — Kobe, M. *Viguié*. — Jean, M. *Imbert*. — Mugnette, Mme *Thiéry*. — Line Krebs, Mlle *Passama*. — Mme Vanhart, Mlle *Pierron*. — Melka, Mlle *de Craponne*. — Rosa, Mlle *Perret*. — Gertrude, Mlle *Costès*.

la bonne raison que l'œuvre est précisément faite pour le public — et non pour les snobs, si rarement d'accord avec la masse. Nous sommes en 1820. Un peintre parisien, Lionel, parcourt la Flandre, en quête — pour l'art s'entend — d'une vierge idéale. Il rencontre ce parfait modèle en la personne d'une jeune bouquetière appelée Muguette, parce qu'enfant, elle fut trouvée sous des roses dans un nid de muguets... Il lui demande de faire son portrait. Elle accepte, et vous devinez ce qui arrive : les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre. Très raisonnable et très honnête, Lionel croit alors de son devoir de partir, espérant que le temps fera son œuvre et que la petite fleuriste l'oubliera. Il n'en est rien. Muguette, dédaigneuse des kermesses, ne pense qu'à celui qui l'a quittée, et l'amour a pris de telles racines en ce petit cœur d'ingénue, qu'au bout de plusieurs mois, ne le voyant pas revenir, et apprenant d'un de ses amis, Klotz, le colporteur, que, malade, il a failli mourir, elle veut à tout prix aller le rejoindre et le soigner... Sans se rendre compte de la distance et des dangers de la route, elle part à pied pour Paris par une froide nuit d'hiver, et la voilà tombant, épuisée de fatigue, en la forêt neigeuse, où la relève fort heureusement le bon Klotz qui, justement, passait par là. Il l'emmènera donc paternellement avec lui et la conduira tout droit à Lionel, qui ne peut qu'être heureux de la revoir. Le jeune peintre en effet l'a si peu oubliée qu'il languit de souvenir et de remords : inconsciemment, même, il donne à la brune et piquante

Melka, qui pose devant lui, l'angélique expression de la blonde et douce Muguette. Et voilà qu'au moment où il se demande s'il la reverra, il l'aperçoit dans le costume de son modèle ; Melka avait deviné le joli roman d'amour, et bonne fille, imaginé la substitution qui fait tomber Lionel dans les bras de Muguette. C'est donc par un mariage, ainsi que cela doit se passer, gaiement, à l'Opéra-Comique et non par une mort qui est la lugubre fin du roman de Ouida, que M. Michel Carré a gentiment terminé sa pièce. Cette fraîche et sentimentale idylle devait inspirer un franc mélodiste comme M. Edmond Missa, très au fait, pourtant, des procédés nouveaux. Et de sa claire partition de *Muguette* s'exhale le suave parfum de musiques chantantes et prenantes. Ne sont-ce pas de véritables bijoux que le duetto du premier acte, la phrase de Muguette : « Voilà des mois que je l'attends », celle de Klotz : « Les hommes, chère innocente, n'aiment pas qu'on pleure ». On les a bissés et réentendus la seconde fois avec un même plaisir. Quant aux épisodes, tels que la scène du marché, suivie de son gai Carillon, et celle de la Veillée, avec ses chansons bien flamandes, ils ont été, harmoniquement et instrumentalement rendus par M. Missa avec une science pittoresque qu'il serait injuste de lui dénier. Joignons que le compositeur a trouvé, dans l'excellent chef d'orchestre Luigini, le plus intelligent et le plus savant des collaborateurs. Avec sa petite taille, ses grands yeux candides, sa jolie voix si pure et si vibrante, et aussi sa gentille expérience de la scène, Mme Marie Thiéry devait être l'idéale

interprète du rôle de Muguette. On l'a fêtée comme le méritait une si gracieuse et si heureuse création. Déjà plus assuré sous les traits du peintre Lionel qu'il ne l'était, naguère, dans le Roi Soleil, M. Muratore nous a prouvé que nous avions raison de favorablement augurer de son avenir théâtral. Nous aimons ce jeune ténor pour son timbre délicieux dans la force comme dans la douceur. Du personnage de Klotz, qui n'est rien, M. Fugère tire un gros effet ; il suffit à cet incomparable artiste de quatre mesures pour se faire acclamer... Autour de ces trois protagonistes gravitent des petits rôles qui sont, tous, fort bien tenus par Mmes Passama, de Craponne, Pierron ; MM. Cazeneuve, Mesmaecker, etc... Nous venons de dire comment la mise en scène de M. Albert Carré avait puissamment contribué au succès de l'ouvrage. Rien de plus grouillant que la Place du marché aux Poulets d'Anvers avec ses étaux de bouchers, de marchands de légumes et de volailles ; rien de plus frais que le jardin fleuri de Muguette ; rien de plus vériste que la Veillée flamande avec son énorme poêle de faïence chauffé à blanc et son pittoresque effet de neige au dehors.

16 Avril. — La *Navarraise* était chantée par Mlle Charlotte Wyns[1], très chaleureusement applaudie avec ses camarades, MM. Maréchal et Dufrane.

18 Avril. — On donne *Phryné* en l'honneur

1. — La *Navarraise* avait dû servir de rentrée à Mlle Emma Calvé. Mais, ne se sentant pas encore assez complètement rétablie, Mlle Calvé avait mieux aimé reprendre définitivement sa liberté, en faisant verser entre les mains du caissier du théâtre le montant de son dédit.

de Mlle Sauvaget, qui chante de façon charmante l'œuvre de M. Saint-Saëns, où se font applaudir MM. Fugère et Clément.

23 AVRIL. — Matinée au profit du monument à élever à Gavarni[1]. La recette dépassait 8.000 francs, et la salle faisait un gros succès au programme où étaient représentés l'Opéra, avec *Coppélia* (Mlles Sandrini et Salle) ; la Comédie-Française, avec *Diane de Lys* (Mlles Bartet, du Minil et Géniat, MM. Albert Lambert, Leloir et Baillet) ; l'Opéra-Comique lui-même avec la *Vie de Bohême* (Mmes Marguerite Carré, Tiphaine, MM. Gauthier, Delvoye et Allard ; la Boîte à Fursy, avec Mlle Odette Dulac, MM. Fursy, Dominique Bonnaud, et les Chansonniers : MM. Hyspa, Montoya Jules Moy, Dranem et Mlle Augusta Pouget.

24 AVRIL. — Reprise de *Werther* de Massenet[2]. — Une reprise impatiemment attendue, qui est comme la nécessaire consécration d'un succès du meilleur aloi. Le poème de MM. Paul Milliet et

1. — On fêtait particulièrement Mlle Leconte qui disait de façon charmante un prologue en hommage à Gavarni, de M. Emile Blémont. Le clou de la matinée était « la Danse au temps de Gavarni », par le corps de ballet de l'Opéra-Comique, sous la direction de Mme Mariquita qui avait apporté à cette reconstitution toute sa science et tout son talent. Les divers pas de ce numéro exquis étaient bissés — et surtout la polka dansée à ravir par Mlles Luz Chavita et Mary. Mme Paulette Darty célébrait fort joliment chacune de ces danses par des airs appropriés. L'aimable secrétaire général de l'Opéra-Comique, M. Léon Jancey, avait composé pour la circonstance un petit acte : *Vocalisettes*, qui, fort joliment interprété par M. Muratore et Mlle Daffetye, se rehaussait encore d'une musique spécialement écrite par Massenet. On acclamait l'auteur, l'illustre musicien et les interprètes.

2. DISTRIBUTION. — Werther, M. *Beyle*. — Albert, M. *Allard*. — Le bailli, M. *Vieuille*. — Johann, M. *Huberdeau*. — Schmidt, *Mesmaecker*. — Bruhlmann, M. *Eloi*. — Charlotte, Mlle *Marié de l'Isle*. — Sophie, Mme *Marguerite Carré*. — Katchen, Mlle *Garcia*.

Edouard Blau ne pouvait être plus habilement imaginé ni écrit avec un plus louable souci littéraire ; la partition, qui fourmille d'envolées superbes, est, sans conteste, une des plus séduisantes, une des plus fortes, une des plus puissantes du glorieux maître Massenet ; la mise en scène, pure merveille d'ingéniosité, est, on peut l'affirmer, un nouveau chef-d'œuvre signé Albert Carré. Et nous avons là un drame simple et poignant, fait de vie souffrante et d'humanité désolée, où la parole et la musique ne font qu'un, où leur alliance est si étroite qu'elles semblent nées l'une et l'autre de la même heureuse inspiration. Puis, les auteurs ont eu la bonne fortune de rencontrer dans le ténor Beyle un Werther idéal, à l'aspect mélancolique, à la voix tendre et caressante, au jeu plein de chaleur et de passion, qui a remporté là un véritable triomphe et conquis sa réputation. On lui a redemandé l'exquise phrase : « Pourquoi me réveiller, ô souffle du printemps », qu'il a merveilleusement dite, et on l'a rappelé tant et plus... Mlle Marié de l'Isle, actrice intelligente et chanteuse de talent, au timbre mordant, a fait de Charlotte une figure de juste expression qui a ravi le public. Mme Marguerite Carré est de charmante gaieté, d'aimable gentillesse en Sophie, et elle enlève délicieusement les deux airs qui agrémentent de virtuosité les sombres situations de la pièce. M. Allard est d'une tenue parfaite dans le personnage difficile d'Albert. M. Vieuille remplit avec autorité le bout de rôle du bailli. M. Luigini traduit à miracle l'esprit orchestral de ce bel

ouvrage ; sous sa direction, les moindres nuances, saisies avec une admirable précision, nous arrivent en fête aux oreilles. — Et voilà, cette fois, dûment et définitivement acquis au répertoire l'émouvant *Werther*, digne frère de la triomphante *Manon*...

3 MAI. — Mlle Sauvaget chantait pour la première fois le rôle de Titania dans l'ouvrage de M. Georges Hüe, donné en matinée.

5 MAI. — Mme Sigrid Arnoldson, en représentations, chante *Mignon* avec un vif succès.

8 MAI. — *Lakmé* vaut à Mme Sigrid Arnoldson de nouvelles et chaleureuses ovations, très légitimement partagées par M. Maréchal.

15 MAI. — Une mort prématurée causait, à l'Opéra-Comique, une véritable émotion : celle de Mme Sybil Sanderson, succombant, à l'âge de trente-huit ans, aux suites d'une grippe maligne [1].

20 MAI. — Le *Barbier de Séville* est donné avec

1. — D'origine américaine, la célèbre cantatrice était née à Sacramento (Californie), le 7 décembre 1865. Après quelques mois d'études au Conservatoire, elle donnait sa démission d'élève titulaire, travaillait quelque temps avec M. Sbriglia, puis avec Mme Marchesi, et se voyait presque aussitôt confier par Massenet la création d'*Esclarmonde* (1889). Le succès fut très grand. On admira également la beauté, la voix et les précieuses qualités artistiques de la débutante. Comme il arrive souvent à Paris, du jour au lendemain elle fut célèbre, et quand, après avoir chanté *Manon* et créé *Phryné*, elle passa à l'Opéra, sa réputation d'artiste hors de pair était faite. A l'Académie nationale de musique, cinq ans plus tard, elle créa la *Thaïs* de Massenet, chanta *Roméo et Juliette* et se fit chaleureusement applaudir dans *Rigoletto*. Plusieurs créations la sollicitaient ; elle préféra entreprendre des tournées. Pendant quelques années les Parisiens n'eurent de ses nouvelles que par les correspondants étrangers des journaux. Puis on apprit son mariage avec M. Antonio Terry. On crut alors qu'elle avait pour toujours abandonné le théâtre. En 1901 — après la mort de M. Terry — elle rentrait à l'Opéra-Comique, chantait *Phryné*, et l'année dernière, *Manon*, au milieu des bravos d'un public charmé de la revoir.

un vif succès, à la salle Humbert-de-Romans, par l'Œuvre française des Trente ans de théâtre [1].

22 MAI. — Mlle Claire Friché, qui était retournée au théâtre de la Monnaie, de Bruxelles, après s'être fait applaudir dans *Louise*, débute dans *Carmen*. Si son jeu paraît entaché de quelques exagérations, la voix est chaude et excellemment timbrée.

5 JUIN. — Première représentation de la *Petite Maison*, opéra-comique en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Georges Docquois, musique de M. William Chaumet [2]. — Un véritable opéra-comique avec du « parlé », voilà qui ne s'était pas vu depuis longtemps à... l'Opéra-Comique, et qu'on croyait même ne plus jamais y revoir. MM. Alexandre Bisson et Georges Docquois, les « novateurs » de ce soir, n'ont, d'ailleurs, qu'à se féliciter de leur invention : avant d'applaudir la musique de M. Chaumet (prononcez « Chaumette », c'est un Bordelais du bon cru), on s'est amusé de leur aimable livret, tout comme on se fût diverti d'un honnête et pur vaudeville. Pichon, jadis l'orfèvre attitré de Louis XIV et de la cour, a vu, avec la Régence, péricliter sa réputation et son commerce. Sans qu'il en sache le pourquoi, le régent lui pré-

1. DISTRIBUTION. — Bartholo, M. *Fugère*. — Almaviva, M. ***Clément***. — Figaro, M. *Delvoye*. — Basile, M. *Jacquin*. — Pédrille, M. ***Brun***. — Le notaire, M. *Delahaye*. — Rosine, Mlle *E. Korsoff*. — Marceline, Mlle ***Perret***.

2. DISTRIBUTION. — Pichon, M. *Fugère*. — Le chevalier de Fargis, M. *Clément*. — Dominique, M. *Delvoye*. — Jasmin, M. ***Mesmaecker***. — Firmin, M. ***Imbert***. — Justin, M. ***Delahaye***. — Gabrielle, Mme ***Marguerite Carré***. — Florence, Mlle *Mastio*. — Claudine, Mlle ***Tiphaine***. — Babet, Mme ***Rousselière***. — Véronique, Mlle ***Costès***. — Maryat, Mlle *Vaillant*.

fère l'odieux Corbin, son confrère et rival. Le matin même, l'Altesse, outrageusement accueillante à Corbin, a refusé d'acheter à Pichon un collier merveilleux que le malheureux joaillier rapporte tristement au logis où l'attendait, anxieuse, la jolie Mme Gabrielle Pichon. Que faire pour retrouver la faveur perdue ? Par quel moyen reconquérir les bonnes grâces du régent ? Ce moyen, le chevalier de Fargis, un client fort épris de la belle orfèvre, l'indique en grand secret au mari : faire la fête. Naguère, pour plaire à Mme de Maintenon, Pichon ne manquait ni un office ni un sermon. Autre temps, autres mœurs, et puisque maintenant on boit, on joue et on aime, il faut, courtisan avisé, s'enivrer, tailler des banques et avoir des maîtresses. Pichon bondit d'indignation : trahir sa femme ! jamais il n'y consentira ! Mais le chevalier insiste, il a pour cela d'excellentes raisons : Mme Pichon ayant juré de ne tromper son mari que si elle le sait infidèle... Bon gré mal gré, Pichon se résigne à acquérir une « petite maison » et à y donner une fête bruyante, se promettant *in petto* de sacrifier seulement aux apparences et d'économiser le plus possible ses écus et son cœur. Mais, au deuxième acte, les fleurs, les femmes et le champagne ont raison des vertueuses résolutions de M. Pichon. Fortement lancé, il joue, il chante, lutine les masques féminins qui l'entourent. L'un d'eux lui est signalé comme étant la marquise de Parabère, la maîtresse du régent. Peuh ! la belle affaire ! L'orfèvre ne s'intimide pas pour si peu et entreprend la conquête de la dame. Cédant à ses

instances, la prétendue Mme de Parabère se démasque et Pichon, terrifié, reconnaît sa femme que le machiavélique Fargis avait prévenue et amenée, à l'insu du mari. Le troisième acte raccommode les époux, après, bien entendu, la querelle conjugale qu'on eût préférée plus fantaisiste. La duplicité du chevalier est démasquée. Convaincue de l'innocence de son mari, Gabrielle pardonne, et comme un bonheur n'arrive jamais seul, le régent, sollicité par Fargis, rend ses bonnes grâces à l'orfèvre, guéri pour toujours, même pour faire aller le commerce, de jouer au gentilhomme. Sur ce livret amusant, M. William Chaumet a écrit, sans prétention, mais non certes sans esprit, la musique qu'il fallait. Certes, on ne saurait adresser à l'excellent compositeur le reproche d'être un vil accapareur. C'est le 30 décembre 1872 qu'au Théâtre-Lyrique de l'Athénée (l'Athénée de la rue Scribe, depuis longtemps démoli), il faisait représenter sa première œuvre, le *Péché de M. Géronte*. C'est le 4 mai 1877 que Carvalho offrait à certain *Bathyle*, de MM. Edouard Blau et William Chaumet, les heureux lauréats du prix Cressent, une hospitalité dûment payée par une jolie prime de 10.000 francs. Un ouvrage tous les vingt-cinq ou trente ans, vous voyez que M. Chaumet n'est pas de ceux qui abusent de la complaisance du public et qui doivent mériter les sévérités de la critique. Et pourquoi celle-ci ne se montrerait-elle pas bienveillante envers une œuvre quelque peu rétrograde — c'est évident — mais très habile et très élégante, en la manière de Léo Delibes ou d'Adolphe Adam, et où

abondent de jolis couplets, comme « Entre le Régent et la Parabère », si bien dans la voix et dans le talent de l'inimitable Fugère qu'on les dirait écrits par lui-même? Ah! la belle et sûre composition du bonhomme Pichon, qui nous fait croire que le jour où il perdrait sa solide voix de baryton — ce n'est heureusement ni aujourd'hui, ni demain — M. Fugère jouerait en maître comédien le classique rôle du Bourgeois Gentilhomme! Si la soirée valait à M. Fugère un de ces triomphes dont il est coutumier, elle nous révélait, en la jeune Mme Marguerite Carré, une adorable actrice et une chanteuse exquise; il était impossible de créer avec plus de tact et d'intelligence le personnage de la sémillante mais vertueuse Mme Pichon. C'est seulement « en représentations », en attendant sa rentrée dans un rôle plus important, que reparaissait, fier des grands succès obtenus cet hiver à Nice et à la Monnaie de Bruxelles, le vibrant ténor Edmond Clément, en l'épisode du chevalier Fargis, vraiment impardonnable de « lâcher » une aussi charmante « fille d'Opéra » que Mlle Mastio. Orchestre conduit par M. Luigini, c'est-à-dire par un maître musicien...

16 JUIN. — Une gracieuse artiste souvent applaudie sur les scènes de genre, Mlle Jane Azimont débute dans le rôle de Betty, du *Chalet*.

21 JUIN. — Dans *Muguette*, Mme Huchet-Rousselière reprend le rôle de Muguette, créé par Mme Marie Thiéry, et M. Carbonne, celui de Lionel, créé par M. Muratore.

30 JUIN. — La saison se clôturait avec *Manon*,

chantée par Mlle Courtenay, MM. Fugère, Maréchal, Allard... M. Alexandre Luigini conduisait l'orchestre. C'étaient, en quelque sorte, ses adieux à l'Opéra-Comique, où, pendant six ans, il avait contribué à maintenir en sa belle renommée la phalange symphonique... Les Parisiens le retrouveront, d'ailleurs, prochainement au pupitre où il fait autorité...

7 JUILLET. — Réprésentation donnée par le journal la *Presse* en faveur des « quinze jours de vacances pour les petits déshérités ». Au programme : la comédie de Musset, *Il ne faut jurer de rien* [1], et de très brillants intermèdes avec Mmes Litwinne, Moreno, M. Mounet-Sully, Mmes du Gast, Lina Pacary, les sœurs Mante, Paulette Darty, Polaire, Otero, etc.

1er SEPTEMBRE. — La réouverture avait lieu avec la 181e représentation de *Louise*, interprétée par Mlle Claire Friché, Mlle Coulon, MM. Léon Beyle, Dufrane, Carbonne et Vieuille. M. André Messager conduisait l'orchestre. Les décors et les costumes avaient été remis à neuf de manière à prêter à la mise en scène de l'œuvre de M. Gustave Charpentier tout l'éclat de la création.

2 SEPTEMBRE. — Trois belles rentrées augmentaient l'intérêt de la *Vie de Bohême*. Mme Marguerite Carré reprenait son rôle de Mimi, et deux artistes qu'on avait regretté de voir abandonner l'Opéra-Comique, MM. Edmond Clément et Jean

1. DISTRIBUTION. — Valentin, M. *Le Bargy*. — L'abbé, M. *J. Truffier*. — Van Buck, M. *Pierre Laugier*. — Le maître de danse, M. *Joliet*. — Un aubergiste, M. *Falconnier*. — Un domestique, M. *Gaudy*. — Un paysan, M. *Laty*. — La baronne, Mme *Pierson*. — Cécile, Mlle *Yvonne Garrick*.

Périer, reparaissaient devant le public, l'un dans Rodolphe, l'autre dans Colline. M. Büsser occupait le pupitre et conduisait avec maëstria l'œuvre de Puccini.

5 SEPTEMBRE. — Nous avons dit le bel effet que produisit, ce printemps dernier, la reprise de *Werther*. L'ouvrage de MM. Ed. Blau, Paul Milliet et Massenet est désormais inscrit au répertoire de l'Opéra-Comique. M Albert Carré ne pouvait mieux faire que de nous redonner l'œuvre émouvante, supérieurement interprétée. Mlle Cesbron a pris possession du rôle de Charlotte, qui convient admirablement à sa nature originale. Sa voix sûre, son articulation précise, son jeu pathétique y ont fait merveille, et voilà, pour la jeune et sympathique artiste, un nouveau et mérité succès.

6 SEPTEMBRE. — Après avoir quitté le théâtre pendant cinq ans, Mlle Marie Vuillaume rentre dans la *Traviata* où elle se montre une Violetta touchante, fine et dramatique.

7 SEPTEMBRE. — L'Opéra-Comique donne, devant une salle comble, la première de ses représentations populaires de la saison. Très chaud, le public applaudit frénétiquement les interprètes du *Domino noir* : Mmes Korsoff, de Craponne et Pierron, MM. Carbonne, Périer et Huberdeau.

11 SEPTEMBRE. — Un jeune chanteur qui fut un instant à l'Opéra, où il était entré après son succès du Conservatoire, le baryton Sizes, débute ce soir dans l'emploi des ténors et chante Don José de *Carmen*. Il montre, surtout au troisième et quatrième actes, de réelles qualités dramatiques et se

fait rappeler par le public à l'issue de la représentation.

18 SEPTEMBRE. — Aux avant-derniers concours du Conservatoire, nous avions remarqué — le jury aussi, qui l'avait récompensée d'un premier prix d'opéra-comique — un jeune élève de M. Emile Bertin, Mlle Cortez, -- brune Espagnole — son nom, du moins, le ferait croire — à l'œil noir et à la physionomie des plus expressives. Le naturel et l'originalité dont elle avait fait preuve dans *Carmen* nous promettaient une seconde Galli-Marié. Aussi M. Albert Carré s'était-il bien gardé de laisser échapper cette future étoile. Après l'avoir montrée dans de moindres rôles, il la produisait, aujourd'hui, dans celui qui lui avait valu son premier triomphe. Mlle Cortez n'a point trompé les belles espérances qu'on avait mises en elle : elle a été, comme chanteuse et comme comédienne, une Carmen réellement curieuse. Bien « en scène » et toujours vibrante artiste, elle a su donner, sans vulgarité aucune, un relief très caractéristique à ce rôle si complexe de câline et intrépide amoureuse. Autre début fort intéressant : M. Alfred Bruneau, le hardi compositeur et le savoureux écrivain que tous vous connaissez, prenait possession du pupitre de chef d'orchestre laissé vacant par le départ de M. Luigini. Vous ne doutez pas de la conscience et de la sincérité qu'il a mises à sa nouvelle tâche, et c'est avec son âme de musicien que, nerveusement et passionnément, il a conduit l'œuvre de Bizet, si chaude et si colorée.

19 SEPTEMBRE. — M. Cossira chante pour la pre-

mière fois, en matinée, le rôle de Werther qui lui a valu en province et à l'étranger les succès les plus flatteurs.

23 SEPTEMBRE. — Une aimable danseuse, Mlle Brianza, débute dans *Lakmé* (variation empruntée à la *Source* de Léo Delibes).

25 SEPTEMBRE. — On donne *Werther*, de Massenet, et Mlle Wyns se fait applaudir dans le rôle de Charlotte qu'elle a désiré chanter deux fois, avant d'aller remplir l'engagement qui l'appelle au Caire.

13 OCTOBRE. — Première représentation de la *Tosca*, opéra en trois actes (d'après le drame de M. Victorien Sardou), de MM. L. Illica et G. Giacosa, musique de M. Puccini[1] — Les auteurs ita-

1. DISTRIBUTION. — Flora Tosca, Mlle *Cl. Friché.* — Mario Cavaradossi, M. *L. Beyle.* — Le baron Scarpia, M. *Dufrane.* — Cesare Angelotti, M. *Huberdeau.* — Le sacristain, M. *Delvoye.* — Spoletta, M. *Sizes.* — Sciarone, M. *Brun.* — Le geôlier, M. *Imbert.* — Un pâtre, *le petit Bailly.*

La répétition générale de la *Tosca* s'était donnée, le 10 octobre, au bénéfice des victimes de la récente catastrophe du Métropolitain, et avait rapporté une recette de sept mille francs, immédiatement remise au président du Conseil municipal de Paris.

M. Puccini était venu assister à la représentation de son œuvre. Avant de repartir pour l'Italie, il avait adressé la lettre suivante au directeur de l'Opéra-Comique :

« Cher monsieur Carré,

« Je quitte avec grand regret Paris auquel m'attachent les souvenirs de journées mémorables qui ont fait vibrer mon âme d'artiste et d'Italien.

« Avant de partir, je m'adresse à vous pour que vous disiez toute mon admiration et toute ma reconnaissance à André Messager, aux vaillants interprètes de la *Tosca*, à l'orchestre, aux chœurs, bref à tous ceux qui, avec leur talent et leur bonne volonté, ont collaboré à une interprétation de mon ouvrage qui restera parmi les plus parfaites, les plus vibrantes.

« Et que dire à vous qui avez été l'âme entière de tout ça ?

« Merci, encore merci, du fond de mon cœur bien ému.

« Giacomo PUCCINI. »

liens, habilement traduits par M. Paul Ferrier, ont exactement calqué leur livret sur l'œuvre célèbre de Sardou, réduite à sa plus simple expression. Des six tableaux primitifs, ils ont fait trois actes, supprimant, entre autres, celui de la brillante fête donnée au palais Farnèse en l'honneur de la bataille de Marengo, qu'un instant on a pu croire gagnée par les Autrichiens... Sur ce drame qui galope, le maëstro Puccini a écrit une partition d'un profond et sincère italianisme, et du meilleur vraiment. C'est du théâtre, toujours! C'est aussi de la musique et même de la bonne musique, avec quelques trouvailles mélodiques. Non seulement cela chante avec une intensité continue, mais cela s'agrémente parfois de rythmes curieux, d'harmonies heureuses et de sonorités instrumentales qui sont d'un chercheur. C'est avec un vif plaisir que nous avons retrouvé, dans cette nouvelle œuvre, les qualités particulières du compositeur de la *Vie de Bohème* : la clarté, toujours, le mouvement, la passion, et même l'écriture brillante. Et je m'en voudrais de ne pas vous citer, au nombre des morceaux à effet, le beau *Te Deum* qui termine le premier acte, avec accompagnement d'orgue et d'orchestre, et le charmant prélude symphonique du troisième, dépeignant le lever du jour, avec les sonneries des cloches qui saluent le réveil de Rome. Le soir de la première représentation de la *Tosca* au Constanzi, contrairement au proverbe qui dit que nul n'est prophète en son pays, le succès fut énorme, et Puccini rappelé *vingt-deux fois*... Sans aller aussi loin que ses

chers compatriotes, les Parisiens, actuellement entraînés à l'enthousiasme en faveur de l'Italie et de ses jeunes souverains, ont fait fête à l'aimable compositeur. Il faut voir, d'ailleurs, quelle somptueuse hospitalité lui a donnée M. Albert Carré, en une mise en scène toujours admirable — ah ! le dernier décor de Jusseaume ! la terrasse du château Saint-Ange, la vue de Rome à vol d'oiseau, et, sur le ciel, les tons changeants de l'aube naissante ! — et sous la conduite de M. Messager, quelle interprétation de tout premier ordre en la personne de M. Beyle, le Werther d'hier, qui s'est, une fois de plus, affirmé, en Mario Cavaradossi, chanteur exquis, de M. Dufrane, à la voix de baryton plus belle que jamais, et enfin, de Mlle Friché révélant, en Floria Tosca, un tempérament dramatique, capable de tenir, durant deux actes, le public haletant...

19 OCTOBRE. — M. Billot fait applaudir, dans *Lakmé*, une voix de baryton généreuse et savamment conduite [1].

---

1. M. Massé avait été, à la Chambre des députés, chargé du rapport des Beaux-Arts. Voici comment il s'exprimait au sujet de l'Opéra-Comique :

Le cahier des charges de l'Opéra-Comique oblige le directeur à « représenter par année onze actes nouveaux de compositeurs français et à maintenir au répertoire en les variant chaque année les pièces principales des compositeurs qui ont créé le genre national de l'opéra-comique. » (Article 7 du cahier des charges.)

Il est assez difficile de s'entendre sur ce qu'il faut comprendre par le « genre national de l'Opéra-Comique ». Le goût du public se transforme chaque jour, le temps élimine petit à petit nombre de pièces dont le succès paraissait devoir durer toujours et le vieil opéra-comique est aujourd'hui détrôné par la comédie lyrique et le drame lyrique.

Lorsque M. Carré devint directeur de l'Opéra-Comique, il pensa qu'aucune des pièces susceptibles de former le répertoire ne pouvait continuer, dans une salle neuve, sur le boulevard, à être représentée dans

25 OCTOBRE. — Une jeune artiste, élève de Mme Rosine Laborde, fait, dans les *Noces de Jeannette*, qu'elle joue en matinée, un début plein de promesses. La vocalisation est parfaite; le style d'un fini rare; Mlle Pornot a — c'est assez dire — le style et la méthode de l'école Laborde.

14 NOVEMBRE. — L'Opéra-Comique donne ce soir son premier « gala » de la saison. Le spectacle se compose de *Werther*, avec le célèbre ténor

---

les décors et avec les costumes qui servaient sur la scène provisoire de la place du Châtelet.

D'accord avec ses commanditaires, il a reconstitué entièrement les œuvres du répertoire et monté néanmoins avec le soin indispensable les ouvrages nouveaux au moyen d'une partie seulement du capital mis à sa disposition, jointe aux bénéfices réalisés sur les frais de l'exploitation.

Ce qui augmente surtout les frais, c'est l'obligation où se trouve l'administration du théâtre de voiturer journellement les décors aux magasins, faute de place pour les loger dans les coulisses ou le sous-sol.

Le théâtre de l'Opéra-Comique manque, en effet, de place et de dégagements.

Si le public a facilement accès à la salle et en peut aussi aisément sortir, les mêmes facilités ne se trouvent plus du côté des coulisses. L'espace y est des plus restreints, non seulement on n'y a pas la place suffisante pour laisser les décors nécessaires à deux ou trois représentations, mais l'administration est logée dans des conditions qui ne conviennent point pour un théâtre national. Ce ne serait là cependant qu'un inconvénient secondaire; ce qui serait plus grave, c'est que les dégagements paraissent insuffisants pour que le personnel du théâtre, acteurs et machinistes, puisse se sauver en cas de sinistre. On a pris les précautions nécessaires pour que le public n'ait aucun danger à courir, on y a réussi, mais on a négligé de se montrer aussi prudent en ce qui concerne le personnel.

Il existe à l'Opéra-Comique une œuvre d'une haute portée sociale, due uniquement à l'initiative de l'habile directeur actuel, M. Carré : c'est la caisse des retraites pour le personnel du théâtre. Fondée en 1898, cette caisse compte environ 170 adhérents, choristes, musiciens d'orchestre, machinistes.

Nous ne voulons point terminer cette étude relative à l'Opéra-Comique sans adresser de sincères félicitations au directeur, M. Carré, et à l'administrateur, M. Gandrey, pour l'activité et l'habileté qu'ils déploient, pour le soin aussi avec lequel ils se sont efforcés de développer dans leur personnel l'amour d'institutions éminemment philanthropiques et humanitaires.

plaît assez parce que c'est « un homme ». Fiammette a un mari, Giorgio d'Ast, un aventurier qu'elle a rencontré un jour, qu'elle a épousé, le trouvant à son goût, et qui continue de vivre à la cour, mais qu'elle a quelque peu oublié. Ce drôle prend fort mal sa situation de « prince-consort » — comme on dit à l'Athénée; et de mari honoraire, il a voulu être roi pour de bon. Or, la créature d'amour et de joie, la chimérique oiselle est, sans qu'elle s'en doute, guettée par d'affreux vautours, très positifs et très méchants. Sa petite royauté de Décaméron gêne le Pape — vous en seriez-vous jamais douté ? — et c'est pourquoi le cardinal-neveu, César Sforza, décide, avec quelques seigneurs de la cour de Bologne, la mort de la reine Fiammette. Le pouvoir sera remis aux mains de Giorgio, qui restera le docile instrument de la Papauté. Sforza a un assassin tout prêt : c'est un certain Danielo, un jeune franciscain fanatique qu'il a, depuis longtemps, élevé et nourri pour cette œuvre pie. Danielo a juré de venger son frère cadet qu'on a enlevé durant son sommeil et tué traîtreusement. Qui l'a tué ? Le cardinal Sforza lui affirme que c'est la reine Fiammette, et, sans demander aucune preuve, Danielo se laisse convaincre. Il promet de poignarder la reine... Mais il aime, d'autre part, une jeune femme inconnue, dont il est aimé, et qui demeure dans le couvent des Clarisses. Il s'y rend chaque soir, comme Roméo. Vous avez deviné que la jeune femme n'est autre que la reine Fiammette, qui vient goûter au couvent les douceurs de l'incognito. Lors donc que

soprano aigu. Elle chante avec art et joue fort habilement.

19 DÉCEMBRE. — M. Léon Beyle se fait chaleureusement applaudir dans Don José, de *Carmen*, où M. Clément obtenait précédemment un succès très vif. Aussi est-il décidé que les deux excellents artistes alterneraient désormais dans l'interprétation du chef-d'œuvre de Bizet...

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Reine Fiammette*, conte dramatique en quatre actes et six tableaux de M. Catulle Mendès, musique de M. Xavier Leroux[1]. — C'est une personne adorable, capricieuse, étourdie, voluptueuse, parfaitement irresponsable, une petite flamme *(fiammette)*, une espèce de petite courtisane innocente et exquise. Son vrai nom est Orlanda, et elle est reine de Bologne. Elle aime aussi les beaux garçons, et je vous prie de croire qu'on ne s'ennuie pas dans son palais : on y est toujours en fête. De même que les rois ont des fous, elle a à son service trois folles qui sont ses amies et qui s'appellent Viola, Violine et Violette. On la soupçonne, quoiqu'elle ne se soucie guère de théologie, d'être quelque peu luthérienne. Il n'en est rien. Seulement, Luther lui

---

1. DISTRIBUTION. — Danielo, M. *Maréchal*. — Giorgo d'Ast, M. *Périer*. — César Sforza, M. *Allard*. — Castiglione, M. *Carbonne*. — Lucagnolo, M. *Delvoye*. — Jean Césaro, M. *Jahn*. — Le promoteur, M. *Giraud*. — Pompeo Cortez, M. *Dutilloy*. — Jean Vasari, M. *Minvielle*. — Orlanda, Mlle *Garden*. — Mère Agramante, Mlle *Passama*. — Pantasilée, Mlle *Tiphaine*. — Chiarina, Mlle *Cortez*. — Viola, Mlle *Vauthrin*. — Violine, Mlle *Pornot*. — Violette, Mlle *Launay*. — Pomone, Mlle *Daffety*. — Angiolota, Mlle *Dumesnil*. — Michela, Mlle *Delmai*. — Flor, Mlle *Costès*. — Premier jeune garçon, Mlle *Linsème*. — Deuxième jeune garçon, Mlle *Rachel*.

plaît assez parce que c'est « un homme ». Fiammette a un mari, Giorgio d'Ast, un aventurier qu'elle a rencontré un jour, qu'elle a épousé, le trouvant à son goût, et qui continue de vivre à la cour, mais qu'elle a quelque peu oublié. Ce drôle prend fort mal sa situation de « prince-consort » — comme on dit à l'Athénée; et de mari honoraire, il a voulu être roi pour de bon. Or, la créature d'amour et de joie, la chimérique oiselle est, sans qu'elle s'en doute, guettée par d'affreux vautours, très positifs et très méchants. Sa petite royauté de Décaméron gêne le Pape — vous en seriez-vous jamais douté ? — et c'est pourquoi le cardinal-neveu, César Sforza, décide, avec quelques seigneurs de la cour de Bologne, la mort de la reine Fiammette. Le pouvoir sera remis aux mains de Giorgio, qui restera le docile instrument de la Papauté. Sforza a un assassin tout prêt : c'est un certain Danielo, un jeune franciscain fanatique qu'il a, depuis longtemps, élevé et nourri pour cette œuvre pie. Danielo a juré de venger son frère cadet qu'on a enlevé durant son sommeil et tué traîtreusement. Qui l'a tué ? Le cardinal Sforza lui affirme que c'est la reine Fiammette, et, sans demander aucune preuve, Danielo se laisse convaincre. Il promet de poignarder la reine... Mais il aime, d'autre part, une jeune femme inconnue, dont il est aimé, et qui demeure dans le couvent des Clarisses. Il s'y rend chaque soir, comme Roméo. Vous avez deviné que la jeune femme n'est autre que la reine Fiammette, qui vient goûter au couvent les douceurs de l'incognito. Lors donc que

Danielo, fidèle à son serment, lève la main sur la reine, il reconnaît celle qu'il adore... Danielo a été surpris le poignard à la main. On l'arrête. Il va être jugé et décapité. Fiammette voudrait le sauver. Il n'est pour cela qu'un moyen : qu'elle renonce à la couronne, qu'elle abdique, et Danielo ne périra pas! Elle y consent, elle signe, elle n'est plus rien. Mais ô traîtrise! On l'arrête à son tour comme luthérienne : l'Inquisition la condamne à avoir la tête tranchée. Elle va mourir. Elle voudrait au moins revoir, ne fût-ce qu'une heure, son bien-aimé. Il vient à elle sous les vêtements d'un prêtre. Les deux amoureux s'expliquent — que ne l'ont-ils fait plus tôt! — Danielo interroge Fiammette, s'aperçoit qu'on l'a abusé, que la reine n'a jamais tué son frère. Il profère d'épouvantables menaces contre le cardinal Sforza, et quand celui-ci revient pour faire exécuter la sentence, il tente de le frapper de la hallebarde arrachée à un garde. « Qu'ils meurent tous les deux! » s'écrie Sforza. Ils s'étreignent radieux, ils vont périr ensemble. Ils dormiront côte à côte dans la même tombe. Ils sont heureux. Tel est le drame que, virtuose incomparable, M. Catulle Mendès écrivit en beaux vers flamboyants et sonores. Nous le vîmes une première fois au Théâtre-Libre d'Antoine, avec Mme Marie Defresne et Victor Capoul; puis, il y a cinq ans, à l'Odéon, où Mlle Léonie Yahne personnifiait à miracle la reine Fiammette, où Mme Segond-Weber jouait en travesti, avec infiniment de chaleur et de tendresse, le rôle de Danielo, dont elle disait avec une sensibilité profonde et

une rare énergie les tirades de passion et de douleur. Le « conte dramatique » de Catulle Mendès — sur lequel M. Paul Vidal avait écrit une simple musique de scène — se double, cette fois, d'une délicate et ardente partition de M. Xavier Leroux. « J'ai cherché, nous a dit le très distingué compositeur d'*Astarté*, à créer musicalement une atmosphère de fantaisie, de charme et d'expression au plus délicieux poème d'amour qu'un musicien puisse rêver... La partition est conçue dans la forme de la musique lyrique moderne... L'œuvre m'a semblé comporter tout un côté de spontanéité qui se serait mal trouvé de l'emploi implacable du *leit motiv*. Aussi ma trame symphonique est-elle dégagée de tout système. Elle souligne et cherche à s'adapter le plus intelligemment possible aux mille et une nuances de la langue raffinée du maître ; j'ai voulu suivre toutes ces inflexions sans les gêner par un système musical qui aurait, à mon avis, pesé lourdement sur les grâces du poème... » Ah! que M. Leroux a donc bien fait d'agir ainsi! De quelle main délicate et souverainement habile il a traité les parties légères de l'œuvre poétique, et comme, dans les moments de tendresse et de passion, il s'est livré, en toute sincérité, à sa jeune et ardente nature! Nous avons rarement vu de premier acte musical aussi nettement posé, où les caractères des personnages soient mieux dessinés, où l'action dramatique soit engagée avec plus d'intérêt. Ajoutez à cela un final de rêve qui vous laisse sous l'impression la plus délicieuse. Que de grâce et d'esprit dans le tableau du couvent des Assises, où nous

voyons la reine lisant aux nonnettes qui l'entourent des vers de Pétrarque, et les initiant à l'art très compliqué de la Révérence des cours! Puis, la parole est à l'orchestre — merveilleusement conduit par M. André Messager — pour rendre, dans un interlude descriptif — tel le fameux entr'acte d'*Esclarmonde* — les élans du duo d'amour... au milieu duquel va surgir le drame terrible, un instant retardé par le frais et original épisode de Viola, Violette et Violine célébrant le parfum des clématites et des roses. Et, avant les angoissantes émotions du dernier tableau, que de trouvailles heureuses encore à l'actif de M. Xavier Leroux : le touchant lamento de la reine déchue : « Je ne suis qu'une femme à présent », et la mélancolique scène où la pauvre petite Fiammette égrène, au profit de bohémiens qui passent, les perles de sa couronne. Si l'on peut dire que la partition de la *Reine Fiammette* met désormais hors de pair M. Xavier Leroux, il est maintenant de notoriété publique que, par sa nouvelle création, Mlle Mary Garden — la douce Mélisande d'hier — s'est placée au premier rang de nos cantatrices lyriques : c'est la perfection même... La voix exquise de fraîcheur, de pureté, de solidité ; la physionomie si fine et si mobile ; le geste si souple et si juste ; le jeu si intelligent, si gracieux, si émouvant, si personnel ; la diction si nette — en dépit d'un léger accent qui lui donne une particulière saveur — tout, en un mot, concourt à faire, de cette vibrante jeune femme, l'idéale interprète d'Orlanda, l'étoile radieuse dont l'éclatant succès a déjà rempli tout

Paris. Et quels précieux collaborateurs, encore, ont eus nos auteurs en la personne de M. Albert Carré, un metteur en scène admirable pour lequel il n'existe plus d'épithète nouvelle; en MM. Maréchal, Jean Périer et Carbonne, chanteurs accomplis; en M. Allard, cardinal plein de relief; en Mlle Tiphaine, au succès de laquelle ont suffi les deux couplets de Pantasilée; en M. Bianchini, qui a dessiné les riches et savoureux costumes; en MM. Jambon, Jusseaume et Ronsin, qui ont brossé les pittoresques décors de l'œuvre nouvelle! Ah! ce lumineux Ronsin du premier acte! C'est l'Italie tout entière...

31 DÉCEMBRE. — L'année finissait sur une excellente représentation de *Carmen*. C'était Mme de Nuovina qui chantait Carmen; elle y était applaudie jusqu'à l'enthousiasme par le public et les abonnés qui faisaient également un vif succès à M. Edmond Clément, à M. Dufrane et à Mlle Vauthrin. La recette atteignait 9.400 francs.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Basoche, opéra-comique	3	»	9
Le Domino noir, opéra-comique.........	3	»	10
Les Noces de Jeannette, opéra-comique.	1	»	14
Manon, drame lyrique	3	»	27
La Carmélite, comédie musicale	4 a. 5 t.	»	12
Lakmé, opéra-comique..................	3	»	22
La Fille du Régiment, opéra-comique ..	2	»	8
Carmen, opéra-comique.................	4	»	35
Louise, roman musical.................	4 a. 5 t.	»	29
Pelléas et Mélisande, drame lyrique.....	5	»	7
Maître Wolfram, opéra-comique.........	1	»	6
Mireille, opéra-comique................	5 a. 7 t.	»	13
Titania, drame musical.................	3	20 janv.	12
Mignon, opéra-comique.................	3 a. 4 t.	»	20
Le Maître de Chapelle, opéra-comique..	1	»	11
Le Toréador, opéra-comique...........	2	1 février	8
La Traviata, opéra	4	12 février	24
Iphigénie en Tauride, tragédie lyrique..	4	»	7
Cendrillon, conte de fées..............	4 a. 6 t.	23 février	1
La Vie de Bohème, comédie lyrique	4	»	19
Cavalleria Rusticana, drame lyrique ...	2	»	12
**Muguette*, opéra-comique	4 a. 5 t.	17 mars	15
Le Châlet, opéra-comique	1	»	3
Les Rendez-vous bourgeois, opéra-comiq.	1	»	2
La Navarraise, drame lyrique..........	2	»	3
Le Caïd, opéra-comique................	2	»	1
Phryné, opéra-comique	2	»	3
Werther, drame lyrique................	4 a. 5 t.	24 avril	26
Le Médecin malgré lui, opéra-comique..	3	»	5
**La Petite Maison*, opéra-comique.......	3	5 juin	8
**La Tosca*, opéra	3	13 octob.	19
Les Dragons de Villars, opéra-comique.	3	»	1
**La Reine Fiammette*, conte dramatique.	4 a. 6 t.	23 déc.	3

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE FRANÇAIS)[1]

La *Rabouilleuse*, de M. Emile Fabre, d'après Balzac, et l'*Absent*, de M. Georges Mitchell, auront été les succès de l'année qui nous occupe. Elle s'ouvrait par la première représentation, au « cinq heures » du 10 janvier, d'une fantaisie lyrique en un acte, *Le Pélerin d'amour*, de M. Victor-Emile Michelet[2], le glorieux lauréat du prix Sully-Prudhomme, précédée d'une causerie de M. George Vanor sur « la jeune poésie moderne ».

15 JANVIER. — C'était le 281e anniversaire de la naissance de Molière. Les *Fourberies de Scapin*, le *Malade imaginaire*, suivi de la *Cérémonie*, composaient l'affiche, un peu banale. Molière est joué presque par charité, et comme on dit, « à la grâce de Dieu ». On lui a donc fait simplement aumône d'un petit à-propos en vers, de M. Lucien-Victor Meunier, le *Rire*[3], qui le met en scène avec

---

1. — Directeur : M. Paul Ginisty; secrétaire général : M. Georges Fonville.

2. DISTRIBUTION. — Lelio, Mlle *Rabuteau*. — La vieille, Mlle *Even*. — Faïs, Mlle *Brille*.

3. DISTRIBUTION. — Molière, M. *Rameau*. — La Grange, M. *Daumerie*. — Baron, M. *Michel*. — La vieille La Forêt, Mme *Dehon*. — Armande Béjard, Mlle *Fonteney*.

les comédiens La Grange, Baron, Armande Béjard et la vieille servante La Forêt, qu'à la Comédie-Française (lequel des deux théâtres a raison ?) on ortographie Laforest.

18 JANVIER. — Le « cinq heures » est consacré aux *Poètes de la mer*, causerie de M. Léo Claretie[1],

31 JANVIER. — Au « cinq heures » : « L'âme des bêtes » avec récitations par les artistes. *Le chant des oiseaux*, chœur de Clément Jannequin (1510), sous la direction de M. Théodore Mathieu.

5 FÉVRIER. — La représentation du *Mercure galant*, de Boursault, donné en matinée, était précédée d'une étincelante causerie de M. George Vanor. Notre confrère évoquait d'une parole agile et érudite le tableau du journalisme au dix-septième siècle ; puis il passait en revue, depuis le *Mercure* jusqu'aux *Effrontés*, toutes les comédies françaises mettant en scène des journalistes. Cette conférence, riche de détails inédits, d'anecdotes rares, d'allusions ingénieuses, était très appréciée par le public des jeudis classiques.

12 FÉVRIER. — Centième représentation de *Ré-*

---

1. — Voici quel en était le programme :

1. *Conque* (de Hérédia), Mlle O. de Fehl.
2. *Effet de lune* (Maupassant), M. Coste.
3. *Oceano Nox* (Victor Hugo), M. Rameau.
4. *Le Chalut* (Jean Richepin), M. Janvier.
5. *Dialogue marin* (comtesse de Noailles), adaptation musicale de M. Théodore Mathieu. Mlle Maille.
6. *La Mer* (Pierre Loti), Mlle B. Bady.
7. *Voix de la mer* (J. Michelet), M. Vargas.
8. Sorrentine de *Piccolino*, musique de Guiraud, chantée par Mlle Billa.
9. *Chanson de mer* (Sully-Prud'homme), musique de Mlle A. Sauvresis, chantée par Mme Montégu-Montibert.

surrection. M. Vargas y jouait le lendemain pour la première fois[1], et non sans succès, le rôle tenu jusqu'alors par M. Dumény.

16 FÉVRIER. — L'*Arlésienne*[2] est donnée pour l'Œuvre française des Trente ans de théâtre, à la salle Humbert de Romans, précédée d'une causerie de M. Georges Bureau.

21 FÉVRIER. — Au « cinq heures », causerie de M. Auguste Dorchain : *les Amantes illustres*.

26 FÉVRIER. — Premières représentations des *Appeleurs*, pièce en trois actes de M. Ambroise Janvier[3], et du *Message*, pièce en un acte et deux tableaux de M. Paul d'Horville[4]. — Les *Appeleurs*, nous dit M. Janvier, sont des êtres privilégiés de l'existence, qui, heureux ou semblant l'être, font croire à la possibilité du bonheur sur terre et, servant d'exemple, nous exhortent à l'espérance et à

1. — Dans une fête tout intime au foyer des artistes, l'auteur et le directeur réunissaient les interprètes de *Résurrection*. Cette centième devait marquer la fin des représentations, mais l'affluence du public était telle que l'Odéon les prolongeait quelques jours encore. On buvait au succès de l'œuvre, au talent des interprètes, et, pour associer l'illustre Léon Tolstoï à cette fête, un télégramme de félicitations lui était adressé à Yasnaïa-Poliana.

2. DISTRIBUTION. — Balthazar, M. *Albert Lambert*. — Francet Mamaï, M. *Cornaglia*. — Frédéri, M. *Dorival*. — Patron Marc, M. *Darras*. — Mitifio, M. *Decœur*. — L'équipage, M. *Taldy*. — Un valet, M. *Violet*. — Rose Mamaï, Mme *Tessandier*. — La Renaude, Mlle *Even*. — Vivette, Mlle *Sylvie*. — L'innocent, Mlle *Maïa*. — Une servante, Mlle *Lainé*.
Orchestre et chœurs sous la direction de M. Edouard Colonne.

3. DISTRIBUTION. — Jacquelin, M. *Siblot*. — Leroy, M. *Janvier*. — Maurice, M. *Vargas*. — L'abbé Gauché, M. *Daumerie*. — Marchand, M. *Decœur*. — Manceau, M. *Duparc*. — Mme Jacquelin, Mme *Tessandier*. — Germaine, Mlle *Mitzy-Dalti*. — Victoire, Mlle *Sylvie*.

4. DISTRIBUTION. — Beppe, M. *Coste*. — Jean Magloire, M. *Dorival*. — Le Clérigo, M. *Darras*. — Rastibougnac, M. *Decœur*. — Mananegro, M. *Duparc*. — Hans, M. *Taldy*. — Cuco, M. *E. Violet*. — Purita, Mlle *Marie Marcilly*.

l'amour de la vie. Tels, les canards privés, attachés par le chasseur devant sa hutte, font croire à leurs frères sauvages qu'il y a là abri et pâture. Les Appeleurs existent-ils dans l'humanité? Oui, mais M. Janvier, de philosophie résignée, ne croit pas à la possibilité ou même à la durée du bonheur parfait sur terre, et ses Appeleurs, qui longtemps donnèrent à d'autres l'illusion du bonheur — précieux bienfait! — voient tout-à-coup fondre sur eux, après vingt-cinq années de joie et de réussite, l'implacable malheur qui en ce monde n'épargne personne. La toile se lève sur une famille d'Appeleurs : M. Jacquelin, brave homme, bon, charitable, estimé, respecté et même jalousé par des voisins moins heureux; Mme Jacquelin, sa dévouée et fidèle compagne et deux enfants : Germaine, charmante et sensible jeune fille; Pierre enfin, qui accomplit pour le moment son service militaire au Tonkin. Maurice, un jeune ami de la famille, Parisien sceptique et désabusé se laisse prendre, bien que plein de méfiance, à ce bonheur qui attire, s'affiche, s'impose. Il cède donc peu à peu au charme de Germaine dont il est passionnément aimé, se sent appelé par ce bonheur persistant, aspire enfin à devenir membre de cette famille favorisée. Cependant le malheur guette! Il rentre sous les traits de Leroy, porteur d'une mauvaise nouvelle. — Aigri par sa propre infortune, — n'a-t-il pas perdu coup sur coup sa femme, sa fille et son bien? — Leroy, enchanté de voir enfin s'abattre la douleur sur ces êtres insolemment privilégiés, leur annonce la disparition de leur fils bien-aimé! Tué ou prisonnier

des pirates, on ne sait, l'on ne conserve sur la vie sauve de Pierre que bien peu d'espoir. Une servante, Victoire, sœur de lait de Germaine, dévote fanatique, dangereuse hallucinée s'associe à Leroy pour perpétrer le malheur des Jacquelin. Victoire persuadera à Germaine de renoncer à son mariage en jurant sur le Chrit de prendre le voile, si Pierre revenait un jour sain et sauf au foyer paternel. Hélas ! la triste nouvelle est bientôt confirmée ; Pierre est mort et Germaine dont le serment n'a servi de rien, épousera pour adoucir la douleur de ses pauvres parents, Maurice, revenu de Paris, désillusionné et sans amour, ne consentant lui-même au mariage que par un sentiment de généreuse pitié : l'appelé consolera maintenant les appeleurs... Il est fâcheux que nous ne puissions constater la pleine réussite de l'œuvre de M. Janvier. Le symbolisme un peu outré, la note par trop rude et amère en font une pièce sévère et peu attirante. N'importe, l'œuvre de M. Janvier reste belle et forte, et l'idée dégagée de l'anecdote vous force malgré vous à la réflexion. Le talent de cet auteur sincère s'est affirmé très grand en cette tentative hardie. Revenons maintenant sur un des caractères les plus fouillés, les plus approfondis de l'œuvre de M. Janvier. Bien rarement mis au théâtre, cette extraordinaire fanatique, curieuse en sa brutalité, en sa dureté, en sa férocité même — elle ne croit sur terre à aucune joie possible, hormis celle de sauver son âme à force de mortifications — en complète opposition avec l'abbé Gaucher, bon prêtre, qui, n'ayant plus la Foi, en donne

quand même à ses ouailles l'illusion réconfortante. Mme Tessandier dans le rôle de Mme Jacquelin est parvenue sans peine à nous communiquer sa poignante émotion; Mlle Mitzy-Dalti est toute de grâce et de sentiment dans celui de Germaine. Mlle Sylvie avec un très remarquable talent, a créé en Victoire un type très vivant, ou très vraisemblable d'extatique. Leroy est rendu par M. Janvier avec beaucoup d'observation et de justesse ; M. Siblot ne manque pas de naturel et enfin M Vargas prête sa chaleur convaincue aux traits de Maurice. — On nous donnait avant les *Appeleurs*, une pièce en un acte et deux tableaux de M. Paul d'Horville. C'est une simple anecdote du siège de Saragosse, de peu d'intérêt, rendue sans beaucoup de vraisemblance mais avec quelque soin de mise en scène. Un jeune officier de l'armée française montre en ce pays ennemi toute la crânerie et l'imagination spéciale à notre race. Se doutant qu'un hôtelier espagnol du nom de Beppe est en possession d'un message volé sur le cadavre d'un mourant, il revêt les habits du mort et, fantôme terrifiant, parvient à se faire restituer par ce pieux et superstitieux coquin le message volé. MM. Coste, Dorival, Decœur et Thaldy ont mis tout leur talent au service de cette petite pièce et Mlle Marcilly s'est montrée infiniment gracieuse et avenante en Purita, femme de Beppe.

29 FÉVRIER. — Aux cinq heures, *Victor Hugo et la Jeunesse*, causerie de M. Léopold Lacour. Mlle Maille dit, en l'honneur de l'anniversaire de Victor Hugo, un poème de M. Fernand Mysor.

10 MARS. — Dans l'*Arlésienne*, Mlle Sylvie joue Vivette, où son succès est très vif, à côté des habituels interprètes du chef-d'œuvre de Daudet : Mme Tessandier, MM. Albert Lambert, Dorival, Cornaglia, Darras, etc.

11 MARS. — Première représentation de la *Rabouilleuse*, pièce en quatre actes, d'après Balzac, de M. Emile Fabre[1]. — Je ne suis point dans le secret des dieux, mais je m'imagine que si Balzac avait tiré une pièce de son roman la *Rabouilleuse*, un des moins connus de son œuvre énorme, mais non l'un des moindres, il se serait attaché plus encore que ne l'a fait M. Emile Fabre, à faire ressortir le caractère très spécial de l'ancien élément militaire napoléonien lâché dans la société civile de la Restauration, comme une bande de loups empêchés dans leur carnage et rendus féroces par l'inaction. Certes, il faut savoir gré au talentueux auteur de l'*Argent*, du *Bien d'autrui* et de la *Vie publique*, d'avoir su concréter en quatre actes les principales actions d'un récit complexe et débordant d'intérêts ennemis, de situations opposées, de basses luttes et de haines sournoises. Mais, il faut bien le dire, cette fois encore, il est démontré que tout livre perd de sa valeur à être transporté sur la

---

1. DISTRIBUTION. — Philippe Bridau, M. *Gémier*. — Renard, M. *Albert Lambert*. — Rouget, M. *Janvier*. — Max-Gilet, M. *Dorival*. — Potel, M. *Coste*. — Borniche, M. *Siblot*. — Joseph Bridau, M. *Vargas*. — Général Carpentier, M. *Daumerie*. — Mignonnet, M. *Bouthors*. — Orsanto, M. *Decœur*. — Kouski, M. *Duparc*. — Flore Brazier, Mme *Andrée Mégard*. — Mme Bridau, Mme *Dehon*. — La Védi, Mme *Emma Bonnet*.

Mme Andrée Mégard sera, aux premiers jour de juin, remplacée, dans le rôle de Flore Brazier, par Mlle Marie Marcilly.

scène. Ce qui fait le fond même d'une étude sociale où la psychologie tient moins de place que l'observation des extériorités, s'efface, s'estompe et disparaît même complètement par endroits. Aussi le jugement critique ne peut-il librement s'exercer en pareil cas qu'autant que l'esprit se ferme au souvenir de l'œuvre initiale et s'éloigne volontairement de toute comparaison. Au surplus, il est bien certain qu'en tirant une pièce de la *Rabouilleuse*, M. Emile Fabre a obéi à des opinions personnelles qui devaient le porter à l'exagération, à la partialité. Tout le dialogue qui est de son invention n'est pas un résultat purement logique, mais l'amplification des fragments dialogués qu'il releva dans le volume de Balzac dédié à Charles Nodier. Ceci dit par besoin de ne pas paraître dupe du procédé, je prends plaisir à déclarer que le drame de M. Fabre a fort intéressé l'auditoire, qu'il mérite, en dépit de quelques scènes traitées dans la manière des pièces très noires de l'ancien Ambigu, de réussir pleinement et précise de vivante façon quelques types des officiers en demi-solde qui, sortis du domaine du dévouement et de la cruauté militaires, furent dans la vie civile des égoïstes parfaits, sans scrupule et très capables de vilenies. Au premier acte, le rideau se lève sur un salon Empire remarquablement ordonnancé. Nous sommes à Issoudun, chez M. Rouget, riche vieillard pris d'un violent amour sénile pour Flore, sa gouvernante, une ancienne rabouilleuse ou pêcheuse d'écrevisses. Cette Flore, qui est belle autant que rusée, amoureuse autant qu'assoiffée

d'argent, conduit lentement son maître, que ses intimités ont rendu son esclave, à lui abandonner toute sa fortune. Rouget reçoit chez lui des officiers en demi-solde parmi lesquels Max Gilet dont il prit soin autrefois et qui est devenu l'amant de l'ancienne pauvresse. Max est un de ces bellâtres ambitieux qui n'éprouvent aucune répugnance à exploiter une femme et un vieillard ; il a l'âme facile d'un entretenu ; il est le conseiller-souteneur du faux ménage et il ne vise rien moins qu'à vivre plus tard de la succession qu'il aura assurée à son amie. Après des incidents divers où se dessinent les caractères de la Vedi, une domestique dévouée corps et âme à Flore, de Bourniche, un paysan échotier de tous les bruits villageois, d'Orsanto, l'ancien brosseur de Gilet, un Corse ennemi de tout ce qui ne sert pas à son maître, arrivent Mme Bridau, la sœur de Rouget, accompagnée de son fils Joseph, un peintre en herbe grand admirateur des belles formes et des lignes. Depuis quarante ans qu'elle n'est pas revenue à Issoudun, Mme Bridau a beaucoup souffert dans la vie par la faute de son fils aîné, le colonel Philippe, qui, depuis la chute de Bonaparte, vit dans la débauche en ruinant sa mère. Son voyage au pays natal est fait pour étonner Rouget. Que lui arrive-t-il donc ? Elle avoue qu'elle vient demander à son frère douze mille francs pour sauver Philippe du déshonneur. Suspect de conspiration, il va passer devant la Cour des pairs. C'est la fin de tout. Le vieillard céderait peut-être, sans Flore qui veille et tire de son « bichon » la promesse for-

melle qu'il ne donnera pas un sou, qu'il chassera ses parents et qu'il gardera désormais sous son toit Max Gilet, afin de faire taire les mauvaises langues. Au deuxième acte qui est capital et se passe dans le même salon, alors que par des scènes répétées de colère jouée, de menaces de départ, Flore et Max prévoient enfin la possibilité de conquérir la fortune de Rouget, survient Philippe Bridau, l'ancien colonel acquitté par la Cour des pairs du chef d'accusation qui pesait sur lui, mais condamné comme suspect à cinq ans de séjour à Issoudun. Il arrive au milieu d'un entretien entre Max et Flore et par son attitude audacieuse il terrorise tout le monde. Il dépeint à son oncle le danger d'une situation qui le met à la merci d'une fille sans honneur et d'un homme misérable, il le force à lui donner le testament et voudrait l'amener à une rupture. Mais le vieillard dit, avec des larmes dans la voix, que les yeux bleus de Flore sont un paradis pour lui, qu'il ne se résignera jamais à perdre celle qu'il aime. Max et Flore ont comploté de se rendre à Bourges et d'y attirer Rouget pour la signature à donner pardevant notaire. Philippe profite de cet incident pour éveiller si possible la colère de son oncle, il ne réussit qu'à le faire pleurnicher, à le rendre plus désireux du retour de Flore. Elle reviendra, c'est entendu. Comme un conquérant insolent, en maître absolu, Philippe ordonne à la domestique d'aller quérir sa maîtresse. Il menace, il tempête, il jette la crainte dans les esprits et une fois en face de Flore, il insinue qu'elle devrait le prendre pour

allié et ne pas le considérer comme un ennemi. Mais elle, blessée dans tous ses sentiments, rabaissée dans son orgueil, lui crie qu'elle le hait et va rejoindre Rouget rompu par des émotions violentes. Le troisième acte se déroule toujours dans le même salon présenté cette fois sous un autre angle. Max a invité ses anciens compagnons d'armes, Renard, Potel, Mignonnet, le général Carpentier, à venir sabler le champagne à l'occasion du 2 décembre. Rouget, travaillé par Philippe et mis au courant des traîtrises de Flore par Bourniche a chargé celui-ci de faire venir son neveu. Les demi-solde portent des toasts, fument, content des souvenirs, lorsque le colonel Bridau paraît. Il dit que bien que n'ayant pas été invité, il a cru devoir venir partager le souvenir glorieux. Max, qui s'est juré de provoquer Philippe, lui demande à brûle-pourpoint de vouloir bien expliquer sa situation. Piqué, l'ancien colonel réplique vertement et d'insolence en insolence, un duel est devenu inévitable. Chacun se retire et Philippe, demeuré seul en face de Flore, invite celle-ci à fuir, à s'expatrier avec Max, ou bien à accepter une alliance criminelle. Elle se révolte d'abord, puis, politiquement doucereuse, elle simule de l'affection pour le colonel et lui fait entendre qu'elle se donnera à lui... — Ce n'est pas à un vieux chameau que l'on apprend à s'agenouiller ! crie Philippe. Le croit-elle donc si bête qu'il n'ait pas compris ses intentions ? Oui, n'est-ce pas, une bonne nuit de caresses, d'éreintement, et demain Max pourrait l'embrocher comme un poulet ! Que nenni !

Mais il n'abandonne pas son idée. Flore s'en ira ou deviendra sa femme, plus tard, quand elle sera devenue veuve de M. Rouget que lui, Philippe, lui fera épouser... Alors, dans une scène très belle, Flore reproche véhémentement au colonel son existence désordonnée, ses vols, ses bassesses, ses lâchetés... Et lui qui ne connaît point le remords, qui défend 50,000 francs de rentes et qui sait bien que les femmes méritent d'être traitées comme les chevaux, à coups de cravache, se redresse devant l'injure, et affirme que tôt ou tard Flore lui appartiendra. Sur ces entrefaites, les témoins de Philippe viennent annoncer que le duel aura lieu au sabre. Flore a une explosion de joie. Au sabre ! Max est imbattable à cette arme et c'est le défi aux lèvres qu'elle laisse partir le colonel. Le quatrième acte — nous sommes encore dans le salon Empire, par excessif amour de l'unité de lieu, sans doute — est certainement le moins bon de toute la pièce, encore qu'il permette à Mme Mégard de s'y montrer intelligemment dramatique. C'est un soir de décembre. Une lampe brûle dans la salle à manger et le salon n'est éclairé que par deux bougies. Devant l'âtre, assise au fauteuil, Flore somnole. La Vedi vient l'éveiller en la suppliant de prendre quelque nourriture. Depuis des jours elle se désole et se mine la santé. Max est blessé très grièvement, mais il guérira certainement. Flore refuse la tasse de bouillon, elle sanglote son chagrin, appelle son Max, s'irrite d'être prisonnière de Philippe et de Rouget. Potel vient donner des nouvelles. Il ne peut cacher que Max est plus mal. Il

parle de lui comme d'un mort remplaçable dans le cœur de Flore, il dit son affection, faisant ainsi son métier de demi-solde désœuvré et s'en va en annonçant qu'il viendra chaque jour. Orsanto arrive à son tour et avoue que Max est en effet au plus bas. Il apporte des cheveux de son maître et un billet d'adieu dans lequel le mourant réclame vengeance. Un camarade, Renard, frappe à la fenêtre. Il n'a pas vu Flore et annonce brutalement que Max vient de trépasser. C'est alors, de la part de Flore, une scène de désolement fou, puis l'idée de vengeance reprenant le dessus, elle donne de l'argent à Orsanto pour fuir après avoir tué Philippe. Le Corse haineux va vers son œuvre sanglante, tandis que le colonel passe par le salon pour sortir et se rendre au cercle. Mais puisque Flore est là, il aura une conversation avec elle. Et derechef il lui fait envisager un avenir de joie, en plein Paris, avec pour plus tard la perspective d'un majorat. Au moment de partir, il se voit retenu par Flore que l'idée de meurtre affole maintenant... Tout à coup les cloches sonnent dans la nuit pour le mort, pour Max, pour le bien-aimé. La haine de Flore se réveille. Elle ne retient plus Philippe, et bientôt elle reproche à Rouget d'avoir fait tuer Max, et elle domine le vieillard de tout son mépris et elle lui arrache la promesse définitive qu'il l'épousera, l'emmènera à Paris et lui laissera toute sa fortune. Et voilà que soudain, Bridau reparaît le visage ensanglanté, la mort dans les regards. Il n'a que le temps d'adjurer son oncle de ne point épouser Flore et de râler :

« Garce ! » avant que de s'abattre au milieu des meubles. Minute de solennel effroi. Puis Flore prononce : « Allez chercher sa mère, c'est la dernière peine qu'il lui fera ! » Voilà, dans ses grandes lignes, la pièce de M. Emile Fabre, dont la fin ne me satisfait guère, mais qui, telle qu'elle, mérite le succès. Elle est pleine de talent et fort bien jouée par tous. Dans le rôle de Philippe Bridau ; M. Gémier s'est montré admirable. Jamais, à mon sens, l'excellent artiste porté par son tempérament vers les peintures violentes, n'aura été meilleur. On l'a fêté et j'applaudis bien sincèrement à son triomphe. Mme Mégard est une Rabouilleuse de haute valeur artistique. Dans la dramaturgie moderne elle est une des figures les plus intelligentes, les mieux douées. Il est évident qu'elle n'est aucunement classique et que son talent est à celui des tragédiennes d'école ce qu'est un Claude Monnet à un David, mais, en la circonstance, qu'il me soit permis de la considérer comme l'expression vraie de la Nature, de cette Nature capricieuse qui ne comporte pas que des beautés harmoniques, mais aussi des accidents de lumière, de lignes et de couleurs. Sa scène de désolation au dernier acte est superbement réaliste de geste et d'intonation, et tout au long de la pièce, elle a su passer de la câlinerie un peu canaille et hypocrite aux accents d'amour charnel et de haine féroce avec une sûreté qui font d'elle un très remarquable interprète. M. Janvier est un amoureux sénile absolument parfait ; M. Dorival, fort adroit dans un rôle ingrat, a prêté au personnage de Max

Gilet le caractère qui lui convenait ; M. Albert Lambert est un demi-solde bon vivant extrêmement curieux ; M. Siblot, image bien le paysan Borniche ; M. Decœur, donne du relief au rôle du corse Orsanto ; MM. Coste et Bouthors sont deux demi-solde qui valent d'être cités à l'ordre du jour ; Mme Bonnet prète à la personnalité de la Vedi une sincérité d'allures très louable. — La *Rabouilleuse* était précédée d'un acte de M. Maurice Magre, le *Dernier Rêve*, [1] qui contient de beaux vers. Ce délicat poëte qui ne saurait écrire une œuvre banale, a mis en scène un phtisique qui a quitté Paris, sa vie brûlante, ses amours fausses, ses mensonges passionnels pour venir mourir en pleine nature, et qui aspire à ne point quitter la terre sans avoir connu le véritable amour. De jolis sentiments, une poétique parfaite par endroits, permettant d'espérer de M. Magre une œuvre plus importante et plus neuve par l'idée.

14 MARS. — Au « cinq heures » du samedi, M. George Vanor parle du « Printemps à Paris » et des poètes du printemps ; il en parle si bien, en poète et en homme d'esprit, que sa conférence lui est redemandée pour le samedi suivant.

26 MARS. — On joue en matinée du jeudi le *Cid* et les *Précieuses ridicules*. La conférence est faite par M. Albert Sorel.

28 MARS. — Le *Vol de l'Eléphant blanc*, d'après Marc Twain, adaptation de MM. Max et Alex

1. DISTRIBUTION. — Jean, M. *Dauvillier*. — Le curé, M. *Darras*. — Un pauvre, M. *Gaignette*. — Lucienne, Mlle *O. de Fehl*. — Paulette, Mlle *Maïa*.

Fisher fait les frais du programme de « Cinq heures ». Causerie de M. Pierre Vrignault.

4 AVRIL. — Samedi « cinq heures » : causerie de M. Léo Claretie : *le Chevalier qui donne sa femme au Diable*, miracle de Notre-Dame en deux tableaux, en vers, de MM. Adenis frères [1].

9 AVRIL. — Les jeudis classiques se clôturaient pour la saison par une brillante matinée, où l'on applaudissait, dans le *Philosophe sans le savoir*, MM. A. Lambert, Vargas, M[lle] Sylvie, très gracieuse Victorine, et le conférencier, M. Léo Claretie, dont on goûtait fort une riante étude sur Sedaine.

28 MAI. — Matinée au profit de la Caisse des veuves et orphelins des anciens militaires des armées de terre et de mer [2].

6 JUIN. — On fêtait Corneille avec *Horace*, et un à-propos en vers de M. Verlhac-Monjauze, *Grand aïeul*. Le « grand aïeul » c'est Corneille lui-même qui fait, du haut du ciel, des conversations démocratiques... Déjà !... dirait le Henri III d'Hervé. Cet à-propos, qui ne manque d'ailleurs pas d'ingéniosité, est écrit en vers agréables. C'est tout ce qu'on peut lui demander et c'est déjà très bien. Puis, l'anniversaire de Corneille était légèrement

---

1. DISTRIBUTION. — Le diable, M. *Coste*. — Le chevalier, M. *Decœur*. — Anthénor, M. *Duparc*. — Aimery, M. *Taldy*. — La Vierge, M[lle] *Dortzal*.

2. — En même temps que l'Od on avec *En musique*, l'Opéra, l'Opéra-Comique et la Comédie-Française y participaient avec un fragment de *Sigurd* et un ballet russe conduit par son auteur, M. Paul Vidal, avec le *Toréador* et *Gringoire*. M. Paul Mounet, le pianiste Risler et les chansonniers de Montmartre prêtaient également à cette matinée le concours de leur talent.

renouvelé dans sa forme : les représentations d'*Horace* et du *Grand aïeul* s'accompagnaient de la récitation de Poésies diverses de l'auteur du *Cid*. On sait assez peu que Corneille a écrit plus de quarante mille vers lyriques, bien plus que Lamartine ou Alfred de Vigny. Dans le nombre il en est de fort beaux et de tout premier ordre, le sonnet de Mlle Ranquet, la lettre à la Duparc, cette charmante marquise que Corneille aima et que Racine enleva à la troupe de Molière. Dans une jolie conférence, M. Léo Claretie commentait ces poésies, agréablement récitées par Mlles Dortzal, Marcilly, MM. Coste, Vargas, Dauvilliers, Cazalis. Le public a manifesté par de nombreux rappels son approbation à ce nouveau mode d'hommage à Corneille.

11 JUIN. — Première représentation de *Wania (Histoire d'un Crime)*, pièce en deux actes et quatre tableaux, d'après Maxime Gorky, par M. Perski[1], et reprise de l'*Equilibre*, comédie en deux actes, de M. Pierre Soulaine[2]. — Spectacle de fin de saison. C'était d'abord une reprise de l'*Equilibre*, deux actes de M. Pierre Soulaine, représentés sur cette même scène il y a quelques années. En voici le sujet, plutôt banal. Pour com-

---

1. DISTRIBUTION. — Salakine, M. *Janvier*. — Wania, M. *Dorival*. — Witia, M. *Darras*. — Le soldat, M. *Daumerie*. — Fédor, M. *Decœur*. — Le charbonnier, M. *Bouthors*. — André, M. *E. Violet*. — Le cabaretier, M. *Duparc*. — Le staroste, M. *Taldy*. — Le vieillard, M. *Synès*. — Premier moujik, M. *Gaignette*. — Deuxième moujik, M. *Berger*. — La mère, Mme *Emma Bonnet*. — Wasilissa, Mlle *Jane Rabuteau*. — La propriétaire, Mlle *J. Fromant*. — Une femme, Mlle *Ch. Duran*.

2. DISTRIBUTION. — Raymond, M. *Coste*. — Jacques, M. *Vargas*. — Suzanne, Mlle *Marie Marcilly*. — Odette, Mlle *M. Aubry*. — Un chasseur, Mlle *J. Lainé*.

penser sa liaison avec M[lle] Odette d'Aquitaine — le nom seul me dispense de vous dire de quelle espèce est cette liaison — Jacques reçoit, platoniquement jusqu'ici, une femme du monde, M[me] Suzanne Dumont, dont il est d'autant plus épris qu'elle ne lui a encore rien accordé. Il croit en la chaste Suzanne, jusqu'au moment où son ami Raymond lui apprend qu'elle est l'héroïne — très peu chaste — d'une rencontre en chemin de fer, et que, la veille au soir, alors qu'elle se disait retenue par son mari, elle est venue au rendez-vous qu'il lui avait donné au Splendide-Hôtel. Voilà l'équilibre rompu; Jacques est désormais mûr pour un bon et solide mariage que lui propose son ami de province. M[lle] Marcilly, MM. Coste — le Le Bargy de la rive gauche — et Vargas, ont adroitement joué cette bluette restée vraiment un peu insignifiante. Venaient ensuite les quatre tableaux de M. Perski, d'après Maxime Gorky : *Wania (Histoire d'un Crime)*. Et Gorky vaut, certes, un petit instantané. Le voici, en quelques lignes. Gorky, né en 1869, à Nijni, d'une famille d'artisans, orphelin de bonne heure, s'en alla par les routes, faisant toutes sortes de métiers, boulanger, aide-jardinier, marchand de pommes, marmiton sur les vapeurs de la Volga, saute-ruisseau chez un avocat, etc., etc. ; parcourut toute la Russie méridionale à pied; apprit tard à écrire, et fit passer un jour, dans une revue de Tiflis, une nouvelle... Depuis lors, succès rapidement croissant, nouvelles de toutes dimensions, grands romans et, enfin, depuis trois ans, théâtre avec ses deux

pièces : *Les Petits Bourgeois* et *Dans les Bas-Fonds*. A signé l'un des premiers la protestation des écrivains contre l'attitude du gouvernement vis-à-vis des étudiants. Arrêté, puis relâché, mais surveillé par la police. Riche aujourd'hui, s'occupe de fondations utiles, bibliothèques, etc. Signe particulier : aime les oiseaux. Sa maison en est pleine. Devenu fort à la mode, l'auteur des *Déchus* a été bien souvent traduit en français. Il l'a été excellemment par S. Kikina et P. G. La Chesnais. J'allais oublier de dire que son vrai nom est Alexis Pechkow. Mais si dure fut l'aube de sa vie qu'il prit le pseudonyme de Gorky (l'amer). Moins cultivé que Tolstoï, il a peint souvent avec une poétique brutalité un monde inconnu jusqu'à lui et qu'on n'avait pas osé aborder parce qu'on l'ignorait trop. De quelles mains il a fouillé dans toutes les hideurs des bouges, dans tous les fumiers humains ! Personne ne l'égale en réalisme. Il narre ce qu'il a observé dans ses courses. Il a vu, par exemple, dans une gare du steppe, les employés mourant d'ennui, et s'occupant à torturer ce qui représente, parmi eux, la faiblesse ; ils vont jusqu'à conduire à la pendaison une pauvre femme. Cela les amuse de produire la souffrance et de découvrir le cadavre qui se balance au bout d'une corde. Et cependant, quelle angoisse dans ces types de Gorky ! Tout ce monde est tenu par une inquiétude étrange ; une immense tristesse, un rêve lamentable plane sur tous ces êtres comme sur tous ceux de la race. Oui, malgré ce réalisme qui marque la littérature russe depuis Gogol, et en particulier la

littérature de Gorky, on entend partout un vague appel vers le mieux, on sent un dégoût même exagéré du présent. Le fils du tapissier Pechkow, le petit-fils du teinturier Vassili Kachirin, se complaît dans les vigoureux et minutieux tableaux de la vie populaire, dans la description de cet enfer, et pourtant il y voudrait un peu d'idéal. Il éprouve de la mélancolie devant ces êtres si malheureux et parfois si déchus, et tente de faire à leur endroit, et peut-être au nôtre, œuvre de moraliste. N'y a-t-il pas un prédicant dans tout écrivain russe?... Wania est un pauvre, un très pauvre paysan qui s'expatrie dans le but de gagner, à la ville, de quoi faire vivre sa vieille mère et pouvoir épouser sa fiancée Wasilissa. Très touchants sont les adieux du jeune homme, que bénit religieusement sa mère, et au cou duquel elle attache un scapulaire contenant une image sainte et une pincée de terre natale. Nous le retrouvons dans un asile de nuit de la grande ville, ayant vite dépensé les quelques copeks qui devaient lui permettre d'attendre qu'il ait trouvé de l'ouvrage. Le voilà déjà en proie aux mauvaises fréquentations; un certain Salakine a fait du malheureux vagabond un buveur; il en fera bientôt un voleur, et même un assassin... Partis pour aller dévaliser un riche propriétaire, ils se querellent avec un charbonnier qui doit les emporter sur son traîneau et, sur le point d'être assommés par lui, ils le tuent et s'enfuient avec les vêtements, la sacoche, le cheval et la voiture de celui qu'ils ont laissé pour mort. Puis, ils se font prendre bêtement dans une auberge où leur allure a paru des plus suspectes,

et, arrêtés par le staroste, ils avouent leur crime. « En voilà deux imbéciles! » s'écrie l'un des clients du cabaretier qui les a fait empoigner. Pauvre Wania, voilà pourtant où l'a conduit la misère!... M. Dorival a composé avec un rare talent le rôle de Wania, insolent et fruste, naïf et repentant. M. Janvier est fort bien, lui aussi, dans Salakine, le mauvais génie de notre honnête paysan. Sous les cheveux blancs de la vieille mère bénisseuse et de la propriétaire de l'asile de nuit, dont l'idéal était de tenir une maison pour vieux messieurs, nous avons apprécié Mmes Emma Bonnet et Jane Fromant, très curieuses et très vraies. Et quand, parmi les malheureux énumérant lamentablement les différentes manières de mourir de faim, l'un d'eux affirma que « bien des personnes assises sur des trônes n'éprouvent pas rien que des plaisirs », je vous laisse à penser si le mot a porté le jour où l'on venait d'apprendre le massacre royal de Belgrade...

30 JUIN. — L'Odéon avait fermé ses portes avec la *Rabouilleuse*, après une saison qui n'avait pas laissé d'être brillante. Seul de tous les théâtres, il aura pu fêter, au cours de son année théâtrale, deux « centièmes » : celle de *Résurrection* et celle de la *Rabouilleuse*.

2 JUILLET. — La saison 1902-1903 des représentations des Trente ans de théâtre se terminait par une superbe matinée de l'*Arlésienne* au Trocadéro. Gros succès pour les artistes de l'Odéon et particulièrement pour Mmes Aimée Tessandier et Léonie Yahne qui avaient tenu, pour la circons-

tance, à reprendre leurs rôles, M. Edouard Colonne, son orchestre et ses chœurs, ont été fêtés comme de coutume, et le public avait la surprise d'applaudir, au troisième acte, une farandole toute nouvelle réglée par M. Hansen, que la charmante Zambelli, secondée par Mlle Salle et douze artistes du ballet de l'Opéra, ont dansée à ravir.

14 JUILLET. — L'Odéon offre, en matinée gratuite, son grand succès de l'année, la *Rabouilleuse*, qui fait salle comble et produit un grand effet, Mlle Maille se fait acclamer en disant la *Marseillaise*.

1er OCTOBRE. — Réouverture avec *Résurrection*[1]. — On sait comme, en portant à la scène l'admirable roman de Tolstoï, M. Henry Bataille a fait, non seulement la pièce qui « a réussi », mais même une œuvre d'art qui méritait le suffrage des lettrés, une œuvre dramatique qui devait secouer d'émotion la masse des spectateurs. M. Dumény tenait, l'an dernier, avec beaucoup d'élégance et d'autorité le rôle du prince Dimitri Nekludoff.

---

1. DISTRIBUTION. — Prince Nékludoff, M. *Henry Burguet*. — Président du jury, M. *Albert Lambert*. — Oustinow, M. *Coste*. — Novodoroff, M. *Gaston Séverin*. — Kolossoff, M. *Louis Marie*. — Le professeur, M. *Duparc*. — Simonson, M. *Janvier*. — Tikon, M. *Darras*. — Nikiphorovitch, M. *Dammerie*. — Le commis, M. *Cazalis*. — Le capitaine, M. *Taldy*. — L'officier, M. *Violet*. — Krilitzof, M. *Gorde*. — Nitzhinger, M. *Roger*. — Le marchand, M. *Robert Liser*. — Un juré, M. *Décard*. — Un juré, M. *Debos*. — L'interne, M. *Sterny*. — Médecin chef, M. *Cornély*. — La Maslowa, Mlle *Berthe Bady*. — Tante Sonia, Mme *Dehon*. — Missy, Mlle *Maille*. — La princesse, Mlle *Jeanne Even*. — La Beauté, Mlle *Fromant*. — Fédosia, Mlle *Sylvie*. — Natacha, Mlle *Dortzal*. — La Korablewa, Mlle *Schmidt*. — La bossue, Mlle *Ch. Duran*. — La grande rousse, Mlle *Aubry*. — Maria Paolowna, Mlle *Taillade*. — Tante Laure, Mlle *Miramon*. — Garde-barrière, Mlle *Remy*. — L'infirmière, Mlle *Desvergers*. — Une détenue, Mlle *Calvill*. — Garde-malade, Mlle *Doll*. — Matrolla, Mlle *O'Mont*. — Une détenue, Mlle *Lainé*. — Une enfant, Mlle *Breitel*.

M. Burguet a moins d'aisance et de distinction que son prédécesseur ; mais, s'il a paru plus petit bourgeois que grand seigneur, il a fait preuve d'une sincère émotion, et n'a, en somme, aucunement failli à sa tâche d'humanitaire. Mlle Berthe Bady a gardé, tout naturellement, le personnage de la Maslowa, où elle trouve l'occasion de faire applaudir, sous les plus divers aspects, son talent très original. Autour de ces deux protagonistes s'empresse toujours une troupe qui n'a jamais « donné » avec plus d'ardeur. Mlle Sylvie n'a-t-elle pas fait de Fédosia, attendrie et simple, une création qui vaut de n'être point oubliée? M. Albert Lambert n'est-il pas un président du jury d'une vérité accomplie? M. Coste n'a-t-il pas donné une excellente silhouette de l'infirmier? M. Janvier n'a-t-il point marqué de personnalité le bout du rôle de Simonson?... C'est avec plaisir que nous les avons retrouvés tous, faisant montre de talent en leur tâche respective...

17 OCTOBRE. — Le premier samedi, « cinq heures » de la saison, *l'Italie et les Poètes*, avec une intéressante conférence de M. Léo Claretie, avait attiré une foule considérable, qui applaudissait aux heureux débuts des nouveaux et nouvelles artistes. Mmes Gilda Darthy, Rosni-Derys, Taillade, de Raisy, MM. Kemm, Revel partageaient, avec Mlles Maille et Odette de Fehl, les bravos nourris du public et le triomphe franco-italien. Mlles Cléry et Thévenet chantaient des barcarolles très goûtées.

19 OCTOBRE. — L'Odéon inaugurait la série de

ses représentations classiques avec *Britannicus* et le *Bourru bienfaisant*. Dans *Britannicus* débutaient Mlle Taillade, lauréate du Conservatoire de cette année, qui apportait dans l'interprétation du rôle de Junie une émotion sincère et une grâce fière. M. Roger, dans Britannicus, montrait une chaleureuse jeunesse, et Mlle Rebecca Félix apportait dans Albine une intelligente conscience. *Le Bourru bienfaisant*, qui n'avait pas été joué depuis fort longtemps, et qui était fort bien accueilli, mettait en relief les qualités de rondeur de M. Liser, la distinction de jeu de M. Revel, l'espièglerie spirituelle de Mme Rosni-Derys, la belle humeur de Mlle de Miramon et l'adresse de M. Cornély. Les débutants étaient solidement encadrés, dans la tragédie, par Mme Tessandier, superbe en Agrippine, par M. Dorival qui jouait pour la première fois le rôle de Néron, par MM. Albert Lambert et Daumerie, et dans la comédie par Mlle Dortzal et M. Darras[1].

---

1. Extrait du rapport du budget des beaux-arts, rédigé par M. Massé, député de la Nièvre.

L'Odéon, recueillant le fruit de ses laborieux efforts, a eu une saison exceptionnellement heureuse, et avec *Résurrection* et la *Rabouilleuse* a pu s'offrir le luxe envié de deux centièmes.

Quarante-six pièces ont été données dans la saison, se décomposant ainsi :

Tragédies..........	4
Drames et comédies en 3, 4 ou 5 actes.	20
Pièces en 1 ou 2 actes................	22

Le montant des recettes s'est élevé à 663,319 fr. 75 (chiffre brut), et il y a eu un total de 330 représentations, dont 58 matinées et 272 soirées.

L'Odéon a d'ailleurs de lourdes charges, et ce chiffre de recettes, un des meilleurs qui aient été atteints, n'offre au total qu'un bien léger bénéfice sur les dépenses.

Le privilège de l'Odéon a été récemment renouvelé, et M. Antoine

24 OCTOBRE. — Samedi littéraire et dramatique : M. George Vanor parlait de Paul Verlaine : le sujet et le conférencier avaient attiré une foule énorme, — puisque la recette dépassait mille francs et qu'aux « cinq heures » les places sont à des prix infimes. Après avoir raconté la vie du poète et rétabli, sur certains points délicats, la vérité déformée par la légende, M. George Vanor, en paroles tour à tour imagées et spirituelles, avait analysé l'œuvre du poète et préparé les auditeurs à entendre les vers qu'ont dits Mme Berthe Bady — particulièrement applaudie, — MMlles Maille et Rabuteau, MM. Kemm et Janvier. Gros succès pour les artistes, plus grand succès encore pour M. George Vanor, rappelé six fois.

29 OCTOBRE. — Premières représentations de l'*Héritier*, comédie en trois actes de M. Pierre Soulaine[1], de *Poste restante*, comédie en un acte

---

avait brigué cette direction, aussi aurions-nous été heureux de mettre sous les yeux de nos collègues les propositions par lui faites à l'Administration. La chose, semble-t-il, était d'autant plus intéressante que M. Antoine est un artiste de premier ordre et un directeur de talent. Nous savons par la presse qu'il a fait ses propositions sans grand espoir de succès, mais qu'il les jugeait particulièrement conformes aux intérêts de l'art et de l'Etat. M. Ginisty a eu l'an dernier deux grands succès, *Résurrection* et la *Rabouilleuse*, qui justifient, semble-t-il, le choix du ministre ; il n'en eût pas été moins intéressant de savoir quel programme avait présenté M. Antoine. C'est dans cette pensée que nous avons demandé à la direction des Beaux-Arts de vouloir bien nous le faire connaître. Il nous a été répondu que la chose était impossible, « M. Antoine s'étant borné à faire des propositions verbales ».

Nous ne voulons pas terminer cette note, disait M. Massé, sans adresser des félicitations à M. Ginisty et à son habile administrateur, M. Fonville.

1. DISTRIBUTION. — Docteur Duval, M. *Albert Lambert*. — Fernand, M. *Coste*. — Chavignol, M. *Darras*. — Jacques, M. *Gaston Séverin*. — Méhon, M. *Cazalis*. — Duprat, M. *Duparc*. — Le guide, M. *E. Violet*. — Fresnel, M. *Debos*. — Mme Legallec, Mme *Dehon*. — Mme Chavignol, Mme *Emma Bonnet*. — Geneviève, Mlle *Jane Rabuteau*. — Jeanne,

de M. Serge Basset[1] et de *l'Idiot*, drame en deux deux actes de M. André de Lorde[2]. — *L'Héritier* de M. Pierre Soulaine, où l'on peut applaudir une amusante satire — un peu connue déjà — de la vie de province — nous semble surtout le type de la pièce pour jeunes filles : ce n'est plus l'Odéon, c'est le Théâtre blanc... La scène se passe de nos jours, en une station d'eaux thermales quelconque, à Villiers-les-Eaux, où l'arrivée d'un beau jeune homme, Gavard, à la veille d'entrer en possession d'un héritage de deux jolis millions, jette subitement la perturbation parmi toutes les mères de l'endroit. Il n'est pas une de ces braves dames qui naturellement ne convoite pour sa fille un si riche parti. Il faut voir les avances intéressées et les gentils mamours que font à « l'héritier » en question, Mme Chavignol, la femme du notaire, pour sa fille Jeanne ; Mme Legallec, si désireuse de bien « caser » sa Geneviève ; M. Duval, enfin le directeur de l'établissement des Eaux, qui, lui, a trois « demoiselles » à marier... Ce malheureux Gavard ne sait, vraiment, où donner de la tête, on se l'arrache positivement... jusqu'au moment où l'on apprend avec stupéfaction qu'il ne s'appelle pas Gavard... et qu'on a simplement eu affaire à un de

---

Mlle *Sylvie*. — Mme Duprat, Mlle *Jeanne Even*. — Françoise, Mlle *Ch. Duran*. — Cécile, Mlle *Remy*. — Emma, Mlle *Calvill*. — Francine, Mlle *Doll*. — Une dame, Mlle *J. Lainé*.

1. DISTRIBUTION. — Commandant Duvarin, M. *Duparc*. — Eymard M. *Louis Marie*. — Hondurier, M. *E. Violet*. — Riault, M. *Cornély*. — Mme Duvarin, Mlle *de Miramon*.

2. DISTRIBUTION. — Eymerick, M. *Jancier*. — Grégor, M. *Dorival*. — Georges, M. *Cornaglia*. — Premier marchand, M. *Debos*. — Deuxième marchand, M. *Berger*. — Hanná, Mlle *Berthe Bady*.

ses bons amis, sociétaire de la Comédie-Française — voilà qui vaut bien, pourtant, un percepteur de première classe — dont se contente parfaitement Mlle Jeanne Chavignol qui, au mépris de l' « héritage », avait esquissé avec notre élégant comédien un aimable petit roman d'amour. Jacques Gavard, le vrai, est d'ailleurs un bon riche, faisant le plus noble usage de la grosse fortune qui vient de lui tomber sur les bras. Ne commandite-t-il pas, par simple plaisir, un petit clerc qui pourra de la sorte épouser Mlle Geneviève Legallec ! Il n'a pas de meilleure façon de se faire pardonner d'être lui-même, sans qu'on n'en sût rien à Villiers-les-Eaux, marié depuis plusieurs mois. L'histoire est un peu bien bénigne, convenons-en ; mais l'auteur a très délicatement traité les deux ou trois scènes entre la jolie Jeanne et le faux Gavard que jouent, avec infiniment de tact, la délicieuse Mlle Sylvie et M. Coste, qu'on a justement appelé le Le Bargy de la rive gauche. Très bonne interprétation, d'ailleurs, de Mmes Dehon, Emma Bonnet, Jane Rabuteau ; de MM. Albert Lambert — personnifiant très drôlement le directeur des Eaux — Darras, Gaston Séverin et Cazalis. La soirée odéonesque avait commencée par un gentil acte, *Poste restante*, de notre très aimable confrère M. Serge Basset. Les bureaux de M. Bérard recèlent, paraît-il, quelquefois des héros. N'en est-ce pas un que ce modeste employé qui, pour sauver la femme qu'il aime, sans espoir du reste, refuse de lui délivrer au guichet, en présence de son Othello de mari, une lettre de son heureux rival. L'agent qui,

dans la vie, agirait ainsi serait sûrement révoqué. Et pourtant!... Il y a dans cet acte de M. Basset, la même émotion contenue que nous applaudissions naguère, au Grand Guignol, dans une jolie pièce du même auteur intitulée *Laure*. Compliments à l'habile auteur et à ses excellents interprètes. Après *Poste restante* venait un nouveau petit drame de M. André de Lorde, l'auteur en vogue de ces terrifiantes saynètes qui s'appellent *Au téléphone*, *Attaque nocturne*, le *Système du docteur Goudron et du professeur Plume*. L'action, cette fois, se passe en Hongrie, dans un milieu populaire. Hannâ est veuve de Tchenko qui mourut assassiné. Par qui?... Les soupçons tombèrent sur un pauvre idiot, Eymerick, qui fut déclaré coupable et condamné aux travaux forcés. Mais Hannâ n'a jamais cru que l'Idiot fût le meurtrier. Il n'y a, pour elle, pas d'autre assassin que Grégor. Et, pour s'en assurer, pour devenir enfin maîtresse du terrible secret et venger son Tchenko, elle a épousé Grégor. Neuf ans se passent sans qu'elle ait encore pu obtenir aucune preuve, quand Eymerick, qui a pu réussir à s'évader du bagne, apparaît un soir dans le cabaret d'Hannâ. Celle-ci l'interroge et lui arrache l'accusation contre Grégor qu'elle attendait. Après quoi, plus dément que jamais, et dans la peur d'être repris par la justice, Eymerick se poignarde. Alors se dresse, vengeresse, la terrible Hannâ qui accuse et convainc Grégor du meurtre d'Eymerick... Tel est le « fait » qui, malgré le réel talent déployé par M. Janvier (l'Idiot), par M. Dorival (Grégor), et par la très originale

Mlle Berthe Bady (manquant un peu de voix dans Hannâ), ne nous a pas semblé produire tout l'effet qu'on en attendait.

5 NOVEMBRE. — Dans *Polyeucte* donné en matinée et précédé d'une conférence de M. Albert Sorel, ont lieu les débuts — débuts heureux — de M. Gorde, premier prix de tragédie aux derniers concours du Conservatoire.

7 NOVEMBRE. — Au « cinq heures » la « Chanson du travail », causerie de M. Bernardin[1] — Le soir, l'*Arlésienne*, avec les chœurs et l'orchestre Colonne.

19 NOVEMBRE. — Dans *Georges Dandin*, donné en matinée du jeudi, précédé de *Mithridate* et d'une conférence de M. Léopold Lacour, Mlle Renée Félyne débutait dans le rôle d'Angélique où elle faisait apprécier des qualités de très sûre et très adroite comédienne.

28 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Absent*, pièce en quatre actes de M. Georges Mitchell, musique de M. Fernand Le Borne[2]. —

---

1. — Voici quel était exactement le programme :
« Hymne au Travail » (Auguste Barbier), Mlle de Fehl. — 2. « Les Laboureurs » (Lamartine), Mlle Even. — 3. « Le Verrier » (A. Theuriet), M. Violet. — 4. « Le Chalut » (Jean Richepin)), M. Janvier. — 5. « Le Petit Quinquin » (Desrousseaux), Mlle Kesly. — 6. « La Brodeuse » (Poncy), Mlle Duran. — 7. « Le Chasseur » (Th. Gautier), M. Revel. — 8. « Le Mineur » (M. Magre), M. J. Kemm. — 9. « La Lavandière » (Poncy), Mlle Aubry. — 10. « Le Charbonnier » (Loïse Puget), M. Coste. — 11. « Gloire au Travail » (M. Besson), Mlle Maille.

2. DISTRIBUTION. — Driès, M. *Gémier*. — Arie, M. *Dorival*. — Ambrosius, M. *Cornaglia*. — Wannès, M. *Daumerie*. — Yoris, M. *E. Violet*.— Pétrus, M. *Debos*. — Un contremaitre, M. *P. Julien*. — Un paysan, M. *Delangle*.— Un gamin, *Petit Roy*. — La Grietje. Mme *Tessandier*. — Dina, Mlle *Sylvie*. — Gertrui, Mme *Dehon*. — Francisca, Mlle *Marie*

Dans de précédents ouvrages, M. G. Mitchell faisait augurer d'un bel avenir dramatique, moins par des qualités créatrices que par une entente originale du théâtre. Esprit point banal, enclin à l'étude des caractères, soucieux d'adapter aux conditions de certains milieux exceptionnels des personnages qui sont de tous les temps et de tous les pays, poussé par tempérament vers un vérisme atténué d'enjolivements sentimentaux, nous le voyons, dans l'*Absent*, demeurer plus près de l'Ambigu que du Français, c'est-à-dire plus près du drame à effets larmoyants que de la comédie à idées personnelles. Ce disant, je ne veux point diminuer un très probe artisan des lettres ; j'essaie seulement de classifier sa manière d'ailleurs fort habile. Un drame qui eût été quelconque, si l'action s'était déroulée dans une province française devient tout d'un coup typique en raison de l'éloignement que lui prête la fantaisie de l'auteur. La Hollande, y parlât-on un langage proche parent de celui des environs de Paris, réserve certainement aux extériorités que sont les décors et les costumes un intérêt qu'on ne trouverait point chez nous. De là ce petit air étranger qui sollicite vivement l'attention, et gagne l'esprit comme tout ce qui, sans cesser d'être d'ici, semble venir de très loin et donne de la saveur aux moindres paroles. M. Mitchell s'est

---

Marcilly. — Katge, Mlle *Rémy*. — Mina, Mlle *Doll*. — Maria, Mlle *Clément*.

L'orchestre et les chœurs des Concerts Lamoureux, au nombre de 80 exécutants, étaient placés sous la direction de M. Camille Chevillard, auquel succédait, quelques jours après, M. Fernand Le Borne, conduisant lui-même l'exécution de sa partition.

souvenu. Notre snobisme n'avait-il point déclaré certain jour que la lumière venait du Nord? En réservant à son drame le bénéfice d'un éloignement demeuré cher aux ibséniens, n'était-ce pas le moyen de faciliter le succès ? Il essaya de ce procédé et fit bien, puisque le résultat lui a donné raison. Donc, nous sommes en Hollande. C'est dire que tous les décors se distinguent par une soigneuse propreté. Au premier acte, l'intérieur de la salle de ferme avec ses bois vernissés, ses cuivres luisants, son ordonnance originale plaît aux yeux. La domestique Gertruè et sa fille Hatje potinent à qui mieux mieux. Suzanna, la maîtresse de céans est morte et le maître, Driès, vite consolé paraît-il, courtise une étrangère venue dans le pays flanquée d'une fillette. La Grietje, mère de la morte, vit avec son petit-fils dans le souvenir de la disparue. Elle est jalouse du passé, elle hait le présent dans la personne de la Franciska qu'elle salit à plaisir, et cette haine éclabousse son gendre, fatigue le vieux Wannès et attise chez Arie, le fils de la maison, des sentiments de révolte. C'est en vain que le père du fermier essaie de faire taire les langues, la médisance accomplit son œuvre jusqu'à l'heure où Driès, fatigué de tant de basse jalousie déclare que Franciska sera sa femme et qu'il entend la faire asseoir à sa table. La Grietje ne désarme point. Elle empoisonne le cœur de son petit-fils par égoïsme et par orgueil, elle le pousse à crier l'offense à la nouvelle venue, et provoque la rupture entre le père et le fils. Tandis que Driès se marie, le jeune homme s'engage et part aux

Indes Néerlandaises. Six ans se sont écoulés. Franciska a créé le bonheur dans la ferme. Respectée de tous, elle est travailleuse, rangée, charitable, et sa petite Dina est devenue une belle jeune fille. Le vieil échevin Ambrosius l'admire dans sa grâce juvénile et le vieux Wannès la chérit, et si ce n'était la tristesse muette de Driès, la joie serait grande en ce jour de fête. Mais le maître souffre en silence l'absence de son fils qu'il a chassé naguère, d'autant plus qu'il apprend le retour d'un autre enrôlé. Sur ces entrefaites la Grietje fait demander si elle peut se présenter à la ferme. Franciska supplie son mari de permettre l'entrevue. Plus il résiste par fierté, plus elle implore par douceur d'âme. Peut-être que la Grietje apporte des nouvelles particulières d'Arie. Alors Driès cède et la vieille femme vient dire ses regrets et demander le pardon du passé. C'est elle qui a fait tout le mal, Driès exige donc qu'elle répare ses torts. Elle écrira la vérité à l'absent. — Non, non, pas cela, implore la grand-mère. Elle ne veut pas perdre la confiance aveugle d'Arie. La blessure ancienne se rouvre au cœur du fermier. Il exige que sa volonté soit obéie et s'en va sur un au revoir. Demeurée seule, la Grietje, abîmée de chagrin, se dispose à partir lorsque Dina rentre. Une scène délicieuse se passe entre la vieillesse têtue et la jeunesse pitoyable, entre l'orgueil mauvais et la grâce ingénue. Dina sèchera les larmes de la Grietje, elle sera son amie, elle lui apportera les consolations nécessaires. Et nous voici chez la Grietje qui lit et relit la dernière lettre d'Arie, du pauvre enfant échappé par

miracle aux pires souffrances de l'exil. La vieille femme a mûri sa politique en faisant éclore dans le cœur de Dina et de son petit-fils un profond amour, malgré la distance. Ouvrière de ce qu'elle croit l'œuvre rédemptrice, elle a préparé l'union qui réparera le passé. Voici Dina venue aux nouvelles, Dina la charmante, Dina la petite amoureuse naïve qui passe du rire aux larmes et découvre vite qu'un mystère plane à l'heure présente. Elle presse le retour de son fiancé, prend peur des réalités proches et va se cacher dans une pièce voisine, tandis qu'Arie, en une scène très pathétique, partage avec sa grand-mère les joies profondes de la minute qui mêle deux affections. Mais Arie veut connaître l'inconnue. L'entrevue est vraiment délicieuse, composée de menues réalités qui sont tout un monde de sentiments intimes. Les deux enfants si fort empressés l'un vers l'autre dans le rêve lointain, ne savent plus que se dire maintenant que les voilà rapprochés. La vieille doit les pousser aux aveux ingénus et c'est alors de la grâce délicate qui s'égrène en menus gestes d'amour. Mais Dina est repartie et voilà qu'Arie veut aller la revoir. Il le veut, et s'échappant aux étreintes de la Grietje qui lui a caché l'origine de l'élue de son cœur, il s'enfuit, laissant sa grand-mère dans une inquiétude mortelle. Arie a suivi Dina dans la nuit tombante. Il l'a rattrapée et accompagnée. Les voici à la ferme d'où tout le monde est parti pour aller à une fête locale. La fillette cherche des allumettes dans l'ombre, allume la lampe et d'un trait dit son secret, révèle sa personnalité. L'âme

d'Arie se rompt. Il ne peut aimer Dina, le passé s'élève entre eux. Il repartira. — Aimer, c'est donc de suite souffrir ! murmure Dina. Sa petite âme innocente ne s'explique point les sentiments nouveaux de son fiancé. Elle en appelle à la tendresse commune. Hélas ! il est des choses qu'on ne dit point. Arie va partir. Mais la Grietje survient et explique tout. Ses aveux se précisent, elle a fait le mal autrefois, elle s'en repent et elle avait rêvé de le réparer en associant deux cœurs si bien faits pour s'entendre. Arie éclate en reproches, on l'a trompé, on a trompé une innocente, il faut plus que jamais qu'il redevienne vagabond sans famille... L'action décisive se précipite alors. Driès et Franciska et les serviteurs de la ferme et le vieux Vannès rentrent ensemble. Le fermier contraint son cœur à exiger les excuses dues pour l'effacement de l'ancienne offense. Et tout d'un coup, Dina tombe à genoux, avoue son amour, demande à sa mère le pardon exigé. Franciska pardonne, Driès étreint longuement son fils entre ses bras et le rideau tombe sur la consécration de l'amour qui sauve le monde de tous ses péchés. M. Fernand Le Borne a écrit pour cette pièce une véritable partition. Les préludes de chaque acte composent dans leur ensemble une œuvre remarquable. A citer particulièrement la deuxième partie du premier prélude, l'introduction du deuxième acte, la peinture des combats meurtriers aux Indes et le délicieux solo de violon du quatrième acte. Tous les interprètes de l'*Absent* méritent d'être félicités, mais il faut avant tout tirer hors de pair

Mlle Sylvie qui, dans le rôle de Dina, s'est montrée la plus charmante, la plus simple, la plus riante ingénue de ces dernières années. Cette jeune fille — un petit Saxe adorable — est déjà une grande artiste et cette création lui assure une place au Théâtre-Français si la justice est encore du monde des arts. Mme Tessandier, sous les traits de La Grietje, a réalisé tout ce que son beau tempérament dramatique peut fournir de valeur artistique; Gémier a été un Driès sec par endroits, mais trouveur d'effets admirables; Mlle Marcilly est une Franciska séduisante; M. Dorival a prêté au personnage d'Arie les qualités de son jeu très juste et de sa voix sympathique; M. Daumerie est un Wannès un peu effacé; Mme Dehon a donné au rôle de Gertruè une couleur remarquable ; enfin Mlle Rémy (Hatje), M. Cornaglia (Ambrosius) et M. Violet (Yoris) ont fourni à des rôles épisodiques le meilleur de leur talent. M. Camille Chevillard et sa belle phalange d'exécutants ont exprimé merveilleusement toute la valeur de la musique de M. Le Borne qui tient une grande place dans la nouvelle pièce de M. Mitchell. Par leurs décors remarquables, MM. Moisson et Maréchal ont ajouté à leur renom et M. Steck s'est signalé une fois de plus dans son art du costume. La mise en scène est à l'honneur de M. Ginisty qui sait « faire son Antoine » quand il veut.

10 DÉCEMBRE. — Au profit des caisses de secours de l'Association des journalistes républicains et de l'Association des journalistes parisiens, première et unique représentation d'*Iphigénie*, tra-

gédie en cinq actes de M. Jean Moréas[1]. — Naguère encore, M. Anatole France, parlant de Jean Moréas, grec d'origine tout comme André Chénier, disait de lui : « Il est nourri de nos vieux romans de chevalerie et il semble ne vouloir connaître les dieux de la Grèce antique que sous les formes affinées qu'ils prirent sur les bords de la Seine et de la Loire, au temps où brillait la Pléiade... M. Jean Moréas est une des sept étoiles de la nouvelle Pléiade. Je le tiens pour le Ronsard du symbolisme. » Et voilà que ces lignes tombées d'une plume souveraine ne sont guère vraies, aujourd'hui, car l'auteur de la nouvelle *Iphigénie* est loin des manifestes qu'il lança pour définir un art qui lui était surtout personnel. Après avoir abandonné une manière faite de bizarreries, de futilités qui tâchaient à se montrer subtiles, d'essais informes, l'heureux Athénien a écrit des *Stances* qui sont animées du souffle de Sappho, d'Alcée, d'Alcman, de Simonide, de Catulle et de Tibulle. Pour couronner une œuvre faite d'harmonie et de suavité, le descendant du navarque Tombazis et de Papadiamantopoulos, Gotzabasse de la Morée, a tiré de l'œuvre d'Euripide une *Iphigénie* qui révèle de beaux instincts classiques et fait songer à un Racine qui serait à la fois plus près de notre époque et plus près en même temps de l'esprit

1. Distribution. — Agamemnon, M. *Silvain*. — Achille, M. *Fenoux*. — Ménélas, M. *Gorde*. — Le vieillard, M. *Boyer*. — Le messager, M. *Duparc*. — Iphigénie, Mme *Louise Silvain*. — Clytemnestre, Mme *Aimée Tessandier*. — Première choreute, Mlle *Madeleine Roch*. — Deuxième choreute, Mlle *Maille*. — Troisième choreute, Mlle *Sylvie*. — Quatrième choreute, Mlle *J. Rabuteau*.

hellène. Il semble bien que M. Moréas a voulu engager un peu tardivement le combat contre le Romantisme déchu, sinon aboli, et continuer la tradition des Parnassiens en soufflant des vers impeccables, d'une forme châtiée et d'une sonorité frigide. Pour tout dire, le Moréas d'aujourd'hui s'est forgé une langue neuve, point insolite et débarrassée d'archaïsmes. Il cesse d'être obscur. Il a compris que l'intelligible n'enlève rien à l'originalité de l'expression et, des cendres de ses anciens dieux brûlés, il s'est composé une poudre magique dont il embellit avec beaucoup de bonheur les grâces anciennes. L'auteur des *Syrtes*, du *Pèlerin passionné*, des *Cantilènes* et d'*Eriphyle* n'a point cherché à serrer de près le texte du vieux poète grec dans son *Iphigénie*. Respectant simplement le sujet de la légende antique, il a mis en scène les principaux personnages connus, Agamemnon, Achille, Ménélas, Iphigénie et Clytemnestre et, d'un chef-d'œuvre surtout remarquable par la vérité des sentiments, il a tiré un autre chef-d'œuvre dont la forme admirable sert à profusion le caractère mythologique. Il est bon d'insister sur ce point que le poète n'est point un traducteur, mais un rénovateur des sentiments du grand tragique grec. Lors de la création d'*Iphigénie* sur le théâtre antique d'Orange, au cours du dernier été, le triomphe fut éclatant. Et il ne le fut pas moins aujourd'hui sur la scène de l'Odéon, M. Silvain, le grand artiste qui est l'ami des poètes, joua le rôle d'Agamemnon, Roi des rois, d'une façon merveilleuse. Par instants il mit du génie dans

les larmes du père qui se voit contraint d'obéir à l'oracle pour sauver la Grèce et de tuer de sa propre main sa fille Iphigénie. Au premier acte, dans ses révélations au vieillard ; au second acte, dans sa querelle avec son frère Ménélas, au quatrième acte quand il vient quérir sa fille pour la conduire à la mort, il a déployé toutes les ressources de son art admirable. Mme Tessandier est une Clytemnestre aux accents maternels déchirants. Dans les supplications qu'elle adresse à Achille, dans les deux grandes scènes avec sa fille, elle a fait tressaillir tous les cœurs. M. Fenoux, succédant sous les traits d'Achille, à M. Albert Lambert qui avait créé le rôle à Orange, a mis toute son intelligence et tout son talent à donner du relief au caractère héroïque du bouillant guerrier. Mme Louise Silvain est une Iphigénie de belle stature, un peu hésitante dans les passages de force, mais très belle en sa filiale tendresse. M. Gorde est un Ménélas plein de fougue. Le public lui a témoigné beaucoup de satisfaction ainsi qu'à M. Boyer, un Vieillard fort habilement composé. Pour le charme des yeux et l'enchantement des oreilles, les quatre choreutes Mlles Roch, Maille, Sylvie et Rabuteau exprimaient, avec beaucoup de talent, les parties de l'action réservées au chœur antique. Des fragments musicaux adaptés de l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck étaient fort habilement dirigés par M. Léon, le chef d'orchestre de la Comédie-Française, et ajoutaient à la beauté supérieure de l'œuvre de M. Jean Moréas.

12 DÉCEMBRE. — Au « samedi cinq heures »

M. George Vanor faisait, avec son esprit et son talent habituels, une intéressante causerie sur « les Poètes de la Table ». Mlles Maille et Taillade, MM. Janvier, Liser, Cazalis, Violet, Coste interprétaient avec beaucoup de gaieté des pages gastronomiques.

17 DÉCEMBRE. — On donne en matinée le *Mariage de Figaro*, où Mlle Marcilly joue le rôle de la comtesse et où Mlle Kesly reprend celui de Suzanne.

21 DÉCEMBRE. — C'était le 264e anniversaire de Racine. La comédie à-propos s'appelait *Champmeslé* et portait la signature de MM. J.-L. Croze et A. Marulier[1]. — Nous y vîmes la Champmeslé quittant brusquement une répétition de *Phèdre*, où Racine — voyez-vous çà ! — s'est permis de critiquer son jeu, de lui faire par trois fois répéter une tirade... Racine passera, dit la Champmeslé, furieuse...

Racine passera; dans un proche avenir
Nul n'aura plus de lui gardé le souvenir.
Il n'a d'autre talent que celui qu'on lui prête.
S'il n'avait pas en moi trouvé son interprète,
Parlerait-on de lui ?...

Alors Champmeslé défend son illustre confrère, fait à sa femme une leçon sur son rôle, et en bon mari remet ensemble l'auteur et son actrice. L'anecdote est piquante ; M. J.-L. Croze — qui n'en est pas, d'ailleurs, à son coup d'essai — et son collaborateur, M. A. Marulier, l'ont traitée fort spirituellement. *Mithridate*, avec M. A. Lambert et

1. DISTRIBUTION. — Champmeslé, M. *Revel*, — La Champmeslé, Mlle *Félyne*. — Marinette, Mlle *de Miramon*.

M[lle] Maille, et les *Plaideurs*, joués par MM. Amaury, Cornaglia, Coste, etc., complétaient ce spectacle de circonstance.

26 DÉCEMBRE. — Au « samedi cinq heures », la causerie « Il y a cent ans » est faite par M. Jean-Bernard.

Voici maintenant, résumée dans le tableau suivant, l'histoire de l'Odéon en 1903 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Résurrection, drame	5 a. 1 pr.	»	85
Les Femmes savantes, comédie en vers	5	»	1
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	»	2
L'Etourdi, comédie en vers	5	»	3
Les Plaideurs, comédie en vers	3	»	4
Les Fourberies de Scapin, comédie	3	»	3
**Le Rire*, à-propos en vers	1	15 janv.	4
Le Malade imaginaire, comédie	3	»	1
Le Mercure galant, comédie	1	»	2
L'Avocat Pathelin, comédie	1	»	2
Le Légataire universel, comédie en vers	5	»	5
**Le Pèlerin d'amour*, fantaisie lyrique	1	20 janv.	2
Le Médecin malgré lui, comédie	3	»	2
L'Arlésienne, pièce	5	»	18
**Les Appeleurs*, pièce	3	26 févr.	9
**Le Message*, pièce	1 a. 2 t.	26 févr.	9
**La Rabouilleuse*, pièce	4	11 mars	109
**Le Dernier rêve*, pièce	1	»	40
**La Reine de Golconde*, pièce	1	16 mars	9
Marton à Frontin, comédie	1	»	37
**Le Vol de l'Eléphant blanc*, comédie	1	28 mars	3
Les Précieuses ridicules, comédie	1	»	2
Le Cid, tragédie	5	»	3
**Le Chevalier qui donne sa femme au diable*, miracle en vers	2 tabl.	4 avril	8
La Partie de chasse de Henri IV, com.	3	»	2
La Coupe enchantée, comédie	1	»	2
En Musique, comédie	1	»	20
Le Philosophe sans le savoir, comédie	3	9 avril	2

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Crispin rival de son maître, com. en vers	1	9 avril	1
Horace, tragédie	5	»	1
**Le Grand aïeul*, à-propos	1	6 juin	3
**Wania (histoire d'un crime)*, pièce	2 a. 4 t.	11 juin	3
L'Equilibre, pièce	2	11 juin	3
Britannicus, tragédie	5	»	3
Le Bourru bienfaisant, comédie	1	»	3
**L'Héritier*, comédie	3	29 octob.	23
**L'Idiot*, drame	2	29 octob.	23
**Poste restante*, comédie	1	29 octob.	23
Polyeucte, tragédie	5	»	4
Le Philantrope, comédie	1	»	1
Georges Dandin, comédie	3	»	4
Mithridate, tragédie	5	»	4
**L'Absent*, pièce	4	28 nov.	35
**La Champmeslé*, comédie à-propos	1	21 déc.	2
Les Fâcheux, comédie	3	»	1
Le Premier venu, comédie	1	»	1
Le Mariage de Figaro, comédie	5	»	1



THÉATRE DU GYMNASE[1]

L'histoire du Gymnase, en 1903, sera courte, autant qu'heureuse. Elle tiendra presque entière dans les deux grands succès du *Secret de Polichinelle*, de M. Pierre Wolff, qui se donnera jusqu'à l'été, et du *Retour de Jérusalem*, de M. Maurice Donnay, enjambant triomphalement l'année qui nous occupe et où nous noterons à leur date les représentations de l'*Homme du jour*, de MM. Pierre Morgand et Claude Rolland, et de l'*Epave*, de MM. Eugène Gugenheim et Georges Le Faure.

6 JANVIER. — Première représentation du *Secret de Polichinelle*, comédie en trois actes de M. Pierre Wolff[2]. — Cela devait être : la pièce rosse devait

---

1. Directeur : M. Alphonse Franck ; Secrétaire général : M. Albert Graff.

2. DISTRIBUTION. — Jauvenel, M. *Félix Huguenet*, — Trévoux, M. *Colombey*. — Henri, M. *André Hall*. — Jean, M. *Jean Dax*. — Robert, *la petite Baudry*. — Mme Jauvenel, Mme *Anna Judic*. — Mme Santenay, Mlle *Jeanne Rolly*. — Marie, Mlle *Suzanne Demay*. — Mme Langeac, Mlle *D'hamy*. — Geneviève, Mlle *Lantelme*. — Martine, Mlle *Claudia*. — Anna, Mlle *Debacker*.

Le *Secret de Polichinelle* était, tout d'abord, précédé d'une comédie en un acte de M. Edmond Duesberg, intitulée *Disparu*.

Au cours du mois de février, Mlle Lantelme indisposée était remplacée dans le rôle de Geneviève par Mlle Brelly. Au mois de mars, Mlle Dorziat, reprenait le rôle de Mme Santenay, créé par Mlle Rolly. Le 3 mars, le théâtre était obligé de faire relâche par suite d'une indisposition subite de M. Huguenet, qu'un jeune comédien de talent, M. Arvel,

amener une réaction. La preuve en est dans l'énorme effet d'une « berquinade », mais d'une berquinade absolument voulue, et dont l'auteur n'est autre que M. Pierre Wolff, qu'on a pu croire hanté par l'idée de nous donner du Capus, — du Capus avant la lettre. Le *Secret de Polichinelle* ne nous présente que des personnages sympathiques, et si cela « finit bien », je n'ai pas besoin de vous le dire... Le public s'est montré ravi : le Gymnase tient un long succès. M. et Mme Jauvenel s'aiment bien, mais ils se connaissent peu, depuis trente ans qu'ils ont coutume de vivre ensemble. S'ils se connaissaient mieux, ils s'avoueraient leur mutuelle affection pour l'enfant qu'a eu leur fils Henri d'une petite fleuriste, sa maîtresse, et que depuis des mois, ils vont voir tous les jours, à des heures différentes, sans se rencontrer jamais... Est-ce bien vraisemblable? Non, certes ; mais c'est si joli d'exécution que, sans réfléchir, le public s'est pâmé d'attendrissement. On a ri et on a pleuré. On a aussi beaucoup applaudi... à tel point qu'on a pu dire que, depuis bien longtemps, on n'avait jamais entendu tant applaudir. Un joli coup de théâtre, c'est au second acte, chez la petite fleuriste, travaillant entre son amant Henri, qui l'embrasse, et son petit Robert, qui joue avec le chemin de fer qu'on lui a donné pour ses étrennes — quand, d'un grand fauteuil, dont le dos était tourné vers la scène, surgit le délicieux grand-père qu'on avait laissé très monté

remplaça ensuite pendant quelques jours dans le rôle de Jauvenel. A partir du 14 avril, Mme Judic cédera à Mme Andral le rôle de Mme Jauvenel, qu'elle avait joliment créé.

e Henri et qu'on ne s'attendait pas à trouver ɛrveilleusement rallié à l'idée du mariage inıdant. M. Pierre Wolff est un habile homme ; mpaumé son auditoire, tout comme Henri, sa esse et son petit garçon avaient empaumé le ırd. De non moins grand effet a été, à l'acte nt, la scène sans doute un peu prévue, où les vieux, qui semblaient redouter la colère l'un utre, s'avouent qu'ils se sont rencontrés dans rdon. Dès lors, on n'a plus qu'à dîner en le : il n'y a pas à cacher ce qui est « le secret de hinelle ». N'ajoutons qu'un mot : M. Huguenet, ié, a composé, en tout à fait grand comédien, e de Jauvenel. Pourquoi M. Huguenet n'est-il au Théâtre-Français ?... Mme Judic a prêté son sourire à celui de Mme Jauvenel. La petite ry est un amour de petit Robert. M. Colombey le Rolly jouent très adroitement un duo épiue, qui n'est pas l'un des moindres charmes tte adorable comédie, faite pour réjouir Paris, ovince et l'étranger[1].

FÉVRIER. — Le *Secret de Polichinelle* est, à de ce soir, précédé d'un gentil acte de

M. Huguenet s'assurait bientôt le privilège du *Secret de Polichi*our la France, la Belgique et la Suisse ; une longue tournée d'été pouvait manquer d'être très fructueuse. M. Pierre Wolff voulait ıer ainsi sa gratitude au grand artiste, non seulement pour la ı inoubliable qu'il avait faite du personnage de Jauvenel, mais ɔur la part très personnelle qu'il avait prise avec son directeur, ıck, dans la réception de cette pièce dont il avait apporté le maau Gymnase et dont il avait deviné le succès.
ris, dans son premier mois, le *Secret de Polichinelle* avait fait enplus de cent cinquante mille francs de recettes. C'était le plus ıiffre constaté par la Société des auteurs depuis qu'existait le ɜe.

MM. Serge-Basset et Henri Darcourt, intitulé *Les Poires*[1].

28 MARS. — Le *Secret de Polichinelle* atteignait ce soir sa 100e représentation. Le succès, avec quoi se fait-il au théâtre? se demande-t-on, et c'est une question que se posent bien souvent les auteurs dramatiques et aussi le public. Il semble que le Gymnase ait donné la réponse : avec une pièce simple, aimable, touchante, interprétée par des artistes de premier ordre comme l'admirable Huguenet, qui a trouvé, dans Jauvenel, un des meilleurs rôles de sa carrière, et sa partenaire Judic, si exquise en son personnage de mère, qu'on ne dirait pas qu'elle joue la comédie... Une amusante comédie en un acte, *Les Surprises du Kodack*, complète, avec les *Poires*, l'aimable spectacle du Gymnase... Ses auteurs. MM. Eugène Gugenheim et Lucien Cressonnois, mettent en scène un aliéniste qui, pour donner pâture à l'imagination passionnée de sa femme, engage anonymement avec elle une correspondance amoureuse. C'est au moyen d'un instantané qu'elle fait prendre au bureau de poste où le mari va retirer ses lettres qu'elle découvre la mystification. Très bien interprétée par Mmes Marthe Ryter, Maggie Gauthier, MM. Arvel et Dax, *les Surprises du Kodak* étaient très applaudies — et allaient s'associer au succès du *Secret du Polichinelle*, qui ne

1. DISTRIBUTION. — Verduron, M. *Jean Dax*. — Lapanne, M. *Daunis*. — Mme Verduron. Mlle *Berthet*. — Mme Lapanne, Mlle *Debacker*. — Armandine, Mme *Claudia*.

Après avoir été joué cent fois, ce joli lever de rideau sera remplacé, à la fin d'avril, par un autre de MM. André Sylvane et Jean Gascogne le *Trottin*, joué par MM. Paul-Edmond, Linval et Mlle Debacker.

quittera les affiches que le 19 mai, après cent soixante représentations.

20 MAI. — Première représentation de *Joyzelle*, conte d'amour en cinq actes de M. Maurice Maeterlinck[1]. — Tous les ans, à pareille époque, nous avons une soirée maeterlinckiste. Au mois de mai 1902, on voyait, convoqués au Nouveau-Théâtre, pour la répétition générale de *Monna Vanna*, de jeunes vieillards glabres, de vieux jeunes gens à longs cheveux, des esthètes haut boutonnés, des cravatés à trois tours (un peu chaud, par cette saison!), des cols de velours gavarnesques, des redingotes dix-huit cent trente, des gilets extraordinaires, des femmes botticellesques... On les a revus, cette fois, ces esthètes nébuleux, se mêlant à un sérieux envoi d'invités fraîchement débarqués de Belgique et d'Allemagne, et venus pour applaudir de tout leur cœur à la hardie tentative de M. Schürmann, ayant pour but de fonder à Paris le théâtre de Maeterlinck installé pendant un mois au Gymnase. *Joyzelle* est un délicat et poignant conte d'amour, auquel nous ne reprocherons que... sa trop grande clarté dans le symbole, et son trop peu d'originalité dans le sujet, maintes fois exploité déjà par Wagner. Et c'est avec un vrai plaisir que nous avons vu la douce héroïne de M. Maeterlinck triompher des cruelles épreuves imaginées par l'enchanteur Merlin, et tendant à racheter par l'amour — l'amour infini — la vie de

1. DISTRIBUTION. — Joyzelle, Mme *Georgette Leblanc*. — Arielle, Mlle *Juliette Margel*. — Lanceor, M. *Albert Darmont*. — Merlin, M. *Jean Kemm*.

son cher fils Lanceor. Dès qu'ils se sont rencontrés dans l'île où les a jetés un terrible naufrage, les deux jeunes gens s'aimèrent. C'est en vain que Merlin a tenté de les séparer, ils se rejoignent et se disent leur passion. Et si Merlin enivre Lanceor au point de lui faire oublier ses serments, Joyzelle se désole, mais ne perd ni la foi ni l'espoir. Lanceor redevient le tendre amoureux de Joyzelle, mais la piqûre d'un serpent venimeux le mène à l'agonie. Merlin ne le sauvera de la mort que si Joyzelle lui promet d'être à lui. Joyzelle a promis; elle vient, en effet, mais munie d'un poignard qui la vengera de Merlin. Celui-ci reconnaît alors toute la grandeur de l'amour de Joyzelle et l'unit à Lanceor. Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est, avec la noblesse et la hauteur de la pensée, l'incomparable magie du verbe, cette prose rythmée, si sobre et si riche, qui semble tenir à la fois de la musique et de la poésie. Ah! comme ces phrases amples, sonores et profondes, ont été justement et intelligemment dites par l'exquise et charmante Mlle Juliette Margel, si finement mélancolique et si tendrement mystérieuse en Arielle, sorte de génie féminin en qui M. Maeterlinck a symbolisé la conscience extériorisée de Merlin! Quelle chaleur émue en M. Albert Darmont (Lanceor) et quelle incontestable autorité dans M. Jean Kemm (l'enchanteur)! Comme enfin, Mme Georgette Leblanc, blonde, mince, élancée, svelte et souple, aves ses jolis yeux brillants comme l'acier et remplis d'une excitante flamme de désir, a joué délicieusement, en artiste de race, le rôle de Joyzelle, la triomphante amoureuse! Et si seu-

lement M. Schürmann, à qui nous devons une belle soirée d'art, avait pu encadrer la pièce en des décors moins... italiens, tout eût été parfait en ce noble essai de théâtre Maeterlinck. La 20e et dernière représentation de *Joyzelle* avait lieu le 6 juin...

1er SEPTEMBRE. — Première représentation, de *l'Homme du Jour*, comédie en trois actes de MM. Pierre Morgand et Claude Roland [1], et de *Cartes postales*, comédie en un acte de M. Louis Baulard [2]. — Malgré la chaleur torride d'un été tardif, les applaudissements ne furent pas ménagés, en cette coquette salle du Gymnase, aux deux jeunes auteurs, MM. Pierre Morgand et Claude Roland, dont une direction intérimaire nous donnait une comédie en trois actes, intitulée *l'Homme du Jour*. Cet « Homme du jour », vous vous en doutiez, n'est-il pas vrai? est un politicien « dans le train », et la pièce nous est apparue comme une spirituelle caricature du député veinard. Il est d'ailleurs charmant de se lancer dans la politique avec

1. DISTRIBUTION. — Savigny, M. *Henry Burguet*. — Dutertre, M. *Arvel*. — Clapier, M. *Paul-Edmond*. — Un huissier, M. *Valbrun*. — Lemoine, M. *Darcy*. — Perrin, M. *Gandera*. — Sonia, Mlle *Lucienne Wekins*. — Lucette, Mlle *Julienne Bellanger*. — Blanche, Mlle *Suzanne Behr*. — Mme Lafargue, Mlle *Lola Noyr*. — Francine, Mlle *Sandra Fortier*. — Louise, Mme *Claudia*.

2. DISTRIBUTION. — Ramonet, M. *Paul-Edmond*. — Pauillac, M. *Darcy*. — Paul d'Hauberive, M. *Valbrun*. — Joseph, M. *Gandera*. — Mme Bernuchet, Mlle *Thérèse Chantenay*. — Odette, Mlle *Dematha*.

Une « direction intérimaire » — ainsi s'exprimaient les courriéristes de théâtre — s'était assuré le Gymnase jusqu'au 20 septembre. Devant le succès de *l'Homme du Jour,* M. Alphonse Franck prenait la pièce à son compte et la gardait sur l'affiche jusqu'à la cinquantaine (11 octobre, en matinée). M. Burguet, rappelé à l'Odéon, avait été remplacé dans son rôle de Savigny par M. Collen ; Mlle Sergy avait succédé à Mlle Wekins.

MM. P. Morgand et C. Roland comme tuteurs, et l'on arrive ainsi avec une facilité surprenante aux plus hautes situations. Trente mille francs de rente — qui n'a pas aujourd'hui ses petits trente mille francs de rente ? — du geste, de l'aplomb, de la voix, un intelligent secrétaire qui vous compose avec tact discours sur discours, des convictions variables comme le temps. — « Vous changez d'opinion aussi souvent que de caleçon, » reproche-t-on à Savigny, et lui de répondre dignement : « Cela fait les plus grand honneur à ma propreté ! » — enfin, et surtout, de petites amies habilement choisies dans le monde politique : voilà plus qu'il n'en faut pour devenir député, chef de groupe, ministre, et peut-être — oh ! peut-être ! qui sait ? — président de la République ! Mais, par exemple avoir soin de commencer par le socialisme, car il paraît qu'il mène à tout... Sur un sujet quelque peu connu, comme vous le voyez, nos auteurs ont su broder trois actes amusants, d'une bonne et franche gaieté sans prétention, avec des mots de ci, de-là et quelques heureuses trouvailles. En voici une : l'idée de Savigny, « l'homme du jour », d'enregistrer immédiatement, de retour chez lui, dans un puissant phonographe, le discours prononcé à la Chambre, l'instant précédent, afin d'en donner connaissance à tous ses électeurs, sans rien omettre des applaudissements, des cris, des rires et des paroles malsonnantes comme la « La ferme ! », « Ta bouche ! », « A la porte ! », etc., qui interrompirent maintes fois l'orateur. C'est lui qui prononce le discours, c'est le secrétaire qui fait les

rires et les interruptions; ce sont la femme, la belle-sœur et la belle-mère qui applaudissent à tout rompre. C'est, ma foi! très drôle... Je n'insisterai pas sur l'intrigue, toute simplette, qui unit à la fin la jeune belle-sœur, Francine, au secrétaire Dutertre, avec la bénédiction de l'Homme du jour, maintenant ministre des cultes; sur la jalousie féroce de Lucette, lorsqu'elle apprend les aventures de Savigny avec son amie Blanche Lerenard, avec Sonia d'Estérel et avec d'autres; sur leur réconciliation, ensuite, lorsque le ministre a éloigné, sans scrupule et définitivement, les femmes qui l'ont fait arriver. Cette œuvre gaie est joyeusement interprétée par M. Henry Burguet, un Homme du Jour de fort adroite composition, par M. Arvel, au jeu très naturel et très sobre, par MM. Paul-Edmond, Darcy, Gandera, intelligents auxiliaires; par Mlles Lucienne Wékins, Julienne Bellanger (si justement remarquée au Théâtre Antoine), Suzanne Behr et Sandra Fortier, de bien jeunes et bien jolies comédiennes. Nous avions eu, avant l'*Homme du Jour*, une agréable primeur, *Cartes Postales*, comédie en un acte, de M. Louis Baulard, qui eut le don de mettre son public en fort bonne humeur. Tout le monde, aujourd'hui, est possédé de cette douce manie des cartes postales; tout le monde, aujourd'hui, en est plus ou moins collectionneur, tout le monde en envoie, tout le monde en reçoit. M. Ramonet, lui, ne se contente pas d'en expédier et d'en recevoir, il correspond aussi avec des inconnus, sème des intrigues, cache sa personnalité de chef de bureau du ministère en signant

tout simplement ses cartes du nom de sa fille Odette, et en la dépeignant — le rusé vieillard — sous les traits d'une grande, brune et jolie jeune fille. Cette bizarre correspondance amène, le plus naturellement du monde, au logis de Ramonet, le vicomte Paul d'Hauberive, venu pour voir sa brune correspondante et devenant subitement amoureux de la petite blondinette qu'est Odette, alors vêtue d'un tablier, et qu'il prend, par ce fait, pour la femme de chambre. Après de nombreux pourboires à la gracieuse jeune fille, tout s'éclaircit, tout se découvre ; le vicomte épouse Odette, et son parrain Pauillac renoue, par l'intermédiaire de ces ingénieuses cartes postales, avec son ancienne femme, Mme Bernuchet, dont il était séparé, hélas! depuis plus de dix ans!... Un acte, un bon petit acte gentil, adroit, point ennuyeux, un tant soit peu innocent, qui sera le régal des mères de famille et des jeunes filles à marier. Nos compliments à Mlle Thérèse Chantenay qu'on nous dit être une des bonnes élèves de M. Mounet-Sully, et aussi à Mlle Dematha, délicieusement blonde...

17 OCTOBRE. — Première représentation de l'*Epave*, pièce en quatre actes de MM. Eugène Gugenheim et Georges Le Faure[1]. — C'est à l'Am-

1. DISTRIBUTION. — Général Faverney. M. *André Calmettes*. — Châtelard, M. *Dumény*. — Evariste Lemblin. M. *Numès*. — De Meyrargues, M. *Normand*. — Robert de Montenoi, M. *André-Hall*. — Desvarennes, M. *Félix Riche*. — Lavauzelle, M. *Jean Dax*. — Rigault, M. *Arvel*. — Louise de Montenoi, Mlle *Nelly Cormont*. — Ninette, Mlle *Marthe Ryter*. — Gabrielle Châtelard, Mlle *Suzanne Behr*. — Mlle Lemblin, Mme *Marcelle Jullien*. — Mme de Châteauvilliers, Mlle *Cath. Fonteney*. — Mme de Vilennes, Mlle *Chantenay*. — Mme de Bargery, Mlle *Dargelès*. — Mme du Cayla, Mlle *Montala*. — Une caissière, Mlle *Anna*.

bigu que nous avions précédemment applaudi les auteurs d'un *Jean la Cocarde*, où l'on rencontrait d'excellentes scènes du meilleur art théâtral et du plus sûr effet dramatique. C'est au Gymnase que, non sans quelque étonnement, nous les retrouvons aujourd'hui avec un nouveau drame historique — 1820 au lieu de 1809 — reçu bien avant qu'aient été joués, chez Antoine, le *Colonel Chabert*, et, à l'Odéon, la *Rabouilleuse*. Nous sommes, comme dans les deux pièces tirées de Balzac, à l'époque de la Restauration toute troublée par les récents souvenirs de la gloire militaire de l'époque impériale. Et parmi les plus farouches demi-soldes qui fréquentent, au Palais-Royal, le café Lamblin, se distingue le lieutenant Landrieu, dont la figure a été fendue à Waterloo par un coup de sabre qui atteignit le crâne, et le fit, pendant cinq ans, enfermer dans une maison d'aliénés... Landrieu n'est pas son nom ; c'est, en réalité, le général Faverney — l'une des plus illustres épaves de l'armée napoléonienne. Bien des complots ont déjà échoué. Faverney est pourtant parvenu à mettre debout une nouvelle conspiration qui pourrait bien réussir à précipiter du trône le roi Louis XVIII. Mais le baron Châtelard, directeur général de la police, est là qui veille et surprend habilement le secret des conjurés. N'a-t-il pas eu vent du rendez-vous donné, dans la chambre d'un hôtel meublé, par le chevalier Meyrargues à sa cousine Louise de Montenoi ?... Rendez-vous amoureux? Non pas. Le chevalier, qui fut des aides de camp de Faverney, a voulu rendre à Louise, en la personne de son général, le père

qu'elle croyait avoir perdu. Châtelard fait venir Mme de Montenoi et apprend d'elle tout ce qu'il veut savoir : le coup médité pour le lendemain, à la revue de Vincennes. Et quand Meyrargues vient au café Lamblin — ah ! que ce tableau est donc pittoresquement mis en scène ! — pour empêcher les conspirateurs d'aller se faire prendre à Vincennes, Faverney voit en lui un traître et lui brûle la cervelle... Arrêté comme assassin, le faux Landrieu est amené dans le cabinet du directeur général de la police, qui s'est chargé de l'interroger. Imprudent Châtelard ! Faverney a été fou ; il le redevient pour lui sauter à la gorge et l'étrangler de ses doigts d'acier. Après quoi, il ouvre la fenêtre, et répond par des cris de « Vive l'Empereur ! » aux musiques et aux salves qui annoncent le roi. Telle est, à grands traits, l'action d'un drame qui ne manque ni d'intérêt ni même de puissance. Il avait sa place indiquée à l'Ambigu ; mais il méritait à tous égards d'être joué au Gymnase, où il a été monté avec art, et où il a rencontré d'excellents interprètes : M. Calmettes, un Faverney curieux et émouvant ; M. Dumény, Châtelard de grande autorité ; M. Numès, très fin en son petit rôle de Lamblin ; M. Normand, se tirant avec infiniment d'adresse de celui de Meyrargues, appris en deux jours ; Mlle Nelly Cormont, mettant du charme et de la distinction au personnage de Mme de Montenoi, qui lui servait de début ; Mlle Suzanne Behr, enfin, dans son très court rôle de Gabrielle Châtelard.

9 NOVEMBRE. — Reprise des *Amants de Sazy*,

comédie en trois actes de M. Romain Coolus [1]. — Ces trois actes mousseux eussent gagné à être joués de façon plus alerte. Mme Andrée Mégard était pourtant, cette fois, une ironique et séduisante amoureuse. M. Numès faisait du riche entreteneur Gorgeron un type très vivant et très vrai. M. Félix Riche gesticulait agréablement le personnage falot de Des Barnettes. Mlle Marthe Ryter pleurnichait en comédienne sa scène de départ au troisième acte. Mlle Renée Leduc incarnait avec bien de la gaminerie le petit Jack. Mais M. Dumény ne faisait point oublier Gémier dans Santierne et Mme Henriette Andral paraissait un peu lourde en Mme Salanzy.

3 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Retour de Jérusalem*, pièce en quatre actes de M. Maurice Donnay [2]. — C'est une pièce hardie,

1. DISTRIBUTION. — Sazy, Mme *Andrée Mégard*. — Manette, Mlle *M. Ryter*. — Fanny Talène, Mlle *G. Dorziat*. — Mme Salanzy, Mme *H. Andral*. — Jack, Mlle *Leduc*. — Santierne, M. *Dumény*. — Gorgeron, M. *Numès*. — Des Barnettes, M. *Riche*. — Georges, M. *J. Dax*. — François, M. *Darcy*.

2. DISTRIBUTION. — Michel Aubier, M. *Dumény*. — Lazare Hœndelsohn, M. *André Calmettes*. — L'oncle Emile, M. *Numès*. — M. Aubier père, M. *Paul Plan*. — Trévières, M. *André-Hall*. — Georges Daincourt, M. *Vial*. — Moissac, M. *Félix Riche*. — Docteur Lourdau, M. *Arvel*. — Wowenber, M. *Jean Dax*. — Docteur Afkler, M. *Collen*. — Capitaine Aubier, M. *Marcel Dufresne*. — M. Sonchamp, M. *Paul-Edmond*. — Un domestique, M. *Paul Darcy*. — Raymond, *la petite Baudry*. — Un tapissier, M. *Giroud*. — Un électricien, M. *Chauveau*. — Suzanne Aubier, Mme *Andrée Mégard*. — Judith, Mme *Simone Le Bargy*. — Andrée Daincourt, Mlle *Gabrielle Dorziat*. — Mme Aubier, Mme *Henriette Andral*. — Mme Sonchamp, Mme *Claudia*. — Mme Afkler, Mlle *Chantenay*. — Une femme de chambre, Mlle *d'Argelès*. — Marguerite, *la petite Dolbeau*.

Le 5 décembre, la troisième représentation du *Retour de Jérusalem* était troublée par un incident. Au troisième acte, un spectateur de l'orchestre ayant protesté, à un moment donné, était vivement pris à partie par ses voisins et quelques personnes du balcon. Un léger tumulte s'en

mais c'est aussi une œuvre maîtresse que nous donne M. Maurice Donnay. Le sujet en est pris tout palpitant dans nos discussions quotidiennes ; l'auteur a traité la question de l'antagonisme des races, et il a mis aux prises les sémites et les anti-sémites, jetant, par poignées, les vérités au visage de ceux-ci et de ceux-là, appelant un chat un chat et Rollet un fripon, démasquant les défauts et les vices de chacun, et démontrant les qualités et les vertus des partis en présence. Le courage, le talent, l'équité, l'éloquence, voilà les titres de M. Maurice Donnay au succès qu'il ne peut manquer d'obtenir, malgré les rugissements de ceux à qui il administre imperturbablement la volée de bois vert... Un ménage uni et calme est désuni lentement par une femme libre d'allures et impatiente des jougs. Cette femme — une israëlite qui s'est convertie le jour où elle a pu faire un beau mariage — n'admet aucune convention sociale, aucun préjugé de famille : elle revendique le droit absolu pour la femme de disposer de sa personne, et nous la retrouvons bientôt ayant divorcé et vivant en concubinage avec celui qu'elle a arraché au foyer conjugal. Des deux foyers abandonnés, on n'en parlera plus guère ; l'union passionnelle de Michel Aubier et de Judith suffira à alimenter la querelle des trahisons et des intérêts, et seule, elle doit

---

suivait qui ne cessait qu'après la sortie dudit spectateur et quelques paroles de MM. André Calmettes et Dumény demandant au public de reprendre son calme... Il n'y eut, dès lors, pas de jours où, sans que la représentation fût autrement troublée, des protestations ne s'élevassent, en sens contraire, parmi les spectateurs. Salles agitées, mais salles combles...

retenir toute notre attention. Chacun va défendre — les premières effusions passées — ses soins, ses théories, sa morale, affirmations ou négations établies et consolidées par l'éducation, par le milieu, par le respect ou le mépris des choses passées. La jeune Judith est bien de sa race ; elle en a l'énergie spéciale, l'intelligence pratique, l'instinct de la solidarité et la ténacité ; mais elle est bien la fille de ce XVIIe siècle qui, pour le judaïsme, fut plus terrible que la persécution, et elle a dans le cœur et dans l'esprit, toute l'incrédulité de Spinoza le panthéiste, démolisseur exécré des orthodoxes. Michel Aubier, lui, est faible : c'est un irrésolu, un timoré, les longues pratiques d'une religion asservissante l'ont déshabitué de la combativité. Les premières escarmouches ont lieu au sujet des mille riens de la vie commune, au sujet des relations mondaines, au sujet des polémiques où s'exaspère la conversation d'aujourd'hui. Elle veut connaître les gens influents ; elle les invite à déjeuner et à dîner. — « C'est comme cela qu'on se fait un salon ! » — Et lui de répliquer : « Tout au plus une salle à manger ». On rit d'abord. On s'irrite ensuite. Enfin, l'on se fâche. On parle internationalisme. L'un se déclare ennemi du sentiment patriotique qui n'est qu'une forme de l'égoïsme. L'autre explique ce qu'il entend par le mot de patrie : un souvenir, un coin de terre, un ruisseau, le parfum d'une fleur, le lieu « où sont tous les tombeaux des êtres que l'on pleure », une chose ineffable, une idée sublime. Depuis que Michel Aubier et Judith vivent ensem-

ble, le sémitisme les entoure ; il les étreint. Lazare Hœndelsohn, un pacifique au moins celui-là, un apôtre de la lumière qui rêve la fusion de toutes les religions en une seule vraiment protectrice de l'humanité ; le docteur Lourdau, un vague parent de M. Max Nordau, notre ennemi intime ; et Wowember, l'intellectuel qui sème la haine du militaire dans les petites revues jaunes ; et d'autres qui forment le chœur antique. Au troisième acte, la guerre éclate. Judith flirte avec Wowember, et dans la discussion des principes attaqués et défendus avec acharnement, Michel Aubier met le flirteur à la porte. — Singulière façon de recevoir les gens à sa table ! — Je ne vous reproche pas les plats que vous avez mangés, mais je ne supporte pas que vous mettiez les pieds dedans ! Et la brouille s'accentue. Une place de secrétaire est à prendre dans un ministère. Michel Aubier protège Moissac. Judith, en secret, soutient Wowember qui, finalement, est nommé. Et ceci nous amène au dénouement. Las de la lutte et des compromissions, regrettant la femme qu'il a abandonnée, Michel Aubier laisse partir Judith, qui de son côté, ne l'aime plus. En aime-t-elle un autre, cette destructice de bonheur ? C'est probable. Elle doit même en aimer deux : l'impertinent Wowember et Lazare, le bon Samaritain. Le *Retour de Jérusalem* justifie son titre par le pèlerinage qu'accomplissent aux Lieux Saints Judith et son amant Michel. Etude serrée, remplie de mots acerbes, duel aux parades rapides, cette intéressante pièce a partagé la salle du Gymnase en deux

camps qui n'ont pas remarqué tout de suite, dans le froissement des lames, l'attitude impartiale de l'auteur! Le temps assignera au *Retour de Jérusalem* une belle place dans le théâtre contemporain. Dès aujourd'hui, M. Maurice Donnay a atteint la maîtrise que nous avons pressentie en ses derniers ouvrages, L'interprétation est parfaite : Mme Le Bargy est souple, féline, audacieuse, vibrante, nerveuse, dans le rôle de Judith; Mme Mégard a joué le premier acte avec un magnifique emportement et le dernier avec une mesure et une noblesse rares. Dumény montre de la sûreté et de l'autorité dans le personnage de Michel Aubier. Et MM. Calmettes, Numès, Paul Plan, Riche, Arvel et Dax dessinent avec vigueur les silhouettes de Lazare, de l'oncle Emile, d'Aubier père, de Moissac, de Lourdau et de Wowember.

Et l'année, résumée dans le tableau ci-dessous, se terminait sur l'énorme succès de la pièce de M. Maurice Donnay, que nous retrouverons aussi vif au début de l'année suivante.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	N(rep p l'
Joujou, comédie........................	3	»	
Où est passée la maison, comédie.......	1	»	
**Le Secret de Polichinelle*, comédie	3	6 janv.	1
**Disparu !* comédie......................	1	6 janv.	
**Les Poires*, pièce......................	1	16 févr.	
**Les Surprises du Kodak*, comédie	1	28 mars	
**Le Convive*, comédie....................	1	1er mai	
**Le Trottin*, comédie....................	1	1er mai	
**Joyzelle*, conte d'amour................	5	20 mai	
**L'Homme du jour*, comédie.............	3	1er sept.	
**Cartes postales*, comédie................	1	1er sept.	
**L'Epave*, pièce..........................	4	17 octob.	
Les Amants de Sazy, comédie...........	3	9 nov.	
**Le Retour de Jérusalem*, pièce	4	3 déc.	
**Le Droit de la femme*, pièce....	1	»	

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Est-ce donc une année fortunée — non, certes — que cette année 1903, où les seuls succès furent celui d'*Heureuse*, de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud, fâcheusement interrompu par une maladie de Mme Réjane, et aussi celui d'*Antoinette Sabrier* de M. Romain Coolus, compensant mal le médiocre effet produit par d'autres pièces nouvelles et par plus d'une reprise perdue?

15 JANVIER. — Première représentation du *Devoir conjugal*, comédie en trois actes de M. Léon Gandillot[2]. — Pourquoi Robert Morin qui a l'insigne bonheur de posséder une jeune femme exquise — exquise, je vous dis — ne remplit-il, l'ingrat, que de loin en loin, et comme à regret, ce qu'on a coutume d'appeler le « devoir conjugal ? »

1. — Directeur : M. Porel ; Administrateur : M. Peutat ; Secrétaire général : M. Malacan.

2. DISTRIBUTION. — Durochet. M. *Lérand.* — Robert Morin, M. *Gaston Dubosc.* — De Vilogne, M. *Tréville.* — Baumirel, M. *Baron fils.* — Prosper, M. *Aussourd.* — Marcelle Durochet, Mlle *Marcelle Lender.* — Cécile Morin, Mlle *Blanche Toutain.* — Craquette de Villèmes, Mlle *Marguerite Caron.* — Christine, Mlle *Lebrec.*

Le *Devoir conjugal* était, à la troisième représentation, précédé d'une aimable comédie en un acte, *Incognito*, de M. Stany Orbier, excellemment interprétée par Mmes Cécile Caron et Suzanne Avril, MM. Tréville et Perret.

Pourquoi Cécile, pourtant si charmante à tous les points de vue, ne devient-elle pour lui qu'un véritable objet de répulsion à l'instant précis où elle devrait être la plus désirable, en même temps qu'elle est la plus amoureuse des femmes? C'est ce qu'il cherche, mais en vain, à s'expliquer. Et, comme il conte le fait à son hôte — l'ami Durochet qui se passerait, parbleu bien! de la fâcheuse confidence — Cécile, écoutant aux portes, sait désormais à quoi s'en tenir sur l'état d'âme de son mari. Son parti est pris, elle divorcera, et se remariera. Baumirel n'a-t-il pas autrefois demandé sa main? Elle épousera Baumirel, qui vient justement de plaquer sa petite amie Craquette. Mais Craquette n'est pas de celles qu'on lâche... Elle vient relancer Baumirel jusque chez Durochet. Robert, chargé de la congédier, reconnaît en elle une « ancienne ». Cette rencontre l'excite au point qu'il la reconduit en son hôtel : on est à Aix-les-Bains. Cécile l'apprend et jure de se venger avec le premier venu. Alors, le mari, se croyant sur le point d'être trompé, se reprend à aimer sa femme ainsi qu'il la doit aimer. Cécile pardonne ; plus de divorce! Ah! le gentil ménage! Ah! la gentille comédie en un acte! Le malheur est que, sur un sujet des plus minces — oh! si mince! — M. Gandillot en a fait trois, si verbeux, vraiment, que le public a failli se retrouver en la personne de Durochet se déclarant « rasé » par cette histoire à dormir debout : c'est lui qui s'exprime de la sorte. Mais M. Lérand, de naturel parfait, a si délicieusement joué le rôle de l'ami qui s'ennuie... que personne ne s'est ennuyé. Au con-

traire... Mlle Marcelle Lender, toujours élégante, n'est-elle pas la plus aimable des raisonneuses? Mlle Blanche Toutain, de si piquante et si séduisante originalité, ne rend-elle pas absolument invraisemblable le dédain de son mari? Mlle Marguerite Caron, MM. Dubosc, Baron fils et Tréville ne sont-ils pas fort adroitement les personnages qu'a voulus le spirituel auteur?

6 FÉVRIER. — Reprise de la *Passerelle*, comédie en trois actes, de Mme Fred Grésac et M. Francis de Croisset [1].

27 FÉVRIER. — Première représentation d'*Heureuse*, comédie en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud [2]. — D'une donnée peu nouvelle — ô divorce — MM. Hennequin et Bilhaud étaient parvenus à tirer une forte amusante comédie dont le succès fut très vif. Succès très vif, grâce aux interprètes — Mme Réjane paraît s'être surpassée encore et se montre délicieuse de souplesse, de charme, de finesse, d'entrain — grâce aussi à l'esprit des au-

1. DISTRIBUTION. — Bienaimé, M. *Lérand*. — Roger, baron de Garennes, M. *Gaston Dubosc*. — Baptistin, M. *Gildès*. — Planchet, M. *Lainé*. — Jacqueline, Mme *Réjane*. — Hélène, Mlle *Lender*. — Rosalie, Mme *C. Caron*. — Victoire, Mlle *Netza*.

2. DISTRIBUTION. — Antonin Bois-Gibert, M. *Noblet*. — Achille Château-Laplante, M. *Gaston Dubosc*. — Chastenet, M. *Gildès*, — Gaston Flindrey, M. *Paul Numa*. — Ferdinand, M. *Baron fils*. — La Berge, M. *R. Monteaux*. — Etienne, M. *Prika*. — Berjot, M. *Aussourd*. — ...ert, M. *Perret*. — Félix, M. *Leclerc*. — Gilberte, Mme *Réjane*. — Mme Hottinberger, Mme *Cécile Caron*. — Hélène Grisolles, Mlle *Suzanne* ...*il*. — Odette, Mlle *Litty Bossa*. — Francine, Mlle *Jeanne Lion*. — Mme Chastenay, Mlle *Harlay*. — Rose, Mlle *Lebrec*. — Luciene Hottinberger, Mlle *Saint-Agnan*. — Yvonne Hottinberger, Mlle *Villars*.

Mme Réjane, très fortement grippée, fut, à deux reprises différentes, ...ée d'abandonner son rôle de Gilberte, qu'elle ne put reprendre définitivement que le 11 avril, à la cinquantième représentation de la pièce. Elle avait été remplacée par Mlle Jeanne Lion.

teurs qui ont su traiter avec infiniment de légèreté un sujet tant soit peu immoral ; surtout grâce à un premier acte charmant, au dialogue vif, alerte, foncièrement parisien... Gilberte, mariée à un gentilhomme campagnard, — rustre occupé seulement de ses fermes et de ses bestiaux — n'est pas heureuse. Aussi n'hésite-t-elle nullement à tromper ce mari, indifférent et fruste, avec Antonin Bois-Gibert, amant tendre et passionné. Ils rêvent même de s'épouser si jamais un motif plausible se présente à elle pour divorcer, et lorsqu'elle apprend de la bouche même de son mari qu'il serait enchanté qu'elle eût un amant qui le débarrasserait à tout jamais de sa personne, elle lui avoue carrément la vérité. Fureur du mari... qui pourtant se calme vite et accepte avec joie le divorce. Une gifle donnée par Achille devant leurs invités doit en être le prétexte. Au signal convenu, c'est Gilberte, maligne, qui, d'un geste prompt, la lui administre! Au second acte, Gilberte est depuis six mois la femme d'Antonin ; mais celui-ci est devenu si assommant par sa jalousie et son espionnage que, cette fois encore, elle n'est pas heureuse et rêve de le tromper à son tour. Justement, chaque jour, des lettres enflammées lui parviennent d'un certain M. Georges qu'elle ne connaît pas, mais qui la supplie de venir chez lui, en sa garçonnière. Comme vous pensez bien, ce M. Georges n'est autre que le premier mari qui veut à tout prix sa vengeance et fait de son mieux pour brouiller, anonyme, le nouveau ménage. Un coup de tête, après une scène de jalousie, fait que Gilberte se rend chez lui. Quelle

n'est pas sa surprise en reconnaissant Achille ! Mais il est changé, si élégant, si spirituel, si désirable, qu'elle trouvera drôle et charmant de tromper désormais Antonin avec Achille qui ne peut vraiment garder de l'ancien mari aucune méfiance ! J'ai dit combien Mme Réjane est exquise en Gilberte. MM. Noblet et Dubosc, qui l'encadrent, sont tous deux forts amusants. M. Noblet que nous avons plaisir à revoir, n'a rien perdu de ses qualités de fin comédien, et M. Dubosc a su faire, en son rôle, deux contrastes bien frappants : le rustre, où il est parfait et le gentleman élégant où il excelle, comme toujours.

29 AVRIL. — Première représentation de *Petite Mère*, comédie en quatre actes de M. Emile Bergerat[1], et de *La Neige*, pièce en deux actes de MM. H.-G. Ibels et Pierre Morgand[2]. — Tout arrive au théâtre ! Emile Bergerat, célèbre par ses fours — *Ours et fours* — dont, aussi spirituel que Figaro, il se prit à rire avec sa belle humeur toute française, Emile Bergerat vient de décrocher le plus franc et le plus brillant des succès de première. Et voilà, ce nous semble, à jamais scellée sa réconciliation avec le directeur que, si longtemps, il larda de ses

1. DISTRIBUTION. — Tacoman, M. *Gaston Dubosc*. — Valentin Gourdan, M. *Grand*. — Scanderwitch, M. *Tréville*. — Le portier, M. *Aussourd*. — Un commissionnaire, M. *Perret*. — Un maître d'hôtel. M. *Leclère*. — Géraldine, Mlle *Marcelle Lender*. — Angélique, Mlle *Blanche Toutain*. — Pepetta, Mme *Cécile Caron*.

2. DISTRIBUTION. — Tourneau, M. *Lérand*. — Commandant Letessier, M. *Numa*. — Cassabois, M. *Baron fils*. — Maréchal, M. *Lainé*. — Docteur Michard, M. *Prika*. — Madame Maréchal, Mlle *Suzanne Avril*. — Hélène Tourneau, Mme. *Henriot*. — Madame Cassabois, Mlle *Jeanne Lion*. — Catherine, Mlle *Netza*.

traits acérés. *Petite Mère* est une exquise et savoureuse fantaisie, d'une légèreté délicieuse, où le dialogue étincelant est un charme ininterrompu. Géraldine exerce un très joli négoce qui a ses hauts et ses bas. Elle fut — c'était là le bon temps — la maîtresse du roi Omar, alors qu'il n'était encore au boulevard que le prince Ecrevisse, mais le souverain a dû rejoindre ses états, dans les Balkans, et ce départ a été pour elle le début d'un marasme sérieux ; la fâcheuse dèche ayant sévi l'a forcée à la suprême ressource de porter à « ma tante » les derniers de ses bijoux. Elle les croyait vrais : ils n'étaient qu'en toc — oh ! ces hommes ! — Et c'est la somme la plus dérisoire qu'elle rapporte à sa fidèle camériste et amie Pepetta. Celle-ci n'a, d'ailleurs, jamais désespéré ! N'a-t-elle pas, en ses dernières réussites, retourné le roi de cœur ? Il est apparu, en effet, le bon Omar, plaquant sa royale épouse pour venir, incognito, faire ses farces en ce Paris qu'il adore : il est tout prêt à relouer pour elle son petit hôtel du parc Monceau. C'est, d'ailleurs, un jour de veine : en revenant du clou, Géraldine a été suivie par un jeune homme à la moustache en croc qui lui demande à brûle-pourpoint si, par hasard, elle n'a pas perdu un mignon portefeuille contenant vingt-cinq beaux billets de mille francs. — « On a toujours perdu vingt-cinq mille francs » répond-elle gaiement. — C'est la somme que consacre ce jeune ingénieur de première classe à faire la fête pendant les six semaines — cela s'appelle jeter sa gourme — qui précèdent son mariage, conclu par câble, avec une héritière

de trois millions, actuellement en Amérique, et dont les traits lui sont absolument inconnus. L'offre paraît à Géraldine aussi originale qu'est aguichante la moustache de Valentin Gourdan. Mais elle n'est pas de celles qui « toussent dans les camélias » — le mot n'est-il pas joli? — et elle se décide pour la position, infiniment plus sérieuse, que lui offre le roi de Cahonie. Nous la retrouvons somptueusement installée dans son hôtel, où en l'absence du roi, obligé de regagner précipitamment ses états, elle s'ennuie ferme... Et puisque réapparaît Valentin Gourdan qui, hanté de son souvenir, a tout fait pour la retrouver, elle l'invite à souper: les Balkans sont loin, il est peu probable que l'excellent Omar en revienne aujourd'hui plus qu'hier. Géraldine a reçu entre temps une visite inattendue; celle de la gentille amie de couvent dont elle était la « petite mère », Angélique de Grisolle, une jeune fille du meilleur monde aux libres allures, si libres même qu'elles scandalisent cette professionnelle de la galanterie. Indépendante et jouissant de toute sa fortune, elle vient demander à sa « petite mère », dont elle connaît l'existence plus que légère, de lui faire vivre trente jours de joie avant le mariage décidé, pour elle, avec un jeune homme qu'elle ne connaît d'ailleurs pas. Vous avez deviné que le fiancé en question n'est autre que notre ingénieur de première classe... Géraldine, redevenue « petite mère » comme au couvent, trouve amusant de protéger les amours des deux jeunes gens : elle présentera à Florette — c'est sous ce nom de guerre qu'elle la déguise

— Valentin Gourdan, un peu déconcerté de trouver un tiers au souper intime. La table comporte un quatrième couvert : celui d'Omar, toujours attendu, ainsi que le prescrit l'étiquette, jointe à la sage prévoyance de Pepetta. Très sage, en effet : Omar revient inopinément et les apparences étant sauvées, tout se passerait à merveille, sans le béguin, le fâcheux béguin... Géraldine est femme, après tout, et puisque c'est pour elle qu'est venu ce Valentin à la moustache en croc, elle tombe dans ses bras, pendant que le vieux roi, fatigué par le voyage et grisé par le champagne, ronfle sur la table à poings fermés. Il ne s'éveillera que pour constater sa défaite et le chagrin de Mlle de Grisolle qui, déjà, s'était éprise de son séduisant fiancé. Il reconduira la jeune fille à sa tante, la chanoinesse, et puis... Et puis — c'est à quoi s'emploie le dernier acte de la jolie comédie — il saura prouver à Géraldine et à Valentin qu'ils ne sont nullement faits l'un pour l'autre. A Géraldine, il faut le grand luxe et la vie mouvementée ; à Valentin, l'existence paisible que lui procurera son mariage avec la charmante Angélique. Tous deux se laissent persuader. Géraldine ira régner de la main gauche en Cahonie, où, tout naturellement, elle emmène sa fidèle Pepetta, ravie de cette solution inattendue. Valentin, plus terre à terre, vraiment, qu'il ne nous était apparu au début de l'aventure, épouse la jeune fille aux millions, assez libérale pour lui pardonner un premier faux pas. Nous vous avons dit la trame, mais nous ne saurions vous donner ici une idée de tout l'esprit à la

Musset répandu en cette pièce si fine et si piquante, si bouffonne et si tendre, si invraisemblable et pourtant si vraie... Géraldine ne vit-elle pas tout entière sous les traits de Mlle Marcelle Lender, qu'il faut maintenant classer au rang de nos meilleures comédiennes? Réjane elle-même n'eût pas mieux joué le rôle. Mlle Blanche Toutain a mis dans son personnage d'Angélique de Grisolle beaucoup de désinvolture et de grâce; elle a dit un: « Oh! ne me le prends pas! » qui fut une merveille d'ingénuité. Et dans une pièce où tout le monde a de l'esprit, la soubrette autant que sa maîtresse, le chambellan autant que son roi, puisque c'est l'esprit même de l'auteur, Mme Cécile Caron a été parfaite. M. Grand a la jeunesse, la gaieté, la distinction qui conviennent au rôle de Valentin. Sous les cheveux gris du roi de Cahonie, M. Gaston Dubosc montre la philosophie aimable d'un roi désabusé. M. Tréville, enfin, fait du chambellan, s'exprimant en langage télégraphique, une silhouette fort amusante [1]. — La soirée avait commencé d'une façon plutôt lugubre par la *Neige*, de MM. Ibels et Pierre Morgand, qui eût été fu-

1. — Voici la lettre, qu'à la date du 9 mai, le directeur du Vaudeville écrivait à l'auteur de *Petite Mère* pour lui annoncer la fin des représentations de sa pièce : « Mon cher Bergerat, L'ami que vous avez retrouvé dans Porel et qui est très cordialement à vous, est un être composé d'un artiste et d'un directeur. L'artiste aime votre pièce, la reçoit, la distribue, la monte, la présente de son mieux, puis il s'efface. Le directeur vient à son tour, et si la pièce ne fait pas ses frais, il l'interrompt avec regret, mais sans hésitation. Or, mon ami, j'ai 3,000 francs de frais au Vaudeville sans Réjane, 3,500 francs avec elle, votre moyenne est de 2,415 francs, je perds donc plus de 500 francs par représentation, voilà pourquoi je reprends *Yvette*. Je ne ferai peut-être pas davantage avec cette pièce, eh bien, je passerai immédiatement à une autre. Je vous serre cordialement la main, mon cher ami. — POREL. »

rieusement applaudie autrefois au Théâtre Libre. Au Vaudeville, la pièce nous a paru aujourd'hui quelque peu retardataire. Elle a valu un vif succès à M. Lérand, qui a dit avec une âpreté féroce le long récit, plein de haine, d'un mari assassin et justicier...

15 MAI. — Aux lieu et place de *Petite Mère* retirée de l'affiche au bout de dix-huit représentations, — pourvu, grand Dieu, qu'une aussi brusque disparition n'amène pas une nouvelle brouille entre MM. Bergerat et Porel ! — le Vaudeville reprenait pour quelques soirs, en attendant le retour de Mme Réjane, *Yvette*[1], qui n'avait, sans doute, pas obtenu, il y a deux ans, tout le succès qu'elle méritait. M. Pierre Berton, vous le savez y traduisit, très joliment, ma foi ! la nouvelle, le langage même et l'écriture de Maupassant, se faisant avec beaucoup d'adresse, et même de piété, le fidèle metteur en scène du célèbre roman. Cette fois, M. Grand a rendu, avec infiniment d'aisance

1. DISTRIBUTION. — Docteur Marcowitch, M. *Lérand*. — Jean de Servigny, M. *Grand*. — Léon Saval, M. *Paul Numa*. — N'a-Qu'un-Œil M. *Tréville*. — Don Ramirez de la Esquerra, M. *Baron fils*. — D Lisieux, M. *Lainé*. — Le chevalier Valréali, M. *Monteaux*. — M. Dumouchel, M. *Prika*. — Pierre Aubry, M. *Daubry*. — Le marquis de Briquetot, M. *Gangloff*. — Le vicomte de Belvigne, M. *Lebreton*. — Prunier, M. *Pellerin*. — Le prince Kravaloff, M. *Leclerc*. — Mme Pommeau, Mme *Daynes-Grassot*. — Yvette, Mlle *Blanche Toutain*. — La marquise Obardi, Mme *Archainbaud*. — Pauline, Mme *Cécile Caron*. — La baronne Van den Brock, Mlle *Suzanne Avril*. — Mouche, Mlle *Bernou*. — Eulalie Dumouchel, Mlle *J. Lion*. — La duchesse de Piétranera Mlle *Netza*. — La comtesse Lammy, Mlle *Canti*. — Alice Lammy Mlle *Saint-Agnan*. — Zoé, Mlle *Le Brec*. — Madame Dumouchel, Mlle *Giez* — La princesse Kalitchine, Mme *Boscher*. — Eva Piétranera, Mlle *Villars* — Nadège Kalitzine, Mlle *Verlain*.

M. Lérand, souffrant, fut remplacé, dans le rôle du docteur Marcowitch, par M. Tréville.

et de légèreté, le rôle de Servigny, si bien de son emploi de jeune premier. Mme Archainbaud a repris avec intelligence celui de la marquise Obardi, qu'avait très remarquablement créé Mlle Rosa Brück. Et c'est avec un vif plaisir que nous avons retrouvé Mme Daynes-Grassot, si comique en son épisode d'outrancière gaieté, M. Lérand, si curieux, si puissant même en son personnage du docteur empoisonneur et philosophe, et, naturellement, Mlle Blanche Toutain, une Yvette idéale...

25 MAI. — De retour d'Italie, où elle venait de se faire successivement applaudir à Gênes, à Rome, à Naples, à Palerme et à Milan, Mme Réjane reparaissait devant les Parisiens dans quatre spectacles choisis parmi les plus grands succès de son répertoire : d'abord la *Passerelle* : puis *Sapho*[1], puis *Heureuse*[2], et enfin la *Course du Flambeau*[3].

1. DISTRIBUTION. — Fanny Legrand, Mme *Réjane*. — Madame Hettema, Mme *Daynes-Grassot*. — Divonne, Mme *C. Caron*. — Irène, Mlle *Jeanne Bernou*. — Francine, Mlle *Jane Lion*. — Alice Doré, Mlle *Harlay*. — Rosario Sanchez, Mlle *Netza*. — Le petit Joseph, *la petite Angèle Henry*. — Déchelette, M. *Gaston Dubosc*. — Jean Gaussin, M. *Grand*. — Hettema, M. *Baron fils*. — Caoudal, M. *A. Mayer*. — De Potter, M. *R. Monteaux*. — Césaire, M. *Lainé*. — Le père Legrand, M. *Prika*. — La Borderie, M. *Leclerc*.

2. DISTRIBUTION. — Achille de Château-Laplante, M. *Gaston Dubosc*. — Gaston Chalindrey, M. *Paul Numa*. — Antonin Bois-Gibert, M. *Baron fils*. — La Berge, M. *R. Monteaux*. — Ferdinand, M. *Albert Mayer*. — Chastenet, M. *Prika*. — Berjot, M. *Aussourd*. — Robert, M. *Perret*. — Félix, M. *Leclerc*. — Etienne, M. *Linguet*. — Gilberte, Mme *Réjane*. — Madame Hottin berger, Mme *C. Caron*. — Hélène de Grisolle, Mlle *Suzanne Avril*. — Madame Chastenet, Mlle *Harlay*. — Francine, Mlle *Netza*. — Rose, Mlle *Lebrec*. — Lucienne Hottinberger, Mlle *Saint-Agnan*. — Yvonne Hottinberger, Mlle *Villars*. — Odette, Mlle *Verlain*.

3. DISTRIBUTION. — Maravon, M. *Lérand*. — Stangy, M. *Gaston Dubosc*. — Didier Maravon, M. *Paul Numa*. — Le docteur, M. *Albert Mayer*. — Jirbin, M. *R. Monteaux*. — Constant, M. *Prika*. — Gribert, M. *Aussourd*. — Sabine Revel, Mme *Réjane*. — Madame Fontenais,

C'est par la belle œuvre de M. Paul Hervieu que Mme Réjane avait voulu commencer, au mois d'octobre précédent, ses représentations. C'est par elle encore qu'elle terminait, le 12 juin, la saison du Vaudeville.

15 SEPTEMBRE. — Réouverture avec la *Carrière* de M. Abel Hermant, précédemment représentée au Gymnase[1]. Ce n'est là qu'une reprise... M. Porel avait bien espéré un instant nous donner du nouveau, du presque nouveau tout au moins : *Décadence*, cette comédie de M. Albert Guinon, parue en librairie, mais sur la représentation de laquelle pesait, depuis deux ans, un véto suspensif. Il comptait, hélas ! sans les exigences du ministre, demandant à l'auteur de tels changements que celui-ci préféra n'être pas joué du tout. Alors, on revint à l'en-cas : la *Carrière*, qu'on avait pris soin de répéter à toute fin utile. La *Carrière* est vous le savez, une étude du monde diplomatique la critique en est fine et mordante ; M. Abel Her

Mme *Daynes-Grassot*. — Marie-Jeanne, Mlle *Jeanne Bernou*. — Madame de Ponthienne, Mlle *Netza*. — Léonie, Mlle *Harlay*. — Madame Gribert Mlle *Saint-Agnan*. — Béatrice, Mlle *Villars*. — Jenny, Mlle *Lebrec*.

1. DISTRIBUTION. — L'ambassadeur, marquis de Chameroy, M. *Lérand* — L'archiduc Paul, M. *Gaston Dubosc*. — Francis, duc de Xaintrailles M. *Paul Numa*. — Le vicomte de La Morvandière, M. *Baron fils*. — Musigny, M. *R. Monteaux*. — Chailly-Descombes, M. *Marié de L'Isle* — Le maître d'hôtel, M. *Lainé*. — L'abbé, M. *Prika*. — Sabouraud M. *Aussourd*. — Le général de Lutzbourg, M. *Derval*. — Un vieux monsieur, M. *Lebreton*. — De Chaméade, M. *Perret*. — Yvonne de Chaméade, duchesse de Xaintrailles, Mlle *Marthe Régnier*. — La comtesse d'Eschenbach, Mme *Daynes-Grassot*. — Lady Huxley-Stone, Mlle *Suzanne Avril*. — La duchesse de Xaintrailles douairière, Mme *Henriot*. — L'ambassadrice, Mlle *Drunzer*. — Mme Charlet, Mlle *Harlay*. — Mme Victoire, Mlle *Netza*. — Marie-Thérèse, Mlle *Fusier*. — Amélie, Mlle *d'Argeles*. — Marguerite, Mlle *Glady*.

mant nous y montre, non certes sans justesse et sans finesse, le diplomate — en dehors du travail sérieux des bureaux — dans sa conversation futile, ses mœurs faciles et sa vie toute d'étiquette et de correction. Des scènes ingénieuses, drôles, font de cette aimable comédie une étude d'un piquant modernisme. Sans doute, les tableaux défilent un peu sans suite, sans attaches ; l'action n'existe pas, ou presque pas ; mais, en dépit de son peu de consistance, la charmante comédie de M. Abel Hermant fut autrefois un succès, et un bon succès, tenant à deux reprises un assez long temps l'affiche du Gymnase, où elle fut jouée un peu plus de cent fois. La *Carrière* était, à l'origine, extrêmement bien interprétée. M. Huguenet — il n'y eut qu'une voix là-dessus — avait admirablement composé son rôle d'Altesse impériale; c'était bien là le prince dernier cri, parfait grand seigneur et joyeux viveur. Par sa création de l'archiduc — véritable merveille de science artistique — M. Huguenet s'était placé au premier rang de nos comédiens. Mlle Leconte se montra absolument exquise en sa composition d'Yvonne de Chaméade, duchesse de Xaintrailles, qui valut à la sympathique sociétaire son engagement au Théâtre-Français. Et voilà que le rôle sert aujourd'hui de début au Vaudeville à la jolie Marthe Régnier, quittant ce même Théâtre-Français par dépit de ne pouvoir jouer les « jeunes premières », où la place est si bien prise par Mlle Piérat... « Quel tort est le vôtre, mademoiselle, et alors que vous êtes une ingénue délicieuse, pourquoi risquer des parties comme celle de la

Carrière, où, toute gracieuse et toute charmante vous manquez de force, et même d'émotion! » Que dire de M. Dubosc, un acteur de talent pittoresque pourtant, sinon qu'il est toujours périlleu: de reprendre un rôle créé de façon admirable – ce fut le cas de l'archiduc de M. Huguenet — e où, vraiment, il ne pouvait que contrister ceux qu avaient vu son extraordinaire prédécesseur ?.. Mêmes regrets à l'élégant Noblet avec le du de Xaintrailles de cette reprise, personnifié pa M. Numa. Citons du moins Mme Daynes-Grassot la très curieuse comtesse d'Eschenbach ; M. Baro fils, aussi plaisant qu'il pouvait l'être dans ur figure de petit attaché d'ambassade, fervent (l'automobilisme, primitivement esquissée par G: lipaux, et M. Lérand qui, dans une tâche écourté est toujours l'homme qui dessine une silhouet avec une sûreté parfaite et un grain d'originali très piquant.

22 OCTOBRE. — Premières représentations d'*A toinette Sabrier*, pièce en trois actes de M. Roma Coolus[1], et de *Tel chante le vieux coq*, coméd en un acte de M. André Sardou[2]. — C'était, sı un point de départ à peu près inacceptable, ur

1. DISTRIBUTION. — Germain Sabrier, M. *Tarride*. — Gaston Doreu M. *Lérand*. — René Dangenne, M. *Grand*. — Rumilles, M. *Paul Num* — Savergne, M. *Baron fils*. — Richard, M. *Lainé*. — Louis, M. *Prik* — Vignac, M. *Aussourd*. — Jamagne, M. *Lebreton*. — Le chef tzigan M. *Perret*. — Un garçon de bureau, M. *Bertrand*. — Antoinette Sabrie Mme *Réjane*. — Hélène Doreuil, Mlle *Marthe Régnier*. — Marcelle Ca dès, Mlle *Suzanne Avril*. — Mme Savergne, Mlle *Jeanne Bernou*. Fanny, Mlle *Verlain*. — Marguerite, Mlle *Fusier*. — Jeanne, Mlle *Glad*

2. DISTRIBUTION. — Le comte, M. *Baron fils*. — Charles, M. *Lainé*. Jacques, Mlle *Yvonne Debray*. — Marcelle, Mlle *Harlay*. — Une bonn Mlle *Fusier*.

comédie très curieuse, très vivante et très observée que les *Amants de Sazy*, de M. Romain Coolus. *Lucette*, donnée l'année suivante au même théâtre du Gymnase, était, elle aussi, d'un lettré et d'un artiste, et nous retrouvions, dans cette seconde pièce, le dialogue pétillant de verve et d'esprit incisif qui nous avait charmés dans la première : la même profusion de mots cinglants, les uns franchement amusants et imprévus, les autres laborieusement ciselés et légèrement tarabiscotés, ceux-ci trop faciles, ceux-là un peu cherchés, jetés tous avec une rare prodigalité par le jeune et talentueux auteur. Quant au sujet — encore et toujours celui d'*Amoureuse*, et celui de la *Veine* — c'était plaisir de voir jusqu'à quel point M. Romain Coolus s'était inspiré de maîtres tels que Georges de Porto-Riche et Alfred Capus. Visant moins à l'esprit que ses devancières, *Antoinette Sabrier* est une pièce plus humaine, plus naturellement émouvante. En voici, très brièvement, la donnée. Pour être une femme du monde, on n'est point forcément une « grue » : mariée à un homme qu'elle estime, qu'elle admire même, mais qu'elle n'aime point, Antoinette a su rester superbement honnête et faire son « grand ami » de Gaston Doreuil qui l'adorait et qui sera éternellement platonique. C'est — dit-on de Gaston — le plus grand caractère de la troisième République, où, vraiment, il y a trop peu de concurrence... Comment Antoinette reçoit-elle un jour le coup de foudre?... Comment voit-elle, en René Dangenne, celui qu'elle attendait?... Il faut l'entendre conter

« l'événement » à son grand ami dont elle v briser l'existence, en même temps que celle de soi mari, car elle est bien déterminée à partir ave l'élu de son cœur... Eh bien, non! elle ne partir pas, car elle apprend que son mari, grand lanceu d'affaires, est à la veille de la ruine. Sabrier a ét trahi par un commanditaire, négligeant d'apporte au dernier moment les cinq cent mille francs qu' avait promis ; il est guetté par une faillite q pourrait bien se changer en banqueroute fraudu leuse. Antoinette ne l'abandonnera pas dans l malheur ; mais — l'amour n'est-il pas le plus fort — elle deviendra — tout en restant — la maîtres de René Dangenne. Et quand celui-ci voudra prêt à Sabrier la somme qui empêcherait la débâcl elle n'osera pas soutenir le regard de son mari, sommant de dire s'il peut honnêtement recevo de lui cet argent... Sabrier eût pardonné s'il ava pu garder l'espoir de reconquérir sa femme. Se tant qu'elle ne restera avec lui que par devoir, se brûle la cervelle... Telle est la fin pathétique, assurément logique, d'une très intéressante étu d'âmes, de nobles âmes, écrite en belle langue, présentant sous les traits d'Antoinette — c'ét la rentrée, fort impatiemment attendue, de Mme R jane — de Sabrier, de Gaston Doreuil et de Re Dangenne, des acteurs sobres et sincères, vibran et passionnés, qui sont, au théâtre, la vérité même Et vous pensez si nous avons chaleureusement a plaudi cet admirable quatuor : Réjane, Tarrid magistral, Lérand, si prenant, et Grand, si chale reux, tous « vivant » les rôles que, pleins

confiance en de tels talents, leur avait confiés M. Coolus. N'oublions pas Mlle Marthe Régnier, trop jolie, vraiment, pour être si cruellement dédaignée... La soirée avait gentiment commencé par une aimable bluette signée André Sardou — le plus jeune des fils de notre grand dramaturge — — où nous vîmes le petit Jacques (18 ans), chiper agréablement à son cher oncle — *Tel chante le vieux coq*... la maîtresse, une maîtresse de piano, du reste, que le galantin se réservait pour lui-même... Mlle Yvonne de Bray est toute charmante sous l'élégant travesti de Jacques ; M. Baron fils est amusant sous la longue redingote du vieux farceur pris à son propre piège. Baron fils, Sardou fils : nous entrons dans l'ère des fils à papa... qui, peut-être, feront un jour parler d'eux à leur tour.

2 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre), de *Germinie Lacerteux*, pièce en dix tableaux, tirée du roman d'Edmond et Jules de Goncourt[1], précédée de *Au Public*, à-propos rimé de M. Miguel Zamacoïs, dit par M. Lérand, et suivie des *Côteaux du Médoc*, comédie en un acte

1. DISTRIBUTION. — Médéric Gautruche, M. *Lérand*. — Un individu, M. *Numa*. — Le portier, M. *Baron fils*. — Un saint-cyrien, M. *R. Monteaux*. — Jupillon, M. *Marié de L'Isle*. — Un petit voyou, M. *Duvelleroy*. — Un sergent de ville, M. *Bertrand*. — Germinie, Mme *Réjane*. — Mlle de Varandeuil, Mme *Daynes-Grassot*. — Mme Jupillon, Mme *Cécile Caron*. — Mélie, Mlle *Jeanne Bernou*. — La Grande Adèle, Mlle *Paule Andral*. — Mlle de La Rochedragon, Mlle *de Bray*. — Glaé, Mlle *Harlay*. — Une créancière, Mlle *Netza*. — Une petite gamine, Mlle *Lebrec*. — Une femme de ménage, Mme *Boscher*. — La fifille aux bretelles roses, *Petite Henry*. — La fifille à la robe blanche, *Petite Jazierska*. — La fifille à la robe écossaise, *Petite Delbeau*. — La Jésus, *Petite Schmitt*. — La fifille à la robe grise, *Jeanne Jacquillon*. — La fifille à la berthe, *Juliette Jacquillon*.

de M. Tristan Bernard[1]. — Dans un prologue plein d'esprit, M. Zamacoïs nous rappelait le temps déjà lointain — quinze ans passés! — où *Germinie Lacerteux* fut représentée pour la première fois à l'Odéon. En moins de deux cents vers alertes, le fin chroniqueur nous reportait à la présidence de Carnot, au ministère Floquet, aux manches plates des femmes, au centenaire de M. Chevreul, aux succès de Paulus et de Capoul, à l'entrée de M. de Vogüé à l'Académie française, à l'Affaire du Panama, qui précéda une autre Affaire non moins retentissante; et puis, il chantait la Muse Réaliste, la Muse Humanité qui croit qu'en toute vérité on peut trouver de la beauté. Ah! ce mot de beauté à quelles sauces diverses on nous le sert depuis quelque temps! On fait de la Beauté, on débite de la Beauté avec une facilité bien extraordinaire. Je sais bien que la Beauté est l'accord d'un tout avec ses parties, mais il y a tout de même « de la beauté » qui est réconciliée avec son antonyme, la laideur. Une belle plaie, par exemple. Et cette malheureuse *Germinie Lacerteux* est une belle plaie. M. Zamacoïs, dans son prologue, raconte qu'à la première Charcot était parmi les siffleurs, et qu'au milieu des révolutionnaires enthousiastes, Antoine se distinguait en hurlant : « Gueux imbéciles! » Gueux imbéciles est peut-être excessif; mais je comprends M. Antoine. La foule, seule, est souveraine maîtresse en l'occurrence; seule, elle doit juger, et seule, elle juge en dernier ressort. Un coup de sif-

1. DISTRIBUTION. — Henri, M. *Tarride*. — Un concierge, M. *Aussourd*. — Berthe, Mlle *Marthe Régnier*.

flet ne signifie rien, il est brutal, et il ne résoud rien. Le critique non plus du reste. Quand le critique a rendu compte de l'œuvre au point de vue de l'idée et de la forme, quand il a traduit l'opinion de l'auditoire où il se confond, sa tâche est terminée. La tâche de la foule commence. C'est elle qui met les choses au point, en venant exprimer ses admirations et en les léguant aux générations successives. Or, pour en revenir à *Germinie Lacerteux*, autant l'étude est curieuse et forte dans le livre, autant, à la scène, elle est violente, de parti-pris, amère et inutile. Certes, cette fille hystérique qui dégringole, plutôt qu'elle ne descend toute cette échelle du vice, mais qui souffre de sa déchéance fatale, nous intéresse souvent. Parvient-elle à nous émouvoir? Non, jamais. Il semble que son déplorable amant, le jeune Jupillon résume sa bestiale existence dans la fameuse apostrophe : « Tu es toujours pleine ! » Dans un mélodrame — célèbre il y a plus d'un demi-siècle — l'auteur avait marqué les *Six degrés du crime*. C'était le tableau pittoresque et terrible des mœurs des bandits. Les de Goncourt ont voulu nous indiquer les *Dix degrés du vice* dans le tableau pittoresque et terrible d'une hystérique. Comme leur « essai » a une écriture solide et une psychologie sincère, il aura plus de durée que l'autre ; mais les spectateurs de 1903 auront à peu près la même répulsion que ceux de 1888, pour cette servante « sans cesse aiguillonnée au vif par ses désirs ». Mme Réjane joue le rôle de Germinie avec une conscience et un conviction louables ; elle se rend laide et grotesque au

premier tableau ; aimante et frôleuse au deuxième; elle est vacillante au cinquième ; ivre au sixième : crapuleuse au carrefour; agonisante à l'hôpital. E tout cela dans des décors que M. Porel a admira blement composés pour elle. Le Carrefour, entr autres, est sinistre. Il évoque le souvenir d'un eau-forte superbe de Théophile Gautier : « C sont bien là ces maisons chassieuses, borgne: louches, contrefaites, aux murailles lépreuse: suant le vice et l'humidité. Le bas en est toujou mouillé, si ce n'est par la pluie, c'est par la fange si ce n'est par le vice, c'est par le sang. Des réve bères grésillant dans la brume jettent leurs refle ternes, qui miroitent dans l'eau sale des ruisseau: A travers l'ombre, grouillent, fourmillent et ram pent des formes hasardeuses, des silhouettes be: tiales, tous les cauchemars de la prostitution, de l police et du bagne! » Le bon Gautier parlait de *Mystères de Paris*... La troupe du Vaudeville es remarquable : Lérand (qui dit le prologue avec un aisance et une verve charmantes); Paul Numa Baron fils, excellent de tout point dans le bref per sonnage du portier; Marié de l'Isle, le Jupillon d Germinie; Mmes Cécile Caron, Bernou et Andral, e sept gamines délicieuses qui jacassent gentiment l'acte de la Noël, et surtout Mme Daynes-Grasso à qui la salle entière a fait une magnifique ovatio au dénouement. Quelle simplicité! Quelle mesure Quelle justesse d'accent !... La soirée prenait fi avec un acte de M. Tristan Bernard, qui est peut être ce que cet humoriste a écrit de plus joli et d plus fin. Il s'agit d'une aventure de téléphone. Ui

eur que l'on met en correspondance avec une qu'il ne connaît pas et qui s'en éprend peu à ·àce à la franchise, à la sincérité que l'on peut en téléphonant. De l'esprit, et du meilleur; le vif; de l'éloquence; et une pièce aussi. Les *ux du Médoc* (c'est l'enseigne d'un magasin s qui ne vend plus que des eaux minérales, ; que les viticulteurs ne trouvent plus à placer archandise et ne savent même plus que faire u dont ils avaient coutume de le baptiser) illamment réussi. Ça été un franc éclat de rire. rride et Mlle Régnier y furent tous deux par-e naturel. C'est avec ce spectacle que se termi- · n'étaient-ce pas les dernières représentations es au Vaudeville par Mme Réjane? — l'année exactement résumée dans le tableau suivant:

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
r, comédie	3	»	11
te de Maman, comédie	1	»	12
e Sans-Gêne, pièce	4	»	7
ir conjugal, comédie	3	15 janv.	26
to, comédie	1	15 janv.	136
erelle, comédie	3	7 févr.	24
se, comédie	3	27 févr.	74
lère, comédie	4	29 avril	18
re, pièce	2	29 avril	13
comédie	3 a. 6 t.	15 mai	12
pièce	5	28 mai	8
se du flambeau, pièce	4	10 juin	3
ière, comédie	1 a. 5 t.	15 sept.	43
tte Sabrier, pièce	3	22 octob.	46
nte le vieux coq, comédie	1	22 octob.	46
ie Lacerteux, pièce	10 tabl.	2 déc.	33
eaux du Médoc, comédie	1	2 déc.	33

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

C'est par la brillante reprise d'*Orphée aux Enfers*[2], dont la centième représentation s'était donnée le 18 février, qu'avait fructueusement commencé l'année 1903. Le 27 février, nous étions conviés à la première représentation du *Beau Jeune Homme*, comédie en cinq actes de M. Alfred Capus[3]. — Nous avons vu combien facilement se

1. — Directeur : M. Fernand Samuel ; secrétaire général : M. Jules Brasseur.

2. — Au cours du mois de janvier, M. Max Dearly, indisposé, avait été remplacé pendant quelques jours, dans le rôle de Mercure, par M. Emile Petit. De même, Mlle Lavallière avait dû céder momentanément à Mlle Lacombe le rôle de Cupidon.

A la fin de février, M. Fernand Samuel perdait, en la personne de Riga l'un de ses plus fidèles lieutenants. Détachons du petit discours ému qu'il prononçait à ses obsèques les quelques phrases que voici : « Riga, était l'un des grands régisseurs de notre époque. Il aimait le théâtre d'un amour exclusif, et, avec son fils, ce fut la passion de sa vie. Il a vécu pour le théâtre — et il en est mort. En entendant tout à l'heure le douloureux *Requiem*, je pensais que Riga prenait à la fois aujourd'hui son premier et son dernier repos. Que ce repos lui soit doux ! Il l'a bien gagné par sa vie de labeur et de bonté... Adieu, mon vieil ami, il y a huit ans que nous vivions côte à côte, partageant les mêmes joies et les mêmes chagrins. Je suis sûr que vous partagerez encore celui de notre séparation, et je tiens à vous dire ici, de tout mon cœur, que j'ai le regret de vous avoir connu trop tard et la douleur de vous quitter trop tôt ».

3. DISTRIBUTION. — Bluche, M. *Baron*. — Valentin, M. *Brasseur*. — Jounel, M. *Guy*. — Emile, M. *Emile Petit*. — Ledru, M. *Prince*. — Anselme, M. *Max Dearly*. — Gustave M. *Bernard*. — Auguste, M. *Rocher*. — Un huissier, M. *Perrin*. — Un dineur, M. *Faisant*. — Un

montent les imaginations et combien il est difficile de donner pleine et entière satisfaction à un public insatiable, qui désire et exige chaque fois un nouveau chef-d'œuvre! M. Capus nous a jusqu'à présent trop gâtés, et, enfants mal élevés, nous nous montrons aujourd'hui légèrement renfrognés et boudeurs, de ce que sa pièce nous paraît quelque peu inférieure à ses derniers ouvrages. Un tort du *Beau Jeune Homme* est d'être en cinq actes, et l'action nous semble un peu bien mince pour les remplir également d'un intérêt soutenu. Certes, les personnages de M. Capus sont comme toujours de bonne humeur, spirituels et bien campés, mais les situations semblent, cette fois, manquer de naturel et d'imprévu. Le beau jeune homme, Valentin, à la figure avenante et sympathique, occupe les fonctions de bibliothécaire dans une petite ville de province. Il est aimé, avec une sincérité profonde et touchante, de la jeune Marthe, charmante institutrice de la localité, qui voudrait bien, tout de suite, l'épouser. Mais Valentin est ambitieux, il lui faut la fortune, et c'est Paris, naturellement, qui brûlera ses jeunes ailes. M. Jounel qui se présente aux élections sénatoriales, ayant besoin d'un secrétaire, offre l'emploi vacant à Valentin, qni vient tout justement dans un article à sensation de poser nette-

---

monsieur, M. *Lecœur*. — Un dineur, M. *Dupuis*. — Un dineur, M. *Crozan*. — Clotilde, Mlle *Léonie Yahne*. — Marthe, Mlle *Jeanne Thomassin*. — Paulette, Mlle *Lavallière*. — Mme Philippe, Mlle *Debeyre*. — Clara, Mlle *Desprez*. — Justine, Mlle *Dorlac*. — Une dame, Mlle *Ducouret*. — Une bonne, Mlle *Pésier*.

Au cours du mois de mars, pendant une courte indispositon de Mlle Yahne, le rôle de Clotilde avait été tenu avec beaucoup d'adresse par Mlle Dorgère.

ment la candidature du riche financier. Valentin accepte sans hésitation et, malgré Marthe qui s'offre, et les conseils de son ami Anselme, il part, décidé à faire fortune et convaincu qu'il reviendra riche dans quelques cinq ou six mois... Voilà notre beau jeune homme installé à Paris, chez Jounel. Mme Jounel le trouve à son goût; lui, la trouve désirable, ils se l'avouent, et elle consent à devenir sa maîtresse. Cette scène charmante de délicatesse se termine de façon imprévue : Mme Jounel, chaleureusement embrassée dans les cheveux par Valentin, se laisse aller à une douce extase lorsque, son mari, survenant sans bruit, dépose à la même place un doux baiser; alors, doucement elle lui murmure : « O mon Valentin ! » Voyez d'ici la tête du mari... Immédiatement il congédie son indélicat secrétaire, mais tous se retrouvent à l'acte suivant, clients de l'agence Bluche : Valentin demande une place; Clotilde (Mme Jounel) demande qu'on lui ramène son Valentin; Jounel demande si oui ou non sa femme a un amant, et Marthe enfin, qui a quitté l'enseignement, demande une situation à Paris. La rencontre est facile ! Clotilde ira voir, le lendemain, l'heureux Valentin en son modeste hôtel meublé, et tous deux se réjouissent à l'avance du bonheur qu'ils attendent de cette entrevue. Valentin, qui au lieu de gravir l'échelle de la société n'a fait que la descendre peu à peu, jusqu'à en être réduit à accepter une modeste place d'emballeur, traite ce soir-là son ami Anselme. Il le conduit dans un petit restaurant des Halles dont la caissière — hasard, voilà de tes coups ! — n'est autre que la

jeune Marthe. Quelle émotion, quelle joie! Décidément ils s'aiment et ils ont eu grand tort autrefois, là-bas à Savigny, de ne pas s'épouser. Il en est temps encore, et comme Valentin ne désire plus Clotilde, — puisque, fidèles au rendez-vous, ils se sont convaincus de leur indifférence réciproque — il prendra pour femme celle dont l'amour est resté intact. M. Capus reste, dans sa nouvelle pièce, l'exquis auteur que nous avons souvent applaudi. Subtil, captivant, spirituel, il sait le mot qui porte, et sa fine observation, toujours bienveillante, trouve une fois encore, dans le *Beau Jeune Homme*, l'occasion de s'affirmer. L'auteur n'avait-il pas eu dans ses interprètes des aides intelligents et dévoués? A M. Brasseur incombait le rôle du beau jeune homme, il fut à souhait séduisant et bon enfant. M. Guy dessinait avec une drôlerie et un art parfaits la silhouette du sénateur Jounel. M. Baron mettait sa fantaisie habituelle au service de M. Bluche, et M. Max Dearly était un Anselme fort original. Mlle Lavallière se montrait personnelle et incomparablement drôle en un rôle de cocotte. Mmes Yahne et Thomassin rivalisaient de talent, de coquetterie, de grâce pour attirer le beau jeune homme et... le bon public. Le bon public ne répondra pas aussi facilement à son appel que par le passé et la pièce se jouera le 8 avril pour la dernière fois [1]...

1. — Le *Beau Jeune Homme*, remanié par M. Alfred Capus, et comprenant désormais cinq tableaux, avec défilés, figuration et une très importante mise en scène, était emporté par M. Albert Brasseur en une grande tournée d'été qui commençait par le Havre. M. Brasseur conservait tout naturellement, dans cette nouvelle version, le rôle de Bridoux

16 AVRIL. — Première représentation du *Sire de Vergy*, opéra-bouffe en trois actes de MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, musique de M. Claude Terrasse[1]. — Quand, il y a deux ans, MM. G. de Caillavet et Robert de Flers donnèrent aux Bouffes leurs *Travaux d'Hercule*, ils firent une chose qu'on pouvait tenir pour hardie. Ils avaient écrit un livret d'opérette, ou, pour mieux dire, d'opéra-bouffe, en pure parodie de l'antiquité. Et la chose était hardie, car le genre passait pour être fort usé, et diverses tentatives n'infirmaient pas cette opinion. Cependant, ils réussirent, et très bien, ma foi ! La donnée de leur œuvre avait de l'ingéniosité, et ils avaient su l'assaisonner de beaucoup d'esprit et de gaieté bien accueillie. Cette fois, c'est au moyen-âge que s'attaquent nos deux jeunes auteurs, et le moyen-âge ne leur a pas été moins favorable que, naguère, la mythologie. Il faut voir avec quelle verve malicieuse et boulevardière ils nous content, à leur manière, la burlesque

---

qu'il avait créé ; celui de Jounel était interprété par M. Numès ; ceux de Marthe et d'Anselme étaient distribués à Mlle Valentine Joissant et M. Duvelleroy.

1. DISTRIBUTION. — Le sire de Coucy, M. *Brasseur*. — Le sire de Vergy, M. *Guy*. — Coco, M. *Prince*. — Macach, M. *Max Dearly*. — Le sire de Millepertuis, M. *Claudius*. — L'écuyer Landry, M. *Emile Petit*. — L'écuyer Alcofribas, M. *Vauthier*. — Le comte Maxime, M. *José Dupuis*. — Gabrielle de Vergy, Mme *Anna Tariol*. — La princesse Mitzy, Mlle *Lavallière*. — Yolande de Millepertuis, Mlle *Jeanne Saulier*. — Gilette, Mlle *Lacombe*. — Le page Fridolin, Mlle *Dorgère*. — Isabeau, Mlle *Desprez*. — Maguelonne, Mlle *Dorlac*. — Yseult, Mlle *Nita Rolla*. — Alix, Mlle *Thiébaux*. — Viviane, Mlle *D'Hautencourt*. — Albert, Mlle *Compton*. — Conrad, Mlle *Weil*. — Olivier, Mlle *Dalbret*. — Roland, Mlle *Eymard*. — Roger, Mlle *Hanot*. — Tristan, Mlle *Rousseau*.

Premier acte : Le Château de Vergy. — Deuxième acte : L'Esplanade sur les bords du Rhône. — Troisième acte : Le Lac dans la Forêt.

aventure d'un moderne — oh! bien moderne! — descendant de ce farouche Sire de Vergy qui, s'apercevant, à son retour de la croisade, qu'il avait été trompé par sa femme, se vengeait férocement en faisant manger à l'épouse adultère le cœur de son amant. Le sire de Vergy de MM. de Flers et Caillavet fait, avec sa chère femme Gabrielle, et son intime ami, de Coucy, le plus heureux ménage à trois qui se puisse imaginer. Il n'est pas de mari plus « mari » que ce bon seigneur, si confiant qu'il en pourrait paraître invraisemblable... Pourquoi faut-il qu'un beau jour l'imprudent Coucy se dégoûte inopinément de cet immoral partage et décide à partir pour la croisade l'excellent sire qui se trouvait si bien au coin du feu, les pieds dans ses pantoufles? Imprudent, nous l'avons dit, car l'adultère n'est véritablement bon qu'à trois... A peine le mari est-il parti — poussant la prévenance jusqu'à lui remettre en mains propres la clef du fameux corselet de fidélité — que Coucy regrette le « gros public » qu'il avait en la personne du bon seigneur, et se prend à trouver trop faciles ses triomphes de tous les jours. Le Sire de Vergy revient à temps pour rompre cette fâcheuse monotonie; le vieux malin s'est, d'ailleurs, bien gardé d'aller combattre les Infidèles; il s'est contenté de faire la fête loin de son château et de ramener de Montmartre les captifs que lui a livrés, garantis bon teint, la maison Jacob-Lévy, sans rivale pour ses fournitures de fausses croisades. Oh! ces captifs, Macach et Coco, sous les traits étonnants de MM. Max Dearly et Prince, comme sous ceux,

non moins drôles, de Mlle Lavallière — personnifiant la princesse Mitzy, devenue la bonne amie de son seigneur et maître — ils ont été la joie de cette brillante première ; ils seront le clou de belle grandeur qui accrochera assez solidement aux Variétés le succès de l'échevelée bouffonnerie de nos spirituels et talentueux confrères. Si le Sire de Vergy n'a pas mis le pied en Terre Sainte, il a laissé guerroyer, tout seul, son voisin de Millepertuis, et ce fieffé gaffeur — beaucoup moins mort qu'on ne l'avait dit — revient tout exprès pour lire une liasse de lettres, d'où il appert que Vergy a été « cocufié », autant qu'il pouvait l'être, par son meilleur ami. D'où un duel — grotesque, vous pouvez le croire ! — suivi d'une réconciliation d'autant mieux indiquée que, la princesse Mitzy passant aux mains de Coucy, Gabrielle se consolera de la perte de ce dernier, en accordant désormais ses faveurs au petit page Fridolin. N'est-il pas dans la destinée du Sire de Vergy d'être toujours trompé... jusqu'à la garde ?... Que le troisième acte ait paru longuet, et même un tantinet pesant, cela n'importe guère. Il y a, au second, assez d'exubérante folie pour remplir toute une soirée, et l'on ne pouvait guère regretter le temps passé à écouter le joyeux conte de MM. de Caillavet et Robert de Flers, ingénieusement mis en musique par M. Claude Terrasse. Maintenant, le *Sire de Vergy* est-il, comme on l'a peut-être un peu trop pompeusement annoncé, la renaissance d'un genre aujourd'hui tombé dans l'oubli ? Je ne saurais le dire. Toujours est-il qu'il y a là, pour

parler comme le programme, un « opéra-bouffe » ironique et finement blagueur, semé de situations franchement comiques, et avec cela, une musique légère et facile, écrite, semble-t-il, au courant de la plume, et pourtant fort bien écrite et très élégamment orchestrée. Dans cette partition variée, très copieuse et très nourrie, signée d'un excellent musicien — tel Hervé, qui fit ses études à la maîtrise de Saint-Roch, M. Claude Terrasse tenait naguère, l'orgue de la Trinité — libre à vous d'apprécier ce qu'il y a de science, de technicité heureusement appliquée, ou de vous arrêter à ce qu'on y peut trouver de vraiment théâtral et d'aimable invention mélodique ou rythmique. Peut-être — je vous le concède — la musique de M. Claude Terrasse n'est-elle pas toujours assez neuve, et, connaissant bien le métier, notre compositeur connaît encore mieux le répertoire ; souvent originale, son inspiration se laisse parfois étouffer sous des réminiscences qui vont de Jacques Offenbach à M. Gaston Serpette, mais on doit citer dans le *Sire de Vergy* des pages charmantes ou entraînantes, comme la ronde si coquettement harmonisée : « Le garçon est pour la fille », suivant celle du *Pont d'Avignon ;* comme la tendre prière : « Seigneur et vous les douze Apôtres », la jolie valse en trio : « Sans la douceur », le verveux final du second acte : « Ils vont se battre », et tant d'autres trouvailles que j'oublie ici. — « Si nous ne parvenons pas à vous dérider — nous disait, quelques jours auparavant, M. Robert de Flers — ça sera notre faute, et nous ne devrons nous en prendre qu'à

nous-mêmes : nos interprètes sont parfaits »... « Parfaits » est, en effet, le seul mot qui convienne à la superbe distribution donnée par M. Samuel au *Sire de Vergy*. Brasseur n'a-t-il pas personnifié avec une délicieuse fatuité son « homme à femmes » ? Et qu'il a donc finement dit sa chanson de « Couci, Couça » que, tous, nous lui avons redemandée d'acclamation ! Guy n'est-il pas un fort amusant mari « de tous les temps » ? Max Dearly, fantaisiste outrancier — et Prince, ne font-ils pas le duo comique le plus extravagant et le plus désopilant qui se puisse rêver ? Et que dire de Mlle Lavallière, absolument extraordinaire en sa danse du ventre et en son pas du dromadaire ? Et Mme Tariol, qui n'est plus Baugé, mais qui est désormais bien Parisienne ! Et Mlle Saulier, toujours si bien chantante ! Et Mlle Dorgère, piquant petit page aux jambes rebondies ! Et les bords ensoleillés du Rhône, et le lac dans la forêt nocturne, brossés par le maître Amable ! Les auteurs avaient lieu d'être satisfaits : nous l'étions tout autant qu'eux...

7 MAI. — Matinée extraordinaire ; représentation de retraite de Lassouche, après cinquante années de théâtre [1].

---

1. — Voici quel en était exactement le programme :

L'Autre Motif, comédie en un acte, en prose, d'Edouard Pailleron : Georges de Gienne, M. Henry Mayer ; Emma d'Heilly, Mlle Leconte ; Claire, Mlle Géniat ; un domestique, M. Perrichon.

Le Toréador, opéra bouffon, de T. Sauvage, musique d'Adam, joué par Mlle Korsoff, MM. Vieuille et Carbonne, de l'Opéra-Comique ; accompagnateur, M. Piffaretti.

Intermèdes. — M. Delmas : air de Philippe II, de *Don Carlos* (Verdi). — Mlle Louise Grandjean : « Ouvre tes yeux bleus » (Massenet) ; *Printemps nouveau* (Vidal). — M. Mounet-Sully : poésie. — M. Lucien Fugère,

6 JUIN. — Clôture annuelle avec le *Sire de Vergy* dont la cinquantième représentation avait eu lieu le 30 mai.

18 SEPTEMBRE. — La réouverture se faisait avec le succès de la précédente saison. Le *Sire de Vergy* [1] était, tournée à la bouffonnerie, la *Légende du Cœur*, de M. Jean Aicard que précisément on jouait au même moment au Théâtre Sarah Bernhardt. Nous venons de dire comment, de cette sombre histoire, MM. G.-A. de Caillavet et Robert de Flers, qui aiment, paraît-il, à jouer la difficulté, tirèrent une fantaisie souriante qu'une alerte musique, signée Claude Terrasse, une interprétation joyeuse et une mise en scène luxueuse, firent très agréable. Nous retrouvions la pièce de MM. de Flers et Caillavet toujours spirituelle, la partition de M. Terrasse

---

vieux airs, vieilles chansons. — Les Romantiques (danses), par Mlles Louise et Blanche Mante.

Vive l'armée ! comédie en un acte, de M. Pierre Wolff : Pied. M. A. Brasseur ; Caboche, M. Prince ; Bouboule, Mlle Marcelle Lender.

Les Mémoires de Lassouche, grande fantaisie jouée par MM. Prince, E. Petit, André Simon, Mlle Brésil, et le bénéficiaire.

Scène du Trottin (tirée de *la Revue des Variétés*), par Mlle Lavallière et M. Max Dearly. — Mlle Mily Meyer et M. Barral : Chansons du pavé. M. Claudius, dans son répertoire.

Les Cambrioleurs, excentricité musicale de M. Louis Varney, par MM. Cooper, Guy et Tauffenberger, Mmes Germaine Gallois et Polaire accompagnée au piano par l'auteur.

On commençait par *Manu militari*, comédie en un acte, de M. Paul Gavault, jouée par MM. Perrin, Rocher, José Dupuis, Mmes Ducouret, Marius et Kerven.

1. DISTRIBUTION. — Le sire de Coucy, M. *Brasseur*. — Le sire de Vergy, M. *Max Dearly*. — Baron de Millepertuis, M. *Simon*. — Coco, M. *Prince*. — Macach, M. *Claudius*. — Landry, M. *Emile Petit*. — Acofribas, M. *Vauthier*. — Le comte Maxime, M. *José Dupuis*. — Gabrielle de Vergy, Mme *Anna Tariol*. — La princesse Mitzy, Mlle *Eve Lavallière*. — Yolande de Millepertuis, Mlle *Jeanne Saulier*. — Gilette, Mlle *Lacombe*. — Le page Fridolin, Mlle *Dorgère*. — Maguelonne, Mlle *Marius*. — Isabeau, Mlle *Desprez*.

toujours pleine d'entrain et même de musicalité, et l'interprétation toujours excellente avec Brasseur, de drôlerie irrésistible en Sire de Coucy, avec Lavallière, infiniment cocasse en un rôle si bien fait pour elle, avec Mmes Tariol et Saulier, si jolies chanteuses, avec Prince, impayable captif... Seul, M. Max Dearly avait, par malheur, dû céder à son ex-camarade de café-concert, Claudius, le rôle de Macach, pour reprendre celui du sire de Vergy créé, en avril dernier, par M. Guy. Et M. Max Dearly allait s'y montrer aussi plein de fantaisie qu'il l'avait été, au début de la soirée, dans le Saint-Guillaume de *Chonchette*, aimable piécette des mêmes auteurs[1] assez inutilement empruntée, du reste, au petit théâtre des Capucines, où elle nous semblait mieux à sa place. Est-ce que dans ce clown Max Dearly, il y aurait, par hasard, un comédien ?

4 NOVEMBRE. — Centième représentation du *Sire de Vergy*[2].

22 NOVEMBRE. — Premiere représentation de *Paris aux Variétés*, revue en trois actes et neuf tableaux de M. Paul Gavault[3]. — Il y a la saison

---

1. DISTRIBUTION. — Saint-Guillaume, M. *Max Dearly*. — Charles, M. *Prince*. — Le baron, M. *Simon*. — Le vicomte, M. *Demey*. — Chonchette, Mlle *Jeanne Saulier*.

On commençait par *Une dette pressée*, comédie en un acte de M. Ernest Depré.

2. — Les auteurs et le directeur avaient fêté cette centième par un joyeux souper qui réunissait chez Champeaux leurs amis du monde des théâtres.

3. DISTRIBUTION. — M. *Baron*. — L'Habitué, le Chef d'orchestre. M. *Brasseur*. — Le Percepteur, le Disciple, le Jardinier, M. Darlay, Mlle des Coccinelles.
M. *Max Dearly*. — Premier Acquéreur, le Diplomate, l'Agité, le Coq, Saint-Guillaume.

de la revue des Variétés, comme il y a la saison des fraises et celle des petits pois. La fin de novembre semble tout indiquée pour cette primeur essentiellement parisienne, et je crois bien qu'il nous manquerait quelque chose si, avec les premiers fiacres fermés, nous n'avions pas le défilé des petites femmes déshabillées par Landolff, les musiques rythmées nerveusement par Fock, les plaisanteries de pince-sans-rire de Max Dearly, les mines de gavroche de Mlle Lavallière, les grimes extraordinaires de Bras-

---

M. *Claudius.* — Premier Régisseur, le Maréchal, Henri IV, le Reporter, le Chef de musique. Chantereine, le Duettiste.

M. *Prince.* — Deuxième Acquéreur, le Troupier, l'Empereur du Sahara, le Musicien, M. Claretie, Fragson.

M. *Petit.* — Le Directeur, l'Huissier du Ministère, le Propriétaire, le Régisseur des Ambass...

M. *Simon.* — L'Enfant du Miracle, le Compère, le Lord maire.

M. *Demey.* — Le Ligueur, Le Bargy, le Guide.

M. *Vauthier.* — Le Gardien, Chateaubriand, le Cocher, Langlade.

Mme *Judic.* — Mme Judic.

Mlle *Lavallière,* — La Jeune Fille, La Tomate, la Poule, Napoléon Ier, Rose-Mousse.

Mlle *Saulier.* — La Semeuse, la Commère, le Toast, l'Aigle blanc.

Mlle *Bonheur.* — Jane Derval, le Marquis, Miss Maud, la Jarretière, l'Artiste, Pichenette.

Mlle *Berty.* — Otero, Amédée VIII, Mme Darley, la Duettiste.

Mlle *Lacombe.* — M. Toto, le Petit Pot, le Trou Normand, une Sœur Barrisson.

Mlle *Brésil.* — Le Trèfle à quatre feuilles, Premier Œuf brouillé, Liane de Pougy, la Couronne de fer, une Sœur Barrisson.

Mlle *Dorgère.* — Un Sou percé, la Cuiller à potage, François Ier d'Autriche.

Mlle *Desprez.* — La Bonne, Deuxième Œuf brouillé, Pierre le Grand, une Sœur Barrisson.

Mlle *Dorlac.* — Un Casse-noisette, Edouard III, une Sœur Barrisson.

Tableaux. — Acte Ier : 1. La Bourse des Timbres. — 2. Rue de la Paix. — 3. Le Guild-Hall. — 4. Londres la nuit ; Menu du Guild-Hall (grand défilé).

Acte II. 5. Bureau de Poste dernier cri. — 6. A la Bourse. — 7. Défilé des Décorations.

Acte III : 8. La Maison de Retraite. — 9. Cocher, aux Ambass ! Répétition générale au café-concert. Orchestre de trente musiciens dirigé par M. Baron.

ur et la voix si drôlatique, si exhilarante de Baron, ec une pluie, une averse d'allusions à MM. Arthur eyer, Félix Duquesnel et... Adolphe Brisson. Car tte année, notre ami Adolphe Brisson a comparu ır la sellette de l'actualité : à l'acte des Ambassa-ɜurs, le début de Mlle des Coccinelles a été placé ɔus le haut patronage du critique du *Temps*... Une ɜvue, est-ce que cela se raconte ? Il faudrait, pour : faire, la netteté de récit de feu Vitu, le vocabu-ıire poétiquc de feu Théophile Gautier, la verve rolixe de feu Janin, et bien d'autres dons de bien 'autres « feu ». Et l'on n'arriverait encore qu'à ɔnner une bien faible idée de cette succession de ènes aristophanesques qui compose les revues aujourd'hui. M. Paul Gavault n'a point manqué la tradition du Compère et de la Commère, mais n'en a pas fait le pivot de sa féerie batailleuse et roniqueuse. La jolie Saulier et le replet Simon promènent à travers les décors de MM. Amable, meunier, Ronsin et Cie, mais ce n'est pas pour x seuls que se joue la comédie des évènements l'année, et nous le regrettons un peu. Du mo-ɜnt qu'il y a un Compère et une Commère, il faut e tout se groupe autour d'eux ; il faut qu'ils ent les grands montreurs, les grands explica-ırs de la farce. Ou alors, ils sont inutiles et en-mbrants. Cette légère critique faite, passons au ɜnu plantureux qui nous a été servi par M. Sa-ıel. Baron, en habitué du théâtre, installé au lcon, interrompt le prologue pour savoir si la vue aura son *looping the loop*. Sans *looping the op*, pas de bon spectacle pour le boulevardier. Il

apprend que les Variétés n'ont engagé aucune espèce de bicycliste et qu'il n'y aura pas le moindre cercle de la mort dans le courant de la soirée ; et, indigné, il quitte la place. Alors, nous voyons les frères Isola en quête d'un nouveau théâtre et cherchant à acquérir le Guignol des Champs-Elysées pour y donner une triomphante *Hérodiade*, ou même la *Flamenca* ; un diplomate vient nous confier que les affaires internationales se règleront désormais entre deux entrechats, comme la France et l'Angleterre ont réglé leurs rapports d'amitié avec quelques dîners et quelques bals officiels ; les Rois passent avec l'Agence Cook qui les fait voyager en troupe par raison d'économie ; puis, c'est la suppression des musiques militaires ; la vulgarisation des cartes postales illustrées ; la multiplication des impôts ; la fondation des maisons de repos pour les directeurs qui n'ont que des succès ; la ligue contre les gros mots vertement relevée par le général Cambronne ; l'apparition de l'Empereur du Sahara à qui l'on conseille d'appeler son empire la République de *Saint-Marin*. Enfin, ce sont les deux apothéoses du premier et du deuxième actes, l'une avec quelques plats, Châteaubriand, œufs pochés. merlans frits, crèmes fouettées, personnifiées par une théorie de jolies filles ; l'autre, avec l'évocation des plus beaux ordres français et étrangers, l'Aigle blanc, la Couronne de fer, la Toison d'Or et la Légion d'honneur encadrés dans de mirifiques toiles, illuminés de splendides projections électriques, C'est dire qu'il y en a pour tous les goûts. Il y en a même trop et quelques coupures

s'imposaient le premier soir dans ce spectacle imaginé surtout pour les yeux. La troupe entière des Variétés donne avec ensemble; la troupe entière, et même quelques recrues supplémentaires. J'ai nommé au courant de la plume les principaux artistes. Je citerai encore Mme Judic, que l'on a revue et entendue avec plaisir; Mlle Alice Bonheur, chanteuse experte avec des yeux et un sourire capables de faire pardonner pourtant bien des fausses notes; Mlle Lise Berty, une Otero amusante; Mlle Brésil, qu'on ne se lasse point de regarder. MM. Claudius et Petit, et Demey et Prince, et Simon, et Vauthier, et par dessus tout, cette Lavallière, déjà nommée, qui, dans un colloque avec Baron, suffit à mettre la salle en joie[1].

Le grand succès de la revue terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

1. — Le 26 novembre, pendant le second acte de *Paris aux Variétés*, Brasseur se disposait à entrer en scène et à chanter, avec son habituel succès, les couplets du « Repopulateur », quand il recevait une boîte soigneusement enveloppée et timbrée du Sénat. La boîte etait remplie d'excellents cigares. Au milieu, il y avait une carte avec ces quelques lignes : « *A mon sympathique disciple* ! Remerciements peur sa propagande patriotique en faveur de la repopulation. Edme Piot, sénateur, vice-président du Conseil general de la Côte-d'Or. »

Le 31 décembre, au second acte de la revue, Mme Anna Judic chantait pour la première fois la *Bonne Année*, ce petit chef-d'œuvre de Georges Lefort, qui fut le triomphal succès de l'étoile au début de sa carrière. La *Bonne Année* prenait sa place entre l'air de la *Roussotte* et le duo du soldat de plomb de *Mam'zelle Nitouche*, chanté par Judic et par l'inimitable Baron.

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Orphée aux Enfers, opéra-bouffe........	3 a. 10 t.	»	62
Manu militari, vaudeville..............	1	»	162
**Le Beau jeune homme*, comédie........	5	27 févr.	44
**Le Sire de Vergy*, opéra-bouffe.........	3	16 avril	58
**Chonchette*, pièce......................	1	28 sept.	53
**Une Dette pressée*, comédie.............	1	28 sept.	96
**Paris aux Variétés*, revue.............	3 a. 9 t.	22 nov.	41

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL[1]

La *Carotte* était heureusement parvenue à la centième représentation, et le succès de l'amusante pièce de MM. Berr, Dehère et Guillemaud avait gentiment rempli les deux premiers mois de l'année. Le 10 mars, on reprenait *Tricoche et Cacolet*, vaudeville en cinq actes d'Henri Meilhac et M. Ludovic Halévy[2]. — Les acteurs d'autrefois : Gil Pérès, Brasseur, Hyacinthe ne sont plus là, et nous avons ri, sans eux, presque autant que si ces illustres artistes, morts depuis longtemps, étaient encore les titulaires des rôles qu'ils créèrent en 1871 avec une si étonnante fantaisie. Quel plus bel éloge peut-on faire de la pièce si gaie, si vivement menée, si franchement amusante d'Henri

1. — Directeur : M. Maurice Charlot ; Administrateur général : M. Armand Lévy ; Secrétaire de la direction : M. Eugène Héros.

2. DISTRIBUTION. — Le duc Emile, M. *Raimond*. — Le baron Van der Pouf, M. *Cooper*. — Cacolet, M. *Ch. Lamy*. — Tricoche, M. *Galipaux*. — Breloque, M. *Hamilton*. — Oscar Pacha, M. *Armand Marie*. — Des Escopettes, M. *Derval*. — Hippolyte, M. *Garnier*. — Justin, M. *Grelé*. — Un homme, M. *Henri Martin*. — Le portier, M. *Malicki*. — Un faux clerc d'huissier, M. *Scipion*. — Un joueur, M. *Marchal*. — Un domestique, M. *G. Durafour*. — Un consommateur, M. *Bouchez*. — Madame Boquet, Mme *Berthe Legrand*. — Bernardine, Mlle *Aimée Samuel*. — Fanny Bombance, Mlle *Jeanne Conté*. — Georgette, Mlle *Nobert*. — Virginie, Mlle *Scott*. — Une bonne, Mlle *Daly*.

Meilhac et M. Ludovic Halévy ? Nous l'avons souvent dit déjà, nous le redisons aujourd'hui, pour *Tricoche et Cacolet* : comédies, vaudevilles ou opérettes, l'œuvre de ces deux maîtres garde sa jeunesse, et on y retrouve son plaisir intact, sans mécompte et sans déchet. Cette reprise de *Tricoche* est un succès de rire — le rire, qui est l'honneur de la maison. Raimond dessine avec finesse le joli rôle du duc Emile, le séducteur à « la forte somme », que Hyacinthe, il nous en souvient, poussait à la charge la plus extrême. MM. Galipaux et Charles Lamy nous ont ravis par leur façon d'enlever les phases si variées du célèbre duel à transformations de Tricoche et de Cacolet, l'un travaillant pour rendre Mme Van der Pouf à son mari, l'autre pour la servir dans sa fuite avec le duc Emile ; impossible d'y mettre plus de souplesse et d'habileté. Mlle Aimée Samuel est fort adroite à son ordinaire, Mme Berthe Legrand très comique, et, sous les traits de Fanny Bombance, nous avons reconnu en rupture de ban une jeune élève du Conservatoire, Mlle Jeanne Conté, assez jolie vraiment — dans un genre de beauté qui rappelle Mlle Brésil, la triomphante Vénus des Variétés — pour que nous ne soyons, dès maintenant, aucunement embarrassé de son avenir théâtral.

9 AVRIL. — Première représentation de *Tonton*, vaudeville en trois actes de MM. Péricaud, Rozenberg et Bonet[1]. — Le ménage du docteur Edmond

1. DISTRIBUTION. — Paturel, M. *Raimond*. — Bricholet, M. *Gobin*. — Edmond Bricholet, M. *Cooper*. — Le commandant Dubouclard, M. *Hur*-

›let serait vraiment le plus heureux du monde, : survenait du fond de sa province l'oncle ›let — « Tonton » — qui, pour avoir été ɔis largement trompé, a fondé, en compa-ie quelques bonnes poires, une association, ›rime, contre le mariage... Si Tonton appre-ımais que son neveu est marié, c'en serait u coup, pour Edmond, de la prime et de age. Alors Edmond fait croire à Tonton que ɜ est sa « main gauche » ; mais il a la fâ-: idée de donner à cette main gauche le nom me La Mouillette. Son ami La Mouillette, urs célibataire, n'est-il pas à Madagascar?... revient au moment où on s'y attendait le , et de plus, il en revient marié... D'où les ications que vous devinez... Si j'ajoute que ›uillette, qui a le légitime désir de présenter ne femme à son ami, forme le projet de dîner ui à l'hôtel de la Paix, rue de Rome ; que ɜ Bricholet, méchamment encouragée par ɔusin Paturel, prend un rendez-vous pour artie extra-conjugale ; que justement, en le hôtel, Tonton emmène une cliente d'Ed-, la maîtresse en titre du commandant Du-ırd, Floresta de Gibraltar, en qui il a vé une ancienne, vous ne vous étonnerez ıent, je pense, du vaste quiproquo surpris

- La Mouillette. M. *Hamilton.* — Premier commissaire de po-*Mondos.* — Laferme, M. *Garnier.* — Deuxième commissaire, *é.* — Félix, M. *Scipion.* — Octave, M. *Marchal.* — Plumot, *hez.* — Jeanne Bricholet, Mlle *Aimée Samuel.* — Mariette, *Nobert.* — Berthe La Mouillette, Mlle *Berland.* — Floresta, *ıeson.*

par un commissaire de police en tournée d'inutile statistique. Un premier acte assez lourd et assez lent à mettre en branle la machine vaudevillesque; un second d'une folie bien émoussée ; un troisième — ah ! si seulement l'on avait pu commencer par celui-là ! — un troisième un peu plus réjouissant, où Tonton, qui s'était chargé de tout arranger, a si bien embrouillé les choses que deux femmes se croient enceintes ; où trois hommes sortent, l'un après l'autre, de la chambre de la camériste Mariette qui n'en peut mais ; où un deuxième commissaire de police arrête le premier, où enfin Tonton — sacré Tonton ! — avoue ingénuement que, contrairement au pacte, il est lui-même bel et bien marié... On s'est donc, alors, plus franchement amusé — mieux vaut tard que jamais, dit le proverbe — et l'on a fait crédit jusqu'à leur prochain ouvrage au trio d'auteurs, dont les noms furent proclamés par le toujours excellent Raimond, vaillamment secondé par MM. Gobin — c'est Tonton — Cooper, Hurteaux, Hamilton et Mondos, par Mmes Aimée Samuel, toujours adroite, Nobert, Berland et Jameson.

21 AVRIL. — Reprise du *Train de plaisir*, d'Hennequin, Arnold Mortier et Saint-Albin, joué par MM. Gobin, Cooper, Hamilton, Hurteaux, et par Mmes Berthe Legrand, Aimée Samuel et Sarah Piernold.

7 MAI. — Première représentation — à ce théâtre — de *Plaisir d'amour*, divertissante comédie-bouffe en trois actes de MM. Maurice Froyez et

Georges Berr [1] précédemment applaudie à Cluny. Galipaux fut rarement aussi verveux, aussi « diable au corps » que dans le rôle de Campistrol, où il menait la pièce avec un entrain merveilleux. Hurteaux en avait composé le personnage le plus original peut-être — l'ami parasite Lagourde — avec un pittoresque et une gaîté, qui faisaient du troisième acte le plus réjouissant de la comédie; on avait fort applaudi les deux excellents artistes, qui continuent les heureuses traditions de la célèbre troupe. M. Lamy, fort amusant dans un rôle épisodique, et Victor Henry qui déjà, à Cluny, avait créé avec humour le traditionnel Américain, furieux et trompé, complétaient un rare ensemble, côté des hommes. Côté des dames, l'interprétation était non moins agréable avec la jolie Aimée Samuel — très piquante Gribichette — Mme Sarah Piernold, blonde et fine, et Mme Berthe Legrand, duègne, maigre et acide à souhait.

Le 25 mai, on avait repris la *Cagnotte*: le 30 juin, le théâtre fermait ses portes sur la chaleur.

14 SEPTEMBRE. — Réouverture avec la reprise du *Sous-Préfet de Château-Buzard*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Léon Gandillot [2]. —

1. DISTRIBUTION. — Le capitaine, M. *Ch. Lamy*. — Campistrel, M. *Galipaux*. — Lagourde, M. *Hurteaux*. — Berty, M. *Hamilton*. — Jack Borcheston, M. *Victor Henry*. — La mère Jules, Mme *Berthe Legrand*. — Gribichette, Mlle *Aimée Samuel*. — Maud, Mlle *S. Piernold*. — Diane Linguet, Mlle *L. Nobert*. — Girl, Mlle *Berland*. — Yolande, Mlle *Jameson*.

2. DISTRIBUTION. — Léopold, M. *Raimond*. — Georges, M. *Cooper*. — Le général de La Charnière, M. *Hurteaux*. — Guy de Samovar, M. *Hamilton*. — Brétillon, M. *Armand Marie*. — Pontaillard, M. *Gar-*

C'est une des mille variations imaginées sur l
thème antique du valet pris pour son maître qu
est déjà, notamment, le thème des *Précieuses ridi*
cules. Peut-être M. Léon Gandillot a-t-il su mettre
dans d'autres comédies, une fantaisie plus accusée
Mais, comme pièce d'horlogerie dramatique, c'es
parfait... Et le public — n'est-ce donc pas là l'es
sentiel? — s'y amuse infiniment. Après une récent
excursion à Déjazet — le théâtre où sans partage
règne M. Gandillot, — le *Sous-préfet de Châteat*
Buzard est rentré au Palais-Royal, qui fut l
berceau de son succès. Il y a fort heureusemen
retrouvé M. Raimond, d'une drôlerie absolumen
supérieure en Léopold, le valet paré, pour so
malheur, de l'uniforme de sous-préfet. Le rôle d
Georges est tenu avec distinction par M. Coope
M. Hurteaux a composé de la plus vivante faço
la si drôle physionomie du général, qui est, d'ai
leurs, et de beaucoup le meilleur rôle de la pièc
celui où s'accusent plus nettement les dons d'ol
servation de M. Gandillot. Mlle Aimée Samuel es
une aimable Simonette, et Mlle Berthe Legrand un
« vieille garde » très comique. Et tous contribuen
pour leur part à la joie de cet excellent spectac
de réouverture.

19 OCTOBRE. — Première représentation de l
Marmotte, comédie-vaudeville en trois actes d

---

nier. — Tisonier, M. *Grelé*. — Dulaurier, M. *G. Villiers*. — Un co
cierge, M. *Marchal*. — Un agent, M. *Durafour*. — Noémie, Mme *Bert*
Legrand. — Simonette, Mlle *Aimée Samuel*. — Ursule, Mlle *Renée Co*
ciade.

Le *Sous-Préfet de Château-Buzard* était accompagné sur l'affic
d'un amusant vaudeville de M. Léon Miral, *La Preuve*.

MM. Antony Mars et Léon Xanrof[1]. — Mariés depuis six mois, M. et Mme Canibel feraient le meilleur des ménages, si Mme Canibel n'était un pinson, toujours éveillé, et Canibel, une marmotte constamment endormie. Pour rattraper les nuits de sa vie de garçon — une vie de patachon, n'en doutez pas — il lui faudrait maintenant douze heures de sommeil... Mais, où le malheureux les prendrait-il ?... Il n'a même pas, chez lui, un petit coin pour se reposer tranquillement pendant le jour, à seule fin de se montrer, le soir, à la hauteur de sa tâche conjugale. — « Qu'à cela ne tienne, lui conseille quelqu'un : louez une chambre meublée, et allez-y dormir l'après-midi. » Léonard trouve l'idée bonne et la met à profit. Il a entendu parler d'un petit hôtel discret, rue Mogador. C'est là qu'entre le déjeuner et le dîner il ira « faire sa nuit ». Mais, hélas ! il a compté sans la fatalité — la fatalité vaudevillesque ! Cherchant à démontrer à Mme Canibel que son mari la trompe — elle a promis de le choisir pour rendre la pareille à l'infidèle — Dubar, l'ami Dubar la conduit à l'hôtel de la rue Mogador. Et de la chambre Pompadour, « en souvenir d'une époque toute de grâce et de mignardise, » Mme Canibel plonge, par un petit

---

1. Distribution. — Léonard Canibel, M. *Raimond.* — Lebarjol, M. *Cooper.* — Dubar, M. *Hurteaux.* — Chermette, M. *Hamilton.* — Le commandant. M. *Bellucci.* — Jean, M. *Garnier.* — Bidache, M. *Grelé* — Mérandet, M. *Gravier fils.* — Un agent, M. *Marchal.* — Pasiphaë, Mme *Berthe Legrand.* — Mme Canibel, Mlle *Aimée Samuel.* — Mme Dubar, Mlle *Piernold.* — Mme Mérandet, Mlle *J. Faber.* — Rosalie, Mlle *Nobert.* — Julienne, Mlle *Berland.* — Clara Taupier, Mlle *Corciade.*

La *Marmotte* était bientôt précédée d'un gai vaudeville en un acte de M. Jacques Blanchard : *Qui trompe-t-on ici ?*

trou, dans la chambre orientale — on la préfère cause de la glace — où son mari se couche to seul, jusqu'au moment où arrive... qui ?... Mme D bar, bien décidée, quant à elle, à tromper s(mari ; question d'amour propre : elle a enten(dire que l'un devait tromper l'autre ; elle ain mieux être celle qui trompe, et, dans ce noble bu elle a donné rendez-vous à Lebarjol, louant, p: erreur de la bonne, la chambre orientale déjà lou par la patronne à ce bon Canibel. Vous voyez d'i le nez que fait Dubar, en y apercevant sa prop femme, qu'il croit être la maîtresse de Canibel!. Triomphe de l'éternel quiproquo... Et comme le public s'est déjà fort amusé des divers étonn ments de Canibel, trouvant rallumé le feu qu avait pris soin d'éteindre et découvrant une ch mise de nuit bleue, aux lieu et place de la rou qu'il avait apportée, — voyez comme les moye comiques sont simples ! — il se tord de rire a successives paires de gifles que reçoit le malhe reux et qu'il rend si malencontreusement au co missaire de police, requis pour constat d'adultèr que celui-ci le fourre au bloc, sans plus de cér monie, tel qu'il est, en caleçon ! Il en sort sous macfarlane que lui a cédé un de ses compagno et le voilà rentrant au domicile conjugal avec douce illusion que sa femme ne sait rien... La v rité, c'est qu'elle ne sait qu'au dernier moment quand il faut que les meilleures folies aient une f — que son mari n'était allé à l'hôtel de la r Mogador que pour y goûter un sommeil répar teur. Si peu qu'ait dormi Canibel, on lui fera croi

qu'il a rêvé les invraisemblables événements qui ont fait notre joie... Invraisemblables autant qu'innénarrables, c'est possible, mais exhilarants, c'est certain... Car ce sont vraiment de douces folies que celles du second acte de cette *Marmotte*, inopinément sortie du carton directorial où, si paisiblement, elle dormait, en attendant son tour. Et si vous aimez Raimond — moi je l'adore — comment ne pas l'applaudir en cet étonnant rôle de Canibel, où il est si heureusement secondé par Mlle Aimée Samuel — c'est Mme Canibel — par MM. Hurteaux, Cooper et Garnier, Mmes Piernold, Berthe Legrand et Nobert ? O les gais interprètes d'une excellente bouffonnerie, faite pour désopiler toutes les rates !

8 DÉCEMBRE. — Première représentation des *Apaches*, comédie-vaudeville en trois actes de M. Alexandre Bisson[1]. — Afin d'obliger le baron Toto à loger sa Mirette en un quartier moins éloigné des Bouffes-du-Centre que le parc de Neuilly, où elle se « rase », deux jeunes gens en humeur de rire jouent le rôle de cambrioleurs. Toto — qui n'est autre que le président Tricot — les prend pour Pomme d'Amour et Gueule de Raie qui, se disant délégués à la vengeance par les Apaches — car, décidément, il les « sale » trop — ont juré de lui faire son affaire. Qui disait donc que nos braves

1. DISTRIBUTION. — Alfred Margival, M. *Ch. Lamy*. — Tricot, M. *Colombey*. — Le général de La Souchette, M. *Hurteaux*. — Robert Dumoulin, M. *Hamilton*. — Narcisse, M. *Bellucci*. — Justin, M. *Garnier*. — Laurent, M. *Marchal*. — Mme Tricot, Mme *Berthe Legrand*. — Mirette, Mlle *Jane Faber*. — Fanny, Mlle *Berland*. — Emma, Mlle *Chesnel*. — Angélique, Mlle *Daly*. — Julie, Mlle *Corciade*.

agents arrivaient toujours trop tard? Ceux de Neuilly surgissent à point pour délivrer notre président, mort de peur. Mais quel n'est pas l'étonnement du bonhomme quand, sous les traits d'Alfred Margival, jeune compositeur chevelu venu pour lui demander la main de sa fille, et sous ceux de Robert Dumoulin, le neveu de son ami, le général de la Souchette, il reconnaît ses deux cambrioleurs de la veille, relâchés par la police! Ah! si nos deux jeunes gens avaient su plus tôt!... Comment maintenant vont-ils se faire pardonner cette plaisanterie de fort mauvais goût? Le plus facilement du monde : en prouvant à notre mari noceur qu'ils tiennent son secret, comme ils démontrent à Mme Tricot qu'elle est somnambule sans le savoir, et que, si ses quinze paires de mouchettes anciennes ont disparu l'une après l'autre (son mari, à court d'argent, en faisait cadeau à Mirette), c'était elle qui les cachait tout en dormant... Il y avait de jolis mots et des scènes amusantes, pas assez, pourtant, pour — en dépit d'un second acte qui avait déridé la salle — faire un succès de ces *Apaches*. Bornons-nous donc à mentionner les efforts des interprètes. M. Ch. Lamy mettait à son compositeur de musique chevelu le comique « en dedans » que vous savez. M. Hamilton lui donnait la réplique avec un entrain que n'avaient pas oublié les habitués de Cluny. M. Colombey jouait avec soin — trop de soin même — le rôle de Tricot, dit Toto. M. Hurteaux avait créé de verve son vieux général de division tout prêt à monter à l'assaut d'une jolie femme. Et c'était un morceau

i que Mlle Faber — naguère Mlle Conté — sentant, dans toute sa fraîcheur de blonde nte, un des fruits secs de nos derniers con- du Conservatoire. — Bientôt on revenait à la *otte;* puis, à l'occasion des fêtes de Noël et ur de l'an, on reprenait, une fois encore, *gnotte*, qui est, au Palais-Royal, la pièce de e par excellence. Et voilà, résumée par le ta- ci-dessous, l'année 1903 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
otte, pièce	3	»	82
ge de dents, comédie	1	»	24
me masqué, vaudeville	1	21 janv.	84
he et Cacolet, vaudeville	5	10 mars	80
is avant tout, vaudeville	1	3 avril	97
t, vaudeville	3	9 avril	24
in de plaisir, pièce	4	21 avril	16
d'amour, comédie-bouffe	3	7 mai	21
motte, vaudeville	5	25 mai	37
s-Préfet de Château-Buzard, c.-v.	3	14 sept.	40
uve, vaudeville	1	14 sept.	52
rmotte, comédie-vaudeville	3	19 octob.	72
mpe-t-on ici? vaudeville	1	19 octob.	66
uches, comédie-vaudeville	3	8 décem.	7

THÉATRE SARAH BERNHARDT[1]

L'année avait commencé avec la *Théroigne de Méricourt* de M. Paul Hervieu, dont une matinée exceptionnelle était offerte par le Conseil municipal aux élèves de la Ville de Paris[2].

7 FÉVRIER. — Première représentation — sur cette scène — d'*Andromaque* de Racine[3], accompagnée d'une partition nouvelle de M. Camille Saint-Saëns, exécutée par l'orchestre Colonne. — « Je considère la sympathique et pourtant malheureuse Hermione — nous avait dit Mme Sarah Bernhardt

1. — Directrice : Mme Sarah Bernhardt ; secrétaire général, M. Jué.

2. — De la courte discussion qui avait précédé le vœu du Conseil municipal nous détachons les appréciations suivantes :

M. Adrien Veber. — La pièce contient d'excellents tableaux historiques que nous ne trouverons jamais meilleure occasion de montrer aux enfants de nos écoles. Et, je le répète, il ne faut pas oublier que M. Paul Hervieu a représenté Théroigne de Méricourt purifiée par le souffle révolutionnaire.

M. Armand Grébauval. — La pièce est très belle, luxueusement montée, elle est encadrée dans des décors superbes et admirablement jouée.

M. Adrien Veber. — La pièce est très intéressante, admirablement composée, montée avec beaucoup de goût et admirablement jouée, dans de magnifiques décors qui sont eux-mêmes un enseignement historique.

3. DISTRIBUTION. — Oreste, M. *de Max.* — Pyrrhus, M. *Desjardins.* — Phœnix, M. *Céalis.* — Pylade, M. *Durec.* — Hermione, Mme *Sarah Bernhardt.* — Andromaque, Mlle *Blanche Dufrène.* — Céphise, Mlle *Patry.* — Cléone, Mme *Jeanne Méa.*

— comme une femme qui souffre dans son amour, beaucoup plus qu'elle ne s'irrite des dédains de ce pauvre Pyrrhus... C'est une amoureuse, essentiellement, dont les rêves les plus chers sont tour à tour réalisés et déçus. Ses alternatives tragiques lui font éprouver des douleurs qu'on peut qualifier de cruelles, et son amour, néanmoins, est si puissant qu'elle ne pourra survivre à son amant assassiné... » Et l'amour, la haine, l'ironie — oh! l'ironie! — la rage, le désespoir, toutes les angoisses, et aussi toutes les fureurs de l'amante dédaignée de Pyrrhus, ont été rendues par la grande artiste de la plus admirable façon. Et ce fut une soirée triomphale, à laquelle n'a même pas manqué le siffleur imbécile, destiné à corser les sincères et chaleureux applaudissements d'une salle absolument charmée. De nouveau, nous avons apprécié M. de Max, plein de curieuses trouvailles en son Oreste, et fait une juste part, dans le succès, à Mlle Blanche Dufrène, dramatique Andromaque, et à M. Desjardins, intelligent Pyrrhus. Très discrète, vraiment, infiniment discrète est la partition du maître Saint-Saëns, qui commente, sans la gêner jamais, la belle tragédie de Racine. Mais nous réentendrons bien souvent au concert la suggestive ouverture et le savoureux entr'acte qu'a si merveilleusement interprétés le valeureux orchestre de M. Colonne...

10 FÉVRIER. — Reprise de la *Dame aux camélias*, avec Mme Sarah Bernhardt, dans le rôle de Marguerite Gautier, et M. Pierre Magnier, dans celui d'Armand Duval.

25 FÉVRIER. — C'est le mercredi des Cendres; on reprend la *Samaritaine*, évangile en trois parties, de M. Rostand, musique de M. Gabriel Pierné[1].

6 MARS. — Première représentation de *Werther*, pièce en cinq actes de M. Pierre Decourcelle, d'après Gœthe, musique de scène de M. Reynaldo Hahn[2]. — Ce *Werther* est au vrai *Werther*, c'est-à-dire à celui de Gœthe, ce qu'un roman combiné est au simple aveu d'un poète en mal d'amour. Disons seulement, en quelques mots, la supérieure interprétation de ce drame éloquent par endroits, délicat en d'autres, inégal dans l'ensemble et pourtant intéressant, pour peu qu'on oublie les très subtiles émotions du véritable héros, Gœthe en personne. Avoir vingt ans toujours,

1. DISTRIBUTION. — Photine, Mme *Sarah Bernhardt*. — Jésus, M. *Desjardins*. — Un Samaritain, M. *Chameroy*. — Azriel, M. *Deneubourg*. — Un Samaritain, M. *Schutz*. — Le Centurion, M. *Scheler*. — Pierre, M. *Céalis*. — Un marchand, M. *Lacroix*. — Le Prêtre, M. *Durec*. — Un Samaritain, M. *Krauss*. — Un Samaritain, M. *Volnys*. — Jacques, M. *Laurent*. — L'Homme, M. *Fuchs*. — André, M. *J. Dara*. — Les Samaritains, MM. *Fauchois, de Neuville, Daultry, Lacroix fils*. — Judas, M. *Germain*. — Le Chœur, M. *Cauroy*. — Barthélémy, M. *Joubert*. — Nathaniel, M. *André Bisson*. — Les vieillards, MM. *Piron, Deschamps, Rigler*. — Jean, Mlle *Seylor*. — Une femme, Mlle *Kerwich*. — Une femme, Mlle *Boulanger*. — Les femmes, Mlles *Simonson, Tasny, Bardey, Germain, Lornay, Solters, Brenneville*. — Les jeunes filles, Mlles *Partiaux, Magda, Rasy, Thomas*. — Les trois ombres, MM. *Chevalet, Gerval, Lemarchand*.

2. DISTRIBUTION. — Gurth, M. *de Max*. — Magalon, M. *Magnier*. — Albert Schmidt, M. *Desjardins*. — Le bailli Steinbach, M. *Chameroy*. — Fritz, M. *Charles*. — Un violoneux, M. *Trouvé*. — Otto, *le petit Grombert*. — Hermann, *le petit Paul*. — Frantz, *le petit Fr. Rabager*. — Heinrich, *le petit Marc Fortin*. — Werther, Mme *Sarah Bernhardt*. — Charlotte, Mlle *Blanche Dufrène*. — Catherine, Mlle *Boulanger*. — Grédel, Mlle *Lecointe*, — Une servante, Mlle *Vasseur*. — Une vieille, Mlle *Alisson*. — Suzel, *la petite Marcelle Mouffe*. — Edwige, *la petite Edn*. — Lisbeeth, *la petite Raymonde Bessy*.

c'est là le don superbe et mystérieux què possède Mme Sarah Bernhardt. Ah! qu'elle est donc belle et pathétique et sincère sous les traits du célèbre amoureux de la Nature, et comme elle est bien le Werther idéal, s'élevant au-dessus des phrases qu'elle prononce pour verser dans l'âme des auditeurs le sentiment de la passion la plus effrénée, la plus irraisonnable et la plus admirable en même temps qui se soit vue! Comme elle a souligné divinement ce sentiment plein de noblesse qui pousse Werther à sortir hors de la vie avec, au fond de son cœur, l'image adorable de celle qu'il aime platoniquement! De la première à la dernière scène, notre sublime artiste a prouvé que le génie est une force sans règles et capable toujours d'illuminer de son propre rayonnement les aubes hésitantes ou les crépuscules peureux de l'entière vérité. Le chœur des louanges est encore unanime en la circonstance, parce que les opinions doivent céder devant l'admiration. Après avoir rendu hommage à la grande artiste, il faut placer, au premier rang des interprètes, M. de Max qui, dans un rôle épisodique, a fait une composition curieuse d'homme fruste, d'homme de la nature, aveugle devant les intérêts du monde et sourd aux hypocrisies, un mâle, enfin, qui n'obéit qu'à son impérieuse passion, et logiquement tue celle qui, lui ayant promis la joie, lui dispense la folie douloureuse en se donnant à un autre. Tragique sans effort, taciturne sans exagération, d'une animalité bien neuve, M. de Max a secoué l'auditoire et s'est fait applaudir chaleureusement. Mlle B. Dufrène

est une Charlotte très simple, très sincère, passant de l'ingénuité à la fièvre d'amour par des degrés sobrement préparés. On l'a beaucoup admirée pour sa diction et sa tenue. M. Magnier (Magalon) est un seigneur exilé, de franche allure ; M. Desjardins joue le rôle de Schmidt, le mari de Charlotte, avec une mesure louable, et M. Chameroy est un bailli plein de rondeur. M. Reynaldo Hahn avait écrit pour ce *Werther* une jolie musique de scène. Une petite phalange d'enfants dociles, attentifs au jeu des principaux personnages, se mêlait à l'action de la façon la plus naturelle.

Après une série de représentations populaires de *Théroigne de Méricourt*, avec Mlle Renée Parny, et la rentrée de Mme Sarah Bernhardt dans l'*Aiglon* de M. Edmond Rostand[1], le théâtre devenait « lyrique » sous la direction de M. Raoul Gunsbourg.

7 mai. — Première représentation de la *Damnation de Faust*, légende dramatique en cinq actes et dix tableaux, d'Hector Berlioz, adaptation de M. Raoul Gunsbourg[2]. — Après le prodigieux

---

1. Distribution. — Le duc de Reichstadt, Mme *Sarah Bernhardt*. — Flambeau, M. *Pierre Magnier*. — Metternich, M. *Desjardins*. — La comtesse Camerata, Mlle *Blanche Dufrène*. — Thérèse, Mlle *Renée Parny*. — L'archiduchesse, Mlle *Madeleine Dolley*.

2. Distribution. — Faust, M. *Alvarez*. — Méphistophélès, M. *Renaud*. — Brander, M. *Chalmin*. — Marguerite, Mlle *Emma Calvé*.

Tableaux : 1. la Gloire ; 2. la Foi ; 3. le Jeu, la Boisson ; 4. l'Amour païen ; 5. l'Amour chaste ; 6. l'Abandon ; 7. la Nature ; 8. la Course à l'abîme ; 9. Damnation ; 10. Rédemption.

Le rôle de Faust fut successivement chanté par MM. Cazeneuve et Cossira ; celui de Marguerite par Mlle Lafargue, Mlle Edel (la créatrice de Hambourg), et Mlle Milta. MM. Renaud et Chalmin gardèrent, pendant toutes les représentations de l'œuvre de Berlioz, les rôles de Méphistophélès et de Brander, qui leur avaient valu un si vif succès.

succès que valut à la *Damnation de Faust* la belle initiative artistique de M. Edouard Colonne, après les triomphales auditions — cent-vingt aujourd'hui — du chef-d'œuvre d'Hector Berlioz, aux concerts du Châtelet, il n'est pas étonnant qu'un directeur avisé ait songé à mettre à la scène la légende dramatique devenue, grâce à M. Colonne, aussi populaire que le *Faust* de Gounod. Ce directeur est M. Raoul Gunsbourg, et c'est sur le petit théâtre de Monte-Carlo, qu'il nous donna, pour la première fois, il y a dix ans, l'adaptation de la *Damnation de Faust*, avec laquelle il célébrait naguère — avant la date — le glorieux centenaire de Berlioz. La tentative de M. Gunsbourg était d'autant plus intéressante, que, jusqu'à présent, la mise à la scène d'une telle œuvre avait semblé, de l'aveu de tous, absolument impraticable. Comment, en effet, ayant d'abord l'impérieux devoir de respecter scrupuleusement le texte de la partition, était-il possible de donner la vie, le mouvement du théâtre à cette légende qui, croyait-on, avait été spécialement écrite en vue du concert? Comment diviser et réunir en un certain nombre d'actes les nombreux et rapides tableaux qui, si brusquement, si fantastiquement, transportent l'action d'un lieu à l'autre avec le seul secours de la libre symphonie, très insouciante alors des nécessités de décoration, de machination, de mise en scène? Comment, en un mot, rendre acceptable la transformation d'un ouvrage si définitivement classé en notre admiration? Mais M. Gunsbourg est un des hommes les plus audacieux qui soient; comme Gusman, il ne connaît pas

d'obstacles, et il a réussi à nous prouver qu'il savait triompher des plus grandes difficultés. Nous devons loyalement reconnaître que cette première représentation, à Paris, de la *Damnation de Faust* a été extrêmement curieuse à tous les points de vue, offrant, d'ailleurs, l'incontestable attrait d'une interprétation sensationnelle, digne, assurément, du très brillant public qui remplissait l'élégante salle du théâtre Sarah Bernhardt. C'est M. Alvarez qu'on a appelé d'Amérique pour chanter le rôle de Faust, et sa généreuse voix de ténor, plus sonore que jamais, s'est magnifiquement déployée dans les passages de force, tels que la superbe Invocation à la nature. Mlle Emma Calvé a, tout exprès, rompu le contrat qui la liait à l'Opéra-Comique, pour créer la Marguerite de Berlioz, et nous lui devons la joie d'une interprétation délicieuse, où elle joint à l'organe le plus pur un goût toujours parfait et une profonde connaissance de l'art du chant. Elle a dit d'exquise façon la Ballade du Roi de Thulé, qu'on lui a redemandée, et dans l'air si passionné : « D'amour l'ardente flamme », elle a rendu les angoisses de l'attente en grande tragédienne lyrique. M. Renaud nous a donné un Méphistophélès aussi absolument inédit que profondément original ; personne n'oubliera ce grand diable noir, à visage de squelette, dont l'expression, ironique ou féroce, nous peint en toute sa hideur le véritable Esprit du Mal. La personnalité de M. Renaud s'est de plus affirmée dans sa spirituelle manière d'interpréter les sardoniques couplets de la Puce et la sérénade célèbre. A ces

trois artistes de premier plan, il faut joindre le nom de M. Chalmin qui fut, comédien et chanteur, un très remarquable Brander, en ce rutilant tableau de la Taverne — un vrai Téniers mis à la scène — où les chœurs amenés de Monte-Carlo par M. Gunsbourg ont joué, — oui, joué — et enlevé la fameuse fugue de l'*Amen* avec une justesse de rythmes, une vigueur de poumons et une intensité de vie que ne mettront jamais, dussent-ils y employer dix ans de leur existence de fonctionnaires, nos choristes de l'Opéra. La Taverne d'Auerbach, au réalisme si chaud et si coloré, et la poétique *Danse des Sylphes*, avec ses aériennes envolées de diaphanes et vaporeuses Loïe Fuller, n'étaient-elles point deux merveilleuses trouvailles ?... Non content de mettre si curieusement et si pittoresquement à la scène la puissante légende dramatique d'Hector Berlioz, M. Gunsbourg faisait un coup de maître en confiant la direction musicale au réel inventeur de la *Damnation de Faust*, M. Edouard Colonne. Vous pensez avec quel saint amour, avec quelle conviction artistique, il conduisait au triomphe, une fois de plus, l'impérissable chef-d'œuvre.

Le 26 mai avait lieu la dernière soirée de la *Damnation de Faust* avec Mlle Calvé, MM. Cossira, Renaud et Chalmin. La salle était comble. Le public faisait aux interprètes, à M. Colonne, à son orchestre et aux chœurs un énorme succès. Et c'est au milieu des bravos et d'un véritable enthousiasme que se terminait cette série de représentations théâtrales du chef-d'œuvre de Berlioz.

30 MAI. — « Danses-Idylles » de miss Isadora Duncan[1]. L'intelligente artiste a bien voulu nous expliquer que ses représentations n'ont point pour but le lucre, mais un sorte d'apostolat de la Beauté. Miss Duncan veut réformer la Danse qui est devenue de l'Acrobatie ; elle désire que les mouvements soient ceux de la Nature, aussi elle a étudié ces mouvements dans la Création même. Le jour où la Danse redeviendra un Art, le corps de la femme reprendra les formes idéales de la Sculpture antique, et la Race se développera de nouveau selon les règles de l'Esthétique. Voilà la thèse en quelques mots. Le spectacle est curieux. Il a semblé inattendu. Il a fait grand effet à Berlin, et n'a pas réussi à Vienne : « Vérité en deçà, erreur au-delà ! » Paris sera-t-il à la hauteur, ou donnera-t-il une preuve nouvelle de son indifférence? On ne saurait nier, pourtant, qu'il n'y ait dans ces danses un certain charme plastique et une recherche d'art intéressante ; mais c'est plus régal de dilettantes et d'artistes, que spectacle de public. Deux heures occupées uniquement par une série de pas plus ou moins antiques, accompagnés par un quatuor d'instruments anciens — clavecin, viole, théorbe — amènent une sensation de monotonie fatale,

1. — Voici quel en était le programme complet :
1re partie. — Danses avec accompagnement d'un quatuor d'instruments anciens : *Primavera*, d'après le tableau de Botticelli. — Musette. — *Ange à la viole*, d'après le tableau d'Ambrosio de Prédis. — *Bacchus et Ariane*, d'après le tableau de Vecellio.
2e partie. — Danses sans musique : *La Jeune Fille et la Mort*. — *Pan et Echo*, idylle de Moschus.
3e partie. — Danses sur de la musique de Chopin : Prélude op. 28, no 7. — Prélude op. 28, no 4. — Valse op. 64, no 1. — Récitant : M. Céalis.

qu'il faut accepter de parti pris, si on veut y
ver quelque plaisir. Cela fut ainsi d'ailleu
premier soir, pour la plus grande partie de la
très brillante, où les colonies anglaise et :
caine étaient largement représentées. D'un c
y eut enthousiasme réel ; d'autre part, qu
rires sceptiques ; on a même toussé, comme
avait eu du dialogue ; et cependant, nous c
convenir que, le premier étonnement passé
compris que la tentative était sans banalité
être absolument jolie, miss Duncan, qui dan
sous ses voiles, avec ses pieds et ses jambes
lument dénués de maillot, est de beauté
virile, mais souple, et d'une certaine éléga
formes. Ses danses « sans musique » — *la*
Fille et la Mort — Pan et Echo — sont de
tomimes très étranges, et d'une virtuosité
personnelle ; elle mime aussi des impressio
matiques, et termine par un pas de valse, s
mélodies de Chopin, avec une variété de cos
que Gounod aurait qualifiée la « symphon
couleurs »[1].

4 JUIN. — Nouvelle reprise, pour quelques

---

1. — Le 13 juin, les danses d'Isadora Duncan venaient de fini
une salle fort élégante et parmi d'unanimes bravos. Le rideau
vrit et miss Isadora parut. On l'applaudit, et, avec beaucoup
elle dit : « Je vous remercie de m'avoir comprise. Ce que j'ai
bien peu de chose, bien peu de chose, — une indication, cor
dites. Mais je suis contente si j'ai pu vous faire sentir que la
et la danse sont deux arts parents, — n'est-ce pas ? Vous vou
d'abord : Qu'est-ce qu'elle va danser. cette petite ? Et, vous ave
fait de mon mieux. Et j'ai dansé les dernières danses mieu
premières, parce que je me sentais en sympathie avec vous.
vous remercie, je vous remercie tous. » Et le rideau tomba, t
miss Isadora saluait le public d'un baiser.

nent, de *l'Aiglon*, de M. Edmond Rostand, rd avec M[lle] Renée Parny, remplaçant, dans du duc de Reichstadt, M[me] Sarah Bernhardt, iosée, puis avec M[me] Sarah Bernhardt elle-

.

.OUT. — Première représentation du *Maqui-* drame en cinq actes et sept tableaux de Virgile Josz et Louis Dumur [1]. — Cette suite du issant *Courrier de Lyon* aura-t-elle un suc-;al à celui du vieux drame bien connu? N'y z pas... Certes, nos jeunes auteurs ne manquent 'une certaine habileté, et même de quelque ience théâtrale, mais leur pièce, construite açon de tous les mélos en cours depuis trente l'Ambigu, se montre longue sans grand inté-:t les deux ou trois bonnes scènes, intéres-; et pathétiques, qui s'y rencontrent, sont ent peu de chose en cinq actes et sept ux... Vous vous demandiez — avec anxiété,

---

rRIBUTION. — Cassius, M. *Chameroy*. — Le comte de Rouzay, *uss*. — Le directeur de la Force, M. *Céalis*. — Pierre Choppard, *ard*. — La Jaunisse, M. *Villa*. — Didier, M. *Deneubourg*. — ı, M. *Rablet*. — Roger, M. *Fuchs*. — Le médecin, M. *Lacroix*. — :e de Fiesole, M. *Volnys*. — Premier garçon, M. *Cauroy*. — ər, M. *Cartereau*. — M. Piquet, M. *Montvalier*. — Le général M. *Chevalier*. — Deuxième garçon, M. *Trouvé*. — Un ambassa-. *Olin*. — La Catherine, M[lle] *Tasny*. — Julie, M[lle] *Magda*. — M[lle] *Rosy*. — La marquise de Fiesole, M[lle] *Alisson*. — Une .euse, M[lle] *Germain*.

ıleau : l'Arrivée du coche de Crespy au Plat d'étain. — 2e Chop-· 3e 213, rue Saint-Honoré. — 4e Maître Didier. — 5e La Fille de ıes. — 6e la Rotonde de Paphos. — 7e Dubosc.

suite du *Courrier de Lyon* est la seconde tentative de ce genre ıs voyons se produire. En 1875, nos *Annales* en font foi, une ensée guidait Jules Dornay et Maurice Coste qui firent représen-'Ambigu un drame intitulé : le *Fils de Choppard*, interprété ırly, Maurice Coste, Péricaud, Tony Seiglet, Libert, etc., M[mes] ɜ, Charlotte Bardy, Schmidt et Henriot.

j'en suis certain — ce qu'étaient devenues nos vieilles connaissances du *Courrier de Lyon* : Dubosc, Fouinard, Choppard, dit l'Aimable ? Lisez et vous vous instruirez ! Dubosc, un malin, est maintenant — sept ans se sont écoulés depuis la célèbre affaire — le riche comte de Rouzay, fournisseur général des armées. Disons tout de suite que l'habile assassin eut l'excellente idée d'achever sur le champ de bataille le comte de Rouzay blessé, et de s'approprier tout bonnement son uniforme, ses papiers et son nom. Dubosc possède à Paris un magnifique hôtel, un intendant dévoué, M. Germain, qui n'est autre que Fouinard, et une fille, celle du vrai comte de Rouzay, — trop jeune à la mort de son père pour s'apercevoir du subterfuge, — qu'il va marier au richissime prince de Fiesole, dans le but, bien naturel, de s'emparer de la fortune de ce dernier. Mais Dubosc a compté sans Didier. Celui-ci, avocat de talent, aimé de Mlle Lesurques, et séparé d'elle au moment de se marier par l'arrestation et la condamnation du pauvre père, victime de sa ressemblance avec l'assassin, a juré de retrouver Dubosc, le vrai coupable, et de réhabiliter ainsi la mémoire de Lesurques. Didier ira donc voir, tout d'abord, à sa prison le maquignon Choppard, que, sans doute, vous croyiez mort, mais qui échappa pour cause de maladie, à l'échafaud et au bagne ; il obtiendra — les voilà bien, les protections ! — la liberté de Choppard, qui, touché et repentant, s'emploiera de grand cœur à découvrir Dubosc, cause de tous ses malheurs. Ils s'introduisent alors chez la Catherine, autrefois femme du maquignon,

maintenant prêteuse à la petite semaine aux ordres du Dubosc, son amant, qu'elle ne cessa d'aimer à la folie, et sous prétexte d'emprunt, ils donnent rendez-vous, par l'intermédiaire de la Catherine, à l'introuvable Dubosc. C'est Fouinard qui vient ; il est reconnu par Choppard et va être forcé de dire l'adresse du gredin, lorsque Dubosc, qui, caché, assiste à la scène, se voyant trahi, tue Fouinard d'un coup de revolver et blesse grièvement Choppard d'un coup de couteau en pleine poitrine. Heureusement, le robuste maquignon conserve le courage et la force de se traîner jusqu'à l'hôtel du faux comte de Rouzay et de démasquer, troublant ainsi l'animation d'un merveilleux bal costumé, la véritable personnalité du terrible assassin. Et voilà !... Didier épousera Julie Lesurques et Roger, son neveu, Mlle de Rouzay. Etes-vous satisfaits ? Les auteurs, croyez-le, ont tout fait pour cela, ils ont même introduit dans leur drame deux indélicates fripouilles, rabatteurs de la Catherine, qui s'efforcent à être drôles, et la spirituelle caricature d'un greffier résigné, monsieur Picquet, qui provoqua quelques rires mérités. La pièce était convenablement montée et interprétée. Nous citerons tout spécialement M. Richard, au jeu saisissant, qui sut se tailler, dans le rôle de Choppard, un légitime succès et y montrer un réel talent d'acteur de drame. M. Ch. Krauss, cousin d'Henry Krauss, était adroit en Dubosc, MM. Montvallier (le grefffer Picquet), Villa et Chameroy (les rabatteurs) étaient amusants tous trois. M. Deneubourg (Didier) ne manquait pas de chaleur, M. Volnys, d'élégance, et Mme Tasny, en-

fin, de force et de passion dans le rôle de Ca
rine. Pièce et vedettes d'été, naturellement...

28 SEPTEMBRE. — Première représentation c
Légende du Cœur, drame en quatre actes, en
de M. Jean Aicard [1]. — Trois entreprises — c'
peut-être, tout de même, un peu beaucoup -
disputèrent, en l'été de 1903, le théâtre d'Ora
La belle Mme Caristie-Martel — fille de Marte
très distingué ex-pensionnaire de la Comédie-F
çaise, et petite-nièce de Caristie, l'habile archit
membre de l'Institut, qui restaura le théâtre ant
— avait, pour la première fois, obtenu la con
sions de trois représentations devant la prodigi
muraille que vous savez. Elle apportait l'*Or*
de Gluck et amenait la puissante attraction, en
inédite en ces parages, de la grande Sarah
nhardt... Avec Mme Segond-Weber, avec
frères Mounet, adorés en ce Midi, avec Al
Lambert et avec la Comédie-Française, M.]

1. DISTRIBUTION. — Un braconnier, M. *de Max*. — Raymond de
telnau, M. *Krauss*. — Le chapelain, M. *Céalis*. — Bertrand d'Or
M. *Maurice Gerval*. — Roi d'Aragon, M. *Rebel*. — Roger de Tar
M. *Fuchs*. — Un héraut, M. *Richard*. — Folquet de Marseille, M.
lagarde. — Rambault de Vaquerais, M. *Guidé*. — Un bohémien, M
tereau. — Reveil-Piqueux, M. *Montvallier*. — Un jongleur, M. *La
fils*. — Cabestaing, Mlle *Moreno*. — Alice de Castelnau, Mlle *Bl
Dufrène*. — Léonarde, Mlle *De Nys*. — Agneau de Tarascon, Mlle *M*
Bérengère des Baux, Mlle *Eyasse*.

Il se passait à la représentation du 30 septembre un incident
curieux qui vaut d'être rapporté ici. Au second acte de la *Légen
Cœur*, Mlle Moreno (Cabestaing) conquiert le prix du tournoi poé
en récitant la « Chanson des Cœurs ». Elle le faisait d'une voix
brante, si émue, si pénétrante, si suavement modulée, avec une at
si harmonieuse, que le public tout entier, après plusieurs salves
plaudissements, criait « Bis ! » avec une insistance qui interro
pendant plusieurs minutes la représentation. Mlle Moreno ne cru
devoir se rendre au désir du public, mais un tel succès n'avait
que de très flatteur pour l'excellente diseuse.

Mariéton demeurait l'impresario officiel, breveté du gouvernement, ayant mainte fois fait ses preuves, et prêt à donner — avec *Œdipe-Roi*, toujours redemandé — *Horace* de Corneille et les *Phéniciennes* de M. Rivollet, applaudies déjà. M. Silvain, enfin, s'annonçait bon dernier, avec une troupe et des ouvrages à lui, entre autres l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas... Mme Caristie-Martel ouvrait bravement le feu au mois de juillet, et la *Légende du Cœur*, de M. Jean Aicard, fut le troisième et le dernier des spectacles qu'elle avait soigneusement organisés. Cette *Légende du Cœur*, dont l'action se passe en Provence, au commencement du XIVe siècle, c'est — M. Jean Aicard nous l'a dit lui-même — l'histoire de Guillaume de Cabestaing, le troubadour tendre et vaillant qui mourut pour avoir aimé, d'amour pur, dame Tricline ou Alice Carbonelle, de Marseille, femme d'un seigneur jaloux, stupide et cruel. Nostradamns, le vieux conteur, et le grand Boccace ont redit, chacun à sa manière, cette effroyable histoire. Et c'est parce qu'elle est telle, c'est parce qu'elle a un air de parenté avec les plus épouvantables conceptions du génie tragique des Grecs, c'est parce que les Atrides sont frères païens du chrétien mais barbare époux de Carbonelle que le sujet parut à M. Aicard digne de se dérouler en un songe de terreur et de pitié, devant le mur, le fameux mur du théâtre d'Orange. Guillaume de Cabestaing fut égorgé, et son cœur servi comme un plat de venaison à l'amante malheureuse. C'est quelque chose comme le festin de Thyeste... Raymond de Castelnau, brutal

et jaloux, fait surveiller sa femme par sa nourrice Léonarde. Un type à la Guanhumar cette Léonarde, représentant, sur cette scèı nous verrons bientôt la *Sorcière* de Sardou, l cière telle que l'a conçue Michelet, la pı nification des rancunes sociales du XIIe siècle hait férocement la caste des seigneurs depuiı trompée par l'un d'eux, elle cacha sa materı étrangla son enfant. Chargée d'épier les aı d'Alice et de Cabestaing, elle y mettra une pı qui ne pardonne pas. Nous avons assisté au tı des troubadours, où les poètes luttent pour la et l'amour. Cabestaing a triomphé dans la ch que voici :

> Ecoutez ma chanson, dames et damoiselles,
> Si vous mangez mon cœur il vous viendra des ı
> J'ai mis dans mes chansons le plus pur de mon
> Et c'est nourrir mon cœur que de vous nourrir
> Les chevaliers qui vont contre les infidèles,
> S'ils mangent de mon cœur reviendront en vainı
> Mon cœur mangé rendra l'orgueil aux cœurs sı
> Qui mange de mon cœur saura prendre des vil
> Et conquérir le ciel et conquérir les cœurs !
> Dans mes chansons mon cœur bat d'une force é
> Le plus lâche sera valeureux s'il en mange ;
> Vous tous qui m'écoutez, vous mangez de mon cı

Et dans cette haute image du poète, Léc trouve l'idée d'une vengeance digne de la ı ou de l'Atrée antiques. Lorsqu'au milieu d'uı cieuse scène d'amour, le troubadour chant ballade à sa dame, la farouche sorcière ret de la chanson fatale tout ce qu'il en faut achever d'affoler le mari jaloux. Les deux ı

liers se battent ; mais Cabestaing, vainqueur, s'adresse vainement à la générosité de Castelnau. Heureux d'obtenir qu'Alice, du moins, soit épargnée, il mourra, livré vivant aux terribles molosses de Castelnau. Et le valet de chiens, qui a dû remplir l'ordre cruel de faire dévorer Cabestaing et de lui arracher le cœur, deviendra fou de remords et hurlera, en présence d'Alice, le récit de la mort du malheureux poète. Et l'infortunée Alice se poignardera sur la couche funèbre, funèbre et nuptiale :

Comme il est beau, l'époux que vous m'avez donné !

Tel est, empreint d'une véritable grandeur de tragédie légendaire, le dénouement de la belle œuvre de M. Jean Aicard, qui méritait vraiment d'être vue par les Parisiens. Elle valait à Mlle Moreno, à peine envolée de la cage du Théâtre-Français, le plus grand succès de sa carrière. Il était, croyons-nous, impossible de réaliser de plus exquise façon le rêve d'un troubadour moyen-âgeux, vraie figure de missel, que Mlle Moreno représentait avec autant de charme et de simplicité que d'élégance et de distinction. Ah ! le radieux travesti ! Ajoutez à cela une voix grave, chaude et prenante, une impeccable netteté de diction, une profonde science lu rythme, et vous comprendrez le plaisir infini [ue procurait une telle interprétation... La tendre t douce Alice était personnifiée par Mlle Blanche)ufrène, et c'était un duo ravissant que celui de la ente dame et de son poète Cabestaing. M. Krauss, ; féroce et brutal mari, donnait bien l'allure et impression de ces terribles chevaliers d'autrefois,

plus jaloux de leur honneur qu'amoureux de leurs femmes. Mlle de Nys ne trouvait pas, à Paris, l'accueil enthousiaste qu'avait rencontré sa création de la sorcière sur le théâtre à ciel ouvert d'Orange. Son accent méridional — qui, là-bas, sans doute avait paru tout naturel — rendait parfois incompréhensibles les longues, trop longues tirades qu'elle débitait sans trêve ni merci, d'une voix aiguë et trop jeune pour une aussi vieille mégère... M. de Max rendait de la façon pittoresque que vous pouvez croire la figure du braconnier devenant, malgré lui, l'instrument de la cruelle vengeance de son maître et seigneur. Il en avait fait un Oreste saisissant, dont les sinistres hurlements semaient le frisson dans la salle.

12 OCTOBRE. — Soirée de gala offerte par la ligue franco-italienne au Conseil municipal, à l'Ambassade d'Italie et à la Presse des grandes villes de la péninsule. Entre le deuxième et le troisième acte de la *Légende du Cœur*, un à-propos de M. Jean Aicard, *Italie et France*, produisait une grande impression. On acclamait, avec M. de Max, Mlle Dufrène, qui représentait la France, et Mlle Moreno, qui lisait un sonnet en italien...

14 OCTOBRE. — On reprenait la *Dame aux camélias*, avec Mlle Blanche Dufrène, qui, même après son illustre devancière, parvenait à imprimer au rôle de Marguerite Gautier, sa marque personnelle. Amante sincère aux premiers actes, frémissante et douloureuse lorsqu'elle sent lui échapper l'homme qu'elle aime, pitoyable dans sa douleur, tragiquement simple au dernier acte, la

arguerite Gautier de M[lle] Blanche Dufrène pro-
isait sur le public une impression profonde, et
n devait remercier M[me] Sarah Bernhardt d'avoir
ısi permis à l'une de ses plus intelligentes pen-
ınnaires de se mesurer avec ce rôle et d'y affir-
:r un talent en pleine force.

5 NOVEMBRE. — Première représentation de
ınne Vedekind, pièce en trois actes de M. Félix
ilippi, traduction française de M. Luigi Krauss[1].
irée de retour, soirée de rentrée. A l'apparition
M[me] Sarah Bernhardt, l'assistance a éclaté en
ıgs applaudissements pour témoigner le plaisir
'elle éprouvait au retour et à la rentrée de notre
ımirable artiste. Et les auteurs eux-mêmes ne
ınquaient pas de bénéficier de cette heureuse
position de l'assistance. M. Luigi Krauss, qui
raduit en français la pièce italienne, est un litté-
eur de talent, le fils de l'éminente cantatrice,
ıe Gabrielle Krauss. *Jeanne Vedekind*, la pièce
résistance, est une œuvre allemande dont le
et a dû séduire M[me] Sarah Bernhardt au cours
sa dernière tournée. Sujet larmoyant qui sem-
avoir été oublié par De la Chaussée... Une
re apprend que son fils a volé vingt mille marks
ıs la caisse paternelle, et plutôt que de livrer à
justice cet enfant peu scrupuleux, elle laisse
ıner les soupçons sur un vieux brave homme
mployé, le père Bulau. On arrête le vieux brave

DISTRIBUTION. — Ernest Bulau, M. *de Max*. — Robert Vedekind, *Desjardins*. — Henri Prétorius, M. *Céalis*. — François, M. *Lacroix*. lfred, M. *Guidé*. — Otto, M. *Puylagarde*. — Un clerc, M. *Daultry*. eanne Vedekind, M[me] *Sarah Bernhardt*. — Dorothée, M[lle] *Blanche* *ène*. — Hélène, M[lle] *Kerwich*.

homme d'employé, on instruit son procès, on le condamne. Le père Bulau fait trois ans de prison, et quand il revient voir Mme Vedekind, cassé, brisé, anéanti, déshonoré, il est tout étonné de trouver sa fille Dorothée installée et dorlotée dans la famille de ses patrons. Même un autre fils, frère du voleur, échange un serment de fiançailles avec Dorothée... Vous voyez le drame... Bulau finit par savoir qui est le vrai coupable, et la colère au front, l'indignation au cœur, la malédiction à la bouche, il emmène sa fille... Tout s'arrange, comme dit Capus. Bien ou mal, tout s'arrange. La mère, que la tendresse instinctive a aveuglée, au point de laisser condamner un innocent pour sauver sa vilaine progéniture, la mère bourrelée de remords, angoissée, implore le pardon de sa victime. Le père Bulau pardonne. Il restera déshonoré. Il ne demandera aucune expiation à ses bourreaux, il laissera sa fille Dorothée épouser Herbert Vedekind. Quant au petit pickpoket, chacun se met d'accord pour lui laisser sa liberté : il ira embellir la marine de son pays, il s'engagera, et entre le ciel et l'eau, il méditera sur ses prouesses anciennes, et fera des rêves d'avenir heureux, d'avenir sans tache. Je n'affirme point que le public a pris à cette sombre histoire un plaisir sans mélange : l'erreur judiciaire est bien usée au théâtre — l'Ambigu en a vécu des années — et quand il ne s'y glisse pas quelque ingéniosité, quelque éloquence, le spectateur s'en désintéresse vite. La méchante action du petit Vedekind, l'aveuglement et les tortures morales de sa mère, la gourmandise de l'oncle Prétorius, la

grâce maladroite de Dorothée, les rancunes du Père Bulau : tout cela ne vaut ni une longue discussion, ni une critique approfondie ; glissons. Mme Sarah Bernhardt s'y est pourtant montrée infiniment pathétique ; M. Céalis, bonhomme à souhait ; M. de Max étonnamment consciencieux et visiblement désireux de renouveler par le geste et par l'accent un personnage cent fois vu déjà ; M. Desjardins, honnête amoureux, et Mlle Dufrêne simple et docile enfant partagée entre son père et sa fiancée. La soirée avait commencé par un acte en vers de M. Albert Keim, le *Dieu Vert*, musique de M. Henry Eymieux[1]. Ce dieu c'est l'absinthe. Pierrot, tout de noir vêtu, s'administre d'abord du poison, ensuite une « purée ». Il résulte, de ce mélange, des visions abracadabrantes : La Pierrette rose, à laquelle succède la Pierrette mauve, je ne sais pas bien ce qui les différencie, mauve et rose mis à part. Le Christ aussi. Un vrai Christ, dodu, quoique sanglant. Elle, enfin, Elle, c'est-à-dire *La Mort*. Ces personnages disent successivement à Pierrot : « Tu meurs de la beauté ! Tu meurs de la musique. » La *Mort* ajoute : « Je suis de la lumière et non pas de la nuit. » Et Pierrot, après cela, déclare qu'il n'a plus le « trac de mourir » ; il éternue et meurt. Ce n'est pas limpide, limpide ; mais l'auteur ne peut vraiment exiger que je sois plus clair que lui. Brochant sur le tout, des vers banvillesques, qui font regretter...

---

1. DISTRIBUTION. — Le Dieu Vert, Mlle *Moreno*. — Elle, Mlle *Blanche Dufrène*. — La Pierrette mauve, Mlle *Boulanger*. — La Pierrette rose, Mlle *Magda*. — Pierrot, M. *de Max*.

Banville. Interprétation satisfaisante : Mlle Moreno fait le Dieu Vert, et elle le fait bien. Voix musicale et jambes irréprochables, dans un maillot suggestif. Mlle Blanche Dufrène fait la *Mort*, une mort assez attrayante même, et M. de Max chante Pierrot noir avec toute son âme.

11 NOVEMBRE. — Mme Sarah Bernhardt reparaissait dans la *Tosca*, et le public lui témoignait par de chaleureux applaudissements sa joie de la retrouver dans un rôle à sa taille. MM. Desjardins (Scarpia), Decœur (Angelotti), Deneubourg (Mario), Chameroy (Atavanti) et Mmes Jeanne Marcya (la Reine), Seylor (Gennarino) et Boulanger (princesse Orlonia) étaient les partenaires de la grande artiste.

19 NOVEMBRE. — Inauguration des matinées littéraires de la saison, avec *Andromaqae*, où Mme Sarah Bernhardt faisait Hermione. Le soir, elle jouait Marguerite Gautier de la *Dame aux Camélias*.

15 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Sorcière*, drame en cinq actes de M. Victorien Sardou, musique de scène de M. Xavier Leroux[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Le cardinal Ximénès, M. *de Max*. — Don Enrique de Palacios, M. *Decœur*. — Cléofas, M. *Chameroy*. — Fray Eugenio Calabaças, M. *Céalis*. — Don Lopez de Padilla, M. *Krauss*. — Ramiro, M. *Laurent*. — Don Ambrosio, M. *Rebel*. — Cardenos, M. *M. Gerval*. — Fabian Oliveira, M. *Durec*. — Un moine, *Piron*. — Velasco, M. *Fuchs*. — Aguilar, M. *Lacroix*. — Fray Téofilo Harra, M. *Jean Dara*. — Farez, M. *Cauroy*. — Rionbos, M. *Puylagarde*. — Cristobal, M. *Guidé*. — Gil Andrès, M. *Cartereau*. — Zoraya, Mme *Sarah Bernhardt*. — Afrida, Mlle *Moreno*. — Manuela, Mlle *B. Dufrène*. — Fatoum, Mlle *Grandet*. — Zaguir, Mlle *Seylor*. — Dona Rufina, Mlle *Boulanger*. — Juana, Mlle *Madga*. — Dona Fabia, Mlle *Rosy*. — Une paysanne, Mlle *Simonson*. — Aïsha, Mlle *Germain*. — Dona Syrena,

— Nous l'avons donc eue, enfin, cette *Sorcière* lont on parlait depuis si longtemps. M. Victorien Sardou en avait conçu l'idée première quand, di-ectrice de la Renaissance, Mme Sarah Bernhardt lut prendre un plus grand théâtre : la Porte-Saint-Martin. La chose ne se faisant pas, l'auteur laissa ormir son œuvre, et ne se remit au travail que ›rsque la célèbre artiste eut obtenu du Conseil unicipal la location d'une de ses salles de la place 1 Châtelet, où pouvaient se planter de superbes écors, se déployer de magnifiques mises en scène d'importantes figurations. La *Sorcière* tant at-ndue a donc été donnée dans les conditions où désiraient également le maître et son illustre terprète. A-t-elle trompé nos espérances ? Non, tes, et cette soirée comptera dans l'existence de Victorien Sardou et de Mme Sarah-Bernardt, rmi les plus belles d'une carrière déjà si glo-euse. L'action se déroule en Espagne, au début 1 XVIe siècle, à l'époque ou le Grand Inquisiteur, rdinal Ximénès, confesseur de la reine et con-eiller du roi, a juré de convertir les Maures. Pour eindre le sombre personnage et son fanatisme xalté, il nous suffira de dire que, durant ses douze nnées de pouvoir, on a calculé qu'il envoya au ûcher quatre mille infidèles et en fit périr plus de

---

lle *Cerda*. — Dona Serafina. Mlle *Delaroche*. — Une paysanne, lle *Egasse*. — Une paysanne, Mlle *Allisson*.

TABLEAUX

1er acte. — Rive gauche du Tage près du pont San Martino.
2e acte. — Chez Zoraya.
3e acte. — Le Patio de l'habitation de Don Enrique de Palacios.
4e acte. — Grande salle du palais de l'Inquisition.
5e acte. — La rue des Lions, près de la cathédrale de Tolède.

cinquante mille au milieu des plus atroces tortures. Et voici la dramatique histoire d'amour inventée par M. Victorien Sardou. Il est une séduisante Mauresque, Zoraya, fille d'un savant médecin qui l'a initiée dès l'âge le plus tendre à la vertu des plantes et à l'art de guérir par l'hypnotisme et la suggestion, qu'on considérait alors comme œuvres de sorcellerie. Sur la rive du Tage et dans l'escarpement d'une haute sierra, où nous la voyons, par la nuit claire, abattant de sa faucille d'argent les fleurs destinées à ses baumes et à ses parfums, elle a tenté la curiosité d'un jeune et généreux seigneur de la cour, Don Enrique de Palacios, attiré par son étrangeté. Et, certes, il ne faut pas être très grande sorcière pour lire dans la main du brillant cavalier, conquis par ses yeux de braise, qu'il est déjà tout à elle. Deux mois s'écoulent, deux mois d'amour passionné de part et d'autre... jusqu'au jour où, entendant sonner à toute volée les cloches de la cathédrale de Tolède, Zoraya apprend qu'on célèbre le mariage de Don Enrique avec Juana, la fille du gouverneur... Folle de désespoir, elle accourt au palais où, sous prétexte d'achever une guérison commencée, elle endort la jeune mariée d'un sommeil que, seule, elle pourra rompre. Puis — telle la statue de la Douleur — elle se dresse devant Enrique, à qui elle reproche cruellement sa trahison. Mais, il n'aime qu'elle, au contraire, et c'est pour détourner les soupçons qui planent sur ses rapports avec la Sarrazine qu'il a laissé s'accomplir un mariage depuis longtemps décidé... Cependant on a vu

Zoraya se glisser au palais : un envoyé de l'Inquisition a pour mission de l'arrêter, et la main de l'homme noir s'appesantit sur elle. En proie à la fureur, Don Enrique saisit le moine à la gorge, le jette à terre, et constate avec stupeur qu'il l'a étranglé. Non, il faut entendre Sarah Bernhardt proférer ce : « Il est mort ! » Trois mots dans lesquels il tient du génie. C'est en vain que nos amants, devenus inconsciemment assassins, ont essayé de fuir. Nous retrouvons Zoraya devant l'odieux tribunal de l'Inquisition, cherchant, sans y parvenir, à se disculper du crime de sorcellerie, dont la veut convaincre l'inique Ximenès, et criant à ses implacables juges leurs dures vérités. Mais on lui fait comprendre qu'elle ne sauvera Don Enrique qu'en avouant qu'elle a usé de maléfices. Alors, elle s'accuse elle-même, et se voue au supplice auquel elle marche, sous les huées de la foule, superbe et fière de son sacrifice. Le bûcher l'attend, quand surgit le gouverneur : sans se soucier du Saint-Office, il lui fera grâce, à la condition qu'elle sauve sa fille du lourd sommeil où elle l'a plongée. Juana s'éveille doucement à la volonté de la Mauresque. Zoraya se croit, enfin, libre... Mais l'Inquisition ne lâche pas ainsi sa proie : un cercle de moines lui barre le passage, soutenu par une foule prête à l'écharper. Alors, enlaçant amoureusement Don Enrique, qui la veut défendre au péril de sa vie, elle lui propose de mourir avec lui en buvant sur ses lèvres le poison foudroyant... Sans nous arrêter à ce qu'il peut y avoir, en cette nouvelle édition de la *Juive*, de factice et de conventionnel,

disons qu'avec la maîtrise qu'on lui connaît, M. Victorien Sardou a fait du troisième et du quatrième acte de la *Sorcière* des chefs-d'œuvre de puissance et d'effet dramatiques, dignes d'être appréciés par les plus exigeants, et applaudis par la masse du public, toujours prête à l'enthousiasme pour les vraies beautés théâtrales. Ajoutons que M. Sardou n'a pas recherché seulement les trouvailles dramatiques ; il a particulièrement soigné son dialogue et ciselé des tirades dont, à plusieurs reprises, on a salué de bravos la brillante envolée. Et comme le maître connaît bien la merveilleuse interprète avec laquelle il a déjà tant de fois triomphé ! Il lui a taillé sur mesure un rôle de haute envergure où les douces caresses de la voix, la beauté radieuse du visage, la rare souplesse de la taille, la séduction amoureuse qui se dégage de tout l'être, l'audace, la bravoure, la véhémence de la riposte se joignent à la diction impeccable pour faire de la magicienne de la pièce l'idole du public subjugué ! Jamais Sarah Bernhardt ne fut plus jeune, plus adorable, et plus admirable artiste... M. Decœur, de l'Odéon, est un cavalier de belle allure ; il donne chaleureusement la réplique à Mme Sarah Bernhardt. M. de Max incarne fièrement le Grand Inquisiteur, dont il fait un tigre aux dents toujours prêtes à mordre et aux griffes qui ne lâchent plus leurs victimes. Mlle Moreno, qui a quitté le Théâtre-Français de peur d'être condamnée à jouer les duègnes, n'a pas craint, cette fois, d'arborer une perruque grise pour représenter une vieille sorcière qui fréquente le sabbat et n'en voit partout,

au gré du Grand Inquisiteur, que de fidèles habitués. Elle a des rires diaboliques qui ont fait frissonner et lui ont valu un véritable succès. C'est, au contraire, par les larmes et les sanglots que Mlle Blanche Dufrène a provoqué les applaudissements. Mise en scène irréprochable, puisqu'elle est l'œuvre de M. Sardou et de Mme Sarah Bernhardt. Décors splendides, puisqu'ils sont signés Ronsin et Amable. Puis, une délicate musique de M. Xavier Leroux qui, discrètement, souligne le beau drame de M. Victorien Sardou... Un grand un très grand succès... sur lequel se termine l'année 1903, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Théroigne de Méricourt, pièce	6	»	60
Andromaque, tragédie	5	7 févr.	14
La Dame aux camélias, pièce	5	»	11
La Samaritaine, Evangile	3 tabl.	»	3
Jean-Marie, drame en vers	1	»	3
* *Werther*, pièce	5	6 mars	13
Fédora, pièce	4	»	2
L'Ecureuil, pièce	1	»	2
L'Aiglon, drame en vers	6	»	27
**La Damnation de Faust*, légende dram.	5 a. 10 t.	7 mai	20
« Danses Idylles »	»	30 mai	10
**Le Maquignon*, drame	5 a. 7 t.	8 août	50
**La Légende du Cœur*, pièce en vers	4	28 sept.	28
**Jeanne Vedekind*, pièce	3	5 nov.	11
**Le Dieu Vert*, pièce en vers	1	5 nov.	10
La Tosca, drame	5	11 nov.	10
Patron Bénic, pièce	5	»	1
**La Sorcière*, drame	3	15 déc.	20

THÉATRE DE LA RENAISSANCE

*'*année s'était ouverte avec le grand succès de *'hâtelaine*[2]; elle se fermera sur le succès, plus nd encore, de l'*Adversaire* : Alfred Capus *for* · *!* Entre les deux pièces du triomphant auteur s noterons seulement, suivie de la reprise de la *ncesse Georges*, la première représentation, à late du 28 mars, de deux œuvres nouvelles : *risse Arbois*, comédie en trois actes, de Maurice Boniface[3] et *Crainquebille,* trois ta-

– Directeur : M. Lucien Guitry; administrateur : M. Mussay.

— MM. Alfred Capus et Lucien Guitry fêtaient, le 29 janvier, la ème de la *Châtelaine* par un souper qui réunissait tous les inter- s de la pièce, les gloires et les plus jolies actrices des théâtres de , des directeurs, des auteurs, des journalistes et des amis. Dans la le salle de l'Hôtel Ritz, très agréablement illuminée, on était é par petites tables présidées chacune par une des personnalités Renaissance. Et on soupait fort gaiement, entre de jolies femmes milieu des fleurs. Ni toasts, ni discours, ainsi qu'il convenait dans ête offerte par deux hommes d'esprit qui ont horreur des décla- ns.

a 112e représentation de la *Châtelaine*, le 29 janvier, Mlle Rosa c cédait, pour cause d'aphonie, le rôle de Mme de la Baudrière, à Marie Samary.

2 mars, la pièce de M. Capus était jouée pour la 150e fois.

: Marthe Brandès, transfuge de la Comédie-Française, avait signé M. Mussay, administrateur général de la Renaissance, un enga- nt qui la liait à ce théâtre pour plusieurs années.

DISTRIBUTION. — Paul Chéron, M. *Lucien Guitry*. — Desrosière, *ertann*. — Margailian, M. *Francès*, — Fougeray, M. *Arquillière*.

bleaux de M. Anatole France[1]. — D'un joli conte, l'*Affaire Crainquebille*, orné de détails délicieux et de pensées charmantes, M. Anatole France a tiré les trois tableaux que lui avait demandés M. Guitry et que le directeur de la Renaissance a montés avec un goût parfait. Le premier nous représente la rue Montmartre, vers midi. Un camelot débite, imperturbablement, un interminable boniment. Des enfants jouent à se laisser glisser sur la rampe d'un escalier. Des employés se hâtent vers le déjeuner ; des ouvriers se pressent à la porte d'un « troquet ». Et voici que Crainquebille fait son entrée — sensationnelle, j'en réponds — poussant sa voiture de marchand des quatre saisons : « Des choux, des navets, des carottes !... » Qui reconnaîtrait le beau Guitry sous les cheveux blancs et la grosse moustache, la casquette de soie noire et le vieux paletot, recouvrant la serpillière bleue, du père Crainquebille ? Les joues

---

— Bergmayer, M. *Noizeux*. — De Nugel, M. *Frédal*. — Limborgneux, M. *Larmandie*. — Premier monsieur, M. *Didier Noël*. — Deuxième monsieur, M. *Gautier*. — Troisième monsieur, M. *Laforest*. — Nogeau, M. *Damorès*. — Jean, M. *Thoulouze*. — Clarisse Arbois, Mlle *Marthe Brandès*. — Léonie, Mlle *Berthe Cerny*. — Mme Hédouin, Mme *Marie Samary*. — Jeanne, Mlle *Jane Heller*. — Mme de Cantigny, Mme *Juliette Darcourt*. — Amélie, Mlle *Jane Béryl*. — Mme d'Escouffrec, Mlle *Charlotte Lysès*. — Mme Nogeau, Mlle *Angèle Monval*. — Mme d'Esclos, Mlle *Madeleine Delliez*.

1. Distribution. — Crainquebille, M. *Lucien Guitry*. — Le marchand de marrons, M. *Francès*. — Le président, M. *Nertann*. — Me Lemerle, M. *Arquillière*. — Le docteur David Mathieu, M. *Noizeux*. — Aubarrie, M. *Fredal*. — L'agent 64, M. *Talrick*. — Lhermite, M. *Larmandie*. — Le camelot, M. *Favart*. — L'épicier, M. *Laforest*. — L'huissier, M. *Thoulouze*. — L'agent 121, M. *Adam*. — Le marchand de vin, M. *Larry*. — Le charcutier, M. *Mallet*. — Mme Bayard, Mme *Marie Samary*. — Mme Laure, Mlle *Irma Perrot*. — La Souris, Mlle *Juliette Margel*. — Une ouvrière, Mlle *Jane Béryl*. — Une ouvrière, Mlle *Jeanne Schmitt*.

›nt rouges et poilues, les yeux sont changés, le ;gard est mort et la voix, la voix n'est plus la ême!... La salle entière bat des mains, justement nerveillée d'une transformation imprévue, aussi ›mplète, et tous, nous nous réjouissons autant à ;garder et à écouter Guitry que l'excellent acteur pu s'amuser à nous apparaître sous cet aspect différent du Guitry qui nous est familier. Crain-ıebille nous révèle immédiatement son âme — ıe âme honnête, s'il en fût. — Evidemment, ›ur lui, un sou est un sou, mais cela ne l'empêche ıs d'offrir une de ses meilleures poires au gentil ımin La Souris, qui n'a guère de quoi s'en payer, de choisir son plus beau chou pour la petite le que sa mère a chargée de faire le marché à sa ace. Depuis quarante ans qu'il parcourt le quar-ɜr, le père Crainquebille n'est-il pas regardé par us comme un brave homme? Un brave homme, ɜst certain, auquel il va survenir, au moment où s'y attendait le moins, le pire des malheurs. me Bayard, la marchande de chaussures à l'en-igne de l'Ange Gardien, vient de lui acheter une ıtte de poireaux au prix de quatorze sous, qu'elle t allée chercher à sa boutique. Passe un sergent ville — l'agent 64 — qui enjoint à Crainque-le de circuler. Crainquebille ne se presse pas : gent se fâche et menace de dresser procès-verbal. père Crainquebille proteste, et demande ce 'est devenue la cliente qui lui fait ainsi faux nd. — « Mais où qu'*a se cache*? » s'écrie-t-il aré. L'agent 64 entend qu'il a dit : « Mort aux ɔhes ! » et l'emmène au commissariat police.

en dépit des observations du docteur David Mathieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise Paré, qui a vu la scène et se déclare prêt à témoigner que le vieux marchand des quatre saisons n'a proféré aucun cri séditieux — et au moment où, au risque de perdre les quatorze sous qu'on lui doit, le père Crainquebille, se décidant à circuler, accroche sa voiture dans une charrette à bras, prise elle-même en flanc par un bicycliste maladroit. C'est un encombrement général... Telle est, mise à la scène avec une curieuse vérité, la fin du premier tableau. Le second nous représente l'audience, — le père Crainquebille ayant été traduit en police correctionnelle pour outrage envers un agent. Il ne comprend rien à ce qui lui arrive et demande surtout où l'on a « étouffé » sa voiture. — « Moi, répète-t-il aux juges, je suis un honnête homme, un sou est un sou...» Et l'on ne peut tirer autre chose de son esprit certainement obtus. Mais le tribunal n'a que faire de ses antécédents : la question est de savoir si, oui ou non, il a crié : « Mort aux vaches ! » L'agent 64 l'affirme sur la foi du serment. Il va même jusqu'à dire — c'est le fait d'une hallucination, plaidera, important et diffus, l'avocat de Crainquebille — que le docteur Mathieu a, lui aussi, crié « Mort aux vaches ! » Citée comme témoin à décharge, Mme Bayard — qui fut la cause de tout — se trouble devant « la justice » et lâche honteusement le père Crainquebille, qu'elle déclare ne pas connaître... Aussi le pauvre homme est-il condamné à cinquante francs d'amende et à quinze jours de prison : pourquoi le président Bourriche

changerait-il la tradition? En semblable circonstance, outrage aux agents, c'est réglé comme le prix des petits pâtés. Les cinquante francs — il y a encore de bonnes âmes — seront payés par le docteur Mathieu ; mais il voit, à sa sortie de prison, tout le monde se détourner de lui comme de la peste, et le voilà, du jour au lendemain, réduit à la noire misère. Il n'a plus qu'à aller se jeter à l'eau... C'est ce qu'il fait dans la nouvelle. Au théâtre, M. Anatole France a cru devoir modifier son dénouement trop triste, et nous ne saurions lui en vouloir, puisque cela nous a valu le retour du gentil gamin La Souris — c'est le gavroche des *Misérables* — qui, de façon très touchante, offre à Crainquebille la moitié de son pain et de son lit, sur des sacs, en un chantier de démolitions. Ce gamin, rieur et charmeur, est joué à ravir par Mlle Juliette Margel, dont on avait déjà applaudi le brillant début sur une scène à côté, dans l'*Infidèle* de Georges de Porto-Riche. C'est un délice que « cette petite Margel ». C'est un plaisir que la pièce, d'enseignement très juste, de M. Anatole France, avec l'étonnant Guitry et ses partenaires si bien appropriés à leur tâche respective. Nous louerons Francès en marchand de marrons philosophe. Il nous faut également rendre justice au jeune Noizeux, personnifiant avec tant de vérité le docteur Mathieu qui veût empêcher une injustice d'être commise ; à M. Nertann, ce vieux comédien de race, qui fait un président « nature » ; à M. Arquillière, l'avocat bouffi de sottise et de prétention ; à M. Talrich, l'agent 64,

aussi brute que le voulait le personnage ; à Mme Marie Samary, très amusante en sa craintive déposition devant le tribunal ; à Mme Irma Perrot, plaisante, elle aussi, dans la dédaigneuse Mme Laure... *Clarisse Arbois*, de M. Maurice Boniface, est une partie perdue. On peut dire que ce qui manque le plus, dans cette pièce, c'est une pièce... Toutefois, nous reconnaissons avec un vif plaisir que le sens du comique, l'observation fine de l'auteur de la *Crise* et des *PetitesMarques* n'ont rien perdu de leur intensité. Les travers moraux, les ricicules politiques sont saisis avec la même perspicacité. L'ironie de M. Boniface a gardé sa vigueur et sa gaieté. Nous regrettons seulement qu'il ne l'ait pas traduite, cette fois, dans une ordonnance plus complète et plus dramatique. En *Clarisse Arbois* nous avons du moins admiré la fougue et la légèreté de Mlle Brandès, la triomphatrice du *Passé*; la souplesse de talent de M. Guitry, devenu Paul Chéron en sortant de Crainquebille. Puis les silhouettes — ce ne sont guère que des silhouettes — ont été fort bien rendues par les excellents artistes de la Renaissance.

17 AVRIL. — La *Princesse Georges* d'Alexandre Dumas fils[1] remplaçait utilement *Clarisse Arbois*, et précédait la 20e représentation de *Crainquebille*

1. DISTRIBUTION. — Le prince de Birac, M. *Lucien Guitry*. — Galanson, M. *Nertann*. — Le comte de Terremonde, M. *Arquillière*. — Victor, M. *Noizeux*, — De Fondette, M. *Larmandie*. — Le baron, M. *Laforest*. — Cervières, M. *Gautier*. — La princesse de Birac, Mlle *Marthe Brandès*. — La comtesse de Terremonde, Mlle *Berthe Cerny*. — Mme de Périgny, Mme *Marie Samary*. — Valentine de Baudremont, Mme *Juliette Darcourt*. — Rosalie, Mlle *Jane Heller*. — La baronne, Mlle *Charlotte Lysès*. — Berthe, Mlle *Mad. Carlier*.

Tout a été dit, depuis longtemps, sur la pièce du célèbre dramaturge, et nous aurions mauvaise grâce à rouvrir ici un débat épuisé. L'histoire est des plus banales, et repose sur la lutte, éternelle, de la femme honnête et de la courtisane. Ceci admis, le caractère de la princesse est fort beau, logiquement déduit, profondément fouillé. Le vrai succès de l'œuvre est dans le rôle de Séverine, merveilleusement vivant. Tous les traits en sont étudiés avec un soin minutieux et dessinés en quelque sorte à la loupe. Il s'en dégage une telle expression de vérité, de vitalité, que les personnages artificiels, les poupées de carton qui l'entourent empruntent à ses reflets je ne sais quelle apparence de vie et quel air de vraisemblance. Quoi de plus réel que cette femme trompée et toujours prête à pardonner à l'homme qu'elle aime, d'autant plus irritée contre sa rivale qu'elle est plus indulgente pour son mari, s'en voulant à elle-même de sa lâcheté, mais y retombant toujours, et ne cessant d'avoir à la bouche les mots d'oubli, de pardon et d'amour qu'au moment où elle reconnaît que le prince est irrévocablement perdu pour elle, et qu'elle doit renoncer à sa possession ! Cette étude eût suffi au drame. Pourquoi l'illustre auteur l'a-t-il gâtée en transigeant avec le dénouement obligé de la situation ? Ce dénouement, le seul possible et logique, était la mort du prince, complément et sanction du caractère de Séverine, tel que Dumas l'avait compris et dépeint. Malheureusement, vous le savez, il n'en est point ainsi. Le comte, en quittant la princesse, a couru chez lui ; mais bientôt,

revenant sur ses pas, il est rentré dans la maison par une porte dérobée et s'y est enfermé, préparant sa vengeance. Un valet, aussi amusant qu'invraisemblable, qui se vante devant ses maîtres d'écouter aux portes, et qui se mêle, sans en être prié, de leurs affaires les plus secrètes, vient avertir la princesse du danger que court son mari. Elle seule garde, suivant lui, assez d'influence sur le prince pour l'empêcher de se rendre chez Sylvanie où l'attend, un revolver à la main, l'époux outragé. A peine cette révélation du laquais achevée, le prince entre chez sa femme. L'inconstance de caractère de M. de Birac se trahit dans cette scène décisive. Jusqu'ici nous l'avions cru seulement animé, pour la comtesse, d'un de ces sentiments frivoles où l'amour-propre, avec une pointe de libertinage, a plus de part que la passion. Pas un geste, pas un mot n'avait laissé deviner en lui un de ces amours à la Werther qui font faire tant de sottises, mais qui, au théâtre surtout, se font aussi tant pardonner. Si même il avait manifesté pour une des deux rivales une tendresse sérieuse, un repect sincère, c'était pour Séverine. Eh bien! voilà tout à coup le même homme qui répond aux reproches de la princesse, à ses prières par des emportements dignes d'Antony, emportements que rien n'a annoncés, que rien n'a préparés, et qui sont la contradiction même du caractère qu'on lui a connu jusque-là. Posé au début, en amoureux exalté, en héros de Dumas père, il aurait fait peut-être accepter, à la fin, ses violences envers sa femme. Tel qu'il nous est présenté, le héros de

Dumas fils devient insupportable, choquant, odieux... Vous vous rappelez qu'au moment où le prince, hors de lui, tente pour se rendre chez Mme de Terremonde, de franchir le seuil de la porte que lui barre sa femme, on entend un coup de feu : c'est un jeune écervelé, M. de Fondette, qui est tué aux lieu et place de M. de Birac. Ce dénouement ne dénoue rien et ne changera pas l'humeur volage du prince, qui ne tardera pas à abandonner de nouveau sa digne femme pour retomber aux mains de la première coquine qui passera. Il a fallu tout le talent de M. Guitry — l'admirable Crainquebille de M. Anatole France — pour faire accepter le rôle du prince de Birac qui, vraiment, est un exécrable rôle... Celui de la princesse Georges a valu, cette fois, le plus mérité triomphe à Mlle Marthe Brandès, délicieuse, émouvante au delà de ce qu'on pourrait dire, en ses accents de câlinerie charmante, en ses cris de terreur passionnée. Impossible d'incarner avec une vie plus intense l'amour et la souffrance de l'infortunée princesse... Elle a enlevé toute la salle, qui l'a rappelée dans d'innombrables et chaleureuses ovations. Notons, dans les petits rôles, naturellement effacés, le succès de Mmes Juliette Darcourt et Jane Heller, de Mlles Marie Samary et Berthe Cerny — sans oublier M. Noizeux dans la silhouette très réussie du valet de chambre Victor...

Le théâtre avait fermé ses portes le 30 mai. Il les rouvrait pour un seul jour, le 8 juin, M. Lucien Guitry ayant mis gracieusement son théâtre à la disposition de M. Charles Frohman, l'habile direc-

teur du Duke of York's Theatre, qui désirait produire à Paris le grand succès de l'année à Londres. C'était une pièce de M. J. M. Bowie : *The Admirable Crichton*. Pour cette curieuse et unique représentation, M. Frohman avait envoyé tout le personnel de son théâtre, artistes et employés, soit soixante-quinze personnes environ, les décors et tout le matériel de la pièce. La pièce était jouée le 8 juin, à Paris, et la troupe repartait le lendemain pour Londres, afin de pouvoir la représenter de nouveau le 10 au soir, au Duke of York's Theatre. Les deux principaux rôles de la fantaisie dramatique de M. J. M. Bowie étaient tenus par des artistes déjà connus en France, miss Irène Vanbrugh et M. H. B. Irving, — le fils du grand acteur anglais.

23 OCTOBRE. — Réouverture avec la première représentation de l'*Adversaire*, comédie en quatre actes, de MM. Alfred Capus et Emmanuel Arène[1]. — M. Alfred Capus a décidément toutes les veines. Jugeant à propos de se donner un collaborateur — était-ce donc absolument utile ? — il eut l'idée d'élire un de ses meilleurs amis, notre très spirituel et très brillant confrère, Emmanuel Arène, un maître journaliste, à ses heures député de la

---

1. — DISTRIBUTION. — Maurice Darlay, M. *L. Guitry*. — Chantraine, M. *Guy*. — Langlade, M. *P. Magnier*. — Limeray, M. *Arquillière*. — Bréautin, M. *Noizeux*. — Norbert, M. *Lermandie*. — Hénon, M. *P. Candol*. — Lamirène, M. *P. Laforest*. — Jean, M. *Thoulouze*. — Saint-Brillat, M. *Mélry*. — Marianne Darly, Mlle *Marthe Brandès*. — Mme Grécourt, Mme *Marie Samary*. — Mme Bréautin, Mme *Juliette Darcourt*. — Lucie Chantraine, Mlle *Jane Heller*. — Mme Hénon, Mlle *Lucy Jousset*. Mlle Zavedro, Mlle *Hélène Maïa*. — Rosalie, Mlle *Jane Béryl*. — Mme Plénières, Mlle *Charlotte Lysès*. — Mlle Lineuil, Mlle *Madeleine Carlier*. — Mlle d'Orsay, Mlle *Gabrielle Spindler*. — Mme Milmont, Mlle *Litty Bossa*.

Corse, et voilà qu'il vient d'obtenir avec lui un succès qui nous paraît capable de dépasser, à la Renaissance, celui de la *Châtelaine*. Succès amplement justifié, du reste, par la finesse et l'acuité de l'observation, l'étonnant esprit d'à-propos, la vérité des caractères, la simplicité de l'action, la sobriété des moyens, la bonne humeur souriante et la belle santé morale du principal personnage, qui devient le héros d'un drame intime, douloureux et grave, très attachant et très poignant : toutes ces sérieuses et puissantes qualités faisant des quatre actes de l'*Adversaire* une peinture de la vie, d'exactitude merveilleuse et d'extraordinaire intensité. Sans profiter de la juste célébrité que lui a value son brillant plaidoyer dans l'affaire Chantraine — un mari justicier qu'il a réussi à faire acquitter — Maurice Darlay serait, s'il voulait s'en donner la peine, un de nos avocats les plus en vue. Mais éminemment droit et loyal, il a horreur de toutes les petites intrigues et basses mesquineries de la vie politique et mondaine, il se contente de jouir d'une très belle fortune, qui lui permet de se livrer à ses goûts de collectionneur éclairé, et fait œuvre, en des livres de haute portée sociale, de penseur et d'écrivain. Se bornant à être heureux, très heureux en ménage, il adore sa délicieuse femme qui, elle aussi, l'aime comme il le mérite si bien. Jeune et jolie, la charmante et intelligente Marianne n'a qu'un regret, celui de ne pas voir son mari plus ambitieux, de ne pas lui devoir un peu plus de gloire et de légitime célébrité. Elle vient, encore une fois, d'être déçue ;

Maurice s'est obstinément refusé à défendre la cause du député Limeray, que ses tripotages financiers ont envoyé devant la cour d'assises, et dont l'affaire doit certainement avoir un énorme retentissement. Il adresse ce client inattendu à un jeune confrère de talent qui, plein d'ardeur et d'entregent, trouvera là l'occasion toute naturelle de se mettre en vedette et d'y conquérir la renommée dont il a soif. Son triomphe est, en effet, complet — et tel, que les salons parisiens se l'arrachent à l'envi. Nous le retrouvons dans l'un des plus fréquentés, celui de Mme Bréautin, la femme de toutes les intrigues, qui mène par le bout du nez son imbécile de mari, en passe de devenir un jour ministre de l'instruction publique, tout au moins des postes et des télégraphes — n'est-il pas de toutes les combinaisons? — et qui a fait pour lui des choses qu'elle n'oserait même pas lui dire... Chez Mme Bréautin, une mère vient chercher à la fois un mari pour sa fille et une femme mariée pour son fils... C'est dans ce milieu pernicieux que naîtra le désaccord du ménage, jusque-là si uni, de M. et Mme Darlay. Marianne y rencontre Langlade qui, depuis longtemps, sincèrement épris d'elle, lui avoue un amour que, très simplement et très dignement, elle repousse tout d'abord. Mais il déploie une si chaleureuse éloquence que, femme malgré tout, elle se laisse entraîner, malgré elle, par d'ardentes paroles qui font un si vivant contraste avec la profonde, mais, en apparence, plus froide affection de son mari. En vain celui-ci s'efforce de la soustraire à la tentation en voulant

'arracher au monde qu'elle fréquente. Marianne e cabre — on sent désormais en elle ce que es auteurs appellent « l'adversaire » qu'un nari trouve toujours, à un moment donné, en a personne de sa femme. Et dans la lutte qui 'engage, Maurice sera vaincu. C'est une scène dmirable — admirable de vérité poignante — ue celle où le mari, qui n'a encore que des oupçons, veut absolument savoir la vérité, quelle u'elle soit, où il montre toute sa torture et supplie sa femme de ne pas le tromper... Hélas ! il a arlé trop tard : comme la Germaine d'*Amoureuse*, c'est la situation de la célèbre pièce de M. Georges le Porto-Riche), Marianne a mis entre eux l'irréparable... Et bien que déjà elle se rèpente et euille reconquérir celui dont elle découvre enfin oute la noblesse d'âme, Maurice se déclare incaable d'oublier ; il est des images qui ne s'effacent oint. Et ces deux êtres qui, peut-être, ne se sont amais tant aimés, se séparent cruellement pour la ie. — « Une femme peut pardonner les infidélités e son mari, mais quand, au contraire, c'est elle ui trompe, il n'y a pas de pitié possible ». insi en décide, en sa haute conscience, la mère Marianne, prononçant elle-même la condamnaon de sa propre fille. Le public, qui se retire vré par ce dénouement amer, mais si logique, accusera plus, je pense, M. Capus d'optimisme trancier. Et comme le triomphateur du jour, cemment interviewé au sujet de la collabotion, a raison de dire — si joliment, du reste : L'auteur dramatique collabore avec tout le

monde, avec ses amis, avec sa famille et le passant qu'il regarde. Il collabore aussi avec tous ces gens dont il tente de faire, dans ses œuvres, les vivants portraits. Il collabore avec son temps, dont il esssaie d'exprimer les idées et de mettre sur la scène les hommes tels qu'ils agissent et parlent. Et l'on ne saurait reconnaître quelle est la part de cette foule obscure de collaborateurs... » Et les artistes, mon cher Capus, j'aime à croire que vous ne les oubliez certes pas, eux qui toujours, et à un si haut degré, furent les collaborateurs de vos succès, mais jamais plus que dans votre nouvelle comédie, divinement jouée par tous! Comment Guitry a-t-il fait pour se surpasser lui-même? Voilà qui semblait impossible, et qui arriva cependant en cette soirée mémorable, où la physionomie si naturelle de l'homme heureux et satisfait du début a su se transformer, peu à peu, — comme en une gamme de souffrances — pour laisser deviner toutes les angoisses de son âme ulcérée. N'est-ce point de l'art, et du plus grand, que de nous faire oublier que nous sommes au théâtre, et de nous laisser croire que nous assistons à des scènes de la vie réelle? Depuis sa belle création du *Passé*, qui l'a si superbement mise hors pair, Mlle Brandès marche à grands pas vers la gloire. Quelle ravissante figure, en sa suprême élégance, de la Parisienne raffinée! Et comme elle vibre de douleur contenue en femme qui se repent et qui aime! Tout cela, encore, est de la nature même. A côté des deux grands protagonistes de cette soirée de charme et d'émotion, il

convient de mentionner de délicieuses et de malicieuses silhouettes. Mme Juliette Darcourt a dit avec infiniment de justesse et de mordant le rôle de Mme Bréautin, une encombrante et remuante noueuse d'intrigues que nous connaissons tous. M. Guy, ravi aux Variétés, a mis la bonhomie la plus fine et la rondeur la plus franchement comique au rôle délicieux de Chantraine, ce mari dont la destinée est d'être perpétuellement trompé. M. Pierre Magnier rentrait à la Renaissance — où nous le vîmes déjà au temps de Mme Sarah Bernhardt — pour y jouer en toute sincérité le rôle de Langlade, l'avocat arriviste et l'amoureux assez persuasif pour triompher de la plus honnête des femmes. Mme Samary s'acquitte, avec sa coutumière aisance, d'un nouveau rôle de mère. Le tout jeune M. Noïzeux, qui s'est si heureusement spécialisé dans les vieux messieurs, est un amusant Bréautin, et nous avons souvent coudoyé le Limeray, véreux autant qu'audacieux, que personnifie très fidèlement M. Arquillière. Avec de jolies femmes comme Mmes Jane Heller, Lucy Jousset, etc., de luxueux décors comme ceux qu'ont brossés Amable et Lemeunier, une mise en scène qui ne laisse aucun doute sur le goût exquis du directeur de l'endroit, l'*Adversaire* se complète en un énorme et mérité succès qui, triomphalement, termine l'année 1903, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise
La Châtelaine, comédie	4	»
Le Pain de ménage, comédie	1	»
**Clarisse Arbois*, comédie	3	28 mars
**Crainquebille*, pièce	3 tabl.	28 mars
La Princesse Georges, comédie	3	17 avril
**Congé aimable*, comédie	1	»
**The admirable Crichton*	1	8 juin
**L'Adversaire*, comédie	4	23 octob.

THÉATRE ANTOINE[1]

st par la première représentation des *Tabliers s*, comédie en trois actes de M. Louis Bénière[2], 'ouvrait, le 7 janvier, la laborieuse campagne t intéressant théâtre. De Camaret où, chaque ;, il prend utilement ses vacances en lisant manuscrits, M. Antoine nous rapporte tou- quelque chose. La trouvaille de cette année ms semble pas fort heureuse : les *Tabliers s* ont fait chou blanc... Et nous ne voyons ncore poindre en M. Louis Bénière, le dra- rge qu'a pressenti l'intelligent directeur. jues scènes de mœurs de province, parfois amusantes, quand elles ne sont pas fâcheu- it entachées d'exagération, ne constituent une pièce de théâtre. Les *Tabliers blancs*,

---

Directeur : M. André Antoine ; Secrétaire général : M. Adolphe

TRIBUTION. — Levernet, M. *Numès*. — Jamain, M. *Signoret*. — M. *Saverne*. — Courty, M. *Mosnier*. — Un facteur, M. *Michelez*. guerite, Mlle *Bellanger*. — Joséphine, Mlle *Luce Colas*. — nain, Mlle *de Fava*. — Mme Ribaudoin, Mlle *Ellen Andrée*. — :hu, Mlle *Miller*. — Annette, Mlle *Becker*. — Marie, Mlle *Gabrielle* — Mme Courty, Mlle *Barsange*.
tir du 20 janvier, les *Tabliers blancs* étaient accompagnés du d'Edmond de Goncourt, la *Fille Elisa*, où M. Signoret prenait on du rôle de Tanchon et Mlle Gabrielle Fleury de celui

vous l'avez deviné, sont les bonnes de nos provinciales, — si méchantes pécores, vraiment, qu'à force d'être cruellement exploitées par elles, ces demoiselles se mettent en grève, entraînant même la douce Joséphine, — un étonnant type de bête à bon Dieu — faite pour tout supporter de son injuste maîtresse, Mme Jamain. Et voilà qu'au moment où elle part — puisqu'on ne veut pas lui allouer les cinquante francs par mois qu'elle réclame! — Mme Jamain ose l'appeler voleuse!... Voleuse!... C'en est trop! La bête se révolte, et lâche alors tout ce qu'elle a sur le cœur. Elle en a gros, comme vous pensez, et elle se soulage... soulageant aussi l'auditoire, qui lui donne socialement raison. Quel est le résultat de la grève? De laisser sans bonnes — car il est impossible de leur trouver des remplaçantes en cette ville extraordinaire — de laisser sans bonnes leurs maîtresses, toutes incapables (est-ce croyable?) de faire leur cuisine et leur ménage. Aussi M. Jamain, las de coucher dans un lit qui n'est point fait et de manger de la charcuterie sur une assiette retournée, finit-il par accuser sa femme de ne savoir rien faire... Celle-ci saisit la balle au bond. — « Et toi donc, dit-elle, tu n'es qu'un rond de cuir!... » Très froissé, M. Jamain parle de divorcer... Il ne divorcera pas, d'ailleurs, ainsi qu'il l'a promis; au lieu d'aller chez son avoué, il a d'abord passé au café pour y retrouver ses amis. Et comme les bonnes n'ont pas reçu d'argent de l'Angleterre, elles mettent les pouces, bien heureuses de rentrer en leurs places respectives aux mêmes conditions qu'autrefois.

Finie la grève, et finie la comédie qui n'aura guère servi qu'à faire applaudir M[lle] Luce Colas, « née bonne », jouant avec un naturel parfait le rôle de la pauvre Joséphine souffre-douleurs, et aussi à faire comprendre à quel point on a raison d'épouser sa cuisinière (est-ce la morale de l'historiette?) quand elle est aussi gentille que M[lle] Bellanger. Elle a bien spirituellement répété la leçon que lui avait apprise M[me] Jamain, professeur en l'art mondain de parler pour ne rien dire. M[me] Jamain, c'est M[lle] de Fava, déjà justement remarquée aux derniers concours du Conservatoire. M. Numès, très cordial, et M. Signoret, très cassant, sont bien dans la note de leurs rôles ; mais pourquoi ce dernier a-t-il cru devoir donner au rond-de-cuir Jamain, la tête de M. Roujon? Serait-ce pas une vengeance de M. Antoine, candidat à l'Odéon, évincé par le puissant directeur des Beaux-Arts?...

13 FÉVRIER. — Premières représentations du *Colonel Chabert*, drame en quatre tableaux, tiré par M. Louis Forest de la nouvelle de Honoré de Balzac[1], et de *Bonne Fortune*, comédie en deux actes de M. André Picard[2]. — Vous connaissez le sujet de la nouvelle de Balzac, le *Colonel Chabert*, que vous trouverez au tome IV de la belle et défi-

1. DISTRIBUTION. — Le colonel Chabert, M. *Antoine*. — Dorville, . *Numès*. — Delbecq, M. *Signoret*. — Boucard, M. *Tunc*. — Godesial, M. *Berthier*. — Desroches, M. *Beaulieu*. — 1er vieillard, . *Saverne*. — 2e vieillard, M. *Mosnier*. — La comtesse Féraud, lle *de Fava*. — Huré, M[lle] *Aubry*. — Simonin, M[lle] *Marley*.

2. DISTRIBUTION. — Chantal, M. *Dumény*. — Jacques Vimerel, . *Numès*. — Un domestique, M. *Verse*. — Simone, M[lle] *Bellanger*. — audine d'Arzac, M[lle] *Andrée Méry*. — M[me] Métayer, M[lle] *Ellen* *adrée*.

nitive édition de l'auteur de la *Comédie humaine*, qu'a luxueusement publiée la librairie Ollendorff. Le colonel Chabert a été laissé pour mort à la bataille d'Eylau. Il est parvenu à sortir de la fosse commune où il avait été enseveli parmi les cadavres, et au bout de dix ans d'un très cruel exil, il revient en France, où il trouve sa femme remariée, alors qu'il a perdu son grade et sa fortune. Peut-être réussirait-il à se faire rendre sa situation s'il suivait les conseils de l'avoué Deville qui s'intéresse à son sort et s'il ne se laissait naïvement prendre au piège tendu par son ancienne femme, devenue la comtesse Féraud. Chabert promet de de disparaître, et tient parole... Nous le retrouvons, vingt ans après, s'éteignant misérablement, sous un faux nom, à l'asile des vieillards de Bicêtre. Lisez — ou relisez — la nouvelle de Balzac, il n'en est guère de plus émouvante. Pourquoi l'adaptation, très respectueuse pourtant et très littéraire, de M. Louis Forest, ne produit-elle au théâtre que peu d'effet ? M. Antoine fut pourtant un très pittoresque colonel Chabert, on ne peut mieux secondé par Mlle de Fava, aussi bonne comédienne et aussi « balzacienne » que possible dans le rôle de la comtesse, et par M. Signoret, qui a tracé de l'homme d'affaires Delbecq, une silhouette originale, encore qu'un peu chargée par endroits... Ce fut ensuite un charme que le premier acte de *Bonne Fortune*, élégant et fin, vif, alerte et vraiment spirituel. Moins clair et plus compliqué, versant inutilement du côté du sentiment, nous a paru le second acte de la jolie comédie qu'ont jouée

·ès légèrement MM. Dumény et Numès, Mlles Bel-
ınger et Andrée Méry, et qui fait honneur à un
:une écrivain de vrai talent : M. André Picard.

25 FÉVRIER. — Entre *Poil-de-Carotte*, de M. Jules
.enard, joué par Mme Suzanne Desprès, et l'œuvre
iquante de M. André Picard, *Bonne Fortune*, que
ous venons de noter, M. Antoine faisait, devant
ne salle absolument ravie, une très intéressante
onférence sur « la mise en scène au théâtre ».

5 MARS. — Première représentation de l'*Indis-*
ret, comédie en trois actes de M. Edmond Sée[1].
- En une jolie comédie qui rappelle quelque peu
: classique, M. Emond Sée nous trace un type
.udié et très réussi de l' « Indiscret », très réussi,
ui, malgré son évidente exagération, malgré les
affes incalculables et impardonnables du person-
age qui le rendent finalement ridicule et fatigant.
ais, comme il est indiscret sans méchanceté, un
:u par maladresse, beaucoup par amour, on ne
:ut sincèrement lui en vouloir : il est si jeune, si
ıïf, et il aime si fort sa tendre amie ! Comment
ırder pour lui seul, un tel secret, un tel bonheur
pourquoi se cacher d'aimer ? C'est pour lui une
:cessité, un besoin absolu de parler, de s'agiter,
: mettre les autres — tous les autres — dans la
nfidence de sa liaison et de sa joie ; un geste,
ıe exclamation, un sourire, une question, suffi-

. DISTRIBUTION. — Marivon, M. *Antoine*. — Valantin, M. *Dumény*.
Rivalet, M. *Grand*. — Morgan, M. *Jean Kemm*. — Parizet, M. *Pillot*.
Un domestique, M. *Verse*. — Thérèse Valantin, Mlle *Jeanne Rolly*.
Ovize, Mlle *Louise Dauphin*. — Françoise Marivon, Mlle *Andrée*
ry. — Mme Baige, Mlle *Ellen Andrée*. — Henriette Baige, Mlle *Miéris*.
Mlle Laure, Mlle *Aubry*.



sent à l'indiscret pour raconter ce qu'il devrait cacher et pour compromettre à tout jamais celle qu'il aime. Comme, bon enfant, il dit aussi à tort et à travers, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il suppose en son entourage, il devient bientôt odieux, encombrant. Tant et si bien que, coupable de son excès de franchise, il se fera bientôt bafouer et chasser. Rivolet, en la pièce de M. Sée aime passionnément Thérèse Valantin et, payé de retour, ne tarde pas à la compromettre terriblement au yeux de tous, aux yeux même du mari, à qui il avoue, par une suprême maladresse, l'entière vérité. Thérèse, furieuse, rompt définitivement une liaison insipide et dangereuse. Il y a dans ces trois actes, d'écriture soignée, des choses véritablement délicieuses, spirituelles ou tendres, intéressantes toujours, qui révèlent chez leur jeune auteur un talent dont on peut beaucoup attendre désormais. La pièce est admirablement jouée. M. Grand, dans le rôle de Rivolet a été tout à fait remarquable. La verve passionnée, la jeunesse primesautière, les grands coups d'orgueil du premier amour, la jalousie exaspérée, la douceur de la reprise, le chagrin profond de la rupture, M. Grand a rendu tout cela en comédien très maître de ses moyens. Mlle Rolly, la jeune et séduisante artiste prêtée par le Gymnase, a tiré du rôle, difficile et tout en nuances, de Thérèse, des effets très heureux. M. Antoine, avoué-conseil, est simple et juste de tenue, d'expression, de caractère ; M. Dumény s'est montré comme toujours fin et élégant en le rôle du mari.

11 AVRIL. — Première représentation de *A Sainte-Hélène*, pièce en deux actes, de Mme Séverine[1], suivie de la *Main gauche*, de M. Pierre Veber. — *A Sainte-Hélène* — le *Mémorial* nous le dit — celui qui avait été l'Empereur Napoléon, et que là-bas, sur la terre d'exil, on n'appelait plus que le général Bonaparte, fut très malheureux. Et Mme Séverine nous a peint cette tristesse avec une vérité qui ne laisse pas d'être émouvante. Nous le voyons, le grand empereur, écœuré des misérables querelles — l'épopée chez la portière — qui divisent les quelques fidèles attachés à sa mauvaise fortune. Nous voyons le vaincu de Waterloo traité par les Anglais avec une telle avarice que, pour subvenir à ses besoins, il en est réduit à faire vendre son argenterie, cette argenterie qui traversa tous les champs de bataille et dont chaque pièce est pour lui un souvenir. Mais il est un personnage, inventé de toute pièce par Mme Séverine, qui, vraiment, est d'essence théâtrale : c'est celui de la lingère Betzy que le gouverneur a placée près de son prisonnier, pour épier tous ses faits et gestes. La guerre lui a pris son fils, et mère, elle dit sa haine féroce pour le tueur d'hommes. Jamais elle ne lui pardonnera... Et cependant, lorsqu'elle le voit pleurer sur son enfant, elle s'émeut, elle aussi, de la douleur de ce père, et lui remet la boucle de cheveux du duc de Reischstadt,

1. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Antoine*. — Las Cases, M. *Signoret*. — Bertrand, M. *Numès*. — Gourgaud, M. *Degeorge*. — Philippe Weill, M. *Saverne*. — Marchand, M. *Mosnier*. — De Montholon, M. *Tunc*. — Betzy, Mlle *Grumbach*. — Mme de Montholon, Mlle *Barsange*. — Mme Bertrand, Mlle *Denège*.

qu'elle avait tout d'abord interceptée, lui donne à lire la lettre, timbrée de Schœnbrunn, où on lui parle de celui qu'il ne reverra plus. « Le pauvre homme! » tel est le dernier mot de la pièce; il est d'un effet saisissant : Mme Séverine s'est révélée là auteur dramatique. M. Antoine a été, autant qu'il a pu, Napoléon — un Napoléon dénué de grandeur tragique, mais rageur et coléreux, voire même grimacier, qui est peut-être, après tout, celui de l'Histoire. Les invités de la répétition générale lui en avaient beaucoup voulu d'avoir parlé « dans ses bottes », comme on dit, et obligé ses partenaires à baisser le ton, de telle sorte qu'on ne les entendait que très difficilement. Il n'en alla pas de même le soir de la première, où fut heureusement rétabli par tous le diapason normal. Mlle Grumbach — le glorieux Aiglon des tournées — a vigoureusement campé le rôle de Betzy. Ceux de Las Cases et du général Gourgaud ont été rendus, par MM. Signoret et Degeorge, dans la note discrète ou criarde qui leur convenait. Il y a de la gaîté et de la finesse dans *Main Gauche*, de M. Pierre Veber, qui terminait le spectacle, et vous vous rappelez l'aventure de ce jeune mari, aimant sincèrement sa gentille femme, et relancé, bien malgré lui, par une ancienne maîtresse qui se cramponne. — « N'avouez jamais! » lui a dit son ami Bridier, qui s'est autrefois laissé bêtement pincer. Et il faut voir les transes du mari coupable recevant, en guise de billets de rendez-vous, les numéros du *Journal des Entrepreneurs* qui le somment de répondre aux appels

de la délaissée. M. Dumény rend le rôle avec beaucoup de naturel et de légèreté. M. Antoine donne à l' « ami Bridier » tout le comique qu'il faut. Sous les traits de Colette, Mlle Cheirel, l'aimable transfuge du Palais-Royal, faisait au boulevard de Strasbourg, un début applaudi.

6 MAI. — Premières représentations du *Supplice du Silence*, comédie en deux actes, de M. Berr de Turique[1], de *Monsieur Vernet*, comédie en deux actes, de M. Jules Renard[2], et de l'*Attaque nocturne*, pièce en deux actes et trois tableaux, de MM. André de Lorde et Masson-Forestier [3]. — Spectacle coupé : M. Antoine liquide avant de fermer, je veux dire : avant de plier bagage pour la libre Amérique où, le 15 juin, il emportera les meilleurs succès de son intéressant répertoire. Cette fois, il s'agit de trois petites pièces en deux actes chacune. La première est une belle et sérieuse comédie de M. Julien Berr de Turique, d'une psychologie sans doute un peu subtile, mais très délicatement traitée. Avec un tact des plus rares et un talent absolument sûr, M. Berr de Turique y analyse curieusement le cas d'une jeune femme qui, dans un moment d'oubli vite regretté, a trompé son mari, alors qu'elle ne l'aimait

1. DISTRIBUTION. — Antonin, M. *Jean Kemm*. — Marthe, Mlle *Grumbach*. — Gabrielle, Mlle *Lucienne Dauphin*. — Gertrude, Mlle *Aubry*.

2. DISTRIBUTION. — Vernet, M. *Antoine*. — Henri Gérard, M. *Signoret*. — Cruz, M. *Degeorge*. — Mme Vernet, Mlle *Cheirel*. — Pauline, Mlle *Ellen Andrée*. — Marguerite, Mlle *Miéris*. — Mme Cruz, Mlle *Luce Colas*. — Honorine, Mlle *Barny*.

3. DISTRIBUTION. — Le commissaire de police, M. *Antoine*. — Jules Léonard, M. *Signoret*. — Guépin, M. *Berthier*. — Rodier, M. *Mosnier*. — Landry, M. *Saverne*. — Mme Levallois, Mlle *Rosa Bruck*. — La Guépin, Mlle *Luce Colas*.

pas, et qui voudrait « le lui dire », maintenant qu'elle l'adore, afin de ne plus avoir à le tromper, même dans le passé. O la scène délicieuse — délicieuse, je vous dis — que celle où Gabrielle fait tâter Antonin par son amie Marthe, et se rend compte que, si elle risquait le terrible aveu, son cher mari pardonnerait, mais en mourrait de chagrin. Alors, elle est réellement condamnée au supplice du silence. C'est le titre de la pièce qui, je le répète, est de tout premier ordre. M. Jean Kemm a joué, avec beaucoup de désinvolture et d'aimable légèreté, le rôle du mari aimant qui ne saura jamais rien. Mlle Lucienne Dauphin personnifie avec infiniment de vérité la jeune femme dont l'âme est torturée par son douloureux secret, et Mlle Grumbach s'acquitte avec adresse de sa tâche d'amie sage et prudente... Il y a de l'esprit, de l'observation, de la finesse, de la gaieté, du sentiment dans *Monsieur Vernet*, dont le premier acte nous a paru charmant et le second un peu flou. M. Jules Renard nous montre en M. Vernet un brave bourgeois qui a fait sa fortune dans les soies, et qui, vivant de ses rentes, se donne des airs de protéger les arts, à la façon de M. Jourdain. Assidûment, il fréquente une salle d'armes dont on l'a nommé président et, sur la planche d'escrime, il a ébauché la connaissance d'un jeune poète sans le sou, Henri Gérard, qu'il amène chez lui, qu'il présente à sa femme (aïe !) et dont il a fait son commensal et son ami (aïe ! aïe !) Puis, quand arrive l'époque des bains de mer, il l'invite à passer la belle saison dans sa villa des bords de la

Manche. Bien plus, il rêve pour lui un brillant mariage avec sa nièce. Henri refuse. Pourquoi? C'est qu'il s'est épris de Mme Vernet, et que c'est elle que guigne, pour le moment, le jeune homme peu gêné par ses scrupules. Mais, heureusement pour Vernet, Mme Vernet est une parfaite honnête femme qui, doucement, sans scandale, éconduit le séducteur. Et non sans regret, M. Vernet laisse s'éloigner pour jamais l'ami dont la présence était la joie de la maison. Et, voyant la peine, la très grande peine de sa femme, le bon M. Vernet estime qu'il était grand temps qu'il partît. M. Antoine — incomparablement mieux à son affaire que dans le Napoléon de *Sainte-Hélène* — M. Antoine est excellent de gros bon sens et d'émotion communicative dans le rôle de M. Vernet, dont il a fait une très intelligente composition. Moins heureux, ce me semble, M. Signoret — est-ce le rôle qui n'est pas très clairement défini? — dans le poète besoigneux « qui n'a pas encore vu la mer ». C'est pour lui et aussi pour notre agrément personnel que Jusseaume — qui n'eût reconnu sa large touche? — a brossé, au second acte, un charmant et lumineux décor. Ajoutons que Mlle Cheirel est, dans Mme Vernet, la comédienne de jeu si naturel et de diction si juste que vous savez, et que Mlle Ellen Andrée a réussi à souhait une de ces figures de parente revêche dont elle a le monopole. Avec l'*Attaque nocturne* de MM. André de Lorde et Masson-Forestier se complétait le curieux spectacle du Théâtre Antoine. Avouerai-je que je n'ai que médiocrement goûté la

plaisanterie qui consistait à nous annoncer — le nom de l'un des auteurs et le titre de la pièce s'y prêtaient — une histoire tragique dans le goût d'*Au Téléphone* et du *Système du docteur Goudron et du professeur Plume*, avec lequel le Grand Guignol avait su battre le record d'une formidable réclame... et de ne nous donner qu'un très ordinaire vaudeville... Nous nous attendions à frémir, et quand on a voulu nous faire rire, nous n'étions pas préparés... Trois tableaux qui — c'est une justice à rendre à la mise en scène du Théâtre Antoine — filent, sans entr'actes, avec la rapidité de l'éclair, nous montrent un invraisemblable commissaire de police de Maubeuge obligé, au moment où il allait se coucher, d'ouvrir sa porte à une femme en peignoir qui vient le supplier de la sauver : son amant est mort chez elle subitement, et dans deux heures son mari sera de retour!... « Aidez-moi à sortir le corps, supplie la dame éplorée, à le traîner dans la rue où on pourra faire croire à une attaque nocturne ». Mme Levallois est une des plus belles femmes, la plus belle femme de Maubeuge, assurément, et le galant commissaire se décide à tenter d'accomplir une besogne qui n'est évidemment pas de son ressort : il part avec Mme Levallois, enjambe un ivrogne qui est venu échouer à la porte même de la maison, et pénètre dans la chambre mortuaire, prêt à enlever le cadavre et à le faire glisser dans la rue... quand, ô surprise, il s'aperçoit que le mort n'est pas mort : le jeune homme n'était qu'évanoui, de bonheur assurément. Oust! main-

qu'il est sorti de sa syncope, il n'a plus ētaler au plus vite et, comme un homme)e du chemin de fer vient annoncer que le e rentrera que le lendemain par le train de le commissaire (on lui doit bien ça) a le .e consoler la belle Mme Levallois, auprès de e il prendra la place toute chaude, de l'im- d'amant proprement éconduit. Il n'est pas dre le commissaire — que figure très spiri- ıent, du reste, M. Antoine — car, sous les de Mlle Rosa Bruck, Mme Levallois est de ןu'on aimerait à consoler. — C'est avec le :le que nons venons de noter qu'avait lieu, nai, la clôture annuelle du théâtre[1].

)CTOBRE. — M. Antoine nous revient de ique du Sud, après un long voyage de deux Le succès de la tournée — selon les paroles Antoine lui-même — a été médiocre à Rio, and à Montevideo, et honorable à Buenos- Au moins, voilà qui est franc et qui nous de ces communiqués qui, le plus souvent, elatent des triomphes imaginaires, alors que nsuls ont été obligés de faire rapatrier de s artistes déçus. M. Antoine a fait connaître

Antoine et sa troupe, engagés par le vicomte de Braga pour ıée dans l'Amérique du Sud, débutaient le 2 juillet, à Rio- ɔ dans *Blanchette* et *Poil-de-Carotte*. Le 28 juillet, ils quit- › pour se rendre à Buenos-Ayres. Le public brésilien avait cour- accueilli les artistes français et les œuvres de leur répertoire. Desprès, très fêtée, s'était montrée tout à fait remarquable dans ʼlisa. Grand, Signoret, Matrat avaient retrouvé leur succès de s *l'Indiscret*, *l'Honneur* et *les Remplaçantes*. Une nouvelle ı dernière recrue d'Antoine, Mlle Van Doren, se distinguait culièrement au cours de ces représentations. M. Antoine fit, ouvement naturaliste au théâtre, une conférence qui eut un ɜtentissement dans la presse brésilienne où elle suscita de ėmiques.

là-bas tout un théâtre nouveau, le sien, un théâtre vivant, curieux, varié. Ce voyage n'a rien de commun avec les tournées tapageuses de quelques étoiles... à la lumière bien pâlie. « Au travail ! » a dit encore M. Antoine, en arrivant. A peine débarqué il ouvrait en même temps ses malles et son théâtre. On jouait les *Revenants*, la pièce la plus « française » d'Ibsen, et le *Gendarme est sans pitié*, cette drôlerie de Courteline. Bonne soirée et déjà bonne recette. Le lendemain, afin de pratiquer l' « alternance », qui est de coutume en ce théâtre, on remettait sur l'affiche les derniers succès de la saison : *Monsieur Vernet*, le *Supplice du silence* et l'*Attaque nocturne*.

27 OCTOBRE. — Mme Suzanne Desprès, faisait une brillante rentrée dans la *Dupe*, la belle comédie de M. Georges Ancey, et le lendemain elle jouait, pour la première fois à Paris, le rôle d'Elisa dans la *Fille Elisa*.

7 NOVEMBRE. — Premières représentations de *La Matérielle*, comédie en un acte de M. Gabriel Astruc [1], de la *Guerre au Village*, pièce en trois actes de M. Gabriel Trarieux [2], et de *Au Perroquet vert*, sotie en un acte de M. Schnitzler, traduction de M. E. Lutz [3]. — M. Gabriel Trarieux

---

1. DISTRIBUTION. — Lenfant, M. *Berthier*. — Desponts, M. *Tunc*. — Le gardien, M. *Saverne*. — Le médecin chef, M. *Jullien*.

2. DISTRIBUTION. — L'abbé Naudin, M. *Antoine*. — Achille Masseron, M. *Signoret*. — Leboutillier, M. *Matrat*. — René Dubreuil, M. *Mosnier*. — Picherit, M. *Degeorge*. — Fagot, M. *Saverne*. — Deschaumes, M. *Tunc*. — Henriette Pastoret, Mme *Suzanne Desprès*. — Mme Dechelette, Mlle *Grumbach*. — Mlle Lelièvre, Mlle *Jeanne Lion*. — Suzanne Leboutillier, Mlle *Marie Besson*. — Mme Jouassin, Mlle *Ellen Andrée*. — Paquillo, Mlle *Miller*. — Mlle Sidoine, Mlle *Barny*.

3. DISTRIBUTION. — Le commissaire de police, M. *Antoine*. — Didier, M. *Marquet*. — Prosper, M. *Matrat*. — Le duc de Cadignan, M. *Signoret*.

est un dramaturge de trop réelle valeur pour qu'on hésite à dire toute la vérité sur sa pièce, la *Guerre au Village*. Signaler les erreurs qu'il a commises, c'est rendre hommage à sa sincérité bien connue. Son objectif fut, à n'en pas douter, de faire une étude de mœurs, et ses sentiments personnels l'ont amené à dessiner une lutte d'opinions. C'est en cela même qu'il s'est trompé. Lorsqu'une grande idée unique ne sert pas de base à une dramaturgie, il faut éviter d'exposer des thèses en raccourci. L'inutile déclamation nuit à l'action, et elle a cela de mauvais qu'elle ne prouve rien. L'interprétation de cette œuvre discutable est tout a fait remarquable, à quelques réserves près. Mme Suzanne Desprès, qui est désormais une des meilleures artistes de ce temps, a imprimé à la figure de l'institutrice le cachet mystérieux et troublant de sa personnalité. Elle possède une physionomie qui sait dire tout ce que taisent ses lèvres, et ses yeux sont les miroirs si fidèles de son âme qu'elle peut dépenser en regards muets des trésors d'intelligence dramatique. La *Guerre au Village* a paru chez Fasquelle. M. Gabriel Trarieux l'a justement dédiée à Suzanne Desprès « qui donne aux humbles détresses modernes une figure et une voix ». M. Signoret a prêté à Achille Masseron une hésitante nature qui est d'une grande justesse de sentiment. Il a joué deux ou

— Grasset, M. *Vargas*. — Balthazar, M. *Desfontaines*. — Le marquis de Lansac, M. *Mosnier*. — Le vicomte de Nogent, M. *Vargas*. — Albin, chevalier de La Trémouille, Mlle *Jeanne Lion*. — La marquise de Lansac, Mlle *Grumbach*. — Léocadie, Mlle *Van Doren*. — Georgette, Mlle *Luce Colas*.

trois scènes d'une façon merveilleuse. M. Matrat a des qualités imprécises sous les traits de Leboutillier. Mlle Grumbach, enfin, est une Mme Déchelette très adroite et très vraie. C'est à dessein que je nomme en dernier M. Antoine, comme on cite un général vainqueur à la suite de ses capitaines. C'est une merveille que l'excellent artiste, qui a revêtu si souvent la soutane, sache donner avec tant d'aisance à chaque figure de prêtre une allure nouvelle et toujours d'un naturel exquis. Mise en scène irréprochable, comme toujours. Le spectacle avait commencé par une comédie assez originale de M. Astruc, *La Matérielle*, dont le défaut principal est de ne pas s'achever logiquement. Deux condamnés sont en prison. L'un s'est fait condamner pour trouver le gîte et la pitance; l'autre est un dévoyé qui simule la folie pour s'assurer un long repos dans une maison de fous. Une critique assez spirituelle à l'endroit de la science, et des saillies assez piquantes éclairent ce petit acte que M. Berthier, bachelier en droit, a le tort de jouer avec l'exagération qui conviendrait seule à son partenaire, M. Tunc, artiste de mérite. La soirée s'achevait par l'adaptation d'un acte allemand, *Au Perroquet vert*, que je n'essaierai point de conter par le menu. Il y a dans cette « sotie » du très bon et du pire, mais il faut avouer que par le mouvement de l'action, la vérité de la mise en scène et certain côté tragique, cette fantaisie donne une violente impression de réalisme. Prosper, ancien directeur de troupe, est le Bruant de 1789. A l'heure des troubles, il a ouvert un cabaret dans lequel il exhibe ses

anciens acteurs aux yeux des nobles qui ne croient point aux lendemains tragiques et recherchent un frisson nouveau. Prosper invective ses clients dorés, il les traite de cochons, de crème de fripouille, il leur vend son vin en leur annonçant les jours terribles de la Révolution. Et les nobles de rire jusqu'au moment où, la Bastille étant prise, les égorgeurs se ruent dans le cabaret et menacent marquis et marquises, chevaliers et vicomtes. Didier, le comédien fameux, tue même le duc de Cadignan, l'ami d'une fille d'Opéra qu'il épousa la veille, tandis que Grasset vocifère des appels à la Liberté et que les nobles s'enfuient, affolés, convaincus maintenant que tout arrive... D'une distribution très nombreuse, il faut tirer hors de pair M. Antoine, commissaire de police fort élégant, M. Marquet, un Didier remarquable, M. Matrat, très typique sous les traits de Bruant Ier, c'est-à-dire de Prosper, M. Signoret, qui est un duc de Cadignan d'une distinction accomplie, M. Jullien, un Collin d'Harleville qui serre de près l'appétissante marquise de Lansac (Mlle Grumbach), et Mlle Jeanne Lion qui porte délicieusement le travesti dans le rôle du chevalier de la Trémouille.

25 NOVEMBRE. — Première représentation de la *Paix chez soi*, comédie en un acte de M. Georges Courteline [1]. — C'est le simple badinage d'un homme d'esprit. M. Courteline nous donne le moyen d'établir la paix dans notre ménage. Votre femme est-elle vive, pétulante, agressive, irrespectueuse ? Vous lui mettez la tête sous votre bras ; vous lui retroussez les jupes, et pan, pan, pan, vous lui administrez une fessée... — Comment ? — J'ai dit une fes-

sée... « Fessez ! fessez ! criait la mère : la peau revient toujours ». Ainsi chantait Gautier-Garguille. Ainsi prêche M. Courteline. Que si ce premier moyen ne réussit pas à rendre l'épouse douce, aimable, obéissante et polie, vous passerez au système des amendes ; et ce système là est infaillible — toujours selon Courteline. — Ainsi, vous comptez tant pour une réplique impertinente, tant pour un acte de rébellion, tant pour une menace-anarchiste, vous variez le taux à votre gré de 4 fr. 95 (pourquoi 4 fr. 95, ô mon Dieu) à 0 fr. 50. Et à la fin du mois, le jour de la récapitulation, votre moitié est douce comme un agneau. A l'appui de son dire, l'auteur de la *Paix chez soi* nous montre un jeune ménage où « la Discorde en fureur frémit de toutes parts ». Le mari essaye, — ou plutôt a essayé, devant que les chandelles fussent allumées — la correction manuelle. Au lever du rideau il inflige les amendes. Tant pour le mot grigou. Tant pour n'avoir point exécuté la menace. Après un quart d'heure de cette comptabilité, nous touchons au dénouement. La maîtresse de céans reconnaît qu'elle a un seigneur et maître ; elle se courbe ; elle implore son pardon, et les deux artistes, M. Signoret et Mlle Sandra Fortier (une débutante assez gentille, pour qu'on lui montre de l'indulgence) tombent dans les bras l'un de l'autre. Ainsi finit la comédie.

9 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Maternité*, pièce en trois actes de M. Brieux [1]. —

1. DISTRIBUTION.— Julien Brignac, M. *Antoine*.— Tupin, M. *Signoret*. — Pierre Poiret, M. *Matrat*. — L'avocat, M. *Marquet*. — Le président, M. *Mosnier*. — M. Chevillot, M. *Berthier*. — Laurent, M. *Degeorge*.— Jacques Poiret, M. *Tervil*. — Le procureur, M. *Jullien*. — Le sous-

Pièce à thèse comme les adore, vous le savez, l'auteur des *Remplaçantes* et de la *Robe rouge*, de *Blanchette* et de *Petite Amie*. M. Brieux a traité, cette fois, l'intéressante question de la « maternité », intimement liée à la si fâcheuse interdiction de la « recherche de la paternité » dont s'est longtemps occupé, à la Chambre, le député-poète Gustave Rivet. La nouvelle œuvre de M. Brieux est pavée des meilleures intentions du monde et bourrée de lieux communs, en même temps que d'observations cinglantes de justesse. Si seulement l'auteur avait émis une solution, une pauvre petite solution !... M. Antoine ne s'est pas contenté d'endosser un superbe uniforme de sous-préfet tout rutilant d'argent ; il a prêté à Julien Brignac sa diction admirablement juste, et nous a révélé, en la personne de Mlle Jeanne Lion, une actrice toute vibrante, qui, dans un rôle plutôt banal, a trouvé le moyen d'émouvoir l'assistance. Puis, nous n'avions que des compliments à adresser à Mlle Jeanne Rolly — oh ! la belle crise de nerfs ! — à M. Matrat, un maire bien « nature » ; à M. Signoret, qui tenait tête au président des assises avec l'aisance d'un Jean Hiroux ; à M. Marquet, éloquent avocat, etc... On joue si bien la comédie, au Théâtre-Antoine !...

La pièce de M. Brieux terminera l'année, résumée par le tableau suivant :

---

intendant, M. *Desfontaines*. — Le colonel, M. *Saverne*. — M. Lioret, M. *Tourneur*. — L'huissier, M. *Verse*. — Lucie Brignac, Mlle *Jeanne Rolly*. — Annette, Mlle *Jeanne Lion*. — Mme Bernin, Mlle *Grumbach*.— Mme Thomas, Mlle *Miller*.— Mme Chevillot. Mlle *Ellen Andrée*.— Femme Tupin, Mlle *Merville*.— L'institutrice, Mlle *Lory*.— Catherine, Mlle *Marley*.

Le 25 décembre, un amusant acte en vers, de M. Matrat, *Capitaliste*, interprété par Mlle Lebrun, MM. Desfontaines et Berthier, accompagnait *Maternité*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Bonne Espérance, jeu de la mer	4	»	15
Poil de Carotte, comédie	1	»	12
Demi-Sœurs, comédie	3	»	10
L'Enquête, comédie	2	»	14
Que Suzanne n'en sache rien, comédie	3	»	3
L'Aventure, comédie	2	»	12
**Les Tabliers blancs*, comédie	3	7 janv.	30
La Fille Elisa, drame judiciaire	3	»	26
Le Marché, comédie	3	»	11
Au Téléphone, drame	2	»	5
Mariage d'argent, pièce	1	»	39
Le Voiturier Henschel, pièce	5	»	4
L'Honneur, pièce	4	»	5
L'Article 330, comédie	1	»	2
La Mariotte, comédie	2	»	8
**Le Colonel Chabert*, drame	4 tabl.	13 févr.	16
**Bonne fortune*, comédie	2	13 févr.	18
La Nouvelle idole, pièce	3	»	1
**L'Indiscret*, comédie	3	5 mars	38
Son petit cœur, saynète en vers	1	»	23
Boubouroche, comédie	2	»	4
Les Fenêtres, pièce	3 scènes	3 avril	7
L'Innocent, comédie	1	3 avril	8
Les Remplaçantes, comédie	3	»	5
La Parisienne, comédie	3	»	7
**A Sainte-Hélène*, pièce	2	11 avril	22
Main gauche, comédie	3	11 avril	5
Leurs Filles, comédie	2	»	5
Boule de Suif, comédie	3 a. 4 t.	»	10
**Monsieur Vernet*, comédie	2	6 mai	67
**Attaque nocturne*, pièce	2 a. 3 t.	6 mai	67
**Le Supplice du silence*, comédie	2	6 mai	67
Les Revenants, pièce	3	1er octob.	7
Le Gendarme est sans pitié, comédie	1	»	15
La Dupe, comédie	5	»	8
**La Guerre au Village*, pièce	3	7 nov.	19
**Au Perroquet vert*, sotie	1	7 nov.	13
**La Matérielle*, comédie	1	7 nov.	50
Un Client sérieux, pièce	1	»	1
**La Paix chez soi*, comédie	1	25 nov.	43
**Maternité*, pièce	3	9 déc.	28
**Capitaliste*, comédie	1	25 déc.	8

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

C'est la dernière année de la direction Henry Hertz et Jean Coquelin, qui ne vivra plus que de reprises... Ce sont les débuts, assez hésitants, de MM. Paul Clèves et Paul Clerget devenant, à partir du 1er septembre, les maîtres de ce beau théâtre, en quête, depuis *Cyrano*, d'un véritable succès.

5 JANVIER. — Reprise du *Bossu*, drame en cinq actes et dix tableaux, d'Anicet Bourgeois et Paul Féval[1]. — Puisque l'Europe nous prenait Coquelin pour une grande tournée qui ne devait pas durer moins de deux ans, il avait bien fallu parer au départ de l'illustre Cyrano et l'on reprenait le *Bossu* de Paul Féval, un des plus étonnants succès du boulevard, aussi célèbre comme pièce que

1. DISTRIBUTION. — Lagardère, M. *Henry Krauss*. — Cocardasse, M. *Péricaud*. — Gonzague, M. *Castillan*. — Peyrolles, M. *Gravier*. — Le Régent, M. *Bouyer*. — Chaverny, M. *Larmandie*. — Passepoil, M. *Paul Verret*. — Nevers, M. *Monteux*. — Navailles, M. *Bussy*. — D'Argenson, M. *Albert*. — Tonio, M. *Déan*. — Garrigue, M. *Danequin*. — Staupitz, M. *Mallet*. — Lacroix, M. *Person*. — Bonnivet, M. *Dekock*. — Bréant, M. *Totah*. — Premier Bourgeois, M. *Béliard*. — Deuxième bourgeois, M. *Valleray*. — Un architecte, M. *Dubuit*. — Un notaire, M. *Lebland*. — Blanche de Caylus, Mlle *J. Malvau*. — Flor, Mlle *Maud' Amy*. — Blanche de Nevers, Mlle *Spindler*. — Martine, Mlle *Bade*. — Un page, Mlle *Brassy*. — Angélique, Mlle *Fleury*. — Madeline, Mlle *Smart*. — Première bourgeoise, Mlle *Valleray*. — Deuxième bourgeoise, Mlle *Lucie*.

comme roman. Cette réapparition évoque le souvenir d'une polémique qui jadis mena grand bruit dans le monde dramatique, et qui, nous révélant l'origine du *Bossu*, nous révéla en même temps la collaboration — jusque-là restée anonyme — de M. Victorien Sardou. On savait que le roman avait paru avant la pièce. On apprit que la pièce avait été écrite avant le roman. Il faut lire le très curieux débat que très imprudemment Paul Féval souleva lui-même, et qui permit à M. Victorien Sardou de montrer dans la riposte une verve et un esprit du diable... Du *Bossu*, que tout le monde connaît, il n'y a plus rien à dire ici. Le drame, palpitant de surprises et illuminé de coups d'épée, renferme les éléments d'un succès que des centaines de représentations n'ont pas encore complètement épuisé. On n'a guère rien fait de plus habile, on n'a rien taillé plus grandement en pleine étoffe depuis les splendides épopées d'Alexandre Dumas et d'Auguste Maquet. A travers les combinaisons de pur métier se détachent des scènes d'une véritable originalité et d'un irrésistible intérêt. La pièce, convenablement montée, sans luxe toutefois, ne pouvait manquer d'obtenir un regain du succès qu'elle a toujours eu. M. Henry Krauss, un de nos derniers acteurs romantiques, portait, sans trop faiblir, la lourde, la très lourde succession de Mélingue. Mais qui donc a vu Mélingue, aujourd'hui ?... M. Krauss jouait gaiement, hardiment, vaillamment le rôle de Lagardère. Il rendait de façon supérieure la scène de la demande en mariage et de la séduction exercée par le faux

bossu sur la timide Blanche de Nevers. C'est d'ailleurs à notre avis l'une des meilleures du drame. M. Péricaud était, encore et toujours, impayable dans le rôle du spadassin Cocardasse. Le masque, le port, le geste, l'accent : tout était étudié, composé et rendu dans une gamme de la plus haute et de la plus étourdissante fantaisie. Sous la figure blême de Passepoil, M. Paul Verret lui donnait une réplique assez drôle. Citons encore MM. Gravier et Castillan, dans Peyrolles et Gonzague — et surtout Mlle Jeanne Malvau, excellente sous les traits de Blanche de Caylus.

A la reprise du *Bossu*, succédait, le 17 février, une reprise de la *Tour de Nesle*, et le vieux drame de Gaillardet, Dumas, Janin [1] — voire même du docteur Trousseau — retrouvait un peu de sa vogue populaire d'autrefois. Savez-vous que c'est une œuvre maîtresse que la *Tour de Nesle ?* Le jour où Frédéric Gaillardet en trouva le sujet qu'il alla porter à Harel, il mit la main sur une idée superbe. Une sorte de fatalité, égale à celle des tragédies antiques, plane sur ce drame ténébreux. Buridan et Marguerite, punis dans leur enfant, châtiés dans leur fils, n'est-ce pas terrible ? De telles pièces s'imposent par une violence qui n'est

---

1. DISTRIBUTION. — Buridan, M. *Henry Krauss.* — Gaultier d'Aulnay, M. *Castillan.* — Orsini, M. *Gravier.* — Landry, M. *Péricaud.* — Enguerrand de Marigny, M. *P. Bouyer.* — Philippe d'Aulnay, M. *Larmandie.* — Savoisy, M. *Durel.* — Sir Raoul, M. *Bussy.* — Louis X, M. *Ossart.* — Sire de Pierrefonds, M. *Danequin.* — Richard, M. *Déan*, — Simon, M. *Mallet.* — Un arbalétrier, M. *Valleray.* — Jehan, M. *Person.* — Un capitaine, M. *Laya.* — Un héraut, M. *Totah.* — Mauguerite de Bourgogne, Mlle *Gilda Darthy.* — Une femme voilée, Mme *Magnier-Gravier.* — Charlotte, Mlle *Smart.* — Un page, Mme *Valleray.*

pas apaisée. La passion y gronde, la colère y hurle, le sang y coule. Les couleurs en sont brutales, mais rien n'est plus saisissant. Ce drame farouche, légendaire comme les *Quatre Fils Aymon*, comme l'histoire de Cartouche, ou comme Geneviève de Brabant, semblait capable d'étonner de nouveau et de dompter une génération qui ira l'écouter pour « blaguer », comme on dit, et qui s'en retournera étonnée de tant de puissance. Il paraît que Bocage fut un remarquable Buridan; Mélingue, lui aussi, y était superbe. Dumaine, qui « la faisait à la bonhomie », nous semblait un peu trop gai pour un homme qui avait assassiné un vieillard, mais il savait être terrible aux moments dramatiques. M. Henry Krauss, plein de bonne volonté du reste, a fort à faire pour lutter contre une voix blanche et une diction grasseyante. Mlle Gilda Darthy, toujours en progrès, ne paraît peut-être pas très « royale », mais elle est si belle, en Marguerite de Bourgogne! Louons M. Castillan qui ne manque, certes, pas de chaleur dans le rôle du beau Gaultier d'Aulnay, et notons, encore un coup, le succès d'un drame... comme on n'en fait plus aujourd'hui.

27 MARS. — Reprise du *Courrier de Lyon*[1].

9 AVRIL. — M. Coquelin se trouvant momentanément à Paris avant d'aller remplir les engage-

---

1. DISTRIBUTION. — Lesurques. Dubosc, M. *Duquesne*. — Choppard, M. *Léon Noël*. — Courriol, M. *Castillan*. — Daubenton, M. *Gravier*. — Jérôme Lesurques, M. *Bouyer*. — Joliquet, M. *Déan*. — Didier, M. *Meillet*. — Guerneau, M. *Albert*. — Lambert, M. *Danequin*. — Fouinard, M. *René Gravier*. — Jeanne, Mlle *Jeanne Malvau*. — Julie Lesurques, Mlle *Spindler*. — Nièce du maître de poste, Mme *Valleray*

nents qui l'appelaient en Espagne et en Portugal, on reprenait, pour quelques soirs seulement, l'immortel *Cyrano de Bergerac* [1].

21 AVRIL. — Reprise de la *Bouquetière des Innocents*, drame en cinq actes et onze tableaux d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué [2]. — Voilà M. Ferdinand Dugué — aujourd'hui doyen des auteurs dramatiques — qui, à quatre-vingt-sept ans, voit son nom sur deux affiches à la fois : au Châtelet, avec les *Pirates de la Savane* dont il fait, d'ailleurs, bon marché ; à la Porte-Saint-Martin, avec la *Bouquetière des Innocents*, qui raconte à sa manière, toute fictive, et toute fantastique, la grandeur et la décadence du fameux maréchal d'Ancre. Son Henri IV est un peu mélancolique pour un diable à quatre ; son petit Louis XIII est plus héroïque et magnanime que nature ; son Concini, compère et compagnon de Ravaillac, nous repré-

---

1. DISTRIBUTION. — Cyrano de Bergerac, M. *Coquelin aîné*. — Christian de Neuvillette, M. *Volny*. — Ragueneau, M. *Jean Coquelin*. — Carbon de Castel-Jaloux, M. *Gravier*. — 1er cadet, M. *Péricaud*. — De Guiche, M. *Rozenberg*. — Le Bret, M. *Castillan*. — 2e cadet, M. *Bouyer*. — Lignière, M. *Garay*. — Premier marquis, M. *Walter*. — De Valvert, M. *H. Monteux*. — Roxane, Mlle *Gilda Darthy*. — La duègne, Mlle *Bouchetal*. — Lise, Mlle *Chapelas*. — Sœur Marthe, Mlle *Geneviève*. — La distributrice, Mlle *Spindler*.

2. DISTRIBUTION. — Concini, M. *Castillan*. — Jacques Bonhomme, M. *Duard*. — Henri IV, M. *Gravier*. — Drapier, M. *Péricaud*, — Vitry, M. *Bouyer*. — Margot, Maréchale d'Ancre, Mlle *Mathilde Deschamps*. — Louis XIII, Mlle *Mellot*. — Marie de Médicis, Mlle *Jeanne Malvau*. — Gloriette, Mlle *Spindler*. — Marie Concini, Mlle *Fernande Brizac*. — Mère Camuzot, Mme *Magnier-Gravier*. — 1re femme de la halle, Mlle *Smart*. — 2e femme de la halle, Mme *Valleray*. — Le dauphin, *la petite Suzanne*. — Henriot, M. *Emile Albert*. — Tavannes, M. *Lehodey*. — Courtois, M. *Déan*. — de Souvré, M. *Bussy*. — Bassompierre, M. *Danequin*. — Saint-Géran, M. *Martini*. — Pietro, M. *Valleray*. — Barbet, M. *Mallet*. — Villars-Houdan, M. *Sénéchal*. — Le père Tranquille, M. *Person*.

sente le « traître » ordinaire des mélodrames affublé d'un masque historique. Ce n'est plus par Luynes qu'il est renversé, mais par la bouquetière Margot et le peintre Henriot, lesquels démontrent à Louis XIII, après bien des péripéties et bien des traverses, que le roi Henri a été méchamment mis à mort par Concini. Cette histoire machinée et enluminée fait, en somme, un drame intéressant, bien conduit, et fortement charpenté, plein de mouvement et de situations. L'attention ne languit pas, les tableaux se succèdent sans se ressembler. Une mise en scène pathétique est celle de l'assassinat du maréchal transporté sur l'escalier du Louvre. Une autre scène à grand effet est le combat nocturne du cimetière des Innocents, où les sbires de Concini ferraillent avec les bourgeois de la Ligue. « On s'est fort assommé », dirait don César. Mlle Mathilde Deschamps a repris d'Aimée Tessandier le double rôle — Mme Fregoli — de Margot et de la Galigaï, dont elle rend avec talent l'aimable jovialité et l'énergie sinistre. M. Duard, retour de Russie — comme dernièrement, à l'Ambigu, Mme Dux — s'essayait dans le personnage de Jacques Bonhomme, où, après Taillade, après Léon Noël, il réussissait à se faire applaudir. Citons M. Bouyer, un Vitry de belle et bonne tournure, et Mlle Marthe Mellot qui, pour sa rentrée au théâtre, reprenait le rôle de Louis XIII, où, il y a quelques années, au Châtelet, elle avait fait preuve d'une vive intelligence. M. Castillan est un élégant maréchal d'Ancre; Mlle Jeanne Malvau, une reine pleine de majesté, et sous les traits de Marie Con-

cini, nous avons vu débuter une toute jeune actrice, Mlle Fernande Brizac, qui nous a paru charmante.

7 MAI. — Reprise de *Madame la Maréchale*, pièce en quatre actes, de MM. Alphonse Lemonnier et Louis Péricaud [1]. On commeçait par l'*Hercule Farnèse*, comédie en un acte des mêmes auteurs [2].

A l'occasion de la réception de M. Edmond Rostand à l'Académie française, le théâtre donnait, à partir du 27 mai, une nouvelle série de représentations de *Cyrano de Bergerac* [3].

6 JUILLET. — Reprise du *Vieux Caporal*, drame en cinq actes de Dumanoir et d'Ennery [4]. — Après

1. DISTRIBUTION. — Maréchal de Ravinel, M. *Gravier*. — Le vicomte Martial, M. *Castillan*. — Bourguignon, M. *Duard*. — Marquis de Saumonville, M. *Bartel*. — Paul de Ravinel, M. *Emile Albert*. — Jean-Jean, M. *Déan*. — Général Marteau, M. *Dekock*. — Maréchal de Ravinel, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Marquise de Saumonville, Mme *E. Lacroix*. — Prunelle, Mlle *Chapelas*. — Cécile, Mlle *Spindler*.

2. DISTRIBUTION. — Gustave Michelot, M. *Rivers*. — Alcide, M. *Dekock*. — Lucie de Merville, Mlle *Chapelas*.

3. — Mlle Esquilar jouait alors le rôle de Roxane.

Le 27 juin, avant de repartir pour Cambo, M. Edmond Rostand avait tenu à consacrer sa dernière soirée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, et à renouveler ses plus chaleureuses félicitations à ses interprètes, et en particulier à l'inoubliable créateur, Constant Coquelin, toujours si vaillant et si admirable dans son incarnation de Cyrano.

Quand, le 5 juillet, au milieu des bravos et des acclamations, le rideau tombait sur le dénouement de *Cyrano de Bergerac* — qui lui avait valu un des plus glorieux, peut-être le plus glorieux succès de sa carrière de grand artiste — Coquelin quittait, pour n'y plus jamais revenir, le théâtre de la Porte-Saint-Martin.

4. DISTRIBUTION. — Le caporal Simon, M. *Gravier*. — Pierre Frochard, M. *Péricaud*. — Taverny, M. *Rosny*. — Général Roquebort, M. *Bouyer*. — Lucien, M. *Monteux*. — Potichon, M. *Walter*. — Picard, M. *Dekock*. — Germond, M. *Person*. — Pigoche, M. *André Brun*. — Un aide de camp, M. *Danequin*. — Un domestique, M. *Valleray*. — Mina de

Taillade, qui s'y fit applaudir il y a quelques années au théâtre de la République, M. Gravier nous jouait avec son talent le rôle du caporal Simon, créé il y a cinquante ans par Frédérick Lemaître. Avec des qualités variées, M[mes] Bouchetal et Chapelas, MM. Péricaud (remarquable dans ce scélérat de Pierre Frochard) Rosny, Bouyer, Monteux, nous offraient ce qu'il est convenu d'appeler un excellent ensemble.

Les reprises succèdent aux reprises, à ce théâtre de la Porte-Saint-Martin, où M. Hertz est en train de vivre les derniers mois de sa direction. *L'Héritage de Jean Gommier* de MM. Lemonnier et Péricaud [1] lui arrive, le 30 juillet, du Château-d'Eau, où il fut joué pour la première fois il y a une dizaine d'années. La pièce n'est pas ennuyeuse, encore qu'elle demeure assez invraisemblable et fort compliquée. M[me] Riquet-Lemonnier y rend avec beaucoup de gaieté, et même d'émotion, le rôle d'une brave servante qui se dévoue jusqu'à épouser platoniquement, afin de lui rendre son héritage, le fils de son ancien maître, dépouillé par testament, et jusqu'à divorcer ensuite pour qu'il puisse « restituer l'honneur » à la fille qu'il avait

---

Rantzberg, M[lle] *Bouchetal.* — Mariette, M[lle] *Chapelas.* — Catherine, M[lle] *Renée Lemercier.* — Geneviève, M[lle] *Lucie Galland.* — Emmeline, *la petite Dorléac.*

1. Distribution. — Gontran de Saint-Elie, M. *Castillan.* — M[e] Chévenay, M. *Regnard.* — Ruffin, M. *Grégoire.* — Bardou, M. *Angély.* — Médard, M. *André Brun.* — Blanchardet, M. *Danequin.* — Montagnac, M. *Dorliac.* — Berthoumieux, M. *Mallet.* — Baptiste, M. *Valleray.* — Gertrude Favreau, M[me] *Riquet-Lemonnier.* — Henriette Jobin, M[lle] *Maud Amy.* — Charlotte, M[lle] *Chapelas.* — Lucienne de Bourg-Labbé, M[lle] *Germaine Dury.* — René, *la petite Germaine.*

séduite et rendue mère. Si Gertrude Favreau n'obtient pas le prix Montyon, c'est qu'il n'y a plus de justice sur cette basse terre. M. Castillan, toujours élégant, Mlle Maud Amy, toujours gentille, M. Regnard, toujours gai, MM. Angély, Grégoire, reprenant les rôles qu'ils ont créés, secondent vaillamment la fidèle Gertrude. Le 10 septembre, on donnait la 50me représentation de l'*Héritage de Jean Gommier*, et trois jours après le théâtre fermant ses portes pour les réparations nécessaires, le bail passait des mains de MM. Hertz et Jean Coquelin à celles de MM. Clèves et Clerget.

26 NOVEMBRE. — Réouverture avec la première représentation de *Gil Blas de Santillane*, pièce à spectacle, en cinq actes et huit tableaux, de MM. Armand d'Artois et Georges Duval[1]. — Nous ne recommencerons pas, après tant d'autres, cette vieille antienne sur la difficulté qu'il y a à tirer une pièce médiocre d'un excellent roman. Il

---

1. DISTRIBUTION. — Gil Blas, M. *Capellani*. — Le cardinal duc de Lerme, M. *Séverin-Mars*. — Rolando, M. *Bouthors*. — Zapata, M. *Léon Noël*. — Don Gaspar de Polan, M. *Maxence*. — Cocuelo, M. *P. Véret*. — Don Fernand de Leyva, M. *Ramey*. — Le comte de Polan, M. *Duval*. — Don Bertrand de Cogoltos, M. *Ginesty*. — Marquis de Moncade, M. *H. Bosc*. — L'archevèque de Grenade, M. *Ossart*. — Le docteur Sangrado, M. *Vallée*. — Don Manuel, M. *Noury*. — Mocigone, M. *Ozanne*. — L'huissier du duc, M. *Lagrange*. — Antonia, Mme *Maggie Gauthier*. — La comtesse de Polan, Mlle *Jeanne Brindeau*. — Dame Léonarde, Mlle *Irma Perrot*. — Séraphine de Polan, Mlle *Delphine Didier*. — Laure, Mlle *Paule Nancray*. — La Supérieure du couvent, Mlle *D'Hamy*. — L'Amour, Mlle *Alvina*. — Le berger, Mlle *Tramy*. — Catalinou, Mlle *Pannelier*. — Le page du comte, Mlle *Pierval*

M. Bouthors était bientôt remplacé dans le rôle du capitaine Roland par M. Poggi.

Interrompues le 10 décembre, les représentations de *Gil Blas de Santillane* étaient reprises, en matinée, pendant les fêtes de Noël et aussi du Jour de l'An.

est certain que celui qui met un conte à la scène en étudie les moindres paragraphes, et finit par posséder si bien son sujet qu'il s'imagine rester parfaitement clair en négligeant une multitude de détails. Ces détails-là lui semblent superflus ou parasites; ils sont, la plupart du temps, importants, indispensables. Le roman de Lesage est complexe. Les intrigues s'y croisent; les incidents s'enchevêtrent, et, de l'écheveau primitif, il n'est pas commode de tirer une bobine sans casser le fil conducteur. Les trois hommes de talent et d'esprit qui se sont engagés à le faire (M. Emile Bergerat a, dit-on, collaboré) connaissent à fond le métier de dramaturge. Ils ont relu pour nous les Aventures de Gil Blas; ils ont élagué ici, relié là, mis en lumière les faits scéniques; mais nous ne sommes pas bien certains qu'ils aient écrit une pièce limpide. Leur drame est divisé en deux parties. Dans la première, le bachelier de Salamanque rencontre les deux brigands Rolando et Cocuélo — quelque chose comme nos deux amis Cocardasse et Passepoil — le comédien Zapata, un matuvu de 1715 et aussi la charmante Antonia, une marchande « d'oranges » qui est la sœur aînée de Mignon, l'enfant rêveuse du pays des « orangers ». Gil Blas flaire le vent. De quel côté se lancera-t-il dans la vie? Qui le retiendra? L'atmosphère des coulisses avec Zapata; le pillage avec Rolando; l'air vif des grands chemins avec Antonia? Il essaye tout cela. Et c'est ainsi qu'il assiste au duel de Don Fernando de Leyva et qu'il favorise les amours de ce gentilhomme avec Séraphine de Polan. C'est ainsi

qu'il s'engage dans la troupe des voleurs mêmes dont il fut la victime, et qu'il parvient à remettre en liberté la belle Antonia dont ces méchantes gens se sont emparés. Le projet ténébreux des voleurs en question est de conduire Antonia chez le cardinal duc de Lerme, et de la lui présenter comme la fille qu'on lui a ravie et qu'il pleure depuis de longues années. Par malheur, tous ces événements exigent des explications et à chaque tableau ce sont les personnages du drame qui nous la donnent. Or, comme ils sont censés avoir assisté à ces événements, il nous paraît étrange qu'ils se les narrent à eux-mêmes. Dans la deuxième partie de la pièce, Gil Blas n'est plus un petit bachelier sans sou ni maille, il est tour à tour le chef de la valetaille chez le marquis de Moncade, le secrétaire particulier de l'archevêque de Grenade, l'intendant du duc de Lerme; il faut voir avec quelle adresse figaresque il arrange les affaires de tout le monde. C'est à rendre jaloux M. Alfred Capus en personne. Si bien qu'au dénouement, le roi nomme Gil Blas comte de Santillane, et que notre héros épouse la belle Antonia, la marchande d'oranges, reconnue fille légitime du duc de Lerme. Ce n'est pas le mouvement, ce ne sont pas les péripéties qui manquent à l'œuvre de MM. Bergerat, Armand d'Artois et Georges Duval. Il y a plutôt trop de mouvement et trop de péripéties. Songez donc que Lesage, prenant son bien où il le trouvait, a amalgamé dans son livre resté fameux quatre ou cinq ouvrages espagnols et italiens. Comptons :

1° la *Relation de la vie de l'Ecuyer Marcos Obréyon*, par Vicente Espinal ; 2° une très ancienne comédie, *Tout est intrigue en amour;* 3° un roman espagnol, *Vie et Prouesses d'Estivanillo Gonzalès;* 4° les *Récits* de Ferrante Pallavicini, le *Courrier dévalisé.* J'en passe. Le drame a négligé l'aventure de Gil Blas avec le parasite, celle du barbier Diégo de la Fuenta avec la femme du médecin, etc., mais il nous a conservé deux douzaines de personnages, et il nous a promenés de l'hôtellerie de Penaflore (un joli décor de M. Amable) aux Cavernes de Rolando (un autre joli décor de MM. Chambouleron et Mignard) et au Ravin de l'Alpujarra, (dû aux pinceaux de MM. Jambon et Bailly), en passant par une forêt et quelques salons seigneuriaux. Dans la troupe de la nouvelle Porte Saint-Martin, on remarque MM. Léon Noël, un comédien de race, qui joue Zapata avec une rondeur et une finesse admirables; Bouthors, transfuge de l'Odéon, un brigand truculent ; Capellani, un Gil Blas éveillé, bien tourné, joyeux et plein de verve et de bon sens ; Mmes Maggie Gauthier, qui n'a pas un rôle important mais qui s'y montre infiniment gracieuse, et Irma Perrot, la Maritorne des Ali Baba. Le reste a de la bonne volonté. Mais pourquoi l'orchestre soupire-t-il tant d'élégies pendant les entr'actes? On dirait vraiment qu'il chante la complainte du docteur Sangrado, et non la théorie de fripons, de chanoines, de comédiens, de filles galantes, de sacripants, de barbons et d'amoureux qu'évoqua Lesage. Les instrumentistes de MM. Clèves et Cler-

get ont l'air de porter tout le temps le diable en terre. N'oublions pas la salle qui a été remise à neuf du haut jusqu'en bas. Elle est propre à présent et gaie à l'œil. Un ton rose ou fraise écrasée; un plafond décrassé; un lustre brillant. Il ne manque plus que de bons spectacles...

10 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Cadet-Roussel*, comédie en trois actes, en vers, de M. Jacques Richepin [1]. — Du théâtre Victor-Hugo où nous avions eu, un mois auparavant, le très vif plaisir de saluer sa fraîche apparition et de constater son franc succès, le verveux et lumineux *Cadet-Roussel*, du jeune poète Jacques Richepin — on a de qui tenir quand on est le fils de Jean Richepin — descendait au boulevard et faisait son entrée solennelle au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Là, sans rien perdre, en un plus vaste cadre, de son charme vainqueur, l'amusante et fringante comédie a conquis le grand public, celui de *Cyrano* : tel est le pouvoir des jolis vers et des clairs couplets ! On sait que l'exquise pièce avait, du premier coup, rencontré une idéale interprétation. C'eût été une faute d'y rien changer, elle l'a donc gardée tout entière. Et de nouveau nous avons chaleureusement applaudi M. Armand Bour, un si original Cadet-Roussel,

1. DISTRIBUTION. — Cadet-Roussel, M. *Armand Bour*. — Aude, M. *Louis Bourny*. — Roussel aîné, M. *Bernard*. — Le père Roussel, M. *Edmond Bauer*. — Mathias, M. *Térof*. — Premier commis, M. *Thomann*. — Deuxième commis, M. *Edmond*. — Un jardinier, M. *Regnier*. — Un bourgeois, M. *Vautard*. — Un apprenti, M. *Jaubois*. — Delvaporine, Mlle *Mitzy-Dalti*. — La Maillard, Mme *Marcelle Julien*. — La mère Roussel, Mlle *Gina Barbieri*. — Mariette Roussel, Mlle *Bertile Leblanc*.

Mlle Mitzy-Dalti, une Delvaporine adorablement langoureuse et délicieusement rouée, et Mmes Marcelle Julien, Barbieri, etc., toutes et tous qui, primitivement, avaient contribué au succès.

Voici, maintenant, résumée dans le tableau suivant, l'année 1903 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Cyrano de Bergerac, pièce en vers......	5	»	51
Le Bossu, drame........................	5 a. 10 t.	5 janv.	48
La Tour de Nesle, drame...............	5 a. 9 t.	17 févr.	43
Le Courrier de Lyon, drame............	5 a. 6 t.	27 mars	14
La Bouquetière des Innocents, drame ..	5 a. 11 t.	21 avril	18
Madame la Maréchale, pièce............	5	7 mai	23
L'Hercule Farnèse, pièce...............	1	7 mai	23
Le Vieux Caporal, drame...............	5	6 juillet	25
L'Héritage de Jean Gommier, pièce....	5	30 juillet	52
**Gil Blas de Santillane*, pièce...........	5 a. 8 t.	26 nov.	15
**Cadet-Rousset*, comédie en vers.........	3	10 déc.	21
**Arrêt à Dijon*, comédie.................	1	11 déc.	23

THÉATRE DE LA GAITÉ

———

L'année 1903 verra la fin de la direction Debruyère, et l'avènement des frères Isola qui, préalablement agréés par la ville de Paris, prendront, au mois de mars, possession du théâtre, et inaugureront en octobre, dans une salle embellie et transformée, l'Opéra municipal de la Gaîté.

Notons, à la date du 12 février, une dernière reprise des *Cloches de Corneville*[1], avec Mme Simon-Girard, la créatrice de Serpolette, et Mlle Jeanne Petit, et le 22 avril, la première représentation à ce théâtre de *Giroflé-Girofla*, opéra-bouffe spectacle en trois actes et quatre tableaux, de Albert Vanloo et d'Eugène Leterrier, musique de M. Charles Lecocq[2]. — *Giroflé-Girofla* —

———

[1] Distribution. — Le marquis, M. *Dutilloy*. — Grenicheux, M. *Emile* ...s. — Gaspard, M. *Bartel*. — Le Bailli, M. *Dacheux*. — Le Tabel... M. *Théry*. — Cachalot, M. *Andrès*. — Grippardin, M. *Duclerc*. — ...rd, M. *Jaltier*. — Serpolette, Mme *Simon-Girard*. — Germaine, ... *Jeanne Petit*. — Gertrude, Mlle *Simone Rivière*. — Manette, ...*ril*. — Jeanne, Mlle *Dabadie*. — Suzanne, Mlle *Derval*. — Margue... Mlle *Carrel*. — Catherine, Mlle *Lecomte*.
... deuxième acte, *les Servantes*, divertissement.
... troisième acte, la *Cueillette des pommes*, ballet-pantomime, dansé ... Mlles Julia Duval, Briant, etc.

[2] Distribution. — Boléro, M. *Paul Fugère*. — Mourzouk, M. *Lucien* ... — Marasquin, M. *Émile Soums*. — Le chef des pirates, M. *José* ... — Le parrain, M. *Dacheux*. — L'oncle, M. *Duclerc*. — Le ...pteur, M. *Andrès*. — Le danseur, M. *Faber*. — Le notaire,

voilà qui ne nous rajeunit pas — fut, il y a vingt-neuf ans, le brillant début de la petite Granier, qui, quelques mois auparavant, sortait des chœurs pour remplacer un soir, au pied levé, dans la *Jolie Parfumeuse*, Mme Théo, un peu plus enrouée que de coutume... Ce ne fut point une mauvaise idée qu'ont eue MM. Isola d'inaugurer leur direction en reprenant la célèbre opérette. La partition, aussi pimpante que jadis, a été écoutée avec un plaisir très vif et très sincère. La pièce, qui n'avait peut-être pas besoin de cet agrandissement, est d'ailleurs fort bien montée. Comme Margot et Galigaï de la *Bouquetière des Innocents*, que la Porte Saint-Martin reprenait le même soir — c'est une série — Giroflé et Girofla ne sont, vous le savez, qu'une seule et même personne, Giroflé ayant l'intelligence de disparaître, chaque fois que c'est au tour de Girofla de se montrer. Les deux rôles étaient tenus avec une égale adresse par Mlle Jeanne Petit, conduisant avec beaucoup d'art une voix d'une incomparable pureté. MM. Paul Fugère, Lucien Noël et Soums, qui faisaient leur rentrée pour le grand plaisir d'un public qui les adore, étaient, comme bien vous pensez, accueillis par de frénétiques applaudissement. M. Paul Fugère se montrait un très amusant

---

M. *Geoffroy*. — Le garçon d'honneur, M. *Michaut*. — Giroflé-Girofla, Mlle *Jeanne Petit*. — Aurore, Mme *Marie Magnier*. — Pedro, Mlle *Bertha Sylvain*. — Paquita, Mlle *Simone Rivière*. — Guzman, Mlle *Marguerite Felias*. — La marraine, Mme *Léonie Richard*. — Fernand, Mlle *Johnson*. — Almanzor, Mlle *Devilliers*. — Pézès, Mlle *Raymonde Marggll*.

Au 2e acte, grand divertissement (Mlles Julia Duval et Briant).

Boléro, Lucien Noël, un terrifiant Mourzouck et Soums, un excellent Marasquin. Mme Marie Magnier est une comédienne de talent, ce que nous savions, et chante fort agréablement, ce que nous ignorions. — Bonne reprise, en attendant mieux...

2 OCTOBRE. — Ouverture de l'Opéra municipal de la Gaîté par la première représentation d'*Hérodiade*, opéra en quatre actes et sept tableaux de MM. Paul Milliet et Grémont, musique de M. Massenet[1]. — Un instant, *Hérodiade* fut sur le point de passer à la salle Favart, sur la scène de l'Opéra-Comique, que dirigeait Léon Carvalho, puis à l'Opéra, ou régnait Halanzier. Ce fut le théâtre de la Monnaie de Bruxelles qui recueillit l'œuvre injustement dédaignée, et donna, au mois de décembre 1881, la première représentation d'*Hérodiade*, interprétée par Mmes Marthe Duvivier, et Blanche Deschamps, MM. Vergnet, Manoury et Gresse. Bruxelles est presque un faubourg de Paris ; le « Tout Paris » des grandes premières fut, ce soir-là, à la Monnaie, et fit à la nouvelle œuvre un succès triomphal. Quelques années après, en 1884, *Hérodiade*, traduite en italien, fut jouée par Maurel dans la salle qui est aujourd'hui celle du Théâtre Sarah Bernhardt ; Mme Fidès-Devriès

1. DISTRIBUTION. — Hérode, M. *Renaud.* — Jean, M. *Jérôme.* — Phanuel, M. *Fournets.* — Vitellius, M. *Weber.* — Le grand prêtre, *M. Rudolph.* — Salomé, Mlle *Calvé.* — Hérodiade, Mlle *Lina Pacary.* — Une Babylonienne, Mlle *Margal.*

Le rôle de Salomé fut ensuite chanté, non seulement par Mme Litvinne — nous en parlerons plus loin — mais par Mlle Pacary et Mlle Duatyeff; celui d'Hérodiade était interprété par Mlle Hiriberry, et aussi par Mlle Margyl. MM. Duc, Ghasne, Zocchi, Le Riguer, Dangès, Lafont, Fontal, Chaillier, prenaient également part, chacun à leur tour, à l'interprétation de l'œuvre de M. Massenet.

chantait Salomé; Mlle Tremelli, le rôle d'Hérodiade; Jean de Reszké, jusque-là baryton, abordait, avec Jean, l'emploi de ténor, où il a, depuis lors, quelque peu réussi; son frère Edouard faisait Phanuel, et Maurel s'était attribué le personnage d'Hérode, où il se montrait, comme on peut le croire, admirable comédien. Depuis lors, presque vingt ans, *Hérodiade* avait fait le tour des grandes villes de province, sans être jamais jouée à Paris. Il appartenait au théâtre de Monte-Carlo qui, l'année précédente déjà, sur le désir du prince de Monaco, nous avait fait connaître le curieux *Jongleur de Notre-Dame* de Massenet, de nous rendre victorieusement la belle œuvre du maître. Il le fit, l'hiver dernier, dans les meilleures conditions : la très ingénieuse mise en scène en laquelle l'encadra, sur un espace si restreint, M. Raoul Gunsbourg, restera parmi les plus étonnantes choses qu'ait réalisées le malicieux adaptateur de la *Damnation de Faust*. Jérusalem, avec sa perspective en amphithéâtre et son dédale de petites rues praticables; le Temple, avec ses cérémonies rituelles, si vivantes, de la Pâque, furent de vraies merveilles. Et ce fut une joie d'entendre, sur le poème émouvant et simple de M. Paul Milliet, la mélodieuse musique de Massenet. Ah! la prenante partition qui, dans une allure tantôt dramatique et tantôt lyrique, abonde en pages d'une inspiration passionnée, et atteste, aujourd'hui comme autrefois, le talent fiévreux et nerveux, mais hardi et sûr, de celui qui devint plus tard l'auteur acclamé de *Werther* et de *Manon*. La belle Emma

Calvé, à la voix si naturellement pure et limpide, se montra, à Monte-Carlo, une Salomé incomparable d'élan et d'énergie; Mme Adiny personnifia superbement Hérodiade; M. Renaud, que nous regrettons de ne plus entendre à l'Opéra, nous donna, avec un très grand art de composition, un Hérode qui fut l'un des plus vifs attraits de cette soirée glorieuse. Elle avait son pendant à la Gaîté, où dans une salle toute pimpante, en sa nouvelle décoration bleu, blanc et or, les frères Isola — se haussant de la direction de deux de nos plus importants music-halls à celle d'un grand théâtre municipal — inauguraient très brillamment, avec la mélodieuse *Hérodiade*, une très intéressante saison d'opéra. Plus sûre d'elle que jamais, et aussi plus radieusement belle sous sa chevelure d'ébène et sous l'éblouissante robe d'or de la *Salomé* d'Henri Regnault, Mlle Calvé incarne le personnage en tout à fait grande artiste; sa voix délicieuse, son charne si personnel, ses transports de tendresse et de passion, ses accents tragiques ont fait d'elle la triomphatrice de l'œuvre applaudie. M. Renaud s'est montré, une fois de plus, impeccable chanteur, et vous pensez si l'on bissa d'acclamation l'air célèbre « Vision fugitive ». Sous les traits du prophète Jean, nous retrouvions le ténor Jerôme dont le généreux organe n'a rien perdu de son éclat d'autrefois, et sous ceux du sage Phanuel, réapparaissait M. Fournets, toujours plein d'onction et de dignité. Mettons également hors de pair M. Rudolph, un Grand Prêtre à la voix sonore, et souhaitons à Mlle Pacary un rôle

plus avantageux que celui d'Hérodiade, écrit trop bas pour elle. Ajoutons qu'en instituant le Théâtre lyrique de la Gaîté, MM. Isola ont fait magnifiquement les choses, donnant à la mise en scène le luxe des décors (Ronsin, Amable et Carpezat) et la richesse des costumes qu'il fallait ; au ballet, des danseuses (Mlles de Consoli, Julia Duval et Carozzi) que l'on a fort applaudies ; à l'orchestre de parfaits musiciens — n'a-t-on pas redemandé l'exquis prélude du troisième acte aux cuivres merveilleux ? — qui, sous la conduite d'un véritable maître, Alexandre Luigini, ne laissent dans l'ombre aucun détail, aucune nuance de l'œuvre de jeunesse de M. Massenet.

30 OCTOBRE. — Première représentation de la *Flamenca*, drame lyrique en quatre actes de MM. Henri Cain et Eugène Adenis, musique de M. Lucien Lambert[1]. — La Flamenca n'est autre qu'une Carmen de La Havane, s'éprenant, cette fois, non pas de don José, mais de Torrès, un beau sergent de l'armée espagnole, au moment, assez mal choisi, de la récente guerre de l'Indépendance, alors que les Cubains révoltés croient pouvoir compter sur son patriotisme pour les aider dans leurs noirs projets contre l'infâme oppresseur. En l'un des chefs du complot, Jackson, qu'il a vu sortir, la nuit, de la maison de Flamenca, Torrès croit deviner un rival. Jackson, de son

1. DISTRIBUTION. — Torrès, M. *Leprestre*. — Jackson, M. *Bouvet*. — Tampico, M. *Seurin*. — Truxillo, M. *Lacarenne*. — Mazaquil, M. *Ferral*. — Morelos, M. *Rudolph*. — Sandy, M. *Jousseaume*. — Un mulâtre, M. *Moraire*. — La Flamenca, Mme *Marie Thiéry*. — Piquita, Mme *Carré-Delorn*. — Rosalia, Mlle *Ruper*. — Léonor, Mlle *Lenepreu*.

côté, redoute une trahison de la part de Flamenca, éperdûment amoureuse de son soldat. Il faut que l'un des deux disparaisse... D'où un duel à l'américaine au Flamenco — music-hall de l'endroit — qui, entre les deux parties adverses, dégénère en véritable champ de bataille. Une première fois, la chanteuse a pu réussir à sauver son ami en le faisant arrêter. Mais une lettre de rendez-vous, volée par Jackson, attirera Torrès en un guet-apens où sa mort est résolue. C'est, hélas ! la pauvre Flamenca qui paiera pour lui et qui, victime de son dévouement, sera poignardée par le terrible Jackson. Telle est l'action mélodramatique, illustrée, comme en une image d'Epinal, par M. Lucien Lambert. Ne cherchez pas dans sa symphonie une peinture des caractères qu'il n'a point tentée. Et ne voyez là qu'une musique toujours habilement et joliment instrumentée, mais, à part quelques coins d'une mélodie charmante, si facilement écrite, sur des thèmes cubains ou espagnols, qu'après les soirées de la Féria, au temps de l'Exposition, elle ne saurait nous apporter aujourd'hui quelque chose de bien nouveau. La *Flamenca*, que les frères Isola nous présentaient avec tant de goût sur la vaste scène de la Gaîté — au tableau du Flamenco, on se serait cru à l'Olympia ! — avait dû plus modestement voir le jour, il y a quelques années, au petit théâtre lyrique de la Renaissance, où elle aurait eu pour interprète Mme Georgette Leblanc. Des mains de la superbe comédienne que vous connaissez, elle est passée dans celles de la mignonne Muguette que nous applaudissions na-

guère à l'Opéra-Comique : Mme Marie Thiéry, qui, très intelligente et très convaincue, toujours en scène et prête à s'y dépenser sans restriction, a joué et chanté sa petite Carmen avec beaucoup d'art. Puis, nous avons retrouvé, sous les traits du sergent Torrès, M. Leprestre, ténor sympathique, en dépit de quelques fâcheuses exagérations rapportées de province, et M. Bouvet, prêtant au rôle de Jackson sa belle aisance et sa grande autorité. La partition du *Spahi*, de M. Lucien Lambert, fut la première que conduisit à Paris M. Luigini, débarquant de Lyon. Souhaitons au jeune compositeur d'obtenir, en aussi peu de temps, la célébrité de son habituel chef d'orchestre, devenu aujourd'hui un véritable maître.

31 OCTOBRE. — Mme Félia Litvinne chantait pour la première fois, dans *Hérodiade*, le rôle de Salomé, que venait de si merveilleusement interpréter Mlle Emma Calvé. Mme Litvinne mettait au service de ce rôle, où Massenet a répandu à profusion les riches trésors de son inspiration mélodique, la voix que vous savez, du métal le plus pur et le plus solide, sonore, égale, puissante, et se prêtant sans effort aux inflexions les plus délicates et les plus subtiles du chant. N'était-ce pas un bonheur des plus rares pour un théâtre lyrique que de compter parmi ses pensionnaires trois artistes comme Mmes Calvé, Litvinne et M. Renaud qui, lui aussi, avait fait du personnage d'Hérode une création vraiment inoubliable ?

21 NOVEMBRE. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Juive*, opéra en cinq actes de Scribe,

musique d'Halévy [1]. — A notre époque de snobisme, il est de bon ton de faire la critique du passé, tant au point de vue de l'art que des mœurs et de la politique. La gent musicale est particulièrement injuste envers ses devanciers, et il est assez commun d'entendre railler ce qui fit la joie et l'orgueil de nos pères. Aussi, lorsque les frères Isola annoncèrent leur intention de monter la *Juive*, maints chroniqueurs parlèrent-ils avec mépris de cette œuvre qu'ils considéraient comme désuète et peu digne de notre monde de progrès. Le succès de ce soir fait pourtant honneur à l'éclectisme des deux vaillants directeurs. Lors de la création de la *Juive*, en 1835, tout le monde fit crédit aux invraisemblances du livret en faveur de son intérêt dramatique. Aujourd'hui que le théâtre vit surtout de réalités tangibles ou d'inventions puisées dans les légendes dont les personnages symbolisent des entités, l'affabulation de la *Juive* paraît un peu vieillotte par le caractère, sans qu'elle cesse toutefois d'intéresser le public, en lui prouvant qu'elle inspira supérieurement le compositeur. L'élève de Berton et de Chérubini, auteur d'un *De Profundis* en langue hébraïque, écrivit pour ses coreligionnaires des pages consacrées depuis dans les temples israélites. Admirablement doué pour l'écriture des

1. DISTRIBUTION. — Eléazar, M. *Duc*. — Le cardinal Brogni, M. *Vinche*. — Léopold, M. *E. Cazeneuve*. — Ruggiero, M. *Weber*. — Albert, M. *Rudolph*. — Le héraut, M. *Thirel*. — L'officier, M. *Labère*. — Rachel, Mme *F. Litvinne*. — Eudoxie, Mlle *L. Blot*.

Au 2e acte : « la Valse des buveurs », divertissement ; au 4e acte : ballet dansé par Mlles de Consoli, Julia Duval, Carozzi et tout le corps de ballet.

Le rôle d'Eléazar sera repris par M. Dutrey.

chœurs, il rencontrait pour la première fois, dans le poème de Scribe, l'occasion de manifester sa puissance, et c'est ce qui explique la grande place que tiennent, dans son œuvre vigoureuse, les masses vocales. La *Juive*, c'est indéniable, fut une des œuvres les plus belles de l'art lyrique français. Elle marque une grande époque de transition entre la pauvreté de l'orchestration du commencement du siècle et la richesse parfois exagérée de nos modes nouveaux. Ecrit dans un style superbe et plein d'élans dramatiques, cet opéra, qui fut l'un des triomphes de la Falcon et de Nourrit, est encore aujourd'hui très chaleureusement accueilli. Et c'est justice au point de vue de la valeur artistique de l'ouvrage, au point de vue rénovation admirablement entendue, comme au point de vue interprétation. Dans des décors qui consacrent le renom de MM. Moisson et Chaperon et mettent en vedette le nom de M. Brard, l'action se déroule magnifiquement servie par une luxueuse mise en scène et des costumes très soignés. M. Duc est un Eléazar très remarquable et qui porte vaillamment le poids d'un rôle considérable. Dans la cavatine du premier acte, dans la prière du second acte, dans la malédiction du troisième, dans le grand air du quatrième, « Rachel, quand du Seigneur », ainsi que dans la belle scène finale du cinquième acte, il a été tour à tour apôtre violent d'une religion opprimée, père affectueux, croyant sincère et victime inébranlable en sa foi jurée. Son organe sonore, gêné quelquefois en d'autres cas par la contrainte qu'imposent des mélodies langoureuses,

a pu librement donner sa mesure et l'a fait avec une grande connaissance des effets scéniques. Mme Félia Litvinne est une Rachel digne de ses plus fameuses devancières. De sa voix très belle, très pure, pliée à toutes les ressources d'un style impeccable, elle a détaillé la romance du deuxième acte en artiste accomplie. Dans son duo avec Léopold, elle a provoqué les marques du plus chaleureux enthousiasme, et en chaque endroit de l'ouvrage elle s'est montrée tragédienne admirable. M. Emile Cazeneuve a fait preuve de chaleur dans le rôle de Léopold. Sous les traits de la princesse Eudoxie, la jeune et jolie Mlle Blot a fait preuve de qualités remarquables. Les chœurs n'ont pas eu une seule défaillance. C'est à dessein que nous parlons en dernier de l'orchestre, conduit chaque jour à la victoire par son chef Luigini. Ce maître ne se repose point sur les lauriers cueillis au cours des batailles artistiques. Qu'il s'agisse d'œuvres classiques, d'œuvres de transition, d'œuvres modernes, il ne semble point qu'il existe pour lui des difficultés, tant il sait les vaincre sans effort apparent. On lui doit, ainsi qu'à ses instrumentistes, une bonne part de la réussite de la *Juive*.

24 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Messaline*, drame lyrique en quatre actes et cinq tableaux d'Armand Silvestre et M. Eugène Morand, musique de M. Isidore de Lara[1]. — Après *Héro-*

1. DISTRIBUTION. — Hélion, M. *Duc*.— Hares, M. *Renaud*. — Myrrhon, M. *Ghasne*. — Myrtille, Olympias, M. *Vinche*. — Gallus, M. *Weber*. — Un mime, M. *Stuart*. — L'édile, M. *Ferval*. — Un marchand d'eau, M. *Lavarenne*. — Un haleur de barque, M. *Rudolph*. — Un poète d'Attellanes, M. *Boutens*. — Un crocheteur italiote, M. *Mauraire*. —

diade — dont l'heureuse résurrection restera comme leur meilleur titre de gloire — après une tentative d'inédit, essayée avec la *Flamenca*, hélas! déjà oubliée, et la reprise au moins curieuse de l'antique *Juive*, les frères Isola terminaient leur saison d'opéra en montant luxeusement cette *Messaline*, que son immense succès sur toutes les grandes scènes de province devait naturellement nous amener à Paris. Le drame d'Armand Silvestre et M. Eugène Morand est une somptueuse évocation de la Rome impériale. Il met en scène l'épouse de l'empereur Claude. célèbre par ses débordements et son impudeur. Les autres personnages sont fictifs. L'action se joue entre Messaline et deux frères, le poète Harès et le gladiateur Hélion, liés tous deux par une tendre affection. L'Augusta a d'abord un caprice pour Harès, puis elle le rejette et se donne à Hélion. De ce double amour naît le conflit tragique, car le gladiateur ignore le nom de la femme qui s'est jetée dans ses bras, un soir, dans un bouge infâme de Suburre. Son frère Harès qui le sait, a juré de se venger de Messaline. Posté dans la loge impériale, au cirque, il se précipite sur elle pour l'assassiner. Mais déjà Hélion, ne reconnaissant pas le meurtrier, s'est élancé pour la défendre et a frappé à mort le frère qu'il aimait. Désespéré, il se jette, sans armes, en pâture aux lions du cirque... Sur ce poème mouvementé et tragique, qui rappelle à la

---

Le Leno, M. *Deloquis*. — Messaline, Mlle *Calré*. — Tyndaris, Mlle *L. Blot*. — La Citharède, Mlle *Lacarenne*. — Tsylla, Mlle *Ruper*. — Leuconoé, Mlle *Lenepreu*.

fois la *Tour de Nesle* et *Théodora*, M. Isidore de Lara a écrit une partition de belle envergure théâtrale, de fréquente inspiration mélodique et de coloris intense. Le texte poétique a été rendu par le musicien avec une rare justesse de déclamation et dans un lyrisme véritable. L'ouvrage tout entier est baigné d'une atmosphère voluptueuse, sanguinaire et fatale, d'un effet parfois très saisissant. A ce point de vue, les troisième et quatrième actes sont remarquables d'envolée et de pathétique. Parmi les pages les plus applaudies, nous citerons la chanson d'Harès, au premier acte, et le beau duo qui la suit ; au second acte, l'air d'Harès ; au troisième, la chanson des femmes, d'une jolie couleur, et le grand duo d'Hélion et de Messaline ; puis, au quatrième, la prière d'Hélion et la scène finale d'une évidente puissance d'émotion. Hier encore, la Salomé mystique de Massenet, Mlle Emma Calvé, plus en voix que jamais, admirable d'attitudes, de jeu et d'expression vocale, nous a donné, cette fois — contraste des plus curieux ! — la complète illusion du personnage de Messaline ; la fureur de l'amoureuse déchaînée en quête de baisers sincères et victorieux ; la majesté de l'impératrice romaine ; les séductions de la femme ; le sentiment de la tendresse comme celui des passions mauvaises, toute la gamme enfin, se trouvent là, appuyés par une beauté de visage et de pose, un jeu de physionomie souple et éloquent, le geste toujours vrai et un art absolument remarquable dans la déclamation et dans le chant. Mais ce qu'on ne s'explique guère, c'est le « coup de fou-

dre » de l'Augusta pour M. Duc, sous le maillot d'un énorme lutteur forain. Dieux immortels! qu'il est donc vilain! Et quelle faute de goût de le préférer à son jeune frère Harès, dont le rôle a été composé et interprété par M. Renaud avec l'infaillibilité de talent que vous lui connaissez! M. Ghasne s'est tiré avec désinvolture de l'épisode de Myrrhon, et c'est d'une voix bien timbrée qu'il a enlevé la chanson : « Viens aimer », déjà si populaire que tout le monde la fredonnait dans les couloirs de la Gaîté. Signalons encore Mlle Blot, tout à fait charmante en Tyndaris, et n'oublions point l'orchestre, qui, comme toujours, sous l'habile direction de M. Luigini a été de tout premier ordre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Chien du Régiment, opéra-comique..	4	»	50
Les Cloches de Corneville, opéra-comiq..	3 a. 4 t	12 févr.	77
**Giroflé-Girofla*, opéra-bouffe............	3 a. 4 t.	21 févr.	59
**Hérodiade*, opéra........................	4 a. 7 t.	21 octob.	42
**La Flamenca*, drame lyrique...........	4	30 octob.	8
La Juive, opéra..........................	5	21 nov.	19
**Messaline*, drame lyrique..............	4 a. 5 t.	24 déc.	6

THÉATRE DU CHATELET

Une seule pièce nouvelle, *l'Oncle d'Amérique*, de MM. Victor de Cottens et Darlay, et trois reprises constituent le bilan de l'année 1903. La première de ces reprises est, à la date du 13 mars, celle des *Pirates de la Savane*, pièce en cinq actes et huit tableaux d'Anicet Bourgeois et M. Ferdinand Dugué [1]. — Spectacle de famille, aussi inoffensif que celui des mimodrames du Nouveau-Cirque. L'amour se glisserait difficilement entre ces arquebusades et ces scènes d'équitation. Il n'y est question ni de mariages, ni d'aventures galantes, et l'esprit de tous y est si occupé d'autre chose que cette lacune ne préoccupe personne. Dame ! quand on se bat !... Le pont jeté sur un torrent en papier bleu doré, la fleur léthargique, le boa constrictor, en dépit de sa ficelle un peu grosse, l'attaque à la Halte du Cèdre-Rouge, le duel à l'américaine sont des épisodes qu'on n'ou-

---

1. Distribution. — Pivoine, M. *Pougaud*. — Andrès, M. *Daragon*. — Ribeiro, M. *Zeller*. — Jonathan, M. *Delorme*. — Bérard, M. *Teste*. — Jules, M. *Vandenne*. — Juanez, M. *J. Renez*. — Vargaz, M. *Bressont*. — Miguel, M. *Robert*. — Ramon, M. *Blondeau*. — Piquito, M. *Marguery*. — Léo, Mlle *Rita del Erido*. — Hélène Moralès, Mlle *Marchetti*. — Manuelita, Mlle *Medeau*. — Une émigrante, Mlle *Jane Caro*. — Eva, *petite Blanche Rubert*.

blie pas plus qu'un roman de Gustave Aymard ou de Mayne-Read. Si donc le drame d'Anicet Bourgeois et de l'honorable M. Ferdinand Dugué — devenu, depuis la mort d'Ernest Legouvé, le doyen de la Société des auteurs dramatiques — n'est pas une nouveauté, c'est du moins une reprise autorisée (autant qu'une reprise peut être autorisée) par le plus grand succès qu'il a toujours obtenu, et à en juger par la satisfaction que le public a montrée ce soir, la vogue des *Pirates de la Savane* n'est pas encore près de finir. Elle se justifie, d'ailleurs, par les qualités essentielles du genre et le mouvement de l'action qui brûle, ou « devrait brûler » les planches, surtout dans les derniers tableaux, ensuite par le pittoresque de ses décors plus ou moins « déjà vus », l'exactitude des costumes mexicains, le zèle de la troupe, un peu obscure, du théâtre du Châtelet, enfin par l'attraction, si toutefois c'en est toujours une, de la jeune artiste chargée d'un rôle important, quoique muet. La pantomime de Mlle Rita del Erido (où est-tu, admirable Menken ?) nous a reporté au beau temps de ce genre un peu oublié, et qui, pour être intelligible, a besoin d'être complété par l'intervention de quelque trucheman venant dire, comme dans les *Pirates de la Savane* : « Ah ! je lis dans les yeux de Léo ce qu'il vient annoncer : c'est qu'il a mis en réserve de la poudre et des balles ». Mlle Rita del Erido a donc été attachée sur la bonne bête de cheval, chargée de la monter du plancher aux frises. Mais que n'est-elle redescendue (ainsi que le faisait Adah Menken, la

élèbre amie d'Alexandre Dumas) elle et le cheval roquant son morceau de sucre, pour recevoir le ›ouquet traditionnel?... M. Daragon donne à son ôle de terre-neuve mexicain, proche cousin de)'Artagnan, toute la conviction dont est capable e récent Corcoran; M. Zeller joue de son mieux a fameuse scène de la liqueur exhilarante, où riomphait jadis un bien modeste acteur appelé ,atouche; Pougaud a toujours beaucoup d'action ur son fidèle public du Châtelet, et... l'on a bissé : cake-walk : que pouvait-on demander de plus?

Le 15 mai, on reprenait *Robert Macaire*. Ce rame légendaire qui ne comptait pas moins de uatre collaborateurs, Benjamin Antier, Saint-mand, Frédérick Lemaître et Paulyante, en ›mpte aujourd'hui six, Philippe Gille et Busnach ,ant remanié l'œuvre de leurs prédécesseurs. signaler même un septième collaborateur, . Marius Baggers, qui a ajouté à la pièce une usique nouvelle. *Robert Macaire* est resté amu-ınt, immoralement amusant en bien des endroits. n sait l'effet de scandale que produisit la pièce y a cinquante ans. Nous sommes blasés aujour-'hui sur les bandits loustics et les crimes bouffes; obert Macaire a fait école, et ses élèves ne se ›mptent plus. Mais alors, c'était pour la première ›is que la philosophie du vice s'étalait sur la scène ,ec ce cynisme. Le bagne plaisantait, l'assassinat .isait des calembours. Le « traître », jusque-là ›ué aux tirades ronflantes et aux remords caver-ɜux, pirouettait sur sa savate éculée comme sur n talon rouge de marquis. Il bafouait la paternité,

jonglait avec le vol, plaisantait avec le meurtre, narguait et bâtonnait la Justice, comme fait le commissaire de Polichinelle sur le théâtre de Guignol. C'est un *Robert Macaire*, agrémenté de ballets — il y en a jusqu'à trois — que nous donne le Châtelet. Ils ont eu du succès, sans doute, moins grand pourtant que celui de la scène dans la salle, où Bertrand, les gendarmes à ses trousses, prend le temps d'offrir des bouquets aux jolies spectatrices, avant d'enfourcher allégrement le rebord du balcon et de tomber comme une bombe dans l'orchestre, où il s'empare du bâton de M. Baggers. Impossible de mettre au rôle plus de vie, plus de gaîté, plus d'entrain, plus de souplesse et d'agilité que n'en met M. Pougaud. Et, pour être un peu plus lourd, M. Daragon fait, quand même, un superbe Robert Macaire, au geste plein d'ampleur, avec, pour lui donner la réplique, une ironique et charmante Eloa, en la personne de Mlle Yrven.

11 JUIN. — Gala de charité de la Maison du Soldat, avec Mlle Regina Pinkert et M. Riddez, de l'Opéra, dans le duo de *Rigoletto*; M. Mounet-Sully, dans la *Grève des Forgerons ;* la *Fille du Régiment*, interprétée par Mmes Tiphaine, Pierron et Perret, MM. Carbonne, Vieuille et Gourdon; *Monsieur Tranquille*, joué par MM. André Dubosc, Martel et Saidreau ; les sœurs Mante dans le Cake-Walk. Mlle Renée du Minil disait l'*Ode au Drapeau*. MM. Louis Diémer et Ferté exécutaient le scherzo de Saint-Saëns pour deux pianos.

Le théâtre avait fermé le 15 juin par une dernière représentation de *Robert Macaire*. Il rouvrait, le 12 août, avec *Michel Strogoff*[1].

20 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Oncle d'Amérique*, pièce à grand spectacle en quatre actes et vingt-deux tableaux de MM. Victor de Cottens et Victor Darlay, musique nouvelle et arrangée de M. Marius Baggers[2]. — La pièce tient tout à la fois du vaudeville et de la féerie avec, en plus, par endroits, des scènes de bonne comédie. A vrai dire, nous nous trouvons en face d'un *Tour du Monde* d'un nouveau genre. Poursuites interminables entre personnages intéressés à une énorme succession, incidents de toutes sortes, amourettes, tableaux prodigieux, mœurs locales qui vont de la peinture de la jeune Amérique à celle des milieux hollandais, tyroliens, vénitiens, internationaux, tout un mélange scintil-

1. DISTRIBUTION. — Jollivet, M. *Pougaud.* — Michel Strogoff, M. *Jean Daragon.* — Ivan Ogareff, M. *Zeller.* — Blount, M. *Delorme.* — Le télégraphiste, M. *Vandenne.* — Le grand-duc, M. *J. Renez.* — L'émir Féofar, M. *Blondeau.* — Le maître de poste, M. *Maire.* — Wassili Fédor, M. *Bressont.*— Le capitaine tartare, M. *Marguery.* — Le sergent tartare, M. *Sablier.* — Un bohémien, M. *Houssaye.* — Marfa Strogoff, Mlle *Louise Prévor.* — Sangarre, Mlle *Marchetti.* — Nadia Fédor, Mlle *Médeau.*

L'assemblée générale des actionnaires du Châtelet ayant accepté la démission de M. Judic, M. Fontanes demeurait seul directeur du théâtre.

2. DISTRIBUTION. — Boniface, M. *Paul Fugère.* — Bob, M. *Pougaud.* — César, M. *Francès.* — Blackson, M. *M. Mock.* — Brigadier de gendarmerie, M. *Vandenne.* — Harris, M. *Bardès.* — James, M. *Maire.* — Van der Poot, M. *Warpont.*— Capitaine de gendarmerie, M. *J. Renez.* — Robert, M. *Valentin.* — L'intendant, M. *Houssaye.* — Furst, M. *Sablier.* — Tom Pratt, M. *Courbois.* — Lucrèce, Mme *Renée Bussy.* Maud, Mlle *J. Crisafulli.* — Lucy, Mlle *Angèle Gril.* -- Gudule, Mlle *De Beaumont.* — Louison, Mlle *Mignon Marcy.*

Ballets et divertissements réglés par Mme Stichel et dansés par Mmes Lucie Maire, Vilain et les « Ping Pons ».

lant fait pour le régal des yeux plus que pour le contentement des oreilles. En l'espèce, il s'agit d'un nommé Harris qui a découvert le testament d'un Français exilé, Duchemin, et s'adresse à Blackson, tuteur d'une jeune orpheline à titre de fiancé possible. Mais Blackson, trouvant que cinq cents millions sont bons à prendre, arrête que son propre fils, James, épousera Maud, la riche héritière. Or, Harris épouserait aussi bien volontiers, je l'ai dit. Ceci établi, la lutte entre les deux se corse d'ingéniosités particulières, à chacun personnelles, et l'on voit entrer dans l'action Boniface, le pion de la maison d'éducation où Maud fut élevée, César, le chef d'institution dont la fille Lucy passe pour Maud, grâce à des subterfuges qui font de la pièce un imbroglio peu facile à narrer. De la Banque Blackson aux salons de l'hôtel Transcontinental où se dénoue l'action, nous passons par vingt-trois tableaux dont l'ensemble représente tout ce que l'on peut imaginer de luxueux. En tant que pièce, MM. Cottens et Darlay ont accumulé, en les rajeunissant un peu, toutes les cocasseries vaudevillesques si chères au public du Châtelet, toutes les folies d'une gaîté un peu grosse, toutes les ficelles tirées du fond du Palais-Royal et des anciennes féeries de la Porte-Saint-Martin. Mais il faut dire que tout amuse en raison de la valeur de l'interprétation. M. Fugère est un pion dont le caractère est plein d'ahurissement bonhomme; M. Pougaud, en domestique parisien capable de mille transformations, est tout à fait réjouissant; M. Francès dépense, sous les traits de César, chef

d'institution, un trésor de talent qui pourrait se manifester plus hautement dans la vraie comédie; M. Barbès est un Harris d'un yankisme un peu exhubérant, mais très admissible en la circonstance ; M. Vandenne est un brigadier de gendarmerie tyrolien on ne peut plus amusant; Robert, l'amoureux, est un timide intéressant et le jeune James Blakson, trouve en M. Maire, un interprète distingué. Mlle Crisafulli, dans le rôle de Maud, a fait valoir des qualités de fine comédienne, doublées d'un grand charme naturel; Mlle Gril est une délicieuse Lucy; Mme Renée Bussy, une vieille fille réalisant sous les traits de Lucrèce César, une admirable caricature des personnes mûres lancées dans les aventures amoureuses et Mlle de Beaumont est une Gudule typique. Il faudrait décrire chacun des tableaux pour donner une idée complète de la richesse des costumes, de la fantaisie des trouvailles, du luxe inouï de la mise en scène. Je citerai tout particulièrement la plage de Brighton, la fête du patinage, la neige, le bal des oies et des dindons, une rue de Venise, la place Saint-Marc, le cortège du roi Carnaval et l'hôtel Transcontinental. La maîtresse de ballet, Mme Stichel, qui n'est au Châtelet que depuis quelque mois, a formé un corps de ballet de tout premier ordre, et c'est merveille de voir évoluer les Pings Pongs, danseuses anglaises d'une originalité si caractéristique, les Gommeux, les Hollandaises, les Napolitaines, les Pierrettes, les Bébés anglais. A citer aussi la troupe des Stott, clowns excentriques qui font du tableau de la gendarmerie une chose iné-

narrable. MM. Amable, Jambon et Bailly ont dépensé dans leurs décors un talent supérieur ; les costumiers ont obtenu tout ce que le mariage des couleurs peut fournir de plus étincelant et de plus délicat. Enfin, M. Baggers s'est donné beaucoup de peine pour déranger en les arrangeant maints airs populaires que peut-être il eût été plus convenable de conserver dans leur état normal. Somme toute, gros succès mérité par la joie que *l'Oncle d'Amérique* fournira à toute la jeunesse friande des aventures imprévues, de la lumière des ors, de la drôlerie des personnages, c'est-à-dire de tout ce qui éclate en rires, en rayonnements, en grâce pimpante et en peintures grandioses. Nous retrouverons la pièce triomphante sur l'affiche de 1904. Voici, résumée par le tableau suivant, l'année 1903 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Aventures du capitaine Corcoran, p.	4 a. 21 t.	»	83
Les Pirates de la Savane, pièce........	5 a. 8 t.	13 mars	71
Robert Macaire, drame burlesque.......	5 a. 7 t.	15 mai	38
Michel Strogoff, drame	5 a. 16 t.	12 août	102
**L'Oncle d'Amérique*, pièce.............	4 a. 22 t.	20 nov.	47

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

Quatre pièces nouvelles : *Les Dernières cartouches*, de MM. Jules Mary et Emile Rochard; *Le Roman de Françoise*, de M. Louis Leloir; *Le Ruban rouge*, de M. Pierre Sales; *la Citoyenne Cotillon*, de MM. Esnest Daudet et Henri Cain, constitueront, avec les reprises de *Latude*, des *Deux Orphelines* et des *Deux Gosses*, le répertoire de l'Ambigu pendant l'année 1903, plus laborieuse que véritablement heureuse...

14 JANVIER. — Première représentation des *Dernières cartouches*, pièce en cinq actes et dix tableaux de MM. Jules Mary et Emile Rochard[1]. — Ce titre des *Dernières cartouches* pourrait vous faire croire à une pièce militaire : il n'en

---

1. DISTRIBUTION. — De Lanthenay, M. *Laroche*. — Gervais, M. *Etièvant*. — Me Blanchet, M. *Courtès*. — Tourland, M. *J. Renot*. — Jarlot, M. *Villa*. — Buscout, M. *Moret*. — Président des assises, M. *Castelli*. — Becker, M. *Liézer*. — Beaumont, M. *Daurais*. — Commandant Lambert, M. *Paul Ginesty*. — L'avocat, M. *J. François*. — Lissignolo, M. *Jacques*. — Capitaine Aubert, M. *Rousselot*. — Le bourgmestre, M. *Picard*. — Sergent Poittevin, M. *Vallot*. — M. Lionel, M. *Bernier*. — Un gendarme allemand, M. *Morel*. — Chef du jury, M. *Bertaud*. — Premier paysan, M. *Max*. — Bourgerie, M. *Sylvain*. — Deuxième paysan, M. *Livry*. — Berthe, Mme *Archainbaud*. — Marcelle, Mlle *Jeanne Bernou*. — Marie-Jeanne, Mme *Blanche Méry*. — Louise, Mlle *M. Grandjean*. — Mère Beaumont, Mlle *Marie-Georges*. — Catherine, Mlle *Bergeys*. — Céleste, Mlle *Muller*. — Une femme, Mlle *Lange*.

est rien. Un seul tableau — un seul! — où M. Emile Rochard a mis en scène — avec amour, j'en réponds — la célèbre toile d'Alphonse de Neuville, est fait pour remuer la fibre patriotique de l'auditoire et y réussit merveilleusement. Le reste ne sort pas du moule ordinaire : c'est du Jules Mary courant. Au surplus, voici l'intrigue en quelques mots — en quelques mots seulement, n'ayez pas peur! D'une faute de jeunesse, Berthe Tourland a eu une fille que le père a fait disparaître pour sauver l'honneur du nom et qu'il ne rendra à sa mère que le jour où elle aura trouvé un mari consentant à lui pardonner cette fredaine passée. Ce mari, le voici en la personne du comte de Lanthenay, dont la toquade romanesque est de se faire passer pour pauvre, alors qu'il est douze fois millionnaire. Berthe croit alors à un mariage intéressé de sa part et lui joue la scène du *Maître de forges*. Elle n'a déjà plus de mari. Aura-t-elle du moins sa fille ? Pas même, car lorsque le père Tourland va lui dire où il l'a cachée, le voilà succombant à une attaque d'apoplexie, entre les mains d'un commis qui possède toute sa confiance — le doux Gervais — et qui est bien, sous ses allures hypocrites, la plus fière canaille qu'aient jamais portée les planches de l'Ambigu, où déjà se sont épanouies tant de figures de traîtres. Le misérable vient de découvrir le nom du village de la Pologne allemande où est élevée la jeune Marcelle, et il y envoie, moyennant finances, un odieux coquin chargé de l'assassiner. Pourquoi ? Pour le plaisir, et pour satisfaire je ne

s quelle haine de famille, ne m'en demandez s davantage... Mais, par providence, — cette nne providence qui, dans les mélodrames, a ıjours protégé les vertueuses héroïnes, — Marle, qui aurait dû vingt fois se noyer dans les ux de la Warthe, y est miraculeusement repêée par un brave jeune homme fuyant les Prusns au début de la guerre franco-allemande, et nduite par lui aux environs de Sedan, à Bazeilles ; ›ù les *Dernières cartouches*... Comment le mte de Lanthenay est-il accusé du meurtre de jeune Marcelle — alors qu'il était allé pour la ercher et la rendre à sa femme — et comment t-il arrêté comme étant l'assassin de la bonne ıte Marie-Jeanne, qui avait légué ses écus à la tite Marcelle : tout ça, c'est l'œuvre machiavéue du doux Gervais, dont la traîtrise ne se couvrira qu'à l'ultime scène de la cour d'assises, le comte innocent sera enfin réhabilité et le vrai ıpable livré aux gendarmes. Vous voyez, sans 'il soit nécessaire d'y insister, le peu d'imprévu de nouveauté que nous offre ce mélo... Nous ›ns dit le poignant effet des *Dernières car-ıches*, auxquelles la mise en scène a prêté une 'e intensité de vie. Ajoutons que MM. Holacher Grisier ont présenté en de pittoresques décors uvrage qu'ils ont distribué à souhait. C'est Laroche, au jeu sobre et convaincu sous les ıits du comte de Lanthenay ; M. Étiévant (le ux Gervais), un traître distingué, cauteleux et ıelleux, qui certes n'a rien de banal ; l'excellent ›urtès, dont la fine bonhomie prend toujours le

public; M. Villa, de gaieté communicative en son rôle de traditionnel loustic; M. Paul Ginesty (ne pas lire Ginisty), le très émouvant commandant Lambert dont la bravoure impose le respect aux Bavarois vainqueurs; M. Castelli, très digne président des assises; c'est enfin Mme Archainbaud, rendant avec une belle vérité les angoisses de la mère à la recherche de son enfant; Mlle Bernou, de simplicité charmante sous le travesti de Marcelle; Mme Blanche Méry, très adroite et très sympathique en Marie-Jeanne. — La cinquantième des *Dernières cartouches* aura lieu le 25 février[1].

1er AVRIL. — Première représentation du *Roman de Françoise*, drame en deux parties et sept tableaux, de M. Louis Leloir[2]. — Tous nos excellents sociétaires se laisseront donc tenter?... Après M. Georges Berr, qui a si brillamment réussi

---

1. — La veille on avait enterré le brave Courtès, dont le rôle de Me Blanchet avait été la dernière création.

Plus de huit cents personnes, amis, artistes, auteurs et directeurs (parmi ceux-ci MM. Jules Claretie et Albert Carré), avaient tenu à accompagner le corps de l'excellent homme. L'Association des artistes dramatiques, l'Ambigu, le personnel de l'Ambigu, la Porte-Saint-Martin, les Variétés, les Nouveautés, la Société des auteurs avaient envoyé des couronnes que reliaient, sur le char mortuaire, plusieurs gerbes de fleurs apportées par des amis. Un discours retraçant la carrière et les qualités de cœur et d'esprit de Courtès était prononcé par M. Leloir, en sa qualité de vice-président de l'Association des artistes.

2. DISTRIBUTION. — Pierre Joubert, M. *Laroche*. — Lormiani, M. *Etiévant*. — Colonel Pierron, M. *J. Renot*. — Pluche, M. *Villa*. — Docteur Leroux, M. *Ginesty*. — Grivel, M. *Daurais*. — Binard, M. *Morel*. — Chanteraine, M. *Liezer*. — Poulot, M. *Favey*. — Duboisseau, M. *Berney*. — Dubreuil, M. *Dessoudeix*. — Forestier, M. *Bernier*. — Courtois, M. *Vallot*. — Renaudin, M. *Picard*. — Luwosky, M. *Dancourt*. — Forestier, M. *Bernier*. — Françoise, Mlle *Dux*. — Henriette, Mlle *Lemel*. — Mme Vidal, Mme *Bl. Méry*. — Nina, Mlle *Lili Charton*. — Léocadie, Mlle *Grandjean*. — Auguste, Mlle *Jane Dixel*. — Mme Perrot, Mlle *Marie-Georges*. — Mme Dandin, Mlle *Didier*. — Mirette, Mlle *Trousseau*. — Irma, Mlle *Cerda*. — Amélie, Mlle *Muller*. — Adèle, Mlle *Lange*.

ıu théâtre, après M. Maurice de Féraudy, qui s'y ssaie avec quelque grâce, voici maintenant M. Louis eloir qui, suivant, lui aussi, l'exemple donné de aut par Molière, se fait auteur et nous donne un rand drame en sept tableaux, très chaleureuse-nent applaudi ce soir de première, et semblant je dis : semblant) destiné à obtenir un long suc-ès devant l'habituel public de l'Ambigu. C'est en 870, pendant le siège de Paris. Grièvement blessé ı combat du Bourget, le capitaine Pierre Joubert été soigné, dans une gargote, par une jeune rlésienne dont il s'est épris au point d'en faire femme. Fâcheuse idée, vraiment! Cette Fran-ıise, absolument indigne d'un tel honneur, devien-a le fléau de toute son existence. Pour elle, tout abord, il n'hésitera pas à quitter l'armée qu'il mait. Puis il vendra le petit domaine de ses res, où il s'était retiré, dans le but de vivre odestement de ses rentes, entre sa femme et sa le. Enfin, sous prétexte de satisfaire les goûts Françoise, qui se croit de la voix et du talent, s'improvisera directeur d'un « beuglant » à Saint-ienne. L'établissement fait les plus mauvaises faires. Françoise, redoutant la misère, se laisse lever, emmenant avec elle sa petite fille. Et c'est soir du spectacle, au moment même où elle doit ıraître en scène, que l'infortuné mari apprend ıe sa femme est partie. Le pauvre homme en vient fou... Seize ans après. Un coin du champ courses d'Auteuil, où passent les grandes cottes, Françoise, entre autres, au bras de son squeux amant Lormiani... Un pauvre vieux vend

des crayons sur la pelouse : c'est Pierre Joubert sorti, miséreux, de la maison d'aliénés où il a été enfermé pendant quatorze ans. Heureux dans son malheur, il est reconnu par un inspecteur de la Sûreté qui fut autrefois son ordonnance. Pluche — c'est le nom du policier — lui donne les adresses de maisons où il pourrait trouver de l'ouvrage. Il se présente, en conséquence, chez Mlle Henriette, une jeune modiste qui a besoin d'un homme de peine. La jeune modiste n'est autre que sa fille : vous pressentez la scène !... Henriette installe son cher père à Saint-Mandé, dans une petite maison, où vient justement se faire pincer par les agents l'horrible Françoise, accusée d'avoir, de complicité avec Lormiani, tué un homme, pour le voler. Joubert s'offre alors la satisfaction d'abattre, d'un coup de revolver, celle qui lui fit tant de mal, et qui, même, n'a pas craint de prostituer sa fille — heureusement assez honnête pour se réhabiliter par le travail et la bonne conduite. Aussi, Henriette épouse-t-elle le jeune médecin qu'elle aime — et qui l'aime... et le public, qui a vu châtier les criminels et récompenser les gens vertueux, s'en va-t-il content, très content... Il y a du mouvement, de l'intérêt, du pittoresque, du comique et du pathétique et, ma foi, tout autant de vérité que d'invraisemblance en ces sept tableaux, très soigneusement mis en scène. L'interprétation est de nature à satisfaire un auteur aussi exigeant que doit l'être M. Leloir, maître en son art. M. Laroche est un très noble et très vivant Pierre Joubert; M. Etiévant, un élégant et troublant Lormiani.

[. Villa a su mettre, dans Pluche, une verve et ne adresse du meilleur aloi. Mlle Dux, qui nous evient de Russie, où elle était fort aimée, mais ui n'y retournera certes pas, porte en actrice de alent sûr et d'expérience incontestable, le rôle de 'rançoise, ingrat et difficile. Mlle Marguerite Leset, déjà remarquée dans la Mayeux du *Juif Errant*, a le don précieux de l'émotion ; la douce [enriette a fait pleurer toute la salle. Au tableau u Beuglant, on a justement applaudi Mlle Charton, arodiant très plaisamment une vieille chanson de afé-concert :

Et pendant ce temps-là
Je tournais la manivelle...

Et l'on a fait fête à M. Moret, un amusant tourourou d'autrefois. Aujourd'hui, nous avons Polin : est tout de même un peu plus spirituel... Le succès du *Roman de Françoise* ne tenant pas ce qu'il romettait, on reprenait, dès le 21 avril, les *Derières Cartouches*, dont c'était, ce soir-là, la 103e eprésentation...

1er MAI. — Première représentation du *Ruban ouge*, drame en deux parties et six tableaux, de [. Pierre Sales [1]. — La pièce que, pour ses dé-

1. DISTRIBUTION. — Michel Cautelon, M. *Decori*. — Lionel de Lucigny, · *Laroche*. — Pierre Cautelon, M. *Etiévant*. — Docteur Legrain, M. *J. enot*. — Georges de Lodi, M. *Daurais*. — Lecomte, M. *Liézer*. — hatelain, M. *Bertaud*. — Bernier, M. *Picard*. — Brisset, M. *Vallot*. — londel, M. *Dessondeix*. — Germain, M. *Bernier*. — Tante Maréchale, [me *Marthold*. — Paulette, Mlle *Laure Mouret*. — Solange, Mlle *Maruerite Lemel*. — Zizi, Mlle *Virginie Rolland*. — Pampou, Mlle *Jane ys*. — Nanine, Mlle *M. Granjean*. — Mme Lemoine, Mlle *Trousseau*. — 'etite Solange, *Petite Renez*.

buts au théâtre, nous donne M. Pierre Sales, le romancier populaire bien connu, a cela de tout à fait particulier que vous n'y trouverez ni crime, ni vol, ni assassinat, ni suicide, ni empoisonnement, ni noyade, ni coups de poignard, ni coups de couteau, ni coups de revolver, ni traître, ni erreur judiciaire, ni rapt d'enfant, ni captation d'héritage, ni rien de ce qui constitue, depuis de longues années, la poétique habituelle de l'endroit. Cela empêchera-t-il le bon public, qui a, dit-on, la larme et le rire faciles, de s'intéresser aux malheurs de M. de Lucigny qui, trompé par sa femme et ruiné par son beau-père, a juré de se réhabiliter et de vivre pour sa fille qu'il adore? Ce qui avait surtout affligé notre honnête homme, c'était d'avoir, comme failli, perdu le droit de porter le ruban rouge, conquis sur un des champs de bataille de l'année terrible, au moment où il était officier de marine. Et, telle est sa persévérance, qu'aidé d'excellents amis, il réussit à payer tous ses créanciers et à refaire sa fortune. Il ne lui reste plus qu'à marier sa fille selon son cœur et qu'à pardonner à sa femme; il le fera, n'en doutez pas, et méritera de rattacher à sa boutonnière — combien n'en ont pas fait autant que lui? — le bout de ruban que la loi lui avait interdit de porter. M. Laroche met à sa noble tâche toute la conviction nécessaire. M. Decori rend avec une verve délicieuse un rôle de bohême sympathique que — je le parierais volontiers — il s'est fait lui-même, tant il est fait à la mesure de son talent plein de rondeur, comme sa personne. A M. Renot il a suffi de quelques répli-

ques, dans le personnage épisodique d'un docteur bon comme le bon pain, pour s'apercevoir qu'il avait, plus que jamais, l'oreille des habitués de l'Ambigu. Citons encore Mlle Lemel, pour sa sensibilité, et Mme Marthold, pour sa bonhomie, en un rôle de « Madame la Maréchale » qui ne dit pas de gros mots : M. Decori s'en est réservé le monopole... Avant la fin du mois — le 28 mai — on reprenait les *Deux Orphelines*...

23 JUIN. — Reprise de *Latude ou 35 ans de captivité*, drame en cinq actes et six tableaux de Pixérécourt et Anicet Bourgeois [1]. — Place aux jeunes ! L'Ambigu ne nous fera grâce d'aucun. Après cela, peut-être vise-t-il seulement à être le Théâtre-Français du peuple, et à lui offrir, à tour de rôle, les chefs-d'œuvre de ses auteurs classiques. Après Pixérécourt viendront sans doute Victor Ducange, Dinaux et Bouchardy. Vous n'exigerez pas, je suppose, que je vous raconte par le menu l'histoire de Latude? Vous savez comment l'ambition poussa ce malheureux officier à se faire connaître de Mme de Pompadour par un stratagème qui en eût valu d'autres s'il avait réussi. La « machine infernale » n'était qu'un jouet. Le

1. DISTRIBUTION. — Latude, M. *Laroche*. — Dalègre, M. *Etiévant*. — M. de Malesherbes, M. *J. Renot*. — Thomas, M. *Villa*. — Saint-Marc, M. *Liézer*. — Saint-Luc, M. *Daurais*. — M. Lenoir, M. *Holden*. — Le docteur Quesnay, M. *Picard*. — Peters, M *Vallot*. — Le lieutenant de police, M. *Dessoudeix*. — Daragon, M. *Bernier*. — Courbillon, M. *Bertaud*. — Stroff, M. *Sylvain*. — François, M. *Baye*. — Un courrier, M. *Lallemand*. — Schouten, M. *Roger*. — Un prisonnier, M. *Mottet*. — Un guichetier, M. *Louis*. — Jérôme, M. *Daumouche*. — Henriette Legros, Mme *Lévi-Leclerc*. — Marquise de Pompadour, Mlle *Mouret*. — Catherine, Mlle *Eva Linay*. — Mère Marguerite, Mlle *Vallier*. — Maréchale de Mirepoix, Mlle *Grandjean*.

sauveur qui prétendait avertir la favorite du complot tramé contre elle fut reconnu pour l'auteur de cette très médiocre espièglerie. Ci : 35 ans de prison. Le peuple, toujours généreux, a personnifié en Latude la pitié que lui font ressentir les victimes du bon plaisir royal ; les historiens ont tort (même lorsqu'ils ont raison) de vouloir passer au niveau de leur critique les modifications que le temps et l'imagination populaire ne manquent jamais d'apporter aux faits historiques. Donc, Latude et son amie Henriette Legros sont forcément « intéressants », et l'invraisemblance de certaines de leurs aventures n'ôte rien à leur caractère de « personnages ayant vécu ». Sur Henriette, consultez notre grand Michelet, il vous dira que, si elle mourut avant la prise de la Bastille, elle n'en eut pas moins, dans la mémoire du peuple, la gloire de la détruire. C'est quelque chose, cela. Mettez la Bastille en scène autant de fois qu'il vous plaira : le décor tiendrait au besoin lieu de personnages et d'acteurs. Toutes les rancunes du Tiers Etat contre la monarchie se sont réunies sur ce funèbre monument. — Ne la connaîtrait-on que par les « Lettres » du médiocre Guignet, ou par Baisemaux du *Vicomte de Bragelonne* — ça c'est de l'histoire au moins — la Bastille sera toujours l'objet d'une juste exécration. Or, nos bons dramaturges nous ont donné Bicêtre par-dessus le marché, et le pauvre Dalègre — quoiqu'il s'appelât en réalité D'Aligre — qui devient fou, ayant la tête moins solide que son ami Latude ! Mélodrame vieux jeu, bien fait, d'ailleurs, d'un point de dé-

part ingénieux, allant à d'émouvantes péripéties. Le diable, c'est le style... Mais, à tout prendre, ce style étrangement suranné commence à avoir, pour les lettrés, une saveur amusante d'archaïsme. Et, pour la foule, elle n'y prend pas garde. La reprise a donc bien marché. Le malheureux prisonnier est représenté à merveille par l'énergique et convaincu Laroche. Mme Lévi-Leclerc est une touchante Henriette. Il faut mentionner à part M. Etiévant qui, dans la scène de la folie, à Bicêtre, scène plutôt pénible, a apporté une note de gaieté effrayante et sinistre qui a produit le plus grand effet. — *Latude* se jouera jusqu'à la fermeture estivale, le 19 juillet...

10 SEPTEMBRE. — La salle a été rafraîchie, repeinte et considérablement embellie. Pour la réouverture, on reprend les *Deux Gosses*[1], dont, après un millier de représentations environ, le matériel a dû être complètement renouvelé. C'est le 19 février 1896 que fut donnée, sur cette même scène, la première représentation de la célèbre pièce. D'un roman, *Fanfan*, paru d'abord en... je

---

1. DISTRIBUTION. — La Limace, M. *L. Decori*. — G. de Kerlor, M. *Laroche*. — Robert d'Alboize, M. *Etiévant*. — Fadart, M. *Villa*. — Saint-Hyrieix, M. *Renot*. — Brisquet, M. *Liézer*. — Paul Humbert, M. *Daurais*. — Mulot, M. *Moret*. — Docteur Vernier, M. *Tony Seiglet*. — L'économe, M. *Dervet*. — Boisdru, M. *Vallot*. — Goguelu, M. *Picard*. — Le gendarme, M. *Tony*. — Un bedeau, M. *Daumouche*. — Un domestique, M. *Reiser*. — Un malade, M. *Rodet*. — Eugène, M. *Norel*. — Un agent, M. *Bernier*. — Hélène de Kerlor, Mlle *Emilienne Dux*. — Fanfan, Mlle *Marthe Mellot*. — Claudinet, Mlle *Hélène Reyé*. — Zéphyrine, Mme *Moïna Clément*. — Sœur Simplice, Mlle *Laure Mouret*. — Carmen, Mlle *Clarel*. — Marionne, Mlle *Grandjean*. — Petit Fanfan, Petite *Renez*.

Le 7 octobre, M. Decori jouera son rôle de La Limace pour la 200e fois.

ne sais combien de feuilletons et publié plus tard en deux volumes, M. Pierre Decourcelle avait tiré le sensationnel mélodrame qui produisait devant une brillante salle de première — la répétition générale avait eu lieu à huis clos — un effet immense, et qui ne pouvait manquer d'obtenir auprès du grand public un succès prolongé. Les *Deux Orphelines* avaient désormais un pendant : les *Deux Orphelins*... Si l'on veut bien ne point s'arrêter aux coutumières invraisemblances qui, mieux encore que les surprises et les coups de théâtre, sont l'essence même du drame populaire, M. Decourcelle ne pouvait, cette fois, encourir d'autre reproche que celui d'en avoir « trop mis ». La pièce est émouvante et très bien faite ; mais, ce qui en constitue l'originalité, c'est la partie « gosse », qui est vraiment exquise. Ces deux petits, issus de *Sans Famille*, étaient bien capables de mettre les larmes aux yeux des plus sceptiques ; ils eussent établi, à eux seuls, l'énorme succès de l'œuvre fort habilement mise en scène : témoin, le fameux tableau de l'Ecluse, où La Limace se débat désespérément dans de l'eau véritable. Fanfan et Claudinet avaient rencontré, à l'origine, les interprètes rêvés en la personne de M[lles] Marthe Mellot et Hélène Reyé, « vivant » les deux petits êtres qu'elles étaient chargées de personnifier. Les deux charmantes comédiennes ont repris leurs rôles où elles furent si parfaites. Mais il est juste de dire que la pièce est supérieurement jouée par tous, à commencer par M[lle] Dux en M[me] de Kerlor, par M. Laroche, qui a tragiquement rendu le désespoir

lu mari jaloux, par M. Etiévant, très bien en Robert d'Alboize, par M. Decori, qui, vous le savez, a composé avec amour le rôle de La Limace. Et le voilà héroïquement voué à un bain froid qui va se répéter bien des soirs encore...

22 OCTOBRE. — Millième représentation des *Deux Gosses*[1].

12 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Citoyenne Cotillon*, pièce en cinq actes et six ableaux de MM. Ernest Daudet et Henri Cain[2]. – On nous l'a changé, notre vieil Ambigu, on ious l'a changé du tout au tout. Qui reconnaîtrait e théâtre d'autrefois, crasseux, poussiéreux et mirobien, Dieu sait comme ! en cette salle blanc et r, toute neuve et toute pimpante, aux fauteuils

---

1. — A l'occasion de cette solennité, une tombola gratuite était ferte aux enfants qui assistaient à la matinée du dimanche 25 octobre. es lots — de magnifiques jouets — étaient tirés entre les 4e et 5e ta- eaux. Et le coup d'œil était charmant de la joie et des rires que rovoquaient les surprises réservées aux gagnants.

A partir du 31 octobre, M. Georges Grisier était seul directeur de Ambigu. Les actionnaires du théâtre s'étaient réunis dans l'après- idi, à l'effet de statuer sur la démission donnée par M. Holacher. out en exprimant à celui-ci leurs regrets, leurs très vifs regrets de le oir partir, ils ont accepté sa démission. Et, à l'unanimité des vingt- atre actionnaires présents, M. Georges Grisier a été désigné comme ul gérant de la société. Pendant son passage à l'Ambigu, M. Holacher était attiré nombre de sympathies par sa droiture, sa franchise, son prit avisé et une courtoisie parfaite. Ces sympathies le suivront ins sa retraite.

2. DISTRIBUTION. — Arlette, Mlle *Jeanne Granier*. — Aline, Mlle *Marg. ibady*. — Pimprenelle, Mlle *Damyroff*. — Céphise, Mlle *Granjean*. — habilleuse, Mlle *Marthe Lys*. — La Chanteuse, Mlle *Rigaut*. — Illy- ne, Mlle *Jane Mony*. — Arthémise, Mlle *J. Lambert*. — Barras, . *Gaston Dubosc*. — D'Harfeuil, M. *Louis Gauthier*. — Ledoux, . *J. Renot*. — Jacques, M. *Villa*. — Luzancy, M. *Castelli*. — Morcerf, . *G. Moreau*. — Normand, M. *Liézer*. — Jordanet, M. *Daurais*. — Le gisseur, M. *Moret*. — Le coiffeur, M. *Brunet*. — Le Joueur d'échecs, . *Naulot*.

confortables, aux couloirs fleuris ? Et le rideau levé, donc, c'est bien autre chose encore ! Des décors curieux et pittoresques, brossés par MM. Jambon, Bailly, Lemeunier et Amable ; une mise en scène absolument délicieuse, qui fait songer à celles d'Albert Carré, et telle qu'au grand jamais on en vit de pareille en cet endroit ; des costumes exacts et charmants ; un spectacle qui, sans aucune espèce de rapport avec le populaire mélodrame de jadis, eût pu se donner soit au Gymnase qui, naguère, accueillait l'*Epave*, soit au Vaudeville, où se fit applaudir la *Madame de la Valette*, d'Emile Moreau et Ernest Depré. Une troupe, enfin, dont l'étoile n'est autre que Jeanne Granier. En vérité, je vous le dis, il n'y a plus d'Ambigu... Et voici l'intrigue — oh ! si claire et si peu compliquée — qu'ont placée MM. Ernest Daudet et Henri Cain à une époque, celle du Directoire, qu'ils connaissent « merveilleusement » : l'adverbe est, ici, un calembour tout indiqué.. -Sous le surnom de la Citoyenne Cotillon, Arlette Marsin, l'idole du théâtre Feydeau, est courtisée de très près par Barras, à qui, jusqu'à présent, elle n'accorda d'autre privilège que celui de la venir voir dans sa loge, pendant les entr'actes de la comédie, et de la reconduire après le spectacle jusqu'à la porte de son hôtel, rue de la Cerisaie. Arlette est, avant tout, une bonne fille que n'éblouit pas outre mesure la brillante situation du général-directeur, et dont le cœur de jolie grisette se donnera au jeune homme de bonne mine — sait-elle seulement son véritable nom ? — qui

vient de la sauver d'une violente bagarre au café de la Rotonde. Et vous voyez ses transes — très bien faite et très bien jouée, la scène a produit grand effet — quand, à la lecture, que fait Barras, du signalement du chevalier d'Harfeuil, conspirateur royaliste, trahi par un des siens et voué à une mort certaine, elle reconnaît... celui qu'elle aime. Barras doit être enlevé, assassiné, s'il le faut, au moment où, sortant du théâtre Feydeau, il s'aventurera sur un quai désert. Mais, le complot étant éventé, les policiers ont remplacé dans sa voiture, le citoyen-directeur, et c'est par une mortelle fusillade que sont reçus les assaillants. Seul, ou à peu près seul de sa bande, d'Harfeuil a miraculeusement échappé, et a pu gagner la rue de la Cerisaie, où le sauve, à son tour, son amie Arlette, assez fine comédienne pour obtenir de Barras le précieux sauf-conduit qui lui permettra d'aller cacher ses amours en sa petite maison de Villeneuve-Saint-Georges. C'est là que nous les retrouvons, au sixième et dernier tableau de l'aimable comédie. Amené par les policiers qui ont découvert la retraite de d'Harfeuil, Barras s'y montre grand et généreux — plus généreux que nature, assurément — en affirmant à ses gens que d'Harfeuil n'est pas d'Harfeuil, et en donnant à celui que lui préfère Arlette, sa parole de gentilhomme — le comte Barras — que jamais il ne fut son amant. « Malin avec les hommes, mais très naïf avec les femmes » : ainsi s'analyse très justement le Barras de MM. Daudet et Cain. Avec de sensationnels tableaux, comme la mêlée supérieurement réglée

du café de la Rotonde, la curieuse loge d'Arlette au Théâtre Feydeau, l'impressionnante embuscade du Pont Marie, et le jardin, tout plein de roses, de la rue de la Cerisaie, la *Citoyenne Cotillon* s'accompagne — au lieu des vulgaires trémolos d'antan — d'une élégante partition de M. Charles Cuvillier. Ah! que Jeanne Granier, toujours si sincère dans l'émotion comme dans la gaieté, est donc moralement et physiquement une exquise Arlette !... Fort bien secondée, d'ailleurs, par M. Louis Gauthier, qui a de la jeunesse ; par Mlle Labady qui a de la grâce ; par Mlle Damiroff, de beauté rayonnante sous les traits d'une des petites femmes du théâtre Feydeau ; par M. Renot, enfin, fort amusant policier. Seul, M. Gaston Dubosc nous a paru manquer quelque peu d'aisance et d'autorité sous le costume du directeur Barras.

16 DÉCEMBRE. — M. Jules Danbé reprend à l'Ambigu ses matinées artistiques populaires du mercredi (4 h. 1/2) qui avaient eu, quelques années auparavant, tant de succès à la Renaissance. M. Grisier a traité avec l'excellent chef d'orchestre qui, entouré de ses collaborateurs, MM. Soudant, de Bruyne, Migard et Jean Bedetti, fera entendre, comme par le passé, des œuvres classiques de Beethoven, Mozart, Haydn, Mendelssohn, C. Franck, Brahms, etc., et aussi des ouvrages de nos meilleurs compositeurs contemporains. Mme Rose Caron apportait à cette première séance l'autorité de son nom et son admirable talent ; elle interprétait la célèbre romance du

d'*Othello*, de Rossini, et la ballade de *Bar-*
e, dans la poétique scène de mélancolie tirée
opéra de M. G. de Saint-Quentin, accompa-
par l'auteur, avec un petit chœur de femmes,
é par « l'Euterpe », que dirigeait M. J. Danbé.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
f Errant, drame	5 a. 18 t.	»	15
rnières Cartouches, pièce	5 a. 10 t.	14 janv.	102
man de Françoise, drame	2 p. 7 t.	1er avril	24
ban rouge, drame	2 p. 6 t.	1er mai	31
ux Orphelines, drame	5 a. 8 t.	28 mai	30
ou 35 ans de captivité, drame	5 a. 6 t.	23 juin	30
ux Gosses, pièce	2 p. 8 t.	10 sept.	100
oyenne Cotillon, pièce	5 a. 6 t.	12 déc.	28

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS[1]

Trois pièces nouvelles, la *Famille Boléro*, *Maître* *itouche* et les *Sentiers de la Vertu*, constitueront, *r*ec les reprises des *Maris de Léontine* et de *Loute*, ınnée 1903, commencée avec la *Duchesse des* *olies-Bergère* de M. Georges Feydeau, dont la nquantième représentation s'était donnée le 13 .nvier.

14 FÉVRIER. — Première représentation de la *amille Boléro*, pièce en trois actes de MM. Mau-ce Hennequin et Paul Bilhaud [2]. — Entre sa char-ante femme, Lucienne, et son aimable belle-mère, me Lebidois, qui le choient et le gâtent à qui mieux ieux, Adolphe Petit-Pré est l'homme le plus ·ureux du monde. Et pourtant — voilà bien les aris ! — Adolphe, si heureux chez lui, a une aîtresse en ville, aussi revêche que sa femme est

---

· — Directeur : M. Henri Micheau ; secrétaire général : M. Lionel yer.

· DISTRIBUTION. — Petit-Pré, M. *Germain*. — Boléro, M. *Torin*. Kerbolbec, *Landrin*. — Pivert, M. *Gorby*. — Letrinquet, M *Victor* *nry*. — Le baron Flécherolles. M. *Lauret*. — Jean, M. *Jipay*. — se Lebidois, Mme *Marie Magnier*. — Consuelo, Mlle *Cassive*. — ie Boléro, Mme *Rosine Maurel*. — Lucienne, Mlle *Marcelle Bordo*. — ie Letrinquet, Mme *Jenny Rose*. — Léocadie, Mlle *Gense*. — Francine, e *Nerval*. — Dolorès, Mlle *d'Issy*. — Pépé, Mlle *Angèle Henry*. — ncepcion, Mlle *Vandoline*.

-a *Famille Boléro* était, dès le lendemain 15 février, précédée d'une ·usante comédie en un acte intitulée le *Cake-Walk*, du compositeur uis Varney, dont c'étaient les débuts comme auteur dramatique.

douce ; il quitte son intérieur si calme, trop calme peut-être, pour celui de la famille Boléro, le plus bruyant et le plus agité qui soit. Et le voilà invitant son ami Pivert à déjeuner, 60, rue du Rocher, chez Mlle Consuelo, danseuse aux Folies-Bergère, vivant avec son père, toréador en retraite, sa mère, ancienne dompteuse, son petit frère, sa petite sœur, insupportables tous les deux, le perroquet au langage grossier, et le lionceau Brutus qui fait ses dents dans la chambre à côté... Quelle famille, quelle bizarre famille ! Et quel drôle de déjeuner ! Le perroquet s'échappe : il faut qu'Adolphe aille le chercher sur le toit... En redescendant par la cheminée, comme un ramoneur, il trouve son ami Pivert en conversation amoureuse avec Mlle Consuelo et il n'a que le temps de s'affubler d'une tête de taureau, décrochée du mur, afin de n'être pas reconnu par sa belle-mère, Mme Lebidois. Que vient-elle faire chez les Boléro ? Le voici : une assignation est parvenue à l'adresse d'Adolphe Petit-Pré, complice de la nommée Léocadie Plumart, 60, rue du Rocher. Or, quelle est cette Léocadie Plumart ? La cuisinière, horrible, de Mlle Consuelo, que le père Boléro avait emmenée avec lui, et Boléro a trouvé plus simple de donner le nom de son quasi-gendre, Adolphe Petit-Pré. Pauvre Adolphe ! Le voilà tout à la fois requis par le mari de Consuelo (la belle avait un mari), qui veut se servir de lui pour obtenir son divorce, et forcé de répondre à l'instruction judiciaire que dirige avec acharnement un de ses propres cousins, jaloux de son bonheur. Et qu'adviendrait-il de tout cela si,

dans un joli troisième acte, Adolphe ne parvenait à démontrer qu'il était en promenade au Bois avec sa femme, à l'heure même où il fut accusé de complicité avec Léocadie Plumart, et n'obtenait de la sorte la plus justifiée des ordonnances de non-lieu ? C'est égal, nous lui conseillons de marcher droit désormais — ou gare à la cravache de Mme Lebidois, nouvelle manière ! Un joli troisième acte, venons-nous de dire... Quant au second, qui qui se passe en pleine famille Boléro, il est d'une si folle gaieté que c'est à peine si, à travers les rires de la salle, on entendait les acteurs. On s'est amusé, aux Nouveautés, comme on s'amuse au Nouveau-Cirque, d'une pantomime jouée par Footitt et Chocolat... Mettez que Footitt soit Germain, et que Chocolat soit Torin : l'un délicieusement ahuri, l'autre idéal toréador. Joignez l'entrain de Mme Maurel en dompteuse énergique, et le pittoresque outrancier de Mlle Gense en cuisinière graillonneuse : la révélation d'une vraie nature comique. Joignez le beau talent de comédienne de Mme Marie Magnier, qui personnifie si bien la jeune belle-mère Mme Lebidois, la joliesse de Mlle Cassive sous les traits de la belle Espagnole, le charme de Mlle Marcelle Bordo sous ceux de Lucienne Petit-Pré, et le naturel de M. Gorby en ami Pivert (excellente acquisition pour les Nouveautés), et vous conviendrez que MM. Hennequin et Bilhaud, les heureux auteurs de la *Famille Boléro*, avaient là, réunis dans leur jeu, tous les atouts d'un succès, que nous pronostiquions de durée plus longue...

20 MARS. — Reprise des *Maris de Léontine*,

pièce en trois actes, de M. Alfred Capus [1]. — Déjà joués plus de cent cinquante fois, les *Maris de Léontine* furent, il y a trois ans, le premier grand succès de M. Alfred Capus... L'absence de rosserie, la constante bonne humeur, l'esprit de tous les diables, se traduisant non pas par des mots plaqués, mais bien en mots de situation — les meilleurs au théâtre — une rare finesse d'observation et une jolie invention scénique : telles étaient les principales qualités que nous relevions alors chez M. Capus. « Avec lui, disions-nous, devront nécessairement compter les directeurs de nos théâtres de genre. Il nous est né, dans cette heureuse soirée, beaucoup mieux qu'un simple vaudevilliste, et l'auteur des *Maris de Léontine* nous semble destiné à aller très loin dans la carrière... » Très loin, en effet, vous savez si nos prédictions se sont amplement réalisées. Les *Maris de Léontine* nous ont paru — et ce n'est pas peu dire — tout aussi amusants que le premier soir. Comme toutes les bonnes pièces, celle de M. Alfred Capus est on ne peut mieux interprétée. Mlle Cassive est la Léontine idéale, et ses deux maris : Germain, dans Adolphe Dubois, Torin, dans le baron de la Jambière, ont toujours sur le public leur action coutumière. M. Landrin, sous les traits de l'ami Plantin, M. Gorby, sous ceux du professeur Anatole.

1. Distribution. — Adolphe Dubois, M. *Germain*. — Le baron, M. *Torin*. — Plantin, M. *Landrin*. — Anatole Grimard, M. *Gorby*. — Boucat, M. *Jipay*. — Le secrétaire, M. *Gaillard*. — Un garçon de recette, M. *Prosper*. — Léontine, Mlle *Cassive*. — La marquise, Mme *Rosine Maurel*. — Hortense, Mlle *Dickson*. — Virginie, Mme *Jenny Rose*. — Miette, Mlle *Gense*. — Juliette, Mlle *Darthenay*. — Isabelle, Mlle *Nerval*. — Ernestine, Mlle *D'Issy*.

Mme Rosine Maurel, en vieille marquise ennemie lu divorce, complètent l'ensemble qui est excel-ent. — Le 24 avril, avait lieu la 200e réprésenta-ion des *Maris de Léontine*.

12 MAI. — Première représentation de *Maître Vitouche!* vaudeville en trois actes, de MM. Mau-ice Desvallières et Antony Mars [1]. — Ce n'est pas a première fois que s'unissent dans un succès les toms de M. Maurice Desvallières — l'un des heu-eux auteurs de ces deux chefs-d'œuvre comiques : *Champignol malgré lui* et *l'Hôtel du Libre-Échange* — et de M. Antony Mars, sous la signa-ure duquel ont été joués les *Surprises du divorce*, es *Vingt-huit jours de Clairette* et le *Billet de Logement*. La nouvelle œuvre des deux excellents audevillistes nous semble digne de ses aînées, et ous y avons ri de bon cœur. Sans avoir l'air d'y oucher, — ah! comme il mérite bien son surnom! – et très soucieux de ménager son habituelle lientèle recrutée dans le clergé, la noblesse et les ieilles cocottes, Robert Lachevrette est un avocat u'on croit austère, alors qu'il n'est, au contraire, u'un bon cascadeur. Une maîtresse ne lui suffit as : il en a deux : Mme Bois d'Arcy, l'élégante

---

1. DISTRIBUTION. — Lachevrette, M. *Germain*. — Léopardy, M. *Torin*. Chambaudier, M. *Landrin*. — Bois d'Arcy, M. *Gorby*. — Le général artagas, M. *Lauret*. — Pépin, M. *Jipay*. — Pimbert, M. *Gaillard*. — ulot, M. *Moret*. — Boulard, M. *Lorrain*. — Moumoute, M. *Fabre*. — e prince de Calabre, M. *Darville*. — Soliman Pacha, M. *Orgebac*. — mile, M. *Livry*. — Bernard, M. *Prosper*. — Bompain, M. *Nybel*. — rancine, Mlle *Dorziat*. — Jojotte, Mlle *Doriel*. — Marcelle, Mlle *Sergy*. La mère Balkan, Mme *Jenny Rose*. — Adèle, Mlle *Gense*. — La com-sse de Montretout, Mlle *Brunel*. — Muscadine, Mlle *Nerval*. — Jeanne Orléans, Mlle *Brécilly*.

Le rôle de Francine sera, plus tard, repris par Mlle Sergy. Mlle E. Léo ébutera dans celui de Muscadine. Et toutes deux s'acquitteront avec eaucoup de bonne grâce de leur tâche respective.

femme d'un notaire extrêmement fêtard, lui aussi, et Jojotte, une gentille midinette qui la lui a faite — ça prend toujours — au truc du petit trottin. Mais la quarantaine est survenue, notre avocat songe à liquider pour se marier. Le diable est que, s'il sait nouer, il ne sait pas rompre. Or, Mme Bois d'Arcy n'entend pas plus être lâchée que ne voudra l'être Jojotte. Celle-ci s'arrangera pour garder une aussi bonne poire; celle-là jure d'empêcher à tout prix le mariage en train de se conclure avec Marcelle, la fille de M. Chambaudier, avide d'obtenir sur son futur gendre les plus exacts renseignements. Le premier acte était une exposition nécessaire, une utile préparation aux farces les plus drôles que nous ménageaient les habiles auteurs. Voici, au second, la scène coupée en deux par une cloison dans laquelle est enclavée, de l'un et l'autre côté, une vaste armoire : attention à cette armoire! A droite, c'est, encombré de bibliothèques juridiques et de cartonniers surmontés des bustes de Lamoignon et de Cujas, un grave cabinet de l'île Saint-Louis, au milieu duquel, sur un bureau couvert de dossiers, pâlit le plus sérieux des avocats. A gauche, c'est, quai Bourbon, une aimable garçonnière, embaumée de féminins parfums. Et grâce à l'armoire adroitement truquée, Lachevrette n'a qu'à pousser une porte tournante pour passer, du sévère cabinet où il donne audience à ses ennuyeux clients, dans le coquet boudoir où il reçoit, pour le galant motif, sa petite amie Jojotte. N'est-ce pas une très ingénieuse trouvaille? Si ingénieuse, vraiment, qu'elle sera le gros succès de rire de cette pièce

xtrêmement gaie... Supposez maintenant — ce qui 'est pas le moins du monde invraisemblable — ue Lachevrette et Bois d'Arcy aient, en la per- onne de la blonde Jojotte, la même maîtresse, ur chantant à tous deux la même antienne : Tu m'as eue pure, tu peux le dire », et qu'ils se encontrent, fortuitement, dans la garçonnière du uai Bourbon; que Mme Bois d'Arcy, ayant surpris ar téléphone l'adresse secrète de Lachevrette, irgisse dans la même garçonnière à la pour- uite de son lâcheur; que Chambaudier s'y amène, ris par Bois d'Arcy pour le « vieux » de Jojotte; u'Adèle, la femme de chambre épique, fourre ans l'armoire — la fameuse armoire à double ond — le municipal qui a l'avantage d'être son oux... Vous aurez la course la plus pittoresque, ronde la plus folle qu'ait jamais inventée l'ima- nation des plus habiles maîtres du genre. La uffonnerie ne l'emporte pas, d'ailleurs, sur la médie, et celle-ci a sa place, sa grande place ème en cette très amusante pièce. Il est, en effet, personnage typique, dont la composition, si idacieuse qu'elle paraisse, est une merveille de ordante observation : c'est ce Léopardy, « retour Fresnes » qui, en échange des six mois de ison que lui a fait obtenir l'éloquent plaidoyer Lachevrette, s'est mis, lui, sa femme et toute sa aison, à la disposition de l'avocat. Il faut voir la çon dont, au moyen de dix beaux billets de mille ancs — il lui en rend deux, en paiement de ses noraires — Léopardy débarrasse Lachevrette de jotte qui n'a rien à lui refuser puisque, juste-

ment, elle est sa femme!... Il faut voir ce Léopardy en tenancier d'un tripot qui, au premier éveil de la police, se transforme en dortoir d'une maison de santé. Quand, au son d'un orgue de Barbarie, on a vu sortir, des murailles, des lits d'hôpital où se couchent nos « pontes » promptement déshabillés, et que subitement la table de jeu s'est retournée pour présenter un étalage de bocaux et de pots pharmaceutiques, ce fut, dans la salle, un véritable délire de joie. A force de rondeur, Torin a fait admirablement passer le rôle du docteur Léopardy, le bon « marlou » qui a bien raison de dire que « l'honnêteté n'est pas bien son genre ». Excellent, lui aussi, d'entrain et de gaieté, M. Gorby sous les traits du mari fêtard qui mérite bien d'être à la fois trompé par sa femme et par sa maîtresse. Très gentille, Mlle Doriel en la sympathique Jojotte qu'eût jouée au naturel Mlle Cassive. Et, si le soir de la première M. Germain nous a paru moins à l'aise que de coutume en son rôle de Lachevrette, et Mlle Dorziat quelque peu exagérée en celui de la vindicative Mme Bois d'Arcy, cela « se fera » n'en doutez pas, au cours des représentations qui se prolongeront jusqu'à la fermeture estivale, le 15 juillet.

Le théâtre rouvrait, le 1er septembre, avec cette désopilante *Loute*[1], qui déjà fut jouée plus

---

1. DISTRIBUTION. — Dupont, M. *Germain*. — Francolin, M. *Torin*. — Castillon. M. *Gorby*. — Daburon. M. *Victor Henry*. — Antoine, M. *Laurel*. — M. Bru. M. *Gaillard*. — Béju, M. *Grange*. — Francis, M. *Prosper*. — Un agent, M. *Nybel*. — Loute, Mlle *Cassive*. — Renée. Mlle *Bordo*. — Mme des Echauguettos, Mme *Jenny Rose*. — Mme Marchaison. Mlle *Barrol*. — Mme Petitbois, Mlle *Marcelle*. — Mme Chevrel, Mlle *Gense*. — Mme Bru. Mlle *Lefrançois*. — Julie, Mlle *Berney*. — Marie, Mlle *Breilly*. — Gustave. Mlle *Angèle Henry*.

Le 5 octobre, le théâtre faisait relâche, à l'occasion des obsèques de Mme Henri Micheau, la femme de son directeur.

e deux cents fois, sur cette même scène. Rien 'outrancier du reste, et c'est là ce qui nous charıe, en cette folie vaudevillesque. On tombe faci-ment dans la charge et dans la farce, quand on 'aite le comique. M. Pierre Veber, lui, paraît avoir n don spécial pour ne jamais dépasser les bornes e la vraisemblance. Il nous fait rire très sûrement très facilement, très largement sans recourir aux rocédés burlesques actuellement en usage. L'in-rprétation est restée excellente. Mlle Cassive est, omme autrefois, très capiteuse dans le rôle de oute. Germain a toujours ses ahurissements si ıcasses ; Mlle Bordo, MM. Torin, Gorby, Victor enry enlèvent avec infiniment d'entrain une pièce ii, certes, ne pèche point par la tristesse.

6 NOVEMBRE. — Première représentation des *entiers de la Vertu*, comédie en trois actes de M. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet [1]. — ous avons cette fois M. de Marivaux, aux Nou-autés. M. de Marivaux sans oncles bafoués, sans eveux ruinés, sans Lisettes friponnes et sans Ar-quins effrontés. Un M. de Marivaux contempo-in, du « règne de M. Loubet », comme disent M. de Flers et Caillavet. Les Lafleur en livrée et s Marton enrubannées ont fait leur temps avec s comtesses barbouillées de tabac d'Espagne. ous sommes chez M. et Mme Chevrière, un ménage trisien comme il y en a beaucoup : le mari fat et

[1] DISTRIBUTION. — Clément Chaumette, M. *Noblet*. — Bargelin, *Torin*. — Gerbier, M. *Landrin*. — Chevrière, M. *Gorby*. — Essen, *Victor Henry*. — Brion, M. *Lauret*. — De La Morinière, M. *Gaillard*. Varenne, M. *Lorrain*. — Un domestique, M. *Robin*, — Cecile Gerbier, le *Marcelle Lender*. — Simone, Mlle *Suzanne Carlix*. — Ginette, le *Burkel*. — Suzanne Fantin, Mlle *Denège*. — Phémie, Mlle *Gense*.

sûr de lui-même, ne peut pas croire que sa femme songe à le tromper. Mme Chevrière, sans être confite en dévotion, ne fréquente que les « sentiers de la vertu »; elle fait de la morale à ses amies ; elle aime la vie calme, honorée, paisible; à ses adorateurs, elle est toute prête à répondre: « Je suis ce que le ciel m'a faite; je n'ai que les beautés qu'il m'a voulu prêter ». Et Mme Chevrière, qui n'est autre que Mlle Marcelle Lender, s'essaie à mettre de l'ordre dans toutes ces imaginations sentimentales. Elle veut que tout le monde fréquente avec elle les « sentiers de la vertu »; et tout le monde, sans la suivre dans ces chemins d'où sont exclus toutes les passions de la vie et tous les bonheurs de la jeunesse, continue à flirter et à aimer. Il arrive alors que Mlle Simone s'éprend de M. Bargelin et qu'elle va jusqu'à faire de terribles avances à ce mortel chéri des dames. Mme Chevrière, en sa qualité de marraine de Simone, n'a plus qu'une chose à faire : marier Lovelace et Agnès. Elle y travaille; et M. Chaumette se trouve là bien à point pour l'aider dans cette œuvre de raison. Et tandis que le mariage se conclut, après des péripéties sans nombre et des aventures excessivement amusantes, Mme Chevrière, l'austère, la la vertueuse Mme Chevrière, succombe à son tour en s'écriant: — « Moi! moi qui ai donné aux autres tant de bons conseils! » — « Justement, réplique M. Chaumette. Il ne vous en reste plus pour vous ». Et Dieu sait pourtant si l'on flirte et si l'on aime autour d'elle! Il y a M. Chaumette, l'homme politique désabusé des intrigues de la Chambre, et

ont le cœur et l'esprit sont aiguillés désormais
ɜrs les déclarations purement amoureuses. Il est
ısinueux, calin; il guette les blancheurs, les par-
ıms, les dentelles, la neige aux seins, la perle aux
ɜnts. Il y a M. Bargelin, l'homme à bonnes for-
ınes à qui l'on fait partout grande fête, grande
ıère et bon feu; qui est de toutes les parties,
›yeux, fleuri, le plus damné des séducteurs; qui
'ouble le repos et le sommeil de l'éternel féminin.
'un, c'est Noblet; l'autre, c'est Torin. Il y a, côté
es femmes, Suzanne Fantin qui aime, dont c'est
fonction d'aimer, et qui tombe ingénument dans
›us les bras qui s'ouvrent devant elle. Il y a Mlle Si-
.one, une piquante petite fille, une « jeunesse »
issonnante et vibrante. — Quel âge? Elle a celui
ɜs belles dents qui brillent. Sa main est encore
n peu rouge, mais sa taille est charmante, et elle
›t née avec le printemps dans les yeux. L'une,
est Mlle Denège; l'autre, Mlle Suzanne Carlix.
llez donc parler de conscience dans ce tourbil-
n de baisers! « La conscience, dit un des per-
›nnages de M. de Flers, ce n'est pas un juge, c'est
ı copain ». Au dénouement, M. Chaumette, con-
nt de sa victoire, dit à Mme Chevrière : — Vous
›yez bien, tout s'arrange. — Vous êtes optimiste!
- Je vois tout au théâtre, fait-il simplement... Je
'aperçois que je ne vous ai point narré par le
enu l'intrigue des *Sentiers de la vertu*. Mais y
·t-il bien une intrigue dans cette aimable pièce, qui
été applaudie à tout rompre par un auditoire en-
ıousiaste. Je ne l'affirmerai pas. L'intrigue après
›ut n'est pas nécessaire. Les scènes se succèdent

pétillantes, mousseuses, gaies, entraînantes et si finement jouées! L'interprétation est remarquable. J'ai nommé les artistes. Je dois ajouter que Mlle Marcelle Lender est devenue une comédienne très fine; que Noblet compose à ravir son personnage difficile; que Mlle Suzanne Carlix a trouvé un rôle délicieux où elle se montre de tous points adorable; que Torin, maître de lui, maître de la scène, a littéralement brûlé les planches; que M. Gorby, toujours intelligent artiste, est parfait sous les traits de Chevrière; que Landrin et Victor Henry sont bien tous les deux, et qu'enfin Mlle Gense est amusante, mais un peu toujours la même, dans une bonne niaisement rieuse. Si c'est un succès? Oui, certes, et un des meilleurs auxquels nous avons applaudi depuis longtemps : le succès de l'esprit français dans tout ce qu'il a d'élégant, de paradoxal, de jeune, de lumineux, de mordant, d'exquis. Et c'est sur cette jolie pièce — trop jolie peut-être et trop fine, pour les farceuses Nouveautés — que se terminera l'année 1903, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repris. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Duchesse des Folies-Bergère, pièce..	3 a. 5 t.	»	48
**La Famille Boléro*, pièce	3	14 févr.	30
**Le Cake-Walk*, comédie	1	14 févr.	121
Les Maris de Leontine, pièce..........	3	20 mars	58
**Maître Nitouche*, vaudeville...........	3	12 mai	72
Loute, pièce	4	1er sept.	71
**Les Sentiers de la vertu*, comédie.......	3	6 nov.	33

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE [1]

Ainsi que l'avait fait précédemment le grand ıccès de *Madame Flirt*, de MM. Paul Gavault et eorges Berr, celui de l'*Enfant du Miracle*, de [M. Paul Gavault et Robert Charvay, remplira resque toute l'année 1903 : l'Athénée est un théâtre eureux...

21 JANVIER. — L'idée nous semblait excellente de ous rendre cette aimable et fine comédie, très nusante, vraiment, et très spirituelle, *Pour être imée*, de MM. Léon Xanrof et Michel Carré [2]. tilement allégée de quelques longueurs qui alourissaient le second acte en sa première édition, le nous plaisait encore. Mlle Yahne faisait une

---

1. — Directeur : M. Abel Deval ; administrateur : M. Eugène Damoye ; crétaire général : M. Paul Largy.

2. DISTRIBUTION. — Riotor Saros-Patack, M. *Hirch*. — Sergius, *Marié de L'Isle*. — Chrétien des Granges, M. *Bullier*. — Félix, *Lévesque*. — Pluchard, M. *Garbagni*. — Docteur Couperol, M. *Ramy*. Lesterac, M. *Dayle*. — Bauduret, M. *Godeau*. — Petrus Poirier, *Barrelet*. — Paul, M. *Belugue*. — Un groom, M. *Charnay*. — Nialka, le *Léonie Yahne*. — Mme Babylone, Mlle *Guitty*. — Malgine, Mlle *Mar-Alex*. — Fleurange, Mlle *de Miramon*. — Lionel Rieuse, Mlle *Bri-rd*. — Carle Perera. Mlle *Wilford*. — Michonnette, Mlle *Delmay*. — a Dumien, Mlle *Vincourt*. — Julienne, Mlle *Arnous-Rivière*. — Edmée gar, Mlle *Villain*.

On commençait par l'*Invité*, comédie en un acte de M. L. Xanrof, erprétée par MM. Berteaux, Rivey, Mmes Aël et Bricard.

roitelette délicieuse, ingénue, puis hardie, sans exagération grimacière. Elle avait du tact et de l'adresse, du talent et de la grâce. M. Marié de l'Isle jouait Sergius avec une correction parfois élégante et dans une note très juste. Si Mlle Guitty n'est pas la Babylone de haute envergure que nous avait montrée Augustine Leriche, Mlle Marthe Alex prêtait toute sa fantaisie au rôle de la dame d'atours au langage exotique, et M. Hirch était un épique chambellan.

24 JANVIER. — Première représentation de *Balthy-Colis*, revue en un acte de M. Michel Carré, interprétée par Mlle Louise Balthy, MM. Lévesque et Valentin. — C'était le 31 décembre dernier, où nous enterrions l'année entre quelques intimes, dans une maison amie. Après un savoureux dîner, M. Michel Carré nous faisait entendre, joliment accompagnés au piano, une suite de spirituels couplets, lestes ou satiriques, qu'il disait avec un art exquis. Et la soirée fila, avec un tel agrément pour ses auditeurs, que minuit était arrivé sans qu'on y songeât, et que, sans crier gare, 1903 avait déjà chassé 1902... — « Mais qu'allez-vous faire de ces joyeuses chansons ? — demandâmes-nous alors au charmant poète de l'actualité. — « Une revuette, nous répondit-il, à laquelle vous serez prochainement conviés ». Ce jour est enfin venu, après quelques difficultés avec dame censure promptement aplanies, nous avons pu applaudir la fantaisiste Balthy, chantant de sa belle voix grave et disant de sa façon si personnelle les fins rondeaux dont nous avions eu l'alléchante primeur. Vérité,

qu'il est désormais plus prudent d'habiller, Claudine hors de l'école, Apache à rouflaquettes, ou danseuse de *cake-walk* : Mlle Balthy est cela tour à tour, et n'est jamais banale, j'en réponds. Aussi a-t-elle obtenu un très vif succès — moins vif pourtant, ce nous semble, que celui qu'elle méritait.

12 FÉVRIER. — Reprise de l'*Auréole*, comédie en quatre actes, de MM. Jules Chancel et Henri de Gorsse [1].

23 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Enfant du Miracle*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Paul Gavault et Robert Charvay [2]. — C'était pour M. Deval, heureux autant qu'habile directeur, une nouvelle et très honorable victoire. Le public accueillait par un large et continuel éclat de rire la comédie-bouffe de MM. Gavault et Charvay,

---

1. — DISTRIBUTION. — Général Servin, M. *Abel Deval.* — Baron Danheim, M. *Hirch.* — Aquilar, M. *Levesque.* — Rollot, M. *Bullier.* — d'Albigny, M. *Violette.* — Le curé, M. *Ramy.* — Mège, M. *Berteaux.* — Roussel, M. *Valentin.* — Un huissier, M. *Dayle.* — Un actionnaire, M. *Rivey.* — M. Pègre, M. *Barrelet.* — Le Rey, M. *Rolland.* — Germaine Servin, Mlle *Fériel.* — Tante Emilie, Mlle *Guitty.* — Mme Aquilar, Mlle *Aël.* — Blanche, Mlle *Dorville.* — Mme Bresson, Mlle *Wilford.* — Mlle Sube, Mlle *Bricard.* — Mme Romieu, Mlle *Vincourt.* — Miss Clarck, Mlle *Arnous-Rivière.* — Constance, Mlle *Le Brun.* — Marie, Mlle *Dheranville.*

2. DISTRIBUTION. — Croche, M. *Matrat.* — Georges Durieux, M. *Le Gallo.* — Pauline, M. *Jean Périer.* — Lescalopier, M. *Levesque.* — Lansquenet, M. *Bullier.* — Paradeux, M. *Bouchard.*— Hernani, M. *Garrigni.* — Baptiste, M. *Bellugue.* — Elise, Mlle *Marguerite Caron.* — Berthe Paradeux, Mlle *Louise Bignon.* — Marguerite, Mlle *Templey.* — Mme de Langrune, Mlle *Aël.* — Hermance, Mlle *Vincourt.* — Suzanne, Mlle *Le Brun.*

Mlle Templey sera momentanément remplacée dans le rôle de Marguerite par Mlle Yvonne de Rycke, M. Le Gallo cédera de même celui de Georges Durieux à M. Louis Gauthier, qui le jouera avec son habituel talent. M. Henri Jullien, très remarqué au concours du Conservatoire, débutera dans l'amusant rôle de Paradeux.

dont le succès était complet... M. Moulinet, sexagénaire, vient de mourir, laissant une veuve très consolable et une fortune rondelette de dix millions. Enterrée la vie bourgeoise et pot-au-feu! Tout aussitôt commence le défilé des différents intéressés à ce changement d'existence : le couturier, l'architecte, le notaire, l'amoureux. Voilà, de par ces visites, un gai premier acte, sémillant, parisien, peuplé de bons mots, assaisonné de pétillant esprit. Les deux actes qui suivront ne le céderont en rien, d'ailleurs, à leur confrère, et la joie, installée en maîtresse dès le début, règnera sans faillir jusqu'à la fin de la soirée. Le grand couturier, l'incomparable créateur, l'homme de génie de la rue de la Paix, c'est Monsieur... Pauline Sœurs : il est bien amusant, même, de ne l'entendre que respectueusement appeler Monsieur Pauline. Il vient nous présenter, sans modestie aucune, croyez-moi, sa dernière création, une vraie trouvaille, une symphonie en *ré*, dit-il, avec solos de flûtes et d'altos, ou, plus simplement, une nouvelle robe de deuil pour Mme Moulinet. L'architecte, M. Croche, vient, lui, faire signer à l'heureuse héritière un acte d'acquisition du château des Eaux-Fraîches, qui vaut bien deux cent mille francs, mais qu'il lui cèdera, en ami, pour cinq cent mille. Voici ensuite M. Georges Durieux, avocat, qui depuis deux ans aime follement Elise sans avoir jamais pu obtenir d'elle la moindre faveur. Elise est avant tout une honnête femme, et bien que Georges ne lui déplaise nullement, au contraire, elle l'envoie tout bonnement, pour dix mois, durée légale de son deuil,

faire une ou plusieurs fois le tour du monde. Enfin, Me Lansquenet, notaire, fait part à la veuve atterrée de l'existence d'un testament antérieur à son mariage léguant les fameux dix millions à la ville de Guéret. Il y a, sans nul doute, un autre testament plus récent, le tout est de le trouver ! On cherche mais vainement ! Guéret bénéficiera de la forte somme. Heureusement Croche est là, il trouvera l'ingénieux moyen de sauver l'héritage. En vertu d'un article du Code il est accordé à la femme qui se trouverait à la mort du mari dans une position intéressante, un délai de trois cents jours, à charge par elle, avant cette date expirée, de mettre au monde un jeune héritier. Il ne s'agit donc plus que d'obtenir l'enfant, et le rôle — très moral, comme vous voyez — de ce bon M. Croche ne consistera plus qu'à rapprocher Georges Durieux de celle qu'il aime pour faire naître de cette réunion un petit être bien-aimé qui les sauvera tous de l'inextricable situation. Chose facile, croyez-vous ? Pas du tout, car les incidents sont nombreux qui viennent entraver la réalisation du programme et vous avez compté sans l'article 293, autorisant la ville de Guéret à nommer un... ici, une expression peu civile dont vous m'excuserez, — c'est le Code qui parle, — à nommer, dis-je, un *curateur au ventre* chargé de surveiller les actes de Mme Moulinet, et de l'empêcher de mal faire. M. Lescalopier s'installe donc chez Elise bien décidé à ne pas la quitter d'une semelle. Est-il bien utile de vous conter par le menu comment Georges Durieux, soi-disant parti

pour le Nouveau-Monde, et recherché par Hernani, directeur espagnol de la meilleure agence parisienne, est retrouvé tranquillement à Paris; comment vingt fois ramené, vingt fois chassé, il va enfin toucher au but et donner, peut-être? le rejeton attendu; comment, enfin, brisant par maladresse une potiche, il retrouve, au fond du vase, le testament qui mettra définitivement Elise en possession de ses millions. La cause est gagnée, Elise est riche, les auteurs le deviendront, car la pièce a admirablement réussi. Elle est jouée, disons-le, à la perfection et enlevée avec un entrain endiablé. M. Matrat (Croche) y est d'une gaieté, d'une mimique, d'une agitation impayables. M. Le Gallo est un chaleureux amant, naïvement ballotté entre l'espoir et la déception. M. Périer, en le petit rôle du couturier Pauline, s'est taillé un fort joli succès. M. Lévesque crée un type extraordinairement réussi d'indigène de Guéret: son Lescalopier deviendra légendaire. M. Garbagni est un fort amusant policier, M. Bullier, un correct notaire, et M. Bouchard un cocasse docteur, professeur à la Faculté, gâteux à point qui, entendant prononcer un nom quelconque de maladie, perd immédiatement la notion du lieu et du temps, pour entamer invariablement sur ladite maladie une interminable conférence. Mme Marguerite Caron (Elise) se retrouvait la charmante artiste au talent sûr que nous connaissions de longue date. Mlle Louise Bignon, très en beauté, était une amie délicieuse et dévouée, et Mlle Templey jouait avec grâce et intelligence un rôle de soubrette qui se fait demi-mondaine

'*Enfant du Miracle* se jouera le 19 mai pour la ntième fois.

2 OCTOBRE. — Le continuel succès de l'*Enfant u Miracle* a permis au théâtre de ne pas fermer s portes durant l'été. M. Deval invite aujourd'hui critique à assister à la 200e représentation de la ès amusante comédie de MM. Gavault et Charvay, levée de verve par MM. Lévesque, inénarrable Lescalopier, Dayle, Garbagni, de Ségus, Mmes Duc, Louise Bignon, Marguerite Templey.

25 NOVEMBRE. — Première représentation du *rince-Consort*, comédie-fantaisiste en trois actes, MM. Xanrof et Chancel, musique de scène de . Fournier [1]. — Nous sommes dans un de ces yaumes imaginaires que nos auteurs gais plant dans la région des Balkans, comme si cette aîne de montagnes rouméliennes et bulgares ait la patrie de la gaîté et de la fantaisie! La ine Sonia, épouse le prince Cyril. Ils sont beaux us les deux; tous les deux ils sont jeunes; et ils iment. Voilà bien du bonheur sur la planche. élas, il y a la raison d'Etat, et des tas de raisons

---

. DISTRIBUTION. — Le prince Cyril, M. *Maury*. — L'ex-Roi, M. *Coquet*. Le président du Conseil, M. *Lévesque*. — Sandor, M. *Leubas*. — Le nistre de la guerre, M. *Dayle*. — Le comte Mylviac, M. *Lefaur*. — Le nistre des beaux-arts, M. *Ramy*. — Le ministre de la police, M. *de us*. — Le ministre des finances, M. *Daunis*. — L'officier de service, *Marius Barlay*. — Le chambellan, Le comte de Gardova, M. *Sauce*. 1er laquais, M. *Darin*. — 2e laquais, M. *Rivers*. — Xénofa, Mlle *Aug. riche*. — La reine Sonia, Mlle *Duluc*. — Mlle de Serkapia, Mlle *Aël*. — e d'Eckforas, Mlle *Vincourt*. — Mme de Trevenitch, Mlle *Wilford*. — e Nielcy, Mlle *Didier*. — Mme Albardof, Mlle *B. Bertel*. — Ilys, Mlle *Dund*.

On commençait par *Chassé-Croisé*, comédie en un acte, de MM. Gault et Berr, qui bientôt cédait la place à *Par Vertu... et Consentement tuel*, de M. Francis de Croisset.

(pour me servir du langage des auteurs) pour changer ce bonheur en infortune. Le prince Cyril est un prince consort, c'est-à-dire, qu'il est le mari de la Reine. Tout d'abord, il n'attache pas d'importance à cette nuance. Il adore Sonia. Il n'a nulle envie de s'immiscer dans les conseils de ministres et dans les séances du Parlement. Mais, autour de lui, on affecte de le traiter comme le monsieur de qui dépend l'hérédité de la couronne; et le jour où, sans penser à mal, il donne son avis sur la Constitution, on le rappelle durement à son rôle de prince consort. Alors il se rebiffe; même il s'indigne; il fait appel au bon sens de son épouse. Le protocole, l'étiquette, le Statut du royaume sont au-dessus de l'affection matrimoniale. Sonia le laisse voir à Cyril, et Cyril qui a un caractère très fier et très ombrageux se fâche. Ce grand moyen ne lui réussit guère. Le Président du Conseil, un maladroit politicien — tous les politiciens sont maladroits — conseille à la Reine d'agir avec le Code, et de faire sortir Cyril « de ses appartements » *manu militari*. La garde est appelée, et Cyril est ramené devant Sonia entre quatre-z-officiers. Le rebelle n'y tient plus, il prend la route de l'exil. Voilà Sonia en larmes; car elle l'aime, ce sujet qui était un amant délicieux; elle l'aime au point de bouleverser la Constitution, et de faire de Cyril son égal en autorité suprême. La police ramène Cyril, comme les quatre-z-officiers l'avaient déjà ramené; et on lui annonce la décision de la Reine. Acceptera-t-il ce sacrifice? Sa fierté consentira-t-elle à recevoir la couronne comme Fritz reçoit les

galons que lui octroie la Grande Duchesse de Gérolstein ? Non. Il faut pourtant que l'aventure ait une fin. Sonia a un dénouement tout prêt. Elle murmure doucement à l'oreille de Cyril : « Auras-tu le courage de ne pas connaître l'héritier du trône ? » Et Cyril la serre dans ses bras, comme aux premiers jours de leur tendresse. Il y a là une très fine étude d'un cas particulier, et les auteurs du *Prince Consort* ont montré, en plus d'une jolie scène, qu'ils étaient hommes à nous donner prochainement une comédie de caractère avec beaucoup d'esprit et de passion autour. Ce qui désoriente un peu le spectateur dans le conte fort amusant cependant qu'ils ont imaginé, c'est l'entourage de Cyril et de Sonia. Au moment où l'on prend un sérieux intérêt aux transes de ces cœurs ulcérés, au moment où l'on suit avec une attention soutenue le combat que se livrent ces charmants amoureux, un Président du Conseil apparaît avec un lot de ministres excentriques qui coupe net le fil de notre émotion. Et puis, les ardeurs printannières de Xénofa, la tante de la Reine, et les plaisanteries de cercleux en détresse du père de Cyril, ex-Roi de Dingras, achève de nous mettre en déroute. Le *Prince Consort* est très bien monté et bien joué. Mme Duluc, est une délicieuse Sonia, nerveuse, vaporeuse, langoureuse, charmeuse à souhait. M. Maury a de la chaleur et de l'autorité. Et si M. Coquet n'a pas la désinvolture qu'il faudrait à l'ex-Roi, M. Leubas est un amusant garde royal convoité par la terrible Xénofa, et la terrible Xénofa est rendue de façon piquante par Mme Leriche. Encore un succès qui, rappelant

l'heureuse aventure de *Madame Flirt* et de l'*Enfant du Miracle*, enjambera gaillardement 1903 pour faire les beaux soirs de l'année suivante.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représentations pendant l'année
Tête de linotte, comédie	3	»	13
Trottinette, comédie	1	»	15
Leurs Amants, comédie	3	»	11
Par vertu... et consentement mutuel, com.	1	»	36
Pour être aimée, comédie fantaisiste	3	21 janv.	26
**Balthy-Colis*, revue	1	24 janv.	32
**Un invité*, comédie	1	22 janv.	31
L'Auréole, comédie	4	12 févr.	7
**L'Enfant du miracle*, comédie-bouffe	3	23 févr.	314
**Chassé-croisé*, comédie	1	24 févr.	331
**Le Prince Consort*, comédie fantaisiste	3	25 nov.	42

ÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES[1]

s années se suivent et ne se ressemblent guère... *Billet de Logement* avait rempli les douze de 1902. Deux pièces nouvelles : la *Famille rosseur* et le *Jumeau* encadreront, en 1903, ongue série de reprises que nous allons noter ır date.

JANVIER. — Première représentation de la *ille du Brosseur*, vaudeville en trois actes, de 'ristan Bernard[2]. — « Regardez-moi bien — . Tristan Bernard à un de nos confrères qui

---

- Directeur : M. Richemond; administrateur-secrétaire général : ger Debrenne.

STRIBUTION. — Colfat fils, M. *Coquet.* — Victor, M. *Milo* — Le ndant, M. *Paul Bert.* — Le vieux berger, M. *Modot.* — Colfat M. *Bouchard.* — Le préfet, M. *Prévost.* — M. de Voaumont, *ère.* — Burdin, M. *Sir.* — Achille, M. *Bernard.* — Manfart, *iche.* — Un garçon, M. *Judicis.* — Un client, M. *Férard.* — , Mlle *Louise Bignon.* — Mme de Veaumont, Mlle *Templey.* — ıe, Mlle *Clairville.* — Nancy Corbeil, Mlle *Guett.* — La caissière, *ne Norris.* — Louise, Mlle *Delagrange.*— Bathilde, Mlle *Dumont.*

4 janvier, au moment où M. Tristan Bernard entrait aux Folies-tiques pour y surveiller la dernière répétition d'ensemble de *la le du Brosseur*, les artistes et le directeur lui ont fait une véri-vation, et ç'a été un concert de compliments autour du nouveau ier de la Légion d'honneur.

ırtir du 24 janvier, la *Famille du Brosseur* était précédée de *nière à louer*, vaudeville en un acte de MM. Monnier et Eugène ır, joué par Mmes Clairville, Guett, Delagrange, MM. Leriche et lin.

le complimentait sur son gentil ruban tout neuf — vous avez devant vous, vivant, le dernier jour d'un vaudevilliste. On a joué, aux Folies-Dramatiques ma dernière pièce de ce genre, et j'ai mis le le point final au suprême échantillon. Désormais, plus de vaudeville! Faire rire les gens? Merci, c'est trop dur! Pour avoir un succès, il faut que mille personnes se tordent ensemble, crient de plaisir et de joie... Je n'essaierai plus cette dangereuse plaisanterie, et je m'en tiendrai modestement à la bonne petite comédie des familles, où l'on ne demande qu'à rire à moitié, de loin en loin, qu'à s'émouvoir par bribes, de-ci de-là, et où parfois on fait des succès plus qu'honorables en bâillant quelque peu... » Ainsi parla — d'or, en sa longue barbe toute noire — l'auteur de petit chef-d'œuvre de gaieté *l'Anglais tel qu'on le parle*, qui, justement, précédait la *Famille du Brosseur*. Le « brosseur » en question, c'est un jeune réserviste, Colfat, venu à Poitiers pour y faire tranquillement ses vingt-huit jours auprès de Mme Dalbert, la femme du commandant qui ne doit prendre sa garnison que dans quelques semaines. Colfat sera l'ordonnance de la commandante, et pour mieux détourner les soupçons, fera, de son propre domestique Victor, le comte Victor... La combinaison serait assez bien trouvée si, par malheur, la venue prématurée du commandant ne changeait subitement la face des choses et ne faisait de l'hôtel de la *Cloche d'argent* une véritable maison de fous... Voici, en effet, les quiproquos qui commencent, et qui, sans repos ni trève d'une seule scène,

ıevrêtrent de telle sorte que toute espèce de
ḷevient ici littéralement impossible. Qu'il vous
ɜ de savoir que, non content de prendre Vic-
ɔur un vrai gentilhomme, qu'il donnerait vo-
rs pour mari à sa nièce, le commandant voit
lfat père, austère magistrat venu pour sur-
re son fils, un pauvre cultivateur, auquel il
ıde des renseignements sur les avoines, et
la petite amie de Colfat, Nancy Corbeil, ve-
elle aussi, relancer son amant, pour sa sœur,
it la noce et entretient sa famille : quelle fa-
infâme que celle de ce brosseur sans ver-
! Qu'il vous suffise aussi de savoir qu'on a
qu'on a beaucoup ri au second acte, et même
ɜ au troisième, où, vous le pensez bien, tout
ɔar se débrouiller et s'arranger, grâce à la
du commandant, bon petit cœur qui sauve sa
et croit faire son propre bonheur en épousant
, brosseur par amour pour elle, ainsi qu'elle
tend... Et, dans la troupe qui mène assez
nent cet implacable quiproquo, nous avons
vé quelques-uns des interprètes du fameux
de logement. C'est, avec quelques réminis-
ı de l'excellent Raimond, du Palais-Royal,
ioquet, le brosseur embêté et empêtré ;
lo, qui met une certaine fantaisie au rôle du
te Victor » ; M. Modot, dans la figure épiso-
du vieux berger ivrogne ; la blonde Louise
n et la gentille Clairville. Tous et toutes ont
bué au succès. La 100e représentation se
ra le 30 mars.

ʳRIL. — Reprise de l'*Hôtel du Libre-Echange*.

pièce en trois actes de MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières[1], déjà représentée plusieurs centaines de fois aux Nouveautés. C'est fou et cependant d'une folie très savamment réglée, et où rien n'est livré au hasard. MM. Georges Feydeau et Maurice Desvallières se sont donné la peine d'ordonner avec tout le scrupule possible les trois actes de leur joyeux vaudeville. Ne nous plaignons pas. N'est-ce point grâce à la sévérité de cette méthode que nous arrivons à nous divertir des effets les moins imprévus ? Si l'on s'est encore amusé, je n'ai pas besoin de vous le dire... De neuf heures à minuit, ça n'a été, dans la salle, qu'un éclat de rire ininterrompu. Sans prétendre égaler les créateurs, les nouveaux interprètes de MM. Feydeau et Desvallières se sont hissés à la hauteur de leurs rôles épiques. M. Milo s'emploie et se dépense d'un bout à l'autre de la pièce avec une verve à la Germain, qu'il rappelle parfois. M. Prévost n'a pas mal dessiné la silhouette de l'avocat Mathieu, dont le bégaiement a ceci de particulier qu'il s'interrompt soudain pour faire place à l'élocution la plus limpide, aussitôt que la pluie cesse et que le temps se met au beau. Mlle Jousset est une bien jolie Marcelle ; Mlle Guitty, sous les traits de Mme Pinglet, une très sûre comédienne.

30 MAI. — Le *Voyage en Suisse*, de M. Ernest

---

1. DISTRIBUTION. — Pinglet, M. *Milo*. — Paillardin, M. *Violette*. — Mathieu, M. *Prévost*. — Bastien, M. *Modot*. — Boucart, M. *Dayle*. — Boulot, M. *Frère*. — Maxime, M. *Berteaux*. — Ernest, M. *Six*. — Chervet, M. *Leriche*. — Marcelle, Mlle *Jousset*. — Angélique, Mlle *Guitty*. — Victoire, Mlle *Astier*. — Une dame, Mlle *Leroy*. — Violette, Mlle *Rolls*. — Marguerite, Mlle *Debrive*. — Pâquerette, Mlle *Ledot*. — Pervenche, Mlle *Bordoni*.

n et de Raoul Toché[1], créé aux Variétés par célèbres Hanlon-Lees, permettait au directeur Folies-Dramatiques de nous présenter leurs es successeurs, les Omers, dans un cadre aprié à leur talent. Vous vous rappelez la pièce... x jeunes mariés font leur voyage de noce en se, et sont dérangés tout le long du chemin des adversaires qui veulent entraver... la conmation du mariage. Ces adversaires ont pour cipaux agents des domestiques fantasques, qui utent, à travers les wagons d'un train de chede fer et les cloisons d'une chambre d'hôtel, cabrioles inénarrables. Les domestiques sont Omers. Ils ont tout le poids, toute la responité de la pièce, et les artistes se bornent à leur ıer des répliques et à débiter, pour les laisser irer, quelques phrases comiques. C'est de l'art restreint, évidemment, mais c'est encore de ... et de la gymnastique. Et puis, au seuil de !...

AOUT. — Reprise du *Voyage des Berluron*, extraordinaire folie signée des trois maîtres genre : Maurice Ordonneau, Grenet-Dancourt éroul[2], dont les noms rappellent trois des plus

---

STRIBUTION. — Des Eglisottes, M. *Bellucci.* — Corgoloin, M. *Pré-* - Walter, M. *Modot.* — Polisot, M. *Berteaux.* — M• Le Guétrin, *yle.* — Taponet, M. *Leriche.* — Mme Taponet, Mlle *Guitty.* — e, Mlle *Florence Gromier.* — Bettly, Mlle *Ronna.* — Edwige, *ngély.*— Betsy, Mlle *Lodot.* — Kettly, Mlle *Bordoni.* — Lisbeth, *eliry.*

ISTRIBUTION. — Berluron, M. *Bartel.* — Javarajah, M. *Prévost.*— ınet, M. *Modot.* — Pontmartin, M. *Six.* — Jules, M. *Berteaux.* ıhaël, M. *Bernard.* — Zadis, M. *P. Darcy.* — Le juge d'instruc- I. *Gil Leduc.* — Le capitaine de gendarmerie, M. *Leriche.* — Des

grands succès de vaudeville: *la Marraine de Charley*, *Trois Femmes pour un Mari* et *le Billet de Logement*.

12 SEPTEMBRE. — Les *Vingt-huit jours de Clairette*[1], qui revenaient au berceau de leur grand succès, n'avaient rien perdu de leur gaieté bon enfant. Le public s'amusait franchement des aventures de l'avocat Emile Vivarel, de sa femme Clairette et de l'inénarrable Michonnet, le « réserviste gazier ». Il bissait plusieurs des jolis airs dont M. Victor Roger avait heureusement illustré la pièce d'Hippolyte Raymond et Antony Mars et pas un instant il ne ménageait ses applaudissements aux interprètes. Au premier rang de ceux-ci, Mlle Renée Marcelle, fort séduisante sous le dolman de hussard, jouait en adroite comédienne et chantait à ravir. D'acte en acte, des bravos de plus en plus chaleureux témoignaient du plaisir qu'éprouvait le public à entendre et à voir la jolie artiste. M. Bouchard était un Michonnet d'une drôlerie impayable. Il n'avait pas achevé sa troisième réplique qu'on riait de confiance dans la

---

Eclusettes, M. *Davin*. — Duchatenay, M. *Feline*. — Le président de la section des sciences, M. *Villars*. — Le président de la section des belles-lettres, M. *Montozon*. — Un gardien, M. *Venant*. — Mme Berluron, Mlle *Guitty*. — Cécile, Mlle *Gromier*. — Clara, Mlle *Diconne*. — Mme Pontmartin, Mlle *Talmont*. — Françoise, Mlle *Colla*.

1. DISTRIBUTION. — Michonnet, M. *Bouchard*. — Vivarel, M. *Poggi*. — Le capitaine, M. *Paul Bert*. — Gibard, M. *Prévost*. — Le vicomte, M. *Sir*. — Benoit, M. *Rivier*. — Pépin, M. *Ch. Leriche*. — Poireau, M. *Robert*. — Le gardien, M. *Venant*. — Clairette, Mlle *Renée Marcelle* — Bérénice, Mlle *Deliane*. — Nichotte, Mlle *Foucher*. — Octavie, Mlle *Talmont*. — Charlotte, Mlle *Rolla*. — Estelle, Mlle *Boissy*. — Mariette, Mlle *Angély*. — Virginie, Mlle *Dumez*. — 1re cliente, Mlle *Jonny*. — 2e cliente, Mlle *Derienne*.

ılle, et cette gaieté ne tardait pas à devenir un ›u rire.

27 OCTOBRE. — Première représentation du *Juneau*, vaudeville en trois actes de MM. Jacques Ionnier et Eugène Larcher[1]. — Les grands esrits se rencontrent, dit-on ; les vaudevillistes ussi, et cette pièce — à laquelle l'inépuisable vo'ue du *Billet de logement* fit longtemps attendre on tour — ressemble trait pour trait à celle qu'au nois de mai dernier nous donnèrent les Nouveautés, sous le titre de *Maître Nitouche*. D'où vient ıne aussi étrange coïncidence ? Que nous importe ? ;t à quoi bon chercher le pourquoi des choses ? ''essayez pas de deviner comment l'avocat à dou›le face, austère d'un côté, viveur de l'autre, se etrouve également chez MM. Maurice Desvallières et Eugène Larcher. Laissons les deux aueurs — tous deux honnêtes et probes s'il en fut – se débrouiller entre eux, et enregistrons le très 'if succès du *Jumeau*, plein d'entrain, de verve et le gaieté, qui mit la salle en joie le premier soir t l'y mettra sans doute encore de longs jours. Le ›ublic des Folies-Dramatiques est-il donc le même ue celui des Nouveautés ? Non, certes, et Paris st grand. Ne se trouve-t-il pas assez d'habitants our apporter en nombre de jolies recettes et de

---

1. DISTRIBUTION. — Emile Edouard, M. *Galipaux*. — Jean John, . *Milo*. — Colamelle, M. *Bouchard*. — Ponticourt, M. *P. Bert*. — ·nest Lambart, M. *Berteaux*. — Montassant, M. *Six*. — Véreuil, . *Rivier*. — 1er déménageur, M. *Bernard*. — Hélène Ponticourt, le *Guitty*. — Céline, Mlle *Lya Sirdet*. — Lolotte, Mlle *Martineau*. — nphale, Mlle *Marcelle Yrven*. — Albine Colamelle, Mlle *Yriex*. — na, Mlle *Divonac*. — L'essayeuse, Mlle *Delaunay*.

chaleureux applaudissements au gai vaudeville de MM. Eugène Larcher et Jacques Monnier? Puis, il faut louer, comme elle mérite d'être louée, la délicieuse fantaisie de l'irrésistible et infatigable Galipaux, qui mène la ronde folle, vif, alerte, remuant et gesticulant pour le plus grand amusement des spectateurs charmés et réjouis. Quel atout que la présence d'un tel comique dans le jeu de nos auteurs! Et quelle excellente partenaire Galipaux n'a-t-il pas rencontrée lui-même en la personne de Mlle Guitty, tantôt ahurie à point, tantôt fière à souhait! Tous deux sont fort gaiement secondés par M. Milo, domestique rusé, MM. Bouchard et Paul Bert, Mmes Lya Sirdet, Martineau, Yrven, toutes gracieuses et toutes jolies. — C'est avec le *Jumeau* que se terminera l'année, résumée dans le tableau suivant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Billet de logement, comédie-vaudev..	3	»	18
L'Hôtel Godet, comédie	1	»	75
L'Anglais tel qu'on le parle, comédie...	1	»	107
**La Famille du brosseur*, vaudeville.....	3	16 janv.	90
**Garçonnière à louer*, vaudeville.........	1	22 janv.	159
L'Hôtel du Libre-Échange, pièce........	3	2 avril	65
Le Peigne, vaudeville....................	1	2 avril	65
Le Voyage en Suisse, folie-opérette.....	3	30 mai	55
Le Gazier, vaudeville	1	»	55
Le Voyage des Berluron, vaudeville....	4	14 août	32
Oscar Bourdoche, vaudeville...........	1	14 août	32
Les 28 jours de Clairette, vaud.-opérette.	4	»	51
**Le Jumeau*, vaudeville	3	»	76

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Disons brièvement l'histoire d'un théâtre peu favorisé par la fortune : en dépit de vaillants efforts, dignes d'un meilleur succès, MM. de Lagoanère et Lénéka devront, hélas ! aux premiers jours de novembre, cesser leur très difficultueuse exploitation.

6 JANVIER. — Premières représentations de *Colombine*, drame en un acte de M. Korn, adaptation française de M. Jean Thorel[1] ; du *Souper d'adieu*, comédie en un acte de M. Schnitzler, adaptation de M. Maurice Vaucaire[2], et de l'*Homme aux poupées*, conte mimé et chanté en un acte, scénario et musique de M. Henri Bérény[3]. — Après s'être

---

1. DISTRIBUTION. — Paillasse, M. *Séverin Mars*. — Baron d'Arlequin, M. *Jannin*. — Colombine, Mme *Charlotte Wiehe*. — Une soubrette, Mlle *Lydiane*.

2. DISTRIBUTION. — Maurice, M. *Prad*. — Max, M. *Barré*. — Un garçon, M. *Fernal*. — Un sommelier, M. *Vinière*. — Louise, Mme *Charlotte Wiehe*. — Un groom, Mlle *Paquita*.

3. DISTRIBUTION. — Le poète, M. *Séverin Mars*. — Elle, Mme *Charlotte Wiehe*.

On commençait par le *Grain de beauté*, comédie en un acte de M. Matrat :

Ducassard, M. *Perret* ; Saint-Hyacinthe, M. *Flandre*.

Miss Hélyett, à laquelle Mme Charlotte Wiehe ajoutait quelques représentations de la *Main*, l'un de ses plus éclatants succès, venait bientôt, mais inutilement, corser le spectacle.

fait applaudir aux Capucines et à la Renaissance, Mme Charlotte Wiehe se révèle aux Bouffes, tragique dans *Colombine*, spirituelle et gaie dans *Souper d'adieu*, tout à fait curieuse dans l'*Homme aux poupées*. Spectacle varié qui avait l'avantage de nous montrer sous toutes ses faces le talent souple et séduisant de l'actrice danoise.

27 JANVIER. — Première représentation de *Florodora*, opérette à spectacle en deux actes et trois tableaux, traduction et adaptation française de MM. Adrien Vély et F.-A. Schwab, d'après la pièce anglaise de M. Owen Hall, musique de M. Leslie Stuart[1]. — En quête d'un vrai succès, d'où qu'il vienne, les Bouffes font appel à un spectacle déjà consacré par un nombre incalculable de représentations en Angleterre et en Amérique. *Florodora* ne saurait se comparer à aucune de nos opérettes, où la danse n'intervient qu'à titre épisodique, sans être, comme ici, le pivot de toutes les situations. Est-ce une romance sentimentale? Est-ce une chanson grivoise? Est-ce un roucoulant duo d'amour? Tout se termine, fatalement, par

1. DISTRIBUTION. — Abercoed, M. *Piccaluga*. — Plum-Quick, M. *Simon-Max*. — Guelfain, M. *Jannin*. — Léandre, M. *Barré*. — Donegal, M. *Lucien Prad*. — Badochard, M. *Fernal*. — Sims, M. *Morreaux*. — Langdale, M. *G. Flandre*. — Pym, M. *Roze*. — Scott, M. *Guérin*. — Crogan, M. *Vissière*. — Un matelot, M. *Perret*. — Dolorès, Mme *Paulette Darty*. — Lady Holyroad, Mlle *Gabrielle Dziri*. — Angéla, Mlle *Ginette*. — Velléda, Mlle *Rebeyrol*. — Daisy, Mlle *Arlington*. — Cinthia, Mlle *De Vervier*. — Lottie, Mlle *Nanon*. — Mamie, Mlle *De Moralis*. — Lucy, Mlle *S. d'Artelle*. — Clare, Mlle *d'Audicourt*. — Isabelle, Mlle *Edith Denton*. — Carmen, Mlle *Violet Lockett*. — Arabella, Mlle *Lilian Rondall*. — Lolla, Mlle *Mary Lovell*. — Inès, Mlle *Du Mont*. — Juanita, Mlle *Lydianne*. — Violante, Mlle *Gabrielly*.

Le spectacle commençait par l'*Epave* de MM. Ernest Depré et Louis Herel, musique de M. Emile Pessard.

une danse échevelée, et pas une sortie de scène qui ne s'effectue sans esquisser un pas de caractère bien senti. La gigue à l'état permanent, le mouvement continu des bras et des jambes perpétuellement en l'air, s'agitant sur une musique entraînante : telle est la pure esthétique de ce genre de théâtre peu fait, sans doute, pour le goût affiné des Parisiens, mais dont l'étrangeté et la folie vous gagnent, en dépit qu'on en ait. Pour un peu, on chanterait et on danserait au refrain, avec ces exotiques endiablés ! Florodora — peut-être aimerez-vous tout au moins à savoir d'où vient ce titre — est le nom d'un parfum tiré de plantes cultivées dans une île de l'archipel des Philippines, appartenant à un M. Guelfain. Le parfum, dont l'Europe est inondée, a enrichi son propriétaire, au point qu'il a pu se rendre acquéreur d'un des plus vieux châteaux de la vieille Angleterre. Pour pendre la crémaillère, on y donne une brillante soirée, dont les clous principaux sont la danse du champagne et le fameux *cake-walk*. Quatre petites Anglaises à la jambe leste et au rein souple, accompagnées de superbes noirs garantis bon teint, en sont, avec une gigantesque Montmartroise, Mlle Berthe Nanon, les protagonistes aux cris sauvages, qu'eût trissées sans pitié un public insatiable. Un parfait trio féminin : Mlle Paulette Darty, l'idéale interprète de la valse lente ; Mlle Dziri, une gaie brûleuse de planches ; Mlle Ginette, jolie comme un cœur, diseuse exquise. Puis, nous avons retrouvé — qui disait donc qu'il était perdu ? — M. Piccaluga, toujours habile à soupirer la romance, et, bons

comédiens comme devant, MM. Simon-Max et Jannin, pilier des Bouffes. — De pimpants costumes et un orchestre bien sonnant, qu'enlève à tour de bras le directeur Lagoanère : tels étaient les éléments d'un succès qui durait six semaines et cédait la place à une reprise de *Claudine à Paris*, avec M[lle] Polaire (10 mars).

31 MARS. — Première représentation de *Miss Chipp*, conte fantastique de MM. Michel Carré et André de Lorde, musique de M. Henri Bérény[1]. — La direction, qui fait flèche de tout bois, ne nous ménage pas les surprises... Comme *Claudine à Paris*, comme *Florodora*, *Miss Chipp* fut, par son originalité, accueillie avec faveur, sans doute, mais une faveur mêlée d'étonnement... En somme, MM. Michel Carré et André de Lorde avaient confectionné sur commande, tout exprès pour M[me] Charlotte Wiehe, une amusante pièce demi-fantastique, demi-opérette, qui faisait ingénieusement ressortir les qualités de comédienne, de danseuse, de mime, voire même de chanteuse (hum! hum!) de la très curieuse artiste danoise. Le rôle de Miss Chipp ne pouvait que convenir à merveille à M[me] Charlotte Wiehe : aussi, s'y est-elle

1. DISTRIBUTION. — Jack, M. *Hirch*. — Paul Morin, M. *Lucien Prad*. — Morin. M. *Simon-Max*. — Sir Jefferson, M. *Barré*. — Lord Watherly, M. *G. Flandre*. — Sipy, M. *Morreaux*. — Jérôme, M. *Perret*. — Sir Clarke Holwett, M. *Roze*. — Sir William's Smithson, M. *Guérin*. — Miss Chipp, M[me] *Charlotte Wiehe*. — Germaine, M[lle] *Ginette*. — Paulette, M[lle] *Rebeyrol*. — Renée, M[lle] *Mouret*. — Yvonne, M[lle] *Daragon*. M[me] Morisset, M[lle] *Nette de Genlis*.

Miss Chipp était, plus tard, accompagnée d'un acte mimé (d'après Albert Guillaume) de MM. Louis Janot et Louis Lacroix, *Dis que t'es médecin*, joué par M[mes] Sully et Christiane Mendelys, MM. Georges Wague et Freddy.

montrée alerte, intelligente, souvent même d'une finesse charmante. Cela se passe à Londres, le pays des pickpockets par excellence, et les auteurs nous présentent une association peu banale d'audacieux voleurs. Association extraordinaire, en effet, puisqu'elle compte, en toutes les capitales de l'Europe, de nombreuses succursales, puisqu'elle entretient des correspondances très intimes avec le préfet de police en personne, et puisqu'elle se complète d'une école de vol pour les enfants! Miss Chipp, qui a aujourd'hui dix-huit ans, a profité avec un succès inouï des leçons de ses professeurs : elle dévalise les passants avec dextérité, ouvre avec art les plus perfectionnés coffres-forts et cambriole les appartements les mieux protégés. Et tout ceci — ô délicieuse innocence! — avec une candeur et une honnêteté parfaites! Que voulez-vous, elle ignore qu'elle fait mal, personne ne le lui apprit, et elle croit, au contraire, mériter la gloire pour son adresse et son noble métier. Elle sera donc envoyée à Paris, en compagnie de Jack, membre de l'association et habile cambrioleur, dans le but, tout simple, de vider le coffre-fort où le riche notaire, Me Morin, a eu l'imprudence d'enfermer trois millions. Miss Chipp est engagée comme institutrice. Jack est embauché comme valet de chambre par M. Morin lui-même, ignorant du danger qui le guette. Le coffre-fort sera forcé une nuit de Noël, pendant une petite fête d'enfants. Mais Miss Chipp s'éprend de Paul Morin, fils aîné du notaire; Paul l'adore; ils s'avouent leur amour, et Paul lui révèle sans se

dérouter — combien la leçon renferme d'à-propos ! — que le vol est une mauvaise et malhonnête action qui peut, tout droit, vous conduire en prison. « Aoh! s'écrie d'abord Miss, en prison pour si peu de chose : c'est injuste! » Puis, elle comprend et se refuse alors à exécuter les projets de Jack. Celui-ci a recours à l'hypnotisme, il endort la jeune miss, et lui ordonne de crocheter le coffre-fort à minuit, d'y prendre les fonds et de venir le retrouver à la gare du Nord. Naturellement, Miss Chipp, quittant la petite fête en son plein, est remarquée, suivie... et découverte! Mais Paul l'aime, il la déclare irresponsable, et usant — ou abusant — à son tour, de l'hypnotisme, il ordonne à Jack, qui prend son billet pour Londres, de venir le rejoindre auprès du coffre-fort. Endormi à distance — il y met, vous le voyez, quelque bonne volonté — il vient se faire pincer lui-même dans la souricière, et sera dûment coffré, tandis que la jeune Anglaise épousera Paul Morin... M. Hirch se tirait avec infiniment d'aisance du rôle de Jack; il y était du meilleur comique. MM. Simon-Max et Prad, aidés de Mlle Ginette, secondaient adroitement Mme Charlotte Wiehe, la gracieuse héroïne de la soirée.

29 AVRIL. — Première représentation de *P'tit Jeune Homme*, pièce en trois actes de MM. Willy et Luvey[1], — « Claudine s'en va », nous avait,

---

1. DISTRIBUTION. — Robert de Parville, M. *Marié de l'Isle*. — Le commandant Labadilhe, M. *Tauffenberger*. — Taillebourg, M. *Georges Flandre*. — Ludovic, M. *Fernal*. — Prosper Ménétrot, M. *Freddy*. — Joseph, M. *Roze*. — Durosoir, M. *Vissière*. — Le facteur, M. *Valrey*. —

en son dernier né, assuré l'ami Willy. Eh bien, non! elle ne s'en va pas. Est-ce que, d'ailleurs, elle pourrait s'en aller ?... Nous la revoyons aux Bouffes, où elle s'échappe, non plus de Montigny, mais de Busigny, pour se « désexuer », je veux dire : se travestir en « p'tit jeune homme » au pantalon collant, très collant, résolue à suivre à Paris jusque dans les brasseries les plus montmartroises celui dont elle veut faire son mari. Et Polaire danse « de l'autre côté » la danse du ventre, où triomphe actuellement Lavallière. Et Polaire, qui peut tout ce qu'elle veut, nous apparaît, de perverse et de vicieuse qu'elle est si bien, tendrement ingénue aussi, en une scène de comédie qui termine la pièce, je veux dire : la pochade. Et l'on a applaudi, cette fois encore, la troublante Polaire, en rendant justice aux efforts de M. Tauffenberger, exubérant Toulousain, et de M. Marié de l'Isle, jeune premier qui promet. Le 25 juin, le théâtre faisait, avec la 60e représentation de *P'tit Jeune Homme*, sa clôture annuelle.

13 OCTOBRE. — Première représentation de la *Fille de la Mère Michel*, opérette en trois actes de M. Daniel Riche, musique de M. Ernest Gillet [1].

Pierrette, Mlle *Polaire*. — Eugénie Gibot, Mlle *Lola Noyr*. — Liliane des Acacias, Mlle *J. Darthenay*. — Colombelle Labadilhe, Mlle *Rebeyrol*.

Le *P'tit Jeune homme* était accompagné d'abord de *Mariage aux tambourins*, opéra-comique en un acte de M. Fernand Esselin, musique de M. Jules Chastan ; puis d'un vaudeville de M. Charles Duprez, *Petite tache*.

1. DISTRIBUTION. — Honoré, M. *Le Gallo*. — Lustucru, M. *Tauffenberger*. — Baron de Quatrebard, M. *Maurice Lan*. — Gontran, M. *Defreyn*. — Cornacq, M. *Jannin*. — Vaublanc, M. *Perret*. — Jean Doux, M. *Saint-Armand*. — Auguste, M. *Vissière*. — Duroux, M. *Morreau*. — Zizi, Mlle *Harriett Alzé*. — Filetta, Mlle *Gabrielle Dziri*. — Clair,de-

Le début de la *Fille de la Mère Michel* nous a rappelé — c'était de bon augure — celui de *Joséphine vendue par ses sœurs*, qui fut l'un des meilleurs succès de ce théâtre des Bouffes. Nous y voyons la mère Michel « qu'a perdu son chat » — lâchée par sa fille Zizi qui, pour courir après son amoureux, le volage Honoré, employé des postes et des télégraphes, n'hésite pas à s'engager dans la troupe de Barnum-Lustucru. Ah ! la jolie « peignée » que va recevoir sa rivale Clair de lune, dompteuse de lapins ! Il est vraimeut drôle, l'acte du cirque avec son exhibition de phénomènes à laquelle il ne manque guère que le célèbre Consul, le chimpanzé-homme, ce curieux spécimen de l'espèce animale que venait de nous présenter la direction des Folies-Bergère... Il faut voir le chœur des savants mis en présence des « sœurs siamoises », dont l'une est mariée et l'autre pas... Il leur faut entendre chanter ensemble — mais oui ! — le duo si disparate, où Zizi célèbre langoureusement les « Feuilles mortes », tandis que Mme Lustucru entonne gaillardement la « Marche des Pochards ». C'est là même un des plus piquants morceaux de la verveuse partition de M. Ernest Gillet, — le populaire compositeur de *Loin du bal*, que nous avons vu conduisant soigneusement l'orchestre au petit Théâtre Lyrique de la Renaissance. Le troisième acte — un gai souvenir de la *Petite Fonctionnaire*, de M. Alfred Capus — nous introduit

---

Lune, Mlle *Melsa*. — La mère Michel. Mlle *Dufay*. — Marguerite, Mlle *Rebeyrol*. — La surveillante, Mlle *Zorelli*. — Jeanne, Mlle *Yvonne Maëlic*. — Friquet, Mlle *Moralis*.

dans le bureau de poste et de télégraphe où, vieux beau se découvrant sur le tard, le fibre paternelle, le baron de Quatrebard veut bien reconnaître en Zizi une fille naturelle que, jadis, il avait semée, et où Honoré, décidément trop volage pour faire un mari, se voit justement supplanté par le propre neveu du baron que jusque là — c'est dans l'ordre des choses — Zizi ne pouvait pas sentir... C'est la fin, très morale de cette amusante historiette.. Bonne interprétation, avec M. Maurice Lamy, qui, digne émule de son aîné, excelle à composer une silhouette de vieux marcheur — il a finement dit les couplets du second acte qui ont eu les honneurs du bis — avec M. Le Gallo, d'original entrain en son rôle de télégraphiste casse-cœurs, avec M. Defreyn, jeune premier de voix agréable, avec Mlle Dziri, chanteuse adroite, avec Mlle Harriett Alzé — retenez ce nom, je vous prie — qui, d'une petite femme de revue à peine remarquée à Marigny, s'est révélée, avec toute sa grâce et toute son inexpérience, divette d'avenir : bravo ! les théâtres en ont besoin.

La *Fille de la Mère Michel* s'était jouée jusqu'au 31 octobre. Après trois nouvelles représentations du *P'tit Jeune Homme*, les Bouffes-Parisiens fermaient définitivement leurs portes le 4 novembre.

Voici, pour mémoire, le résumé de l'année donné par le tableau suivant :

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Jockey malgré lui, vaudev.-opérette.	3	»	4
Le Cadeau d'Alain, opéra-comique......	1	»	4
**Colombine*, drame	1	6 janv.	9
**Souper d'adieu*, comédie................	1	6 janv	17
**L'Homme aux poupées*, conte mimé	1	6 janv,	9
**Le Grain de beauté*, comédie...........	1	6 janv.	31
Miss Hélyett, opérette	3	12 janv.	11
La Main, pièce........................	1	26 janv.	6
**Florodora*, opérette à spectacle.........	2 a. 3 t.	27 janv.	48
**L'Epave*, opérette......................	1	17 févr.	51
Claudine à Paris, pièce................	3	10 mars	21
**Miss Chipp*, conte fantastique	4 a. 5 t.	31 mars	28
**La Cousine Agathe*, pièce	1	20 avril	32
**Dis qu' t'es médecin*, conte mimé	1	21 avril	17
**Le P'tit jeune homme*, pièce............	3	29 avril	62
**Le Mariage aux tambourins*, opéra-com.	1	14 mai	17
**Petite tache*, vaudeville.................	1	29 mai	28
**La Fille de la mère Michel*, opérette...	3	13 octob.	21
**Vic' les Rapins*, pièce	1	15 octob.	22

THÉATRE CLUNY

Au *Paradis*, de MM. Maurice Hennequin, Paul lhaud et A. Barré, dont la reprise date de la écédente année, succédait, le 17 janvier, la preère représentation de *Ma bonne Cousine*, comé- en trois actes de M. P.-L. Flers [1], précédée d'un li petit acte, *Maison Tranquille*, qui était le très ureux début d'un jeune auteur, M. Jacques Baset [2], le frère du peintre et de l'éditeur bien nnus. *Ma bonne Cousine* manquait de gaieté, et ›us avions assez souvent fait l'éloge de M. P.-L. ers, adroit revuiste, pour dire, cette fois, au vauvilliste, qu'il nous semblait s'être trompé du tout ı tout. En tout cas, voici l'histoire, en quelques gnes... Arthur Laversin commande aux événeients, à ce qu'il prétend du moins, et puisqu'il est promis de rompre avec sa maîtresse Marguete pour épouser la petite Fernande Dutalus, tout

---

1. Distribution. — Dutalus, M. *Dorgat*. — Arthur Laversin, M. *Grandin*. — Gardon, M. *Mercier*. — Lebardou, M. *Arnould*. — Edmond, *Marius*. — Laverte, M. *Paruit*. — François, M. *Rodet*. — Pitois, *Chauley*. — Bidonnette, Mlle *Favelli*. — Marguerite, Mlle *Magalli*. — me Bapoulet, Mlle *Bertry*. — Fernande, Mlle *Roll*. — Mme Lebardou, le *Revelia*. — Mme Alfred, Mlle *Lavigne*.

2. Distribution. — Gaudinet, M. *Arnould*. — Leguichard, M. *Bruno*. Balourdin, M. *Harzé*. — L'inspecteur, M. *Berthier*. — Emile, M. *Chau-*. — Mme Leguichard, Mme *Danglas*.

arrivera comme il l'a prédit. Eh bien, pas du tout! Et le voilà puni dans sa vanité... Marguerite se fait passer pour la cousine — la bonne cousine à héritage — de ce niais d'Arthur ; les Dutalus s'entichent d'elle et l'invitent à venir avec les fiancés passer l'été à Caillou-sur-Mer, et la fine mouche s'arrange de telle sorte que tout le monde, à commencer par M[lle] Fernande, le prend en grippe. Son mariage est rompu : il épousera Marguerite, sa maîtresse. C'est, tout juste, le contraire de ce qu'il avait décidé... Deux actes assez vides ; un troisième un peu plus réussi. Interprétation terne ; nous voudrions pourtant signaler M[lle] Roll, la fausse cousine, qui a de l'entrain, et M[lle] Lavigne — que de souvenirs à ce nom ! — qui a mis dans son rôle de servante l'ahurissement le plus drôle du monde. Et puisque la pauvre « mère Cuinet » vient de mourir, voilà probablement celle qui la remplacera. — *Ma bonne Cousine* ne durait que quelques soirs : dès le 25 janvier le *Paradis*, dont c'était la 200[e] représentation, reparaissait sur l'affiche, accompagné des *Charbonniers*, de Philippe Gille et Jules Costé, au succès légendaire.

10 FÉVRIER. — Première représentation des *Gaietés du Veuvage*, comédie en trois actes de M. Grenet-Dancourt [1], suivie de l'*Affaire Champignon*, fantaisie judiciaire en un acte de MM. Geor-

---

1. DISTRIBUTION. — Gomez. M. *Milo de Meyer*. — Blancmignard, M. *Dorgat*. — Paul Verdier, M. *Grandjean*. — Davray, M. *Mercier*. — Arsene, M. *Marius*. — Jeanne Bagnolet, M[me] *Gilberte*. — M[me] Blancmignard, M[me] *Bertry*. — Marthe Davray, M[lle] *Favelli*. — Yvonne, M[lle] *Roll*. — Hermance, M[lle] *de Sivry*.

ges Courteline et Pierre Veber [1]. — A Dieppe, dans la même villa, cohabitent amicalement les Davray, les Blancmignard et une jeune veuve, Mme Jeanne Bagnolet, assez jolie, vraiment, pour affoler un ardent Espagnol rencontré sur la plage. Si ardent, en effet, le Gomez, qu'il ne recule pas d'une semelle, quand, pour se débarrasser de ses obsessions, Jeanne, qu'il croyait veuve, lui révèle qu'elle a un mari — l'homme le plus jaloux de France et de Navarre. Or, c'est Blancmignard que Gomez prend pour le mari, et Blancmignard ne peut admettre l'idée que sa femme — une grotesque et une raseuse, s'il en fut jamais ! — ait pu faire une conquête. Son devoir est pourtant de défendre l'honneur conjugal ; mais, fort capon de sa nature, il se laisse gifler par l'Espagnol, et supplanter par le jeune Paul Verdier, en qui ledit Espagnol a cru voir un amant de la belle Jeanne. Que Gomez et Verdier se battent en duel, si bon leur semble, Blancmignard ne demande qu'à rester en dehors du litige ! Puis, quand il est prouvé qu'il y a grandement erreur sur la personne, et que Blancmignard n'est pas plus le mari de Jeanne que Mme Blancmignard n'est l'idole adorée de Gomez, c'est Davray — autre quiproquo — que l'Espagnol prend pour le mari, que Mme Davray prend pour le flirt de son amie Jeanne. Celle-ci n'a plus qu'une ressource : dire à Gomez toute la vérité, et consentir à l'épou-

1. Distribution. — Champignon, M. *Milo de Meyer*. — Le président, M. *Dorgat*. — Bezuche. M. *Arnould*. — L'avocat, M. *Mercier*. — Canuche, M. *Marius*. — L'huissier. M. *Harzé*. — Le substitut, M. *Bruno*. — Un juge, M. *Bertin*. — Un garde, M. *Choley*. — Désirée, Mme *Bertry*. — Hortense, Mlle *Favelli*.

ser, puisque si follement il le désire. Peut-être, après tout, ne sera-t-elle pas plus malheureuse avec lui qu'elle ne le fut en premières noces avec feu Bagnolet. Peu nous importe la suite de l'aventure! L'essentiel est que le vaudeville de l'illustre auteur de *Trois Femmes pour un mari*, ne mente pas à son titre : *Les Gaietés du Veuvage* et que, comme du bon, de l'excellent Grenet-Dancourt, il soit réellement amusant. Il le sera bien plus encore quand ses interprètes, un peu ahuris par la hâte des répétitions, le « brûleront » comme il doit être « brûlé ». Alors M. Milo de Meyer aura retrouvé la voix qui convient à l'exubérant Gomez. Et nous n'aurons que des éloges à adresser à MM. Dorgat et Mercier ; à Mmes Bertry, Favelli, Roll et de Sivry, à Mlle Gilberte (adieu l'opérette !) faisant, dans Jeanne Bagnolet, une très sérieuse rentrée au théâtre. Si « gaiement » commencée, la soirée se termine en un bruyant et vaste éclat de rire avec l'*Affaire Champignon* de Jules Moinaux, respectueusement et adroitement mise à la scène par MM. Courteline et Veber. Et comme elle avait déjà amplement réjoui le public de la Scala, l'*Affaire* en question faisait le bonheur des habitués de Cluny, où elle était, d'ailleurs, prestement enlevée par la vaillante troupe de MM. Poncet.

27 MARS. — Première représentation de la *Famille Gaudissart*, folie-vaudeville en trois actes de M. Louis Artus[1]. — C'était, selon l'affiche, une

1. DISTRIBUTION. — Mérindor, M. *Milo de Meyer*. — Gustave Chabert, M. *Champagne*. — Le prince Panatado, M. *Mercier*. — Adolphe Gaudissart, M. *Arnould*. — Hubert, M. *Grandjean*. — Gaudissart, M. *Harzé*. — Le commissaire, M. *Marius*. — L'agent Trouillot, M. *Ber-*

folie-vaudeville, que la *Famille Gaudissart*... Folie-vaudeville! c'est beaucoup dire. Vaudeville certes, et le vaudeville classique encore! Mais non olie, car la pièce de M. Louis Artus manque de ouveauté et de drôlerie. Cette famille Gaudissart e nous était pas inconnue et nous l'avions vue et evue sous d'autres noms il est vrai, dans maints uiproquos; suivez-moi bien, car nous allons, une ois de plus, renouveler connaissance avec ces vieux mis. Gustave Chabert, parti en voyage pour quelues mois, s'est marié dans l'intervalle de son abence, et rentrant chez lui sans avertir, y trouve nstallée son ancienne maîtresse en compagnie du rince Panatado, son amant. Et comme il revient ccompagné de sa jeune femme et de son irascible elle-maman, force lui est de faire passer Suzanne, 'ancienne maîtresse, pour la tante Gaudissart, et e prince, pour l'oncle Gaudissart, Est-ce assez ouveau? Ce n'est pas tout; il y a aussi, et j'allais 'omettre, une négresse qui fit autrefois, à la Réuion, les délices d'Adolphe, et qui vient jusque hez lui, relancer son séducteur: puis un jeune ollégien, en quête de bonne fortune qui passe aturellement pour le fils Gaudissart; enfin, un I. Mérindor, patron d'Adolphe, qui passe... son emps à faire la cour aux femmes. Ne me demandez as, maintenant. comment les trois Gaudissart, rrivant à l'improviste, sont chassés à coups de

---

ier. — Le serrurier, M. *Rodet.* — Suzanne, Mlle *Gilberte.* — Mme Bodiois, Mme *Franck-Mel.* — Zizi, Mlle *Favelli.* — Germaine, Mlle *Roll.* — Ime Gaudissart, Mlle *Rarelia.* — Arlette, Mlle *De Sivry.*

Le spectacle commençait par le *Rêve d'Anaik*, comédie en un acte de I. Mouëzy-Eon.

balai par la belle-mère qui ne croit nuellement à leur identité ; comment M. Mérindor, poursuivant l'ex-maîtresse Suzanne de ses assiduités, la croit être la femme d'Adolphe ; comment ce dernier, croyant passer sa première nuit de noces avec Germaine, s'endort aux côtés de la négresse Zizi ; comment la bonne, prise de pitié pour le collégien Hubert, rossé par Adolphe, lui donne l'hospitalité pour la nuit en sa chambrette ; comment M. Gaudissart, le vrai, est accusé d'avoir frappé l'agent Trouillot (que va dire Son Excellence du Commerce ?), alors que le seul coupable est le faux Gaudissart ; comment, enfin, tout se termine pour le mieux devant le commissaire bon enfant ! Vous dire qu'il n'y a, en ces trois actes, ni gaîté, ni entrain, ni bonne humeur serait injuste. Vous dire que quelques (quelques...) rires n'ont pas jailli, çà et là, en ces inénarrables quiproquos, serait mentir. Vous dire que quelques applaudissements, n'ont pas accueilli la *Famille Gaudissart* serait faux. Vous dire que la vaillante petite troupe de Cluny n'a pas joué avec son homogénéité et sa verve habituelle serait ingrat. Aussi nommerons-nous MM. Milo de Meyer, Champagne, Arnould, Mercier, Grandjean, Mmes Gilberte, Franck-Mel, Favelli, Roll et de Sivry, qui tous et toutes avaient droit à d'égales félicitations.

11 AVRIL. — Reprise des *Noces de Mlle Loriquet*, comédie en trois actes de M. Grenet-Dancourt[1]. — Ce fut la première grande pièce — il y

1. DISTRIBUTION. — Joseph Loriquet, M. *Dorgat*. — Bertrand de Kergoët, M. *Mercier*. — Montaudon, M. *Milo de Meyer*. — Arthur Joli-

a quelque vingt ans — de M. Grenet-Dancourt, qui n'était encore l'auteur que de *Rival pour rire* et de quelques jolis monologues écrits pour les Coquelin, aîné et cadet. Ces « noces » se sont, depuis lors, « célébrées » ici et là, des centaines de fois — jamais avec plus d'entrain et de joie pour le public que ce soir au théâtre Cluny, où MM. Dorgat, Mercier, Milo de Meyer et Mmes Franck-Mel et Favelli, enlevaient de verve le très amusant vaudeville.

7 mai. — Première représentation des *Grandes Manœuvres*, pièce en trois actes de M. Gaston Marot[1]. — Vous pensez bien qu'avec un pareil

---

bois, M. *Champagne.* — Georges de Kergoët, M. *Grandjean.* — Justin, M. *Arnould.* — Gustave, M. *Marius.* — Adèle Loriquet, Mme *Frank-Mel.* — Valentine, Mlle *Favelli.* — Mme de Kergoët, Mlle *Revelia.* — Marie Loriquet, Mlle *Lunot.* — Marthe Morin, Mlle *Launay.* — Yvonne, Mlle *De Sivry.* — Jeanne, *La Petite Suzanne.*

1. Distribution. — Le colonel de Fonbelles, M. *Champagne.* — Le commandant Brignollot, M. *Mercier.* — Berluret, M. *Arnould.* — Le lieutenant Blosseville, M. *Grandjean.* — Balivet, M. *Milo de Meyer.* — Fressignard, M. *Harzé.* — Campistron, M. *Marius.* — Boulingrin, M. *Ribadier.* — Manivon, M. *Coutant.* — Pierre, M. *Gandac.* — Hermance, Mlle *S. Damaury.* — Charlotte, Mme *Bertry.* — Coralie, Mlle *Favelli.* — Sidonie, Mme *Frank-Mel.* — La commandante, Mlle *Marc Rivière.* — Emmeline, Mlle *De Sivry.*

Le 9 juin, la commission de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques était exceptionnellement convoquée pour se prononcer sur une question intéressante. Il y a quelques années, M. Edmond Rostand, alors complètement inconnu — c'était avant les *Romanesques* — fit représenter, au théâtre Cluny, en collaboration avec M. Lee, un vaudeville intitulé le *Gant rouge*, auquel M. Marot avait travaillé, mais qu'il consentait à ne pas signer, afin qu'il n'y ait pas trois noms sur l'affiche. La pièce n'eut qu'un succès d'estime et disparut du programme après quelques représentations. En présence du triomphe académique de l'auteur de *Cyrano de Bergerac*, les directeurs du théâtre Cluny pensèrent que la réapparition sur leur affiche du nom de M. Rostand pouvait tout à la fois leur faire honneur et piquer la curiosité publique. D'accord avec le collaborateur anonyme, M. Marot, ils décidèrent de mettre à l'étude le *Gant rouge* pour succéder au spectacle en cours de représentation. M. Rostand apprit la chose par les journaux et ne la trouva pas

l'obscurité la plus complète — même pour le galant colonel qui passe des bras d'Hermance dans ceux de Charlotte et de Sidonie. MM. Champagne, Mercier, Arnould, Mmes Damaury, Bertry et toute la vaillante troupe de MM. Poncet crie, gesticule, se remue avec un bel entrain, et vous trouverez bon que le lieutenant épouse « pour de vrai » cette fois, la jeune Emmeline, que le commandant pardonne à sa volage moitié, que Fressignard lâche Coralie, qu'Hermance redevienne sérieuse et honnête petite femme, et que le colonel aille se reposer de toutes ses fatigues...

31 JUILLET. — Première représentation, à ce théâtre, du *Coup de Fouet*, pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval[1]. — Au lieu du *Gant rouge*, qu'avait définitivement reconquis M. Edmond Rostand, on nous donnait le *Coup de Fouet* de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval, qui, naguère, fit honnêtement rire pendant cent dix-huit soirées le public des Nouveautés. Le succès du *Coup de Fouet* se justifiait, d'ailleurs, par une heureuse invention des auteurs. Ils avaient pris le contre-pied d'*Amphitryon* ou des *Ménechmes*, c'est-à-dire qu'au lieu de nous conter les aventures de deux personnages que l'on prend l'un pour l'autre, ils imaginèrent la comédie d'un personnage qui se dédouble lui-même. C'était là un

1. DISTRIBUTION. — Barisart, M. *Dane*. — Marcinelle, M. *Champagne*. — Lehuchois, M. *Lureau*. — Casimir, M. *Arnould*. — Théodore, M. *Marius*. — Mme Leclapier, Mme *Franck-Mel*. — Suzanne, Mlle *Watteau*. — Colette, Mlle *Samson*. — Zénobie, Mlle *Oviès*. — Sophie, Mlle *Danglas*.

On commençait par *Ton Coq et Ma Poule*, comédie en un acte, de M. Mouëzy Eon.

point de départ original dont ils avaient tiré parti ıvec beaucoup d'habileté, et — ce que je préfère ɜncore — de belle humeur et d'esprit. Honnête in- ;erprétation et bonne reprise d'été...

28 AOUT. — Première représentation, à ce théâ- .re, de *Place aux femmes*! comédie en quatre ıctes de MM. Albin Valabrègue et Maurice Henne- ɿuin[1]. -- Très heureusement inspiré, le théâtre Cluny empruntait, cette fois, au Palais-Royal une ɔièce fort joyeuse qui ne va pas sans une pointe le satire de nos mœurs. Un conseil de raison sous ıne forme un peu folle, telle est cette ironique :omédie : *Place aux Femmes!* Et la combinaison ı'est pas pour nous déplaire, ni au public, qui a 'ait à l'œuvre amusante un nouveau succès. Ce fut l y a quelques années — de concert avec M. Mau- 'ice Hennequin — la rentrée au théâtre de M. Albin Valabrègue. On se rappelle que notre confrère ıvait abandonné la comédie et le vaudeville pour... a propagande religieuse et sociale. L'auteur ap- ɔlaudi du *Bonheur conjugal*, de *Durand et Du- 'and*, du *Prix Montyon*, du *Premier Mari de France*, etc., s'était inopinément consacré à des ravaux sévères, à des conférences voisines du ser- non. Il n'est pas mal de penser à l'avenir de notre ociété, avenir troublé et inquiétant. Mais on re-

1. DISTRIBUTION. — Cascadier, M. *Dorgat*. — Pontgirard, M. *Champa- ne*. — Courpeteaux, M. *Arnould*. — Bouquet des Ifs, M. *Lureau*. — ıiboulet, M. *Marius*. — Baulois, M. *Ribadier*. — Vatel, M. *Berthier* oseph, M. *Marty*. — Mme Cascadier, Mme *Bertry*. — Ren[illegible] eau. — Andrée, Mlle *Samson*. — Camille, Mlle A[illegible] Ille *Gali*. — Noémie, Mlle *Oriès*. — Amélie, Mlle [illegible]
Place aux femmes! était bientôt précédé d'u[illegible] c MM. Jean Rambaud et François Loison : *Les*

vient toujours à ses premières amours... Et n'est-ce pas encore une œuvre d'intérêt social, fort utile, de nous faire rire pendant une soirée et oublier ainsi nos soucis de chaque jour? Et ce but, la pièce qu'on nous rendait ce soir l'avait pleinement atteint. A cette bonne et louable besogne s'étaient employés de leur mieux MM. Dorgat, Champagne, Arnould, et M[mes] Bertry, jouant à Cluny les rôles créés sur la rive droite par Gobin, Raimond, Lamy et M[me] Marie Magnier.

30 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Ce bon Emile!* vaudeville en trois actes de MM. Charles Samson et Georges Maurens[1]. — Ce bon Emile, (rien de M. Loubet) est le meilleur garçon du monde, toujours prêt — c'est parfois un tort — à rendre un service. C'est ainsi que, non content de marier son ami Gontran Durandin à sa cousine Clotilde, il n'hésite pas à purger pour lui les huit jours de prison auxquels il a été condamné, sous prétexte qu'un agent lui a entendu proférer le « Mort aux Vaches! » qui fit, sur la rive droite, le malheur de Crainquebille. Ce bon Emile ne se doute pas de ce qui lui pend à l'oreille à la prison de Reims — une prison très gaie du reste — où il se fait les amis les plus compromettants du monde, et dont le directeur Santanelli, qui ne cherche qu'à caser sa fille Lucrèce, ne le lâchera qu'après

1. DISTRIBUTION. — Leplumier, M. *Dorgat*. — Emile, M. *Arnould*. — Santanelli, M. *Mercier*. — Gontran, M. *Champagne*. — Saint-Amaranthe, M. *Lureau*. — Des Trompettes, M. *Valot*. — Tramontanas, M. *Wagman*. — Alfred, M. *Marius*. — Fortuné, M. *Ribadier*. — Baptiste, M. *Marty*. — Lucrèce, M[lle] *S. Damaury*. — Ursule, M[me] *Franck-Mel*. — Clotilde, M[lle] *Oriès*. — Diane, M[lle] *Bérengère*. — Olga, M[lle] *Marsay*. — Toinette, M[lle] *Chaussée*. — Adrienne, M[lle] *Borgos*.

ous-mêmes, et vous vous imaginez aisément quel
eut-être le fruit de la spirituelle collaboration du
élicieux et intarissable pince-sans-rire qu'est
lphonse Allais, de l'original et joyeux fantaisiste
u'est Galipaux, de l'aimable et délicat écrivain
ui s'appelle Paul Bonhomme. Eh bien, non ! vous
e sauriez croire à toute la drôlerie qu'ont mise
os trois auteurs en l'histoire de M. Courbejaud,
e négociant si vertueux qu'on l'a surnommé Mon-
ieur la Pudeur, et qui, apprenant qu'il est trompé
utant qu'on peut l'être, simule pour son compte
n cas de flagrant délit, afin de permettre à sa
emme de divorcer, et trouve tant de charme au
ibertinage qu'il prend goût à la chose et devient
— lui, Monsieur la Pudeur ! — le plus incorri-
gible des noceurs. Oh ! le désopilant second acte
ui se passe sur une demi-plage, — presque la
ner ! Oh ! le dénouement qui est, à lui seul, la
lus étonnante des trouvailles ! Vous n'attendez
as de moi, je suppose, que je vous raconte les
ouces folies dont est bourré ce vaudeville, en
asse de faire bientôt son tour de France. Qu'il
ous suffise de connaître le thème de l'historiette
t de savoir que l'œuvre de MM. Allais, Galipaux
t Bonhomme fut conçue dans la joie, — une joie
ntense et d'essence parfois supérieure... *Monsieur
a Pudeur* était gaiement enlevé par MM. Dorgat,
alot, Champagne, Lureau, Arnould, Mercier,
Mmes Franck-Mel, Bertry, etc., et cette jolie pièce,
le gaieté franche, terminait l'année, résumée dans
e tableau suivant :

titre, ce ne sont pas les soldats qui manquent à la pièce. Simples troupiers, ordonnances, lieutenants, commandants, colonels, il y en a pour tous les goûts ; celui de M[lle] Hermance Fressignard, qui affectionne tout particulièrement un jeune lieutenant et le lui prouve ; il y en a pour le goût de Charlotte, agréable soubrette qui préfère à l'ordonnance Berluret, son colonel, lequel n'aura certes, qu'à s'en féliciter ; il y en a pour le goût de M[me] la commandante, qui trompe son mari au profit d'un officier plus galonné encore ; il y en a pour le goût de M[me] Balivet, qui trouvera fort plaisant le hussard Berluret ; il y en a enfin, pour le goût du public qui, bon enfant, peut rire sans façon de ces inextricables quiproquos. Essayer

---

de son goût. Il ne se souciait pas sans doute, après ses succès purement artistiques et littéraires, de voir surgir tout à coup devant lui un péché de jeunesse auquel il n'avait jamais attaché d'importance et qui pouvait attirer sur son auguste personne la malignité publique. En conséquence, il donna à entendre qu'il s'opposait à la représentation du *Gant rouge*. Sa protestation n'ayant pas été écoutée, il crut devoir porter le cas devant l'arbitrage de la commission de la Société, réunie à cet effet.

La commission se déclara incompétente, et l'on continuait, au théâtre Cluny, à répéter le *Gant rouge*, qui devait passer après les *Grandes Manœuvres*... Alors, de la rubrique des « théatres », l'affaire versa dans la « Gazette des Tribunaux ». Requête à fin d'assigner à jour fixe M. Gustave Marot, le collaborateur d'autrefois, et M. Poncet, directeur de Cluny, fut présentée, et l'affaire allait être appelée au Tribunal civil de la Seine (1[re] Chambre).

Voici comment « les écritures du procès » exposaient les faits au nom des requérants MM. Henri Lee et Ed. Rostand :

Attendu que les requérants, alors jeunes étudiants, ont fait, en collaboration, une pièce en quatre actes, intitulée le *Gant rouge ;*

Attendu qu'ils la présentèrent au directeur du théâtre Cluny, M. Marx, qui déclara qu'il la jouerait seulement lorsqu'elle aurait été adaptée au goût des spectateurs de son théâtre par M. Marot, son ami et l'un des familiers dudit théâtre ;

Attendu qu'il fut ainsi fait et qu'il fut convenu que M. Marot recevrait la moitié des droits d'auteurs pour le rémunérer de son intervention ;

de vous narrer ces sortes d'aventures serait folie. Vous apprendrai-je comment, les grandes manœuvres s'effectuant dans un village des environs de Toulouse, M. Fressignard, riche propriétaire, mari de la belle Hermance, est tenu de loger chez lui le colonel de Fonbelles, le commandant Brignollot et son épouse, le lieutenant Blosseville, son ami — ami d'autant plus cher qu'il est l'ami de sa femme — enfin les soldats Berluret, Boulingrin et Manivon. Faut-il vous dire que ce Fressignard a lui-même une maîtresse, la jolie Coralie qui tombe chez lui comme une bombe pour y être également logée; que tout s'enchevêtre de telle façon qu'il devient impossible de s'y reconnaître — tout s'y passe, il est vrai, dans

---

Attendu que la pièce fut jouée le 24 août 1888 et n'eut que dix-sept représentations qui produisirent une recette brute de 8,284 fr. 25 et 662 fr. 72 de droits d'auteur;

Attendu que depuis sa chute elle n'a été reprise par aucun théâtre et qu'il n'est pas téméraire de dire que le souvenir même en était perdu;

Attendu que les succès de M. Rostand et l'accueil qui lui fut fait lors de sa recente réception à l'Académie française inspirèrent à M. Marot, dont le nom n'avait même pas paru sur l'affiche lors des représentations de 1888, l'idée de remettre le *Gant rouge* à la scène; que, sans même consulter les requérants, il engagea les négociations avec le théâtre Cluny; qu'une reprise fut décidée;

Attendu que des représentations *(c'est remontrances qu'on veut dire)* furent faites à ce sujet, au nom des requérants, à MM. Marot et Poncet qui n'en tinrent aucun compte; que c'est ainsi que la pièce vient d'entrer en répétition...

La pièce devait être jouée le 5 août, et MM. Lee et Rostand demandaient à être autorisés à empêcher cette reprise, même avec l'assistance du commissaire de police. Combien d'auteurs injoués soupireront en voyant l'heureux Rostand forcé d'appeler à lui la police pour empêcher un directeur de représenter ses pièces... C'est Me R. Poincaré qui devait plaider pour M. Rostand; Me Félix Decori pour M. Gaston Marot; Me Gondinet, pour M Poncet, directeur du théâtre.

Les choses en etaient là quand, soudain, un arrangement survint. M. Gaston Marot fut indemnisé et le *Gant rouge* retiré du tableau des répétitions... Beaucoup de bruit pour rien.

l'obscurité la plus complète — même pour le galant colonel qui passe des bras d'Hermance dans ceux de Charlotte et de Sidonie. MM. Champagne, Mercier, Arnould, Mmes Damaury, Bertry et toute la vaillante troupe de MM. Poncet crie, gesticule, se remue avec un bel entrain, et vous trouverez bon que le lieutenant épouse « pour de vrai » cette fois, la jeune Emmeline, que le commandant pardonne à sa volage moitié, que Fressignard lâche Coralie, qu'Hermance redevienne sérieuse et honnête petite femme, et que le colonel aille se reposer de toutes ses fatigues...

31 JUILLET. — Première représentation, à ce théâtre, du *Coup de Fouet*, pièce en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval[1].

Au lieu du *Gant rouge*, qu'avait définitivement reconquis M. Edmond Rostand, on nous donnait le *Coup de Fouet* de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval, qui, naguère, fit honnêtement rire pendant cent dix-huit soirées le public des Nouveautés. Le succès du *Coup de Fouet* se justifiait, d'ailleurs, par une heureuse invention des auteurs. Ils avaient pris le contre-pied d'*Amphitryon* ou des [illegible]*mes*, c'est-à-dire qu'au lieu de nous conter [illegible] aventures de deux personnages que l'on prend [illegible] pour l'autre, ils imaginèrent la comédie d'un [illegible]sonnage qui se dédouble lui-même. C'était là un

[1] [illegible] Barsart, M. *Dune*. — Marcinelle, M. *Champagne*. [illegible] — Casimir, M. *Arnould*. — Théodore, [illegible] Leclapier, Mme *Franck-Mel*. — Suzanne, Mlle *Wal*-[illegible] — Zenobie, Mlle *Oviès*. — Sophie.

[illegible] *Coq et Ma Poule*, comédie en un acte, de [illegible]

point de départ original dont ils avaient tiré parti avec beaucoup d'habileté, et — ce que je préfère encore — de belle humeur et d'esprit. Honnête interprétation et bonne reprise d'été...

28 AOUT. — Première représentation, à ce théâtre, de *Place aux femmes*! comédie en quatre actes de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin[1]. — Très heureusement inspiré, le théâtre Cluny empruntait, cette fois, au Palais-Royal une pièce fort joyeuse qui ne va pas sans une pointe de satire de nos mœurs. Un conseil de raison sous une forme un peu folle, telle est cette ironique comédie : *Place aux Femmes!* Et la combinaison n'est pas pour nous déplaire, ni au public, qui a fait à l'œuvre amusante un nouveau succès. Ce fut il y a quelques années — de concert avec M. Maurice Hennequin — la rentrée au théâtre de M. Albin Valabrègue. On se rappelle que notre confrère avait abandonné la comédie et le vaudeville pour... la propagande religieuse et sociale. L'auteur applaudi du *Bonheur conjugal*, de *Durand et Durand*, du *Prix Montyon*, du *Premier Mari de France*, etc., s'était inopinément consacré à des travaux sévères, à des conférences voisines du sermon. Il n'est pas mal de penser à l'avenir de notre société, avenir troublé et inquiétant. Mais on re-

1. DISTRIBUTION. — Cascadier, M. *Dorgat*. — Pontgirard, M. *Champagne*. — Courpeteaux, M. *Arnould*. — Bouquet des Ifs, M. *Lureau*. — Ciboulet, M. *Marius*. — Baulois, M. *Ribadier*. — Vatel, M. *Berthier*. — Joseph, M. *Marty*. — Mme Cascadier, Mme *Bertry*. — Renée, Mlle *Watteau*. — Andrée, Mlle *Samson*. — Camille, Mlle *Marsay*. — Malvina, Mlle *Gali*. — Noémie, Mlle *Oriès*. — Amélie, Mlle *Chaussée*.

Place aux femmes! était bientôt précédé d'une comédie en un acte de MM. Jean Rambaud et François Loison : *Les Vendredis*.

vient toujours à ses premières amours... Et n'est-ce pas encore une œuvre d'intérêt social, fort utile, de nous faire rire pendant une soirée et oublier ainsi nos soucis de chaque jour? Et ce but, la pièce qu'on nous rendait ce soir l'avait pleinement atteint. A cette bonne et louable besogne s'étaient employés de leur mieux MM. Dorgat, Champagne, Arnould, et Mmes Bertry, jouant à Cluny les rôles créés sur la rive droite par Gobin, Raimond, Lamy et Mme Marie Magnier.

30 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Ce bon Emile!* vaudeville en trois actes de MM. Charles Samson et Georges Maurens[1]. — Ce bon Emile, (rien de M. Loubet) est le meilleur garçon du monde, toujours prêt — c'est parfois un tort — à rendre un service. C'est ainsi que, non content de marier son ami Gontran Durandin à sa cousine Clotilde, il n'hésite pas à purger pour lui les huit jours de prison auxquels il a été condamné, sous prétexte qu'un agent lui a entendu proférer le « Mort aux Vaches! » qui fit, sur la rive droite, le malheur de Crainquebille. Ce bon Emile ne se doute pas de ce qui lui pend à l'oreille à la prison de Reims — une prison très gaie du reste — où il se fait les amis les plus compromettants du monde, et dont le directeur Santanelli, qui ne cherche qu'à caser sa fille Lucrèce, ne le lâchera qu'après

1. DISTRIBUTION. — Leplumier, M. *Dorgat.* — Emile, M. *Arnould.* — Santanelli, M. *Mercier.* — Gontran, M. *Champagne.* — Saint-Amaranthe, M. *Lureau.* — Des Trompettes, M. *Valot.* — Tramontanas, M. *Wagman.* — Alfred, M. *Marius.* — Fortuné, M. *Ribadier.* — Baptiste, M. *Marty.* — Lucrèce, Mlle *S. Damaury.* — Ursule, Mme *Franck-Mel.* — Clotilde, Mlle *Oriès.* — Diane, Mlle *Bérengère.* — Olga, Mlle *Marsay.* — Toinette, Mlle *Chaussée.* — Adrienne, Mlle *Borgos.*

avoir obtenu de lui une belle et sérieuse promesse de mariage. Le quiproquo — ça serait justice — pourrait fort mal tourner pour Gontran, si, suivant la bonne formule vaudevillesque, tout ne s'éclaircissait lumineusement au troisième acte de cette pièce d'autant plus inénarrable qu'elle est réellement amusante, et « bien dans la note » du théâtre où l'ont portée M. Charles Samson, habile dramaturge ordinairement plus austère, et M. Georges Maurens (ne dévoilons pas le pseudonyme), un aimable fonctionnaire, occupant gentiment ses loisirs à écrire de douces folies jouées des centaines de fois sur des scènes de genre. Cent représentations, c'est justement le chiffre que nous souhaitions, hélas ! à *Ce Bon Emile*, qu'enlevaient avec verve MM. Arnould, Champagne, Dorgat, Mercier, Wagman, etc., sans oublier Mlle Suzanne Damaury, la belle Lucrèce qu'épousera définitivement— ne le plaignons pas — Gontran Durondin, rétrocédant à ce bon Emile, la petite cousine, qu'en récompense de toutes ses peines, il a certes, bien méritée ! De joyeux actes, et de très... artistiques entr'actes, pendant lesquels un orchestre bien stylé interprétait les plus jolies mélodies de Massenet ; on voit que la direction du Théâtre Cluny avait tout prévu pour le plaisir de ses habitués. — Dès le 10 octobre, c'en était fait déjà de *Ce bon Emile*, et l'on reprenait *Un Chapeau de paille d'Italie*, la célèbre farce de Labiche, accompagnée des exquis *Charbonniers* de Philippe Gille et Jules Costé.

3 NOVEMBRE. — Première représentation de *Horribles détails!!...* fait-divers musical en quatre

actes et cinq tableaux, de MM. Louis Decori et Maurice Lefèvre, musique recueillie par M. Maurice Lefèvre et transcrite pour la scène par M. Cavaillé-Massenet[1] — La pièce n'est pas banale; à ce titre et à d'autres, elle eût mérité de réussir... C'est une fantaisie, difficile à classer dans le genre opérette, féérie ou vaudeville, point ennuyeuse, mais qui vous étonne par sa bizarrerie même. On y fait de la musique — beaucoup de musique — on y chante des chansons — beaucoup de chansons — on y danse des menuets, on y voit des tableaux vivants, on y voyage dans le pays des contes, on s'y transporte, contrairement aux traditions théâtrales, de 1903 à l'année rétrospective de 1828 ; puis on saute de 1828 au... Paradis, d'où l'on redescend aussitôt pour retomber sur terre en 1860 ! Que signifie, pensez-vous? Hum ! Je ne sais pas trop. Un fait-divers, tout simplement, vieux comme le monde, drame éternel d'amour : un jeune homme s'est tué de désespoir pour une jeune fille qu'il ne pouvait épouser. Fait-divers mis en action, agrémenté de musique avec morale à la clé. Mais voyez plutôt défiler les tableaux.

---

1. DISTRIBUTION. — Maitre Pierre. M. *Dorgat*. — Gaëtan, M. *Champagne*. — Duc de la Mothe-Mirette, Mathieu, M. *Mercier*. — Vidame des Epinglettés. Fiacre, M. *Valot*. — M. Menu, Thomas, M. *Arnould*. Maitre Thibaudinois. Médard. M. *Lureau*. — Le colonel des Baliveaux, Mathurins. M. *Wagman*. — Pierre Dupont, Célestin, Hubert, M. *Marius-Jean*. M. *Lereril*. — M. Dupont, M. *Vernet*. — Le conseiller de Septdomaines. Crépin. M. *Ribadier*. — Le président de Machelière, Le Temps, M. *Berthier*. — Paul, un fleuriste, M. *Marty*. — Yolande, Mlle *H. Gondy*. — Mme Martin, la Chanoinesse, Mme *Bertry*. — La duchesse de la Mothe-Mirette. Mme *Franck-Mel*. — Marie, Isaure, Mlle *Samson*. — Mme Dupont, Mlle *Loisier*. — Louise, Catherine, Mlle *Roselen*. — Palmyre, Anastasie, Mlle *Arnous-Rivière*.

Acte premier: une soirée de famille en 1903, on fait le cercle autour de la bonne grand'maman qui conte de vieilles histoires et chante les chansons — qu'elle mit autrefois en pratique — de l'immortel Béranger, elle préconise l'amour et la gaieté. Un fait-divers, lu par hasard, vient troubler la joie de cette petite fête : un jeune homme, pour un amour contrarié, s'est fait sauter la cervelle. Voilà l'occasion pour la grand'maman d'y aller de sa petite histoire et pour les auteurs d'y aller de leur revue rétrospective. Donc l'histoire du jeune Gaétan des Houzeaux, amoureux, en 1830, de la jolie Yolande de la Mothe Mirette, que doit épouser le vieux vidame des Epinglettes. Commencée par la grand'mère, l'histoire est continuée, vécue et commentée par les tableaux qui suivent. Deuxième tableau : nous entrons totalement dans l'imprévu. Une soirée de contrat en 1828. Yolande doit épouser le vieux vidame, malgré son amour pour le chevalier Gaétan. Yolande suivrait volontiers les vertueux conseils de la chanoinesse, sa tante : épouser d'abord et voir après, mais Gaétan ne peut et ne veut laisser s'accomplir ce funeste mariage : il se tue. Yolande lui jure alors une éternelle fidélité, Gaétan tout droit monte au ciel, où il arrive — troisième tableau — au milieu d'une joyeuse crémaillère pendue par tous les vénérables du Paradis qui ont noms saint Pierre, saint Thomas, saint Mathieu, saint Médard, et d'autres que j'oublie — hélas ! — tous, à qui mieux mieux chantant, riant, criant, téléphonant même, s'amusant, enfin — nous aussi, parfois — dans un train

d'enfer. Mais quelle n'est pas leur stupéfaction lorsqu'ils apprennent de Gaétan lui-même que celui-ci s'entête, donc, à revenir ici-bas, pour y revoir sa Yolande. Grâce aux heures qui ne se comptent pas, paraît-il, là-haut, comme chez nous, Gaétan débarque sur la terre, trente ans après, en 1860. Il y retrouve — quatrième tableau — une Yolande, vieille fille, laide et insupportable, des bras de laquelle il s'échappe — heureux! — en s'exterminant une seconde fois. Cinquième tableau, la soirée de famille interrompue en 1903, reprend son cours et, morale de l'histoire : il ne faut pas contrarier les amoureux. Citons, dans une troupe qui faisait de son mieux : MM. Champagne, Dorgat, Lureau, Arnould, Mmes Bertry, Gondy et Franck-Mel, qui rivalisaient d'entrain, et chantaient... comme ils pouvaient... — Dès le 18 novembre, on reprenait les *Grandes Manœuvres* — dont c'était la 101e représentation — acconpagnées sur l'affiche par *M. Choufleuri restera chez lui le...*

4 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Monsieur la Pudeur*, vaudeville en trois actes de MM. Alphonse Allais, Félix Galipaux et Paul Bonhomme[1]. — Ces noms seuls me dispensent de vous dire des auteurs tout le bien que vous en pensez

---

1. DISTRIBUTION. — Desmarouettes, M. *Dorgat*. — Courbejau, M. *Valot*. — Lemoustardier, M. *Lureau*. — Gaston, M. *Champagne*. — Narcisse, M. *Arnould*. — Fretillon, M. *Mercier*. — Plinchant, M. *Wagmann*. — Bricardel, M. *Marius*. — Barju, M. *Vernet*. — Grenay, M. *Ribadier*. Adrien, M. *Marty*. — Jacques, M. *Paruit*. — Un maçon, M. *Dubosc*. — Mme Laplatrerie, Mme *Franck-Mel*. — Alice, Mme *Bertry*. — Hélène, Mlle *Rosellen*. — Camille, Mlle *Samson*. — Clarisse, Mlle *Oriès*. — Mme Barju, Mlle *Loizier*. — Madeleine, Mlle *Chaussée*. — Julia, Mlle *Mesny*.

vous-mêmes, et vous vous imaginez aisément quel peut-être le fruit de la spirituelle collaboration du délicieux et intarissable pince-sans-rire qu'est Alphonse Allais, de l'original et joyeux fantaisiste qu'est Galipaux, de l'aimable et délicat écrivain qui s'appelle Paul Bonhomme. Eh bien, non ! vous ne sauriez croire à toute la drôlerie qu'ont mise nos trois auteurs en l'histoire de M. Courbejaud, ce négociant si vertueux qu'on l'a surnommé Monsieur la Pudeur, et qui, apprenant qu'il est trompé autant qu'on peut l'être, simule pour son compte un cas de flagrant délit, afin de permettre à sa femme de divorcer, et trouve tant de charme au libertinage qu'il prend goût à la chose et devient — lui, Monsieur la Pudeur ! — le plus incorrigible des noceurs. Oh ! le désopilant second acte qui se passe sur une demi-plage, — presque la mer ! Oh ! le dénouement qui est, à lui seul, la plus étonnante des trouvailles ! Vous n'attendez pas de moi, je suppose, que je vous raconte les douces folies dont est bourré ce vaudeville, en passe de faire bientôt son tour de France. Qu'il vous suffise de connaître le thème de l'historiette et de savoir que l'œuvre de MM. Allais, Galipaux et Bonhomme fut conçue dans la joie, — une joie intense et d'essence parfois supérieure... *Monsieur la Pudeur* était gaiement enlevé par MM. Dorgat, Valot, Champagne, Lureau, Arnould, Mercier, Mmes Franck-Mel, Bertry, etc., et cette jolie pièce, de gaieté franche, terminait l'année, résumée dans le tableau suivant :

TABLEAU..

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Paradis, pièce	3	»	30
Ma Femme m'ennuie, comédie	1	»	20
**Ma bonne cousine*, comédie	3	17 janv.	11
**Maison tranquille*, comédie	1	17 janv.	27
Les Charbonniers, opérette	1	25 janv.	42
**Les Gaietés du Veuvage*, comédie	3	10 févr.	53
**L'Affaire Champignon*, fantaisie judic.	1	10 févr.	53
**Le Phoque*, vaudeville	1	10 févr.	53
**La Famille Gaudissart*, folie-vaudeville	3	27 mars	15
**Le Rêve d'Anaïk*, comédie	1	27 mars	56
Les Noces de Mlle Loriquet, comédie	3	11 avril	31
**Les Grandes Manœuvres*, pièce	3	7 mai	115
**Ton Coq et ma Poule*, comédie	1	16 mai	137
Le Coup de fouet, pièce	3	31 juillet	56
Place aux femmes! comédie	4	28 août	37
**Les Vendredis*, comédie	1	17 sept.	16
**Ce bon Emile!* vaudeville	3	30 sept.	11
Le Chapeau de paille d'Italie, vaudeville	5	»	26
**Horribles détails!!* fait divers musical	4 a. 5 t.	3 nov.	17
**Il?... ou Elle?* comédie	1	3 nov.	62
M. Choufleuri restera chez lui le..., op.-b.	1	18 nov.	18
**Monsieur la Pudeur*, vaudeville	3	»	27

très amusant en Docteur Freundlich, à l'accent allemand très prononcé, aux gestes gauches de savant, notant à tout moment avec une joie et un étonnement non dissimulés les expressions et coutumes alsaciennes, puis Mmes B. Denège, Hellor et Victorin. Et comme ce vaudeville, malgré son sujet un peu mince, ses longueurs un peu excessives, ses plaisanteries un peu lourdes, est de franche humeur sous sa bonne grosse gaieté alsacienne, il a très agréablement réussi : la première représentation se terminait parmi les rires et les applaudissements.

Entre temps, le théâtre continuait avec succès, le jeudi, ses matinées dites « de famille ». Le 19 mars, il donnait même une comédie inédite de M. Gaston Polonnais, le *Dégel*, en même temps que le *Supplice d'un Auvergnat*, les *Projets de ma tante*, les *Petites misères de la vie humaine* et *Une lecture interrompue*, pantomime.

4 avril. — Première représentation de *Où est donc Papa?* vaudeville en trois actes de MM. Jean Kolb, Marcel Yver et Maurice de Féraudy [1]. — « Où est donc papa ? » demande l'Espagnole Rita, tellement distraite qu'elle ne sait à qui attribuer la paternité de son bébé. Ce papa sera-t-il Blanmanchu, qu'elle connut à Genève, le Belge Flemalle, le jeune et peu beau Dunois, secrétaire de

1. Distribution. — Pombignol, M. *Bardès*. — Monsieur Blanmanchu, M. *Clément*. — Dunois, M. *Bressol*. — Monsieur Flemalle, M. *Denizot*. — Mouton. M. *Leroux*. — Postiche, M. *Latorse*. — Saint-Esprit, M. *De Ségus*. — L'Inconnu, M. *Demaury*. — Mérivet, M. *Lefire*. — Brigadier de police, M. *Bresson*. — Rita. Mlle *Caumont*. — Mme Blanmanchu, Mlle *Doria*. — Mme Flemallé, Mlle *Victorin*. — Yvonne, Mlle *Lerys*. — Isabelle, Mlle *Voulzie*. — Rosalie, Mlle *Gally*.

Blanmanchu, ou bien encore Hercule Pombignol?... Rita hésite entre tous ces pères qui se dérobent les uns après les autres et cèdent la place à un nègre, garanti bon teint, reconnaissant l'enfant au nom d'un roi africain pour qui Rita eut autrefois d'infinies bontés. Je vous donne le thème : brodez dessus les variations les plus folles que vous pourrez imaginer, et vous aurez l'extravagante bouffonnerie qui avait suffisamment désopilé les rates des habitués de Déjazet. Citons, parmi les meilleurs interprètes de ce vaudeville de grosse gaieté dénuée de prétention : MM. Bardès et Clément, MM. Leroux et Denizot qui avaient bien mérité des auteurs. On sait que M. de Féraudy était de l'affaire : il n'est pas maintenant de bonne pièce, sans un sociétaire de la Comédie-Française...

15 MAI. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Boîte à Bibi*, vaudeville en trois actes d'Alfred Duru et Saint-Agnan Choler[1]. — La *Boîte à Bibi* est une douce folie qui obtint à l'origine, au Palais-Royal, un succès de fou rire. Cette boîte est une armoire dans laquelle Mme la baronne de Groslait cache régulièrement — toutes les fois que survient par hasard le mari gêneur — son amant

1. DISTRIBUTION. — Amable Cassegoul, M. *Bardès*. — Le baron de Groslait, M. *Denizot*. — Roquillon, M. *de Ségus*. — Arthur, M. *Lebreton*. — Joseph, M. *Leroux*. — Baptiste, M. *Keller*. — Henriette de Groslait, Mlle *Maïna Roddy*. — Verandah, Mlle *Anna Lerys*. — Florine, Mlle *Voulzie*. — Tambourine, Mlle *Gally*. — Madeleine, Mlle *Aveza*. — Talmouze, Mlle *Darzilly*. — Bamboula, Mlle *Semoressa*.

La *Boîte à Bibi* était, le 30 mai, précédée de *Je me gêne pas avec Ernest*, vaudeville en un acte de MM. Darantière et Bouvet, ainsi distribué :

Marius Fromentel, M. *Leroux*. — Ernest Tabourin, M. *Lefire*. — Un sergent de ville, M. *Keller*. — Clotilde, Mlle *Gally*. — Valérie, Mlle *Semoressa*. — Paulette de la Grande Grille, Mlle *Darzilly*.

Arthur, que les domestiques ont surnommé Bibi. Mais l'armoire ne suffit plus pour dérober la présence du bel Arthur, et ce n'est pas seulement un homme, c'est trois hommes, le beau-père, le gendre et le serrurier goguenard qui se fourrent dans les armoires, dans les coffres, sous les meubles... Une partie de cache-cache invraisemblable et inénarrable... Sans chercher à comprendre (à quoi bon?) le public a ri, à Déjazet, comme il avait ri autrefois au Palais-Royal, puis aux Nouveautés, et naguère à Cluny. L'interprétation a, d'ailleurs, contribué à la grosse gaieté provoquée par une bouffonnerie devenue... classique...

12 JUIN. — Première représentation, à ce théâtre, du *Petit Secret de Polichinelle*, parodie-opérette en trois actes de M. F. de Rouvray et A.-J. de Mauprey[1], accompagné de *Pomme d'Api*, opérette en un acte de MM. Halévy et Busnach, musique d'Offenbach[2], et du *Moulin Joli*, opéra-comique en un acte, paroles de Clairville, musique d'Alphonse Varney[3]. — Une gentille parodie du grand succès sentimental du Gymnase, agréablement complétée par *Pomme d'Api*, ce bijou d'Offenbach, et le *Moulin Joli*, un chef d'œuvre de l'ancien répertoire. Après quoi, le 28 juin, le théâtre fermait pour l'été.

1. DISTRIBUTION. — Mimile, M. *Philippon*. — Chudemiel, M. *Lacoste*. — Diogène, M. *Keller*. — Henriette, Mlle *Suzette Nellson*. — Mme Chaudemiel, Mlle *Gabrielle Roger*. — Mme Jean-Jac, Mlle *Yvonne Lannaz*.

2. DISTRIBUTION. — Gustave, M. *Philippon*. — Rabastens, M. *Lacoste*. — Catherine, Mlle *Suzette Nellson*.

3. DISTRIBUTION. — Gaston, Mlle *Gally*. — Placide, M. *Le Lingon*. — Nivelle, M. *Keller*. — Pâquerette, Mlle *Avezac*.

25 SEPTEMBRE. — Première représentation du *Petit Nenfant du Miracle*, parodie en trois actes, mêlée de chant, de MM. Fernand de Rouvray et A.-J. de Mauprey, musique arrangée de M. Lesens[1]. — Le grand succès de *l'Enfant du Miracle*, qui, depuis des mois, tenait l'affiche de l'Athénée, tentait fort, sans doute, son modeste confrère du boulevard du Temple. M. Rolle voulut, lui aussi, s'offrir un petit enfant et un petit miracle. — Le « Petit Nenfant du Miracle » — ainsi très drôlement est intitulée ladite parodie — fut donc confié aux soins intelligents de MM. Fernand de Rouvray et A.-J. de Mauprey qui voulurent bien se charger de le faire naître dans la joie. Le faire naître, c'est beaucoup dire, puisque, pas plus que son petit frère du quartier de l'Opéra, le petit nenfant n'existe pas, puisque — c'est là le truc de M. Triple-Coche — il n'est imaginé que pour frustrer la ville de Besançon d'un coquet héritage de vingt millions qui doivent lui revenir par testament de feu M. Mouluret, si Mme Elise Mouluret, sa veuve, ne donne naissance, d'ici neuf mois, à aucun rejeton, progéniture miraculeuse ! Toute la difficulté est donc d'amener Mme Mouluret à céder, dans le plus bref délai, aux instances d'un jeune homme,

1. DISTRIBUTION. — Georges Dupieu, M. *Bressol*. — Triple-Coche, M. *Morins*. — Polin-Poline frères, M. *Rémongin*. — Lesculopier, M. *Robert Hasti*. — Lansquepeu, M. *F. Lacoste*. — Paratrois, M. *Hardoux*. — Ruy Blas, M. *Daresnes*. — Un domestique, M. *Saint-Agnan*. — Elise, Mlle *Suzette Nellson*. — Berthe, Mlle *Suzanne Orlitz*. — Margot, Mlle *Yvonne Lannaz*.

On commençait par *les Jumelles*, scène de la vie d'un rond-de-cuir en un acte, de M. Jean Bordas, ainsi distribuée :

Salomon, M. *F. Lacoste*. — Poilard M. *Robert Hasti*. — Tirpied, M. *Hardoux*. — Brimur, M. *Vildor*. — Mme Durand, Mlle *Finck*.

M. Georges Dupieu, malgré la présence plutôt gênante d'un curateur au ventre (c'est le terme juridique) nommé par la défiante ville de Besançon désireuse de sauvegarder ses intérêts. C'est à quoi s'emploie de son mieux, sans y réussir toutefois, l'inventif M. Triple-Coche ; c'est à quoi s'activent nos jeunes auteurs très avisés, qui, dans ce but, ont multiplié les couplets, genre revue, moitié sur les actualités de l'année, moitié sur les situations quelque peu scabreuses de leur parodie. Elise Mouluret est et restera toujours une honnête femme, et sa fortune ne sera sauvée que par la découverte d'un second testament, qui la fait, ô joie ! légataire universelle. M. Bressol s'acquitte à souhait du rôle de Georges Dupieu ; il y est charmant et lance le couplet avec assez d'adresse et de voix pour faire grand tort, et c'est dommage, à eelles de Mmes Nellson et Orlitz. M. Robert Hasti, lui, imite Brasseur à s'y tromper — merveilleusement ! Mais pourquoi diable ! imite-t-il Brasseur, même à s'y tromper ? M. Rémongin est un couturier irréprochable, M. Morins ne manque pas de rondeur en Triple-Coche, et le petit nenfant ne manquera pas, quoique n'ayant jamais vu le jour, de faire parler de lui... au théâtre Déjazet.

15 OCTOBRE. — Reprise des matinées de famille du jeudi, avec *Pomme d'Api*, pour les représentations de Mlle Suzette Nellson et M. Philippon, l'*Aumônier du Régiment*, pour la rentrée de M. Bressol, l'un des meilleurs pensionnaires de ce théâtre, et le *Roman d'une heure*, joué par MM. Max André Freddy, et Mlle Paule Hellor.

28 OCTOBRE. — Première représentation, à ce théâtre, du *Sursis*, vaudeville en trois actes de MM. André Sylvane et Jean Gascogne[1]. — C'était un fort heureux emprunt au répertoire des Nouveautés. Le *Sursis* est, vous le savez, une histoire de soldats, une aventure de réserviste, très voisine de l'illustre *Champignol* de MM. Feydeau et Desvallières ; c'est, d'ailleurs, la grande objection et la seule critique qu'on puisse adresser à MM. Sylvane et Gascogne. Incontestablement, c'est du même tonneau que *Champignol*. Ce qui ne veut pas dire que ces trois actes ne soient fort amusants, bien au contraire ! N'ont-ils pas été donnés des centaines de fois, rien qu'à Paris ? Les tournées ne les ont-elles pas joyeusement promenés à travers toute la France ? La pièce est d'un effet sûr. Elle est très gaie et très mouvementée. Elle est jouée du reste de la façon la plus amusante au boulevard du Temple où M. Guyon fils est venu reprendre le rôle de Manillon, qu'aux Nouveautés il avait, jadis, créé avec tant de fantaisie. C'est à M. Bressol qu'est dévolu le soin de représenter le notaire, correct en son étude, émancipé avec sa jolie cliente et « andouille » sous l'uniforme. Tarride — oui, Tarride, le magistral Tarride d'*Antoinette Sabrier* — avait fait, à l'origine, du commandant

1. DISTRIBUTION. — Manillon, M. *Guyon fils*. — Lagriffoul, M. *Bressol*. — Lestamboudois. M. A. *Morins*. — Le major, M. *G. Flandre*. — La Feuillette, M. *Max André*. — Trimart. M. *Hasti*. — Touffailles, M. *Hardoux*. — Perdrigeon, M. *Raoul*. — Un capitaine, M. *Arvé*. — Un petit clerc, M. *Vildor*. — Premier soldat. M. *Pongay*. — Deuxième soldat, M. *Gaston*. — Marinette, Mme *Dherbeuil*. — Laurence, Mlle *Bade*. — Geneviève. Mlle *Heilor*. — Joséphine, Mlle *Yv. Lannaz*. — Amélie, Mlle *Suz. Gally*. — Mlle Cazaubon, Mlle *Denis*.

Lagriffoul, une figure comique, très comique même, mais d'une telle mesure que la dignité de l'officier restait indemne d'une innocente raillerie : cela était tout à fait charmant et délicat. Le rôle est aujourd'hui tombé aux mains d'un comédien moins illustre, M. Morins, qui n'a point paru trop indigne d'une si lourde succession. Enfin, dans la cocotte Marinette, Mlle Dherbeuil se montre jolie femme avec une certaine désinvolture, non exempte de finesse et de naturel.

5 NOVEMBRE. — Matinée de famille avec *Ma Tante*, comédie en un acte de Stop ; *Jobin et Nanette*, opérette en un acte de M. Weckerlin ; le *Roman d'une heure* d'Hoffmann et *A la Chambrée*, un joyeux vaudeville en un acte de MM. Matrat et Fordyce.

3 DÉCEMBRE. — *Une fille terrible* (Variétés, 1846), *Listchen et Fritzchen* d'Offenbach, *Ma Tante*, de Stop, et la *Chambre à deux lits* (Palais-Royal, 1846), telles étaient les pièces en un acte qui faisaient les frais d'une nouvelle matinée du jeudi.

29 DÉCEMBRE. — Reprise de *Corignan contre Corignan*, vaudeville en trois actes de MM. Georges Rolle et Jean Gascogne [1]. — Ce fut, naguère, un des plus gros succès du théâtre Cluny et c'est, suivant

---

1. DISTRIBUTION. — Escalquens, M. *Bressol*. — Corignan, M. *A. Morins*, — La Ferté Martin, M. *G. Flandre*. — Cicéron, M. *F. Lacoste*. — Montabart, M. *Robert Hasti*. — Des Olivettes, M. *Freddy*. — Reveston, *Max André*. — L'huissier, M. *Saint-Aignan*. — Prosper, M. *Keller*. — Tourtarel, M. *Vildor*. — Garçon de ménagerie, M. *Raoul*. — Un patronnet, M. *Demay*. — Juge suppléant, M. *Pougay*. — Premier avocat, M. *Montier*. — Deuxième avocat, M. *Miriant*. — Troisième avocat, M. *Ruffy*. — Un greffier, M. *Marsy*. — Un municipal, M. *Lucien*. — Castorine, Mme *Dherbeuil*. — Mme Laferté Martin, Mlle *Bade*. — Huberte, Mlle *Paule Hellor*. — Mme Cavagnas, Mlle *Yr. Lannaz*. — Agatho Mlle *d'Anjou*. — Lucie Mlle *Hofman*.

la formule du genre, un amusant vaudeville, où les heureux auteurs ont eu l'excellente idée de semer au second acte, celui de l'audience au Palais de Justice, un grain d'observation germant, pour le plaisir des délicats, au milieu d'abracadabrantes folies. Avez-vous remarqué, d'ailleurs, que depuis Beaumarchais et le *Mariage de Figaro*, les charges aux dépens de la justice et de la bêtise des juges n'ont pas cessé de divertir ? La raillerie de *Corignan* est particulièrement heureuse, et nous a ravi. Cet excellent second acte eût suffi à légitimer le succès durable du vaudeville de MM. Rolle et Gascogne. La pièce était d'ailleurs fort bien jouée par la troupe de Déjazet, MM. Bressol et Morins, Mmes Dherbeuil et Bade, en tête, dont il fallait louer l'ensemble et l'entrain.

Puis, l'année se terminait, le 31 décembre, par une nouvelle matinée de famille, dont le programme comprenait le *Choix d'un Gendre*, *Un Tigre du Bengale* et *Paille d'avoine*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re repré. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Ferdinand le noceur, comédie	4	»	32
Au Poste! pièce	1	»	32
Le Moulin joli, opéra-comique	1	8 janv.	25
Le Copiste	1	8 janv.	4
Le Code des Femmes	1	8 janv.	2
* *Une femme précieuse*	1	8 janv.	18
* *Parente éloignée*, comédie	1	22 janv.	29
Monsieur boude	1	22 janv.	2
* « *Mossieu* » *le Maire*, pièce alsacienne	3	28 janv.	76
* *Appartement à louer*, comédie	1	28 janv.	60
L'Habit du bourgeois	1	5 février	2

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
rée	1	5 février	2
ousseau E. H.	1	5 février	1
ıme n'est pas parfait, tab. populaire	1	5 février	2
tite	1	12 février	2
ux divorces	1	12 février	1
emme qui se grise	1	19 février	1
pplice d'un Auvergnat	1	19 mars	14
gel, comédie	1	19 mars	5
etites misères de la vie humaine	1	19 mars	2
ecture interrompue, pantomime	1	19 mars	2
donc papa? vaudeville	3	4 avril	48
Tic	1	8 avril	16
rde sensible	1	16 avril	5
rojets de ma tante	1	16 avril	3
ıônier du Régiment	1	23 avril	2
Pierrot	1	7 mai	17
ıite à Bibi, vaudeville	3	15 mai	31
me gêne pas avec Ernest, vaudev.	1	30 mai	15
rruque	1	21 mai	1
e-Poule	1	21 mai	1
tit secret de Polichinelle, parodie-opér.	3	12 juin	18
ıe d'api, opérette	1	12 juin	18
tit Nenfant du Miracle, parodie	3	25 sept.	6
ımelles, scènes	1	25 sept.	107
rsis, vaudeville	3	28 octob.	71
nte, comédie	1	5 nov.	6
et Nanette, opérette	1	5 nov.	2
man d'une heure, comédie	1	5 nov.	2
hambrée, vaudeville	1	5 nov.	3
igre du Bengale	1	12 nov.	3
uits blanches	1	26 nov.	1
ıne	1	26 nov.	1
ille terrible	1	3 déc.	2
en et Fritzchen, opérette	1	3 déc.	2
ambre à deux lits, comédie	1	3 déc.	3
oix d'un gendre, comédie	1	10 déc.	2
d'avoine, comédie	1	17 déc.	4
nan contre Corignan, vaudeville	3	29 déc.	3

THÉATRE DU CHATEAU-D'EAU

C'est la dernière fois que nous faisons ici l'histoire du Château-d'Eau ; car, avant que l'année ne soit terminée, le théâtre se transformera — est-ce donc un signe des temps ? — en music-hall...

Voici brièvement quels étaient, en 1903, les faits et gestes de la scène que dirigeait encore M. Victor Silvestre.

3 JANVIER. — Reprise des *Chiffonniers de Paris*, drame en cinq actes et dix tableaux, dont un prologue de Félix Pyat[1].

21 JANVIER. — Première représentation de la *Chute de l'Aigle*, pièce historique en cinq actes et sept tableaux de M. Eugène Foreau[2]. — Les pièces napoléoniennes sont, paraît-il, toujours de mode, et le théâtre du Château-d'Eau, qui naguère,

---

1. DISTRIBUTION. — Le père Jean, M. *Dulac*. — Le baron Hoffmann, M. *Charlier*. — Henri Berville, M. *Monca*. — Un magistrat, M. *Sarborg*. — Laurent, M. *Deschamps*. — Marie Didier, Mlle *J. Dalbieu*. — Claire Hoffmann, Mlle *Milliarès*. — Mme Potard, Mlle *Parmentier*. — Mazagran, Mlle *Perret*. — Louise, Mlle *Schmitt*.

2. DISTRIBUTION. — Napoléon, M. *Charlier*. — Gaëtano Padovani, M. *Andréas* — De Maubreuil, M. *Jandrieu*. — De Talleyrand, M. *H. Legrand*. — Roux Laborie, M. *Monca*. — Fouché, M. *Sarborg*. — Jean Aubry, M. *Liémard*. — Quinette, M. *Helt*. — Caulincourt, M. *Gaverny*. — Capitaine Durand, M. *P. Marc*. — Général Brayer, M. *Bénédict*. — Général Grenier, M. *Woll*. — M. de Vitrolles, M. *Rivey*. — Un huissier, M. *Kessler*.

jouait un *Napoléon* déjà connu, nous offre, cette fois, de l'inédit. Nous n'y voyons pas — le titre l'indique d'ailleurs — Napoléon dans toute la gloire de son règne florissant, mais un Napoléon vaincu, venant, après la terrible défaite de Waterloo, chercher à la Malmaison un refuge contre la trahison de ses anciens ministres et contre les menaces du gouvernement provisoire. Le drame, traversé par une intrigue entre M[lle] Louise de Bervilly, filleule de l'empereur et le général Gaetano Padovani, son aide de camp, est assez intéressant et fort habilement construit. C'est une page d'histoire, utile à feuilleter, M. Foreau nous paraissant et fort documenté sur la Révolution et l'Empire. Le sujet — l'empereur essayant d'échapper à l'Angleterre et de fuir en Amérique — en est, croyons-nous, nouveau au théâtre; l'action s'y déroule rapide et sans trop de longueurs; les politiciens qui y sont présentés ne manquent pas de caractère, ni même de vérité. Du reste, voici le drame : Fouché, apprenant la défaite de Waterloo, et pressé par Talleyrand de favoriser le retour de Louis XVIII, constitue un gouvernement provisoire, dont il se nomme président et oblige Napoléon à se retirer à la Malmaison où, seuls, le suivent quelques généraux encore fidèles, qui s'offrent, pleins d'espoir, à lui constituer une armée et à marcher de nouveau sur l'ennemi. L'Empereur hésite, abdique tout d'abord en faveur de son fils, demandant la Régence, en attendant la majorité du jeune roi de Rome; puis il adresse à la Grande Bretagne une lettre ouverte, par laquelle il offre de se constituer prisonnier et

de s'en remettre entièrement à la loyauté de ses ennemis. — Cependant Lœtizia, sa mère, vient le supplier d'abandonner ce terrible projet, lui prédisant, s'il y donne suite, un perpétuel exil. Elle lui reproche son immense orgueil et les guerres formidables qui décimèrent son peuple, l'accusant ainsi des malheurs qui l'accablent et qu'il a mérités. Elle lui adresse ses adieux touchants de Reine et de mère; la scène ne manque pas d'une certaine grandeur. Mais le gouvernement provisoire refuse ses propositions, le Sénat vote sa déchéance, et Napoléon se voit contraint, ou de fuir, ou de se livrer à l'Angleterre. Il essaiera de fuir. Jean Aubry, brave marin de la Rochelle, ancien quartier-maître, décoré à Cherbourg de la main même de l'Empereur, et tout dévoué à sa cause, s'engage alors à lui faire traverser sur son voilier la flotte anglaise et à le déposer, sain et sauf, à la Nouvelle-Orléans. La tentative réussirait peut-être, si l'idylle de Gaëtano et de Louise de Bervilly ne venait malencontreusement faire avorter le plan de départ. Mlle Louise de Bervilly, pensionnaire à la Légion d'honneur, est enlevée de force, en présence de son fiancé Gaëtano Padovani, impuissant à la protéger, par un certain comte de Maubreuil, triste individu sans aveu, capable de tous les crimes. De Maubreuil reçoit, en effet, de Fouché et Talleyrand, l'ordre d'assassiner Napoléon, et l'Empereur ne doit la vie, ce jour-là, qu'à son extrême bravoure; le misérable baisse son épée. Ce Maubreuil a enlevé Louise de Bervilly; il vient la mettre à l'abri des recherches à la Rochelle, et, justement

chez son ancienne nourrice, la mère Aubry, où est caché l'Empereur. Louise le retrouve là, accompagné de Gaëtano, et tente de partir avec eux pour l'Amérique. De Maubreuil apprend leur fuite, donne l'éveil, les poursuit et arrive au moment précis où l'Empereur met le pied sur le navire qui va le soustraire aux Anglais. Mais le grand Napoléon ne peut fuir ainsi; il laissera donc s'éloigner seuls les deux jeunes gens, et se constituera lui-même prisonnier de l'Angleterre. Les artistes du Château-d'Eau ont fait de leur mieux — ce mieux n'a pas toujours été l'ennemi du bien — pour conserver aux célèbres personnages qu'ils étaient chargés de personnifier toute leur dignité et toute leur ampleur. La tâche était, il est vrai, assez malaisée, et nous félicitions particulièrement M. Charlier, un Napoléon au jeu suffisamment sobre; M. Legrand, un Talleyrand qui n'était pas dénué de finesse; M. Monca, un obséquieux secrétaire: M. Sarborg, un intéressant Fouché. Le drame de M. Foreau eût gagné, néanmoins, à être représenté sur une scène plus habituée à ces sortes de pièces, et nous avions quelques difficultés à nous figurer le grand Empereur et son entourage en cette interprétation un peu bien provinciale. Ne ressemble pas qui veut à Napoléon, et M. Charlier qui, malgré la célèbre mèche du Petit Caporal, n'en avait guère le masque, se ressentait quelque peu d'avoir joué sur ce même théâtre, les traîtres et les apaches, où, d'ailleurs, il excellait. M. Andréas était, lui, tout à fait comique en général Gaëtano Padovani. Ses fougueuses tirades, lancées avec force, ont, à elles

seules, empli toute la salle, et comme elles ne manquaient pas de s'accompagner de gracieux effets de torse et de jambes, c'était véritablement très réjouissant. M. Liémard fut heureusement plus simple et plus sincère dans le rôle du marin Jean Aubry. Mlle de Kerven était une très touchante Louise de Bervilly. Mme Moïna Clément, enfin, (la mère Aubry) se faisait justement applaudir en son rôle de brave paysanne à l'émotion vraie et facile. Ajoutons que le théâtre, décidément voué au culte du grand homme, et tout spécialement M. Foreau, n'avaient rien négligé pour attirer et intéresser leur public. C'est ainsi que le foyer avait été transformé en musée « du souverain », et que, si elles n'étaient pas en très grand nombre, les pièces qui le composaient étaient, tout au moins, de très réelle valeur, et parfois même excessivement précieuses. Nous y voyions, entre autres, figurer le chapeau que portait Napoléon à Waterloo, la longue vue, dont il se servait le même jour, son porte-cartes, une tabatière, des boutons de manchettes, des bijoux, des coffrets, un autographe de sa mère, et d'autres objets qui avaient touché de près l'Empereur et les siens. C'était l'amusement de l'entr'acte...

4 FÉVRIER. — Reprise de la *Petiote*, drame en cinq actes et six tableaux, de Maurice Drack [1]. — La pièce est très bien faite, et affirmait en son au-

1. DISTRIBUTION. — Ragacho, M. *Vauthier*. — Béchamort, M. *Charlier*. — Jean Debray (le philosophe), M. *Monca*. — Zig-Zag, M. *H. Legrand*. — Otto Stadler, M. *Jeandrieu*. — Gabriel Kauffmann, M. *Sarborg*. — Mme de Noirfontaine, Mme *Levi-Leclerc*. — Geneviève, Mlle *J. Dalbieu*. — Laurette, Mlle *Prady*. — Mme Kauffmann, Mlle *Parmentier*.

teur un véritable homme de théâtre. Elle contient, en outre, un acte très curieux, et qui, en son temps, put paraître très hardi : celui des Saltimbanques. Elle eût mérité haut la main d'être représentée à l'Ambigu, qui y eût trouvé un vif succès et l'eût longtemps gardée à son répertoire. C'est son mauvais destin qui l'a toujours vouée à la scène de la rue de Malte, où elle a été donnée pour la première fois il y a une vingtaine d'années et déjà reprise. « Mauvais destin » est, d'ailleurs, injuste, car elle y fut et y est encore fort bien jouée. Mme Lévi-Leclerc est une très pathétique Mme de Noirfontaine, et le rôle de Zig-Zag, le gavroche contrefait qui ne marche qu'à cloche-pied, n'a pas cessé de porter bonheur à son interprète. Ce fut à l'origine M. Paul Fugère, l'actuel compère des Folies-Bergère, puis M. Lérand, qui venait de se faire remarquer aux Bouffes-du-Nord et devait plus tard s'illustrer au Vaudeville, où tout Paris l'applaudit à chacune de ses créations. Le jeune H. Legrand, le fils du célèbre mime Paul Legrand, n'est pas indigne de ses devanciers ; c'est aujourd'hui un très amusant Zig-Zag.

20 FÉVRIER. — Première représentation, à ce théâtre, de la *Jeunesse des Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux d'Alexandre Dumas et Auguste Maquet [1]. — Nous l'avions vue

---

1. DISTRIBUTION. — Athos, M. *Normand*. — D'Artagnan, M. *Andréas*. — Le Cardinal de Richelieu. M. *Charlier*. — Buckingham, M. *Vauthier*. — Louis XIII, M. *G. Monca*. — Planchet, M. *Cosset*. — Tréville, M. *Liémard*. — Porthos, M. *Carrière*. — Bonacieux, M. *Loire*. — Lord de Winter, M. *Delafosse*. — Rochefort, M. *Derouet*. — Felton, M. *Bacqué*. — Aramis, M. *Peyrière*. — Boistracy, M. *Gaverny*. — Ca-

il y a douze ou quatorze mois à la Porte-Saint-Martin, la célèbre pièce, et aussi ne l'aurions-nous pas sitôt revue au Château-d'Eau — n'est-ce pas un peu déchoir ? — si Mme Dumas n'avait donné son autorisation à l'actif directeur de ce théâtre, M. Victor Silvestre, en quête d'un bon drame de cape et d'épée. Il n'en est pas de meilleur que cette éternelle *Jeunesse des Mousquetaires*... qu'a voulu jouer la Comédie-Française et qu'elle jouera peut-être un jour. Grand effet, comme toujours, avec ces maîtres qui s'appellent Dumas et Maquet et en dépit d'une interprétation plutôt modeste, où il faut pourtant relever les noms de Mme Lévi-Leclerc sous les traits de l'abominable Milady, de Mlle Dalbieu sous ceux de l'aimable Mme Bonacieux, de M. Normand, dans Athos, et de M. Charlier, dans le terrible duc de Richelieu. Mais pourquoi n'avoir pas distribué à M. Monca — qui fait Louis XIII ! — celui de d'Artagnan qu'il eût bravement et gentiment « gasconné » ?...

20 MARS. — M. Silvestre s'ingéniait à varier les plaisirs des habitués du théâtre du Château-d'Eau ; au drame de cape et d'épée, il faisait succéder l'opérette. Après la *Jeunesse des Mousquetaires*, c'était la célèbre pièce de MM. Paul Ferrier, Fabrice Carré et Victor Roger, *Joséphine vendue par ses sœurs* [1],

husac, M. *Davaine*. — Le bourreau, M. *Bourkin*. — Jussac, M. *Lacroix*. — Patrick, M. *Keysseler*. — David, M. *Legay*. — Milady de Winter, Mme *Lévi-Leclerc*. — Mme Bonacieux, Mlle *J. Dalbieu*. — Anne d'Autriche, Mlle *Delage*. — La Supérieure des Carmélites, Mlle *Gaudy*.

1. DISTRIBUTION. — Alfred Pharaon, pacha, M. *A. Guyon fils*. — Montosol, M. *Piccaluga*. — Putiphar bey, M. *Aristide Gardon*. — Mourzouf, M. *Guesdon*. — Le facteur, M. *Fleutet*. — Benjamine, Mme *Mily-Meyer*. — Joséphine, Mlle *Jane Thibault*. — Mme Jacob, Mlle *Croix-Meyer*.

qui justement retrouvait trois de ses interprètes d'autrefois alors qu'elle fut créée aux Bouffes sous la direction de Mme Ugalde. C'était Piccaluga, dans le baryton Montosol ; Jeanne Thibault, dans Joséphine; c'était, enfin, Benjamine-Mily-Meyer, obtenant dans un rôle de gavroche admirablement approprié à sa nature son triomphe d'antan. Depuis le premier acte, où nous la voyions, en tablier d'école « manquer la laïque » et chanter son *Ugène*; jusqu'au troisième, avec ses couplets : « Allez vous faire lanlaire », elle ne récoltait encore que des rires et des bravos, s'adressant légitimement à une comédienne qui était restée l'une des plus admirées et des plus spirituelles de Paris.

Puis, le 9 avril, le théâtre fermait ses portes. Le Château-d'Eau n'existe plus. La salle ne rouvrira que transformée en music-hall sous le nom d'Alhambra.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Napoléon, drame historique	5 a. 9 t.	»	3
Le Chiffonnier de Paris, drame	5 a. 10 t.	3 janv.	16
**La Chute de l'Aigle*, pièce historique	5 a. 7 t.	21 janv.	16
La P'tiote, drame	5 a. 6 t.	4 févr.	15
La Jeunesse des Mousquetaires, drame	5 a. 12 t.	20 févr	21
Joséphine vendue par ses sœurs, opérette	3	20 mars	21

GRAND GUIGNOL[1]

8 JANVIER. — Le *Héros*, de M. Maurice Marian[2].

23 JANVIER. — *Les Deux Bossus*, fantaisie de M. Charles Esquier, tirée des *Contes des dix mille et deux nuits*, de M. Félix Duquesnel[3]; *Le Pape et l'Empereur*, de M. Jacques des Gachons[4]; *Mille Regrets*, de MM. Hugues Delorme et Francis Gally[5].

17 MARS. — *Mineure !* de M. Jean Jullien[6].

1er AVRIL. — *Le Système du docteur Goudron*

---

1. — Directeur : M. Max Maurey.

2. DISTRIBUTION. — Le Héros, M. *Ratineau*. — Le sous-préfet, M. *Brizard*.— Le président du comité, M. *Gournac*.— Le poète, M. *Dufrenne*. — L'employé, M. *Chevillot*. — Le gendarme, M. *Manneville*. — La veuve, Mme *Brécourt*.

3. DISTRIBUTION. — Ababassam, M. *Gouget*. — Babouch, M. *Dufrenne*. — Ali, M. *Brizard*.— 1er client, M. *Manneville*.— 2e client, M. *Lavenir*. Aniza, Mlle *Meryem*. — Zorah, Mlle *Genty*.

4. DISTRIBUTION. — L'Empereur Napoléon, M. *Chautard*. — Le Pape Pie VII, M. *Gournac*. — Monseigneur Durasin, M. *Gouget*. — Le Cardinal de Bayaune, M. *Schultz*. — Le Cardinal Fabrice Ruffio, M. *Ratineau*. — Le général de Bavaune, M. *Carel*.

5. DISTRIBUTION. — Jean Lagarrigue, M. *Lurville*. — Alfred Edouard, M. *Dufresne*.— Ludovic Labremont, M. *Ratineau*.— Constant Veulard, M. *Brizard*. — Lili Florence, Mlle *Lavergne*.

6. DISTRIBUTION. — Menadier, M. *Gouget*. — Sombrenon, M. *Chauley*. — Chaplin, M. *O. Dufrenne*. — Un greffier, M. *Brizard*. — Le substitut, M. *Chevillot*. — 1er monsieur, M. *Rambert*.— 2e monsieur, M. *Ratineau*. — Mme de Sainte-Adele, Mme *Lévi-Leclerc*. — Maria Verteau, Mlle *Meryem*.

et du professeur Plume[1]; *Le Mois de Marie*, de M. Georges Monteuil[2]; *Cloridon, Flipot successeur*, de M. Jean Drault[3]; *Un début dans le Monde*, de MM. A. Max Maurey et Paul Mathiex[4].

10 OCTOBRE. — *Laure*, de M. Serge Basset[5].

14 NOVEMBRE. — *Deux heures du matin... quartier Marbeuf*, pièce en deux actes de MM. Jean Lorrain et Gustave Coquiot[6]; *Hue, Cocotte!* de MM. Georges Nanteuil et A. Faverne[7]; *Les Demi-Veuves*, de MM. D'Harcourt et F. de Rouvray[8]; *Entôlage*, de M. Daniel Jourda[9]; *Une Barbe*, de MM. Ernest Laut et Jean Rochon[10].

---

1. DISTRIBUTION. — Docteur Goudron, M. *Gouget*. — Professeur Plume, M. *Gournac*. — Henri, M. *Schultz*. — Jean, M. *Brizard*. — Robert, M. *O. Dufrenne*. — Chef gardien, M. *Ratineau*. — 1er gardien, M. *Chevillot*. — 2e gardien, M. *Carel*. — 3e gardien, M. *Chauley*. — Mme Joyeuse, Mme *Barty*. — Mlle Eugénie, Mlle *Vellini*.

2. DISTRIBUTION. — Polissard, M. *O. Dufrenne*. — 1er porteur, M. *Carel*. — 2e porteur, M. *Chauley*. — Mme Samour, Mme *Barty*. — Félicie Mme *Meryem*.

3. — Jouée par MM. *Gouget, Brizard, Ratineau*, Mmes *Meryem* et *Genty*.

4. — Jouée par Mmes *Emilienne Darty*. *Barnoll, Vellini, Genty* et M. *Oscar Dufrenne*.

5. — Jouée par Mmes *Lévi-Leclerc*. *Launay*, MM. *Chevillot*. *Rambert*, *Chauley*.

6. DISTRIBUTION. — Laclos Larrive, M. *Rambert*. — Le cadavre, M. *Chevillot*. — Un brigadier, M. *Gouget*. — Premier agent, M. *Ratineau*. — Deuxième agent, M. *Chauley*. — La générale, Mme *Lévi-Leclerc*. — Lina, Mlle *Brizac*. — Juliette, Mlle *Genty*. — Une pierreuse, Mlle *Marjolaine*.

7. DISTRIBUTION. — Pègre, M. *Dufrenne*. — M. Aubry, M. *Gouget*. — Un agent, M. *Ratineau*. — Mme Aubry, Mlle *Genty*. — Mme Moussard, Mlle *Jane Méryem*.

8. — Jouée par Mmes *Lévi-Leclerc* et *Renée Launay*, MM. *Brizard*, *Ratineau* et *Chauley*.

9. — Jouée par MM. *Gouget* et *Dufrenne*, et Mmes *Lignières* et *Jane Méryem*.

10. — Jouée par MM. *Ratineau, Brizard, Chauley, Chevillot* et Mlle *Renée Launay*.

THÉATRE DES CAPUCINES[1]

---

9 JANVIER. — *L'Eternelle Histoire*, comédie en un acte de M. Eugène Hécé.

27 JANVIER. — *La Botte Secrète*, opérette-bouffe en un acte de M. Franc-Nohain, musique de M. Claude Terrasse[2]; *Au bout du fil*, comédie en un acte de M. Miguel Zamacoïs[3].

9 MARS. — *A tour de rôle*, comédie en un acte de M. de Morlhon[4]; *Le Pré aux Clercs*, en un acte de M. Pierre Soulaine[5]; *Soyons optimistes*, fantaisie-actualité en un acte de M. Miguel Zamacoïs[6]; *L'Honnête Amant*, comédie en un acte de

---

1 Directeur : M. Michel Mortier; secrétaire général : M. P. Néblis.

2. DISTRIBUTION. — L'égoutier, M. *Gemier*. — Leprince, M. *Mondos*. — Hector, M. *Dubosc*. — M. Edmond, M. *Saidreau*. — La princesse, Mlle *Berka*.

3. DISTRIBUTION. — Paul, M. *Mondos*. — L'ouvrier, M. *Berthelier*. — Clotilde, Mlle *Lyse Berty*.

4. DISTRIBUTION. — Mimi, Mlle *Gilberte Sergy*.— Loulou, Mlle *Mariette Lelières*. — Paul, M. *Saidreau*. — Gontran, M. *Berthelier fils*.

5. DISTRIBUTION. — Lord Tennis, MM. *André Dubosc*. — Lehoussel, M. *Berthelier fils*. — Théodore, M. *Victor Boucher*. — Raymonde, Mlle *Thérèse Berka*. — Mme Rabot, Mlle *Marthe Alex*. — Odette d'Aquitaine, Mlle *Gilberte Sergy*.

6. DISTRIBUTION. — La doctoresse, Mlle *Lyse Berty*. — Le mari, le domestique, M. *Fernand Depas*. — Le client, M. *Paul Ardot*.

M. Elie de Bassan [1]; *Passe et Manque*, comédie en deux tableaux de M. Maurice de Féraudy [2].

11 AVRIL. — *Les Pieds qui remuent*, comédie en un acte de M. Romain Coolus [3].

16 AVRIL. — *Mariage rouge*, pièce en un acte de M. Jules Rateau [4].

21 AVRIL. — *Le Singe de Dindonnette*, comédie en un acte de MM. F. Galipaux et Brincourt [5].

10 OCTOBRE. — *Le choix d'une carrière*, comédie en un acte de M. A. de Caillavet [6]; *La Peur*, comédie en un acte de M. Félix Duquesnel [7]; *M. Malézieux*, comédie en un acte de M. André Picard [8]; *Feuilles d'automne*, fantaisie-revue en un acte de MM. Dominique Bonnaud et Jean Bataille [9].

14 NOVEMBRE. — *Fin de Vertu*, comédie en un

---

1. DISTRIBUTION. — L'amant, M. *Tréville* — le Monsieur, M. *Martel*. — Jean, M. *Saidreau*. — Elle, Mlle *Carlier*. — Marie, Mlle *Darcy*.

2. DISTRIBUTION. — Gaston, M. *André Dubosc*. — Paulette, Mlle *Suzanne Carlix*.

3. DISTTIBUTION. — Germaine, Mlle *Dallet*. — Gaston, M. *André Dubosc*.

4. DISTRIBUTION. — Urbain Soyer, M. *Martel*. — Rusfignac, M. *Berthelier*. — Restivoudois, M. *Didier*. — Un domestique, M. *Boucher*. — Mme Restivoudois, Mlle *Verly*. — Marguerite, Mlle *Darcy*.

5. DISTRIBUTION. — Un monsieur, M. *Galipaux*. — Une dame, Mlle *S. Carlix*.

6. DISTRIBUTION. — La Chevrette, M. *Baudoin*. — Dubois, M. *Chopp*. — Un garçon, M. *Damorès*. — Colette, Mlle *Antoinette Rogé*.

7. DISTRIBUTION. — Gaétan de Marsanne, M. *Tarride*. — Baligand, M. *André Dubosc*. — Joseph, M. *Yves Martel*. — Un domestique, M. *Chopp*. — Lucienne de Rovray, Mlle *J. Thomassin*. — Juliette, Mlle *Alice Aubray*.

8. DISTRIBUTION. — Malézieux, M. *Tarride*. — Dantois, M. *Saidreau*. — Blanche Juillet, Mlle *J. Thomassin*.

9. DISTRIBUTION. — Le conférencier, M. *Jean Bataille*. — La chanteuse, Mlle *Marie-Louise Faury*. — Le potache, Mlle *Betty Daussmond*.

acte de M. Abel Tarride et François Vernayre [1]; *Péché véniel*, opérette-bouffe en un acte de M. Franc Nohain, musique de M. Claude Terrasse [2]; La *Boutique à quat'sous*, camelote en vers de M. Jacques Redelsperger [3].

23 DÉCEMBRE. — *Tactique offensive*, comédie en un acte de MM. de Buysieulx et Roger Max [4]; *Le Signe*, comédie en un acte de Gallus II, d'après la nouvelle de Guy de Maupassant [5]; *Pied-d'châlit*, idylle militaire de M. de Montignac, musique de M. Ludo Rats [6].

---

1. DISTRIBUTION. — André Noyelles, M. *A. Dubosc.* — Philippe de Terne, M. *Pierre Achard.* — Darmois, *Albouy.* — Maurice Bleuze, M. *Gabry.* — Lucienne Darbois, Mlle *Jeanne Thomassin.* — Victorine, Mlle *Betty Daussmond.*

2. DISTRIBUTION. — Hippolyte, M. *A. Dubosc.* — Hadalbert, M. *Martel.* — Fernand, M. *Saidreau.* — Gustave, M. *Damorès.* — Bertrade, Mlle *Marguerite Deval.* — Thierry, Mlle *Maëlec.* — Maggy, Mlle *Campton.* — Edith, Mlle *Bruun.*

3. DISTRIBUTION. — Friquet, M. *Le Gallo.* — Friquette, Mlle *Marie-Louise Faury.*

4. DISTRIBUTION. — Le lieutenant Busigny, M. *André Dubosc.* — Un domestique, M. *Damorès.* — Juliette Larcey, Mlle *Suzanne Devoyod.* — Baronne d'Espeuilles, Mlle *Marie-Louise Faury.*

5. DISTRIBUTION. — Un monsieur, M. *Le Gallo.* — Achille, M. *Baudouin.* — Baronne de La Grangerie, Mlle *Cavell.* — Mme de Rennedon, Mlle *Antoinette Rogé.*

6. DISTRIBUTION. — Pied-d'Châlit, M. *Léon Berton.* — Mirette, Mlle *Thérèse Berka.*

THÉATRE DES MATHURINS[1]

24 JANVIER. — *On se couche à huit heures*, croquis parisien en un acte, de M. Léon Xanrof[2]; *Le premier flirt de Loulou*, un acte de Gyp[3]; *L'Ile déserte*, comédie-bouffe en deux actes de MM. Tristan Bernard et Jules Moy[4]; *Son manteau!* opéra-bouffe en un acte, de MM. Thalasso et G. Quillardet, musique de M. Ludo Ratz[5].

7 MARS. — *Les amies de nos amis*, comédie en un acte, de M. Jourda[6]; *La Momie*, pantomime en un acte de M. Aubert[7]; *Zozo*, comédie en un acte de MM. Lauras et A. Thels[8]; *L'Achat de laine*,

1. — Directeur : M. Borny.

2. DISTRIBUTION. — Monsieur, M. *Frey*. — Madame, Mlle *M. Yrven*. — La bonne, Mlle *Marsay*.

3. DISTRIBUTION. — M. de Folleuil, M. *Dieudonné*. — Papa, M. *Morière*. — Loulou, Mlle *J. Margel*. — Simone, Mlle *Marsay*. — Diane, Mlle *Marny*.

4. DISTRIBUTION. — Jules, M. *Jules Moy*. — Morauvak, M. *Pons-Arlès*. — Jacques, M. *Carpentier*. — 1er agent, M. *Frey*. — 2e agent, M. *Nyber*. — Ursule, Mlle *M. Yrven*. — Lucienne, Mlle *Morny*. — Irma, Mlle *Marsay*. — La bonne, Mlle *Gaby-Deslys*.

5. DISTRIBUTION. — Joseph, M. *Frey*. — Pharaon, M. *Carpentier*. — Putiphar, M. *Morière*. — Zulma, Mlle *Eveline Janney*.

6. DISTRIBUTION. — Henry, M. *Frey*. — Jacques, M. *Carpentier*. — Blanche, Mlle *Yrven*. — Marthe, Mlle *Maufroy*. — Le modèle, Mlle *Gaby Deslys*.

7. DISTRIBUTION. — Stéphane Albas, M. *Desfontaines*. — 1er savant, M. *Morière*. — 2e savant, M. *Carpentier*. — Paulette, Mlle *Louise Willy*.

8. DISTRIBUTION. — Zozo, M. *Dieudonné*. — Une femme, Mlle *Irma Perrot*. — Yvonne, Mlle *Maufroy*. — Jane, Mlle *Luciole*. — Raphaële, Mlle *Wilford*. — Paule, Mlle *Garcia*.

parodie en un acte, mêlée de couplets de M. Branger[1].

28 MARS. — *Par délicatesse*, un acte de M. Jean Myrès[2]; *Cœur jaloux*, pantomime de M. Henri Reine, musique de M. Chantrier[3]; *A la Diable*, fantaisie-revue en un acte de M. Ralph de Chamlas[4].

17 AVRIL. — *La Tentation de Tod Clyft*, comédie en un acte de M. Henri Lyon[5]; *Le Coin du feu*, comédie en un acte de MM. Abel Tarride et François Vernayre[6]; *Le Kanguroo*, comédie en un acte de M. Romain Coolus[7]; *A l'impossible...* fantaisie en un acte, mêlée de couplets de M. C. Alphand, musique de M. Ed. Mathé[8].

5 MAI. — *Métamorphose*, comédie en un acte de M. Arquillière[9].

---

1. DISTRIBUTION. — Clabaudière, M. *Rablet*. — André, M. *Frey*. — Gaston, M. *Carpentier*. — Thérèse, Mlle *Luciole*. — Mme Clabaudière, Mlle *M. Yrven*.

2. DISTRIBUTION, — Octave Gigot, M. *Rablet*. — Louise, Mlle *B. Mauroy*. — Mme Palaiseau, Mlle *Lola Noyr*.

3. DISTRIBUTION. — Laurida, Mlle *Louise Willy*. — Pierrot, M. *Desfontaines*.

4. DISTRIBUTION. — La petite amie, Mlle *Alice Bonheur*. — Le Diable, M. *Ch. Léger*.

5. DISTRIBUTION. — Tod Clyft, M. *Ch. Gabry*. — Master Graham, M. *Paul Franck*. — Chafornet, M. *Rablet*. — Sylvain, M. *Carpentier*. — Michelette, Mlle *Mylo d'Arcylle*.

6. DISTRIBUTION. — Edouard, M. *H. Burguet*. — Paul, M. *Ch. Gabry*. — Henriette, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Victorine, Mlle *de Mornant*.

7. DISTRIBUTION. — Léopold Brignet, M. *H. Burguet*. — Jacques Delatour, M. *Carpentier*. — Emilienne Debrielles, Mlle *Demarsy*.

8. DISTRIBUTION. — Mylord, M. *Paul Franck*. — Alfred, M. *Rablet*. — Trottinette, Mlle *Mily Meyer*.

9. DISTRIBUTION. — M. Atich, M. *Morière*. — M. Bradot, M. *Rablet*. — Valentine-Pierre, M. *Gabry*. — Pauline, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Mme Atich, Mlle *Dinart*. — Rose, Mlle *Siamé*.

24 MAI. — *On n'a pas le temps!* comédie en un acte de MM. Quillardet et Murray[1] ; *Un honnête homme*, pièce en un acte de M. Clermont[2] ; *Rêves d'opium*, pantomime lyrique de M. Paul Franck, musique de M. Edouard Mathé[3]; *La Chulapa*, pièce en un acte de M. Pierre Tranque[4].

15 SEPTEMBRE. — *La Vengeance d'Ephraïm*, comédie en un acte de M. Jules Rateau[5] ; *Le Trois pour Cent*, comédie en un acte de M. Octave Heller[6]; *Monsieur Plume*, pièce en un acte, de MM. G. Quillardet et Pierre Meurray[7].

26 SEPTEMBRE. — *Le Galon*, fantaisie militaire en un acte, de M. Joë Bill[8]; *Par Habitude!* comédie en un acte, de M. A. Branger[9].

---

1. DISTRIBUTION. — Georges, M. *Boucher*. — Jean, M. *Morière*. — Lucienne, Mlle *Maufroy*. — Mme de Freneuse, Mlle *de Mornand*. — Bibi, Mlle *Siamé*.

2. DISTRIBUTION. — Pierre, M. *Séverin Mars*. — Morasson, M. *Morière*. — Léon, M. *Daniel*. — Emma, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Marie, Mlle *Siamé*.

3. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Paul Franck*. — La voix, M. *Léoni*. — La statue, Mlle *Otéro*.

4. DISTRIBUTION. — Maurice, M. *Paul Franck*. — Manolo, M. *Léoni*. — Le Tavernero, M. *Morière*. — La Chulapa, Mlle *Otéro*. — Pepita, Mlle *Pacecita*.

5. DISTRIBUTION. — Ephraïm, M. *G. Dalleu*. — Samuel, M. *V. Boucher*. — Pitchpin, M. *E. Ferny*. — Sarah, Mlle *Jane Méryem*.

6. DISTRIBUTION. — Henri Leroux, M. *Duard*. — Maurice Dormeuil, M. *V. Boucher*. — Juliette Lamblay, Mlle *Dickson*. — Marie, Mlle *Marthe Darly*.

7. DISTRIBUTION. — Monsieur Plume, M. *Duard*. — Edgard, M. *E. Ferny*. — Abel, M. *V. Boucher*. — Luce, Mlle *Jahe Méryem*.

8. DISTRIBUTION. — Salvau, M. *G. Dalleu*. — Ducercleux, M. *V. Boucher*. — Bidel, M. *E. Ferny*. — Rose, Mlle *H. Dorville*.

9. — DISTRIBUTION. — Jules Roussel, M. *Pierre Achard*. — Léon, M. *V. Boucher*. — Valentin Bourgeasse, M. *G. Dalleu*. — Gabrielle, Mlle *H. Dorville*.

10 OCTOBRE. — *Antoinette ou le Retour du mari*, fantaisie en un acte, de M. Tristan Bernard[1]; *Femina-Revue*, en deux tableaux, de MM. Bonnaud, Numa Blès et P. Marinier[2].

4 NOVEMBRE. — *La Faute*, comédie en un acte, de MM. Jacques Vivien et Serge Basset[3].

12 DÉCEMBRE. — *Comme on fait son lit...* comédie en un acte, de M. Thalasso[4]; *Pour se lancer*, comédie en un acte, de MM. Marcel Guillemaud et Dehère[5]; *Bal noir*, drame en un acte de M. Michel Carré[6].

---

1. DISTRIBUTION. — Le régisseur, M. *G. Dalleu*. — Le marquis, M. *V. Boucher*. — Le vicomte, M. *Pottier*. — 1er monsieur, M. *C. A. Carpentier*. — 2e monsieur, M. *E. Ferny*. — Un spectateur, M. *Duchesne*. — Un pompier, M. *Jean*. — Une dame, Mlle *Lola Noyr*. — Antoinette, Mlle *Marcel*. — Mlle Stephenson, Mlle *H. Dorville*.

2. DISTRIBUTION. — Lydia, Femina, la nounou, Mlle *Alice Bonheur*. — La Huchette, John, un directeur, le journaliste, Santos, l'huissier, l'Empereur, M. *Fragson*. — L'ouvreuse, Bardaillac, Polenta, un directeur, M. Lapoire, Larsupiaux, le matelot, M. *Maurel*.

3. DISTRIBUTION. — Bouillon, M. *Boucher*. — Chevalier, M. *Carpentier*. — Emmeline, Mlle *Lola Noyr*. — Victoire, Mlle *Bretty*.

4. DISTRIBUTION. — Chanteloube, M. *Girard*. — Nondedeu, M. *V. Boucher*. — Trouillard, M. *Carpentier*. — Mélie, Mlle *A. Rosny*. — Balbine, Mlle *Pagel*.

5. DISTRIBUTION. — Fred, M. *V. Boucher*. — Max, M. *Carpentier*. — Loulou, Mlle *Pagel*. — Thérèse, Mlle *Ladini*.

6. DISTRIBUTION. — Christian Sandral, M. *Henry Krauss*. — Herbert Chartier, M. *Marey*. — Le docteur Priault, M. *Girard*. — De Brécourt, M. *V. Boucher*. — Prévardel, M. *A. Carpentier*. — Jeff, M. *Barnières*. — Diana Sandral, Mlle *J. Cheirel*. — Mme Chauvelin, Mlle *A. Rosny*. — Nanny, Mlle *Pagel*. — Mme Prévardel, Mlle *Ladini*. — Une chanteuse, Mlle *Dora Parnès*

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La *Passion selon saint Jean*, de Bach (soli interprétés par MM. Laffitte, Daraux, Boussagol, Mmes Mastio et Georges Marty), eut un tel succès que trois auditions successives en furent données au mois de janvier 1903. Citons encore, au nombre des œuvres inédites ou intéressantes qu'offrit à ses abonnés, en dehors de son répertoire habituel, la célèbre Société des Concerts : la première audition d'un concerto pour piano, de M. Massenet, exécuté par M. Diémer ; la symphonie en *ut* mineur de M. Camille Saint-Saëns ; la symphonie en *ré* mineur de M. César Franck ; la symphonie en *ré* majeur de Brahms ; le *Requiem* de M. Gabriel Fauré, dont les soli étaient confiés à Mlle Jeanne Leclerc et à M. Dufranne ; un *Miserere meî* de M. Alphonse Duvernoy ; le *Camp de Wallenstein*, de M. Vincent d'Indy ; *Rédemption*, de César Franck, avec Mlle Grandjean et M. Garry ; *Roméo et Juliette*, de Berlioz, avec MM. Bartet, de Pommayrac et Mme Marie Gay : *Orphée*, de Listz ; *A la Musique*, d'Emmanuel Chabrier, chanté par Mlle Lormont. Notons maintenant, parmi les virtuoses applaudis au cours de l'année, les violonistes Sarasate et Lucien Capet, les pianistes Diémer, déjà nommé, Edouard Risler et Philipp. Puis, disons qu'en remplacement de M. Nadaud, démissionnaire, M. Giannini fut élu, à une forte majorité, deuxième chef d'orchestre, appelé à suppléer, au besoin, M. Georges Marty, le jeune et habile chef de la Société des Concerts.

CONCERTS COLONNE

C'est par deux auditions de la *Damnation de Faust* qu'avait commencé l'année aux Concerts du Châtelet. Tout le monde convient que le Berlioz — et en particulier la *Damnation de Faust* — est le domaine propre de M. Edouard Colonne. On conçoit à peine les rythmes, les mouvements, les nuances, les accents, en un mot toute l'exécution de Berlioz, autrement que M. Colonne nous les a révélés lui-même. Désormais, il est inséparable de Berlioz. La gloire du maître disparu est à jamais liée à l'interprète — à l'apôtre vivant.

On se souvient du grand effet produit il y a quatre ans par la première audition de la symphonie en *mi* mineur de M. Henri Rabaud, qui mit tout de suite hors de pair l'auteur de la *Procession nocturne*. M. Colonne nous la redonnait le 25 janvier, et le public du concert du Châtelet acclamait longuement l'œuvre et le jeune compositeur qui, sans aucune pose, et avec beaucoup d'assurance, tenait le bâton du commandement. On aurait même voulu réentendre le délicat scherzo, que l'auteur avait la modestie, peut-être exagérée, de ne pas recommencer..... Le duo de *Sigurd* figurait au programme, interprété par la créatrice de l'œuvre de Reyer, Mme Rose Caron. Mais on avait compté sans l'influenza maudite qui, au dernier moment, obligea Mme Caron à céder la place à l'une des jeunes pensionnaires de la troupe de l'Opéra. C'est Mlle Louise Granjean, gracieuse-

ment prêtée par M. Gailhard, qui fut la Brünehild justement applaudie. Les amateurs de harpe se réjouissaient en entendant Mlle Henriette Renié exécuter, avec une grâce et une maëstria étonnantes, un concerto de l'habile M. Pierné. Puis on s'amusa de l'audition successive des deux marches de Rakoczy, celle de Listz et celle de Berlioz. L'avantage resta à cette dernière, qu'enleva avec encore plus de brio que de coutume — si cela est possible — l'orchestre de M. Colonne, vigoureusement entraîné par son chef.

Le 1er février, M. Colonne nous redonnait en son entier le *Faust* de Robert Schumann. Œuvre inégale, sans doute, mais si gracieuse, si puissante et si grandiose par endroits ; toujours intéressante, en dépit, peut-être même à cause de ses défauts. On sait comme Schumann se sentit, dès la première heure, attiré vers le poème de Gœthe par un charme irrésistible ; il voulait mettre en musique tout le *Faust*, première et seconde parties ; mais comme c'est surtout le second *Faust*, création toute d'idéal et de fantaisie, qui subjuguait sa nature mystique, il s'en occupait de préférence et remettait à plus tard pour composer la première partie. En somme, il composa trois scènes du premier *Faust* ; le jardin, Marguerite devant l'image de la Vierge et l'Eglise ; puis il entrait dans le second *Faust*, dont il traitait divers épisodes : la scène initiale d'Ariel et des Sylphes, Minuit, le Dialogue des quatre sorcières, la Lutte du Docteur avec le Souci, la Mort de Faust et toute la scène finale, à laquelle il donnait de larges développements. Il avait commencé à y travailler vers 1844, et les parties déjà composées en furent exécutées à Liepzig, Dresde et Weimar, pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Gœthe, le 29 août 1849 ; mais il se remit à la tâche ; c'est en 1850 qu'il écrivit les deux derniers grands morceaux, et l'ouverture seulement en 1853, presque au moment de per-

dre la raison. C'est avec un vif plaisir que nous avons réentendu tout le délicieux duo du jardin, les ardentes supplications de Marguerite à la Vierge et la magnifique scène de l'Eglise, d'une terrible grandeur. La scène d'Ariel et des Sylphes, qui ouvre la seconde partie, a été traitée par Schumann avec ce sentiment de la poésie qu'il possédait à un si haut degré, et l'appel d'Ariel, comme le chœur des Elfes qui vient après, sont d'une inspiration absolument exquise. La troisième partie de l'œuvre, celle qui comprend la scène finale du second *Faust*, s'ouvre par un chœur d'une gravité superbe, auquel ne le cèdent en rien l'air de *Pater extaticus*, avec accompagnement continu de violoncelle et d'altos, et la mélodie de *Pater profundus*. Le court et gracieux solo de *Pater seraphicus* amène le chœur suppliant des Enfants bienheureux, suivi de l'*Hosanna* final... Autant de pages qui nous montrent à quel point Schumann a su traduire admirablement les conceptions les plus abstraites de Gœthe, et combien son *Faust* est, plus qu'aucun autre, une transfiguration musicale absolument exacte du poème original. Ce que l'on doit retenir de cette nouvelle audition, c'est — suivant une appréciation très juste de M. Alfred Bruneau — « le caractère fièrement élevé de la partition, c'est l'indépendance absolue, la nette modernité de sa forme. De la première à la dernière ligne du *Faust* de Schumann, il n'est pas une page où paraisse l'air de facture conventionnelle et surannée. Là, d'un bout à l'autre, le texte de Gœthe est traduit en une langue musicale merveilleusement claire, libre et neuve. A ce titre, cet ouvrage de si haute noblesse reste une des plus franchement progressistes que je connaisse ». La première partie, qui comprend, nous l'avons dit, le tendre et délicat duo du jardin, d'essence si profondément allemande, la poignante prière avec son trait haletant des altos et la belle scène de l'Eglise, où les lamentations

de Marguerite sont hachées par les liturgies terribles du *Requiem*, a donné à Mme Vve Auguez de Montalant l'occasion de faire applaudir son dévouement professionnel, en même temps que son réel talent de chanteuse. Dans l'admirable morceau qui s'appelle le *Lever du soleil*, M. Daraux, le remarquable Faust d'il y a deux ans, s'est révélé, une fois de plus, artiste de grande école. M. Ballard, décidément voué au rôle de Méphistophélès — qu'il soit de Berlioz ou de Schumann — a été mordant et sarcastique à souhait dans une ironique oraison funèbre à Faust mourant. M. Georges Dantu a joliment chanté le délicieux air d'Ariel. La troisième partie, la *Rédemption*, que le maître a traitée de façon si originale, nous a permis d'apprécier, sous les traits de Pater Seraphicus et du docteur Marianus, MM. Berton et Jean Reder. C'est avec une grâce et un charme infinis que Mlle Mathieu d'Ancy a fait valoir le couplet embaumé de fraîcheur : « De ces roses effeuillées, répandons les senteurs sacrées... » Et très artistiquement a été rendu par les chœurs et l'orchestre de M. Colonne ce *Faust* de Schumann, d'une interprétation particulièrement délicate.... L'ouvrage eut, devant de fort belles salles, trois auditions successives.

Le 2 mars 1903, il y a eu juste trente ans que le Concert national, fondé par l'éditeur Hartmann et dirigé par M. Edouard Colonne, donnait sa première séance au théâtre de l'Odéon. En 1874, l'Odéon était abandonné pour le Châtelet, et l'Association artistique était créée. On sait combien les premières périodes furent difficiles; mais la vaillance et la persévérance d'un artiste aussi bien doué que M. Ed. Colonne, secondé par son admirable orchestre, devaient avoir raison de tous les obstacles. L'organisateur fut à la hauteur du musicien : on n'aurait qu'à consulter les merveilleux programmes de ces concerts dominicaux pour constater avec quelle intelli-

gence et quel éclectisme ils furent rédigés. Deux grandes figures planent au-dessus de celles qu'il a mises en lumière ; Berlioz et Franck. On peut associer la gloire de M. Colonne à celle de ces deux grands génies, dont il fut certes l'un des premiers à révéler les œuvres superbes. Le concert du dimanche 1er mars 1903 est une des meilleures preuves à donner puisque les *Béatitudes* [1] y ont été exécutées à nouveau dans leur intégralité, alors qu'au concert du Jeudi-Saint 10 avril 1873 au théâtre de l'Odéon, le beau poème symphonique *Rédemption* était interprété pour la première fois. Nous n'entreprendrons pas de retracer ici, même brièvement, l'histoire glorieuse des concerts de l'Association artistique ; on n'aurait du reste qu'à feuilleter nos précédents volumes pour constater les victoires remportées par M. Edouard Colonne. Qu'il nous suffise de rapporter que, depuis la fondation à l'Odéon, il n'a pas été donné moins de huit cent huit concerts, que le nombre des compositeurs exécutés a été de deux cent soixante-sept, que celui des

1. DISTRIBUTION. — Le Christ, M. *Paul Daraux*. — Satan, M. *Ballard*. — Le Récitant, M. *Georges Dantu*. — L'Epoux, M. *Emile Cazeneuve*. — L'Ange de la Mort, M. *Guillamat*. — Mater Dolorosa, l'Epouse, l'Ange du Pardon, Mme *Auguez de Montalant*. — Une mère, Mlle *Dépagneux*. — Un orphelin, Mlle *Suzanne Richebourg*. — Premier pharisien, M. *Emile Cazeneuve*. — Deuxième pharisien, M. *Georges Dantu*. — Troisième pharisien, M. *Berton*. — Quatrième pharisien, M. *Guillamat*.

Invité à assister à cette séance, le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, M. Chaumié, avait adressé à M. Colonne la réponse suivante :

...Il m'est impossible de répondre à votre invitation ; mais en vous exprimant mes regrets, je tiens à féliciter l'éminent chef d'orchestre sur l'œuvre qu'il a accomplie. Vous avez le droit d'en être fier. Secondé par d'admirables exécutants animés de votre foi, vous avez puissamment contribué à l'éducation musicale du public, servi la gloire de compositeurs illustres comme Berlioz et César Franck, aidé au développement de l'école nouvelle, si hardie et si brillante.

Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de ma haute estime et de mes meilleurs sentiments.

Le Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts,
CHAUMIÉ.

œuvres jouées s'est élevé à mille sept cent trente, et qu'enfin celui des exécutions a atteint le chiffre important de quatre mille deux cent vingt-huit. A titre de curiosité, on rappellera que le « record » des exécutions appartient à quatre compositeurs. deux Français et deux étrangers : Berlioz (448), Beethoven (374), Wagner (366) et Saint-Saëns (338). Le public considérable qui assistait au concert du 1er mars acclamait le chef de l'Association artistique, le remerciant ainsi des louables efforts qu'il avait faits pour rendre musicien un peuple qui tendait à le devenir et pour encourager l'art musical aussi bien en France qu'à l'étranger. Si le brave « père Franck » avait pu assister à l'audition de ses *Béatitudes*, il eût été satisfait. Cette foule, qui fut si rebelle à sa musique de son vivant, a applaudi avec enthousiasme son œuvre. Et c'est une fière œuvre d'artiste, une des grandes et maîtresses pages où le fanatique de Bach a mis tout son cœur et toute sa science. N'est-elle pas la plus parfaite expression de son talent, celle où l'inspiration et la forme sont adéquates ? Bien que longuement développée, puisque son exécution n'exige pas moins de deux heures et demie, elle n'engendre aucune monotonie, tant le sentiment y est profond et varié. L'interprétation était digne de l'œuvre. Chœurs et orchestre n'ont point eu de défaillances. Parmi les solistes, tous en générale admirablement choisis, il fallait placer en première ligne Mme Auguez de Montalant. dont la voix si pure, si facile, si étendue, faisait délicieusement ressortir l'épisode de *Mater Dolorosa* ; M. Paul Daraux, qui fut un Christ remarquable ; M. Georges Dantu, dont la voix de ténor était de plus en plus assise ; M. Emile Cazeneuve, qui, malgré une indisposition, mettait en valeur le rôle si difficile de l'Epoux ; M. Guillamat, à la voie de basse profonde ; M. Berton, excellent artiste ; Mlle Dépagneux, douée d'une voix de contralto généreuse, qu'elle condui-

sait fort bien... En présence du succès des *Béatitudes*, M. Ed. Colonne en donnait une seconde audition le dimanche 8 mars.

Il eût été fâcheux de ne pas connaître à l'orchestre la partition de *Parysatis* de M. Saint-Saëns. M. Colonne avait fort heureusement prévu notre désir, et nous donnait, le 15 mars, les plus importants fragments de la musique qui, l'été précédent, accompagnait, aux arènes de Béziers, le drame de Mme Dieulafoy. On connaît la génèse de *Parysatis*. M. C. Saint-Saëns, en quête d'un sujet de drame lyrique pour Béziers, songeait à faire revivre quelque splendide épopée orientale ; mais, au lieu de la tragédie classique, de la tragédie traditionnelle qui nous familiarise avec les faits et les gestes des héros grecs et romains, au lieu d'aller chercher des personnages et des époques qui, tant de fois, avaient défilé sous nos yeux, la pensée lui était venue de ressusciter un épisode de l'histoire de la Perse qui avait échappé jusqu'à présent aux investigations de nos dramaturges et qui ouvrirait une échappée sur une antique et mystérieuse civilisation. Il s'était rappelé certain roman persan que Mme Dieulafoy avait écrit quelques années auparavant, au retour d'une de ses explorations. Elle devenait une collaboratrice toute désignée ; il lui soumit donc son idée. Elle l'accepta avec empressement. Six mois après cet entretien, Mme Dieulafoy remettait le drame de *Parysatis* à M. C. Saint-Saëns. Quatre mois plus tard, le compositeur rapportait d'Egypte la partition achevée... Au mois d'août dernier, dix mille spectateurs consacraient par leurs acclamations le succès de cette nouvelle manifestation d'art et saluaient d'une chaleureuse ovation le glorieux musicien et sa vaillante collaboratrice. Une des qualités essentielles de la musique de M. C. Saint-Saëns consiste dans sa netteté, dans sa limpidité, dans cette belle et éloquente sobriété qui l'élève au rang de nos grands classi-

ques. Dans *Parysatis*, cette sobriété est plus frappante encore : parfois il semble que l'on entende quelque page de Gluck et de Bach. Puis, à la beauté architecturale de sa partition, au dessin ferme et sûr de ses lignes harmoniques, l'auteur a ajouté la fantaisie de sa palette si riche en couleurs, le fruit de ses recherches d'archaïsme musical. Nous avons applaudi, au Châtelet, le prologue, le duo du premier acte où firent merveille les voix de MM. Rousselière et Guillamat, la chanson avec chœur du second acte, le ballet, si magistralement orchestré, où se trouve enchâssée la mélopée du Rossignol et de la Rose, délicieusement vocalisée par Mlle Korsoff, et le beau chœur final : O soleil de justice ! Mais *Parysatis* n'était pas le seul attrait de ce concert. M. Colonne nous faisait entendre la partition, d'une couleur très expressive, écrite par M. Alfred Bachelet sur un élégant poème de M. Jean Rameau : *L'Amour des Ondines*. Le public faisait le meilleur accueil à la musique de rêve de M. Bachelet, excellemment interprétée par M. Laffitte, par les chœurs et par l'orchestre. Succès également pour M. Léopold Auer, un maître du violon, qui exécutait en toute perfection un long et sévère — oh ! que sévère ! — concerto de Brahms et la *Sérénade mélancolique* que lui dédia Tschaïkowsky, et où il put faire valoir toute l'ampleur et toute la finesse de son jeu.

Le dimanche suivant, après *Parysatis*, dont nous venons de parler, M. Colonne passait le bâton à M. Théodore Dubois, venant conduire lui-même son poème symphonique, *Adonis*, qui reçut à l'origine — nous nous en souvenons encore, un accueil plutôt gai... La première partie « Mort d'Adonis », avait passé comme un devoir, très correctement écrit. La seconde, « Déploration des Nymphes », nous avait paru d'une fort jolie couleur, volontairement estompée. Mais la troisième, « Réveil d'Adonis », où l'inspiration du compositeur ne semblait

point précisément à la hauteur du sujet : « Le Printemps, le Renouveau de la vie »... la troisième était venue tout gâter. Les rieurs et les gouailleurs des hautes galeries, toujours bruyantes, avaient eu bientôt raison de la masse du public, tenant à rester poli. Et les lazzi se mirent à pleuvoir... Et la critique d'ajouter : « Nous comprenons que M. le directeur du Conservatoire ait quelque peine à résister aux facilités, qu'il détient de sa situation, de se faire actuellement jouer partout ; mais il nous semble qu'à sa place — à sa haute place — plutôt que de courir les aventures du genre de celle-ci, nous nous reposerions tranquillement sur nos lauriers... » M. Théodore Dubois savait bien ce qu'il faisait en demandant à diriger l'exécution de son œuvre. Sa présence au pupître imposait le respect et commandait les applaudissements... Ils ont été très suffisamment chaleureux. Et l'on peut dire sans trop de flatterie envers un très aimable homme « que l'ouvrage est d'un beau sentiment, d'une facture simple et distinguée, d'une orchestration parfois d'un grand charme, comme le comportait le sujet. L'efflorescence mélodique y demeure discrète et distinguée sans viser à de gros effets. Cette musique est avant tout gracieuse et féminine. Et sans doute elle ne devrait être que cela... » De retour de Nice, où il venait de chanter avec le succès qui le suit partout Sigmound de la *Valkyrie*, M. Van Dyck rééditait, pour le plaisir de tous, le brillant programme qui lui avait valu, il y a quelques mois, dans cette même salle du Châtelet, de si chaudes ovations. Cette fois encore, il a merveilleusement dit l'Invocation à la nature de la *Damnation de Faust*, le chant d'amour de la *Valkyrie*, qu'on appelait jadis la « romance » du Printemps, et l'air de la Forge de *Siegfried*. Qu'il chante en allemand ou en français, le célèbre artiste met à tout ce qu'il interprète une telle conviction, une telle chaleur, une si profonde vérité d'accent, qu'il sou-

lève l'enthousiasme et porte à son comble l'émotion artistique du public. On sait la superbe Brunnhilde, de beauté héroïque par la noblesse des attitudes et l'éclair du regard, que fut Mme Ada Adiny aux représentations du Château-d'Eau. Dans le duo du premier acte du *Crépuscule des Dieux*, qu'elle chantait avec M. Van Dyck, la grande cantatrice, plus en voix que jamais, faisait admirer sa rare vaillance et applaudir sa science incomparable de la musique wagnérienne. Et c'est sur de nombreuses et chaleureuses ovations, s'adressant à Mme Adiny, à Van Dyck, à Colonne et à sa souple phalange d'instrumentistes que se terminait cette intéressante séance.

Le 29 mars, après la belle ouverture du *Roi d'Ys*, qui fut merveilleusement enlevée ; après deux jolies mélodies d'*Esclarmonde*, de Massenet, que chanta avec beaucoup de goût Mme Bolska (de l'Opéra de Saint-Péterbourg), et après le charmant poème symphonique de M. Alfred Bruneau, *La Belle au bois dormant*, dont nous avons dit ici le bien que nous pensions, M. Colonne cédait le bâton à M. Mlynarski, chef d'orchestre de la Société philharmonique et de l'Opéra de Varsovie. Et M. Mlynarski conduisait avec talent — quoiqu'un peu trop militairement — tout un programme de musique polonaise. Ce fut d'abord une intéressante — surtout en ses deux dernières parties — symphonie de M. Stojowski, qui se produisait modestement ce même jour en accompagnant au piano Mme Bolska chantant d'une jolie voix des mélodies — un peu maigres pour une si vaste salle — de Zelenski, de Paderewski, de Moniuszko et de Chopin. — Vive la Pologne, Monsieur !... On put applaudir ainsi une nouvelle romance de *Mignon* — celle d'Ambroise Thomas nous suffisait — et redemander à la sympathique cantatrice *Pour lui seul* de Chopin. Entre temps, le violoniste Barcewicz s'était fait vivement apprécier dans l'adagio et le finale du deuxième concerto

de Wieniawski, et le concert se terminait par *le* ou *la Steppe*, de M. Moskowski, qui est certainement le plus intéressant de tous ces musiciens en *ski*...

Séance des plus mouvementées, le 5 avril. Excellente dans les *Litanies* de Schubert et dans le final du troisième acte de la *Walkyrie*, où elle était honorablement secondée par M. Francis Braun, Wotan à la voix juste et solide, Mme Marie Bréma nous exhibait une mélodie déplorable d'un M. Webber (avec deux B) qui l'accompagnait au piano. Et l'on siffla tant et tant.... que, malgré son imperturbable aplomb, Mme Bréma jugea prudent de se faire pardonner en appelant à la rescousse le divin Schumann, dont elle nous chanta l'une des plus célèbres mélodies. Diseuse exquise, en dépit d'une assez mauvaise voix, Mme Bréma triomphait encore au concert qui, quelques jours après, clôturait, au Nouveau-Théâtre, les intéressantes matinées de M. Colonne. Un *Alleluia* allemand de 1620 et l'*Heureux Vagabond*, de MM. Catulle Mendès et Alfred Bruneau, valaient à l'admirable Brengaine de *Tristan*, de justes et chaleureuses ovations. Mais pourquoi les plus grands artistes ont-ils souvent des faiblesses absolument indignes de leur talent? Pourquoi, par exemple, M. Sarasate, qu'on ne se lassait pas d'entendre au Nouveau-Théâtre, avait-il cru devoir ajouter à un superbe programme fait de Bach, de Mendelshon et d'airs espagnols, où il excelle, de personnelles compositions aussi ridicules que la *Chasse* et l'*Introduction et Caprice*, qu'on eut la politesse d'applaudir et qu'on eût pu, vraiment, aussi fraîchement accueillir que le Webber de Mme Bréma ?

Une seule chose attristait César Franck ; c'est que jamais chef d'orchestre n'avait consenti à offrir au public une audition complète des *Béatitudes*. « On m'a invité, dans plusieurs villes, à entendre ma pauvre partition par fragments, disait-il, quelque temps avant de mourir, à

notre confrère Fourcaud. Je crois que je n'aurai jamais le bonheur de l'entendre jouer d'un bout à l'autre ». Hélas ! il ne se trompait pas... C'est au cours de l'année 1893 qu'au concert du Châtelet, M. Colonne rendait au grand musicien l'hommage, malheureusement posthume, de lui jouer intégralement son chef-d'œuvre. Il nous a donné cette année trois auditions complètes — la dernière le vendredi saint — de cette géniale composition que les dilettantes vraiment dignes de ce nom peuvent hardiment placer, dans l'ordre de la musique religieuse, entre la *Passion* de Bach et *Parsifal* de Wagner. Les *Béatitudes* passent à bon droit pour un des ouvrages vraiment supérieurs de l'école française. Rien ne manque à ce drame sacré : le souffle puissant de l'inspiration, la sensibilité exquise, la justesse des accents, l'incomparable richesse des combinaisons. La sublime partition vaudrait d'être longuement étudiée. Bornons-nous à dire que l'œuvre colossale, d'une pureté et d'une variété — oui, d'une variété — absolument étonnantes, était rendue à miracle par l'orchestre, les chœurs et les solistes qui s'appelaient, cette fois, MM. Jean Reder (La Voix du Christ), Léon Laffitte et Georges Dantu (les deux ténors de l'ouvrage), Ballard (voué d'avance au rôle de Satan : c'était après celui de Berlioz et celui de Schumann, son troisième de la saison), Mmes Auguez de Montaland, Suzanne Richebourg, Depagneux, etc. Tous et toutes étaient applaudis comme ils le méritaient, et c'est par de sincères ovations qu'à l'issue de ce concert vraiment « spirituel » le public ravi remerciait M. Colonne de la grande impression d'art dont il lui était redevable. — Entre la cinquième et la sixième Béatitude, Mme Moreno — encore de la Comédie-Française — avait lu les vers que fit Augusta Holmès en l'honneur du maître ; elle les a dits de sa voix délicieuse, avec une chaleur qu'elle a su communiquer à tout l'auditoire...

Ne faisons pas de politique. Quelle idée — plutôt fâcheuse — prit-il un jour à M. Edward Grieg, — dont nous avions toujours applaudi la musique, — de se mêler de ce qui ne le regardait aucunement, et d'écrire à M. Colonne, au mois de septembre 1899, pour lui faire savoir « qu'après l'issue du procès Dreyfus il ne pouvait se décider à venir en France maintenant... Comme tous les étrangers, ajoutait-il, je suis indigné de voir le mépris avec lequel on traite la justice dans votre pays, de sorte que je me trouve dans l'impossibilité d'entrer en relations avec un public français... » Quatre ans se sont passés, et en l'absence de M. Colonne dirigeant au Lyceo de Barcelone une série de belles représentations de *Tristan et Iseult*, qu'illustrait le précieux concours de Mme Adiny, M. Grieg se présentait, le dimanche 9 avril, au Châtelet pour y donner un concert exclusivement composé de ses œuvres. Reçu, tout d'abord, par les cris : « A la porte !... Des excuses !... » le compositeur norvégien fut bien vite rassuré : les protestations cessèrent, le bruit se calma, et il n'y eut plus pour lui — les Français ne formaient pas la majorité de la salle — que des applaudissements. Il y en eut même un peu trop... Certes, nous savons toute la valeur du maître qui a su enrichir l'art musical d'une note nouvelle. Dans toutes les œuvres de Grieg est répandue une sorte de mélancolie, un sentiment de langueur dont l'impression ne s'émousse pas et ne fatigue jamais. Même dans les petites pièces, le compositeur sait faire ressortir son dédain de la mélodie banale et sa recherche d'un idéal élevé. Certaines de ses compositions sont tellement empreintes du caractère norvégien qu'on les considère comme des mélodies nationales. Edouard Lalo n'a-t-il pas fourni une preuve à l'appui de ce dire, en prenant pour thème de sa Rapsodie, célèbre aujourd'hui dans le monde entier, une composition populaire de Grieg ? Exquise, sans doute,

est la musique de *Peer Gynt*, d'Ibsen, dont on a redemandé la savoureuse *Danse d'Anitra,* et le chaud épisode *Chez le Roi des montagnes*. Charmant est le concerto de piano avec orchestre, où, dans la première partie notamment, le musicien s'est visiblement inspiré du concerto de Schumann ; la richesse du rythme, le caractère de la mélodie, la perfection de la facture sont remarquables en cette composition écrite d'ailleurs pour les illustres virtuoses de l'art moderne : Raoul Pugno, qui la jouait si merveilleusement, y établit solidement, il y a quelques années, sa renommée de grand pianiste. Mais que nous voulaient ce gâchis orchestral, intitulé *En Automne*, ces si peu intéressantes *Mélodies élégiaques* pour instruments à cordes, cette niaise composition, *A la porte du cloître* (pour soli : Mme Ellen Gulbranson, du théâtre de Bayreuth, Mlle Clamous, du Conservatoire et chœur de nonnes) qui, véritablement, ne méritaient pas l'honneur d'être acclamés comme des chefs-d'œuvre ? Mais, je vous l'ai dit, on était parti pour un enthousiasme de commande, ridiculement exagéré...

La réouverture des Concerts du Châtelet avait lieu le 18 octobre [1]. « Cette année musicale — nous disait M. Colonne — est celle du centenaire d'Hector Berlioz, né à la côte Saint-André (Isère), le 11 décembre 1803. Des fêtes ont déjà eu lieu, devançant la date exacte de l'anniversaire, les unes dans sa ville natale, les autres dans le chef-lieu du département, pour célébrer l'inauguration, ici d'une statue et là d'un musée. Paris également saura se souvenir, et la salle du Châtelet va plus que jamais passer, avec raison, pour le vrai temple consacré au culte du maître dauphinois. Ses quatre grands

1. — M. Colonne avait été réélu président de l'Association artistique des Concerts du Châtelet pour une période de dix ans. D'accord avec son comité, il s'attachait, comme chef d'orchestre adjoint, M. Gabriel Pierné.

ouvrages avec chœurs y seront exécutés deux fois dans l'ordre suivant : *Roméo et Juliette, l'Enfance du Christ, la Damnation de Faust, la Messe des Morts,* et, de plus, dans chaque concert figurera une page de Berlioz, ouverture, symphonie, mélodie, etc., de manière à réaliser, en dehors du théâtre, le cycle presque entier de sa production musicale, au cours de la présente saison. » C'est par l'originale et parfois géniale *Symphonie fantastique* que commençait cette intéressante revue des œuvres de l'illustre compositeur. Elle a été rendue de façon irréprochable, et le grand apôtre du dieu, M. Ernest Reyer — qu'il n'est pas facile de satisfaire — se déclarait absolument ravi de cette exécution. On sait que M. Colonne se fait un plaisir de mettre en vedette les talents naissants. Ainsi chargeait-il les trois premiers prix de violon, aux concours du Conservatoire de cette année, Mlle Jeanne Réol, MM. Ch. Arthur et Tourret, tous trois engagés dans son orchestre, de nous faire entendre le concerto en sol *majeur* de Bach. Et vous pensez si les jeunes lauréats ont rivalisé de zèle, de virtuosité et de style pour interpréter comme il convient l'œuvre du vieux Sébastien. C'est par la superbe, mais terrible *Neuvième Symphonie,* de Beethoven que se terminait ce premier concert, et l'orchestre, les chœurs et les solistes — Mlles Madeleine de Nocé et Alice Deville, MM. Georges Dantu et Paul Daraux — se montrèrent dignes de leur lourde tâche.

C'est un charme, vraiment, que cette Suite d'orchestre sur *Pelléas et Mélisande*, de M. Gabriel Fauré, avec son exquis Prélude, d'une inspiration si élevée, avec cette *Fileuse*, d'une extraordinaire délicatesse, avec son *Adagio* dépeignant avec une si belle émotion la mort de Mélisande. Grand en était le succès, au concert du 25 octobre, et pour l'œuvre, de réelle valeur, et pour l'exécution qui fut de tout point excellente. Jamais peut-être le sûr talent du maître Louis Diémer ne s'était affirmé

de façon plus complète que dans l'exécution du *Concerto* — ou pour mieux dire de la *fantaisie* pour piano de M. Massenet, dont, l'an dernier, il avait donné la primeur aux concerts du Conservatoire : nouvelle et curieuse incarnation de l'auteur d'*Hériodade* et de *Werther*. A un élégant *allegro* et à un *largo* plein d'émotion succède un pittoresque finale, sur des airs slovaques, où le très habile symphoniste jouait de l'orchestre avec la maestria que vous lui connaissez. La séance avait commencé par une brillante exécution de l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz. Elle se terminait comme le dimanche précédent, avec la *Neuvième symphonie* de Beethoven, dont l'adagio était interprété à la perfection, et où, dans le scherzo, les cors — c'était une justice à leur rendre — faisaient positivement merveille.

L'éloignement momentané de M. Edouard Colonne, qui avait quitté Paris pour se donner des sensations d'outre-mer, nous valait, le 8 novembre, d'applaudir M. Pierné, comme second chef d'orchestre des Concerts Colonne. Et voici comment notre excellent confrère Hugues Imbert rendait compte de cette intéressante séance.

« Un curieux début, écrivait-il, avait lieu au Concert Colonne... Pendant que, par delà les océans, l'éminent cappelmeister était allé révéler aux Américains la rare maëstria du grand et savant artiste que nous connaissons tous, M. Gabriel Pierné le remplaçait au pupitre du Châtelet, où il devait désormais remplir officiellement les fonctions de second chef d'orchestre. Début des plus heureux. Le jeune compositeur s'improvisant « batteur de mesure », à l'exemple des Messager, Bruneau et autres de ses pairs, conduisait la symphonie en *ré* mineur de son vénéré et regretté maître César Franck avec une vigueur et une sûreté d'attaque qui lui valaient les unanimes bravos d'un nombreux et brillant public, auxquels

se joignaient les applaudissements des musiciens eux-mêmes. Ah ! que du haut de sa demeure dernière, il doit être heureux, le « Père Franck », en voyant le succès fait aujourd'hui à son œuvre, jadis incomprise ! Mais n'est-ce pas le sort de tous les génies, et surtout des génies musicaux, qui veulent aller « plus vite que la musique » ?... En mettant le pied sur l'estrade du Châtelet, Mme Schumann-Heink semblait être en pays de connaissance : tous les fidèles pèlerins de Bayreuth étaient là, venus pour applaudir la belle interprète des œuvres de Richard Wagner. Immense et justifié succès : Mme Schumann-Heink est douée d'une voix superbe, où le grave rappelle un peu celui de notre Delna, et elle s'en sert en tout à fait grand artiste. Une petite place avait été faite sur le programme au pauvre Victorin Joncières — naguère si justement apprécié, en une fine oraison funèbre de M. Paul Milliet — et le Lamento de la *Toussaint* y récoltait une légitime salve d'applaudissements. Puis, la séance se terminait avec l'ouverture des *Francs-Juges* — c'est le morceau de Berlioz de ce jour-là — dont la merveilleuse interprétation valait à M. Pierné et à son orchestre de longues et chaleureuses ovations. M. Colonne pouvait s'absenter : il avait un remplaçant digne de lui.

Le concert du 15 novembre était le contraire du « supplice du pal » : il avait mal commencé et a bien fini. L'ouverture du *Roi Lear*, de Berlioz, nous a paru confuse et peu inspirée malgré une intéressante orchestration. *Stenka-Râzine* de Glazounow, demeure une composition ennuyeuse, bruyante et très difficile à jouer, sans pour cela obtenir un résultat agréable. On a beaucoup applaudi et un peu sifflé. Le concerto de violon de Gernsheim aurait pu rester à Rotterdam, où il est né. M. Lucien Capet l'a exécuté avec un grand talent, qu'il eût gagné à employer à quelque œuvre plus belle. Enfin

l'*Après-midi d'un Faune*, de M. Claude de Bussy — que donnait le même jour M. Chevillard au Nouveau-Théâtre — était bissé avec raison. C'est une jolie peinture, une suite d'impressions fines et charmantes, un prélude délicieux, ce n'est pas encore un chef-d'œuvre. La symphonie en *ré* mineur de César Franck, si belle surtout dans son premier morceau, et merveilleusement interprétée, avait triomphalement terminé le concert. M. Gabriel Pierné s'y était vu renouveler, comme capellmeister, son grand succès du dimanche précédent.

M. Charles Malherbe racontait en son programme, toujours si bien documenté, que le jour où fut pour la première fois exécutée au concert l'ouverture des *Francs-Juges*, elle produisit, au dire de Berlioz, un effet de stupeur, d'épouvante, difficile à décrire. « Je me trouvais, écrit Berlioz, à côté du timbalier qui, me tenant un bras qu'il serrait de toutes ses forces, ne pouvait s'empêcher de s'écrier convulsivement, à divers intervalles : « C'est superbe !... C'est sublime, mon cher !... C'est effrayant ! Il y a de quoi en perdre la tête !... De mon autre bras je me tenais une touffe de cheveux que je tirais avec rage ; j'aurais voulu m'écrier, oubliant que c'était de moi : « Oui, c'est *monstrueux*, colossal, horrible !... Un artiste de l'Opéra disait, le soir de ma répétition, à un de ses camarades, que cet effet des *Francs-Juges*, c'était la chose la plus extraordinaire qu'il eût entendue de sa vie. « Oh ! après Beethoven, toutefois ? » disait l'autre. — « Après rien, a-t-il répondu, je défie qui que ce soit de trouver une idée plus terrible que celle-là. » Berlioz, on le sait, ne s'est jamais ménagé les compliments. Ceux-ci ne nous semblent guère justifiés. L'ouverture des *Francs-Juges* est aujourd'hui bien surannée et la frayeur qu'elle a pu causer jadis, devient presque de la torpeur. Ce fut du moins notre impression au concert du 22 novembre. La *Symphonie Pastorale* de Beethoven a produit son effet

habituel. Elle fut très bien dirigée par M. Gabriel Pierné, qui n'exagéra pas le piano et rendit avec une belle intensité de son, la troisième partie : la Ronde des Paysans et l'Orage. L'auditoire du Chatelet s'est montré sevère et même injuste, pour l'œuvre intéressante de M. Widor, Fantaisie pour piano et orchestre, excellemment exécutée par M. I. Philipp, le nouveau professeur du Conservatoire. M. Max d'Olonne a obtenu un beau succès avec le morceau symphonique tiré de sa *Terre promise*. une composition qui rappelle beuucoup la manière de Massenet, dont le jeune musicien fut l'élève. Sauf une danse orientale un peu banale, cela est bien écrit et solidement orchestré, avec un solo de violon qui fait songer à la Méditation de *Thaïs* et qu'a interprété avec talent M. Oliveira. L'*Après-midi d'un Faune* de M. Debussy a provoqué un conflit entre le public de l'orchestre et celui des galeries supérieures : ceux-ci demandaient bis, ceux-là s'y opposaient. Les bis ont eu gain de cause, mais pourquoi tout ce bruit autour d'une œuvre originale et curieuse mais dont il ne faut pas exagérer le mérite ? On exagère un peu au paradis du Châtelet.

L'Amérique nous avait rendu M. Colonne qui faisait, le 29 novembre, sa rentrée à son concert du Châtelet. Disons que l'éminent artiste avait passé l'Océan pour aller conduire, à la *Philarmonic Society* de New-York, un superbe programme de musique française, et jamais, paraît-il, depuis son existence, la dite *Philarmonic* n'avait obtenu pareil succès. Il suffisait de lire les journaux américains pour se rendre compte de l'impression produite en Amérique par M. Edouard Colonne. « C'est, disait l'un d'eux, le premier, sans conteste, des cinq grands chefs d'orchestre d'Europe ». Un autre s'émerveillait qu'en trois ou quatre jours le chef français eût pris possession d'un orchestre inconnu, au point de faire passer en lui comme un seul docile instrument, toutes

ses intentions. » « C'est là, en effet, — remarquait très justement notre excellent confrère M. Th. Lindenlaud du *Gil Blas*, une des qualités qui font le véritable chef, et une des dominantes de l'organisation artistique d'Edouard Colonne : la promptitude de conception, la vue claire et rapide, le coup d'œil ». Comme à New-York, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, et *Rédemption* de César Franck, composait le programme du Châtelet. L'exécution en fut admirable ; on eût voulu faire recommencer la *Marche au supplice* ; *Rédemption* a valu au glorieux chef d'orchestre une ovation formidable. Le duo de *Béatrice et Bénédict* avait été fort bien chanté par Mlles Jeanne Leclerc et Alice Deville. Mais une pièce d'orchestre de M. Gaetani, *Thème et Variations*, parut diantrement... italienne, et un violoniste impassible et correct, M. Arrigo Serato, agaça quelque peu le public avec l'interminable concerto en *ré*, de Beethoven.

Si quelqu'un devait célébrer le centenaire de Berlioz, c'était bien M. Colonne qui, dès 1877 — nos *Annales du Théâtre et de la Musique* en font foi — faisait acclamer le chef-d'œuvre du maître. Les années ont passé : la *Damnation de Faust*, dont c'était, le 6 décembre, la cent quarante-et-unième audition, est toujours bruyamment applaudie. Avec Mlle Marcella Pregi dans Marguerite, et M. Cazeneuve dans Faust, avec M. Daraux chantant pour la première fois le rôle de Méphistophélès, avec M. Guillamat à qui l'on redemande la chanson de Brander, l'œuvre triomphe comme toujours et l'on bisse la marche hongroise, la chanson du roi de Thulé, la danse des sylphes, la sérénade, etc... et jusqu'au couplet « Amour sacré de la Patrie » de la *Marseillaise*, orchestrée par l'auteur des *Troyens !* Ah ! le dieu a été fêté comme il le méritait par son grand-prêtre Edouard Colonne...

Après une nouvelle audition de la *Damnation de*

Faust, les « Fêtes du centenaire » de Berlioz se continuaient, le 20 et le 27 décembre, par l'*Enfance du Christ*. Quand, en 1875, M. Colonne donna l'*Enfance du Christ* au Concert du Châtelet, elle n'avait jamais été exécutée en entier depuis sa première audition dans la salle de l'Opéra-Comique, le 10 décembre 1854. Berlioz en avait d'abord produit plusieurs fragments tirés de la seconde partie, la *Fuite en Egypte*, en les attribuant à un maître de chapelle du XVIIIe siècle : Pierre Ducré. Sous ce nom, l'œuvre fut acclamée par ceux qui sifflaient d'ordinaire tout ce qui était signé Berlioz. Content d'avoir démontré quelles étaient la sottise et l'injustice de ses détracteurs, Berlioz déclara alors que Pierre Ducré n'avait jamais existé que dans son imagination, et qu'il était l'auteur du joli chœur des Bergers ; piquante mystification... La trilogie sacrée d'Hector Berlioz obtenait en 1903 un succès triomphal. Par deux fois la vaste salle du Châtelet fut remplie jusqu'au comble, et l'auditoire qui l'écouta religieusement sut apprécier comme il convenait cette œuvre si charmante dans sa forme archaïque, si délicieuse en sa simplicité et en même temps si expressive et si émouvante. Il est vrai de dire que l'exécution n'avait rien laissé à désirer. M. G. Dantu chantait avec beaucoup de goût les récits du Repos de la Sainte Famille où il se faisait chaleureusement bisser. Mme Auguez de Montalant mettait sa voix si pure et sa science du chant au service du rôle de la Vierge Marie. M. Jean Reder était un excellent saint Joseph et M. Ballard un très honnête Père de famille. Et Berlioz lui-même n'eût pas conduit sa partition avec plus d'amour que ne le faisait M. Colonne, triomphant glorieusement où le maître avait échoué. Solistes, orchestre et chœurs atteignaient la perfection...

CONCERTS LAMOUREUX

La *Bataille des Huns* de Liszt avait soulevé, le 4 janvier, des bravos, et aussi des sifflets. Succès pour le violoniste Henri Marteau (en dépit d'un léger accident au début du concerto de Beethoven) et succès pour la symphonie pastorale, qui fut admirablement exécuté par l'orchestre de M. Camille Chevillard.

La symphonie en *la* de Beethoven faisait les frais du programme suivant, où Mmes Faliero-Dalcroze et Clotilde Kleeberg se montraient les dignes interprètes de Mozart : celle-ci en exécutant de la plus intelligente façon son concerto en *si* bémol ; celle-là en chantant exquisement les airs de Suzanne et de Chérubin des *Noces de Figaro* comme aussi la captivante *Phidilé* de M. Duparc et l'air de Scozzone d'*Ascanio* de M. Saint-Saëns. Puis, le même jour, on applaudissait l'intéressante suite d'orchestre sur *Namouna*, ce joli ballet de Lalo que devrait nous rendre l'Opéra...

Avec une superbe interprétation de la huitième symphonie en *fa*, de Beethoven, M. Camille Chevillard nous donnait, le 18 janvier, la première audition du prélude orchestral du deuxième acte de l'*Etranger* de M. Vincent d'Indy, que venait de représenter le théâtre de la Monnaie de Bruxelles, et celle d'un concerto de piano de M. Léon Moreau (exécuté par l'auteur), qui attestait un musicien érudit, voire même original.

L'originalité, c'est précisément ce qui manquait à la

fantaisie pour piano et orchestre de M. N. Lenormand que, le 1er février, exécutait avec talent Mme Fanny Davies... Notons, ce même jour, une splendide exécution de l'admirable symphonie avec chœurs de Beethoven, dont les soli étaient confiés à Mlles Lormont et Mallo, à MM. Dufriche et Chollet.

Le concert suivant était dirigé par M. Félix Weingartner qui, galamment, faisait applaudir une Fantaisie symphonique de son confrère M. Camille Chevillard, et dont Mme Jeanne Raunay interprétait avec talent trois mélodies un peu « quelconques ». C'était un vrai régal que la prestigieuse exécution, sous la conduite de M. Weingartner, du *Mazeppa* de Listz...

Listz, avec sa *Faust-Symphonie*, magnifiquement interprétée par l'orchestre Chevillard, faisait du concert du 15 février une séance tout particulièrement intéressante. Mentionnons également, le dimanche suivant, la symphonie en *la* « sur un choral breton » de M. Guy Ropartz, qui se recommandait par l'ingéniosité de l'écriture, le raffinement des harmonies et des modulations comme par la recherche des sonorités insoupçonnées...

Le concert du 1er mars se donnait sous la direction de M. Siegfried Wagner. Après une exécution, restée inégale, de la symphonie en *la* de Beethoven, le jeune cappelmeister nous fit entendre l'ouverture, très curieusement instrumentée, de son nouvel ouvrage, le *Duc Wildfang*. Mais où M. Siegfried Wagner fut vraiment remarquable, c'est d'abord dans le prélude de *Lohengrin*, auquel il sut conserver jusqu'au bout son caractère d'idéale mysticité, ménageant habilement l'entrée successive des différents groupes sonores aboutissant à l'éclatant fortissimo du thème du Graal ; c'est dans *Siegfried-Idyll* qu'il dirigea avec une délicatesse infinie ; c'est encore dans la Marche funèbre du *Crépuscule*

des Dieux où tous les thèmes essentiels surgissaient en leur pleine expression ; c'est enfin dans le *Mazeppa* de Franz Listz où il fit monter jusqu'à la fureur la phrase peignant la chevauchée du héros et nous conduisant à la marche triomphale qui termine ce poème symphonique. Dans ces morceaux et les fragments de sa nouvelle œuvre, M. Siegfried Wagner déploya les qualités d'énergie, de précision, de souplesse et de conscience attentive qui font les vrais chefs d'orchestre.

Le 8 mars, le violoncelliste J. Hollman venait jouer le nouveau concerto que lui avait dédié M. Camille Saint-Saëns, et Mlle Charlotte Lurmont se faisait applaudir dans l'air de la *Flûte enchantée* de Mozart et dans la *Marguerite au rouet* de Schubert. M. Chevillard conduisait magistralement la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky, célèbre en Allemagne.

Antar, de Rimsky-Korsakow, une des œuvres qui font le plus d'honneur à l'école musicale russe, était inscrit au programme du 15 mars. Mme Thérèsa Carreno exécutait remarquablement le concerto pour piano et orchestre de Grieg, et la séance se terminait par la symphonie en *ut* mineur, magistralement dirigée par M. Chevillard.

Glissons sur l'insuccès du concerto de piano exécuté par l'auteur luï-même, M. Emile Saüer, insuccès heureusement balancé par les applaudissements recueillis par Mme Litvinne dans *Penthésilée* de M. Alfred Bruneau, et dans la *Mort d'Iseult*, où faisait merveille une voix plus généreuse que jamais.

Le 29 mars, le programme du concert Chevillard appartenait tout entier à M. Richard Strauss, le compositeur allemand dont la personnalité s'impose le plus, actuellement, à l'attention des artistes et du public. C'était d'abord *Italie*, fantaisie symphonique en quatre parties ; puis la scène d'amour extraite de l'opéra de *Feuersnot*, et enfin la *Vie d'un héros*, poème symphonique : trois

œuvres d'instrumentation colorée, mais de style flottant... M. Richard Strauss mérite certes d'être jugé sérieusement. Nous demandions à réentendre ces œuvres, avant de nous permettre de donner notre opinion sur le compte d'un compositeur d'inspiration plus noble, évidemment, qu'il ne nous est apparu à cette première et encore incomplète audition.

La saison se clôturait le 5 avril au Nouveau-Théâtre par un concert uniquement composé de pièces d'orchestre. C'était avec *Antar*, de M. Rimsky-Korsakow, *Jupiter-Symphonie*, de Mozart, les *Impressions d'Italie*, de M. Gustave Charpentier, et l'ouverture de *Gwendoline*, d'Emmanuel Chabrier; toutes œuvres dont l'exécution faisait le plus grand honneur à M. Camille Chevillard.

Pour la reprise de ses séances, la célèbre association des Concerts Lamoureux nous donnait, le 18 octobre, une audition du troisième acte du *Crépuscule des Dieux*. L'interprétation, avec M. Van Dyck et Mme Kaschowska dans les deux rôles principaux, était excellente; Mlles Lormont, Vicq et Melno, les trois charmantes filles du Rhin, Mlle Vila et MM. Challet et Blanc, complétaient un parfait ensemble de solistes. Quant à l'orchestre et à son chef, M. Chevillard, ils se montraient admirables, comme de coutume, dans l'œuvre de Wagner, ainsi que dans l'ouverture de *Benvenuto Cellini* de Berlioz et dans la *Jeunesse d'Hercule* de M. Saint-Saëns.

La symphonie en *ut* majeur ouvrait, le 1er novembre, au Nouveau-Théâtre, l'exposé, qu'annonçait le programme des cinq dernières symphonies de Mozart. Les *Préludes* de Liszt, exécutés pour la première fois aux Concerts Lamoureux, obtenaient un très vif succès qui eût été incomplet sans le traditionnel coup de sifflet... Cette page brillante, qui a été de tout temps une des plus populaires de l'œuvre de Liszt, se trouve être, à

l'heure actuelle, une des plus familières au public allemand. Et c'est en effet, de tous les poèmes symphoniques du célèbre compositeur, un de ceux dont la séduction est la plus immédiate. Le violoncelliste Liégeois interprétait, ce même jour, avec beaucoup de charme, les *Variations symphoniques* de Boëllmann, et la pittoresque symphonie descriptive de Berlioz au troisième acte des *Troyens*, « Chasse et Orage » était magnifiquement jouée par l'orchestre Chevillard.

A la séance du 8 novembre, notons l'excellente exécution de la symphonie en *ré* majeur de Mozart et de l'ouverture de *Léonore* de Beethoven, et le beau succès fait à Mme Jeanne Raunay après l'air du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*. La charmante artiste a fort bien dit également la *Chanson perpétuelle* (sur une poésie de M. Charles Cros), musique de Chausson, — musique bien pâle, avouons-le, après la superbe scène de Gluck.

Programme des plus éclectiques le 15 novembre : Mozart y précédait M. Büsser, et Haendel M. Debussy. De Mozart, ce fut une parfaite exécution de la délicieuse symphonie en *mi* bémol, fêtée par un public qui applaudissait vigoureusement le poème descriptif de M. Büsser, *Hercule au jardin des Hespérides*, écrit avec autant de charme que de franchise et de clarté. Puis, le singulier et séduisant *Prélude* « à l'après-midi d'un faune », de M. Debussy, obtenait le même succès que le classique concerto pour deux hautbois et instruments à cordes, de Haendel.

Le 22 novembre, l'orchestre de M. Chevillard trouvait le moyen de se surpasser dans l'exécution de la symphonie en *sol* mineur de Mozart, dont le menuet et l'allegro, notamment, étaient merveilleusement rendus. Mlle Marguerite Long jouait, avec intelligence et avec goût, les *Variations symphoniques* de César Franck. Succès très vif et d'ailleurs mérité. Dans l'air d'Agamemnon

d'*Iphigénie en Aulide*, la voix de M. Daraux ne nous a pas paru aussi assurée que de coutume, mais l'excellent artiste s'est très heureusement rattrapé en faisant valoir, avec ses belles qualités de chanteur, l'air de l'Assomption, extrait des *Chants de fête* de M. Georges Guiraud, suivi de plusieurs pièces qui témoignent d'un talent déjà formé : un début qui nous promet un compositeur d'avenir.

Le concert du dimanche suivant était assombri par une indisposition de Mlle Cesbron, qui ne pouvait ni donner toute sa valeur à l'*Eté* de M. Arthur Coquard, ni même chanter l'air d'*Alceste*, inscrit au programme. Nous y notions une bonne exécution de la symphonie en *ut* de Mozart, une meilleure encore de *Sadko*, la composition si brillante de Rimsky-Korsakoff, et une excellente, enfin. du *Venusberg* et de l'ouverture d'*Euryanthe*. M. Arthur de Greef jouait avec goût, avec sentiment et même avec puissance, le charmant concerto en *la* mineur de Grieg, qui lui valait un succès honorable : il méritait mieux.

Notons enfin, aux dates du 13 et du 20 décembre, les deux auditions de la *Damnation de Faust*, données avec le concours de MM. Van Dyck, Fournets, Challet et de Mme Faliero-Dalcroze, à l'occasion du centenaire de Berlioz, et disons que l'année se terminait, le 27 décembre, par une admirable exécution de la *Symphonie pastorale*, l'un des triomphes de l'orchestre Chevillard...

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

COMPOSITION MUSICALE. — Premier grand prix : M. Laparra, élève de M. Fauré. Deuxième second grand prix : M. Pech, élève de M. Lenepveu. Mention honorable : M. Pierné, élève de M. Lenepveu.

CONTREPOINT ET FUGUE. — Premier prix : M. Gaubert, élève de M. Lenepveu. Second prix : M. Philip, élève de M. Lenepveu. Premier accessit : Mlle Grumbach, élève de M. Fauré. Seconds accessits : MM. Motte, Lacroix et Dumas, élèves de M. Lenepveu.

HARMONIE. — *Classes des élèves hommes.* — Premiers prix : M. Rousseau, élève de M. Lavignac ; M. Bazelaire, élève de M. X. Leroux. Seconds prix : M. Wolff, élève de M. X. Leroux ; M. Masson, élève de M. Lavignac. Premiers accessits : M. Dyck, élève de M. Taudou ; M. Krieger, élève de M. Lavignac. Deuxième accessit : M. Pradels, élève de M. X. Leroux.

Classes des élèves femmes. — Premier prix : Mlle Boulanger, élève de M. Chapuis. Second prix : Mlle Pelliot, élève de M. Samuel Rousseau. Premier accessit : Mlle Arbola, élève de M. Samuel Rousseau. Deuxièmes accessits : Mlles Guérin et Ganeval, élèves de M. Chapuis.

CHANT. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : M. Levison, élève de Mme Rose Caron ; M. Devriès,

élève de M. E. Duvernoy. Seconds prix : M. Simard, élève de M. Dubulle ; M. Lafont, élève de M. Martini. Premiers accessits : M. Morati, élève de M. Duvernoy; M. Lucazeau, élève de M. Masson. Seconds accessits : M. Poumayrac de Masredon, élève de M. Lorrain ; M. Chevalier, élève de M. Martini.

Classes des élèves femmes. — Premiers prix : Mlle Tapponnier, élève de M. Lorrain ; Mme Vergonnet, élève de M. Masson ; Mme Guionie, élève de M. Martini. Seconds prix : Mlle Foreau, élève de M. Masson ; Mlle Duchêne, élève de M. Dubulle. Premiers accessits : Mlle Thiesset, élève de M. Warot ; Mlles Blot et Vallandri, élèves de M. E. Duvernoy. Seconds accessits : Mme Dangès, élève de M. Crosti ; Mlle Lamare, élève de M. Warot ; Mlle Vix, élève de M. Dubulle.

OPÉRA. — *Elèves hommes.* — Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Morati, élève de M. Melchissédec ; Devriès, élève de M. Lhérie. Premier accessit : M. Lafont, élève de M. Melchissédec. Seconds accessits : MM. Simard et Milhau, élèves de M. Lhérie.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlle Borgo, élève de M. Melchissédec. Second prix : Mlles Blot et Vix, élèves de M. Lhérie ; Mlle Foreau, élève de M. Melchissédec. Premiers accessits : Mlles Thiesset et Comes, élèves de M. Melchissédec ; Mlle Mérentié, élève de M. Lhérie. Deuxième accessit : Mlle Royer, élève de M. Lhérie.

OPÉRA-COMIQUE. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Casella, élève de M. Isnardon. Second prix : M. Chevalier, élève de M. Isnardon.

Elèves femmes. — Premier prix : Mlle Foreau, élève de M. Isnardon. Second prix : Mlle Duchêne, élève de M. Isnardon. Premiers accessits : Mme Vallandri, élève de M. Isnardon ; Mme Vergonnet, élève de M. Bertin. Seconds accessits : Mme Dangès et Mlle Vix, élèves de M. Isnardon ; Mme Guionie, élève de M. Bertin.

Tragédie. — *Hommes.* — Premier prix : M. Gorde, élève de Paul Mounet. Pas de second prix. Premier accessit : M. Worms, élève de M. Silvain. Deuxième accessit : M. Boyer, élève de M. Silvain.

Femmes. — Premier prix : Mlle Taillade, élève de M. Paul Mounet. Pas de second prix ni d'accessit.

Comédie. — *Hommes.* — Premier prix : M. Brunot, élève de M. Silvain. Second prix : MM. Bacqué, élève de M. Le Bargy ; Bélières, élève de M. de Féraudy. Premiers accessits : MM. Guilhen Puylagarde, élève de M. Berr ; Blanche et Marey, élève de M. Paul Mounet ; Kolb, élève de M. de Féraudy. Seconds accessits : M. Gribouval, élève de M. Leloir ; M. Bellanger, élève de M. Berr.

Femmes. — Premiers prix : Mlles Dusanne, élève de M. Silvain ; Rosni et Gladys-Mahxance, élèves de M. Leloir. Seconds prix : Mlles Pouzols-Saint-Phar, élève de M. de Féraudy et Barthe, élève de M. Silvain. Premier accessit : Mlle Bergé, élève de M. de Féraudy. Seconds accessits : Mlles Barat, élève de M. Silvain ; Fleury, élève de M. Leloir ; Herland et Lepage, élèves de M. Berr ; Robinne, élève de M. de Féraudy.

Piano. — *Elèves hommes.* — Premiers prix : MM. Batalla et Borchard, élèves de M. Diémer. Second prix : M. Amour, élève de M. de Bériot. Premiers accessits : MM. Swirsky, élève de M. Diémer ; Hérard, élève de M. de Bériot. Deuxième accessit : M. de Vente de Francmesnil, élève de M. Diémer.

Elèves femmes. — Premiers prix : Mlles Dehelly, élève de M. Delaborde ; Roger, Merlin, Atoche, élèves de M. Marmontel. Seconds prix : Mlles Neyrac, élève de M. A. Duvernoy ; Schultz et Kastler, élève de M. Marmontel. Premiers accessits : Mlles Weiss, Franquin, Morillon, Aussenac, élèves de M. Alp. Duvernoy ; Rolier, élève de M. Delaborde. Deuxièmes accessits : Mlles Lamy

et Dupré, élèves de M. A. Duvernoy ; de Laulerie, élève de M. Marmontel.

Orgue. — Professeur : M. Guilmant. Premier prix : M. Aviné. Seconds prix : M. Bonnal et Mlle Boulanger. Pas de premier accessit. Deuxièmes accessits : MM. Bernard et Vierne.

Harpe. — Professeur : M. Hasselmans. Premiers prix : Mlles Pestre et Meunier. Deuxième prix : Mlle Macler. Premiers accessit : Mlles Lipschitz, Inghelbrecht. Deuxième accessit : Mlle de Orelly.

Violon. — Premiers prix : Mlles Réol et Lipmann, élèves de M. Berthelier ; M. Arthur, élève de M. Nadaud ; Mlle Schuck et M. Tourret, élèves de M. Lefort. Seconds prix : M. Mendels et Mlle Gaudefroy, élèves de M. Rémy ; M. Elcus, élève de M. Nadaud ; M. Hewitt, élève de M. Lefort. Premiers accessits : Mlle Leroux et M. Ledru, élèves de M. Nadaud ; M. Lestringant, élèves de M. Berthelier ; M. Cantrel et Mlle Lapié, élèves de M. Rémy. Deuxièmes accessits : M. Bittar et Mlle Baudot, élèves de M. Berthelier ; M. Nauwinck et Mlle Augérias, élèves M. Rémy ; M. Etchecopar, élève de M. Lefort ; Mlle Morhange, élève de M. Nadaud.

Alto. — Professeur : M. Laforge. Pas de premier prix. Second prix : M. Pollain. Premiers accessits : M. Lefranc et Mlle Coudart. Second accessit : Mlle Lefebvre.

Violoncelle. — Premiers prix : Mlles Reboul, de la Bouglise et Bitsch, élèves de M. Lœb ; M. Casadesus, élève de M. Cros Saint-Ange. Second prix : M. Droeghmans, élève de M. Lœb. Premiers accessits : M. Jamin, élève de M. Lœb. Seconds accessits : MM. Doucet et Ringeisen, élèves de M. Lœb ; M. Olivier, élève de M. Cros Saint-Ange.

Contrebasse. — Professeur : M. Charpentier. Pas de premier prix. Second prix : M. Simonot Gorget.

Premier accessit : M. Zibell. Deuxièmes accessits : MM. Subtil et Gibier.

Flute. — Professeur : M. Taffanel. Premiers prix : MM. Cardon et Delangle. Seconds prix : M. Puyans, Bouillard et Grisard. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Raonilalao.

Hautbois. — Professeur : M. Gillet. Premier prix : M. Mercier. Second prix : M. Balout. Premiers accessits : MM. Henri et Rouzeré. Deuxièmes accessits : MM. Victor et Vaillant.

Clarinette. — Professeur : M. Turban. Premiers prix : MM. Loterie et Payan. Seconds prix : MM. Bineaux, Hamelin et Périer. Premiers accessits : MM. Capelle, Moulin et Linger.

Basson. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Barboul. Second prix : M. Hénon. Premiers accessits : MM. Rogeau et Pré. Second accessit : M. Charpin.

Cor. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : MM. Catel et Alphonse. Pas de second prix. Premiers accessits : MM. Bailleux et Antraigues. Deuxième accessit : M. Coquelet.

Cornet a pistons. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : M. Badraux. Pas de second prix. Premier accessit : M. Blanchetière. Second accessit : M. Miquel.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premiers prix : MM. Godebert, Allard, Béligne. Pas de second prix. Premier accessit : M. Demailly. Pas de second accessit.

Trombone. — Professeur : M. Allard. Premiers prix : MM. Adam et Job. Seconds prix : MM. Rochut et Dumont. Premiers accessits : MM. Hutinet et Pichot. Seconds accessits : MM. Hennebelle et Dumoulin.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Jean-Baptiste Clément, Eugène Cormon, Emile Desbeaux, Camille du Locle, Pierre Dupont, Charles Gabet, Adolphe Gaiffe, Grangeneuve (Morand du Puck), Gustave Larroumet, Ernest Legouvé, Maurice Rollinat, Etienne-Victor Tréfeu.

Compositeurs et Artistes musiciens

Luigi Arditi, Albert Cahen, William Chaumet, Emile Durand, Adolphe Herman, Augusta Holmès, le marquis d'Ivry, Victorin Joncières, Léon Pillaut, Robert Planquette, Victor Roger, Léon Schlesinger.

Artistes dramatiques et lyriques

Auguez, Eugène Caron, Carré, Courcelles, Courtès, Delaunay, Aline Duval, Mme Agnès Ethel-Tracy, Louise France, Edouard Georges, Odette Hauguel, Hirch, Valentine Joissant, François Lamy, Georges Leclerc, Léotaud, J.-J. Masset, Mendasti, Montal, Montrouge, Vve Mirecourt, Nolot, Etienne Perrin, Riga, Germaine Riva, Sibyl Sanderson, Mme Stoltz, Miguel Vazquez.

Divers

Hartmann (directeur de théâtre), Théodore de Glaser (directeur de tournées), Félix Mackar (éditeur de musique), Mayer (directeur de théâtre).

LA PRESSE THÉATRALE EN 1903[1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

Action. — Mme JANE MISME, critique damatique.

Annales politiques et littéraires. — M. JEAN THOUVENIN, critique dramatique ; M. ALBERT DAYROLLES, critique musical.

Armée et Marine. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Armée territoriale. — M. HENRI SAFFROY.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Aurore. — M. CHARLES DEMESTRE (Charles Martel), critique dramatique ; M. PAUL LÉVY, Courrier des théâtres.

Autorité. — M. EUGÈNE GUGENHEIM, Courrier des théâtres.

Avenir militaire. — M. H. TROUVILLE.

Charivari. — M. HENRI SECOND.

---

1. — Les critiques dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

L'Association professionnelle de la critique dramatique et musicale, réunie en assemblée générale, a procédé au renouvellement par moitié de son comité de seize membres. MM. Maxime Vitu et Théodore Henry, membres sortants rééligibles, ont été réélus. En remplacement des non rééligibles, six autres membres du Comité ont été nommés, à savoir : MM. René Benoist, Henri de Curzon, Catulle Mendès, Stany Oppenheim, Albert Renaud et Louis Schneider.

L'assemblée a élu pour président, choisi dans le comité, M. Catulle Mendès, et réélu vice-présidents : MM. Maurice Quentin-Bauchart et Samuel Rousseau.

Le comité a réélu comme secrétaire, M. Maxime Vitu, comme trésorier, M. Théodore Henry, et comme archiviste, M. Edmond Stoullig.

Courrier Français. — M. Marcel Lami.

Courrier du Soir. — M. Maurice Trémeau (René Prelm), critique dramatique; M. Henri Boyer, critique musical.

Echo de Paris. — M. Francis de Nyon, critique dramatique; M. Henry Gauthier-Villars (L'Ouvreuse), critique musical; M. Auguste Germain (Le Capitaine Fracasse), Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

Eclair. — M. Henri Turot, critique dramatique; M. Samuel Rousseau, critique musical; M. Henri Pellier, Courrier des théâtres.

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique; M. Arthur Pougin, critique musical; M. Julien Torchet, critique des concerts.

Figaro. — M. Emmanuel Arène, critique dramatique; M. Gabriel Fauré, critique musical; M. Charles Joly, critique des concerts; M. Miguel Zamacoïs (Un Monsieur de l'orchestre), Soirée parisienne; M. Serge Basset, Courrier des théâtres; M. Alfred Delilia, Courrier des concerts.

Finance pour rire. — M. Edmond Benjamin.

France. — M. Georges Thurner, critique dramatique; M. Léon Nunès, Soirée Parisienne et Courrier des théâtres.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyser.

Gazette de France. — M. Georges Malet, critique dramatique; M. H. de Curzon, critique musical.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique; M. L. de Fourcaud, critique musical; M. Georges Capelle; (G. Pelca), critique des concerts; M. Adrien Vély, Soirée parisienne; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer (Nicolet), Courrier des spectacles.

Gil Blas. — M. Fernand Weil (Nozière); M. Edmond Sée, Soirée parisienne; M. Pierre Mortier, Courrier des théâtres.

Grande Revue. — M. Formentin, critique dramatique.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Loustalot, critique dramatique.

Indépendance belge. — M. Jean-Bernard, critique dramatique ; M. Gabriel Lefeuve, critique musical.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius) ; M. Ichac, Courrier des théâtres.

Jour. — M. Adolphe Milliaud.

Journal. — M. Catulle Mendès ; M. André Gresse, Critique des concerts ; M. Morisson, Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Emile Faguet, critique dramatique ; M. Adolphe Jullien, critique musical ; M. Edouard Sarradin, Compte-rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Justice. — M. Maxime Auguste-Vitu,

Liberté. — M. Robert de Flers, critique dramatique ; M. Gaston Carraud, critique musical ; M. Th. Avonde, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Libre Parole. — M. Jean Drault ; M. George Vanor, critique des concerts.

Magasin pittoresque. — M. Quentin-Bauchart, critique dramatique ; M. E. Fouquet, critique musical.

Matin. — M. René Maizeroy, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. J.-L. Croze, Courrier des théâtres.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux ; M. Paul-Emile Chevalier, critique dramatique.

Mercure de France. — M. Ferdinand Hérold, critique dramatique ; M. P. de Bréville, critique musical.

Messager de Paris. — M. Philippe Hervé.

Monde Artiste. — M. PAUL MILLIET, critique musical; M. EDMOND STOULLIG, critique dramatique.

Monde illustré. — M. HIPPOLYTE LEMAIRE, critique dramatique; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Monde musical. — MM. MANGEOT et DANDELOT.

National. — M. EDMOND STOULLIG.

Nouvelle Revue. — M. P.-B. GHEUSI, critique musical.

Paix. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Paris. — M. EDMOND DIET, critique musical.

Patrie. — MM. H. DE GORSSE et PAUL LORDON, critiques dramatiques; M. ALBERT RENAUD, critique musical.

Pays. — M. DE GOURCUFF.

Petit Caporal. — M. ALBERT DAYROLLES.

Petit Journal. — M. LÉON KERST; M. GEORGES BOYER (la Rampe), Courrier des théâtres.

Petit Parisien. — M. Montcornet; M. CLÉMENT BANNEL, Courrier des théâtres.

Petite République. — M. CAMILLE DE SAINTE-CROIX; M. THÉODORE MASSIAC, Courrier des théâtres.

Politique coloniale. — M. RENÉ BENOIST.

Presse. — M. LOUIS ARTUS, critique dramatique; M. GUSTAVE BRET, critique musical.

Progrès artistique. — M. ALBERT NOEL.

Quinzaine. — M. E. DE SAINT-AUBAN, critique dramatique; M. ARTHUR COQUARD, critique musical.

Radical. — M. ALEXANDRE BIGUET.

Rappel. — M. FERNAND LEFÈVRE, critique dramatique; M. ALBERT MONTEL, critique musical; M. JULES LECOCQ, Courrier des théâtres.

République française. — M. ALBERT BLAVINHAC, critique dramatique; M. MAURICE POTTECHER, critique musical; M. GUSTAVE SAMAZEUILH, Critique des con-

